

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES



REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

DIRIGÉE PAR

L. MULLER-MOLNOS
DIRECTEUR DU
CENTRE D'ÉTUDES HONGROISES EN FRANCE

G. BARCZY
CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ
DE SZEGED

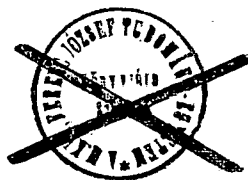
COMITÉ DE LA REVUE :

Président : Z. GOMBOCZ, de l'Académie des Sciences de Hongrie; Membres : Z. BARANYAI, AL. ECKHARDT, L. VILLAT, anciens directeurs de la Revue; G. BIRKÁS, J. HANKISS, E. HARASZTI, E. LAJTI, E. NEUVONEN, A. SAUVAGEOT, H. TRONCHON, B. ZOLNAI.

11^e Année — 1934

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, (6^e).

—
1934



50273



UN CRI DE DÉTRESSE :

« LA TRAGÉDIE DE L'HOMME »⁽¹⁾

La Norvège, l'Angleterre, la Hongrie ont leur Faust. La France n'en a point. C'est que nous ne sommes pas curieux de *Weltanschauung*. L'esprit français ne baigne pas dans le cosmos. Les problèmes de la destinée universelle le laissent assez indifférent. Les fils de Descartes ne connaissent que la pensée humaine.

On sait que le Faust norvégien se nomme Peer Gynt, et le Faust anglais Manfred. Le Faust hongrois est une œuvre pareillement romantique, qu'on vient de reprendre à la fois, avec un grand succès, à Vienne et à Budapest. C'est la *Tragédie de l'homme*.

L'œuvre a une histoire. Il y avait en Hongrie, à Csesztve, au temps de la révolution de 1848, un seigneur de village, nommé Emeric Madách, dont deux frères avaient péri pour l'indépendance de la patrie, et qui, lui-même, de santé trop faible pour se battre, avait soutenu le mouvement autant qu'il le pouvait. On se rappelle cette tragique histoire : des étudiants et des paysans armés de faux ; les clochès fondues

(1) M. Henry BIDOU, l'éminent écrivain et critique dramatique qui, par ses voyages en Hongrie et par ses lectures, est un des spécialistes les plus qualifiés des choses hongroises, a publié tout récemment (le 7 mars 1934) dans « LE TEMPS », sous le titre *Le Faust Hongrois*, un article très documenté et très pénétrant sur Madách et « La Tragédie de l'Homme ». M. Henry BIDOU, qui s'intéresse vivement à cette pièce, nous a donné l'espoir de lui consacrer une étude approfondie, que la « *Revue des Etudes Hongroises* » publiera dans l'un de ses prochains numéros. En attendant M. Henry BIDOU a bien voulu nous autoriser à reproduire, à titre de documentation, l'article dont il est parlé plus haut. Nous tenons ici même à le remercier de son extrême amabilité. Cet article est la première étude française de fond sur la *Tragédie*, et restera toujours un document de haute valeur pour quiconque voudrait connaître ce chef-d'œuvre du théâtre hongrois

pour faire des canons; un grand organisateur, Arthur Görgey, disciplinant et formant cet enthousiasme; les armées autrichiennes battues dans une campagne d'hiver; le Parlement de Debrecen proclamant le 14 avril 1849 l'indépendance de la Hongrie; puis l'arrivée des Russes; l'armée nationale épuisée et déposant les armes; malgré la promesse d'amnistie, les exécutions; le président du conseil fusillé; treize généraux condamnés à mort, dont neuf pendus comme des voleurs; la Constitution suspendue, les emplois publics donnés à des Allemands, la langue nationale persécutée, le pays divisé en provinces et gouverné comme une satrapie.

Madách donna asile à des proscrits, fut dénoncé, passa deux ans en prison. Quand il revint, sa femme, qui était jeune et belle, était partie en abandonnant ses enfants. Il faillit devenir fou. Mais tant de malheurs avaient mûri son génie. « Pendant son incarcération, écrit M. Fóti, il avait longuement médité sur la détresse de sa patrie et sur la vanité de l'effort humain. Son infortune personnelle lui fit sentir cruellement la fragilité du bonheur terrestre. Revenu à lui-même, il se plongea dans l'étude d'ouvrages historiques et philosophiques. Et ainsi naquit en lui l'idée de rechercher les causes qui déterminent la marche de l'humanité et d'exposer, dans une œuvre poétique, les phases de la lutte que l'homme doit soutenir pour fixer son destin. » Cette œuvre, ce fut la *Tragédie de l'homme*. Commencée en 1857, elle fut publiée en 1861, et accueillie avec enthousiasme. Madách mourut peu après, en 1864, à quarante-deux ans. Quoique le poème soit fait pour la lecture, il a, par l'éclat et la variété des scènes, de quoi tenter un metteur en scène. En 1885, il était représenté sur le Théâtre National de Budapest¹.

Comme dans *Faust*, le premier tableau se passe au ciel, et les anges chantent des hymnes. La création est achevée, mais encore suspendue. Avant que les génies des mondes s'élancent dans le vide pour commencer

(1) Nous possédons deux traductions françaises intégrales de *La Tragédie de l'Homme*. La première est l'œuvre de Bigault de Casanove (Mercure de France, 1896). La deuxième, toute récente, est celle de M. Guillaume Vautier (Budapest, Librairie Française et Paris, Picart, 1932).

leur course infinie, ils passent une dernière fois devant le trône suprême, menant le cortège des étoiles, au son de la musique des sphères. Les archanges louent la sagesse, la force et la bonté. Mais les archanges sont dénués d'esprit critique. Seul, Lucifer se tait. Interrogé, il fait une âpre critique de cette création, jouet d'enfant peu convenable à l'âge du Créateur. L'homme, un jour, ce singe de Dieu, la refera au laboratoire. « Tu l'as placé dans ta grande cuisine et tu t'amuses à le voir gâcher, bousiller et se prendre pour un dieu. Et quand il aura bien gâté le plat, alors tu t'allumeras d'une colère tardive... Comment souffres-tu qu'une étincelle enveloppée de boue mime son maître, — dont elle est la caricature, non l'image, — dans un monde où Destin et Liberté se contrecarrent et d'où est absente l'intelligente Harmonie ? »

Ce discours fait scandale, et Lucifer est chassé du ciel. Mais il proteste. Esprit négateur, il est éternel comme Dieu. Comme le Diable de Goethe, il est nécessaire à l'univers. « Ce qu'il me faut, dira-t-il plus loin, c'est la lutte, une lutte sans trêve et sans merci, qui produise des énergies nouvelles, engendre de nouveaux mondes où les âmes puissent être grandes et où puissent me suivre ceux qui ont du courage. » Il est le vide qui a obligé Dieu à créer. Il réclame sa part de la création, et Dieu lui donne ironiquement deux des arbres de l'Eden, les plus beaux, il est vrai. « Puisant Seigneur, dit le Diable, tu partages en avaro. » Mais il n'en demande pas plus. Il lui suffit d'un pouce de terrain. Là où la négation a mis une fois le pied, elle se fait forte de renverser le royaume du Créateur.

Nous voici maintenant dans l'Eden. Eve se réjouit de la douceur de vivre; elle est éperdument reconnaissante à Dieu : « Sentir qu'on veille à nos besoins et n'avoir en retour qu'à balbutier notre gratitude... ». Adam, au contraire, goûte surtout le plaisir de régner sur tout ce qui respire. Le goût de la dépendance, qui est le caractère d'Eve, lui inspire un certain mépris. Cependant, il a le sentiment de la discipline. Il a soif, et Eve veut cueillir un fruit pour lui. Mais on entend aussitôt gronder la voix du Seigneur : « Arrête... Ne touchez pas aux fruits de ces deux arbres. Un esprit

malfaisant en assure la garde et ils donnent la mort à qui ose y goûter. » Et Eve de demander aussitôt : « Pourquoi les deux arbres les plus beaux nous sont-ils défendus ? » Mais Adam s'incline : « Pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi l'herbe est-elle verte ? Il en est ainsi, cela suffit. Obéissons. »

Les voici l'un près de l'autre, et retrouvant en eux l'harmonie universelle. A les voir unis, Lucifer doute de l'efficacité de l'œuvre maléfique qu'il va entreprendre. « Qui sait, dit-il, si les séduisantes armes de la science et de l'ambition ne se révéleront pas impuissantes contre le sentiment, leur unique refuge ? » Il décide pourtant d'en finir. Et il commence à séduire Adam par des raisonnements subtils. Adam croit penser, parce qu'il ressent la joie de l'existence et qu'il loue la bonté de Dieu. Mais le ver dans le fruit pense ainsi. Il y a en lui une autre sorte de pensée qui sommeille. « Réveille-la, tu deviendras majeur ; elle te donnera l'enviable faculté de choisir entre le bien et le mal, de décider librement de ton sort en secouant la tutelle de la Providence. » « Ces choses me donnent le vertige », dit Adam. « Moi, elles m'enthousiasment, dit Eve.

Il suffit de manger les fruits de ces deux arbres pour tout savoir et pour être immortels : car qu'est-ce que la science sans l'immortalité ? « Nous serons punis », dit Adam. « Non, dit Eve, car Dieu nous a nécessairement donné les penchants qu'il voulait que nous suivions, et le péché entre dans ses desseins. » « Tiens, dit Lucifer, voilà le premier philosophe. »

Ils goûtent à l'arbre de la Science, mais un chérubin leur interdit l'arbre de la Vie. Nous les retrouvons hors du Paradis, dans un enclos qu'Adam protège par une palissade, et la propriété est créée. « Je ferai revivre ici le Paradis perdu », dit Eve, et la famille est fondée. « Voilà de bien grands mots, dit le Diable. Famille, propriété, deviendront peu à peu patrie et industrie. Elles engendreront tour à tour et détruiront tout ce qui est grand et noble. » Mais surtout Adam, séparé de Dieu, s'interroge sur lui-même et sur le monde. Il ressent déjà ce tourment romantique, l'inégalité entre les élans de l'âme et le pouvoir de les

suivre. Borné dans sa nature, infini dans ses vœux... Cette antinomie, Lucifer lui-même n'a pas le pouvoir de la résoudre. Du moins fait-il défiler sous les yeux d'Adam les phénomènes de la vie de la terre, tels qu'on les imaginait en 1860. Nous voyons des tourbillons de feu et des lignes de force magnétiques. « La terre s'ébranle sous moi, dit Adam. Ce qui jusqu'à présent m'avait paru solide et informe devient matière bouillonnante, se cristallise ici, là bourgeoine et aspire irrésistiblement à la vie. »

Comme Adam se plaint, dans ce tourbillon universel, d'être abandonné et seul, Lucifer lui donne un nouveau dieu, l'Esprit de la terre. Celui-là aussi nous est déjà connu par *Faust*. Mais ici il a deux aspects. Dans les chœurs du Paradis, c'est un génie doux et modeste; aussi Lucifer l'a-t-il choisi pour remplacer auprès d'Adam le revêche Jehovah. Mais tel qu'il apparaît à l'homme, l'Esprit de la terre est effrayant, et il apparaît accompagné à la fois de tonnerre, de flammes, de nuées et d'un arc-en-ciel. « M'appeler est une chose, dit-il, me gouverner en est une autre. »

A l'origine du monde, Adam se pose déjà les problèmes que ses descendants se posent encore. Il veut savoir pourquoi il lutte, pourquoi il souffre. Et Lucifer lui répond en lui montrant l'avenir. C'est cette revue de l'histoire du monde qui est proprement la pièce. Dans un songe prophétique, Adam va vivre toutes les étapes de l'humanité. Il est d'abord Pharaon en Egypte. A l'éternelle question : « Quel est le sens de la vie ? », il semble que le Destin réponde ici : « La Puissance. » Ou, si on veut, il semble qu'à cette autre demande : « Quel est le chemin du Bonheur ? », il réponde : « L'Orgueil. » Car Pharaon, qui est Adam, est maître de tout un peuple. Eve, qui va, de tableau en tableau, représenter l'éternel féminin, est ici une esclave, qui, ayant perdu l'homme qu'elle aime, est jusque dans ses pleurs toute soumise au plaisir du prince. Mais peut-il être heureux quand, du haut de son bonheur, il entend toute l'humanité qui gémit pour lui faire ce bonheur. « Des millions d'hommes pour un seul homme ! » Son esprit se révolte : « C'est ce million qu'il faut faire valoir, s'écrie-t-il, et cela ne peut se faire que dans un

Etat libre. » Nous sommes donc aussitôt transportés à Athènes, et Adam, de Pharaon qu'il était, devient Miltiade. Il apprend à connaître ce qu'est un Etat libre, les suffrages vendus, les démagogues excitant le peuple, l'ingratitude, la versatilité, la férocité de la foule. Miltiade, qui a sauvé la patrie, va être décapité, sur une dénonciation. Il s'y soumet, car il se juge lui-même coupable, coupable de son engouement pour l'idéal. Il renie Pallas. Mais au moment où il périt sous la hache de Lucifer, le beau, jeune et doux génie de la mort apparaît, tenant un flambeau renversé et une couronne. C'est ainsi que l'idéal embellit les portes mêmes qui conduisent hors de la vie. Lucifer, qui se délectait de la fin désespérée du héros, écumé de rage : « Maudit sois-tu, vain monde de rêves. Encore une fois, tu gâches mon plus beau moment. »

Adam devient ensuite un Romain du premier siècle, qui entend l'apôtre Pierre, puis un croisé dans Constantinople. Que sont devenus alors les enseignements de la primitive Eglise ? L'amour chevaleresque est né. Mais quand Adam, sous le nom de Tancrede, va forcer le couvent où Eve, sous le nom d'Izaure, est enfermée pour accomplir un vœu, un squelette lui barre le chemin. « Monstre, qui es-tu ? » dit Adam. « Celui que tu retrouveras dans chacun de tes baisers », dit le squelette.

Ainsi s'effondre le moyen âge. Les saintes croyances ont abouti aux querelles des hérétiques et aux bûchers. L'amour ne récolte que la douleur. Adam renonce à la lutte. Il est las, il demande le repos. « Je doute que ton esprit, cette force inquiète, te laisse reposer », dit Lucifer. Et en effet nous retrouvons Adam sous les traits de Képler, trompé par sa jeune épouse, — puis sous les traits de Danton, cette fois, avec une Eve à deux visages, tantôt jeune et fière aristocrate, tantôt mégère de la Liberté. L'une est belle, l'autre hideuse. Mais qu'elles se ressemblent étrangement !

Et toujours, après les grands rêves, leur réalisation, cette plate déception ! Nous avons vu à Constantinople le christianisme devenu un concert d'injures. Nous voyons à Londres la liberté, vers 1830, devenue la concurrence. Plus de grandes passions, mais partout l'avi-

dité, la soif de gain, les appétits misérables. Le tableau est d'ailleurs pittoresque, varié et amusant. Adam se réfugie dans un phalanstère. Mais même dans cette société idéale et uniforme, la vanité survit. L'art et la poésie sont exclus de la vie. Le savant, qui conduit Adam, traite avec mépris les ornements sculptés dans des âges anciens. « Partout des fleurs bizarres, des dessins fantastiques, ouvrage de main d'homme en vain gaspillé... Nos machines font tout cela dans la forme la plus simple et la plus pratique. Et ce qui assure la perfection de l'œuvre, c'est que l'ouvrier, qui façonne une vis, accomplit ce travail toute son existence. » On croirait lire le dernier roman de M. Bedel sur les communistes. L'esprit est humilié par la mécanique. On voit les grands hommes de tous les temps réduits à l'état de manœuvres et de surveillants des machines. On voit les enfants séparés de leurs mères, et la famille supprimée au nom de la science. On voit le couple soumis aux lois de l'eugénisme, déjà ! « Adam, partons ! » dit Lucifer. Ils s'enfuient jusqu'au delà de la terre. Ils voient enfin la dernière évolution de celle-ci. De tant de civilisations, il ne reste que la hutte de l'Esquimau, des superstitions imbéciles, des mœurs dégradées. Adam est las de voir l'avenir. Lucifer le réveille. Une dernière scène le réconcilie avec Dieu. « Pouvoir choisir entre le bien et le mal, quelle grâce infinie ! » dit le chœur céleste. « Lutte et aie confiance », dit le Seigneur. « Celui qui s'efforce, nous pouvons le sauver », avaient dit les anges dans *Faust*. C'est que *Faust* est une philosophie. La *Tragédie de l'homme* est un cri de détresse.

HENRY BIDOU.

EMERIC MADÁCH

ET

« LA TRAGÉDIE DE L'HOMME »

La guerre d'indépendance de 1848-1849 marque une véritable coupure non seulement dans l'histoire de la Hongrie, mais aussi dans le développement de sa littérature. Elle termine le beau chapitre de notre littérature classique que caractérisent une grâce légère, une spontanéité et un élan vigoureux. Ce classicisme, issu de l'âme nationale, avait fait éclore les immortelles poésies de Petöfi et d'Arany et les romans de Jókai que leur valeur littéraire hausse au niveau des chefs d'œuvre de la littérature européenne.

Après la guerre d'indépendance, la littérature hongroise prend une direction opposée. Battus, paralysés, opprimés dans leur existence nationale, les Magyars se tournent vers les problèmes essentiels de la vie. Cette poésie, dont les racines lointaines plongeaient dans le sol de la culture universelle, cherche à justifier la valeur de la race. Jean Arany lui-même, le plus pur poète du classicisme national, subit l'influence de la nouvelle tendance. Mais les jeunes qui arrivèrent après la catastrophe étaient déjà dominés par l'âme moderne. Le pessimisme du siècle se substitue à la sérénité qui avait caractérisé la renaissance nationale des décades précédentes. Les problèmes de l'âme moderne occupent une place prépondérante dans la littérature. C'est dans la poésie lyrique que cet esprit européen se reflète le plus nettement. Et les jeunes poètes contemporains de la Hongrie, Ady en tête, choisissent leurs modèles dans cette génération.

Le représentant le plus personnel de cette nouvelle

poésie magyare aux sources cosmopolites est Emeric Madách. Son talent n'est pas lyrique et ses œuvres sont pour la plupart des poèmes dramatiques; pourtant il possède une nature lyrique qui domine son activité dramatique et où l'esprit de l'époque a marqué son empreinte.

I

On ne peut parler de Madách et de son immortel chef-d'œuvre, sans connaître les moments principaux de sa vie. Sa vie et sa poésie sont inséparables l'une de l'autre. En dehors de Petőfi, Madách est peut-être le seul poète dont l'œuvre soit le miroir aussi fidèle et l'aboutissant aussi spontané de sa vie.

Il naquit le 21 janvier 1823, quelques semaines après Petőfi, c'est-à-dire dans cette période qui, en Hongrie, fut si féconde en talents et qui donna, à côté d'eux, Arany, Jókai, Liszt et Kossuth à l'humanité. Son village natal, Alsószéregova, situé dans le département de Nógrád (qui appartient aujourd'hui à la Tchécoslovaquie), était depuis quatre siècles le berceau de ses ancêtres : militaires, juristes, avocats réputés, dont quelques-uns se plaisaient aux heures de loisir à composer des chansons. La famille atteignit son apogée matérielle avec le grand-père et son apogée sociale avec le père du poète qui fut chambellan de la clef d'or, enfin son apogée spirituelle avec le poète lui-même. Le père, Emeric Madách senior, fut le type du propriétaire foncier, du grand seigneur de culture anglaise; son château, somptueusement installé, décoré d'estampes artistiques et entouré d'un jardin anglais, était célèbre à cent lieues à la ronde par ses bains et son lac poissonneux. De son côté, la mère, Anne Majthényi, issue d'une famille noble et fortunée, avait apporté avec elle la culture purement française qu'elle avait reçue dans le fastueux palais de Buda où d'honorables parents l'avaient recueillie lorsqu'elle était devenue orpheline. Cette double culture exerça une influence bienfaisante et profonde sur la personnalité du poète et c'est surtout la culture française dont les traces apparaissent à chaque instant dans ses écrits. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père

et c'est à sa mère qu'incomba le soin de son éducation. La jeune veuve, de caractère résolu, voulait donner à ses enfants une éducation qui convînt à leur naissance. Si économe qu'elle fût, elle ne reculait devant aucune dépense lorsqu'il s'agissait de leur éducation. Professeurs, institutrice française, maîtres de musique, de dessin et de danse venaient à la maison et quand approcha, pour les garçons, le moment des études supérieures, elle leur fit installer un « home » particulier à Pest. Emeric, le fils aîné, le plus sérieux et le favori de sa mère, y faisait fonction de chef. Cette distinction ne signifiait ni indulgence, ni gâterie, mais au contraire redoublement de sévérité et exigences plus grandes. Le chevaleresque jeune homme s'efforçait de donner satisfaction à sa mère, même si cela devait entraîner pour lui les renoncements les plus pénibles et le sacrifice de soi-même. Ce qui fut souvent le cas.

La nature de Madách le portait à aimer beaucoup la lecture. L'éducation sévère et systématique que lui faisait donner sa mère ne lui laissait guère d'autres distractions. Aussi l'enfant maigre, chétif, souffreteux se jeta-t-il à corps perdu dans la lecture et, durant toute sa vie, il chercha dans le silence de sa bibliothèque et dans le monde des idées un plaisir que rien ne pouvait troubler. Cette passion de la lecture éveilla de bonne heure en lui l'instinct littéraire; encore adolescent, il rédigea avec son jeune frère un journal dans lequel, au lieu d'essais littéraires, il écrivait des dissertations scientifiques confuses. Ses années d'études à Pest, qui comptent parmi les plus heureuses de sa vie, lui donnèrent la possibilité de développer plus librement son talent littéraire. Il se lia d'amitié avec les meilleurs éléments de la jeunesse universitaire, Jules Andrassy et Melchior Lónyay, qui furent plus tard, l'un et l'autre, présidents du Conseil; il fit également la connaissance de quelques personnalités du monde littéraire. Il rédigea un journal destiné au cercle de ses amis. C'est alors que parurent ses premiers vers. Il suivait avec ferveur les représentations du Théâtre National qui venait de s'ouvrir et, sous l'influence de ces soirées, il écrivit lui-même une pièce de théâtre. Mais sa mère lui ayant reproché,

dans une lettre, ses fréquentes sorties, le jeune homme obéissant renonça avec regret à sa passion du théâtre. Il dut faire en même temps un autre sacrifice. Pour ne pas peiner sa mère, catholique fervente, il renonça aussi à son premier amour, à Etelka Lónyay, sœur cadette de son ami, parce qu'elle était protestante, et, au lieu de dédier à la bien-aimée le recueil de vers qu'elle lui a inspirés, recueil paru en 1840 sous le titre *Fleurs et chants*, [*Lantvirágok*], il le dédie à sa mère avec ces mots empruntés à Victor Hugo :

Que le livre lui soit dédié
Comme l'auteur lui est dévoué.

Cette rupture fut pour le jeune homme l'origine d'une grave crise sentimentale qui l'obligea même à interrompre ses études. Un pessimisme amer l'envahit, et, même lorsque ce grand chagrin sera apaisé, il gardera le souvenir fidèle et pur de son premier amour : il placera en tête de ses poèmes les vers qu'il écrivit pour Etelka et il n'est pas invraisemblable de supposer que la bien-aimée revit sous les traits de la marquise à l'esprit si fin, dans la scène de la Révolution française de *La Tragédie de l'homme*.

Cette déception sentimentale, éprouvée à 18 ans, va faire éclore ses plus beaux poèmes (en attendant une seconde déception qui brisera, à 30 ans, son cœur de mari). Désormais, à partir de 1840, il écrit intarissablement et ses manuscrits s'entassent dans les tiroirs de son bureau. Après son premier recueil de vers, jusqu'à la naissance de son chef-d'œuvre, pendant vingt ans, il ne donne rien à imprimer. Seule la composition de ses œuvres l'intéresse, leur sort le laisse indifférent. Créer, s'exprimer étaient pour lui plus intéressant que le résultat de la création. Mais s'épancher, même sous cette forme maladroite, était pour lui une nécessité vitale. Sa nature le poussait à s'exprimer de quelque manière que ce fût.

Après avoir terminé ses études de droit, et conquis ses diplômes, il retourna dans son château de Sztregova. Comme un jeune homme de bonne société ne pouvait rester à l'écart de la vie publique, il accepta à plusieurs reprises des situations officielles et très vite, il devint

une des personnalités dirigeantes du parti réformiste. Mais les abus qu'il rencontra, la ruée des intérêts le dégoûtèrent bientôt et il chercha de nouveau un refuge dans la littérature. Son chagrin d'amour se transforma en une haine du monde. Les cadres du poème lyrique lui paraissant trop étroits pour exprimer ses sentiments débordants, il cherche un instrument plus riche : le drame.

Ses œuvres dramatiques naissent l'une après l'autre. Pendant la première période de son développement, son ardeur lyrique s'épanche dans le drame historique. Ce sont ses propres sentiments qui animent les héros de ses drames. Ici déjà apparaît la manière caractéristique du poète d'incarner dans ses héros des concepts abstraits, manière qu'il développera plus tard dans *La Tragédie de l'homme*. Dans ses premiers drames, il met en conflit l'amour et le dévouement au bien public. Il a puisé dans la Rome de la décadence le sujet de son essai dramatique *Commode*. Héraclès, le héros du drame *L'homme et la femme* qu'il écrivit lorsqu'il avait vingt ans, est tourmenté par les désirs charnels et finit par devenir victime de l'égoïsme féminin. Deux drames historiques sont empruntés à des sujets hongrois. L'un a pour personnage central la reine Marie, fille de Louis le Grand, épouse de Sigismond, empereur romain germanique et roi de Hongrie; l'autre, *Les derniers jours de Csák*, nous présente un oligarque de la Hongrie septentrionale, dans lequel Madách voit un héros de la liberté nationale. Dans tous les deux, les forces antagonistes dont le choc constitue le drame sont encore l'amour et le dévouement à une cause supérieure. Dans les essais dramatiques de Madách, la complication est un peu trop évidente et naïve, souvent même artificielle et forcée. Ses essais n'ont de valeur que parce qu'ils nous permettent de suivre le développement artistique du poète et de jeter un coup d'œil sur sa manière, où nous reconnaissons, à l'état primitif, les éléments de *La Tragédie de l'homme*. Son pessimisme apparaît surtout lorsqu'il peint les femmes.

Madách, poète dramatique, a pris pour modèles Vörösmarty et, à travers lui, les romantiques français, Vic-

tor Hugo en premier lieu dont il connaissait bien les œuvres grâce à ses lectures et aux représentations du Théâtre National de Pest. Il étudia aussi à fond les œuvres de Shakespeare, de Sophocle et d'autres dramaturges. Il écrivit un exposé assez peu systématique de ses théories dramatiques. Pourtant ce n'est pas parmi les exemples vivants du monde littéraire et théâtral, mais parmi les œuvres anciennes de la littérature universelle qu'il puisa les principes de sa poésie. Privé du théâtre qui lui avait été interdit, éloigné du centre de la vie littéraire, enterré dans un petit village slovaque, il lui manquait l'impulsion que donne la critique et qui vient de l'opinion publique. Il va de soi que, dans de telles conditions, son génie ne pouvait se développer que lentement et au prix de maintes recherches et de maints tâtonnements. Dans des circonstances plus favorables, il eût écrit plus tôt un chef-d'œuvre durable.

Dans les sphères politiques du département, Madách distingua un jeune homme cultivé, Paul Szontágh, à qui une étroite amitié le lia jusqu'à la fin de ses jours. Leurs deux natures, bien que très différentes, se complétaient heureusement. Szontágh, mondain aux manières élégantes, savait rendre la société aimable à son ami taciturne, de nature sombre, continuellement maladif. C'est dans ces cercles que Madách fit la connaissance d'Elisabeth Fráter, la nièce du préfet. La jeune fille, qui n'était ni très belle, ni très cultivée, n'en était que plus vive, plus gaie et plus coquette. Le cœur si facilement inflammable de Madách fut bien vite pris. La jeune fille commença par rire de ce garçon blond, pâle, aux yeux ardents, mais quand celui-ci lui demanda sa main, elle brava l'opinion de sa mère, de ses amis, de tout son entourage et l'épousa. L'union, contractée au cours de l'été 1845, promettait à la prétentieuse jeune femme, élevée dans des circonstances modestes, une vie aisée et brillante. Ce mariage marque le terme de la première et fiévreuse période de la vie du poète. Son ardeur amoureuse se calme, son pessimisme fait place à une conception sereine de la vie. Mais le contraste entre les époux ne tarda pas à apparaître et, avec les années, il s'accrut

de plus en plus. Madách aimait la solitude, le silence; il avait peu de besoins et était économe. Sa femme adorait les fêtes, le bal, le luxe et était dépensière. Le couple ne fut pas heureux. Par la suite, des enfants naquirent et la nervosité de la femme alla croissant. La distance s'élargissait entre les époux. Dans de telles conditions, l'isolement de Madách et l'indifférence qu'il avait adoptée rendirent sa vie monotone et terne et menacèrent sa poésie de monotonie. Sa vie et sa poésie sombrèrent dans une amère médiocrité.

C'est alors qu'arriva l'année 1848. Madách, souvent malade, ne put prendre une part active à la guerre de liberté, mais il eut sa large part de souffrances pendant ces temps difficiles. Il perdit une sœur et un frère. Sa sœur était mariée à un officier *honvéd*; ils furent massacrés avec leur fils en Transylvanie par des brigands valaques alors qu'ils s'enfuyaient après la défaite. Son frère mourut des suites d'une fluxion de poitrine contractée dans l'exercice de ses fonctions de courrier et échappa ainsi à la vengeance de l'Autriche.

Pendant les sombres années de l'oppression, alors que « seules les potences se dressaient sur les places désertes et que des yeux de lynx fouillaient les demeures », Madách lui-même fut dénoncé par le service secret d'espionnage autrichien. Dans l'été de 1852, il fut incarcéré et on ne lui rendit la liberté qu'un an plus tard. Il quitta la prison brisé et malade. Mais une épreuve plus douloureuse l'attendait à son foyer. Sa femme, frivole, coquette, restée seule dans la propriété hypothéquée, n'avait pu résister aux tentations et elle avait trompé Madách. Le divorce s'imposait. Après dix ans de vie commune, ils se séparèrent définitivement et, vingt ans plus tard, la malheureuse femme, misérablement déchuë, terminait ses jours à l'hôpital.

Durant sa vie conjugale où alternaient la pluie et le beau temps, Madách chercha un refuge dans la poésie. Il y trouva un soulagement à son triple deuil : national, familial, personnel. Il tomba d'abord dans une complète apathie; il négligea sa terre, ses enfants, sa propre personne. Son sentiment conjugal ayant été bafoué, il chercha une amère consolation dans de viles amours.

Le patriote hongrois avait perdu ses espoirs, l'homme ses plus belles illusions. « Des idoles s'écroulèrent dans mon cœur... Je restai seul dans un monde dévasté », dit-il dans un de ses vers. Il recourt de plus en plus à la poésie, son humeur lyrique s'épanche. En effet, Madách fut un poète bien plus fécond qu'on ne le croit généralement. En comptant les inédits, il a laissé environ trois cents poèmes, parmi lesquels *Source de chansons*, (Dalforrás), puis les cycles : *La poésie de la mort* (A halál költészete) et *Le journal d'un fou* (Egy örült naplója) méritent de retenir l'attention. C'est ici que se révèle le mieux sa richesse et sa profondeur de pensée et de sentiment.

Dans son abandon, il se tourne de nouveau vers sa mère. « Comme un enfant qui est tombé en jouant, l'homme de trente ans se réfugie dans les bras de sa mère ». Il se retire dans son studio qu'il appelait « le repaire du lion », avec ses outils de travail : papier, plume, encre (qu'il appelait « mer noire »). Dans la compagnie des livres, son humeur s'adoucit. Peu à peu, son attention se détourne de sa propre personne pour se concentrer sur les problèmes qui intéressent l'humanité. Ses pensées embrassent un horizon de plus en plus large. Les questions universelles le fascinent. Il s'efforce de s'exprimer dans une œuvre qui engloberait toute sa vie, toute son âme, tous ses problèmes personnels et tous les problèmes collectifs, dans un chef-d'œuvre qui justifierait ses aspirations littéraires. Dans le recul du temps, ses passions, ses sentiments sont devenus des sources auxquelles il peut puiser. L'idée fondamentale de l'œuvre se dessine devant lui de plus en plus clairement : l'unité de l'humanité et le rapport entre les époques successives. Dans les lettres qu'il écrivit à ce moment à Szontágh, la conception de l'œuvre est déjà exprimée, ne fût-ce que sous forme d'ébauche. « La nature de l'homme ne se dément jamais et, depuis la création, Adam ne fait que réapparaître sous diverses figures; il reste pourtant le même misérable ver de terre avec Eve à ses côtés, plus misérable encore. » Pendant la longue période de préparation et de luttes intérieures, l'œuvre mûrit lente-

ment dans son âme jusqu'à ce que son expression atteigne toute son ampleur et son caractère grandiose. Madách a lui-même noté qu'il avait commencé *La Tragédie de l'homme* en février 1859 et qu'il l'avait terminée en mars 1860.

Il montra tout d'abord son œuvre à son ami intime Paul Szontágh. Celui-ci lui conseilla de la soumettre à Jean Arany qui était aussi fin critique que grand poète. Madách sentait bien que son œuvre était exceptionnelle et que par elle il avait atteint le but prescrit par son destin. Mais l'habitude de se soumettre, qu'il devait en grande partie à l'éducation qu'il avait reçue et qui le mettait à la merci de son entourage et des circonstances, lui rendait difficile de se juger soi-même. De même que jadis il soumettait à Paul Szontágh ses essais littéraires, « enfants de son âme », afin qu'il décidât « s'ils méritaient d'être élevés comme des Spartiates ou de mourir », de même il attendait maintenant qu'Arany décidât du sort de son œuvre. Il était résolu à livrer son poème aux flammes si Arany le lui renvoyait avec un jugement défavorable. « Et Adam aurait rêvé son dernier songe dans les flammes du purgatoire ». Arany commença par mettre de côté ce poème de forme inusitée, mais quand il le reprit, sur la demande de l'auteur, il en découvrit avec surprise la conception originale, la composition organique et la beauté sans pareille. Bien qu'il ait critiqué les défauts de la langue et de la métrique et qu'il ait fait remarquer que Madách « n'était pas pénétré de la langue populaire hongroise comme doit l'être tout grand poète », il ne tarda pas à déclarer que Madách était le premier talent après Petöfi dont la tendance était tout à fait indépendante. Il reconnaît également que *La Tragédie de l'Homme*, aussi bien par sa conception que par sa composition, est une œuvre excellente à laquelle il suffirait d'apporter quelques retouches pour qu'elle puisse figurer parmi les meilleures œuvres de notre littérature. Avec la technique d'un Dante, d'un Goethe, elle serait même un chef-d'œuvre. Il offrit à Madách de faire lui-même les retouches les plus nécessaires, ce que le poète accepta volontiers.

Après avoir lu *La Tragédie de l'Homme*, Arany put donc féliciter Madách avec un enthousiasme semblable à celui avec lequel Petöfi l'avait lui-même félicité lors de la parution de *Toldi*. Il lui fit attribuer le prix qu'il avait jadis reçu lui-même, un prix de cinquante pièces d'or décerné par la plus importante des sociétés littéraires hongroises, la Société Kiskfaludy. Il s'occupa de faire publier l'ouvrage par la même société. Après la publication, Madách acquit en tant que poète une célébrité nationale; en tant qu'homme politique et député du département de Nógrád, il s'était déjà rendu célèbre par un discours prononcé devant le Parlement. La Société Kiskfaludy et l'Académie Hongroise se disputèrent l'honneur de l'élire parmi leur membres et les meilleurs écrivains du pays le prirent en amitié. Le poète qui depuis vingt ans vivait à l'écart entra dans le courant de la vie littéraire. Ce succès inattendu le transporta. Son instinct créateur se ranima; il se remit à faire de nouveaux projets. De cette époque datent deux volumineuses dissertations. L'une, *L'Influence mutuelle de l'esthétique et de la Société*, institue un parallèle entre la littérature classique et la littérature moderne; l'autre, *Des Femmes spécialement au point de vue esthétique*, analyse l'âme féminine d'après l'opinion de la société et limite la mission de la femme au cercle de la famille. Cette étude reproduit en l'élargissant la conception du monde qu'il a exprimée dans sa poésie. Cependant il considère le drame comme la forme qui lui convient le mieux. En 1859, il écrivit une comédie satirique à la manière d'Aristophane : *Le Civilisateur* (A civilizátor), dans laquelle, avec une ironie tranchante, il condamnait les abus de l'époque de Bach, son bureaucratisme stupide, sa vanité, son hypocrisie. Encouragé par le succès de *La Tragédie de l'Homme*, il remanie les unes après les autres ses œuvres dramatiques. Il travaille avec prédilection à son drame *Moïse*, dans laquelle il invoque l'exemple des Hébreux pour illustrer le sort des Hongrois opprimés, le sort d'une nation attachée avec toute la force de ses préjugés à la langue et aux habitudes ancestrales, qui ne se courbe ni sous les chaînes ni sous le fouet et qui refuse de

s'unir à l'oppresseur pour former un vaste empire. Il se mit à composer le pendant de *La Tragédie de l'Homme* intitulé *Rêve de Fée* qu'il n'acheva pas. Il fut repris de son ancienne maladie de cœur et mourut le 5 octobre 1864.

II

La Tragédie de l'Homme est la représentation poétique des luttes de l'humanité. Elle a pour point de départ l'histoire de la création et du péché originel (scènes I-III). La partie centrale est formée par l'enchaînement des époques historiques qui apparaissent en rêve à Adam (IV-XIV). La réponse aux questions philosophiques en constitue la fin (XV).

La tragédie naît du dualisme qui régit le monde moral. Lucifer, esprit de négation, s'oppose à Dieu, esprit de création et d'éternelle bonté. Le champ de bataille où ils s'affrontent est l'âme des premiers hommes. Lucifer corrompt ces derniers en leur promettant l'omniscience et l'immortalité. Chassé du Paradis, obsédé par le désir de l'immortalité, Adam veut être le maître de son propre destin. Afin de réduire au désespoir les hommes séparés de Dieu et déçus par la vie, Lucifer les plonge dans le sommeil et leur envoie des rêves. Dans ces rêves, le fatal dualisme se borne d'abord à un combat entre l'intrigant Lucifer et l'homme de Prométhée, puis il s'élargit dans la scène finale et prend les proportions d'une lutte grandiose entre Dieu et Satan. Après la chute de Lucifer, la tragédie se dénoue par les encouragements que Dieu prodigue au premier homme.

L'action a pour point de départ une scène biblique et c'est à la Bible également qu'est emprunté le premier tableau historique, la scène d'Égypte, le premier rêve d'Adam. Celui-ci, devenu Pharaon, jouit du pouvoir sans limites qu'acquiert une forte personnalité, jusqu'à ce que les gémissements d'un esclave agonisant viennent le troubler. Il renonce alors à son égoïsme et se consacre au service des opprimés, c'est-à-dire au service du bien public. Adam, sous la figure de Miltiade, dans la scène d'Athènes, incarne l'attitude opposée : l'al-

truisme, mais la foule ne comprend pas le sacrifice de l'individu qui lutte pour le peuple et elle condamne Miltiade à mort. Egoïsme et altruisme, ces tendances contradictoires et tour à tour prédominantes ne procurent donc pas le bonheur. Adam, déçu par les grandes idées, déguisé en Sergiolus, jeune Romain de bonne famille, cherche le bonheur en vivant en épicurien. Cependant, dans l'abîme d'immoralité où il est plongé, il recouvre subitement la lucidité; sa noblesse d'âme l'emporte encore une fois. Il sent que « l'âme ne peut se satisfaire d'une volupté paresseuse goûtée sur de moelleux coussins ». L'apparition de l'apôtre Pierre avec l'idée du Christ régénère de nouveau l'humanité. C'est ainsi que se terminent les trois chapitres de l'antiquité.

Avec la scène suivante, nous sommes au Moyen Age. Adam, incarné par Tancrède, chef des croisés, représente l'idéal chevaleresque. Mais ici encore la déception est proche. Au lieu de produire un sain épanouissement de l'âme, l'idée sublime de la croix n'engendre que discussions pédantes et stériles, commerces mesquins et hypocrites, enfin exaltation religieuse : l'amour devient haine, la foi superstition. Adam est de nouveau déçu par les idées, il ôte sa cuirasse de chevalier et se réfugie dans le calme et la solitude. Nous le voyons réapparaître à l'âge moderne sous les traits de Képler, à la cour du roi Rodolphe où il se consacre avec enthousiasme à l'étude de la science. Mais il est entouré de gens stupides qui le forcent à prédire l'avenir et le temps qu'il fera en consultant les étoiles. La noblesse de l'esprit doit se courber devant la noblesse du sang. Mais le coup le plus rude lui est porté par sa femme. Pour elle il avait été infidèle à la science. Vaniteuse, désireuse de briller, elle le trompe. Désormais Adam veut vivre dans un âge plus éclairé, à une époque qui a balayé les préjugés et qui « avec une énergie nouvelle regarde bien en face les vieux haillons » et ne craint pas de recourir aux moyens forts, à une époque où « l'égalité règne parmi les hommes ». On entonne au loin la *Marseillaise*, « le chant de l'avenir ». Képler, qui s'était endormi, voit

son rêve se réaliser dans la scène de la Révolution française. L'éternel Adam revêt ici la figure de Danton. Or, l'idée sublime de la liberté a été déformée par les passions politiques et par la vanité ambitieuse. Danton, qui défend non seulement les principes de la liberté, de l'égalité, mais aussi ceux de la fraternité et de l'amour, est condamné comme un traître à périr sous la guillotine. Képler se réveille, doublement déçu. Le rêve dans le rêve prend fin, et avec lui les scènes historiques.

Les scènes suivantes montrent à Adam, dont la forte nature n'a pas encore été brisée par les déceptions, notre système social actuel et celui de l'avenir. « Le visage de sa destinée » continue à changer, « telle la vague, tantôt brillante, tantôt sombre ». Il faut noter pourtant une différence : sous le masque des personnages historiques, Adam était le héros actif des précédentes scènes, tandis que maintenant, touriste déguisé, il ne fait qu'assister aux luttes de l'humanité. Des sociétés se fondent sur de nouveaux principes politiques et économiques, mais les réalisations ne ressemblent que bien peu aux théories. Dans la scène du marché de Londres, au XIX^e siècle, l'individu se perd dans la foule, et le capital tyrannique, tout comme jadis le tyran égyptien, exploite les travailleurs. Cette époque laisse aux individus libre concurrence, mais cette libre concurrence dégénère en bousculade. Tout sentiment noble est étouffé par le matérialisme vulgaire. Cependant le système opposé, la fantasmagorie du Phalanstère, n'apporte pas non plus le bonheur que l'homme poursuit comme un mirage. Dans ce système rigide, c'est le sens pratique, le sec utilitarisme qui règne, tout en brisant les ailes de la personnalité et en refoulant les nobles instincts. Les hommes deviennent les rouages d'une machine. Adam, le héros des grandes luttes personnelles, veut briser les liens qui l'attachent à ce monde mesquin, il s'envole dans le vide, traverse l'espace; mais le voici de nouveau violemment attiré par la terre. Des milliers et des milliers d'années s'écoulent ensuite, la terre se refroidit, l'humanité réduite au sort des Esquimaux n'a plus qu'une seule aspi-

ration : conserver l'existence animale. Ce dernier chapitre, nouvelle époque glaciaire, contraste d'émouvante façon non seulement avec l'envol grandiose des scènes précédentes, mais surtout avec le début, avec la vie printanière de l'homme au Paradis. L'auteur, par un lien organique, une rigoureuse logique, ramène le drame au point d'où il était parti pour parcourir l'histoire universelle et nous retrouvons Adam sommeillant sous un berceau de feuillage non loin du Paradis. Toujours épris de progrès, de perfection, Adam, frappé de cette terrible décadence, se réveille brusquement. Bien qu'il tienne son rêve pour la réalité, ni sa vision, ni son compagnon de rêve, Lucifer, ne le peuvent convaincre de la vérité de ces sombres tableaux. Afin d'obtenir une certitude définitive, il s'adresse à Dieu. Plus encore que le bouleversement du rêve, c'est l'annonce que lui fait Eve de sa prochaine maternité qui le ramène au Seigneur. Adam renonce à se suicider et prive ainsi Satan de sa victoire. Il demande à Dieu de dissiper ses doutes, de lui révéler le sens de sa vie, sa vocation. Au lieu de lui donner une réponse nette, Dieu lui donne encouragements et consolations.

Telle est la fin de cette magnifique tragédie dans laquelle les abstractions religieuses, le paradis, Dieu, Satan, figurent comme réalités concrètes, alors que les réalités de la vie, l'histoire universelle constituent une vision mythique. Ce monumental poème dramatique est un admirable mélange où rêve et réalité se complètent, se prolongent organiquement l'un l'autre et dont toutes les parties constituantes s'insèrent dans l'unité de l'œuvre avec une parfaite exactitude. Chaque scène est le fruit d'un germe conçu dans la scène précédente. C'est la passion de l'éternel Adam qui embrasse le héros de chaque scène :

- « Il ne craint pas de prononcer la parole cachée.
- « Qui comme une formidable avalanche,
- « Avancera sur le chemin fatal
- « Et abattra celui-là même qui l'a prononcée.

L'action se déroule suivant une courbe ininterrompue. Adam franchit avec enthousiasme le seuil de chaque époque dont il sortira déçu, abattu. Pourtant

le développement ne devient jamais monotone, grâce à l'amplitude différente des ondes, à la richesse des passions exprimées. La passion tragique atteint son point culminant dans les scènes de Képler-Danton, après quoi l'attitude héroïque d'Adam se relâche dans les scènes sociales et il finit par trouver le calme et l'équilibre.

La Tragédie de l'Homme est riche en contenu spirituel; l'idée fondamentale est celle-ci : l'homme, à travers les luttes et les déceptions continuelles, veut atteindre la félicité. Elle consiste, ici-bas, dans la conscience de la valeur personnelle, le sentiment de l'amour, tandis que dans l'au delà, apparaît le sentiment de l'immortalité, de l'infini. Ce qui veut dire que « sur la terre, son âme est éphémère et qu'au delà l'attend la durée infinie ». L'homme par ses luttes s'élève au-dessus de la médiocrité, par son travail il contribue à l'incessante création. Plus précisément, c'est la Providence qui l'élève en le faisant participer à l'œuvre magnifique de la création, en lui permettant d'agir à sa place. C'est en ce sens que l'individu, si petit soit-il, constitue une partie du tout : par ses luttes personnelles, il participe aux luttes de la collectivité, il est un des éléments du progrès universel. En somme, abstraction faite des problèmes éthiques, cette œuvre est dominée par la conception hégélienne de l'histoire qui, à travers les luttes et les déceptions des individus, voit l'incontestable progrès du genre humain.

Malgré quelques contradictions de détail, cette tendance ressort clairement de la conception de l'œuvre. Il existe par exemple une contradiction apparente entre le sombre pessimisme qui s'exprime dans les rêves et l'optimisme réconciliant de la dernière scène. N'oublions pas cependant que c'est Lucifer le corrupteur qui conduit le fil des rêves, alors que, dans la scène finale, se manifeste la libre volonté de l'homme qui garde dans son âme une étincelle divine. A tous les points de vue, la fin est la réalisation la plus artistique de Madách. A proprement parler, le poète n'achève pas son admirable pièce, il ne fait que conduire les vagues des passions à un moment de repos; nous cherchons à continuer l'éternelle tragédie qui, momentanément éclairée par l'artiste, a acquis un sens.

Adam a été créé pour être le roi de l'univers. Son caractère et sa foi dans les idées constituent sa force qui se mesure à son enthousiasme, à sa capacité de s'élever, au sentiment de sa vocation, à ses luttes de Prométhée. L'Adam de Madách n'est pas l'homme pré-historique, dont la conscience est encore obscure, mais une personnalité accomplie dans laquelle s'unissent les nobles aspirations de l'esprit et du cœur. Par son rêve, il parvient à la connaissance de soi-même. En tant que représentant de l'humanité, il est un concept; en tant que personnage toujours renaissant à des époques successives de l'histoire universelle, il incarne les figures les plus diverses (tyran, homme d'Etat, chevalier, débauché, etc.). Il représente le parfait idéal de chaque époque, c'est pourquoi ses déceptions l'émouvent tant. Il est un véritable héros tragique. Quand il doit assister à la ruine de l'humanité, une seule question le tourmente : « Comment ma race a-t-elle échoué ? Est-ce dans une lutte noble, grandiose ? » Dans *La Tragédie*, tous les mérites lui appartiennent; tous les défauts sont à la foule.

Lucifer représente la raison pure, l'intelligence froide et spéculative. Sa figure est moins logiquement dessinée. Satan n'est le corrupteur d'Adam que dans l'introduction et dans la scène finale; dans les scènes du rêve, il est moins l'ennemi de l'homme que son antidote, son complément. Par ses jugements sobres, réfléchis, par sa prudence et son scepticisme, il tempère l'exaltation d'Adam. Eve est un être purement sensitif. Elle a conservé l'instinct sans mélange de l'Eden. Adam s'est élevé bien au-dessus d'elle, il est devenu un être intellectuel; c'est seulement lorsqu'il est las de lutter et pour chercher repos et consolation qu'il retourne vers l'héritage atavique et rentre dans le monde de l'instinct, des sentiments. Dans une de ses dissertations, Madách exprima nettement son avis sur la femme, avis conforme à la caractéristique qu'il a donnée dans *La Tragédie* : « Il peut y avoir des femmes qui ne font qu'aimer durant toute leur vie, tandis que dans l'existence de l'homme l'amour ne joue qu'un faible rôle. Décidément, si un homme qui n'a fait qu'aimer, jette

un regard en arrière, il ne voit qu'une vie bien déserte ». Les caractéristiques de l'homme sont réparties entre Adam et Lucifer; la riche diversité de l'âme féminine est représentée par Eve seule. En elle la fidélité conjugale et la ruse féminine, la pureté et la sensualité, l'égoïsme et le sacrifice trouvent également leur place. Elle est un être inférieur à Adam et en effet elle ne participe pas aux mystères du rêve et n'incarne aucune des grandes personnalités féminines de l'histoire. Le poète la représente souvent sous des couleurs trop sombres, pourtant certaines scènes sont des apothéoses de la féminité, par exemple la danse de ceux qui, à la fin du marché londonien, quittent la vie, et la scène de la mère dans le Phalanstère. Ce fait s'explique très naturellement par le rapport entre les personnages principaux et l'auteur. Pour composer la figure d'Eve, Madách a réuni les traits de sa mère et de sa femme, de même que, pour composer les figures d'Adam et de Lucifer, il a dissocié les traits contraires de sa propre nature.

Malgré la complication de l'action et la variété psychique des figures, le poète ne nous permet pas d'oublier l'unité de l'action. Celle-ci est garantie non seulement par l'enchaînement des rêves dont l'un amène l'autre, mais surtout par la personnalité d'Adam. La représentation symbolique d'Adam, son développement biologique pendant les époques successives de l'histoire témoignent d'un sens poétique subtil. Adam apparaît sous les traits d'un jeune homme dans les civilisations égyptienne, grecque et romaine, il continue ses luttes à l'âge mûr dans les époques médiévale et moderne et c'est un vieillard fatigué qui se détourne du dernier couple qui disparaît de la surface de la terre. Bien entendu, pour sauvegarder l'unité de l'œuvre, il modifie, conformément à sa conception poétique, les grands événements de l'histoire.

Il faudrait enfin résoudre la question qui se pose constamment lorsqu'on compare *La Tragédie* de Madách au *Faust* de Goethe. Constatons qu'il n'y a entre les œuvres de Madách et de Goethe qu'une ressemblance superficielle. L'un et l'autre sont des poèmes

dramatiques dont le point de départ est le même. Lucifer, par de nombreux traits, s'apparente au Méphistophélès de Goethe, la scène du marché londonien et celle qui nous montre Képler et son élève concordent plus ou moins avec deux scènes de *Faust*. Ce sont là plutôt des rencontres que des emprunts. *La Tragédie* ne ressemble à *Faust* que par sa forme extérieure et ce n'est là qu'un élément secondaire, car Madách cherchait la vraie poésie dans le contenu spirituel. Quant aux pensées exprimées, elles sont vraiment siennes, elles font intimement partie de son âme. Du reste, ce sont seulement les premiers critiques qui, déroutés par la nouveauté de l'œuvre et éprouvant le besoin de lui trouver des analogies, inventèrent le parallélisme Madách-Goethe. Il est naturel que les Allemands aient considéré cette œuvre comme un produit de leur influence intellectuelle. Si l'on compare objectivement les deux œuvres, de toute façon la comparaison est à l'avantage de Madách. La construction de *La Tragédie* apparaît plus solide que celle de *Faust* et la conception en est plus monumentale. Dans *Faust*, l'individu s'élève rarement à l'apogée de la grandeur, tandis que le héros de Madách est toujours sublime. L'œuvre de Madách ne lui a pas été inspirée seulement par la lecture de *Faust*, les racines de *La Tragédie* plongent dans le sol de la littérature universelle, dans celui des sciences naturelles, historiques, enfin dans celui de la philosophie. De sorte que nous pouvons citer le *Prométhée* d'Eschyle, les drames de Shakespeare, *Le Paradis Perdu* de Milton, le *Kain* et le *Deformed Transformed* de Byron, *La Légende des Siècles* de Victor Hugo. On pourrait même trouver l'origine de certaines scènes dans les œuvres d'Hérodote, de Platon, de Fourier, de Helmholtz, c'est-à-dire dans les monuments de la civilisation universelle.

III

La célébrité prêta des ailes au nom de Madách que « les Magyars gardent fièrement dans leur cœur », comme l'a dit Jókai. Son œuvre, par l'universalité du sujet, était prédestinée à franchir les frontières étroites

et malheureusement fermées de la Hongrie et à devenir un monument de la littérature européenne. Déjà les premiers lecteurs de *La Tragédie*, François Toldy par exemple, le père de la critique littéraire hongroise, avaient affirmé que la gloire de Madách survolerait les frontières de la « Hongrie ». En effet, avec les années, le nombre des traductions a augmenté et aujourd'hui il n'y a plus une nation cultivée qui ne puisse lire *La Tragédie* dans sa propre langue.

Elle produisit plus grand effet encore lorsqu'elle eut franchi les feux de la rampe. Toute sa vie, Madách se sentit instinctivement attiré vers le théâtre dont les portes ne s'ouvrirent pourtant jamais devant lui. Bien qu'il ait ignoré la technique de la scène, l'action de son drame est fortement tendue et l'effet qu'il produit est fascinant. Il n'en reste pas moins vrai que, durant les vingt années qui suivirent sa mort, plusieurs directeurs de théâtre (Georges Molnár, Jules Ecsedi-Kovács, Joseph Tóth) essayèrent vainement de porter à la scène le poème dramatique. Ede Paulay, l'éminent directeur du Théâtre National de Pest, résolut enfin le passionnant problème. Et le 21 septembre 1883, c'est-à-dire il y a juste cinquante ans, il présenta *La Tragédie de l'Homme*. Depuis cette date la Tragédie tient constamment l'affiche sur la scène la plus importante de la Hongrie. A la fin de 1933, elle a atteint sa 500^e. La même année, au mois d'août, elle fut donnée sur la place du Dôme à Szeged. Deux ans après la première représentation de *La Tragédie*, on monta deux autres pièces de Madách : *Les Derniers Jours de Csák* et *Moïse* qui avaient été jouées à Kolozsvár en 1886 et 1888. La dernière fut également jouée à Budapest en 1925.

L'étranger ne tarda pas à suivre le mouvement. C'est à Hambourg, le 15 février 1892, que *La Tragédie* fut jouée pour la première fois. Elle fut jouée et reprise tour à tour à Vienne, à Prague, à Berlin, à Zagreb, à Bratislava-Pozsony et à Stockholm. Dès 1894, on avait également fait le projet de représenter la pièce à Paris. A deux reprises, et dans des années différentes, la presse annonça les représentations de *La Tragédie*. Pourtant celles-ci n'eurent pas lieu. Le 26 juin 1892,

les *Fővárosi Lapok*, reproduisant une information du *Figaro*, annoncent que M. Porel, directeur d'un théâtre parisien, ayant appris le grand succès obtenu à Vienne par *La Tragédie de l'Homme*, faisait des démarches en vue de la faire représenter sur sa scène. Et le 29 septembre 1893, le *Budapesti Hirlap* confirme que « le chef-d'œuvre d'Emeric Madách vaudra bientôt à la Hongrie de grands honneurs : le théâtre de la Porte Saint-Martin va représenter la pièce dont il prépare la mise en scène ». Il vaudrait la peine de rechercher pourquoi ces heureuses initiatives échouèrent. A propos des représentations de Vienne, les journaux notent encore que « la troupe hambourgeoise ira probablement à Londres aussi pour jouer la pièce ». (*Fővárosi Lapok*, 26 juin 1892). Nous savons également qu'en 1899, le théâtre Her Majesty prépara aussi la représentation de *La Tragédie*. Le *Daily Mail* a mentionné ces préparatifs.

Les projets qui n'avaient pas pu être réalisés en 1890 sont redevenus actuels. Des traductions française, anglaise, allemande, etc. de *La Tragédie* viennent de paraître et on s'occupe de monter la pièce sur les scènes des capitales européennes. Le Burgtheater de Vienne l'a reprise et depuis la pièce n'a pas quitté l'affiche.

On songea tout naturellement à donner à la représentation scénique un accompagnement musical. Jules Erkel composa la musique pour l'adaptation de Paulay; c'est à Charles Szabados que l'on doit la transposition de *La Marseillaise*. Akos Buttykay composa la musique pour l'adaptation de Hevesy. *La Tragédie* a inspiré à l'excellent compositeur, hongrois d'origine, Charles Goldmark, quelques morceaux de musique. Parmi les étrangers, le Hambourgeois Sichel et Moses Pergament, enfin le compositeur tchèque Pikke écrivirent des accompagnements pour l'œuvre de Madách.

La vision de Madách a inspiré non seulement les musiciens, mais aussi les peintres. Michel Zichy, peintre hongrois réputé, qui vécut à la cour du tzar et qui illustra les œuvres de Goethe, de Byron, de Lermontov, de Petőfi et d'Arany, que Théophile Gautier comparait à Gustave Doré (cf. *Voyage en Russie*), immortalisa en

une vingtaine de compositions riches et brillantes les scènes les plus frappantes de l'œuvre de Madách.

Actuellement on prépare une adaptation de *La Tragédie* à l'écran et la radio mondiale se dispose à la diffuser.

Madách s'est élevé au-dessus de sa nation, de son époque et a atteint l'éternel humain. Il n'appartient plus à la littérature hongroise, mais à la littérature universelle.

JULES BISZTRAY.

(Bibliothèque de l'Université
de Budapest.)

BIBLIOGRAPHIE

1° EDITION PRINCIPALES :

MADÁCH Imre, *Összes Művei* [Œuvres complètes publiées par P. Gyulai, avec une introduction biographique de Ch. Bérczy]. Budapest, 1880. Athenaeum. Nouvelle édition en 1895.

MADÁCH Imre, *Az Ember Tragédiája*. [Notes et analyses par Bernard Alexander]. Budapest, Athenaeum, IV^e éd. 1921.

MADÁCH Imre, *Az Ember Tragédiája* (Ed. critique pour le centenaire de la naissance de Madách, préparée par Guillaume Tolnai). Bibliothèque de Napkelet, Budapest, 1923.

2° BIOGRAPHIES ET OUVRAGES CRITIQUES IMPORTANTS :

VOINOVICH Géza, *Madách Imre és az Ember Tragédiája*. [Emeric Madách et la « Tragédie de l'Homme »]. Budapest, 1915, 2^e éd. 1922. L'œuvre donne non seulement une biographie détaillée mais étudie aussi les rapports entre l'œuvre de Madách et les littératures étrangères, et contient une riche bibliographie.

— Sur la fortune de la Tragédie voir l'ouvrage fondamental de M. Antoine NÉMETH, *Az Ember Tragédiája a színpadon*. [La Tragédie de l'Homme sur les scènes hongroises et étrangères], Budapest, 1933, in-8°, 158 p. 10 ill. et h. t., résumé en français, anglais et allemand.

EN FRANÇAIS :

Madách et « La Tragédie de l'Homme » (Sans nom d'auteur). Gazette de Hongrie, 3^e année. — E. SAYOUS, *Madách, poète hongrois et « La tragédie humaine »*. — Revue

chrétienne. N. Sér. 1895. — László JUHÁSZ, *Un disciple du romantisme français* (Madách et *La Tragédie de l'Homme*). Szeged, 1931, éd. de l'Inst. franç. de l'Université. 64 pp. — A. SZEGŐ, *Un chef-d'œuvre hongrois : la « Tragédie de l'Homme » de Madách*. (Nouvelle Revue de Hongrie, 1931, sept.). — Henri TRONCHON, *Emeric Madách, La Tragédie de l'Homme*. (Revue des Etudes Hongroises, XI^e année, 1-2 u^o 1933). — Jules BISZTRAY, *Emeric Madách*. (Nouvelle Revue de Hongrie, 1933, déc.). — Eugène BENCE, *La Tragédie de l'Homme est-elle le Faust hongrois ?* (Revue de littérature comparée, n^o 1, 1934). — Jules BISZTRAY, *50 ans, 500 représentations*. (Nouvelle Revue de Hongrie, avril 1934). — Henri BIDOU, *Le Faust Hongrois*. (Le Temps, 7 mars 1934).

3^o TRADUCTIONS :

EN FRANÇAIS :

La Tragédie de l'Homme (Pages choisies, traduction en prose, sans nom d'auteur, 1881-82. Gazette de Hongrie, 2^e année, n^o 81. — 3^e année, n^o 4). — *La Tragédie de l'Homme*. Traduit du hongrois par Ch. Bigault de Casanove. Paris, 1894. Société du Mercure de France, XII, p. 256. (2^e éd. en 1896). *La Tragédie de l'Homme*. — Poème dramatique hongrois. Trad. de G. Vautier, préface de J. Louis Fôti. — Budapest, Librairie française, 249 pp. 8^o.

EN AUTRES LANGUES :

EN ALLEMAND : *Die Tragödie des Menschen*. — Aus dem Ungarischen übertragen von S. Dietze. — Pest, 1865. Verl. v. A. Kugler. 244 pp. — *Die Tragödie des Menschen*. — Dramatische Dichtung. Nach E. Paulay's Bühnenbearbeitung übersetzt von S. Fischer. — Budapest, 1886. Ed. Franklin, 192 pp., 2^e éd. Leipzig, Berlin (1886). W. Friedrich, 192 pp. — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatisches Gedicht von —. Aus dem Ungarischen übersetzt von J. Siebenlist. — Pressburg-Leipzig, 1886, C. F. Wigand, 8, 214, 2 pp. — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatisches Gedicht. Aus dem Ungarischen übersetzt von Andor v. Sponer. Késmárk, 1887. P. Sauter. 4, 228, 2 pp. — Leipzig, 1891, W. Wigand XXVI, 181 pp. 2^e éd. 1899. — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatische Dichtung von —. Aus dem Ungarischen übersetzt von Julius Lechner von der Lerch. Mit Vorwort von Maurus Jókai. — Leipzig, 1888. Philipp Reclam. VIII, 199 pp. (Reclam's Universal-Bibliothek, N^o 2389-2390). — *Die Tragödie des Menschen*, dramatische Dichtung von —. Dem ungarischen Original nachgedichtet von Eugen Planer. — Halle a. d. S. 1891.

Otto Hendel, VI. 149 pp. (Bibliothek der Gesamt-Litteratur des In-und Auslandes. N° 541-542). — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatisches Gedicht von —. Aus dem Ungarischen übersetzt von Ludwig Dóczi. — Stuttgart, 1891. Deutsche Verlagsgesellschaft. 200 pp. — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatische Dichtung. Uebersetzt von Schöffers, C. N. Liegnitz, 1894. — *Die Tragödie des Menschen*. Dramatisches Gedicht von —. Aus dem Ungarischen übertragen von Jenő Mohácsi. — Budapest-Leipzig, Vajna, 1933, 207 pp. 8°. — INÉDIT : La traduction de Karl Kertbeny était aussi terminée. *L'Illustrierte Zeitung* l'avait fait composer pour la publier dans son numéro 1116 (Leipzig, 1864), mais elle est restée inédite. — Ch. Erdélyi a fait également une traduction allemande, mais elle est également restée inédite. — EN ANGLAIS : *The tragedy of man*. Dramatic poem. Translated from the original Hungarian by William N. Loew. — New-York, 1908. Arcadia. Press. 224 pp. — *The tragedy of man*. A dramatic poem in fifteen scences. From the original Hungarian by Charles Henry Meltzer and Paul Vajda. With a foreword and an introduction. Budapest, G. Vajna, 1933, 180 pp. — EN ITALIEN : *La tragedia dell'uomo*. Poema drammatico ungherese, recato in verso italiano da Antonio Fonda, sulla versione letterale, di Lodovico Czink. Con illustrazioni, tratte dai cartoni del conte Michele Zichy. — Fiume, 1908. P. Battara, 208 pp., 5 ill. — EN ESPAGNOL : La-salde, Carlos piarista : *La tragedia del hombre* (c'est la traduction du compte rendu paru en français dans la Gazette de Hongrie). Revista Calasancia, 1892. — EN HOLLANDAIS : *De Tragedie van den Mensch*. Naarhet hongaarsch bewerkt en ingeleid door A. S. C. Wallis. — Amsterdam, 1887. Roeloffzen H. Hübner. 287 pp., plusieurs illustrations. — *De Tragedie van den Mensch*, vertaald door A. S. C. Wallis. Ingeleid door Kees Meyer. — Amsterdam, 1922, 181 pp. (Wereld-bibliotheek. 425). — EN SUÉDOIS : Trad. de Ivar Kage. Stockholm, 1932. — Trad. de Olaf Lundgren. Stockholm 1932). — EN RUSSE : *Cselovjicseszkaia tragedia*. Dramaticse-szkaja poema. Perevod J. Madách i prediszloviye Z. Kraseninkovoj. — St-Petersburg, 1908. — EN TCHÈQUE : *Tragedie člověka*. Dramaticka báseň. Z maďarského originálu přeložil František Brábek. — Praz, é. n. J. Otto. 198 pp. (Sborník světové poesie. 22. číslo). — EN SLOVAQUE : *Tragédia človeka*. Dramatická báseň od Imricha Madácha preložil Hviezdoslav. — Turócszentmárton, 1906. Kmíkt 270 pp. Nouvelle édition en 1928. — EN CROATE : *Čovekova tragedija*. Preveo S. F. Jovanovits. — Novome Sadu, 1890. Pajevits. 4, 179, 1 pp. — EN ROUMAIN : *Tragedia omului*. — Traduc. de Octavian Goga. (Luceafărul, 20 no.). — EN HÉBREU : Traduc. de Feuerstein

Avigdor (Cf. Világ, 1913. N° 195). — EN DANOIS : La traduction de Karl Dumreicher, faite pour l'éditeur Eugen Pöhl, attend la publication.

EN LATIN : *Hominis tragoedia*. Scena XIII-XIV. Latine a Steph. Tomasko (Ung. Revue, 1888. P. 68-79).

EN ESPÉRANTO : *La tragedio de l'homo*, drama poemo. Kun dudek desegnajoj de Mihaelo Zichy kaj kun la portreto de l'autoro, el la hungara originalo Kálmán Kalocsay. Budapest, 1924. Hungara Esperanto Instituto. Globus. VII, 237, X-XXIV pp. 20 ill.

HISTOIRE D'UNE AMITIÉ : FR. LISZT ET H. DE BALZAC

Deux beaux livres, parus à quelques semaines d'intervalle, *La Correspondance de Liszt et de la Comtesse d'Agoult*, publiée par les soins de M. Daniel Ollivier, et *Balzac et le Monde Slave*, thèse soutenue en Sorbonne par Mme de Korwin-Piotrowska, parmi tant d'autres richesses, apportent quelques sources inconnues qui éclairent un petit problème d'histoire romantique, resté assez obscur jusqu'ici. Il s'agit, de l'amitié de Balzac et de Liszt. La pièce essentielle du procès, les *Lettres à l'Etrangère*, déroulait par sa violence même, succédant sans transition à une affection très nettement exprimée. Le roman de Balzac, *Béatrix*, aggravait la difficulté. Pourquoi une telle explosion de haine contre Liszt à l'époque précise où les deux hommes semblaient le plus unis ? Du côté de Liszt, le mystère n'était pas moins grand. La si riche correspondance publiée par La Mara ne contient ni lettres à Balzac, ni lettres de Balzac et les mentions qui le concernent sont presque toutes postérieures à sa mort.

Retraçons, à la clarté des faits récemment acquis, la genèse de ces relations où Balzac se montrait, en apparence, si perfide joueur.

Le 9 avril 1842, Balzac écrivait à Mme Hanska¹ :

(1) La Comtesse Eveline Hanska avait adressé à Balzac, dans les premières semaines de 1832, une lettre, signée *l'Etrangère* : ce fut le début d'une correspondance qui ne cessa qu'en 1849, quand Balzac partit à Wierzchownia épouser la Comtesse devenue veuve.

« Ce que vous me demandez pour ma chère petite Anna (la fille de l'Etrangère), la lettre de Liszt, je l'ai. Mais il m'a été impossible de la trouver, je vous l'enverrai dans ma prochaine lettre. »

Quelques mois plus tard, le 14 novembre, Balzac adressait le fameux autographe, aussi impatiemment attendu par la mère que par la fille et leur annonçait, par surcroît, la visite du musicien. Bien plus, il mettait une certaine coquetterie à introduire lui-même Franz Liszt auprès de Mme Hanska, et le ton du billet ne met pas en doute les relations plus que cordiales, affectueuses, du pianiste et de l'écrivain. La teneur de la lettre est connue :

« Tâchez, cher Balzac, de ne pas me manquer samedi matin. *L'éloquence*, a dit Ballanche, je crois, est autant dans ceux qui écoutent que dans celui qui parle. Il en est de même de la musique. Il me faut des auditeurs comme vous, et à défaut d'auditeurs, au pluriel, il me faut vous, au singulier.

Bien à vous,

F. Liszt. »

Au dos, Balzac avait tracé ces quelques lignes :

« L'éloquence, mon cher Frantz, est, comme vous l'avez dit, autant dans ceux qui écoutent que dans l'orateur. Si donc, vous tenez à me rendre un service personnel, vous irez passer une soirée chez la personne qui vous enverra ce billet de ma part, et vous jouerez quelque chose pour ce petit ange que vous fascinerez sans doute, mademoiselle Anna de Hanska.

Je serai, en revanche à vos ordres pour tout ce que vous voudrez.

Vous attendiez-vous à trouver à S[aint]-Pétersbourg votre ami

De Balzac.

Si je vous prie d'aller chez Mme la Comtesse de H[anska], c'est que vous serez écouté par deux âmes ! ».

A quand remontait le début de cette amitié et comment dater cette lettre de Liszt, si chaleureuse et si pressante, et qui reste un des documents les plus probants, pour ceux qui la contestent encore, de la sensibilité musicale de Balzac ? Liszt, en 1842, n'est pas à Paris, donc la lettre est antérieure. Pour la même raison, les années 1835, 1838 et 1839, sont à éliminer. A-t-elle été écrite en 1840 ou en 1841 ? A cette époque

Liszt, entre deux voyages, vient retrouver Marie d'Agoult pour quelques semaines ou quelques mois et nous possédons au moins une preuve de semblables messages échangés entre Balzac et Franz¹. Elle n'est probablement pas de 1837, comme on l'a cru. Nous essaierons de le prouver plus loin. Mais pourquoi ne serait-elle pas de cette lointaine année 1834, où Liszt, tout imprégné de Ballanche, voit fréquemment Balzac ?

Où se rencontrèrent-ils pour la première fois ? Chez le baron Gérard ou chez Mme de Girardin ? A l'ambassade d'Autriche, un soir de raout ou de concert, ou chez la Duchesse de Rauzan ? Il est difficile de le dire, mais il est sûr que les deux hommes, au premier choc, se reconnurent : des natures également excessives, aussi puissantes, aussi énergiques; des êtres de même race qui clament avec une pareille véhémence la supériorité du talent sur la naissance, qui croient, avec la même foi, à la mission de l'Artiste, ce « Prince de la Pensée », à l'Artiste-prophète éclairant les hommes; qui acceptent avec le même enthousiasme... et la même candeur, l'honneur d'être les martyrs, les apôtres et les saints d'une cause divine. L'article de Balzac « *Des Artistes* », écrit en février 1830, nous en trouverons l'écho agrandi dans les manifestes enflammés que Liszt adresse, en 1835, à la Gazette Musicale sous le titre : « De la Situation des Artistes et de leur Condition dans la Société »². Mais Balzac et Liszt ne se contentent pas de servir le même Dieu par des moyens différents; cha-

(1) A Franz Liszt, à Paris.

(Sèvres). Mercredi, 10 heures (du) matin [avril 1840].

Depuis une semaine mon cher Liszt, il est convenu que je vais à la répétition [de Cosima] de George S[and], aujourd'hui mercredi. Mais demain, à 11 heures, je suis à vous.

De Balzac.

(Collect. d'Autogr. de Mr. de Radowitz, à Berlin).

(2) « Un homme qui dispose de la pensée est un souverain, dit Balzac. Les rois commandent aux nations pendant un temps donné; l'artiste commande à des siècles entiers, il change la face des choses;... il pèse sur le globe, il le façonne... » Et Liszt : « Ces hommes prédestinés, qui ont ravi au ciel la flamme sacrée, qui donnent une vie à la matière, une forme à la pensée et réalisent l'idéal nous élèvent... à l'enthousiasme et aux visions célestes... Ces hommes initiateurs, ces apôtres, ces prêtres d'une religion ineffable... qui germe et grandit incessamment dans tous les cœurs... » Et la phrase arrivée à une telle hauteur lyrique, reste ainsi suspendue ! (Gaz. musicale, 3 mai 1835).

cun est curieux des moyens de l'autre. Liszt, passionné pour toutes les manifestations intellectuelles, s'intéresse au génie de Balzac dès qu'il l'a reconnu et lui restera toute sa vie fidèle, quelles que soient les insinuations qui essayeront, par la suite, de troubler son jugement. Pour Balzac, la musique est mieux qu'une distraction, c'est un besoin, la détente, le « bain » qui refait l'âme¹. Quelques « bonnes petites débauches » de musique et le voilà prêt à renouveler les orgies de travail. La musique n'est pas seulement la langue du sentiment²; grâce à son vocabulaire illimité, elle lui apparaît comme l'art le plus subtil, le plus complexe, le plus riche en suggestions. Alors que la phrase résiste, que les mots sont ternes, rigides, que les autres arts sont maladroits, qu'ils « cerclent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée », la langue musicale est infinie, elle contient tout, elle peut tout exprimer.

Indépendamment du musicien, l'homme ne pouvait être indifférent à Balzac. Un tempérament si contradictoire, une nature tumultueuse, frénétique dans une enveloppe toute frêle, presque malade; les plus beaux élans, les plus grandes générosités, à côté de détails risibles, voire ridicules; une telle soif de tout apprendre (on se souvient du mot célèbre : « M. Lerminier, apprenez-moi toute la littérature française »), les connaissances les plus diverses, jointes aux plus impardonnables naïvetés, beau sujet d'étude pour l'auteur de la *Comédie humaine*.

En 1833, nous voyons apparaître, pour la première fois, le nom de Balzac, dans les lettres de Liszt. C'est à propos des *Etudes de Moschelès* qu'il prête à Marie d'Agoult³. Il explique ses propres corrections aussi sibyllines que la fameuse épigraphe de la *Peau de Chagrin*. Mais, dès 1834, les relations se précisent. Liszt cite le grand homme à tout instant; ce sont tantôt des

(1) Cf. *Let. à l'Etr.*, I, p. 168, 170, 217, 355.

(2) Cf. *Let. à l'Etr.*, II, p. 161; et passim; ib. *Massimila Doni*, éd. Conard, p. 431-32.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, I, 33.

extraits de *Séraphita* qu'il propose à la sagacité de Marie¹; tantôt des conversations rapportées et certaines ne manquent pas de truculence. Balzac ne lui a-t-il pas confié qu'un homme, pour être heureux, a besoin de sept femmes, pour le moins; il les énumère, le plus sérieusement du monde, et dans l'ordre :

- « 1) la femme du foyer;
- 2) la femme du cœur;
- 3) la femme de l'esprit;
- 4) la femme du ménage (qui marque le linge, a soin de la maison etc...);
- 5) la femme des caprices et des folies;
- 6) la femme qu'on déteste;
- 7) enfin, la femme que l'on guette, après laquelle on court toujours et qu'on n'a jamais, jamais »².

Un autre jour, Balzac vient chez Liszt expliquer la théorie des anges d'après Swedenborg. Liszt en profite pour évoquer l'âme de Mariotte. Il ne dit pas comment s'achève la soirée; mais nous l'imaginons. Sur la demande de Balzac, Liszt se met au piano. Il débute par des paraphrases sur les thèmes les plus connus des opéras de Rossini, auxquelles succèdent vite d'autres musiques : des transcriptions des *Lieder* de Schubert, peut-être l'Invitation à la Valse, et surtout ces dernières sonates de Beethoven, dans lesquelles, au dire de son ami d'Ortigue, il était particulièrement « gigantesque ». Au contact de Liszt, Balzac a la révélation du maître de Vienne; le temps est proche où sa prédilection pour la musique italienne va faire place à l'allemande. Dès lors, dans son œuvre, dans sa correspondance, le nom de Beethoven, « le seul homme qui lui fasse connaître la jalousie » revient à tout moment. Quelques mois encore, et Balzac avoue qu'il aurait vou-

(1) Ibid., 77.

(2) *Corr. Liszt-d'Agoult*, I, p. 97, 1^{er} juillet [1834].

(3) Cette phrase de *Séraphita*, dont la publication avait commencé, au mois de juin 1834, dans la Revue de Paris, semble bien confirmer ces conjectures : « Le poème de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point, à qui veut se plonger dans les innombrables versets à l'aide desquels Swedenborg a rendu palpables les mondes célestes, comme Beethoven a bâti ses palais d'harmonie avec des milliers de notes, comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres... »

lu « être plutôt Beethoven que Rossini et que Mozart » ¹.

Puis dans l'été de 1835, c'est la rupture violente et scandaleuse avec Paris, c'est la fuite en Suisse. Balzac ne reverra plus Liszt de quelques années. Jusqu'ici, nous connaissions, dans ses grandes lignes, la marche de cet amour douloureux, ses reprises, ses lassitudes, toute sa misère. Les contemporains avaient glosé à l'envi sur cet épisode romantique. Liszt et Mme d'Agoult vieilliss avaient confié leurs rancœurs à des livres ou à des amis trop empressés. Mais la beauté, la grandeur, l'angoisse de cette passion impossible, si ardemment et si sincèrement cherchée de part et d'autre, nous l'ignorions. Les lettres de Franz et de Marie viennent enfin de nous être rendues, et elles nous apportent, en outre, une foule de détails pittoresques sur les milieux littéraires de l'époque. Rue Tabazan, comme plus tard à Milan dans le salon de Marie, les livres s'entassent; et les philosophes, les savants ou les artistes nouvellement connus n'éclipsent pas les romanciers. Si Franz et Marie se quittent quelques jours, leur correspondance prolonge leurs conversations, il est constamment question des écrivains français et Balzac n'est pas oublié. De Milan, en 1837, Liszt adresse à Marie « Balzac et des parfums ² ». *César Birotteau* est lu aussitôt que paru, et l'eau de toilette du célèbre parfumeur fait leur joie : « Je vous expédie vos pommades et vos eaux de Barèges, écrit-il à Marie, de Milan, le 3 août 1838. Impossible de trouver du Macassar. Il a fallu se contenter de la pommade qui, dit-on, remplit le même but » ³.

Quant aux relations personnelles de Balzac et de Liszt, entre 1835 et 1840, nous ne savons rien de précis. Liszt a-t-il rencontré Balzac au cours d'un de ses furtifs voyages à Paris ? Rien de moins impossible, rien non plus qui permette de l'affirmer. Les lettres de Balzac à l'Etrangère restent tout aussi muettes, sur ce point, que la correspondance de Liszt et de Marie. Un seul point semble acquis. Contrairement à ce qu'affirme

(1) *Lettres à l'Etrangère*, I, p. 443.

(2) *Cor. Liszt-d'Agoult*, I, p. 203.

(3) *Ibid.*, I, 237.

M. Prod'homme¹, Balzac n'a sûrement pas fréquenté l'hôtel de France où Liszt, Marie d'Agoult et George Sand ont décidé de vivre en commun, au retour de Genève, durant l'hiver 1836-1837. Ni Marie, ni George ne mentionnent sa présence parmi les nombreux amis étrangers et français qui se pressent rue Neuve-Laffitte. Mais il y a des faits plus probants. En 1840, Balzac affirme qu'il ne connaît pas encore Marie. C'est très vraisemblablement dans le courant de cette même année que Liszt les met en rapport, alors qu'il se montre soucieux de faciliter à l'amie, dont il s'éloigne de jour en jour, la création d'un salon littéraire. C'est, du moins, ce qui ressort de deux lettres, l'une de Balzac, l'autre de Marie d'Agoult. Le 18 janvier 1840, Balzac, très ennuyé du bruit fait autour de son dernier roman : « *Béatrix* » ou « *Les Amours forcés* », écrit à George Sand en la suppliant de ne pas écouter les mille personnes intéressées à détruire leur amitié. Qu'elle ne croie pas surtout que Camille Maupin soit « une malice accompagnée de plusieurs autres » et que Claude Vignon représente une « épigramme lâchée contre elle », et il ajoute : « Ne m'a-t-on pas dit aussi... que Béatrix était un portrait et que cela ressemblait à une histoire de vous tous... Quant à la prétendue originale de *Béatrix* que je n'ai jamais vue, ce serait-il pas par trop fort ? »² Or, à quelques mois de là, le 8 mars 1841, Mme d'Agoult dînaît avec Hugo, Lamartine et Balzac. Le lendemain, elle racontait la soirée à Liszt et comment Balzac, avait mis en gaité toute la société. « Vous avez décidément bien fait de me l'amener, ajoutait-elle² ». Et

(1) Prod'homme, *Liszt à Paris*. Revue Musicale, 1928. Mais ajoutons que Liszt a très bien pu aller chez Balzac ou le rencontrer chez des amis, chez le marquis de Custine, chez Mme de Girardin par ex., pendant les quelques mois de 1837 où il reste seul à Paris.

(2) *Une Corres. Inéd. de G. Sand avec Balzac*. Nouvelles Littér., 9 août 1930. (Nous écrivons à dessein cette dernière phrase en italique).

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 128. Nous savons, d'autre part, que Balzac n'avait guère montré d'empressement et qu'il avait fallu l'entremise d'une troisième personne, Bernard Potocki. « Bernard était fou de Mme d'Agoult. C'est lui qui m'a présenté presque malgré moi. Liszt m'a fait dîner avec elle... » (*Lett. à l'Étr.*, II, 163). D'ailleurs, Balzac avait vu au moins une fois Mme d'Agoult; cela

somme toute, Marie était de bonne composition, car Balzac, bien qu'il s'en défendît, et quoiqu'il ne connût pas Marie personnellement à cette date, avait bel et bien écrit une histoire vécue dont le thème et les détails essentiels lui avaient été soufflés par George Sand. Je ne voudrais pas, après tant d'autres, refaire l'histoire de ce roman, mais il me semble utile d'insister sur des textes passés inaperçus et qui infirment, en grande partie, la culpabilité de Balzac vis-à-vis de Liszt.

On se rappelle combien George Sand, dès le début de la liaison de Franz et de Marie, avait été sympathique à leur amour; elle aimait Liszt d'une affection sincère; sans aucune ambiguïté, elle avait trouvé le geste de Marie courageux et, tout de suite, elle avait donné à Marie l'amitié qu'elle portait à Liszt. De Genève, en 1836, Liszt la pressait de venir les rejoindre. Dès son arrivée en Suisse, George s'aperçut très vite que leur bonheur était moins pur qu'elle l'imaginait et que les raisons de trouble étaient sérieuses. Elle s'en convainquit plus encore dans l'automne de 1836, et surtout pendant les longs mois où Marie vint à Nohant à deux reprises, de la fin de janvier à la fin de juillet 1837. Nohant connut alors d'admirables journées de lectures, de promenades et de musique; Liszt se chargea de les claironner dans la *Gazette musicale*; George, plus discrète, les nota dans un calepin dont la copie nous est heureusement parvenue¹. Mais il y avait aussi les heures sombres. Marie était inquiète, elle interrogeait George et tentait avec elle de voir clair en elle-même; des différends graves éclataient à tous moments entre Franz et elle. Qu'allait devenir ce lien imprudemment noué? L'angoisse était aussi grande du côté de Liszt. Durant les longues soirées passées en tête à tête, tandis que George achevait *Mauprat* et que Liszt avançait ses transcriptions des symphonies de

remontait au mois de mars 1833, chez la marquise de La Bourdonnaye; mais ce soir-là, Balzac était très entouré, sollicité par beaucoup de jeunes et jolies femmes, friandes de son talent de conteur. Il se peut qu'il n'ait pas remarqué la Comtesse d'Agoult. Cf. Journal du Cte Robert Apponyi, II, p. 368-370.

(1) Cf. *Journal intime*.

Beethoven, George avait surpris bien des réticences : la chaîne était lourde entre lui et Marie. Comment se romprait-elle et qui la romprait ? Il y avait eu d'autres tristesses : George avait eu à souffrir des coquetteries de Marie, de ses susceptibilités, de ses jalousies, et l'on s'était quitté presque fâché.

Dans l'hiver qui suivit, Balzac vint à Nohant, passer trois jours de la fin de février. On sait, par la belle lettre qu'il écrivait à Mme Hanska le 2 mars 1838, ce qu'il s'était dépensé d'idées et de confidences mutuelles. A eux deux, au coin du feu, ils avaient rebâti la société, refait les théories sur le mariage, l'amour, la littérature; ils avaient vidé leur amertume respective contre Sandeau qui les avait également exploités. Elle s'était racontée sans fard, il avait appris à la connaître, elle était bonne, généreuse, dupe toujours; elle l'avait été de la Dorval, de Bocage, de Lamennais; elle l'était maintenant de Liszt et de Mme d'Agoult. « C'est à propos de Liszt et de Mme d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des *Galériens* ou des *Amours Forcés* que je vais faire, car dans sa position, elle ne le peut pas. »

Sur la foi de cette seule phrase, tous les commentateurs sans exception, ceux de Balzac et de Liszt comme ceux de George Sand, n'ont pas douté un instant de l'identité des personnages. Certes, le thème avait séduit Balzac qui, le 20 mars, avant de quitter la France, écrivait à George, de Marseille : « ...Je reviendrai pour faire les *Galériens*, le titre est trop insultant. J'en ai un autre meilleur »¹. Dès le 13 avril 1839, les deux premières parties du roman actuel paraissaient dans le *Siècle*, sous le titre de *Béatrix* ou les *Amours forcés*, et à la fin de l'année en volume, avec d'assez grosses variantes.

En septembre 1839, George, qui n'avait pas lu les feuilletons du *Siècle*, renseignée par des amis, sans doute par la trop zélée Mme Marliani, commence à s'inquiéter; elle écrit aussitôt à Balzac : « ...On me dit que vous avez noirci terriblement dans ce livre une blanche personne de ma connaissance, et son coassocié, ce qu'il vous plaît d'appeler les *Galériens* (donc

(1) *Art. Cit.* Nouvelles Litt., 26 juillet 1930.

le titre avait été trouvé par Balzac et non fourni par George, comme on a l'habitude de le dire). Elle aura trop d'esprit pour s'y reconnaître et je compte sur vous pour me disculper, si jamais il lui vient à la pensée de m'accuser de délation malveillante... ». Ainsi George ne doutait pas un instant non plus des véritables destinataires. Le livre fit grand bruit. Il coïncidait, à quelques semaines près, avec le retour de Mme d'Agoult qui rentrait seule avec ses enfants. Paris riait sous cape et nommait : Camille Maupin - George Sand; la marquise de Rochemore¹ - Marie d'Agoult; Claude Vignon - Gustave Planche et Conti - Franz Liszt. Balzac semblait prêter la main : ne s'était-il pas vanté à Bernard Potocki, en plein opéra, d'avoir brouillé les « deux femelles »² ? C'est Marie qui rapporte le propos à Liszt en lui annonçant « qu'il y avait un roman de Balzac sous jeu, écrit après huit jours de tête à tête à Nohant »³. Balzac prit peur du retentissement exagéré de l'ouvrage, d'où la lettre que nous avons déjà citée partiellement et où il essaie de se défendre⁴. Retenons quelques indications : Balzac ne dissimule pas un instant que Camille Maupin ou Claude Vignon soient réels; mais leur situation respective est une transposition toute romanesque; il n'a voulu aucunement s'immiscer dans la vie personnelle de George qu'il ignore. Par contre, ce dont il se défend avec force, c'est d'avoir fait le portrait de Béatrix, qu'il n'a « encore jamais vue », et surtout celui de Liszt : « J'adore le talent et l'homme en Liszt et prétendre que Gennaro peut lui ressembler est une double injure pour lui et pour moi »⁵. Rapprochons quelques textes qui confondent la sincérité de Balzac, mais projettent une nouvelle lumière sur l'identité des personnages. « ...Oui, écrit-il à Mme Hanska, en février 1840, Mademoiselle des Touches est George Sand; oui, Béatrix est trop bien Madame d'Agoult. George Sand en est au comble de la

(1) Cf. Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, p. 22; la Marquise de Rochemore s'appellera dans les éditions postérieures la Marquise de Rochefide; cf. du même : *Une Histoire d'amour*, p. 147.

(2 et 3). *Corresp. Liszt-d'Agoult*, t. I, p. 361.

(4) Cf. p. 42.

(5) 18 janvier 1840.

joie; elle prend là une petite vengeance sur son amie. Sauf quelques variantes, *l'histoire est vraie* »¹. Ce qui ne nous apprend rien pour Liszt, mais souligne l'habileté de Balzac et le parti qu'il sait tirer des détails fournis par George sur Marie. En 1843, pour des raisons personnelles, il s'élève de nouveau avec indignation contre le grief d'avoir « *portraité* » qui que ce soit, « excepté G. Planche dans Claude Vignon, de son consentement, et G[eorge] Sand dans Camille Maupin, également de son consentement... »². Enfin, quelques jours plus tard, les 15-16 mai, au sujet de Liszt qui est allé, sur sa demande chez Mme Hanska : « ...Hélas ! Je n'ai jamais pu lui dire que *Conti*, c'est Sandeau en musicien, comme Lousteau, c'est encore Sandeau. On ne s'excuse pas ainsi, vous comprenez. »³ La révélation est d'importance. Pourquoi l'a-t-on toujours, volontairement ou non, passée sous silence ? J'admets qu'elle soit d'une interprétation équivoque et que les derniers mots gâchent un peu la portée des phrases précédentes. Mais le mot capital est lâché : Sandeau. Dans les fameuses nuits de Nohan où s'était échafaudé le roman de Béatrix, Balzac et George Sand avaient longuement parlé de lui, Balzac venait d'être joué, tout comme George l'avait été; ils se disaient leurs rancunes justifiées et toutes fraîches encore, contre Balzac. Que la silhouette antipathique de Jules se soit dessinée dans l'œuvre qui s'ébauchait, quoi de plus naturel ? Qu'elle soit devenue envahissante par la suite, mais que Balzac ait conservé pour Gennaro Conti quelques traits typiques de Liszt, ce sont là des procédés de construction fréquents chez les romanciers. Conti n'est pas Liszt. Il est une image composite dont Sandeau a fourni les lignes essentielles et le pianiste quelques travers caractéristiques. Conti est un paon roué, égoïste et calculateur, ses signes distinctifs : la fausseté, l'étroitesse dans les sentiments et les idées; Liszt : la largeur du cœur, le désintéressement, le feu de l'âme. Au physique, les jolis yeux vert de mer ont fait place à des prunelles « presque rouges ». Au mo-

(1) *Art. cit.*, Nouvelles Litt., 9 août 1930.

(2) *Lett. à l'Etr.*, II, 141; 23-24 avril 1843.

(3) *Ibid.*, II, 160.

ral, « c'est une nature charmante en apparence et détestable au fond... La fourberie de Conti ne sera connue que de sa maîtresse... Il a dans son art la célèbre jalousie italienne qui porta le Carlone à assassiner Piola... quoique prévenu, vous serez sa dupe. Cet homme méridional, cet artiste bouillant est froid comme une corde à puits... »¹.

On multiplierait aisément les citations qui rendent bien difficile toute possibilité de rapprochement sérieux entre Liszt et Gennaro Conti.

D'ailleurs, Balzac n'avait alors aucun grief contre Liszt et sa déclaration à George Sand est formelle. Son « adoration » s'était bien quelquefois légèrement voilée, elle n'excluait pas de petits mouvements d'humeur, de légères attaques de jalousie si humaines ! Balzac n'était pas beau et il en souffrait. Comment ce petit homme gras, rond, trapu, aux larges épaules carrées pouvait-il rivaliser avec l'élégante silhouette du jeune Liszt ? Comment, avec sa grosse tête, son nez comme de la gomme élastique et carré du bout, sa bouche jolie mais édentée, aurait-il pu l'emporter, quel que soit l'extraordinaire éclat de ses yeux, sur ce garçon, de douze ans son cadet, qui avait la plus intéressante figure du monde ?². Que devenait l'étourdissante conversation de Balzac dès que Liszt se mettait au piano ? Destinée écrasante et si facile que Balzac ne peut pas toujours maîtriser son amertume : « ...Je suis pauvre, écrit-il à l'Etrangère, le 20 mai-5 juin 1838, j'ai des besoins. Il faut que je travaille comme un forçat. Je ne puis dire à Arabella d'Agoult (voyez les *Lettres d'un Voyageur*) : « Venez à Vienne et trois concerts nous donneront mille francs ; allons à Saint-Pétersbourg et les touches d'ivoire de mon piano nous donneront un palais ». Il me faut ce Paris insultant et ses imprimeurs, dix-huit heures de travail par jour. J'ai des dettes et la dette est une comtesse qui m'aime un peu trop tendrement... »³. Mais ce n'était là que boutades passagères ; Balzac restait clairvoyant et quoiqu'il décelât très nettement les petits dé-

(1) Balzac, *Béatrix*, éd. Conard p. 102, 103.

(2) Cf. Prior, *Balzac à Turin* ; Revue de Paris, 15 janvier 1924, p. 361, d'après le portrait de Balzac par Sophie Kolowsky.

(3) *Let. à l'Etr.*, I, 477-478.

fauts de vanité et de cabotinage de Liszt (qu'il se fait une joie maligne d'exploiter dans Conti), son affection et son admiration restent identiques jusqu'en mai 1843 : « Liszt, écrit-il, le 15-16 mai de cette année, a de petits ridicules et de grandes qualités. Voilà son histoire. Je l'aime beaucoup et trouve son talent sublime, comme celui de Chopin et celui de Paganini, de Batta... »¹

Liszt, de son côté, ne garde aucun ressentiment à Balzac. Des amis s'efforcent de le monter contre l'écrivain; Marie aussi. Peine perdue ! Il ne se reconnaît pas plus dans Conti qu'il ne le fera plus tard, dans le héros de *Nélida*. Son attitude est inébranlable. Le 26 mai 1846, il écrit à Marie :

« L'interprétation des personnages (ce que vous appelez la clef du roman, m'importe fort peu, et puisque vous me permettez d'être sincère, je vous dirai que je crois qu'en général vous vous laissez encore trop préoccuper par des questions de ce genre.

Où en sont *Béatrix* ou les *Amours forcés*, ou bien *Horace* ? Quels imbéciles s'inquiètent encore de savoir si *Lugato* est M. Demidoff ou M. Devoroff ? »².

L'année suivante, même position. Les critiques les plus désobligeantes ne le forceront jamais à croire ce qu'il ne peut pas et ne veut pas croire :

« J'ai toujours répondu [que] tant que je ne serais pas nommé en toutes lettres, avec mon nom de baptême et désignation de ma demeure actuelle..., je refuserais toujours net et absolument de voir ma personnalité dans les articles et les livres dans lesquels on aura la bonté de s'occuper indirectement de mon chétif individu.

Si vous avez une bonne mémoire, vous devez vous souvenir que j'ai déjà établi ce principe lors de la publication de *Béatrix*... »³.

Du reste, de 1840 à 1843, Liszt est très peu à Paris. Des concerts l'appellent en Autriche, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Danemark, en Russie; Marie, tant bien que mal, essaie d'utiliser les débris de son

(1) *Ibid.*, II, 160.

(2) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 361.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 372, Bukarest, 3 janvier 1847. Cf. Korwin-Piotrowska. *Balzac et le Monde Slave*, p. 313. C'est pourquoi il ne faut accepter le jugement de Béatrix rapporté par Janka Wohl qu'avec les plus grandes réserves : J. Wohl : *Souvenirs d'un compatriote*, F. Liszt, p. 81.

amour et s'applique à constituer un salon. Liszt lui facilite la connaissance de ses amis propres; fait paradoxal, tous ses amis sont des écrivains. C'est par lui qu'elle connaît Balzac, Sainte-Beuve, Victor Hugo, Girardin, Janin, tout comme elle a connu quelques années plus tôt, et toujours par lui, George Sand et Lamennais. La joie qu'elle en éprouve arrive aussitôt à Liszt. Il sait que Sainte-Beuve lui fait une cour de collégien, que Lamartine vieillit, que Victor Hugo est tout le contraire de ce que Franz avait dit à Marie : bon, simple, jeune. Quant à Balzac, on le voit un soir, il est étourdissant, puis il disparaît des mois, fait le mort à toute invitation. On ne sait où il est, caché ou en prison. Certains de ses propos sont rapportés intentionnellement, dans le but de ranimer une passion qui meurt tous les jours davantage :

« Balzac au concert a fait remarquer un fauteuil vide auprès de la Comédienne ¹, et, faisant allusion à moi, a dit que cela lui rappelait le cadre de M. Faliero sur lequel on a jeté un crêpe. Vous voyez que mon orgueil, si j'en avais un, serait un peu écorné... ».

Liszt fait la sourde oreille; mais que Marie lui parle de la « Revue parisienne » dont Balzac fait à lui seul tous les frais et le voilà aux aguets. C'est le fameux numéro du 25 août où il est presque uniquement question de Sainte-Beuve.

« ...Vous imaginez comme il l'arrange, dit Marie. Il l'appelle le restaurateur du genre ennuyeux. Puis il écrit une nouvelle à moitié style Sainte-Beuve : « Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond qui assure la saison d'hiver... ». C'est à mourir de rire, le tout plus spirituel et de meilleur goût que je n'en supposais Balzac capable. » ².

Liszt se délecte. A vrai dire, la chose l'intéresse, doucement, comme ami de Sainte-Beuve et comme amant de Marie. De 1834 à 1837, il avait été en relations assez intimes avec Sainte-Beuve qu'il tenait pour un ami. Que la réciproque soit vraie, la chose est difficile à prouver. Le sceptique Sainte-Beuve devait être plus

(1) Princesse de Belgiojoso.

(2) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 24-25.



étonné qu'attiré par cette nature fougueuse. Et si l'esprit ne le séduisait guère, il ne devait pas apprécier beaucoup plus le talent. De tous les écrivains romantiques, il est un des seuls à justifier ce préjugé si fortement accrédité qui veut que cette génération n'ait pas compris grand chose à la musique. Liszt, au contraire, trouvait qu'il avait tout à gagner au contact de cette intelligence si fine, si mesurée, si perspicace. Quant Liszt s'éloigne de Paris, il suit les travaux du critique. Dans une lettre à George Sand, de 1835, il demande ce que devient Sainte-Beuve. « Travaille-t-il à son histoire de Port-Royal ? Donnez-m'en quelques nouvelles car je n'écris plus à personne. »¹. Également lié avec Sainte-Beuve et avec Balzac, Liszt devait être au courant de leur inimitié qui datait du fameux article de la *Revue des deux Mondes*, du 15 novembre 1834. « Je lui passerai ma plume au travers du corps, s'était écrié Balzac... Je referai *Volupté*. » Et il avait fait le « *Lys dans la Vallée* ». Mais sans doute Balzac se trouvait-il encore insuffisamment vengé à voir la rage avec laquelle il s'acharnait, en 1840, sur l'auteur des *Lundis*. Pressentait-il l'atroce phrase, écrite avec une colère froide, que l'on devait retrouver dans les Cahiers de Sainte-Beuve : « Chaque critique a son gibier favori sur lequel il tombe et qu'il dépèce de préférence... Pour moi, c'est Balzac. »² En attendant, c'était Balzac qui dépeçait, et Liszt devait y prendre une certaine joie. C'est lui qui avait introduit Sainte-Beuve auprès de Marie et son attitude était devenue tout de suite provocante, presque inconvenante. Liszt n'était pas jaloux, mais agacé. Sainte-Beuve agissait exactement comme si Marie était libre, comme si lui-même n'existait pas, et ses prévenances auprès de Marie étaient aussi comiques que ridicules. Le soufflet de Balzac venait à point.

« Le fragment de la Revue de Balzac m'a beaucoup amusé. J'aurais aimé que vous m'envoyassiez la Revue entière à Londres. »³

Marie n'en fait rien et la garde comme appât pour

(1) Inédite.

(2) Sainte-Beuve. *Mes Poisons*, p. 111.

(3) *Corresp. Liszt-d'Agoult*, II, 27.

Fontainebleau. « La Revue de Balzac a un succès énorme, lui écrit-elle, le 22 septembre 1840, vous en aurez trois numéros à lire ici. » Ce furent les trois seuls. Un post-scriptum du 27 novembre disait : « La Revue de Balzac a cessé de paraître ». Marie n'en connaît pas la raison, mais Balzac semble se débattre dans d'inextricables ennuis¹. Et toujours généreux, Liszt veut s'entremettre :

« N'y aurait-il pas moyen de faire une délicate avance à Balzac ? Répondez-moi sur ce point... »

écrit-il le 2 décembre 1840, et Marie répond aussitôt :

« Je serais fort d'avis de l'avance, délicate ou indélicate, telle par exemple que d'offrir d'un billet de mille francs. Mais on ignore où il est... » (10 décembre 1840).

Balzac a-t-il eu connaissance de ce geste si spontané ? C'est peu probable. Tout ce que nous sommes en mesure d'assurer, c'est l'amitié persistante de Liszt pour Balzac et la fréquentation, très rare d'ailleurs, de Balzac chez Marie. Autant Franz lui est sympathique, autant Marie « est un effroyable animal du désert... Elle est prétentieuse à ne pas enfin être supportée deux heures... », écrit-il à Mme Hanska, le 15-16 mai 1843, et il se réjouit de voir Liszt enfin quitte. Cette même année 1843, il allait consacrer leur mutuelle affection en lui dédiant une des œuvres où il avait mis le plus de lui-même : *La Duchesse de Langeais*.

Et c'est précisément alors, dans l'été de 1843, que tout change. Jusqu'ici, la Correspondance unilatérale de Balzac à l'Etrangère, en l'absence de toute réponse de Mme Hanska, nous faisait assister à un revirement difficilement explicable. Le 14 novembre 1842, Balzac envoyait à Mme Hanska l'autographe de Liszt déjà cité, le priant de se rendre à l'appel de la Comtesse, trop heureux de procurer à sa lointaine amie une aussi rare distraction. Et il ne manquait pas de faire sentir que c'était par pure amitié pour lui si Liszt se dérangeait

(1) L'année 1840 fut, en effet désastreuse pour Balzac. Cf. *Let. à l'Etr.*, I, 527. ...« Ah ! Vous ne m'écriviez plus parce que mes lettres étaient rares ! Eh bien, elles étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir, et que je ne voulais pas vous le dire. Oui, ma détresse a été jusque-là et au delà... Oui, j'ai eu des jours où j'ai fièrement mangé un petit pain sur les boulevards. Enfin, j'ai eu les plus grandes souffrances : amour-propre, orgueil, espoir, avenir tout a été attaqué... » Février 1840.

« exceptionnellement ». Mais, à l'instant, Balzac prend peur et, tout en se réjouissant de savoir Liszt à Saint-Petersbourg, il commence à décocher des traits :

« J'ai appris que vous alliez revoir Liszt. Homme ridicule, talent sublime ! C'est le Paganini du piano. Mais Chopin lui est bien supérieur. » (7 avril 1843).

Désormais, il multiplie les coups de boutoir. Il s'acharne sur les petitesesses de l'homme, sape les mérites du compositeur. Un très grand virtuose, oui, mais dénué de toute faculté créatrice, un amuseur ! Il faut se rappeler les *Lettres d'un Bachelier ès-musique*, et l'horreur de Liszt pour ce métier de chien savant pour mesurer la perfidie de Balzac. Systématiquement, Balzac tente de ravalier le musicien au rang de baladin. Le 11 mai 1843, au sujet de la *Lucrèce*, de Ponsard, il flagelle ces gloires trop rapides et trop brillantes :

« ...Voilà une destinée brisée, comme celle de L[éontine] Fay, de Liszt, de Rachel, comme celle de tous les hochets humains que Paris prend pour ses amusements ! Liszt, annoncé comme le plus grand génie musical, ne sera jamais compositeur ! »

Même tactique, mais plus savante, le 28 mai. Le coup portera d'autant mieux qu'il se cache sous une apparente gentillesse :

« Je suis si reconnaissant à Liszt d'avoir acquitté ma lettre de change de gracieusetés tirées à votre profit, que je lui ai dédié la *Duchesse de Langeais*, dans l'*Histoire des Treize*. Mais entre nous, le Hongrois est un peu comédien, mais un comédien de bonne foi, du moins, je le crois. Il a un talent d'exécution sublime, qui n'a d'analogue que Paganini, mais il n'a pas le génie de la composition. Pour mériter tout ce qu'on fait pour lui, il devrait être à la fois Rossini et Liszt. Vous ne jugerez Liszt que quand il vous sera donné d'entendre Chopin. Le Hongrois est un démon, le Polonais est un ange. »

Dans l'été de 1843, Balzac va rejoindre Mme Hanska à Saint-Petersbourg. Que s'était-il passé entre elle et Liszt ? Qu'avait appris Balzac ? Nous l'ignorions. Mais le ton change subitement dans les lettres et devient, à partir de décembre, agressif et bientôt insultant.

« Sois prudente, dans ta lettre à Liszt, si tu écris, dit-il le 13 décembre 1843, car tu ne sais pas dans quel discrédit il est tombé. J'ai honte de ma dédicace. »

Le 14 :

« Si vous répondez à Liszt, que ce soit digne, froid, et à ôter l'envie de continuer. »

Le 13 janvier, 1844, une simple parenthèse et un point d'exclamation :

« Vous avez écrit à Liszt ! ».

Le 1^{er} mars, il se découvre :

« Tenez, j'ai eu tort. Ecrivez à L[iszt]. Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait... Au point de vue amour, cette jalousie est jolie et flatteuse, mais, au point de vue affection célestement conjugale, c'est une dé fiance et que je me reproche... ».

Balzac en convient, il est jaloux. On l'aurait été à moins. Eve était à plusieurs milliers de kilomètres. Balzac savait son goût, sa faiblesse pour les célébrités. Au génie, Liszt ajoutait d'autres séductions : la jeunesse, l'élégance, le plus séduisant des visages, une vie gonflée d'aventures, l'attrait d'un art éminemment dangereux pour les âmes sensibles. Balzac avait quarante-cinq ans, Liszt trente-deux. Et surtout, cette distance entre Eve et lui qui autorisait tous les vagabondages de l'imagination. En soi, la jalousie de Balzac n'était que trop compréhensible. Mais était-elle fondée ? Eve de Hanska, par ses pensées ou par sa conduite, justifiait-elle ses craintes ? Ses lettres trahissaient-elles le moindre trouble, l'émotion la plus légère quand elle parlait de Liszt, car elle joue franc jeu, elle ne cache ni les visites de Liszt, ni les lettres qu'ils échangent. Dit-elle leur contenu et les impressions ressenties ? A mesure que les mois passent, le tourment de Balzac s'exaspère. Il retrouve Liszt à Paris, en 1844 ; l'injustice de Balzac, pour le musicien devient maintenant de la mauvaise foi. Il nie tout, non seulement le génie du compositeur, mais l'intelligence, l'éducation :

« L[iszt] m'a paru dans un état d'exaltation comme les acteurs, qui frise la folie, écrit-il le 18 avril. »

Le 3 juin 1844,

« Il sera, dans ma destinée d'aimer ce que vous aimez, excepté ce singe de L[iszt.] »

Le 10 juin, Balzac rentre de chez la princesse Belgiojoso, outré du sans-gêne de Liszt et de son cabotinage :

« L[iszt] est absolument comme le maître chez la princesse et j'ai quelque honte à vous dire que le Hongrois est un vrai Bohémien... Hélas ! C'est le saltimbanque et cela se dit même un peu trop. Que vous dirais-je ? J'ai quelque chagrin de lui avoir dédié quelque chose. C'est même déjà comme une vieille coquette à qui l'applaudissement est indispensable et pour qui la vie sera impossible (du jour) où quelques doigts se lèveront plus à la mode que les siens... »

La vie allait se charger de venger Liszt. Il tenait si peu à sa réputation de pianiste que le temps était proche où ses voyages allaient cesser pour faire place à une nouvelle période, la plus féconde, la plus riche de son existence, celle de la composition. Mais Balzac avait le jugement obnubilé. Le 21 juin, il reçoit à dîner Laurent-Jan, Gozlan et le premier Président de Bourges :

« Ces trois messieurs ont été étourdissants d'esprit ». [Cela est] plus curieux « que de voir Liszt travaillant son piano, car les traits d'esprit n'ont pas deux représentations... »

Le surlendemain, il éclate. Il a rencontré Liszt chez Rotschild.

« Non, chère, vous ne vous figurez pas ce qu'est un drôle de cette espèce ! Il a la fatuité d'un comédien et la haine d'un accusateur public. Il n'a que des doigts ».

Pauvre Balzac ! Et pourquoi cette rage presque comique ? Parce que Liszt lui a dit de le rappeler

« au souvenir d'une certaine personne, si toutefois j'y allais avant lui. Je me suis dirigé sur mon avenue sans lui avoir répondu, ajoute dignement Balzac, le 23 juin. Ceci venait après un *Dites-lui de m'écrire un mot où je serai, n'importe où, que j'attribuais déjà au vin de Champagne dont il a bu avec une abondance effrayante...* »

Et Balzac ajoute :

« ...Ce garçon ignore tout ce qui n'est pas exécution de la musique, même les égards que se doivent (les gens) selon les rangs et les caractères. On l'a gâté comme on gâtait les négrillons du temps de Louis XV... »

Un dernier trait pour achever de ridiculiser Liszt, le 7 août 1844 :

« L[iszt]-le-grand fait ses exercices à Lyon, Marseille et dans tout le Midi. La princesse B[elgiojoso] m'a dit en riant qu'à Lyon, il avait assisté à un dîner d'adieu où dans son assiette chaque convive a trouvé un médaillon en chocolat représentant L[iszt]-le-grand ».

La même lettre annonce le retour prochain de Liszt en Allemagne.

« Il sera près de vous », dit Balzac, mais ne vous tourmentez pas, il n'ira jamais à W[ierzchownia]... Il a trop besoin de spectateurs... »

Puis le nom de Liszt devient de plus en plus rare. Quelques brèves mentions en 1845 le 15 février :

« ...Quant au Lara (surnom donné à Liszt), tu n'aurais pas dû le voir. »

Le 6 mars :

« ...Ah ! Je ne t'ai jamais parlé de certain pianiste, mon *louloup* adoré, ni de ton frère, avec qui tu devrais te mettre en règle, car il se moque de toi... Tu n'as aucune idée ni de ma prudence ni de mon coup d'œil... »

Enfin le 20 septembre :

« ...Liszt !... C'est inconcevable !... »

Liszt avait-il mérité ces coups répétés ? S'était-il posé en rival ? Avait-il usurpé des droits ? Autant de questions qui risquaient de n'avoir jamais de réponse quand heureusement, une Polonaise, Mme de Korwin-Piotrowska, comme Mme Hanska, éprise de Balzac, se passionne pour cette sœur aînée, ressuscite sa vie incomplètement connue jusqu'ici, puise à toutes les sources, polonaises et françaises, dépouille les cahiers intimes de Mme Hanska, les lettres de sa fille, Mme Mnischev et nous apporte, pour l'histoire des relations de Balzac et de Liszt, la plus savoureuse moisson. Quel dommage de ne pouvoir nous arrêter tout le long de ces chapitres, attachants comme le plus passionné des romans, en dépit ou à cause de la solidité de l'argumentation, où Mme de Korwin évoque l'enfance d'Eveline, son éducation, son mariage, ses besoins de lecture et de musique, ses longues retraites dans son désert de blé, coupées de voyages, en Suisse, à Vienne, à Pétersbourg, Saint-Pétersbourg ! Elle y était en 1843, très désemparée, en plein procès, cherchant à sauver sa fortune et celle de sa fille. Balzac, de Paris, l'exhorte au courage, et comme nous l'avons vu, dès qu'il le peut, lui procure des distractions.

Liszt, chez Mme Hanska, en était une de choix « Mme Hanska, est une personne pleine de connaissances qui

court après tous les gens célèbres par leur esprit », écrit Mme Jezieska, dès 1840, dans son journal intime¹. A la seule idée de voir Liszt, Mme Hanska, qui raffole de musique, est déjà toute bouleversée :

« ...J'ai fait la connaissance de Liszt. J'étais fort émue, la renommée grandissait l'homme et l'artiste également à mes yeux... Il s'agissait d'excentricité, d'une gloire, d'un être phénoménal, j'étais donc doublement troublée quand le domestique m'annonça « M.[onsieur] Liszt » sans plus de façons que si M. Liszt eût été simplement le propriétaire de l'habit qu'il portait et que ses droits et ses privilèges ne s'étendissent pas à ces vastes domaines de l'intelligence et du génie dont la possession anéantit *Monsieur* pour le présent et l'avenir... »²

Après cette échappée, d'un lyrisme un peu pompeux, un beau portrait de Liszt, un des plus saisissants que nous ayons jamais lus et qui vaut la peine d'être cité :

« Liszt est d'une taille moyenne, il est maigre, il est pâle et plutôt défat que pâle. Il a le teint bilieux des grands talents et des grands caractères; ses traits sont assez corrects; son front est moins haut qu'on ne le représente dans ses portraits, il est sillonné de rides et manque d'élévation, ses yeux sont vitreux, mais ils s'allument au feu de son esprit, et alors ils étincellent comme les angles d'un diamant taillé, ses cheveux sont d'un châtain clair, ils sont longs et bien soignés (quoiqu'on die) (sic); son nez est droit et bien dessiné, mais ce qu'il y a de mieux en lui, c'est le suave contour de la bouche; il y a quelque chose de particulièrement doux et je dirai même de séraphique dans cette bouche qui, lorsqu'elle sourit, fait rêver le ciel. En général, les yeux et surtout le front du grand artiste appartient [sic] à l'angé déchu, au mauvais esprit des voluptés et des misères terrestres, et le bas de sa figure, et surtout son ineffable sourire, à l'angé de l'harmonie, à l'instinct des beaux et nobles sentiments... »³.

L'habit est sobre et du meilleur goût : une redingote brune, un gilet en velours noir-groseille et une cravate foncée, fixée par une grosse perle montée en épingle.

Le talent de Liszt l'étonne beaucoup moins que sa personne⁴. Il joue, pour elle seule, un fragment du

(1) Korwin-Piotrowska. *Balzac et le Monde Slave*, p. 80.

(2) *Ibid.*, p. 313. Journal intime de Mme Hanska.

(3) *Ibid.*, *Ouv. cit.*, p. 313-314.

(4) Mme Hanska, du reste, n'était pas sans reconnaître le génie pianistique de Liszt, et c'est ce qui ressort de cette page de son journal, écrite au sortir du premier concert de Liszt : « Il commença par l'ouverture de Freischütz et, lorsque j'entendis rouler sous sa main gauche les bruits sourds de l'orage lointain, l'étincelle électrique de l'admiration alluma soudain mon âme engourdie; elle

« Concerto de Weber » et Mme Hanska éprouve en l'écoutant. « comme une déception douloureuse » Quant à l'homme, à son esprit, elle note dans son journal, en avril 1843 :

« C'est une organisation extraordinaire... Il y a des choses sublimes, mais il y en a aussi de déplorables en lui, c'est le reflet humain de la nature dans son grandiose, mais hélas ! aussi dans ses horreurs.. Liszt est parti pour Moscou ; il est venu me faire ses adieux avec un air pénétré qui m'a touchée. Je ne crois pas à de l'amitié de sa part... mais... à de la sympathie. Quant à moi, à part son talent, j'aime sa société à laquelle l'imprévu des mouvements si divers de son esprit, donne un caractère particulièrement attrayant¹ ».

« Tu n'as aucune idée de ma prudence et de mon coup d'œil ». Ces paroles de Balzac tintent, malgré nous, à nos oreilles. Il n'avait pas tout à fait tort de se méfier. Et il s'y prenait comme il pouvait, il était amoureux, il était jaloux, donc il était maladroit ; d'ailleurs, il pouvait bien s'ingénier à démolir l'individu-Liszt, Mme Hanska était trop intelligente pour avoir besoin de quelqu'un qui lui dicte ses jugements. A peine Liszt a-t-il quitté Pétersbourg, qu'elle lui adresse une longue lettre « sur l'art en général », petit traité d'esthétique dont elle est assez fière, et comme elle aime faire le maître d'école, elle en profite pour lui glisser quelques « rudes vérités entremêlées de quelques éloges ». Liszt répond aussitôt :

« Votre lettre... remue une infinité de choses et de questions, je voudrais un jour ou l'autre y répondre de façon nette et précise, mais tout en battant de l'aile, il serait difficile de vous atteindre aux hauteurs où vous vous élancez... Les inutilités et les faux-semblants ont dévoré ma vie, mais me voici bientôt arrivé à un terme meilleur... »².

Il revient à Saint-Pétersbourg, et tous les jours, sur les deux heures, court chez sa belle prêcheuse. Il est beaucoup moins question de musique que de confidences. Eveline prépare « de beaux discours de morale » et « des exhortations religieuses » ; Franz les

comprit ; elle sentit, elle admira. Que dis-je ? L'écouter, c'est contempler la nature, car son jeu, c'est la nature... victorieuse régnant avec sa domination enchanteresse sur les moyens de l'art subjugué. C'est la nature triomphante tout entière dans un de ses plus glorieux enfants... ». *Ib.*, p. 85-86, note I.

(1) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 314-315.

(2) *Ibid.*, p. 315.

écoute respectueusement et répond par des arguments d'une immoralité effrayante, mais développe un tel charme qu'Eveline se sent de plus en plus conquise par « ce feu follet dont les lueurs séduisantes attirent vers des abîmes »¹. Et le danger lui semble si réel qu'elle écarte avec soin son Anna.

Mme de Korwin explique l'attitude de Mme Hanska « par le tempérament des Rzewuski, c'est-à-dire par le goût du risque, des relations dangereuses »². Soit, mais n'est-elle pas tout simplement troublée par la visite de Liszt ? et comment ne pas croire Liszt encore plus ému ?

Tout le crie, ces courtes lettres de Liszt qui sont bien équivoques pour des billets de pure sympathie.

« Il était trop tard, soit en arrivant, soit en quittant votre rue pour vous faire ma visite, hier et avant-hier. Si vous vouliez être très aimable pour moi, Madame la Comtesse, *vous m'en voudriez un peu*, mais je n'ose me flatter de cette distinction. Et pourtant, je ne sais à quel propos je voudrais compter sur votre « intérêt » non sur votre « affection ». Je ne la vaud guère, mais sur quelque chose que je n'hésiterai pas à définir et qui me serait doux et bon.

Mille respectueuses tendresses.

F. Liszt.³

Et cette autre, qui n'est pas plus datée que la première, et qui est sûrement de la même époque :

« J'espérais pouvoir venir vous voir aujourd'hui, Madame la Comtesse, mais j'ai été retenu par trente-six ennuis à la maison et c'est d'autant mieux, car je me sens horriblement nerveux et tout souffretant (*sic*) depuis ce matin. Demain ce sera passé peut-être. — En tous cas, je viendrai frapper à votre porte entre deux et trois heures.

Mille hommages empressés.

F. Liszt.⁴

Et cette dernière :

« Je suis un peu plus calmé aujourd'hui, mais vous avez raison, il me faut expier sinon la réalité (celle-là est impossible pour moi), mais du moins le rêve d'une gloire.

Vers deux heures, je serai chez vous. Et s'il m'est possible, avant. »⁵

Et que dire de ces explications orageuses où la mai-

(1) *Ibid.*, p. 319.

(2) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 315.

(3) Inédite.

(4 et 5) Inédites.

son Koutaïsof connaît les scènes d'une violence inouïe qui terrassaient autrefois Marie d'Agoult ? Et pour une peccadille, parce qu'Eveline a refusé, sous prétexte qu'elle était souffrante, d'aller dîner à la campagne avec Liszt, Glinka et quelques autres notabilités artistiques. Franz est arrivé frémissant :

« Ne croyez pas que j'aie été la dupe de votre indisposition, disait-il, en courant par la chambre..., allez, je vous connais. Et je connais aussi ceux qui sont venus dire que vous ne deviez point frayer avec des artistes, dites-moi, comment m'a-t-on nommé par exemple ? (et s'arrêtant et me regardant fixement et tapant du pied). Un bohémien, n'est-ce pas ?... »¹

Mais après ces colères, Liszt a des retours si doux que Mme Hanska, très attendrie, commence à s'inquiéter. Il est temps que Liszt s'éloigne. Madame Hanska mettrait-elle une telle hâte à presser ce départ, si elle était si sûre d'elle et de lui ?

« J'ai vu Liszt hier pour la dernière fois, cette idée m'émeut malgré moi. Mon Dieu, j'ai écrit *pour la dernière fois*, serait-ce une prophétie ? Ne le reverrai-je donc jamais sur cette triste terre ? J'y pense avec tristesse. Il est si changé, si détruit, que moi qui le voyais souvent, j'apercevais presque du jour au lendemain les traces des ravages produits peut-être moins encore par sa vie désordonnée que par cette âme inquiète, par cet esprit agité qui usa son corps, comme une lame aiguë et à double tranchant use un fourreau trop étroit. Cette dernière visite s'est bien passée et n'a été troublée par aucun emportement; il m'a demandé de lui pardonner, il m'a suppliée de ne point l'oublier, de lui écrire quelquefois et de le voir encore une fois avant son départ. Je lui ai dit : « Je n'ai rien à vous pardonner, car je ne saurais me fâcher contre vous... cela devient impossible quand on vous aime et qu'on est aimé de vous; quant à vous écrire, je le ferai une fois par an. » Il prit un air boudeur et se récria : « Ecoutez-donc, lui dis-je, je ne vous promets que ce que je suis bien sûre de tenir, une fois par an sera pour moi le devoir, plus d'une fois sera une faveur pour vous. » Il prit ma main, la baisa et la retint entre les siennes; je la retirai doucement en lui disant : « M[onsieu]r Liszt, croyez-moi, ne revenez plus, que ce soit ici notre dernière entrevue. » Il voulut insister, mais je lui répétai avec l'accent le plus pénétré, il parlait de l'âme : « Je vous en prie, ne revenez plus, cela me ferait du mal et peut-être à vous aussi, laissez-moi donc vous dire adieu sous l'influence de votre bonne visite d'aujourd'hui, demain vous seriez moins bon peut-être, ou moi-même, je serais plus mé-

(1) Korwin-Piotrowska. *Ouv. cit.*, p. 317.

chante, adieu donc ! ». Il baisa la main que je lui tendais, il la serra fortement et partit comme un trait, je le suivis jusqu'à la porte, mais il ne se retourna même pas; j'allai à la fenêtre, je le vis monter en calèche, il leva la tête et je le vis ainsi, les regards tournés vers moi jusqu'à ce que les chevaux l'eussent emporté hors de ma vue. »

« On m'a remis ce matin un billet de Liszt, voici son contenu : « Je n'ai point forcé la consigne, je ne vous ai point désobéi, et pourtant qu'il m'eût été doux de vous voir encore une fois, Madame ! Pardonnez-moi, j'ai été brusque, violent, injuste, mais daignez pour le moment ni me juger, ni me condamner, ni m'absoudre, peut-être nous retrouverons-nous d'ici à deux ans. Peut-être alors serez-vous moins mécontente de moi. Si par hasard la pensée de m'écrire vous venait, le Comte W..., mon plus ancien et mon plus excellent ami de P[étersbourg], vous dira où adresser vos lettres. Adieu, croyez que malgré... je vaudrais peut-être que quelques-uns songent à moi de près comme de loin... »¹.

La page est émouvante. Combien l'est plus encore le billet de Liszt que Mme Hanska a transcrit, on ne sait par quelle aberration littéraire, en tronquant et en châtiant le style. Je l'ai sous les yeux, cette pauvre lettre, écrite d'une main si tremblante que les caractères si nets à l'ordinaire, en sont à peine déchiffrables. Par places, çà et là, une bavure d'encre qui pourrait bien être la trace de larmes qui ont coulé².

Le lendemain, Mme Hanska, encore sous le coup de cette émotion écrit :

« Le départ de Liszt m'a laissé, je l'avoue, un certain vide dans l'âme. Je sens qu'il me manquera longtemps encore...

(1) Korwin-Piotrowska. — Ouv. cit., p. 318-319.

(2) Nous transcrivons l'original à titre de document, en soulignant les membres de phrases changés par Madame Hanska. L'addition du mot « injuste » ne manque pas d'une certaine saveur : « Je n'ai point forcé la consigne; je ne vous ai point désobéi. Et pourtant, il m'aurait été doux de vous voir encore une fois, Madame. Pardonnez-moi si j'ai été brusque et violent dans nos discussions — et daignez pour maintenant, ni me juger, ni me condamner, ni m'absoudre. Peut-être nous retrouverons-nous quelque part d'ici à deux ans; Peut-être aussi serez-vous alors moins mécontente de moi.

En attendant, le comte Wielhorsky, mon plus ancien et excellent ami de Pétersbourg s'est chargé de vous remettre les deux volumes de l'Histoire de Dix ans que vous avez bien voulu me prêter et que le relieur n'a pu me rendre à temps. Si par hasard la très charmante idée de m'écrire vous venait, il vous dira où m'adresser... Veuillez bien remercier très particulièrement Balzac de sa dédicace, je lui en sais tout à fait gré — et vaudrais peut-être que quelques-uns songent à moi de près comme de loin, ce qu'il n'est pas obligé de savoir.

Samedi (2 heures du matin).
(Inédite).

Liszt m'était fort sympathique, il s'était établi en quelque sorte dans ma confiance, je lui parlais de moi-même avec l'entraînement de la plume et d'un journal écrit; depuis longtemps, je n'avais rencontré une individualité plus prononcée, plus fortement tranchée et se détachant avec plus d'éclat de cette tapisserie de médiocrités dont je vivais entourée... »¹.

Comme ils se l'étaient promis, Liszt et Mme Hanska s'écrivent à intervalles espacés. Mme Hanska poursuit sa mission et tâche d'élever Liszt jusqu'aux cimes artistico-nébuleuses auxquelles son génie peut prétendre. Liszt répond dans le même style, et le ton des lettres témoigne de l'équilibre peu à peu retrouvé. Nous avons vu dans quelles transes Balzac suit cette correspondance qu'il essaie d'interrompre². Mais Mme Hanska n'en a cure, au moins dans cette année 1844, si l'on en juge d'après cette réponse de Liszt :

« Les courants magnétiques (auxquels avec votre permission, je crois tout aussi fermement que votre gracieuse Eminence !), ne se dessèchent et ne se tarissent point. Bon nombre de grenouilles pensent y coasser, de misérables herbages les embarrasses (*sic*), il est vrai, mais l'effluve magnétique n'en circule pas moins irrésistiblement... Où ? Jusqu'à quand ? Qui le saurait ?...

Et puisque je me pare de vos plumes chatoyantes et *m'approprie* vos comparaisons, laissez-moi tout pédantesquement établir une différence, laquelle, comme de raison, est entièrement à mon désavantage.

Vous souvient-il du lac de Genève ? Avez-vous remarqué à quelque beau jour comme ses belles eaux bleues sont traversées par un courant d'une nuance plus bleue encore et combien ce mouvement presque insensible entraîne doucement la pensée et complète ce grandiose et harmonieux paysage ?

Ainsi de votre courant.

Quant aux miens, ils se croisent et se brisent. Les grenouilles, les herbages et les rocailles leur font obstacle. Je n'ai point comme vous les rives d'un beau lac pour refléter paisiblement les cimes neigeuses et les arbustes en fleurs. Le courant m'emporte en entier, tandis que vous pouvez tout à loisir et rêver et vous livrer à ces adorables *superfétations* des âmes tendres...

Mais brisons là-dessus, une correspondance avec vous réalise passablement la fable du *Chien et de l'âne* du bon La Fontaine. Ce que vous dites avec une si inimitable grâce, je le répète tout *pataudement* et, pendant que vous vous laissez suavement emporter sur les nuages azurés de votre fantaisie

(1) Korwin-Piotrowska. Ouv. cit., p. 319.

(2) Cf. p. 52 et suiv.

vers les régions éthérées où vous cueillez les plus belles fleurs de la poésie et du sentiment, je dois me traîner à quatre pattes dans le monde des plates réalités, ignobles et grossières contre-façons, comme vous dites si bien, de ce monde idéal vers lequel une inextinguible *Sehnsucht*, et je ne sais quel profond *mal du pays*, nous attire (*sic*) toujours.

Si vous êtes encore dans la gracieuse intention de m'écrire les *beaucoup de choses* que vous me promettez dans votre ravissante lettre, Madame, j'en serai tout charmé.

Quoi que vous me disiez, j'écouterai et admirerai la façon dont vous dites. Vos lettres sont pour moi une espèce de musique douce et mystérieuse qui me console singulièrement de l'autre que je suis obligé d'écouter et de faire.

À ce propos, je vous dirai, car je sais que vous daignez vous y intéresser, que j'ai un peu travaillé. Me permettez-vous de vous envoyer par ambassade mon « *Buch der Lieder* » ?...

Dans quinze jours, je serai à Paris. Ne me chargez-vous de rien pour Balzac ?..... » ¹.

Quelques paragraphes, les deux derniers surtout, deviennent piquants si l'on songe aux passages déjà cités des Lettres à l'Etrangère. Liszt connaissait-il le roman de Mme Hanska ? Quand elle lui parlait d'elle-même, avec tant d'« entraînement », était-il question de Balzac ? Sans doute partiellement, sinon comment expliquer la dernière phrase du billet d'adieu par exemple ².

Et pour en revenir à Balzac, eut-il raison de s'inquiéter ? Non, en fait, sans doute. Nous avons vu avec quelle maîtrise Mme Hanska avait su briser une amitié qui devenait suspecte; mais il ne s'agissait certainement pas comme le veut Mme de Korwin « d'une sympathie à laquelle Eveline refusait même... de donner le nom d'amitié pour ne pas profaner celle-ci... » ³. L'ordre des sentiments est nettement différent et tout proche du trouble passionnel. Et Balzac le savait bien, car ce que Mme de Korwin ne nous dit pas, c'est qu'il avait eu entre les mains ce petit cahier violine sur lequel Mme Hanska avait noté les réflexions et impressions suggérées par Liszt et que nous avons citées, ainsi que cette dernière lettre qu'elle s'était bien gardée de transcrire en entier ⁴. Cette lecture n'avait pas dû lui faire un vif

(1) Inédite.

(2) Cf. p. 60, note 2.

(3) Korwin-Piotrowska. Ouv. cit., p. 320.
le 2 septembre 1843 » et dont le p. 1

(4) C'est au revers du folio 19 du journal intime que s'étale, en effet, l'émouvante déclaration de Balzac à Mme Hanska, écrite à « Pétersbourg, le 2 septembre 1843 » et dont le fac-similé se trouve dans l'ouvrage de Marcel Boutéron : *La Véritable image de Madame Hanska*.

plaisir, et s'il ne mettait pas en doute la loyauté de Madame Hanska, il était assez naturel que sa fureur se soit retournée tout entière et avec une extraordinaire violence contre Liszt.

Quel fut l'épilogue de cette amitié ?

Liszt revit Mme Hanska quelques années plus tard à Paris. Tout les avait séparés : leurs existences comme leurs affections ; Liszt ne venait que très rarement en France et Mme Hanska ne prisait guère sa compatriote et alliée : la princesse de Wittgenstein. Toutefois, elle gardait le même intérêt pour les compositions de Liszt ; c'est ce qui ressort de cette lettre non datée :

« Etes-vous encore disposée, Madame la Comtesse, à suivre notre cher Saint-François sur les Flots ? Permettez-moi de vous faire une petite proposition. Lundi, vers 4 heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez Erard. S'il peut être le moins du monde agréable à Madame la Comtesse Meninhek (*sic*) et à Madame de Balzac d'entendre mon récit légendaire en l'honneur de St-François, veuillez bien les prévenir qu'elles sont invitées... » ¹.

Quant à Balzac, peut-être Liszt le rencontra-t-il chez la Princesse de Belgiojoso ou dans des salons amis, durant les quelques semaines qu'il vécut à Paris, en 1845. Mais l'amitié était rompue, au moins d'un côté, car Liszt lui conserva, jusqu'à la fin de sa vie, la même affectueuse admiration. En 1853, Jules Janin veut faciliter les entrées d'un jeune écrivain, Armand Baschet, à Weimar. Le mot de passe ? Un livre écrit sur Balzac et Liszt à son tour se sert du terme-sésame pour l'introduire auprès de ses amis hongrois ².

Dans ses lettres à la Princesse, tout comme autrefois avec Marie d'Agoult, le nom de Balzac revient souvent. Une personnalité mondaine nettement dessinée — la duchesse de Sagan — ; une spirituelle boutade sur la princesse Massimo ; un décor pittoresque et précis, l'appartement princier qui l'attend à l'Académie royale de Budapest en 1881, feutré de hauts tapis et meublé de fauteuils et de canapés qu'une dizaine de dames ont ornés de leurs broderies, autant de traits dignes du « fin pinceau de Balzac » ³. Mais il ne se contente pas d'évoquer Balzac, à propos de tel détail

(1) Inédite.

(2) Liszt. *Briefe an Baron Augusz*, 17 juin 1855.

(3) *Liszts Briefe*. T. IV, p. 399.

de mœurs; il le relit, s'émeut avec le doux Magnolet¹ au souvenir du « Lys dans la Vallée », dépeint avec « un charme si exquis », suit les ouvrages relatifs à son ami d'autrefois. Le baron Augusz lui a prêté un petit volume de la collection Hetzel où sont rassemblés des extraits de Balzac sur un même sujet. Le premier tome s'intitule « Les Femmes »: Liszt souligne certaine phrase évidemment écrite pour Mme Hanska. Ne la croirait-on pas tracée pour Mme de Wittgenstein ?

« Etre pour un homme le principe de son bonheur est un sentiment impérissable chez une femme. — La femme n'est égale à l'homme qu'en faisant de sa vie une continuelle offrande comme celle de l'homme est une perpétuelle action... »

L'année suivante, il met sur les dents tous les libraires et bouquinistes de Berlin pour une édition de Balzac qu'il veut offrir à la Princesse². Enfin, dès qu'il le peut, il paye sa dette d'admiration. Une brochure à la gloire de Wagner : « Le Vaisseau fantôme » lui en fournit l'occasion. On y trouve, développé dans une forme emphatique dont la Princesse a sa large part de responsabilité, comment « Balzac a dévoré son rare et immense talent à l'observation minutieuse des mouvements du cœur humain. ».

En face de cette constance, l'attitude devenue haineuse de Balzac. Non que l'on doive prendre à la lettre ces jugements de colère : « Liszt... n'a que des doigts »... « Liszt... vieille coquette »... « Liszt... ne sera jamais compositeur » qui se sont, par un ricochet inattendu, injustement retournés contre lui. Pourquoi, par exemple, nier sa perspicacité musicale, parce qu'il refuse à Liszt tout don créateur ? Si la phrase est catégorique, c'est que Balzac, affolé, frappe où il peut pour mieux démolir. D'ailleurs, même pour l'auditeur désintéressé, rien ne laissait prévoir, d'après les écrits de cette époque, le splendide développement futur de l'auteur des « Préludes », des « Poèmes symphoniques et de la « Messe de Grän ».

De toutes ces affirmations outrées, il ne serait resté que l'inquiétude d'un homme dévoré de jalousie, si

(1) Surnom donné à la Princesse Marie, fille de la Princesse Carolyne de Wittgenstein.

(2) *Liszts Briefe*. T. IV, p. 321 et 377.

Balzac n'avait cru bon d'introduire Liszt une seconde fois dans la « Comédie Humaine ». Car c'est là une très originale suggestion de Mme de Korwin. Il lui semble qu'en cette année 1844, où la rage de Balzac contre Liszt dépasse toute mesure, il lui emprunte ou plutôt lui prête quelques traits tout gratuits, pour habiller Canalis, l'un des personnages essentiels de « *Modeste Mignon* ». Loin d'infirmer cette thèse, la Correspondance de Liszt à Mme d'Agoult apporte un nouvel argument. Mme de Korwin retrace la genèse de cette œuvre, dont la toute première idée vint certainement à Balzac à la lecture des lettres de Goethe et de Bettina que lui fit connaître Mme Hanska, pendant l'été de 1843. Derrière l'histoire vraie et froide qui lui déplait, Balzac voit le roman à faire. Quelques mois plus tard, Mme Hanska, qu'une « frénésie barbouilleuse démangeait depuis quelques mois », s'essaie dans une « nouvelle » sur le même sujet — l'amour romanesque d'une très jeune fille pour un homme de génie, — la déchire et se contente d'en communiquer le sujet à Balzac qui prend feu, trouve la chose ravissante et l'écrit aussitôt. Par qui Mme Hanska avait-elle connu la Correspondance de Bettina ? Un hasard de lecture, dit Mme de Korwin. Or, ce hasard fut Liszt, sans aucun doute. Liszt avait rencontré Bettina à Berlin, en 1842. Tout de suite, il avait été conquis par cette petite personne pétulante et vibrante qui lui rappelait, par tant de points, sa propre organisation. « Sie ist ein Kobold magnetischer Intelligenz », écrit-il à Marie d'Agoult et ses « *Briefwechsel mit Goethe und Gûnderode* » lui semblent « extrêmement remarquables »¹. Frappé de la force de son sens musical, Liszt s'émerveille devant cette « divination profonde et comme cabalistique de l'art ». Il se lie intimement avec elle, la voit, lui écrit, ne cesse de répandre son nom et ses œuvres et tout naturellement parle d'elle à Mme Hanska, durant les longs entretiens quotidiens du printemps de 1843. Liszt sait Eveline curieuse de tous les esprits qui échappent à la norme. Pourquoi se serait-il privé du plaisir d'initier sa nouvelle amie à l'originale Allemande ?

Que Balzac ait jugé plus froidement ce cerveau assez

(1) *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult*. T. II, p. 201, 326.

fumeux, rien d'étonnant; mais dans les variations, souvent spirituelles, que lui inspirent les lettres de Bettina, par-delà ce journal de petite fille qui exhale l'ennui à pleines pages, Balzac vise Liszt qui s'est enthousiasmé à si peu de frais et, dans « *Modeste Mignon* », qui est une leçon bien gentiment donnée à Mme Hanska, il est presque certain qu'il essaie de l'atteindre à nouveau. Rien de plus dangereux pour une âme toute neuve et toute pure que de s'attaquer à une gloire littéraire. Ces gloires sont souvent frelatées ou usurpées et Balzac montre ce qu'il en coûte aux jeunes personnes qui se jettent témérairement à leurs têtes.

A très juste titre, Mme de Korwin montre la cruauté avec laquelle Balzac cisèle Canalis. Pourquoi se serait-il acharné avec une telle virulence contre Lamartine (ou peut-être Châteaubriand) qui n'est pas sans offrir quelques analogies avec Canalis ?¹. Nous avons essayé de montrer que dans *Béatrix* la vraie personne atteinte était Sandeau. Liszt apportait tout au plus quelques détails typiques; ici la situation est renversée. Certes, Balzac prend un plaisir évident à se venger de ces poètes doublés de politiciens qui plastronnent partout avec le même éclat, dans la littérature comme à la tribune, mais c'est contre Liszt qu'il croise le fer. La pose byronienne qu'affecte Canalis dans ses portraits, son ostentation, sa vanité, son charlatanisme, ses formules déclamatoires, son appétit démesuré de l'emphase, de la gloire, du luxe, son insupportable prétention voisine du mauvais goût, autant de qualités dont pour l'heure, il gratifie son ancien ami; et surtout, cet art si vain, ces succès éphémères et qui ne dureront que ce que durera l'homme, n'est-ce pas là des sons déjà entendus et qui coïncident singulièrement avec les fielleuses appréciations des Lettres à l'Etrangère ?

Puis tout s'apaisa. A travers Canalis, Balzac avait épanché sa colère. Trois ans plus tard, en 1847, Balzac, qui n'a plus à redouter de rivalité masculine, restitue à Liszt sa place naturelle, à côté de Berlioz, ces « derniers voyageurs de la grande famille des ar-

(1) Mme de Korwin insiste, d'ailleurs, avec beaucoup de prudence, sur les réserves qu'il y a lieu de faire dans les attributions toujours arbitraires des personnages de romans.

tistes »¹. Déjà l'année précédente, en 1846, il écrivait dans le « Cousin Pons » : « ...Chopin, Liszt, les deux organisations musicales qui se rapprochent le plus de celle de Paganini. L'exécution, arrivée à ce degré de perfection, met en apparence l'exécutant à la hauteur du poète, il est au compositeur ce que l'acteur est à l'auteur, un divin traducteur de chœurs divins ».

Ainsi se déroula l'amitié des deux hommes, uniforme chez l'un, pleine de secousses et de saccades chez l'autre; mais, en dépit de ces oscillations, ils en retirèrent un mutuel profit. L'influence de Balzac sur la pensée de Liszt est, du reste, assez mince et ne semble pas dépasser le cadre du délassement intellectuel. Tout autre est l'emprise d'un Byron, d'un Châteaubriand, d'un Senancour, d'une George Sand ou d'un Lamennais qui modifient sa vie jusqu'à la bouleverser, au moins momentanément. Sans doute, dans les années 1830-1835, Balzac l'aide-t-il à affermir quelques croyances : la prééminence de l'artiste, le droit pour lui de traiter de pair les gens illustres par la naissance; peut-être lui permet-il, même musicalement, de se mieux comprendre. On sait l'insistance que mettait Liszt à compter Balzac parmi ses auditeurs.

Plus lourde était la dette de Balzac. Liszt, mieux que Berlioz, allait renouveler, épurer, élargir son sens musical. Jusqu'à Liszt, les préférences de Balzac allaient presque exclusivement à la musique italienne et s'il cite Beethoven, il ne le comprend guère. Liszt allait lui révéler une autre musique, plus sincère, plus profonde : Weber, Schubert et surtout lui expliquer Beethoven². Dès lors, le choix de Balzac est fait. Entre la musique de théâtre et la musique symphonique, il n'hésite plus. Certes, il conserve à Rossini ses anciennes tendresses, mais ses préférences éclatent quand il met les deux musiques en balance et sa conversion est si complète qu'elle lui dicte les plus touchants et les plus gauches développements, comme le trop fameux morceau sur la Symphonie en ut mineur dans *César Birotteau*. Bien plus, nous croyons qu'il n'est pas trop audacieux d'af-

(1) *Cahiers Balzaciens*, pub. par M. Bouteron, n° 7 : *Lettre sur Kiew*, par H. de Balzac, p. 15-16.

(2) Cf. F. Baldensperger. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 220-227.

firmer que, sans la connaissance de Liszt, ni *Gambara*, ni *Massimila Doni*, ni tant d'autres pages de *Facino Cane*, d'*Ursule Mirouët*, ou du *Cousin Pons* (pour ne citer que les plus importants) n'eussent été écrits.

Mais cela dépasse les limites que nous nous sommes tracées. Seule, l'histoire des relations des deux artistes nous intéresse ici. Qu'elle soit un peu accablante pour Balzac, dont la virulence n'est pas exempte d'injustice, personne ne le contestera. Mais dose-t-on les affaires du cœur ? Et pouvait-on, sans crainte, au XIX^e siècle, rencontrer sur sa route le glorieux et redoutable Franz Liszt ?

Thérèse MARIX.

LES ŒUVRES POSTHUMES DE JEAN FEKETE DE GALÁNTHA, VOLTAIRIEN DE HONGRIE

Le « prière d'insérer » d'une *Introduction à l'Histoire hongroise*, de M. F. Eckhart, parue en 1928 et déjà rééditée, annonçait, comme second volume de la Bibliothèque d'Etudes Hongroises inaugurée ainsi, la publication des *Œuvres Posthumes* de Jean Fekete. Les circonstances ne l'ont point permis. En attendant mieux, la REVUE a bien voulu me retourner ce travail tout prêt depuis longtemps et me prier d'en détacher quelques pages pour ses lecteurs.

J'ai présenté jadis le personnage, assez en détail, dans les *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*¹. On pourra s'y reporter, pour tout ce qui touche les œuvres de Fekete publiées ou manuscrites, en hongrois et en français, comme pour ses rapports avec les littératures étrangères, avec la France et les lettres françaises, surtout avec Voltaire, et aussi pour connaître l'homme lui-même, la façon dont il a jugé son temps, son pays et quelques autres.

Les fragments que nous donnons aujourd'hui de sa dernière œuvre, demeurée manuscrite et inachevée, comprennent les plus tardifs de ses essais en poésie française et le début de « *Petites Réflexions* » en prose, sorte de journal intime, non daté, des dernières années. Vers et prose font suite, dans le manuscrit, à deux passages que j'ai publiés déjà, commentaire à l'appui : une lettre « *À mon Fils* », où il est question d'Helvétius et du livre « *De l'Esprit* » ; une autre, assez longue, « *A. M. de Schedius* », où s'affrontent l'esthétique à l'allemande et les règles à la française².

Quant au manuscrit lui-même, dont on reproduira ici les

(1) *Nouvelles Archives...*, tome XXII, fascicule 4 (Imprimerie Nationale, 1924), 57 p. in-8°. La brève étude qui suivra, sur Fekete écrivain français, était amorcée là, en une seule page (p. 8-9), qu'on reproduit telle quelle, en tête du développement.

(2) Voir, pour la première : *Revue des Etudes Hongroises*, avril-septembre 1924, p. 89-105. Pour la seconde : *Revue de Littérature Comparée*, janvier-mars 1925, p. 60-88. En tout, les pp. 39 à 55 du manuscrit original.

pages 55 à 72, c'est un cahier relié de 164 p. in-4°, conservé à la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences, Budapest. (M. Irod. Régi és újabb írók, 4. ivrét, n° 83). Tout y est de la main d'un copiste, Mátyási József, secrétaire et ami de Fekete. La simple comparaison de fac-similés donnée dans la biographie de M. Győző Morvay (*Galánthai Gróf Fekete János*, Budapest, 1903), p. 185 et 215, 114 et 181, permettrait de s'en rendre compte. On a d'ailleurs de Mátyási, en manuscrit (*Verseinek Gyűjteménye*, au Nemzeti Múzeum de Budapest, Oct. Hung. 58, p. 138) une pièce adressée par lui à Fekete en même temps qu'il lui remettait sa copie des « *Petites Réflexions* » qui terminent ces *Œuvres Posthumes*, et que lui-même avait classées.

L'auteur n'a fait que revoir, plume ou crayon en main, superficiellement, cette copie achevée peu avant sa mort, et où les lapsus ne manquaient pas, quelque mal qu'eût donné au secrétaire sa piètre connaissance du français : il dut piocher, dit-il lui-même quelque part, pour trouver le sens de ce qu'il avait à copier : « *Frantz nyelvet nem tudván, könyvet kellett dűlni, szókért's az Írásnak értelemét mulni* » (même manuscrit, p. 139) ¹.

Le texte des *Œuvres Posthumes* s'arrête au bas de la page 164, au milieu d'une phrase concernant l'impératrice Louise, femme de Joseph II. Les trois derniers mots de la phrase ont été rajoutés après coup, pour la compléter. Le développement, et ce dernier numéro (CXXVII) restent inachevés. Le renvoi que fait M. Morvay (*ouvrage cité*, p. 99, note 1) à un n° CXXXI, paraît bien être une faute d'impression, pour CXXI.

Au moins trois feuillets à la suite, avant les six derniers, de-meurés blancs, ont été coupés au ras du dos. Il semble que la mutilation soit le fait d'un autre que l'auteur lui-même...

JEAN FEKETE, ECRIVAIN FRANÇAIS

« Il n'est que trop vrai, que votre poésie est épineuse pour tout le monde, mais surtout pour un étranger; je fis des vers, longtemps avant que d'en avoir appris les règles; et, les ayant apprises, je n'ai pas pu parvenir à rimer aussi difficilement qu'il le fallait ». Ainsi s'exprimait Fekete, après vingt-cinq ans. Et son corres-

(1) Cf. la note 139 d'un autre manuscrit du même Mátyási, *A Barátság és Annak Mestersége* (Quart. Hung., 1974), publié en 1821; mais le volume manque au Nemzeti Múzeum de Budapest, ainsi qu'à l'Académie Hongroise. Pour plus de détails sur tous ces manuscrits, voir mon étude de 1924, *Nouv. Archives des Missions Scientif.*, XXII, fasc. 4, p. 3 et 4.

pondant français, Voltaire en personne, répondait à l'envoi de vers *Sur le Mariage* par « quelques petites observations critiques » dont Fekete ne manqua pas de tenir compte, au moins pour la pièce en question : « *Lien* est de deux syllabes, il faut *nœud*... Le vers n'y est pas : *mariés* est de trois syllabes, il faut *époux*... Le vers n'y est pas, *bannie* ne peut être suivi d'une consonne..... *mariage* est ici de quatre syllabes, parce que ce mot est suivi d'une consonne... Le vers n'y est pas..... Le vers n'y est pas..... Le mot *rage* est trop fort..... *Voix* ne rime point à *toi*, à cause de l'*x*, et parce que *voix* est long, et *toi* bref... »

On a plus d'une fois commenté, en admirant la conscience du correcteur, cet échange de quelques lettres, que la crainte de la censure autrichienne fit assez mystérieux d'abord¹. Voltaire sut admirablement que pour un grand esprit nulle besogne n'est superflue, qui peut servir à l'expansion de ses propres idées ou du génie national. Il semble bien d'ailleurs qu'il crut, au début, avoir affaire à quelqu'un de plus haut que le jeune fils du vice-chancelier d'Empire Georges Fekete. Tel mot signé « Rateivol, catholique romain » et la prétendue copie (qui l'accompagne) de la lettre d'un Amtmann Bâlois — lisons Voltaire — au marquis de Miranda — lisons sans doute Fekete — apportent à l'heureux « descendant des Huns » des compliments de ce goût : « Vous ne m'étonnez plus et j'attends de grandes choses de vous en tout genre... vous êtes né avec un génie supérieur... vous êtes un aigle enfermé dans une grande

(1) Lettre à Voltaire, 10 juillet 1767; 4^e lettre à Voltaire, 4 avril 1768 (Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 254, 250; v. les vers corrigés, *ibid.*, II, 112). Toute la correspondance, analysée par Kont, *Grande Revue*, 1905, p. 247; cf. Baranyai Z. *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII. század* (1920), p. 44 ss. Sur les sévérités de la censure autrichienne, v. Morvay G., *Galántai Gróf Fekete János*, p. 79, 93, 183, 220, 239; cf. Sayous, *Littérature Politique*, p. 70, 71, et ce qu'en dit Fekete lui-même dans ses lettres à Voltaire : *Mes Rapsodies*, II, 282, une « relation d'Erèse » arrêtée par la censure; II, 243, l'Amtmann de Bâle (Voltaire) au marquis de Miranda (Fekete) : « Vous avez aux barrières de Madrid (de Vienne) la douane des pensées »; (sur cette lettre, cf. Morvay, *ouvr. cité*, p. 120, 87 et Baranyai, *ouvr. cité*, p. 47). Ailleurs encore dans ces lettres, leurs précautions pour déjouer la censure. Cf. aussi Fekete, *Œuvres Posthumes*, Petites Réflexions, C et CIX, et Kont, *thèse*, p. 95, 186, 214 ss. Un peu plus libérales sous Joseph II, *révision* et *censure* autrichiennes redeviennent après lui très sévères; v. Baranyai, p. 62-67; à comparer avec Ballagi Géza, *A politikai irodalom Magyarországon, 1825-ig* (1888), p. 58 ss.

cage, un aigle gardé par des hiboux »¹. Était-ce au juste donner pleine satisfaction à Fekete qui signait *l'Inconnu*, disait-il, « pour que la politesse ne vous fasse pas mitiger votre arrêt »; demandant que, s'il n'y avait dans ses vers « aucune pente à la poésie, aucune trace de ce feu et de cet enthousiasme qui est l'empreinte du génie »², on le lui indiquât sans ambages ? Lui-même parle volontiers, ici ou là, de ses

Vers d'un poète sans génie,
Composés sans de hauts projets,

de ses bagatelles, niaiseries, ou rimaileries, des innocents fruits de sa paresse, des faibles enfants de sa lyre, des avortons informes d'une Muse postiche, des informes productions d'une Muse barbare..... Il déclare laisser « tout poétique délire », et se contenter d'un hautbois ou d'une musette, d'un luth champêtre ou d'un pipeau rustique. Il assure, sans se faire prier : « Le genre héroïque est au-dessus de mes forces, et ne convient nullement à ma paresse ». N'écrivant pas « pour le grand jour », il croit peu nécessaire d'excuser « les négligences, les rimes hasardées et quelques autres petits défauts presque indispensables du style que le conte exige, auquel on ôterait souvent toute sa grâce par une scrupuleuse exactitude »³.

Nul doute que le recueil entier des *Rapsodies* n'eût gagné infiniment à ce qu'un Voltaire au petit pied, « quelque Aristarque judicieux » ou quelque *Iris*, française peut-être, étendit à l'ensemble la critique bienveillante que l'*Apollon du Parnasse Français* avait consenti à faire d'une page entre autres⁴. Publiées par

(1) Lettre de Voltaire, 22 août 1767 (Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 241); voir aussi quelques vers de Voltaire lui envoyant sa tragédie des *Scythes* (éd. Moland, X, 583); cf. Kont, *thèse*, p. 139, n. 1.

(2) Première lettre à Voltaire (*Mes Rapsodies*, II, 262). A un autre correspondant, Fekete dit sa joie des compliments reçus : « Il m'a comblé d'éloges que je ne dois sans doute qu'à son obligeance » (*ibid.*, II, 235). — Cf. la préface (I, 6) sur les « différentes espèces de barbouillage » qu'il envoyait à Voltaire « de temps en temps »; s'il joint au recueil les lettres reçues du grand homme, c'est « bien moins pour étayer sa vanité, que pour donner quelque prix à cette collection, qui sans ce secours en aurait si peu ».

(3) Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 261 (première lettre à Voltaire), puis *passim* dans les deux tomes, et II, 58, en tête du conte « Combabus ressuscité », et encore aux *Œuvres Posthumes*, Stances (Envoi).

(4) Fekete, *Mes Rapsodies*, I, 6, 11 (dédicace à I. R. I. S., « de mes

Fekete en 1781, trois ans après la mort de Voltaire — à Genève, dit le titre, — « dans sa patrie », dit Beuchot qui prend Jean Fekete pour Georges Fekete son père, — à Presbourg ou à Bude, assure Quérard, — les *Rapsodies* abondent en menues fautes de versification, d'orthographe ou d'usage, malgré un erratum assez imposant¹.

Il faudrait en dresser un, de même, avant la lettre, pour les *Œuvres Posthumes* inédites. Elles auraient eu besoin, elles aussi, de la sévérité de ce

...censeur froid et méthodique,
poussé d'un zèle académique

(*Mes Rapsodies*, I, 13),

que Fekete semblait récuser d'avance en faveur du « lecteur sensible et tendre ». Mais à quoi bon munir d'un glossaire et d'une étude linguistique, syntaxique et métrique un texte qui, de l'aveu de son auteur, ne saurait prétendre à une valeur littéraire propre, et ne peut guère avoir qu'un intérêt documentaire, très réel ?² En voudra-t-on à un étranger d'une orthographe irrégulière et souvent fantaisiste même pour les noms propres, et fort incertaine en ce qui concerne, par exemple, les mots à consonnes redoublées ? D'une accentuation aussi fautive que la ponctuation, nos différents é accentués déconcertant cette oreille magyare accoutumée à de très nombreux é ouverts ? D'erreurs de graphie, non moins fréquentes dans les fragments

vers tour à tour — L'objet et l'Aristarque » ; cf. I, 20) ; *ibid.*, II, 286. Fekete avait envoyé à Voltaire deux choix de ses vers, et aussi les *Pensées Détachées des années 1764 à 1766*, qui terminent les *Rapsodies* : v. F. Caussy, *Inventaire des Mss. de la bibliothèque de Voltaire à Saint-Petersbourg*, Nouvelles Archives des Missions Scientifiques, nouv. série, 1913, fasc. 7 : tome II des Mss., n^{os} 207, 253, 262. — Il lui avait envoyé sans doute encore sa discussion de Saint-Réal (*Mes Rapsodies*, I, 177 ss) ; car Voltaire lui dit (*ibid.*, II, 248) avoir lu sa « belle apologie des chrétiens qui en usent avec leurs femmes beaucoup plus honnêtement que les Musulmans ».

(1) Note de Beuchot, dans l'édition Moland, T. 45, p. 344, n. 1. Quérard, *Supercherie littéraire*, 2^e éd. (1870), III, 112.

(2) M. Baranyai juge cependant ces *Œuvres Posthumes* d'un intérêt médiocre, purement biographique et d'histoire contemporaine (*A francia nyelv és műveltség Magyarországon, xviii. század*, p. 57). I. Kont n'était pas de cet avis (*Magyar francia versírók*, dans *Egyetemes Philológiai Közlöny* de 1900, p. 115).

français inédits de Joseph Pétzeli, des comtesses Csáky ou Deym, que donne l'intéressante brochure de M. Baranyai ?¹.

Quelque souci qu'ait eu Fekete de s'informer de ces choses, lui qui en disserte dans la préface de ses œuvres magyares inédites, citant Richelet aussi bien que La Motte Houdard, lui qui voulut remanier d'après le système de la rime plate française une traduction hongroise que son ami Kis János avait faite du *Musarion* de Wieland, lui reprochera-t-on des fautes de scansion ou d'accord, des méprises fréquentes sur la loi de l'e muet, ou la valeur exacte de nos diphtongues, des participes mal accordés (la règle se fixait à peine), des erreurs de mode ou de genre, et, de-ci de-là, des syllepses un peu rapides ?².

La seule tâche qui s'imposât serait, en respectant tout le reste, de corriger l'orthographe là où elle fausse les vers ou le sens, par adjonction ou suppression, entre crochets ou parenthèses, des lettres qui manquent ou sont de trop — et de corriger les erreurs de copie manifestes.

Au reste, l'espèce des pages inédites n'est pas précisément celle du recueil publié. A l'inverse des *Rapsodies*, la prose domine de beaucoup dans les *Œuvres Posthumes*. L'auteur avait pendu sa lyre au croc « pour ne plus la reprendre, étant persuadé, comme M. de Voltaire l'a dit, qu'on ne doit plus rimer à quarante ans. Il n'était permis qu'à lui d'enfreindre ce conseil salutaire ». Il n'a donc ici *décroché* sa lyre que par accident, à l'occasion d'un événement fortuit et mémorable de sa vie personnelle ou de l'histoire du monde;

(1) Baranyai Z., *ouvr. cité*, 29, 31, cf. 115. Id., *ibid.*, p. 55; Fekete fut le premier Hongrois qui ait traduit en vers français un poète hongrois (Beniczky Péter, *Sur la Liberté*).

(2) Fekete János, *Magyar Munkái* (en mss. à l'Académie Hongroise), I, p. II, 3, 4, 6, 7, 183 et note. Une lettre à G. Aranka (*ibid.*, II, 89), revient à la question des e muets. Kis János, *Emlékezései életéből* (Bud. 1890), p. 407, déjà cité par Pintér Jenő et Morvay Győző. Au sujet de Fekete théoricien du vers français, on peut voir encore Krasso Jolán, *Galánthai Gróf Fekete János Magyar Munkái*, p. 32. En tête de sa traduction inédite de la *Pucelle*. *Az Orléani Szűz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181, Quart. Hung., verso du f. 2) Fekete disserte sur le décasyllabe de Voltaire et l'alexandrin, rappelant une discussion qu'il eut à ce sujet avec un ami.

sauf quelques pièces du genre amoureux, où peut-être il a mis en vers une ancienne aventure, la plupart se datent ainsi d'elles-mêmes ¹.

Telles poésies de circonstance paraîtront fades ou faibles, et l'occasion parfois bien mince : vers pour une solennité, une convalescence, une mort; envoi de fleurs, chansons, déclarations, palinodies. Hélas ! le goût de Chaulieu, dont Fekete dit grand bien, le lyrisme français contemporain des « poésies fugitives », étaient-ils beaucoup plus hauts de ton ? ². Et les vers des rares Hongrois qui, non contents de composer en français, à quoi beaucoup se plaisaient, se hasardèrent alors à publier leurs essais, Alexandre Pétzeli, Teleki lui-même ³, valent-ils guère mieux ?

Ira-t-on jusqu'à dire de tel conte plaisant ou galant, à la manière de certaines *Rapsodies*, que cela est léger, badin, moqueur, lestement troussé ? ⁴. Nous avons renoncé voici longtemps en France à mettre des polissonneries en vers pour les rendre plus piquantes; mais ce qui nous ferait aujourd'hui l'effet d'une vaine profanation a été une vraie mode. On passera délibérément, dans ce manuscrit, telle « sottise pommée »; non pas tant parce que l'obscénité s'y étale avec une insistance dont les lecteurs de Grécourt, par exemple, n'eussent pas été autrement choqués, mais parce qu'elle n'ajoute guère à la valeur du recueil ni à ce qu'il peut avoir d'intéret, le tout étant « traduit de l'Hongrois » ⁵. Mais à

(1) Fekete, *Mes Rapsodies*, I, 7 (préface). M. Morvay, *Galántai gróf Fekete János*, p. 181, semble attribuer la raréfaction des poèmes français dans l'œuvre de Fekete, au seul attrait qu'eurent pour lui, sur le tard, la politique nationale et l'activité littéraire hongroise.

(2) Voir quelques exemples dans mon étude « Romanceros préromantiques ». *Romantisme et Prérromantisme* (1930), p. 231 et suiv.

(3) Aux indications de Kont, *Magyar francia versírók* (Egyetemes Philologiai Közlöny, Bud., 1920, p. 113-119), M. Baranyai ajoute des précisions utiles et des indications intéressantes : *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII század*, p. 115, 120, 52 note.

(4) Kont, *Grande Revue*, 1905, p. 249, à propos de certaines pièces de *Mes Rapsodies*; M. Baranyai est plus sévère (*ouvr. cité*, p. 53), par comparaison aux modèles français de Fekete, si adroite que soit souvent l'imitation.

(5) Pages 26-34 du manuscrit : traduction de la première pièce de *Nyomatatlan Verseinek Gyűjteménye* (inédit) de Mátyási József (Bud., Magyar Nemzeti Múzeum, Oct. Hung. 58 (en note, à l'endroit de cette coupure, on trouvera quelques indications complémentaires sur le personnage). Il s'agit de chevilles et de trous, de marteaux et de

quoi bon en faire grief à l'auteur ? Taine a recueilli quelques titres suggestifs, et contemporains, de parades « composées par Collé pour les plaisirs de son Altesse et de la Cour ». Charles Villers, qui devait s'user et s'aigrir à vouloir expliquer avant l'heure Kant à la France, commença, au temps de la Terreur, par des chansons comme le *Bouton de Rose* ou le *Trou de ma Voisine*. Entre une étude des cryptogames et une histoire du stoïcisme, Fauriel ne composa-t-il pas en 1803 une notice sur La Fare et Chaulieu ? : « charmants poètes, dira l'indulgent Ozanam, mais de ceux qu'il faut couronner pour les bannir » — et que nous allons trouver parmi les meilleurs amis de Fekete¹.

Telles pièces morales, ou politiques, *Sur Jésus*, *A l'Envie*, *Au premier Consul*, *A Lebrun*, tel essai de satire, assez mordant, sont mieux soutenus par la conviction intime, et l'on va sans peine jusqu'au bout. — D'ailleurs, plus d'un essai en prose s'insère parmi ces reprises poétiques, d'âges divers, groupées au début du recueil, et deux bons tiers de ces pages sont en prose, les cent dernières d'une seule teneur. La prose de Fekete vaut mieux que ses vers, à n'en pas douter. Elle court d'un seul jet, fort aisée en dépit de quelques incorrections légères², et se lisant sans ennui.

Il commence à *grisailier*. « Mes genoux jadis si fermes, dit-il, tremblent quelquefois sous le poids de ma bedaine. » Voici qu'il « frise les cinquante », puis on le trouve « au terme de sa cinquante-cinquième année ». C'est un peu toute sa vieillesse désenchantée

clous. On peut, si l'on y tient, comparer certaines pièces de Grécourt (*Poésies Diverses*, nouv. éd., Lausanne et Genève, 1750) ou le chant VII du *Balai* de l'abbé Dulaurens (Les trois Trous), et le *Dialogue XLI* de Voltaire (A. B. C., XVI) : « un venin qui s'est glissé, de trou en cheville, de l'Amérique en Europe », etc...

(1) Taine, *Origines de la France contemporaine*, éd. in-8°, I, 202. L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, Bulletin de l'Institut National Genevois, t. 38 (1909), p. 373 et n. — Ozanam, *Mélanges*, II, 97.

(2) Par comparaison, il semblerait que les « Pensées Détachées, des années 1744 à 1746 » qui, dans *Mes Rapsodies*, préludent en somme aux « Petites Réflexions » des *Œuvres Posthumes*, aient été revues par un ami français, ou peut-être le prince de Ligne; voir d'ailleurs ci-après, en note. F. Riedl (*Budapesti Szemle*, t. 118, 1904, p. 143) admet que d'une façon générale les vers français de Fekete valent mieux que ses vers hongrois.

qui se retrace, par touches successives, dans ce manuscrit que la mort a peut-être interrompu. Mélancoliques souvenirs et observations morales d'un homme qui a le bon goût de n'en pas vouloir à la vie, à qui peut-être il demanda trop à la fois tout d'abord. Réflexions auxquelles prêtent tel ouvrage philosophique, telles œuvres littéraires familières. Au hasard de l'impression du jour, considérations sur les grands événements passés ou actuels. Ecrites par l'auteur « au coin de son feu », sans observer « ni règle ni méthode », — et c'est « ce qui en assure la continuation », — ces réflexions détachées ne prétendent être rien d'autre¹. Dès ses débuts, Fekete disait de *Pensées* analogues qui terminent ses *Rapsodies* : « Rien n'est si commode que le genre d'écrire que j'embrasse. On jette ses pensées au hasard, on n'y met ni ordre ni méthode. Si l'ouvrage est mauvais, il ennuyera toujours bien moins qu'un livre de longue haleine. Personne certainement n'a eu moins envie d'en faire un, que moi; le titre fastueux d'auteur ne me tente pas. Le but de ce griffonnage est de me rendre compte de mes idées. Je cède à la démangeaison de barbouiller, sans jamais penser à être lu que de mes amis les plus intimes »².

Publier ces sortes de Mémoires posthumes ne sera donc pas produire une belle œuvre ignorée, enlever à l'obscurité, où son propre pays l'a tenu longtemps, un grand esprit méconnu.

Plus d'un étranger a mieux écrit que Jean Fekete dans notre langue, en vers et même en prose : de Hamilton, qui ne lui fut pas inconnu, à l'abbé Galiani par exemple; de Frédéric II (entre autres têtes couronnées), qui fut une de ses idoles, au prince de Ligne, que Fekete eut pour ami. Mais trouverait-on, parmi les auteurs français d'outre-frontières, beaucoup d'esprits plus entièrement, plus exclusivement français que celui-là, plus

(1) Fekete, *Œuvres Posthumes*, Petites Réflexions, II, xxvii fin, cxiv début, xxx fin, cxxvi début, cxvii début.

(2) Fekete, *Mes Rapsodies*, III, 315. Cf., du même. *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne* (1787), p. 1 : « J'ai vu qu'on n'a guère pris la peine de lire deux gros livres, qui ne manquaient pas de valoir leur prix, à deux tomes chacun, que je me suis donné la peine d'écrire dans la vue de m'amuser, sans ennuyer les autres. Etc... ».

pénétrés de sympathie pour la France contemporaine et « cette supériorité en toutes choses que l'Europe lui accorde en la lui enviant ? Quel est le pays, ajoute-t-il, qui ne suive pas aveuglément ses coutumes, ses modes, ses ridicules même ? On parle sa langue d'un bout de la terre à l'autre. Tout ce qui cultive les lettres lit avec autant d'admiration que d'utilité ses livres »¹.

Peut-être l'histoire du rayonnement français à travers le monde se complètera-t-elle utilement par la publication de ces pages inédites; quelques inexpériences d'un Hongrois qui s'éprit de la France à distance, sans l'avoir connue, sans avoir fait qu'y passer², paraissent peu de chose au regard de sa ferveur de sympathie, et de sa franchise à se dire notre obligé.

Peut-être l'étude comparée des littératures pourra-t-elle profiter quelque peu de ce moraliste et de ce critique rebelle à l'influence germanique, tout plein de notre XVIII^e siècle, même lorsqu'il essaie d'en contester certaines données philosophiques ou littéraires.

Peut-être, en dépit de tant de faiblesses avouées ici ou là sans nulle vergogne, qui ont fait de sa vie une vie manquée, l'homme lui-même vaut-il la peine qu'on achève de faire connaître en France un personnage qui fournit quelques années de Tokaj la cave de Voltaire, et eut l'honneur de correspondre avec lui; qui renonça, pour l'amour des lettres d'abord, et des lettres françaises, puis pour la gloire des armes, à tout ce qu'un père bien en cour, et clairvoyant peut-être, espérait pour lui de fonctions officielles; qui, avant de rêver se mesurer au Premier Consul, un temps son héros après

(1) « Figure oubliée », dit de Fekete F. Riedl (*Budapesti Szemle*, t. 118, 1904, p. 140 et 143). Sur les éloges de quelques contemporains, mais l'oubli complet des historiens littéraires, à dater de Toldy Ferenc (qui en effet ne le nomme ni dans ses *Magyar Államférfiak és Írók* de 1868, ni dans ses *Irodalmi Beszédek* de 1871, v. Pintér Jenő, *A Magyar Irodalom Története, Bessenyei György fellépésétől, Kazinczy Ferencz haláláig*, I, 149, 143; cf. 147, sur l'insuccès de Fekete. Comme il le rappelle, Szinnyi ou Beöthy s'étaient contentés de donner au sujet de Fekete quelques indications rapides. — Fekete, *Mes Rapsodies*, II, 142; I, 187. Il attribue cette supériorité de la France à l'influence qu'y eut le sexe féminin; cf. *ibid.*, I, 185 et 216.

(2) Sur son voyage à Paris en compagnie d'une actrice française du théâtre de Stuttgart, v. *Mes Rapsodies*, II, 176; « Je vis Paris sans en jouir, etc... ». On parlera plus loin de son passage incertain à Ferney.

Frédéric II, aurait voulu combattre pour l'indépendance américaine; et qui, la carrière militaire déjà close devant lui, puis son rôle tardif de politique libéral prématurément interrompu, demanda aux lettres encore, aux lettres magyares naissantes, mais auparavant au culte de Voltaire et de la France, l'oubli de ses déboires et de ses déceptions ¹.

Peut-être même l'histoire moderne trouvera-t-elle encore quelques glanes parmi les confidences un peu désordonnées de ce témoin d'une époque, juge secret des choses et gens de son pays, fils d'un homme en vue, et lui-même bien posté pour observer et faire des comparaisons : Hongrie du XVIII^e siècle finissant et des grandes Diètes, Hongrie de Nitzky et de Marie-Thérèse, Hongrie du juriste national Werbőczy, du grand Matthias Corvin et des luttes contre les invasions turques ²; Autriche civile et militaire de François II et Kaunitz lassé du pouvoir, jusqu'à Léopold II et à la *vieille Cour*, de l'archiduc Charles au prince Eugène; Prusse du maréchal de Brunswick et Prusse de Frédéric II; France de Bonaparte, du Directoire et de la Révolution, et France de la guerre de Sept Ans.

(1) Kont, Grande Revue, 1905, p. 241. La biographie de M. Morvay Győző, *Galánthai Gróf Fekete János*, suit toute la carrière du personnage, de ses courts débuts dans l'administration (sur le désir de son père, dès la sortie de l'Ecole militaire de la Noblesse à Vienne), par delà ses années d'officier, jusqu'au terme de sa retraite prématurée et définitive, éclairée un moment par son action politique en 1790-91. Les *Œuvres Posthumes* donnent elles-mêmes à ce sujet l'essentiel. (*Petites Réflexions*, xxiii à xxvii, et cxiv). Tout en observant que ce jeune officier fort protégé, fait lieutenant-colonel fort vite, eut mauvaise grâce, au bout de onze ans, à se dire sacrifié, M. Pintér Jenő note bien. (*A Magyar Irodalom Története...*, p. 149) ce que cette carrière offre d'intéressant, jusqu'aux misères de la fin, et de très caractéristique, à la fois d'une personnalité assez curieuse, et de la vie littéraire et publique d'alors.

(2) M. Pintér Jenő note aussi (*ibid*), que Fekete le premier tenta de faire connaître aux Français quelle était la situation de la Hongrie contemporaine, du point de vue du droit public.

A LA VOLUPTE¹

Charmante Volupté ! fille de la nature,
 De nos plaisirs réels, Toi ! source la plus pure,
 Que le faux Philosophe ose calomnier,
 Qu'un bigot timoré veut en vain renier²;
 Idole de Platon, en dépit du sublime
 Dont il masque l'élan de l'ardeur qui l'anime,
 Epicure et Socrate ont connu tes attraits,
 Mais le Sage a toujours évité tout excès.
 C'est toi ! qui de mes meaux addoucis l'amertume,
 Fais oublier mon âge, avec eux m'accoutume;
 Me faisant quelquefois retrouver ma vigueur;
 Lorsque sur ton autel, je cueille quelque fleur³,
 Je me crois jeune encore, et dans la jouissance
 J'arrive en cheveux gris au terme de la chance.
 L'Amour dans la jeunesse accompagne tes pas,
 Sous de beaux sentiments il voile ton appas;
 L'on attaque le cœur, pour tromper l'innocente;
 Afin de te goûter sur le sein d'un[e] amante,

(1) Cf. par exemple Chaulieu, *Poésies*, Amsterdam 1724, p. 48, Ode à M. le Duc : « Surtout, aimable Volupté. Répands dans ma douce retraite. Un esprit de tranquillité. Qui calme mon Ame inquiète », etc.

(2) Expressions analogues dans : *L'On se ravise*, Vers. — Pour ce qui suit, on peut comparer Voltaire, *La Pucelle*, xiv, début (où semble flotter un souvenir de Lucrèce) : « O Volupté, mère de la Nature. Belle Vénus, seule divinité. Que dans la Grèce invoquait Epicure... » — En ce qui concerne Platon, si le *Phèdre*, fait de l'*ἔρως* un élément de l'âme humaine et dit que le délire même n'est pas en soi quelque chose de mauvais, puisqu'il est l'enthousiasme, il distingue avec soin deux espèces d'amour, l'un grossier et terrestre, qui se rattache à l'appétit, l'autre généreux et pur, inséparable de la raison. Si le *Protagoras* semble confondre presque le bien et l'agréable, le *Philèbe* et le *Gorgias* battent en brèche la réduction sophistique du bien au plaisir; les deux éléments du bien sont pour lui le plaisir et l'intelligence, mais la part de l'intelligence est de beaucoup la plus forte, et tous plaisirs ne peuvent entrer dans le mélange, où l'intelligence seule apporte règle et mesure. — Quant à *Epicure*, on sait les quatre « canons » qui sont pour lui la règle des passions et résument toute sa morale : prendre le plaisir que ne suivra aucune peine, fuir la peine que ne suivra aucun plaisir, etc... : en un mot, le seul principe de conduite, serait la recherche du plus grand plaisir possible; mais on sait aussi que sa vie, très pure, a démenti d'avance toutes applications calomnieuses de la doctrine. — *Socrate*, lui, ne séparait pas le bien de l'utile, mais entendait par « utile », tout ce qui est conforme à la dignité ou à la véritable liberté humaine, et niait que l'âme maîtrisée par la volupté fût libre, et que l'esprit dominé par l'intempérance connût les plus pures et les meilleures voluptés : la privation étant, pour lui, ce qui rend agréable la satisfaction du besoin...

(3) Cf. *Petites Réflexions*, XC, fin.

Tout jeune écervelé jouë le Céladon¹,
 De la débauche même il te donne le nom;
 Mais dès qu'il est aimé, tu reprend tous tes droits,
 Et l'heure du berger couronne ses exploits
 Lorsqu'un front sillonné par les soucis et l'âge,
 Quoiqu'on soit vigoureux, n'admet plus ce langage
 Et renonce à l'amour, risible à soixante ans,
 Il va sur ton autel essayer des élans;
 Heureux qui peut trouver, non une femme honnête
 (Car elles font tourner même aux plus vieux la tête)
 Quelqu'objet, qui sans être absolument Catin²,
 Par instinct au plaisir soit vivement enclin,
 Qui joigne à de beaux yeux un superbe corsage,
 De Vénus Médicis ait le charme en partage,
 Telle qu'Agnès Sorel³, qui se résigne au sort,
 De concert avec vous sache gagner le port;
 C'est alors, Volupté ! que vraiment on te goûte,
 Que ton tardif retour est tout ce qu'on redoute.

**

AU PREMIER CONSUL DE LA REPUBLIQUE⁴.

Héros ! qui sut braver la rage d'Amphitrite
 Ainsi que les Argus de ses fièrs tirans⁵

(1) *Céladon*, berger idyllique de *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé, aime l'héroïne, qui l'aime aussi. Il est devenu par la suite un type littéraire de l'amoureux élégiaque et langoureux. — Cf. ci-après, *Petites Réflexions*, xxvi : « Céladon en cheveux gris », et cxxvii : « un mari qui de Céladon devint Ithifal ».

(2) *Objet* : cf. une note de la pièce *Sur le Mercredi des Cendres* (supra). *Catin* : cf. une note de *Adieux à Thérèse*.

(3) Agnès Sorel, née en 1409, remarquée en 1441 par Charles VII comme fille d'honneur de la duchesse d'Anjou, venue solliciter une grâce à la Cour royale, fut nommée par le roi dame d'honneur de la reine. Bientôt il fit d'elle sa favorite; il lui donna, entre autres, le château de Beauté, près Saint-Maur; d'où le nom qu'elle eut de Dame de Beauté. Insultée un jour par le dauphin, le futur Louis XI, elle quitta la cour en 1445 et mourut (1450) peu après avoir eu son quatrième enfant. Olivier de la Marche, Jacques du Clercq, Jean Chartier et autres chroniqueurs du temps, ont à l'envi célébré sa beauté (voir diverses citations dans la *Revue des Questions Historiques*, 1866, I, 213 ss., du Fresne de Beaucourt, *Charles VII et Agnès Sorel*). Baïf l'a chantée lui aussi : « O mort, cette beauté. Devait de sa douceur fléchir ta cruauté... ». Et, ce qui importe surtout quand il s'agit de Fekete, la *Pucelle* de Voltaire l'avait louée : « Jamais Amour ne forma rien de tel... (I, 32); Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre — Sont deux Tétons séparés, faits au tour... » (V, 112). Et la traduction manuscrite de Fekete (*Az Orleáni Szüz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181 Quart. Hung) au verso de la p. 5, consacre une notice historique à Agnès Sorel, entre autres personnages historiques du poème.

(4) La pièce entière a été citée déjà par I. Kont, *Etude sur l'influence de la Littérature française en Hongrie*, p. 145, n. 3.

(5) Sur l'opinion qu'eut Fekete de l'Angleterre, v. Introduction, V, 4.

Comme Jules César, que tout obstacle irrite,
 Tu revins pour fixer les succès éclatans,
 Que pendant ton absence a souillé l'ineptie
 De lâches Généraux, d'avides Directeurs¹;
 Une seconde fois tu sauves la Patrie,
 Ravivant l'union, la gloire dans les cœurs.
 La Vendée par toi se retrouve tranquille,
 Sans que des flots de sang y fussent répandus²;
 L'Innocent émigré rentre dans son azile,
 Sans craindre des bourreaux les glaives suspendus³.
 Le trésor sans crédit manquait de numéraire,
 Sans armes, en lambeaux l'on voyait les guerriers
 Redemandant en vain leur modique salaire,
 Pâles et décharnés, oublier leurs lauriers.
 Tu vins ! l'ordre aussitôt, s'établit en Finance,
 Les Arsenaux sont plains d'armes et de Canon,
 Et le nouveau signal de la victoire en France,
 Par cent bouches redit, est désormais ton nom.
 Avec enthousiasme aux combats on s'apprête,
 Les braves vétérans, ranimés à ta voix,
 Oublient tous leurs maux, et quittent leur retraite
 Pour guider la Jeunesse à de nouveaux exploits.
 Des Alpes tu franchis la froide Barrière,
 Foulant six pieds de neige, ainsi que tes soldats;
 L'ennemi qui te croit cent lieux en arrière,
 Averse ta présence aux plans de tes combats.
 Par un gentil bon mot tu fixes la victoire⁴

(1) Les cinq membres du Directoire Exécutif, créé par la Constitution de l'an III (22 août 1795), conjointement avec la Chambre des Cinq Cents et la Chambre des Anciens. Ce furent Barras, Laréveillère, Rewbell, Letourneur, Carnot. Au 18 fructidor (4 sept. 1797) Barthélemy et Carnot, proscrits, furent remplacés par F. de Neufchâteau et Merlin de Douai. Au 30 prairial (18 juin 1799) les Directeurs étaient Barras, Sieyès, Roger Ducos, Gohier et le général Moulin.

(2) Cf. ci-après *Petites Réflexions* cxii, sur la pacification de la Vendée, en insurrection depuis 1791, avec neuf tentatives de révolte en quatorze mois : la Convention y envoie (1793) Kléber avec l'armée de Mayence, puis Hoche (1795) qui achève de la pacifier en 1796. Unis aux Chouans, les Vendéens reprennent les armes en 1799 contre le Directoire; Brune commence la pacification; le 27 janvier 1800, Bonaparte obtient la soumission des chefs principaux; Cadoudal cependant passe en Angleterre.

(3) Le Consulat rappela les proscrits de fructidor, Carnot, Siméon, Portalis, et gracia aussi des émigrés jetés par une tempête sur la côte du Pas-de-Calais. Sur les émigrés, cf. aux *Petites Réflexions*, n° civ.

(4) Bonaparte franchit en mai 1800 le col du Grand Saint-Bernard, pour envahir la Lombardie et surprendre Melas au Sud du Pô, d'où la bataille de Marengo (14 juin). Avant la charge, parcourant le front à cheval, il dit aux soldats : « Mes amis, c'est assez reculer;

Sur le champ de bataille on replace ton lit;
 Donne au monde la paix, au comble de ta gloire,
 Et tout est arrivé comme tu l'avais dit.
 L'auguste vérité, sans basse flatterie,
 Pour te rendre justice, a su dicter ces vers,
 Car même dans le chef d'une armée ennemie
 J'admire le grand homme, aux yeux de l'Univers.
 Mais luttant avec Toi¹, si contre ta fortune
 J'aurais dû succomber, sans obtenir la mort,
 Avec d'autres ma chance aurait été commune,
 Et malgré tes talents, je m'en prenais au sort.
 Si pourtant quelqu(e) hasard m'eût donné la Victoire,
 Quand elle aurait été scellée de mon sang,
 De tous les Généraux je ternissais la gloire,
 Eugène et Vilars m'eussent cédé le rang.
 Eloigné des combats par l'inique caballe,
 J'admire ta valeur, et sais l'apprétier,
 Mais ne te creindrais pas, à troupe et force égale
 Ayant approfondi, comme toi, mon métier.
 Pardonne au vieux guerrier cette fanfaronade,
 Et soit sûr qu'il mourrait plutôt que de céder,
 Car il ne fut jamais un soldat de parade
 Et difficilement se laisse intimider.

**

SUR LES DANGERS QUE LE PREMIER CONSUL A COURU².

Grand homme ! que la mort dans plus de cent combats
 A toujours respecté, d'horribles attentats
 Veu(ill)ent donc te tuer au sein de ta Patrie ?
 Et le Français ingrat en voudrait à ta vie,
 Que tu n'as consacré qu'à faire son bonheur ?
 Dans un peuple si doux, d'où vient cette fureur ?
 Mais non, l'or de l'Anglais excite la furie
 De ces hommes de sang, du Terroriste impie

souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille » (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, l. IV, t. I, p. 132). La bataille avait failli être perdue, et seul Desaix, avec Bonaparte, avait été d'avis de ne pas faire retraite.

(1) Cf. ci-après, *Petites Réflexions*, xxx : « il est heureux pour la terre que je ne sois pas né pour le trône, etc... »

(2) Comme l'indiquent les vers du début, il s'agit d'attentats à la vie de Bonaparte : 24 déc. 1800, des chouans font éclater rue St Nicaise une machine infernale sur le passage de sa voiture; il n'échappa ce jour-là que par miracle à la mort. Le complot jacobin de 1801 (Ceracchi, Arena, etc...) fut moins redoutable.

Que tes prudentes loix, empêchant d'égorger,
 Ont forcé, sur toi-même à vouloir se venger.
 Sanguinaire Albion ! après tant de victimes
 Immolées en France à tes fausses maximes
 Par la main de bourreau[x ?] que tu sus soudoyer,
 Voudrais-tu dans son sang de nouveau la noyer ?
 Ah ! sans doute la mort du sauveur de la France,
 Qui terrible à la guerre, économe en Finance,
 Sut l'arrêter aux bords de la dissolution,
 De l'astucieux Pitt tente l'abjection ¹.
 Déjà des mers il voit crouler la tyrannie,
 Et de l'Égypte craint la brave Colonie;
 Elle saura rouvrir le Canal de Suez,
 Et du vainqueur d'Arbelle imitant les succès,
 Arrachera le Gange à l'injuste esclavage
 Qui sous l'avare Anglais est son triste partage;
 Les féroces guerriers, vainqueurs de Pultava ²,
 Qu'en Suisse Masséna plus d'une fois brava,
 Devant céder à Toi, Génie de la France,
 Concourront par la Perse à cette délivrance,
 Et flottant sur les mers, le drapeau tricolor
 Jouit à celui des Rois qui gouvernent le Nord,
 Va s'emparer enfin du Trident (du) de Neptune,
 Dont l'avare Albion, trop long tems importune.
 Et toi que le destin a sauvé du trépas,
 Compte sur ta fortune, et n'en abuse pas ³;
 Hâte-toi de donner la paix au continent,
 Pour venger sur l'Anglais un complot infamant;
 Le Lion en courroux, se cherche un adversaire
 Qui soit digne de lui, sans qu'il fasse la guerre
 Dès l'instant qu'à ses pieds il le voit abbattu;
 Ton model en valeur, qu'il le soit en vertu.

*
**

(1) Le second Pitt (fils de lord Chatham) dont le premier ministère dura de 1783 à 1801, grâce à l'appui des *tories* et aussi des classes commerçantes. La « tyrannie des mers » dont il s'agit ensuite s'affirma surtout par la visite des navires neutres en temps de guerre, contre laquelle s'insurgèrent, avec la France, Espagne, Danemark, Suède et Russie.

(2) Voltaire a conté la victoire de Pierre le Grand sur Charles XII (8 juillet 1709) devant Pultawa que celui-ci assiégeait; Charles XII s'enfuit et passa le Dniester en barque avec Mazeppa. Ce fut l'avènement de la puissance russe en Europe.

(3) Sur la désillusion que Fekete devait éprouver au sujet de Bonaparte, v. ci-après, *Petites Réflexions*, cxxii, et cf. Introduction, V. 4.

A L'ENVIE ¹

Toi ! que l'on vit souiller toute vertu sublime,
 Dont le sage et l'héros est tôt ou tard victime,
 Qui du Vainqueur d'Arbelle as flétri les lauriers ²,
 De l'immortel Socrate excité les meurtriers,
 Que l'on vit, de Brutus détournant l'héroïsme,
 Faire immoler César au faux Patriotisme;
 Toi ! qui livra le fils d'un Hunyad au bourreau(x),
 Du sage Barneveld as dressé l'échafaud,
 Du Tiran couronné causas les dragonades,
 Et sous Robespierre, établis les noyades ³;
 Monstre ! que le mérite a toujours offensé,
 Contre Bonaparte je te vois courroucé.
 Il n'a pas abusé de ses succès en guerre,
 Et des peuples vaincus soulageant la misère,
 Au comble de sa gloire il offre l'olivier,
 Protège le marchand, soulage le rentier,
 Puis, ferme à mettre un frein au cruel phanatisme,
 Des cultes opposés réprime l'égoïsme,

(1) Voltaire avait intitulé « *De l'Envie* » son 3^e Discours Sur l'Homme.

(2) Le « vainqueur d'Arbelle » est intervenu déjà dans la pièce précédente. Sur le tort fait à la réputation d'Alexandre par un « encens perfide », cf. ci-après, *Au Premier Consul*.

(3) A peine mort *Jean Hunyady* qui avait sauvé la Hongrie des Tures, Ladislas VI le Posthume (fils d'Albert d'Autriche), d'abord exilé, puis rappelé après la mort de Ladislas V à Varna (1444), par jalousie de la renommée de Jean Hunyady, fit périr son fils aîné; après quoi il devint lui-même si odieux aux Magyars, qu'il dut se réfugier à Prague; il eut pour successeur le second fils de Jean Hunyady, Mathias Corvin. — *Barneveld*, grand-pensionnaire de Hollande, contribua activement (1585) à faire nommer Stathouder Maurice de Nassau, puis soutient avec ardeur les Etats Généraux, définitivement constitués en 1593; et s'oppose de toute son énergie à Leicester, envoyé par Elisabeth aux Pays-Bas pour y établir un gouvernement central. L'ambition des Nassau lui paraît dangereuse aux libertés de la Hollande, il lutte contre eux; l'hostilité entre les deux partis prend de bonne heure une couleur religieuse; en 1618, le Synode de Dordrecht donne raison aux *Gomaristes* contre les *Arminiens*, dont Barneveld faisait partie; lui-même, jugé par une commission extraordinaire, est condamné à mort en 1619; pour avoir tenté de le venger, son fils René est exécuté à son tour en 1623. — Les *dragonades*, en Languedoc, Guyenne et Poitou, précédèrent de peu la révocation de l'édit de Nantes (1689). Les *noyades* de Nantes, sous la Grande Terreur (été 1794), procédèrent expéditifs inventés par Carrier pour exécuter Vendéens, aristocrates, prêtres et religieuses, succédèrent aux mitraillades de Lyon, aux fusillades de Toulon, etc... — La graphie *Robespierre* était courante à l'époque; le final de *Bonaparte* n'est pas muet; on le trouvera plus loin écrit *Bonaparté*, selon la prononciation italo-corse; et l'on sait que, bien plus tard, les ennemis de l'« aventurier » s'obstinèrent à l'appeler « Buonaparte ».

Mais ne voulant former que des bons Citoyens,
 De l'éducation recherche les moyens;
 Parle de rétablir quelqu'antique Collège,
 Et l'envie d'abord, avec tout son cortège,
 De la France avilit le sauveur, le héros !
 Et mettant à son gré ses vertus en lambeaux,
 Dans le premièr Consul ne voit qu'un Monarque,
 Accuse de lenteur le ciseau de la Parque.
 Pigmés à vuë courte ! eh ! ne voyés-vous pas
 Que la Couronne aurait sans doute peu(x) d'appas
 Pour lui, qui d'Aristide ose suivre la trace,
 Qui d'Epaminondas a su prendre la place
 Dans les sanglans combats, témoins de sa valeur !
 C'est à la liberté de faire son bonheur,
 Et la faire régner sur la France étonnée,
 Voilà de ce héros la haute destinée.

Envoi :

Moi qu'a toujours persécuté
 De mes rivaux la basse envie,
 Dont elle a toujours culbuté
 L'effort au bien de la Patrie,
 De Marengo je venge le vainqueur
 Et de la France admire le sauveur.

**
 **

SUR L'EGYPTE

Egypte ! beau païs, berceau des connaissances
 Où le Grèce a puisé les arts et les sciences;
 Que l'on a vu gémir sous le joug de Turban,
 Que des braves Français a délivré l'élan !
 Dis : vas-tu retomber dans cette barbarie
 Qui depuis si longtemps désolait la Patrie
 D'Orphée¹, de Cadmus et du grand Sésostris ?
 Et toujours enchaînés, Isis et Osiris
 Ne relèveront pas de la raison le culte ?
 Des viles passions le dégoûtant tumulte
 Va-t-il anéantir notre plus bel espoir ?
 Et par l'avare Anglais faudra-t-il te revoir

(1) Orphée était de Thrace. Cadmus, fils d'un roi de Phénicie, envoyé à la recherche de sa sœur Europe enlevée par Jupiter, ne put la retrouver et, n'osant retourner dans sa patrie, habita la Thrace d'abord, puis la Béotie : ceci pour les possessions turques d'Europe. Celles d'Afrique sont représentées par l'Egypte de Sésostris.

Aux mains du Musulman, dont la crasse ignorance
 Et la religion prolongent ta souffrance ?
 On aurait retrouvé, grâce à tes monumens,
 Le fil interrompu par tant de charlatans
 Qui, voulant rajeunir le monde à leur caprice,
 De la raison au dogme ont fait le sacrifice,
 Et quoique tout atteste en lui l'éternité,
 A le faire créer ont mis leur vanité.
 C'est le déchiffrement de tes hiéroglyphes
 Qui de tout phanatisme allait rogner les griffes¹,
 Et faisant retomber le mépris mérité
 Sur un culte cruel par Moïse inventé,
 A l'adoration, aussi simple que pure
 Nous ramenait, d'un Dieu qui régit la nature,
 Cause finale et bût de tout dans l'univers,
 Qu(i)'aime le vertueux, dont tremble le pervers.
 Hélas ! ce brillant rêve est-il donc évanoui ?
 Et n'est-ce qu'un instant qu'il nous aurait ébloui ?²
 Faudra-t-il que l'Anglais, toujours vaincu par terre,
 Voyer tourner pour lui la chance de la guerre ?
 Que le brave Français, par tout victorieux,
 Ne succombe en Égypte au peuple astucieux
 Qu'on voit dans son commerce, émule de Carthage,
 Par avarice avoir quelquefois du courage,
 Qu'à fin qu'un Musulman, l'Alcoran à la main
 Comme autrefois insulte et foule avec dédain
 Les restes précieux de quelque Pyramide,
 Ou qu'un Anglais y fasse un calcul plus sordide ?
 Mais non : déjà je vois Abercrombi tué³,
 Et le fiêr Anglais se rembarquer hué

(1) Cf. déjà *A l'Envie* et, ci-après, *Au Premier Consul*, *Au Poète Lebrun*,... *Petites Réflexions*, xcv, cii, cx, etc... Le fanatisme est tout à fait un thème voltairien : v. par exemple *Dialogues*, xlv, et, dans les *Romans*, la fin de *l'Histoire de Jenni* : « l'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux pôles... » *Mahomet* (1739) est intitulé : « *Le Fanatisme*, ou Mahomet le Prophète ». — La diète hongroise de 1790-91' discuta souvent des méfaits du fanatisme : v. notamment Marczali H., *Az 1790-91 — diki Országgyűlés*, II, 249 ss.

(2) Fekete compte *ébloui* pour deux syllabes. Même scansion au vers précédent.

(3) Le général anglais Ralph *Abercromby* (né en 1734), après avoir combattu les Français en Flandre et en Hollande (1793-94), à la Guyane et aux Antilles (1795), commandé en chef en Irlande (1798), alla en Égypte, remporta un avantage sur l'armée française (Aboukir, 13 mars 1801), mais fut le 21 mortellement blessé à Canone, et mourut le 28 à bord du vaisseau qui le ramenait à Malte; sa veuve fut créée baronne d'Aboukir.

C'est en vain qu'il a cru de replonger le monde
 Dans tous les préjugés d'une nuit plus profonde,
 Etant prêt, en marchand, profond spéculateur,
 D'immoler à son gain, de l'homme le bonheur;
 C'est en vain qu'il voulut combattre le génie
 Qui délivra l'Egypte et sauva sa Patrie;
 Bonaparte triomphe, et avec lui les arts ¹;
 L'on pourra désormais, sans courir des hazards,
 Dessiner les Palais, les Temples de Palmire,
 Et ce qu'avec raison en Egypte on admire.
 Tel on voit du soleil le flambeau(x) éclatant,
 Recouvert d'un nuage, en sortir triomphant,
 Telle on vit à Platée un petit corps d'élite
 Battre du Roi Persan l'armée parasite ²,
 Raviver leur Athène aux arts et aux plaisirs,
 Tel(s) sont brave Menou ³ ! pour Paris tes désirs.

*
**

AU PREMIER CONSUL

Héros ! sur qui la gloire épuise son éclat,
 Qu'on vit victorieux en tous sens au combat,
 Et qui voulant après, fidel à ta promesse,
 Du monde par la paix terminer la détresse !
 Protège le commerce, accueille tous les Arts,
 Crains de tant de grandeur les dangereux hazards;
 Moins modéré que Toi, non moins brave à la guerre,
 Le disciple d'un Sage était un Dieu sur terre,
 Sans qu'il en prétendit le titre fastueux,
 S'il n'eût pas écouté des flatteurs dangereux.
 En Egypte on te vit, le prenant pour modèle,
 Après chaque victoire, avec un nouveau zèle,

(1) Une pièce des *Magyar Munkái* inédite (II, 66) loue en vers l'activité de Bonaparte en Egypte, du point de vue littéraire surtout : « Bonaparté pedig Cairoban Franczinak-Szinjátékot készített... »

(2) A Platée (479 av. J.-C.), les généraux athéniens Pausanias et Aristide, aidés puissamment par un contingent platéen, défont les Perses de Mandarius.

(3) Menon avait succédé à Kléber, assassiné le 14 juin 1800; c'est lui qui livra la bataille de Canope où fut blessé à mort Abercromby, tandis que les Français étaient ramenés sur leurs positions après avoir percé les lignes anglaises en trois endroits. Menou devait capituler dans Alexandrie (sept. 1801), après que Belliard eut capitulé au Caire (juin). — On trouvera le début de la pièce suivante reproduit en fac-simile (copie de Matyási József) dans l'ouvrage de Morvay. G., *Galántai Gróf Fekete János*, p. 174.

Travailler au grand but d'éclairer l'univers,
 Recueillir avec soin les monumens divers,
 Qui durent arracher au cruel phanatisme
 Le Sceptre qu'en ses mains mit le saint égoïsme.
 Alexandre voulait rendre libres les mers;
 Le commerce et les arts, délivrés de leurs fers,
 Allaient se concentrer au port d'Alexandrie,
 Mais de vils Courtisans, flétrissant son génie,
 L'ont transformé sans peine en simple conquérant,
 Egal en faste, en luxe, au Despote Persan.
 Du suprême pouvoir l'abus est dangereux;
 L'Assassin de Clitus ne devint vicieux
 Que quand des flageorneurs l'encens le plus perfide
 De l'austère raison lui déroba l'égide.
 Les rôles de César, de Monck et de Cromwel
 Sont usés, disais-Tu¹, mais pour être immortel
 Je n'en connais qu'un seul, qui quadrant à ta gloire,
 Exige sur toi-même une grande victoire :
 Pendant le Consulat tes talens déployés²,
 Qu'à sa fin les fesseaux au sénat renvoyés
 Te rendent Citoyen, au sein de la Patrie,
 Et qu'à la Malmaison se consume Ta vie.
 A moins qu'un grand danger ne demande ton bras;
 Alors reprend ta place, et ne balance pas;
 Le féroce Sulla, d'un pouvoir non moins ample
 Ayant osé descendre, en a donné l'exemple³,
 Mais par sa cruauté souillant cette action,
 Rome l'a laissé vivre, en abhorrant son nom;
 Pour toi, qu'on ne vit pas égorger et proscrire,
 Qui par l'ordre et la paix signale ton empire,
 Cessant d'être Consul, Tu seras adoré,
 Et ton nom, à jamais du Français honoré,
 Servira de modèle à la race future,
 Du chêne et du laurier augmentant la parure.

(1) En nov. 1799, alors que les révolutionnaires exaltés appelaient Bonaparte « le nouveau Cromwell », il reçut Hyde de Neuville et d'Andigné, délégués des royalistes. Ils espéraient « que le rôle de Monk conviendrait à un personnage qui ne trouvait même pas celui de Cromwell assez grand pour lui » : il les détrompa. De leur côté, les amis du général « disaient tout haut que les rôles de César, de Cromwell, étaient des rôles usés, indignes du génie et des vertus du jeune sauveur de la France ». (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, éd. de Leipzig, 1845, I, 41, 43, 56). On a ici chez Fekete un écho direct des gazettes du temps.

(2) Sorte d'ablatif absolu.

(3) Fekete a pour *Sylla* une grande admiration, et le met presque aussi haut que Washington : v. ci-après, *Petites Réflexions*, XLVI, cf. LXVII fin.

**

AU POÈTE LEBRUN¹, SUR LA PAIX, LE 1. NOV. 1801.

O vous ! qui de Pindare égalant le mérite,
 Ramenés les Français aux pieds de l'Eternel,
 De l'incrédulité lui fixant la limite,
 Ecrasés d'un seul coup et le Thrône et l'autel !
 C'est à vous à chanter la paix que vient de faire
 L'Héros dont la fortune égale la valeur;
 Glorieuse à la France, utile à l'Angleterre,
 Cette paix établit du monde le bonheur.
 Pardonnés qu'une Muse étrangère et barbare
 Risque d'empiéter sur vos brillans succès,
 Et qu'en attendant l'ode où, surpassant Pindare,
 Votre verve atteindra la hauteur des objets,
 Un vieux Scythe² ait osé, sur son pipeau rustique,
 Du premier Magistrat admirant le talent,

(1) Pièce publiée déjà par I. Kont, dans un article de *Egyetemes Philologiai Közlöny*, Bud. 1900, p. 115 (*Magyar-francia Versirók*). Lebrun-Ecouhard (1729-1807) qui lui-même se donnait le surnom de Lebrun-Pindare, fut sous les divers régimes qu'il connut, une sorte de poète-lauréat, consacrant en 1755 une Ode au désastre de Lisbonne, plus tard une autre à Voltaire en faveur de la petite-nièce de Corneille, une autre à la glorieuse fin du vaisseau « Le Vengeur », etc... Aut. I (*Odes*) de ses Œuvres, pp. Ginguené en 1811, on trouve non seulement p. 309 une « Orgie grecque à l'occasion de la Paix [de 1783] », mais aussi (p. 411) un « Chant du banquet républicain après la bataille de Marengo et la signature de la paix », avec plus d'une déclamation contre « la sombre rage De l'Anglais morne et ténébreux », et les « coupables trésors » des fils d'Albion, « horreur des deux mondes » — Les victoires de Marengo puis de Hohenlinden (14 juin et 3 déc. 1800) avaient été suivies de la *paix de Lunéville*, en février 1801. En Angleterre, Pitt restait partisan de la guerre; devant les protestations du peuple anglais affamé, il démissionna; le ministère qui suivit, partisan de la paix, signa les *préliminaires de Londres* (1^{er} oct. 1801) qui aboutirent à la *paix d'Amiens* (25 mars 1802) : l'Angleterre reconnaissait la république française, lui restituait ses colonies, ainsi qu'à ses alliés (sauf la Trinité prise à l'Espagne, et Ceylan à la république batave), rendait l'Egypte à la Turquie, etc...

(2) Voltaire avait envoyé le 23 oct. 1767 à Fekete sa tragédie des *Scythes*, avec quelques vers : « Un descendant des Huns peut voir mon drame scythe. — Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite, etc... ». En lui répondant le 29, Fekete dit avoir lu la pièce les larmes aux yeux. Dans sa première lettre au grand homme, il écrivait déjà : « C'est une témérité, sans doute, à un Scythe, d'avoir osé faire des vers dans une langue étrangère, etc... » (*Mes Rapsodies*, II, 261). Reprise de Boileau (*Art Poét.*, II, 21) et, par lui, de Ronsard, l'expression « pipeau rustique » paraissait déjà dans ces mêmes *Rapsodies* : v. supra, une note à *Stances (Envoi)*. Sur l'idée, alors universellement admise, d'une parenté ethnique des Magyars

Applaudir au destin de votre république,
 Et suivre de son cœur l'insurmontable élan.
 Assez et trop long-tems, couverte de carnage,
 La terre des combats éprouva les horreurs;
 La triste humanité, que partout on outrage,
 Arosait vos lauriers de larmes et de pleurs;
 Enfin elle respire, après tant de souffrances;
 Le laboureur sans crainte ose semer son champ,
 De la récolte attendre à son aise les chances,
 Sans qu'il voye écraser ses guérets par un camp.
 Les fleuves bienfaisans, dans leur course tranquile,
 Ne charièront plus des armes, des soldats,
 Et, chargés d'un fardeau sans doute plus utile,
 Ne devront plus servir de théâtre aux combats.
 La mer, rendu[é] libre aux peuples de la terre,
 N'aura plus de Tiran dans l'avidé Albion,
 Et l'on ne verra plus commencer une guerre
 Pour manque de respect au fier pavillon¹.
 Les beaux arts vont fleurir de chaque pôle à l'autre,
 Et l'utile commerce amenant des trésors,
 Le luxe trouvera plus d'un nouvel Apôtre,
 Et les plaisirs auront de plus nobles ressorts :
 Dignes de ce Siècle on verra les spectacles
 Rivaliser avec ceux des Grecs, des Romains,
 Et dans les monumens récréant des miracles,
 On ne les verra plus Gothiques² ou mesquins.
 Le nimbe de l'erreux, le cruel Phanatisme,
 Céderont désormais le sceptre à la raison,
 Et banissant du monde un dévot égoïsme
 Elle fera chérir aux Mortels sa leçon.
 C'est à Bonaparté qu'on doit cette espérance;
 Digne de gouverner la grande Nation,
 Il a des droits sacrés à sa reconnaissance;
 Mais en a-t-elle moins, à l'admiration ?

avec les anciens Scythes, v. Kont, *Grande Revue*, 15 nov. 1905, p. 244, n. 1, et son *Etude sur l'Influence de la Littérature française en Hongrie*, p. 125; cf. un passage curieux du *Menagiana* (1693), p. 141.

(1) En décembre 1800, comme déjà lors de la guerre d'Indépendance américaine, des abus du droit de visite à bord de vaisseaux d'Etats secondaires avaient provoqué la formation, contre l'Angleterre, d'une Ligue des Neutres (Russie, Danemark, Suède, Prusse); cf. déjà un vers de la pièce *Sur les Dangers*...

(2) Cf. *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 12 : « Les progrès du goût, ...rendraient les façades moins gothiques »; 108 : « le goût en fait de voitures est devenu moins gothique... ». Et déjà dans *Mes Rapsodies*, I, 111 (vers de Boufflers) « une gothique bien-séance »; II, 105, « mon gothique violon »; II, 341, la façon gothique de nos vieux Allemands (de Vienne) »; cf. *ibid.*, II, 310 (à Voltaire), 173, etc...

**

PETITES REFLEXIONS

SUR DES OBJETS PLUS OU MOINS PETITS,
A L'USAGE DE MES PETITS¹, COMMENCEES L'ANNEE 1784

- [I] A l'âge où je ne savais, que par le Père Poré² et par mon Professeur de logique, ce que c'était que *penser*, je me suis avisé (on est présumtueux à cet âge) d'écrire des pensées³; c'est-à-dire, je contrefesais assez gauchement, ce que d'autres avaient bien ou mal pensé avant moi, sur des objets saillans, et j'étais le Paliace d'une certaine secte, très en vogue alors dans toute l'étendue du terme.
- [II] Je commence à grisailier, mes genoux jadis si fermes, tremblent, quelquefois sous le poids de ma bedaine⁴, je me suis presque entièrement sevré du tourbillon, que l'on appelle la bonne Compagnie, je m'ennuie souvent, et ne m'amuse guère, parce que je me suis peut-être trop amusé dans mes beaux jours; mon tempérament me paraît d'ailleurs avoir une bonne teinte de mélancolie; je crois connaître le monde, car j'ai payé au poids de l'or mes maîtres ès arts; n'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut, pour se croire autorisé à réfléchir?
- [III] Quand un remède échoue, on dit qu'il faut essayer du contraire, or les longs sermons de mon digne Père, n'ont pas pu

(1) « *Mes petits* », disait aussi Voltaire en parlant de Dupuits et de sa femme, née Mlle Corneille, que le « grand homme » avait en somme adoptée; dès leur mariage il se considère comme un « patriarche » (lettre du 27 janv. 1763). Les *petits* de Fekete; son fils Ferencz et sa belle-fille, née Anna Illésházy — qui devaient divorcer.

(2) Né en 1675, le P. Charles PORÉE, jésuite, enseigne la rhétorique au collège Louis le Grand à partir de 1705. Il avait composé pour ses élèves des plaidoyers et pièces de théâtre en latin; on publia malgré lui, en 1735, un recueil de ses Harangues latines, qui fut réédité en 1739; il mourut en 1741. Un Choix de ses tragédies latines parut en 1745, et ses comédies, *Fabulae Dramaticae*, en 1749. On sait qu'il avait été, avec l'abbé d'Olivet, les P. P. le Jay et Tournemine, parmi les maîtres de Voltaire, qui lui écrivit assez longtemps, lui parlant de ses pièces, notamment de sa *Méropé* en préparation (lettres du 20 oct. et de déc. 1738, du 15 janv. 1739, etc...). Il est probable que même à l'étranger ses manuels étaient fort employés par les Pères dans leurs maisons d'éducation. Sur l'opinion qu'a Fekete de l'enseignement des Jésuites, cf. XLIX.

(3) Il s'agit des « Pensées Détachées, écrites les années de 1764, 1765 et 1766 », et insérées dans *Mes Rapsodies*, II, 315 ss. (65 n^{es}). Sur ces débuts et la « secte » incertaine dont il parle ici; cf. xxvi, « soi-disant esprit fort », et xxviii.

(4) Cf. *Mes Rapsodies*, I, 145 : « celle qui permet. Que sans beaucoup d'apprêt. Gaudisse ma bedaine ». A « grisailier », le mss. porte une correction, moderne semble-t-il, en « grisonner ».

modérer la fougue de mes passions, ni me corriger de mes nombreux défauts, parce qu'ils ne m'amusaient pas; je veux essayer, si ces petites réflexions (que je continuerai jusqu'au moment, que le squelette armé d'une faux, qui moissonne le Roi comme l'Esclave, aura mis fin à mon bayardage) ne feront pas plus d'effet sur mes petits; car j'aurai(s) grand soin de les rendre aussi amusantes que possible, l'ennui étant un poison mortel, qui gâte les meilleurs idées et les vérités les plus utiles; si je manque encor mon objet, c'est à mes petits à s'évertuer à la découverte d'un nouveau moyen de prévenir les sottises de leurs descendants.

[IV] La Religion est aussi essentielle à l'homme qui pense, que la nourriture l'est au corps; sans les moines, il n'y aurait jamais eu de secte, sans les ridicules prétensions de la Cour de Rome, surtout depuis Grégoire VII¹, je doute fort qu'il y aurait eu des incrédules; ces prétensions ont révoltées; la théologie spéculative étayée d'une fausse logique, l'unique science de ces tems d'ignorance, a fourni des armes aux incrédules; restons-en à la simplicité de la primitive église, aux instructions de Jésus², ou plutôt revenons-y, pour ne pas broncher, et il sera bien difficile d'ébranler une Religion aussi pure, qu'utile, même physiquement, au genre humain, par des sophismes dont il est si aisé de découvrir la faiblesse quand on les examine de près.

[V] Vertu ! grand mot dont tout le mond[e] se sert, que chacun interprète à sa manière, dont ceux qui la pratiquent le moins, parlent le plus, et qui n'a de base solide, que la morale fondée sur la loi naturelle, innée à l'homme³.

[VI] Crime ! être relative aux Circonstances, aux tems, aux lieux, aux occasions, dont la réalité métaphysique ne peut être fixée que par les deux grands préceptes, dans lesquels l'homme Dieu, ou Divin, a concentré la loix et les Prophètes; c'est le seul

(1) Hildebrand, né vers 1020, unanimement élu à la papauté en 1073 sous le nom de *Grégoire VII*. Plusieurs de ses lettres s'élevaient avec beaucoup d'énergie contre les princes temporels, et notamment l'empereur Henri IV à propos des Investitures; c'est à ses pieds que l'empereur s'humilia à Canossa (1077); trois ans après, attaqué par lui dans Rome, le pape devait appeler à son secours Robert Guiscard, chef des Normands de Calabre.

(2) Cf. ci-dessus la pièce en vers *Sur J.*; et l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 78, sur la dogmatique contemporaine, « le plus grand outrage qu'on puisse faire à la religion de Jésus-Christ, ainsi qu'au bon sens... devrait être bannie du nombre des études théologiques »; *ibid.*, 65, sur le christianisme « épuré ».

(3) Cf. le poème de Voltaire *De la Loi Naturelle* (1756), dont on a en mss. la traduction par Fekete (à la suite du mss. de la Pucelle, *Az Orleáni Szűsz*, Bud., Nemzeti Múzeum, 2181 Quart. Hung. : de la f. 176 à la fin, *A Természet Törvényéről Páma*) : la copie, de Mátyási József, est datée, en dernière page, de 1801.

moyen de s'en faire une notion exacte, indépendante des causes secondes, qui sont aussi variables que les climats¹.

[VII] Révolte ! mot chimérique, depuis que ceux qui pourraient les croire, ont les centmiliers d'argumens ad hominem, à opposer aux bonnes ou mauvaises raisons, qu'on pourrait allég[u]er contre l'abus qu'on les accuse de faire du droit du plus fort; droit qui, s'il n'est pas plus légitime, est au moins le plus sûr et le moins sujet à caution; sans les sottises de l'Angleterre, qui n'a employé au commencement que de feibles argumens, l'Amérique Anglaise n'aurait jamais réussi à en secouer le joug; sans la Tirannie de ce vilain Philippe II, et d'un Général digne de lui, tel que le Duc d'Albe, les 7 Provinces ne se démembraient pas²; tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise.

[VIII] La noblesse d'héritage est sans doute un hazard³, qu'une longue suite d'années, étayée de services essentiels, devraient cependant sauver du mépris et de l'avilissement auquel ceux dont elle a cimenté le pouvoir paraissent vouloir la réduire.

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureu[x] dit Papa grand homme; mais pour se faire Roi, il avait sans doute des Compagnons, ce que ses descendants ne devraient pas oublier, vis à vis de ceux qui descendent de ces compagnes.

(1) V. plus haut la lettre *A mon Fils*, à propos d'Helvétius, une note sur ce que dit Helvétius : que les gouvernements influent sur la dose d'esprit des peuples, et peut-être aussi le climat.

(2) Sur l'Indépendance américaine, cf. xlvii. *Philippe II* (1527-1598) succède en 1554 à son père Charles-Quint qui vient d'abdiquer; dès lors roi de Naples et de Sicile, il monte en 1555 au trône des Pays-Bas, en 1556 au trône d'Espagne. Il gouverna en despote absolu, aidé de ministres tels que le duc d'Albe, qui de 1567 à 1573 administra les Pays-Bas après le cardinal Granvelle et avec le titre de vice-roi. Ses rigueurs, et notamment un édit prescrivant la peine de mort pour dix-huit délits, ses exactions financières, dont un impôt d'1/10 sur toutes marchandises vendues, aboutirent à un soulèvement et à la déclaration d'indépendance des sept provinces du Nord (1581).

(3) Cf. xcv sur « l'orgueil des possesseurs de ces vieux bouquins, qui n'attestent au plus que le mérite du premier fondateur d'une famille... » et cxj sur « une naissance, déjà très incertaine, ...seul passeport pour toutes les nuances de la vie civile ». Dans l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 59 et 60, Fekete étudiait les quatre noblesses du monde officiel viennois, sans en dire grand bien. Cf. *ibid.*, p. 83 : « Qu'on me permette de le dire sans partialité pour la Noblesse, qu'à mérite égal les services mêmes de ses Ancêtres devroient toujours faire pencher la balance en sa faveur. » Un « Fragment d'un Discours sur la mort de S. M. l'Empereur François I^{er} », inséré dans *Mes Rapsodies* (I, 218) avait déjà dit quel « avantage si frivole et si peu glorieux » est la naissance « quand il n'est pas soutenu par les vertus de ceux qui le possèdent... »

(4) Voltaire, *Méropé*, I, 3. Le vers qui rime avec celui-là est : « Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. » Sur *Papa grand homme*, cf. une note de la lettre *A M. de Schedius*.

- [IX] Le Peuple triomphe, quand on abaisse la Noblesse, parce qu'il se souvient avec aigreur, qu'elle a abusé de son éclat pour le fouler; mais il devrait réfléchir, que c'est la seule barrière du Despotisme, que partout ou elle n'existe pas, il n'en est que plus malheureu[x].
- [X] La Noblesse de l'ame est plus rare que celle des Parchemins; elle n'est pas moins un don du ciel, qui la donne souvent à l'habitant d'une chaumière, en la refusant à celui qui s'avilit dans un palais magnifique. Epictète était plus noble que Néron, et Socrate l'était plus décidément, que le Comte de Fernal, malgré son Pais de Gex, et l'idololâtrie ridicule de ses adhérens¹.
- [XI] Le génie, que chaque homme de lettres croit posséder, est un Phénix, qui est le dernier à s'apercevoir de son existence; presque toujours méconnu pendant sa vie, et bien souvent encor après sa mort, il est comme la Pierre Philosophale, que plusieurs charlatans croient posséder, et dont ceux qui l'ont ne se vantent jamais. C'est par leurs actions et par les effets, qu'on s'aperçoit, qu'il y a eu des Génies; il en existe peut-être encor, dont personne ne se doute, et qui ignorent eux-mêmes, faute d'occasions², qu'ils sont des génies. Heureu[x] ! trois fois heureux[x] le souverain qui saurait, malgré les Flatteurs et les Caballes de Cour, découvrir ces plantes enfouies souvent dans un Terrain ingrat.
- [XII] Tous ceux qui en savaient plus long, que leur entourage, ont toujours risqué d'être méconnu[s], ont presque toujours été persécutés, parce qu'ils se sentaient trop de valeur intrinsèque pour ramper, parcequ'ils étaient creints de ceux qui ne pourraient se cacher leur infériorité relative.
- [XIII] Les femmes sont comme les jeux de Hazard, on en connaît le danger, on en a été centfois la dupe, et l'on y court malgré les plus belles résolutions du contraire, pour l'être encor³; un

(1) Sur M. de Budé, ancien seigneur de Ferney, sur l'affaire des dîmes à laquelle s'intéressa Voltaire, voir F. Caussy, *Voltaire seigneur de village* (1912), p. 5, 88 ss., 122, 140; et cf. un passage bien connu de l'Épître à Horace, sur Voltaire au pays de Gex. Pour les fêtes organisées par les gens du pays en l'honneur de leur seigneur (même quand ce fut Voltaire), et sur le « pays de Gex » lui-même, voir F. Caussy, *ibid.*, 167, 169, 220 ss.

(2) Sur le rôle de l'occasion, selon Fekete, en matière de génie et de succès, cf. *supra*, un passage de la lettre *A mon Fils*, sur Helvétius. Fekete y reviendra en tête du n° xviii. Un peu plus haut, le mss donnait « le pierre philosophale »; correction au crayon (de la main de Fekete ?) LA.

(3) Sur Fekete et le jeu, v. *supra*, une note de la lettre *A mon Cousin*, vers le début. L'auteur que Fekete cite au sujet des femmes est-il hongrois ? J'ai vainement cherché un jugement analogue chez les moralistes français qu'il a pu connaître.

Auteur, qui les a bien connu, et qui leur a dû toute sa fortune, dit : qu'une femme, qui n'est que belle, ne nous attachera, qu'autant de tems, qu'il en faut, pour s'accoutumer à la jouissance de ses charmes; que si elle joint de l'esprit à ses attraits, elle nous fascinera plus long tems; mais il conseille de se regarder comme un homme perdu pour la société, à celui qui en rencontre une jolie, qui à de l'esprit sait réunir des caprices, et il a ma foi raison.

[XIV] Dans les païs où les Femmes pensent, elles estiment la bravoure, et méprisent la poltronerie, ce qui contribue plus qu'on ne pense à éguiser le point d'honneur¹, ce triste, mais unique équivalent du Patriotisme des Anciens, qui cependant avaient plus ou moins l'éguillon d'être couronnée[s] des mains de la beauté, au retour de ces exploits, que nous admirons encor, quoiqu'il nous en coûte infiniment de les imiter taliter qualiter.

[XV] Le courage est comme la Vérole, ceux qui l'ont, ne s'en vantent jamais, et j'avoue, que je trouve la pensée de Voltaire bien fausse, quand il appelle le Maréchal de Vilers, un Fanfaron plein de cœur²; n'aurait-il pas fait allusion à l'affaire de Denin, dont le projet fut conçu et présenté par un Conseiller d'un Parlement de province, et dont M. de Vilers, s'attribua et recueillit toute la gloire; il était écrit au livre du Destin, que ce serait un Cuisire, qui mettrait des bornes aux succès du grand Eugène, et sauverait la France au moment où sa perte paraîs-

(1) Cf. *Mes Rapsodies*, II, 335 (Pensées Détachées, 1764-66) : « Quelle étrange idée, que celle qui oblige un honnête homme de mettre l'épée à la main pour un mot auquel le préjugé seul attache une idée injurieuse ! Y a-t-il du sens commun dans l'idée du point d'honneur ? Les Iroquois, les Caraïbes, les Hurons et les Topinambous n'eurent certainement aucune coutume ni plus ridicule, ni plus cruelle ». — Dans l'opposition que Fekete fait ici du *point d'honneur* français au *patriotisme des Anciens*, y aurait-il, par Schedius ou d'autres, quelque influence d'une théorie allemande courante à l'époque, et chère à Herder notamment ? V. dans ses *Briefe zu Beförderung der Humanität* le développement intitulé « Haben wir noch das Publikum und Vaterland der Alten ? », développement vieux de trente ans, et dont l'idée remonte à 1765 (éd. Suphan, t. XVII, p. 307); cf. plus d'une déclaration de jeunesse dans le *Reisejournal* ou le *Lebensbild* (*ibid.*, IV, 415; III, 339, etc.).

(2) Cf. Voltaire, 3^e Discours *Sur l'Homme* (de l'Envie) : « J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire. Détester dans Villars l'éclat de la victoire... ». Dans l'*Épître* à M. de Gervasi médecin, Villars n'est pour lui que « ce héros plein de gloire. Qui nous a ramené la paix. Sur les ailes de la victoire ». *Le Siècle de Louis XIV* constate (chap. XVIII) : « On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur », mais ajoute qu'il avait été l'artisan de sa fortune, n'avait commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de 80 ans, sans avoir jamais eu ni l'art de se faire des amis, ni celui de se faire valoir. — Sur Louis XIV selon Fekete, cf. une note de la lettre A M. de Schedius, au sujet de Fleury.

sait inévitable; peut-être le moment était-il venu, où cette terreur des Turcs et des Français devait survivre à sa réputation, car les deux dernières Campagnes sur le Rin, n'ont pas effacées Denin. Les lignes, n'ont jamais rien voulu, et ont toujours été emportées, quand on les a attaquées.

[XVI] Il y a plusieurs genres de courage, celui qui vient d'Enhaut, et que Dame nature nous donne, est le plus sûr(e), quand il est accompagné de ce sang froid si rare, qui seul(e) le rend capable des grands emplois militaires. Sans cet alliage, il n'est que témérité, et n'est à désirer, que dans les subalternes.

Celui que le point d'honneur fait naître, est le plus ordinaire; un homme, qui sait rougir, se précipitera sans balancer où l'honneur l'appelle, en dépit de tout ce que la nature pourrait faire pour l'en empêcher; mais il est rare que ce genre de Courage, soit accompagné du sang froid nécessaire; j'ai vu des gens, que la crainte de passer pour Poltrons, précipitait dans les dangers, avec un aveuglement qui tenait de la fureur; malheur aux armées commandées par de pareils Chefs; il vous mèneront un[e] aile à la charge, s'y couvriront de gloire, mais ils commanderont toujours mal, ainsi que l'expérience ne l'a que trop prouvée dans tous les tems; Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier; souvenés vous de ce Motto, Messieurs les prétendants à tout, et vous, réaliseurs de leurs prétentions.

[XVII] L'Education est aux hommes ce que la taille est aux pierres; quelque soit la peine que l'on prend de la polir(e), une pierre fausse, ou de peu de valeur, ne sera jamais une pierre fine; et la plus grande habilité de l'Artiste ne saura jamais lui donner un prix que la Nature lui a refusée.

A valeur égale, une pierre polie vaut toujours mieux qu'une brute, et une pierre fausse, même, acquiert par la main de l'ouvrier qui sait la tailler, des avantages, qu'elle n'avait pas, et elle vaudra toujours mieux, qu'un[e] autre de la même espèce, qui n'aurait pas eu ce bonheur; l'art peut éguiser les dons de la nature, même en tenir lieu, aux yeux des faux connaisseurs, qui sont toujours le plus grand nombre, mais jamais les remplacer.

[XVIII] Les génies, et les véritablement grands hommes, sont au dessus de l'éducation, il ne faut que des occasions, et un concours de circonstances heureuses, pour développer leurs talens². Condé, Eugène, et Scipion le vainqueur d'Hannibal, étaient bien jeunes, quand ils ont remporté leur première victoire. C'est

(1) Voltaire, *Henriade*, I, 31.

(2) Sur le génie, et la valeur que peut avoir l'éducation dans la formation du génie, cf. XI et la note, XX (application à soi-même) et LIV début.

l'adversité, qui a élevé Henri quatre; sans les malheurs du Béarnais, il ne serait pas comme il l'est encor, le model d'un preux Chevailler, et d'un Roi¹, model plus difficile à imiter qu'à admirer; c'est elle ordinairement, dont l'éducation est la plus sûre, et la moins sujette à caution; il est rare, qu'un homme toujours heureux[x], jamais traversé par la fortune, devienne un véritablement grand homme; c'est le feux qui purifie les mettaux; c'est le malheur qui apprend à l'homme à se connaître; ceux qui ne retrouvent pas en eux-même la force de braver le sort, ne sont que des être médiocres, qui doivent tout aux objets extérieurs qui les entourent; qui sait si, sans la prison de Custring et l'exile de Reinsberg, Frédéric Second serait devenu l'Unique²; la nature, depuis César, ne paraît avoir rien produit de pareil; se reposera t-elle, encor 1800 ans, avant, que d'en venir au troisième ? jamais Frédéric n'a été plus grand à mes yeux, que lorsque les mauvais succès de la Campagne de 57³, au lieu de le déterminer à un [e]

(1) Dans l'*Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 11, Fekete proposait un projet de statue équestre de Marie-Thérèse, sur un pont à construire à Vienne, et qui rappellerait le Pont Neuf de Paris, pour faire ressouvenir tous les peuples d'Autriche « qu'elle travaillait sans relâche à réaliser le vœu du bon Henri IV, de ce vrai Héros de l'Humanité; si elle n'a pas réussi à ce que chaque Paysan eût une poule dans son pot,... ce n'était certainement pas la faute d'une Princesse, etc... » — Sur la popularité de Henri IV parmi l'aristocratie hongroise, v. quelques citations dans : Baranyai Z., *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, xviii. század (1920), p. 16.

(2) Sur Frédéric l'Unique, cf. xxxi et xlv. Voltaire a conté toute l'histoire, qui aboutit à l'internement de Frédéric de Prusse, par son père Frédéric Guillaume I^{er}, dans la citadelle de Küstrin, après exécution des amis et complices du prince (v. *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, éd. Beuchot, t. 70, p. 269 ss.). Le fils se repentit, le père pardonna, le maria avec une princesse de Brunswick-Bevern, nièce de Charles VI, et établit le jeune couple au château de Rheinsberg, construit à l'intention de Frédéric, qui y demeura jusqu'à son avènement (1740), occupé surtout d'études et de correspondances avec savants et gens de lettres, dont Voltaire.

(3) Cf. fin de Lxxxiv. Après une première attaque brusquée en Saxe en 1756, Frédéric reprit les devants en 1757, mais fut battu par Daun à Kollin. Pendant ce temps, les Français de Richelieu et d'Estrées avançaient en Westphalie et en Hanovre, les Suédois en Poméranie, les Russes en Prusse orientale et l'armée de Soubise en Bavière, puis en Saxe : Frédéric II était pris entre cinq armées victorieuses. C'est alors qu'il écrivit à son ami d'Argens (23 sept.) : « Pour moi, menacé du naufrage. Je dois, en affrontant l'orage. Penser, vivre et mourir en roi ». Des expressions analogues, mais non celle-là même, dans ses lettres à sa sœur de Suède, Louise-Ulrique de Prusse, née en 1720, mariée en 1744 à Adolphe-Frédéric de Holstein, qu'en 1743 la Russie imposa à la Suède comme successeur de Frédéric I^{er} (lui-même successeur de Charles XII, mort en 1718) : voir *Politische Korrespondenz*, t. xv (1887) p. 219 (après l'échec de Kollin). Telle lettre à son autre sœur, la margrave de

paix qu'il n'aurait pu obtenir que sous des conditions déshonorantes et onéreuses, ont fait naître en lui la résolution héroïque de vivre et de mourir en roi, comme il l'écrivit à sa sœur de Suède, et de s'ensevelir sous les ruines de sa Monarchie, il court aux Français, les bat à Rosbach, revient, rassemble les débris de l'armée battue à Breslau, et remporte la victoire de Leuthen, qui rétablit ses affaires.

(Université de Strasbourg).

HENRI TRONCHON.

Baireuth (17 sept. 1757) est plus voisine encore, par le ton, de celles avec lesquelles Fekete a dû confondre. — Frédéric battit bientôt à Rosbach (5 nov.) Soubise, qu'on chansonna cruellement en France, pour atteindre à travers lui Mme de Pompadour; sur cette bataille, v. Voltaire encore, *Siècle de Louis XV*, chap. 33, et le récit humoristique des *Mémoires pour servir à la Vie de M. de V.*, éd. Beuchot, t. 70, p. 326. — De là, Frédéric accourt reprendre Breslau à Daun et Charles de Lorraine, qui y avaient pris le marquis de Bevern; après quoi il enlève Liegnitz et Schweidnitz, gagnant la bataille, comme à Rosbach, par une fuite simulée; de ses 80.000 Autrichiens, Daun en ramena 30.000 à peine. — La bataille de *Leuthen* (en Silésie, à l'Ouest de Breslau) qu'on appelle aussi parfois bataille de *Lissa* du nom d'un village voisin, fut gagnée le 5 déc. 1757, malgré une belle résistance de la cavalerie autrichienne de Nádasdy.

LES CARTÉSIENS HONGROIS

I. — UNIVERSITÉS DES PAYS-BAS. THÉOLOGIENS HONGROIS.

Au XVII^e siècle, la scolastique du Moyen âge avait fait son temps. La Renaissance lui avait bien infusé un peu d'esprit nouveau, mais le cartésianisme se répandant avec une rapidité extraordinaire devait lui porter un coup fatal¹. Descartes n'enseignait pas une philosophie, il enseignait à raisonner. Il parlait du doute pour arriver à la certitude et pour construire un système en harmonie avec la foi chrétienne, la source définitive de cette certitude étant en Dieu. Le cartésianisme conquiert d'abord la patrie de Descartes, puis sa patrie d'adoption, la Hollande. Ses premiers disciples sont des Coccéiens. Plus tard on les confondit avec les Jansénistes². Une ligue de théologiens se créa pour réduire au silence la nouvelle philosophie qu'on accusa d'athéisme et dont on interdit la propagation dans les universités. Mais,

(1) A. Baillet : *La Vie de M. Descartes*, Paris 1691. Joh. Gottl. Heineccius : *Elementa Historiæ Philosophicæ*. Editio octava. Berlin 1743.248. II. — J. Brucker : *Historia critica philosophiæ a re-
stitutione litterarum ad nostra tempora*. Tomi IV. Pars altera.
p. 222, p. 259. — E. Saisset : *Précurseurs et disciples de Descartes*.
Paris 1862. — Georges Monchamp : *Histoire du cartésianisme en
Belgique*, Bruxelles 1887. — Francisque Bouillier : *Histoire de la
philosophie cartésienne*. Paris, 1868. p. 254, 279, 429, 486, etc. — K.
Fischer : *Geschichte der neueren Philosophie*. I. Heidelberg, 1912.
Wulf : *Histoire de la philosophie en Belgique*, Bruxelles-Paris 1910,
p. 182. — Jos. Bohatec : *Descartes Scholastik in der Philos. u.
reform. Dogmatik des 17. Jahrhunderts*, Leipzig 1912. — Ber-
thier : *Le mécanisme cartésien et la physiologie au XVII^e siècle*,
Isis 1914. — G. Cohen : *Ecrivains français en Hollande dans la
première moitié du XVII^e siècle*, Paris 1920. — Fr. Ueberweg : *Grund-
riss der Gesch. der Philosophie*. III. Berlin 1924, p. 242. — Baron
Cay von Brockdorff : *Descartes und die Fortbildung der Kartesia-
nischen Lehre (Geschichte der Philosophie in Einzeldarstellungen
Bd. 16/17)* München 1923, p. 121. — Jean Erdélyi : *Histoire de la
philosophie en Hongrie*. Budapest 1885. — Eugène Zoványi : *Histoire
du coccéianisme*, Budapest 1890.

(2) J. KOHLER, *Jansenismus und Cartesianismus*, Düsseldorf, 1905.
— Cf. : Alexandre Koyré : *Descartes und die Scholastik*, Bonn 1923.

comme il arrive, l'esprit prévalut et le cartésianisme réussit à s'infiltrer sous le manteau.

Tout étudiant qui parcourait les Pays-Bas au milieu du XVII^e siècle entendait forcément le nom de Descartes, lancé du haut des chaires, au milieu des disputes, ou discuté dans les thèses. Il était impossible de l'ignorer, surtout à Utrecht (où enseignaient les avant-gardes de Descartes, H. Renier et H. Le Roi, et aussi son adversaire irréductible, G. Voët), mais aussi à Groningue, où S. Maresius et M. Schoockius n'étaient pas de ses partisans, et à Leyde, où J. Revius et J. Triglandius s'alliaient contre lui. Or, à la fin du siècle, toutes ces Universités étaient conquises à l'enseignement cartésien¹.

Les thèses de la plupart des théologiens hongrois qui passaient alors en Hollande étaient inspirées par les adversaires de Descartes. Cependant, parmi les professeurs de théologie, plusieurs sympathisaient avec les Coccéiens, si rapprochés de la pensée cartésienne. En apparence, ils restent sans doute fidèles à leur point de vue dogmatique, mais ils cherchent en réalité à relier les principes cartésiens aux dogmes, à concilier leur respect de la Bible avec la métaphysique et la physique de Descartes, la révélation avec le rationalisme. On aboutit à des transactions et la méthode cartésienne agit le plus souvent à la façon d'une directive secrète, qui force peu à peu les théologiens à se pénétrer de rationalisme sans les convaincre entièrement, et les laisse hésitants entre la théologie et la philosophie.

Adrien Heereboord (1614-1659) qui, avec de Raey, a introduit le cartésianisme à Leyde, demande la liberté complète pour le penseur, mais en pratique il évite autant que possible de prononcer le nom de Descartes pour s'appuyer sur Aristote, St.-Thomas d'Aquin et Ramus. Sa méthode transactionnelle se remarque aussi chez ses disciples hongrois, si nombreux qu'on pourrait parler de l'école hongroise d'Heereboord. En lisant ces thèses, on n'aperçoit qu'à grand-peine combien leurs sujets sont neufs, signes d'une véritable révolution. Paul Kalmár,

(1) St. CHAUVIN, *Lexicon rationale seu thesaurus philosophicus...* Rotterdami, 1692.

de Diószeg, traite de l'importance de la cause agissante (1652), de l'ordre et de la combinaison des motifs logiques (1652) de la combinaison des axiomes (1654); Michel G. Báthori, de la distinction des choses (1653); Bertrand Bausner, du mécanisme du cœur humain (1654), de l'interprétation de la métaphysique (1654), de l'harmonie des parties du corps humain (1656); Etienne K. Csengeri, de l'usage de l'intelligence humaine dans la théologie (1654); Jean Kalocsa, de Debrecen, des modes des choses (1654), de l'origine des formes matérielles (1654); Samuel Köleséri, des lois scientifiques (1655). Toutes ces thèses eussent pu être soutenues par les philosophes les plus orthodoxes et les plus respectueux de la tradition.

Le Coccéen Abraham Heydanus (1597-1678) présente une personnalité plus accusée. Il est un de ceux qui ont le plus bénéficié de l'influence de Descartes. Il prêche le doute sur toutes choses sauf sur l'existence de Dieu. Huit thèses hongroises lui sont dédiées. Ce sont celles d'Etienne K. Köble, de Bükkös; Etienne Csengeri; André Korocz, de Seps; Jean Farkas, de Losoncz; André K. Komáromi; Georges Körösi; Alexandre Felvinczi; Jean Sági.

C'est Chr. Wittich, autre grand théologien de Leyde, qui a le plus fait pour rapprocher l'ancienne théologie et le cartésianisme (1625-1688). Le nom de Descartes ouvre et ferme sa carrière. Son principal souci est d'obtenir la reconnaissance de l'autonomie de la philosophie en présence de la théologie. « C'était un pilier en partie cartésien et rationnel, et il s'était fort appliqué à concilier l'Ecriture sainte et la philosophie, ce qui, avec sa théologie cartésienne, l'exposa à plusieurs critiques qu'il fallut repousser », dit de lui Bayle. Entre 1672 et 1686, il eut vingt-cinq disciples hongrois.

Burmahnn (1632-1679), le grand disciple de Coccejus, fut des premiers à comprendre la mission de Descartes. Professeur à Utrecht, il touche à Descartes sans renoncer à la scolastique. Ses ennemis le traitent de disciple de Spinoza. Son esprit se transmet à seize étudiants hongrois, parmi lesquels François Fóris Otrokocsi (*Disputatio theologica de vocatione Abrahami, juxta lo-*

cum Genes. 12, vers. 1. 2. 3... Ultrajecti 1672) est le plus remarquable.

A Franeker, Chr. Schotanus traduit en vers la métaphysique de Descartes, qu'il place au même rang que la Bible. Il présida douze thèses hongroises. Par lettre, il félicite Pierre Baka de Szathmár, en dispute avec Maresius. Parmi ses disciples, on compte Jean P. Mezölaki et Etienne F. Tolnai connus par les agitations du puritanisme hongrois. Très proche de son esprit, J. van der Waeyen a eu onze thèses hongroises à présider.

Dans ces thèses, rien, semble-t-il, ne doit retenir notre attention. Il y est question du pardon des péchés, de la liberté chrétienne, de l'église chrétienne, de la providence : rien qui détone, qui sorte du cercle habituel des sujets orthodoxes ou purement coccéiens. Toutes ces thèses sont un indice de la direction d'esprit des maîtres, et manquent d'originalité. Mais elles trahissent les mouvements d'opinion de l'époque. Elles forment le terrain anonyme où prit racine le calvinisme éclairé du XVII^e et du XVIII^e siècle. Et l'idée du moins est neuve, qui enseigne la liberté de contradiction envers la tradition et l'autorité, envers Aristote, Saint-Thomas et Suarez. Le doute est nouveau; la passion de l'analyse est nouvelle. L'élément le plus estimable de la mission historique de Descartes, héritier de la Renaissance, est d'avoir su reconnaître que le but n'est pas l'essentiel, mais la route qui y conduit. Ce fut peut-être la première fois que « l'idée philosophique » suscita chez les Hongrois tant d'avidité pour apprendre. C'est un monde livresque, abstrait sans doute, mais jadis frémissant de vie, d'où le rationalisme hongrois a tiré ses titres au droit de cité en Europe et d'où le caractère calviniste a tiré sa forme définitive.

M. Alexandre Roëll (1653-1711), d'abord à Franeker, puis à Utrecht, rationalise la théologie suivant les intentions de Descartes. A ses yeux, l'esprit est tout, principe, mesure, autorité sans appel, et c'est de là qu'il déduit la vérité divine de la Bible. Il conserve jusqu'au bout la pureté de son calvinisme, même aux dépens de la théologie. Ses disciples sont : Georges Batai (*Disput. philosophica theologica naturalis*, Franeker, 1688), André Diósi (*Disp. philosophica de constantia*, Franeker,

1689), Joseph Felfalusi (*Disp. philosophica de innata Dei idea*, id, 1689), Georges Vecsei (*Dissertatio metaphysica de lumine mentis naturali*, id. 1692), André Zilahi (*Dissert. metaphysica de cultu Dei rationali*, id. 1699). On rencontre dans ces thèses trois points favoris : l'un souligne le « concursus rationis et Sacrae Scripturae »; l'autre étudie l'exercice théorique et pratique du doute; le troisième défend le rationalisme contre l'accusation d'athéisme.

Roëll professa jusqu'au XVIII^e siècle. Grâce au grand nombre de ses élèves hongrois, il assura la continuité de la tradition cartésienne en Hongrie. Nicolas Csekei et André Czeglédi sont les derniers qui aient soutenu une thèse devant lui. Il est assisté de Ruard Andala. Ce dernier, philosophe de Franeker et coccéen, est une des dernières sentinelles cartésiennes. Descartes est désormais entré dans l'histoire au même titre qu'Aristote et Suarez. La dualité d'Andala appartient à un type en voie de disparition : il jure par Descartes, sans rien abandonner de sa fidélité au dogme. Ses disciples hongrois apprennent au moins de lui la compréhension méthodique du monde cartésien. Trois d'entre eux soutiennent en thèse trois chapitres de Descartes : Joseph Deáki (*Paraphrasis in principia philosophiae Renati Descartes... Pars octava*, Franeker, 1710); Etienne Enyedi, *Paraphrasis... pars quarta*, id. : Etienne Szödi, (*Paraphrasis... pars quinta*, id.). Un quatrième, André Debreceni, étudie les relations entre Dieu, l'âme et le corps. Entre le corps et l'âme, pas d'union essentielle : Dieu est la cause agissante des phénomènes parallèles dont ils sont le siège.

Rappelons pour mémoire quelques-uns des théologiens de marque pour qui le rationalisme était un terrain de rencontre : J. Valckenier (Franeker), H. Witsius (Leyde), Steph. Le Moyne (Leyde), J. Gaillard (Leyde) et Campegius Vitringa, le plus important (Franeker). Chacun a son escorte hongroise. Le cartésianisme n'est qu'un facteur passif dans leur vie, il ne joue pas le rôle d'agent transformateur, et même le piétiste Witsius le rejette entièrement.

II. — PHILOSOPHES.

On constate moins de réserve chez les philosophes.

La première, l'université d'Utrecht légittima la nouvelle doctrine en donnant une chaire à Henri Renier, ami personnel de Descartes. On sait que c'est de l'entourage de Renier que sortit H. de Roy, professeur de botanique et de médecine analytique à Utrecht depuis 1638. Il fit sienné toute la doctrine de Descartes, au point que son radicalisme surprit Descartes lui-même, qui le renia publiquement lorsqu'il le vit pencher vers le sensualisme. Ses disciples hongrois, Samuel Enyedi (1651), Jean Sikó (1651), Etienne Némethi (1652), Jean Gunesch (1658), Georges Kovács de Tata (1670), le sont en même temps de Voët, et ne discutent que de sujets rigoureusement médicaux. Il est intéressant de noter qu'une de ses œuvres se trouve dans la bibliothèque de Nicolas Zrinyi, ce qui, d'ailleurs, ne prouve rien en faveur d'un cartésianisme caché du poète hongrois.

Descartes approuve par contre J. de Raey qui essaie de concilier Aristote et le cartésianisme. Suivant la tradition, Descartes voyait en lui le dépositaire de son enseignement. Deux thèses, celle de Martin Dési et celle de Jean Köpeczi témoignent de l'influence de Raey sur la pensée hongroise. Ce sont deux sujets de physique, imprégnés de la méthode cartésienne, surtout le deuxième, qui traite des comètes.

L'enthousiasme des premiers initiés revit en J. de Bruyn (1620-1675). Trois des thèses qu'il présida font à peine deviner ce qu'il a transmis de ce *partisanisme* à ses disciples, Jean Pósaázi, Paul P. Görgei et Michel Dobrai. C'est encore la thèse de Dobrai sur la cause des erreurs qui permet le mieux de mettre en œuvre la méthode de Descartes.

Près de Bruyn on place son jeune collègue, Burcher de Volder (1643-1709), de qui émane l'ambiance spéciale aux chercheurs de la nature. La grande figure de Descartes a des proportions héroïques, mais les élèves de de Volder voient en lui un être surhumain : c'est le « prince des philosophes » ou bien le « philosophe » au sens absolu du mot. Psychologiquement, il est curieux de constater leur appel constant au dogme. Ils s'ef-

forcent de se persuader que le doute et la foi ne s'excluent pas.

Tob. Andreae, (1604-1674), professeur d'histoire et de grec à Groningue, prit parti pour Descartes contre le Roy, mais il n'eut qu'une seule thèse hongroise à présider.

Parmi les partisans de Descartes, un des plus indépendants fut Arnold Geulincx. Il perdit de ce fait sa chaire de Louvain et il se rendit à Leyde où Heidanus lui en procura une autre. Les thèses le nomment toujours à côté de Descartes. La solitude où il vivait et son isolement scientifique sont peut-être la cause du petit nombre des thèses qu'il a présidées : celles de Paul Hunyadi (*Disp. philosophica de reciprocatione maris*, Leyden, 1669), et de Martin Szilágyi (*Disp. philos. de corpore in universum spectato*, I-III, Leyden 1669). Dans cette dernière, tout se concentre autour de l'occasionalisme. Sans l'intervention divine, aucune communication n'est possible entre l'esprit et la matière.

Le rôle de Poiret (1646-1719) est trop connu pour y insister. Dans les cercles piétistes et mystiques du XVII^e et du XVIII^e siècles, aucun nom n'éveille plus d'intérêt. Les Hongrois le connaissent de réputation, surtout ceux qui sont élèves de Burcher de Volder, Jean Pap de Szathmár, fait appel à Poiret pour prouver l'existence de Dieu.

III. — NICOLAS APÁTI. POIRET. SPINOZA.

Au groupe de Poiret à Amsterdam appartient un jeune théologien de Debrecen, Nicolas Apáti¹, (1662-1724). La Hongrie et l'Europe ont rarement trouvé de contact plus spontané qu'en Apáti. Il fut élève de Georges Mártonfalvi, de Paul Lisznyai et de Martin Sylvanus-Szilágyi. Il emporta de l'école une discipline intellectuelle, comme d'autres en emportent la connais-

(1) Cf. *Vita triumphans civilis, cive universa vitae humanae peripheria ad mentem illustris herois et philosophi D. Renati Des Cartes : ex unico centro deducta. Autore Nicolao Apáti Pannonia Debrecinensi. Amstelodami... Anno 1688. Epistola nuncupatoria.* — V. encore : Etienne WESZPRÉMI, *Succinta medicorum Hungariae et Transilvaniae. Cen. tertia. Decas I. et II. Tom. IV, p. 15.*

sance du latin. C'est près de Szilágyi qu'il entendit pour la première fois le nom de Descartes, mais il était cartésien avant la lettre. Il parcourut toutes les Universités de Hollande, non pas par goût de l'aventure mais pour épuiser sa soif infinie de science. Chaque ville a été pour lui une source nouvelle. Toutes les sciences et toutes les disciplines sont représentés parmi ses maîtres, ses amis, ses connaissances. Il fut lié avec tous les grands personnages de l'époque. La plupart étaient cartésiens, ou du moins coccéiens, tous hommes « ne reconnaissant au-dessus d'eux d'autre maître que la conscience ». Il vécut à Amsterdam après 1680 près de Nicolas Kis Tótfalusi. Une amitié fidèle les lia dès l'instant où ils se rencontrèrent. Il mit certainement à profit les nombreuses relations de Tótfalusi, et son goût aussi. Dans son livre de souvenirs, parmi les noms cités, on rencontre ceux de Voët, de J. van der Wayen, Vitringa, Witsius et celui de Jurieu. C'était un calviniste guerrier, fanatique, qui s'était enfui de France, « Goliath des protestants », chiliaste illuminé, combattant de droite et de gauche contre les catholiques, les mystiques, contre Bayle, contre Poiret. Il venait justement de conclure une trêve quand Apáti fit sa connaissance et il reprenait ses forces pour continuer, mais quelques indices semblaient faire prévoir sa conversion mystico-sentimentale. C'est pour 1689, l'année même où Apáti rentre dans sa patrie, qu'il attend de l'intervention divine, de la venue de l'Antéchrist, la transformation du protestantisme. Apáti entendit donc de très près ses disputes et nomme souvent Jurieu, mais celui-ci n'a pas exercé une grande influence sur lui, et cela sans doute à cause de son amitié pour Poiret.

Apáti, éclectique, s'intéresse à tout mouvement des sectes, toléré ou illicite; il nomme parmi ses maîtres Louis de Wolzogen, ce pasteur mondain de la communauté wallonne d'Utrecht, qu'on accuse de socinianisme. Il a une singulière aventure avec un philosophe errant, Théophile Cosmopolite, qui se fait appeler plus tard Mercure Théophile Cosmopolite, parle sept langues, croit à la transmigration des âmes, pythagoricien panpsychiste, un de ces illuminés errants qui inondèrent la Hollande au XVII^e siècle. Apáti le rencontra par deux

fois, en 1686 à la Haye, et en 1687 à Groningen. Et peut-être n'est-ce pas uniquement le hasard qui fait que le propriétaire du bateau qui le transporte d'Amsterdam à Dantzig est un prédicateur mennonite.

En 1686 et 1687, il soutient une thèse, d'abord sous la présidence de Wittich et de Gaillard, puis sous celle de Gaillard seul. Ses thèses de théologie montrent qu'il s'exerça à la mystique la plus nébuleuse, la moins ressassée, à la littérature cabalistique. Menasse b. Israël (1604-1657), rabbin d'Amsterdam, l'adversaire de Spinoza, fait autorité en la matière. Il est ami de Gérard Vossius et de Rembrandt qui a fait son portrait. Il correspond avec Grotius, avec le mystique Frankenberg, avec Christinè de Suède, avec le Père Huet. Mendelssohn traduit en allemand son apologie des Juifs. Dans les milieux que fréquente Apáti, on en parle souvent. Il le place auprès du grand philosophe juif du Moyen Age, « celeberrimus ac doctissimus Rabbīnorum Maimonides », comme représentant du point de vue panpsychiste.

Apáti oppose à la croyance aux démons du panpsychisme, la conception de la nature mécanique de Descartes. Descartes est la constellation de son firmament, son idole infaillible. Bien qu'il ne soit pas douteux que la mode et l'ambiance aient eu leur part dans la formation du cartésianisme d'Apáti, c'est un fait qu'une sympathie sur laquelle on ne peut se tromper le liait à Descartes. Tous ses hommages, tout son respect vont au philosophe et à l'homme. Descartes est le « Magnus ille Heros, Sanorumque philosophorum facile Principilus, Nobilissimus D. ». (*Vita triumphans* p. 19). Il est le héros et le philosophe qui a sorti du puits la vérité longtemps introuvable. Savant et modeste à tel point qu'on ne sait laquelle des deux choses dominait en lui : sa science ou sa modestie. Il soutenait jusqu'au bout ce qu'il savait être la vérité. Il ne diminuait en rien les anciens. La pureté de sa vie désarmait la calomnie. Il personifiait la générosité, ce qui suppose une vie rationnelle selon une volonté libre. C'était l'idéal de constance : « Magnus ille heros et philosophus D. Cartesius, cui quot Cicadas, Hepiolas, Grillos, ne dicam Diras incantabant malevoli; qui tamen semper fuit... Vir quadratus

et sine mutatione : Ingeminando saepe, Candide et Genereose ». (Vita T. p. 82).

L'influence de Descartes sur Apáti se manifeste dans la terminologie, dans la méthode et dans l'éthique. Il le guida de l'incertitude la plus universelle au but suprême de la « *vita triumphans* », à l'universelle certitude métaphysique, depuis la connaissance de soi jusqu'à la compréhension la plus intime du monde. La liberté de la pensée et de l'idéalisme, la conviction que la possibilité de concevoir la réalité réside dans la puissance de l'entendement, que le libre arbitre est le pilier le plus ferme de la connaissance de soi et l'assurance la plus évidente de l'origine divine de l'homme, la puissance et l'indiscutabilité des valeurs mathématiques exactes, voilà les éléments qui ont pénétré la conception qu'Apáti se faisait du monde. Dieu est le grand mathématicien « *qui Pondere, Mensura, Numero Omnia fecit* » (V. T., Epistola Nuncupatoria). Contre le panpsychisme, Apáti allègue qu'il n'est que « *Conjecturae irrationales, frugales et temerariae, non Demonstrationes certae, Mathematicae, solidae et cum Recta Ratione pari passu ambulantes* ». C'est certainement le point extrême où soit arrivé un Hongrois soit pour idéaliser Descartes, soit pour absorber sa doctrine. Comparé à Jean Csere, l'écart est frappant. Apáti se sent un membre de la famille cartésienne. C'est qu'il connaît parfaitement les œuvres de Descartes. Il y a eu facilement accès dans les huit volumes des œuvres complètes parus entre 1670 et 1683.

L'influence de Descartes est renforcée par celle de son ami et disciple, Louis de la Forge, dont les opinions semi-occasionalistes durent aussi agir sur notre savant.

Intellectuellement, Descartes n'a pas, ne pouvait pas avoir de rival, mais Poiret domine la sensibilité d'Apáti. Quand Apáti parle de Poiret, ses accents trahissent une proximité plus humaine, plus sensible. « *Poiret, Metaphysicus Inauditus et Subtilissimus, Vir Sancta Charitate nobis devinctissimus* » (V. T. Ep. Nuncup... Poiret, Amicus Noster Singularis » (id. 28). Il a un manuscrit prêt à imprimer qu'il lui montre à Amsterdam, et à ce propos, plus tard, il parle de l'amitié qui le liait à Poiret.

Le cartésianisme est la philosophie de l'intelligence

autonome, de la raison constructive et créatrice. Poiret déteste les pharisiens de l'intelligence, les traîtres du cœur. Il enseigne la théologie pratique d'une foi désintéressée, sans église et sans dogme, le sentiment autonome, la charité pure. Il ouvre à Apáti les sources de la mystique de l'ascète médiéval, de l'ancien catholique et du nouveau protestant; il attire son attention sur J. Böhme, et son disciple le plus noble, A. de Frankenberg. Sans ses encouragements, Apáti eût-il osé au nom de Thomas a Kempis et de Hugo a Scto Victore, commencer sa « Vie Triomphale » ? Eût-il osé au nom de leur science et de leur zèle chrétien, ranger ensemble Zwingle, Luther, Sébastien Franck, Frankenberg, Böhme? (V. T. p. 115; Calvin est absent de l'énumération). Selon Apáti, l'antidote le plus efficace à nos instincts dissolus est « amor Dei, quem naturalis cognitio in animis nostris excitat ». Cette passion est la plus sainte de toutes. Tant que notre libre arbitre nous confie à Dieu, nous pouvons nous libérer des autres passions, corriger les faiblesses de notre âme, supporter les souffrances de la maladie et les déboires de la vie. (V. T. p. 48). La notion de charité disciplinée pourrait être d'origine cartésienne. Mais lorsque plus tard Apáti dit qu'il faut mettre cette charité en pratique avec les autres remèdes, car on ne peut être heureux en les connaissant sans les employer, de même que le malade cherche, non pas le médecin qui parle bien, mais celui qui guérit, il emploie la méthode et le vocabulaire de Poiret (cf. Poiret : De l'immortalité de l'âme). C'est encore plus visible lorsqu'il s'enflamme soudain pour l'utopie moderne de l'union mystique; cette position heureuse où l'homme n'est pas écrasé par le mal, où l'envie ne le mord pas, où il vit dans la plus grande paix de l'âme et se réjouit en Dieu. (V. T. p. 49).

« Nullum odium theologicum », ce désir est compréhensible surtout chez Apáti, élevé au milieu des luttes théologiques à une époque où il y a autant de vérités que de sectes religieuses, alors que chacun était prêt à mourir pour sa foi, mais cherchait à faire mourir tout homme dont la foi était opposée à la sienne; où l'équivoque et l'ironie salissent les deux plus grands idéals de l'humanisme : la tolérance et la liberté de pensée. L'im-

partialité d'Apáti n'en est que plus digne de respect. Selon lui, les princes doivent veiller sur la religion pure, mais ils ne doivent pas la poursuivre par les armes, et ne doivent pas attenter à la conscience. Car telle est la nature du libre arbitre humain, « ut semper determinet et nunquam determinetur ».

La conclusion de ce concours d'influence, de nombreuses lectures et de deux ans d'études, fut le chef-d'œuvre d'Apáti, cette « Vie Triomphante » déjà citée, qui parut en 1688 à Amsterdam, avec l'aide intellectuelle et morale du Conseil des Echevins et peut-être de Michel Apafi, prince de Transylvanie. Il en voulait faire un manuel de philosophie pratique et morale, pour fournir au lecteur une directive destinée à lui donner le sens du monde physique et intellectuel et à lui permettre de remplir son devoir suivant sa situation, qu'on soit prince ou sujet, employé ou ouvrier, prêtre ou laïque, en paix ou en guerre. Une partie de l'œuvre est héritière de cette imposante littérature anthropomorphique qui, de la Renaissance à Descartes et Leibniz, dans un cercle toujours plus vaste dans une matière toujours plus riche, avec des moyens toujours plus délicats, se consacre à l'analyse de l'homme. C'est un monde taillé à la mesure de la « raison » cartésienne. L'examen exact des actions humaines signale la route qui conduit au triomphe de l'homme. C'est donc bien la Vie Triomphante. C'est ainsi qu'Apáti explique le titre de son œuvre. Il revient toujours à la notion du libre arbitre. « Le libre arbitre est la mesure de nos actes, pendant notre vie, il est comme un chef que nous devons suivre et avec lequel nous triomphons ». (V. T. p. 98).

L'Ethique de Spinoza parut en 1677, l'année de sa mort. Dès lors, pas de nom plus exécré que le sien. Ses contemporains sont en désarroi, ils ne comprennent pas, ils comprennent mal. Sa méthode est celle de Descartes mais le monde qu'il construit est tout différent. Sa solution des vieux problèmes est toute neuve. Ce monde « un et tout » paraît sub specie aeternatis en tous ses éléments. Dieu est la grande loi, la cause en soi, il ne peut se surpasser. Plus de liberté individuelle, plus de commencement ou d'intervention. Dieu permet qu'on l'aime mais ne donne rien en retour. Il n'a ni passion, ni

pitié. On comprend que Spinoza ait été accusé de fatalisme et d'athéisme. Cent ans passèrent avant que Lessing, Herder, Goethe ne le réhabilitassent, avant que Jacobi ne le nommât grand et saint.

Il fallait un courage surhumain au XVII^e siècle pour s'avouer partisan de Spinoza. Toutes les sectes religieuses et philosophiques, sans distinction, s'entendaient pour le maudire. Naturellement les étudiants, témoins de ces persécutions, l'évitaient soigneusement dans leurs thèses, et ils se soumettaient à l'opinion de leurs maîtres. Par exemple, Georges Hegyfalusy, dans sa dissertation dédiée « aux Luthériens justes et constants habitant Győr », passe en revue de nombreux philosophes, et, obligé de nommer Spinoza, le traite de « demens » et « absurdissimus ». Poiret fut un des alliés les plus forts des adversaires de Spinoza. Apáti devait naturellement subir l'influence de Poiret et détester Spinoza.

L'Éthique parut signée seulement des initiales de l'auteur, mais Apáti savait qui se cachait derrière. Certains prétendaient qu'en réalité la liberté n'existe pas, que tout est déterminé et inévitable :

« Quod ipsum, non ita pridem in furfureo et spinoso suo scripto Anonymo B. S. in lucem et memoriam revocare : immo in Thronum et suggestum collocare studuerat. Verum ut putidissimum hocce Azylum tenebrosissimae ignarorum Atheorum Spelunca e fundamento corruat, Rectae Rationis runcina : h. e. vero de re ipsa judicio, ab omni opinionum fuco libero, quamvis breviter; tamen animose, studioso pectore aggrediemur ». (V. T. sectio I, p. 1 et 2).

Ses escarmouches avec la fatalité ne sont qu'un prétexte dialectique pour conduire à la question qui l'intéresse le plus : le libre arbitre. Dieu est un être absolument indépendant, parfait et libre. Cette liberté est « indifferens ». Cette indifférence est le principal argument pour la Toute-Puissance divine. (V. T. Sectio II. De existentia Dei et libertatis illius, quae consistit in indifferentia). Il a mis le libre arbitre en l'homme au moment de la création, de son propre gré, et lui a permis de l'aimer en récompense, sans obligation :

« Ergo Ego, Tu et Ille, aspiramus ad Imaginem seu

Similitudinem Summi Opificis, ad eamque nos esse liberos », et plus loin : « *Deum summe perfectum esse, libertatem in homine positive existere, cum Libertas sit Realitas; Ita ut quivis Fatistarum stupidissimus Agaso, insensibus lapis atque idolum, perversissimique ingenii sit oportet instar B. S. quem haec convincere non possunt* ». (*Select. III. De Voluntate Dei Creandi Hominem*).

Le libre arbitre individuel détermine tout, par contre rien ne le limite. L'indifférence métaphysique est le plus grand des dons de Dieu. C'est en quoi Apáti se rapproche le plus de Descartes et de Poiret, en s'appuyant sur la tradition stoïcienne. Il n'est pas original. Ce qu'il dit des passions, on le trouve chez Descartes, sa psychologie lui vient de Vives et de Cardano. Poiret et Descartes ont traité avant lui le problème du « *summum bonum* ». Tout passe, tout est relatif. Il incline vers l'aveugle fatalité antique, après avoir réfuté le déterminisme de Spinoza, et s'appuie sur le « *Tout est vanité* » de l'Écriture. Il se souvient de son enfance, de la destruction de Debrecen et, en vers latins, perpétue le souvenir de son père.

Suit la mise en pratique de ces principes. Il trace le tableau idéal de l'homme, craignant Dieu, respectant les lois, haïssant le suicide. Il le suit dans toutes ses relations avec la société. Il se modèle toujours sur Descartes et Poiret, mais il se confie aussi à des « spécialistes » : en matière de psychologie, à Perkins, Coccejus et Amesius; en droit, à Huber; en droit naturel et international à Selden, Hotomanus et à Grotius et son école européenne; en politique, à Hobbes. Dans ses domaines, pour lui si étrangers, il conserve le tour le plus moderne; il pense comme un homme de l'Europe occidentale. Ce qui ne l'empêche pas de mettre en branle tout l'appareil antique. Il nomme même Saadi, le poète des roses, qui lui est parvenu dans une traduction latine.

Parmi les sources immédiates d'Apáti, nous n'avons pas encore nommé Antoine Le Grand, né à Douai, mais fixé plus tard en Angleterre où il se fit propagateur de la foi catholique. Il fut un ardent cartésien. Son livre « *Institutiones philosophiae secundum principia R. Cartesii nova methodo adornata et explicata*, (Lond. 1672)

servit de modèle à Apáti pour la construction intérieure de la Vie Triomphante. Certaines idées sont ainsi arrivées jusqu'à Apáti, qui lui seraient difficilement parvenues par un autre canal.

En 1689, Nicolas Kis Tóthfalusi confie à Apáti le soin d'accompagner en Hongrie les exemplaires de sa Bible imprimée à Amsterdam. Apáti s'embarqua le 5 septembre et arriva après un long et aventureux voyage. Il remplit sa mission, mais, du même coup et définitivement, sa carrière scientifique prit fin. Son rôle de prêtre l'absorbe et il s'occupe aussi de médecine; il écrit peu, rien que des textes édifiants qui, sauf une lettre de condoléance, demeurent en manuscrit.

IV. — POIRET ET ANDRÉ TEUTSCH. SAMUEL KÖLESÉRI.

L'œuvre philosophique la plus connue de Poiret : « De eruditione, triplici, solida superficialia et falsa. Amst. 1692 », met en valeur le rôle de la raison passive en face de la raison active de Descartes. André Teutsch (1669-1730), médecin de la ville de Nagyszeben et juge royal, en donne une préface non moins célèbre, d'une méthode originale, publiée en Transylvanie, en 1708. Il l'avait certainement rapportée d'Utrecht, où il avait passé sa thèse en 1693 sous la présidence de Leusden. Tout son respect va à Descartes, mais sa Préface indique qu'il est le disciple de Poiret. Le bonheur consiste à connaître la vérité. C'est pourquoi nous la cherchons tous. Qui peut la découvrir au travers des obstacles qui l'offusquent? Il faut un rayon divin qui éclaire pour nous le chemin où la lumière de la foi rencontre la lumière de la nature. Disons en passant que c'est le premier livre paru en Hongrie où il soit question de Spinoza.

Teutsch est un humaniste sensible, il s'occupe de réformes pédagogiques, traduit des psaumes, édite Thomas à Kempis et prend ainsi place dans le groupe de Poiret. On voit donc qu'en dehors d'Arndt, de Spener, de Halle, il existe une forme plus septentrionale du piétisme hongrois : la mystique calviniste des Pays-Bas. Teutsch n'est pas le seul Transylvain qu'ait touché l'influence de Poiret. Son contemporain, Samuel Köleséri (1663-

1732), médecin à Szeben, naturaliste réputé, conseiller du gouvernement, membre d'une multitude de sociétés étrangères, avait été étudiant à Leyde et à Franeker. En 1709, il publia la « *Théologia pacifica* » de Gardenius, pour la propagation de la charité chrétienne selon l'esprit de Poiret. Köleséri en écrivit la préface. Chaque phrase est digne de Poiret lui-même. Il faut éteindre la race du vieil homme pour permettre au nouveau de naître, amant de la paix, pitoyable, ignorant l'égoïsme et la vanité. Seul cet homme nouveau peut compter sur l'amour de Dieu.

V. — CARTÉSIENS ALLEMANDS.

CLAUBERG. MICHEL RHÉGENI. TSCHIRNHAUS. THOMASIVS.

L'Allemagne n'ouvrit que lentement ses frontières au cartésianisme. Mais la néo-scholastique de Melancthon ne put longtemps le tenir en échec et il s'infiltra dans les régions voisines des frontières occidentales où le coccéanisme avait préparé le terrain. Les sociétés « linguistiques », les princes calvinistes, les huguenots réfugiés sont les propagateurs du Cartésianisme. On en trouve en plus ou moins grand nombre dans toutes les villes allemandes à la fin du siècle : la plupart, qui doivent leur chaire à des princes, défendent le cartésianisme, non seulement par conviction, mais par politique. Leur grand souci, c'est de déjouer le contrôle ecclésiastique et, vers la fin du siècle, de dépister la célèbre censure du P. Huet. Mais c'est la littérature française et Leibniz qui ont répandu ce qu'il y avait de plus viable dans la doctrine cartésienne.

Les luthériens hongrois fréquentaient uniquement les universités luthériennes et sont vaccinés à l'avance contre la contagion. Il leur manque, pour les remuer, l'ambiance d'inquiétude intellectuelle propre aux villes hollandaises. Une seule thèse, celle de Daniel Martini, est soutenue devant un cartésien, *Petermann* : le sujet regarde la technique médicale. La plupart des thèses sont anti-cartésiennes : celle de Georges Tutius, de Transylvanie, traite de l'athéisme de Descartes sous la présidence de Valentin Greissing, le futur recteur de Brassó (*Exercitatio Academica prior... et posterior de*

atheismo opposita imprimis Renato des Cartes... Wittenberg, 1677). Mathias Kreher prouve à Descartes que ses conceptions ont dangereusement atteint toutes les sciences. Jean Sartorius de Eperjes, approuve la thèse d'Ephraïm Kerstens, de Dantzig, qui nie que l'idée innée d'un Dieu soit une notion cartésienne, etc. Guillaume Daniel Moller, malgré son piétisme, fait preuve de plus de compréhension. Il bâtit rationnellement sur des fondations scolastiques. On peut le comparer aux meilleures autorités du XVII^e siècle finissant. L'opinion des Hongrois sur Descartes, opinion toute imprégnée de l'esprit allemand, se montre dans la dispute de Lócse, avec Jean Schwartz, professeur à Eperjes, comme président et Georges Sitnay, ancien élève d'Osiander, pour « *defendens* » (1683). La thèse est toute nourrie aux sources scolastiques de l'Europe centrale. La question principale est celle de la vérité de la logique, de l'apodictique. Cette vérité s'appuie sur Aristote, et Descartes, ainsi que Wittich, la mettent en danger. Selon Sitnay, ils n'ont pas réformé, ils ont déformé la philosophie universelle. Avec le « *Cogito, ergo sum* », toute sécurité est détruite, on est incapable de distinguer le rêve de la réalité, alors que, là où il n'y a rien, on ne peut ni douter, ni penser.

Georges Vörös, de Modor, est un isolé. Il a dû aller aux Pays-Bas; il nomme Raey « *amicus noster honorandus* ». Il traite Aristote en idole tombée, nie le vide avec Descartes et nie que la quantité diffère de la matière. Quarante ans plus tard, cela était devenu un lieu commun, même à Iéna.

Le cartésien allemand qui fait le plus autorité est Clauberg (1622-1665). Son œuvre n'est qu'une longue apologie du maître. Il est l'auteur de la première logique d'esprit cartésien. C'est l'orateur spiritualiste opposé au matérialisme sensuel de Le Roy. Il eut sur le tard un élève hongrois : Rhégeni.

Nous savons peu de choses sur Paul Michel Rhégeni¹. Il naquit à Kolozsvár et il passa en Allemagne entre 1684 et 1690. A trente ans, à Leipzig, il se conver-

(1) J. SEIVERT, *Nachrichten von siebenbürgischen Gelehrten*, Vienne, 1789, p. 352. — Joseph BENKÖ, *Transsilvania*, Vienne, 1778, II, 408.

tit : d'unitaire il devint luthérien. En 1688, dans sa « *Summaria dissertatio de oeconomia redemtionis nostrae per Christum partae... Leipzig* », il dit de lui-même : « *Olim quidem unitariorum religioni, nunc vero Evangelicae-Lutheranae addictus* ». L'affaire fit tant de bruit que les historiographes de l'époque jugèrent utile d'en parler. A Leipzig, il est élève de Petermann et prend contact avec les œuvres de Clauberg qui lui présente le cartésianisme pur. Sa première œuvre est un manuel qui s'appuie sur l'autorité de Clauberg : « *Johannis Claubergi specimen logicae cartesianae, Leipzig, 1689* ». En réalité Clauberg ne fournit que le cadre.

Rhégeni dédia d'abord le *Specimen* au comte Tschirnhaus (1651-1708). Ce n'était pas acte de courtoisie : Tschirnhaus est le plus grand cartésien allemand de la fin du siècle, partisan et parent spirituel de Spinoza, ami de Leibniz, précurseur immédiat de Newton. Personne n'échappait à l'emprise de son individualité. Il est si convaincu de l'infailibilité de la méthode mathématique que le fait ne lui semble jouer que le rôle d'un contrôle postérieur, et il ne s'arrête que devant le fait divin. Cette dualité rationaliste-empirique se déploie dans le « *Medicina mentis* », paru en 1687, l'année de l'arrivée de Rhégeni à Leipzig. Dans le *Specimen*, ce dernier prit parti pour Tschirnhaus et attaqua Thomasius et l'éclectisme.

Thomasius fut le premier à implanter dans la littérature allemande l'idée bourgeoise. Il est précurseur de Gottsched et on ne concevrait pas Goethe ou Humboldt sans lui. Sa première œuvre fut un défi jeté aux Cartésiens. « Comment trouver la vérité entre les faux jugements des Cartésiens et les idées fixes des péripatéticiens ? »

L'introduction, avec ses constantes allusions blessantes, servit à Rhégeni de prétexte pour abattre Thomasius. Il savait qu'il allait avoir affaire à forte partie, mais par cette attaque il obtenait immédiatement droit de cité dans la République des Lettres. Dans le *Specimen* il annonce la bataille. Ses objections sont toutes de principe et elles se ramènent à l'opposition contre Descartes, à l'éclectisme et au manque de méthode de

Thomasius. Il lui reproche de ne pas philosopher « legitimo modo et ordine », de ne pas admettre le rôle du doute dans la méthode scientifique, de ne pas voir nettement la différence substantielle de l'âme et du corps, de croire l'âme matérielle et mortelle; suivant les tendances de la philosophie antique, de faire commencer l'histoire de la philosophie à la création du monde; de s'occuper de scolastique. Il se défend de voir dans le cartésianisme un simple renouveau de la philosophie platonicienne, et il demande à Thomasius de quel droit il nomme son introduction « *vera et certissima* » ?

Thomasius eut vent de l'attaque longtemps à l'avance. Le titre du *Specimen* circulait en copie longtemps avant la publication. Le prestige de Thomasius dépend de cette attaque. A cette époque, il ne se soutient que grâce à des leçons ou à des travaux littéraires. Il réussit à se procurer quatre feuillets du livre sous presse. Et s'il ne répond pas à Rhégeni, c'est qu'il vit alors (à partir de 1689) ses années les plus orageuses, disputant contre les théologiens orthodoxes de Leipzig et de Wittenberg, contre son supérieur Masius, prédicateur à la cour de Danemark. On l'accuse d'athéisme, on lui interdit de se défendre, il s'enfuit en Prusse mais n'oublie pas Rhégeni. Il utilise son premier répit à Halle pour liquider cette affaire. Il répond à Rhégeni en allemand. Il reconnaît le cartésianisme de Rhégeni, mais lui retire le droit de le juger, lui, Thomasius. Il était inutile de lui prouver l'importance de Descartes, car il l'a toujours admiré. Il sait mieux que personne que c'est à lui que l'on doit « dass er angefangen die Welt aus dem dienstbaren Joch der Scholastischen Philosophie loss zu reissen ». Quant à Rhégeni, il ferait mieux d'être plus modeste. Dans son livre, tout est plagiat; il n'a sans doute pas lu l'Introduction en entier. Thomasius réfute, une à une, les accusations de Rhégeni. Aujourd'hui, il semble que, dialectiquement Thomasius, philosophiquement Rhégeni, aient eu raison. Dans la deuxième partie, il lance une dernière attaque contre Rhégeni, et c'est ainsi que se termine cette querelle qui avait occupé l'opinion philosophique allemande pendant des mois.

Rhégeni s'empresse de mettre en œuvre les possibi-

lités du moment. En 1689, il publie la « *Physica contracta* » de Clauberg (Leipzig). Il veut en faire un manuel de propagande cartésienne, de même que la « *Logica contracta* », en 1700. Mais à cette époque il est rentré à Kolozsvár où il enseigne au collège unitaire. Il y était arrivé plein de projets, mais son ardeur ne dura que peu de temps. Le milieu morne et sans écho le réduisit au silence, comme tant d'autres.

VI. — TRANSYLVANIE.

JEAN CSERE APÁCZAI. MARTIN TÖNKŐ SZILÁGYI. JEAN PAP SZATHMÁRI. SAMUEL SZATHMÁRNÉMETH. JEAN PÓSAHÁZI.

Avant Apáti, c'est Jean Csere Apáczai qui fut le plus grand admirateur hongrois de Descartes. Il traduit des pages de Descartes et de Le Roy. Sa vocation est de combattre Aristote et la scolastique. Ce qui ne l'empêche pas de faire des concessions à cette dernière, de se ranger sans hésiter près de Voët et d'Amasius, et de puiser à la fois aux sources de Descartes et de Copernic. Apáczai était arrivé à Leyde en 1648, alors que Descartes était mis hors la loi dans les Universités. Il passe à Utrecht en 1650 quand le Conseil réduit les professeurs cartésiens au silence, et que le parti de Voët est seul maître de la place. Apáczai soutient une thèse devant Voët, à Utrecht (*Disp. theol. continens introductionem ad philologiam sacram...* 1650), et à Haderwijk, devant Gisbert de Isendoorn (*Disp. theol. inauguratis de primi hominis apostasia...* 1651), dans l'esprit le plus orthodoxe. Par contre son discours d'inauguration de Gyulaférvár (*De studio sapientiae...* Utrecht 1653) est tout imprégné de l'esprit cartésien. Il s'est pénétré de la nouvelle doctrine, directement et indirectement, surtout par la littérature. Le cartésianisme a inspiré sa pensée, mais il ne fit jamais corps avec lui, comme le puritanisme d'Amesius ou la théologie de Voët, qu'il avait rapportés de Hollande.

Le cas de Martin Tönkő Szilágyi est le contraire de celui d'Apáczai. Szilágyi est l'élève et l'écho de Geulincx. En 1670, il est professeur à Debrecen, en 1699 on l'élit évêque du diocèse de la Tisza. C'est un coccéen.

Dans l'introduction de son livre de philosophie. « *Martini Sylvani Philosophia ad usum scholarum praesertim Debrecinae applicata...* Heidelbergae, 1678), il fait solennellement profession d'impartialité pour toutes doctrines, et place Descartes près de Platon et d'Aristote. Mais dignité oblige. Sa source avouée est Aristote; il évite de prononcer le nom de Descartes. Cependant on a l'impression d'un rationalisme voilé. Quand sa contrainte diminue, il emploie la terminologie cartésienne. En physique, Galilée représente sa limite extrême. Le cartésianisme de Szilágyi nous est prouvé par son disciple Apáti qui écrit dans la Vie Triomphante, p. 21 : « Verum memini me audivisse olim Debreceni in Pannonia a Cla. D. Martino Sylvano Praeceptore nostro in Philosophicis subtilissimo : Qui ignorat Cartesium fuisse Logicum adeat ejus Methodum et Meditationes, experietur eum fuisse Logicum, quod et ipse compertus sum... »

Jean Pap Szathmári, fut élève de Burcher de Volder, de Wittich, et de Jean Schotanius, qui lui ont transmis un cartésianisme pur et une culture philosophique convenable. A la page de garde d'un long exposé philosophique, il en dit être l'auteur. Par contre, Schotanius, dans son poème en vers grecs, ne voit en lui que l'éditeur. La position philosophique de Szathmári est plus intéressante que la question de la paternité de l'ouvrage. Il tient de Descartes sa devise « claire et distincte ». La signification en serait la suivante : décrire de la façon la plus brève et la plus serrée possible le rationalisme lumineux de Descartes. Szathmári reste jusqu'au bout fidèle au rationalisme. Il ne veut frayer ni avec les éclectiques, ni avec ceux qui servent les passions. Il a devant les yeux l'exemple de Jason et de Colomb. Comme eux, son but, c'est la certitude complète, et la vérité dégagée du doute. On ne peut concevoir une idée tant que l'on n'a pas de conception nette et claire de ce qui l'entoure. Sa méthode consiste à partir des choses les plus simples pour arriver aux plus inconnues, aux plus compliquées, aux plus générales. Descartes reconnaîtrait pour siennes les idées et la forme de Szathmári. La première partie est analytique, la deuxième est constructive. Tout ce qu'il dit

des propriétés des corps, de l'âme et du corps, etc., provient en substance du « Discours de la Méthode ». Mais chez Szathmári, la passion analytique de Descartes s'est transformée en un procédé technique de réglementation. Cependant un reste de l'esprit de liberté cartésien y règne.

Samuel Szathmárnémeti, un des chefs du mouvement coccéen en Hongrie, professeur à Kolozsvár, était lui aussi élève de Wittich et de Burcher de Volder. H. Roëll écrivit une longue préface à une de ses œuvres, ce qui prouve l'intégrité de son cartésianisme. Il écrivit une *Métaphysique* à l'usage des écoles, ce qui parle en faveur du modernisme de l'Université de Kolozsvár, qui ne craignait pas de mettre ce livre entre les mains de ses élèves. Szathmárnémeti ressemble à Szathmári par la direction de ses études et l'atmosphère où il écrivait. Il en fait souvent mention. Ils ont en commun leurs titres, leur principe « omnia dubitandum », leur foi en l'intelligence et leur méthode analytique. Szathmárnémeti est plus didactique.

Chez Jean Pósa-házi, il est regrettable que le polémiste partial cache le visage du penseur. Il est sans doute le seul adversaire protestant digne de Pierre Pázmány, mais venu trop tard. On ne peut guère comparer le prince-primate de Hongrie, et sa haute valeur sociale et intellectuelle, avec l'humble professeur de province, puritain, apolitique, et ne livrant que de petits combats. Mais tous deux sont des rationalistes innés, dressés à la haute école de la néo-scholastique. Ils puisent aux mêmes auteurs pour en tirer des conclusions différentes. Le résumé de leurs courtes rencontres est donné dans la grande œuvre polémique de Pósa-házi : « L'appui de la vérité » (Sárospatak 1669). Pósa-házi n'a pas de prévention contre la science, mais il est impitoyable à tout coccéisme ou cartésianisme. Ce n'est peut-être que le catholicisme qu'il déteste en eux et il ne cesse de lutter contre eux jusqu'à son dernier soupir.

Jean Erdélyi¹ glana dans l'œuvre de Pósa-házi les grandes lignes d'un système cohérent que Pósa-házi

(1) A bölcsészet Magyarországon [Histoire de la philosophie en Hongrie], p. 132.

n'avait jamais voulu construire, car il n'était pas indépendant. Il tire de tous les philosophes ce qui résiste à l'examen de son bon sens et qui s'accorde avec l'autorité de la Bible et de l'Eglise, puis il groupe ses matériaux en catégories néo-scolastiques. Il voit un nihilisme destructif dans le doute de Descartes, la négation de Dieu dans sa critique. C'est Jean de Bruyn, le cartésien à l'esprit ouvert, qui lui fait connaître les sciences naturelles, alors que Voët, l'adversaire de Descartes, est son maître en philosophie, comme on le voit dans sa « *Disp. Metaphysica de causis...* Ultrajecti 1653 » ce qui n'empêche que Descartes ait eu réellement une grande influence sur sa formation intellectuelle; sans lui, il serait moins riche. Et c'est qui est encore plus caractéristique de Descartes que de Pósaquí, plus ce dernier attaque le philosophe, moins il peut s'en détacher.

Sa haine de Descartes s'accroît quand il assiste impuissant à Gyulafehérvár à la propagation de la « peste cartésienne ». Après de longues luttes, un an avant de mourir, il publie le « Syllabus » qui réfute les propositions du cartésianisme et du coccéianisme. Pósaquí n'est pas un original, mais sa défense passionnée est digne de respect. Pour bien connaître l'envers de Descartes, il fallait aussi en connaître l'endroit.

Parfois, la Transylvanie semble être devenue une seconde Hollande. Partout résonne le nom de Descartes; avec celui de Coccejus, il est le plus détesté. « Par le raisonnement fondé sur la raison naturelle, ou par la philosophie, nul n'arrivera à la connaissance vraie des choses du ciel », dit Michel Szathmárnémeti, pasteur de Kolozsvár. Dans un sermon, il attaque les philosophes qui enseignent que « le soleil est immobile dans le ciel et que la terre tourne autour, que les bêtes brutes ne sentent pas, n'entendent pas, ne connaissent pas,... qui enseignent qu'à l'aide de leur intelligence, ils peuvent concevoir et connaître la vraie vérité; cette Règle commune peut bien exister dans la nature et rendre des services; mais elle est trompeuse dans les choses du salut. L'inventeur de cette Règle (Descartes) enseignait qu'il y a une religion commune, dans laquelle chacun trouve son salut selon ses connaissances ».

On peut s'attendre à ce que Michel Tofeus, pasteur de

la cour de Michel Apafi I^{er} n'ait pas meilleure opinion de la nouvelle philosophie, surtout sachant que ce Voëtien donne l'adversaire obstiné de Descartes, André Rivet en exemple à ses élèves. Il condamne la doctrine du doute.

Tandis que le cartésianisme remplissait sa mission historique, il perdait sa force créatrice et se cristallisait en mots creux et sans force sur les lèvres de ses admirateurs et de ses adversaires. La vie spirituelle de la Hongrie n'a jamais été chaudement cartésienne, mais elle s'est assimilée la doctrine. Le calvinisme orthodoxe n'a point montré de pitié au rationalisme envahissant, mais il le toléra sous sa forme atténuée. Lorsque Nicolas K. Tótfalusi écrivit que Descartes lui-même a pratiqué le doute universel, il sait que le plus orthodoxe de ses adversaires ne peut s'en offenser. Et, signe des temps, dans la Bibliothèque de Michel Apafi, voisinent en paix Coccejus, Descartes et leur ennemi commun Voët. L'influence de la terminologie, bien qu'un peu superficielle, est certaine. Elle crée une secrète intimité entre ceux qui s'en servent en commun.

En Hollande et en France, le cartésianisme a agi dans tous les domaines. En Hongrie, son influence a été plus restreinte. Il a évidemment donné plus d'indépendance à ses apôtres hongrois, il a fortifié leur combativité et leur jugement naturel, il leur a fourni une nouvelle certitude; il leur a appris à ne pas abandonner leurs vérités acquises, même contre un monde adverse. Tout ce que nous savons de la vie civile de Jean Csere Apáczai et des chefs du mouvement coccéen en Hongrie nous donne raison.

VII. — SZEPSI CSOMBOR ET NICOLAS BETHLEN.

Il existe deux documents littéraires, datant l'un d'avant Descartes, l'autre d'après lui : ce sont les souvenirs de voyage de Martin Csombor Szepsi et l'autobiographie du comte de Nicolas Bethlen. La différence d'esprit entre les deux œuvres provient du profond changement organique survenu entre le début et la fin du XVII^e siècle dans la vie intellectuelle hongroise. En 1616, Martin Csombor Szepsi ¹, maître d'école, humaniste, pasteur,

(1) *Europica varietas...*, Kassa, 1620.

part pour un voyage de deux ans à l'étranger. « Suivant l'exemple des sages grecs, pour voir les pays lointains et étrangers, entendre, étudier, comprendre; mais surtout poussé par ma nature... » dit-il en commençant. On voudrait voir dans cette lyrique entrée en matière le modeste écho hongrois de l'inquiétude de la Renaissance qui poussa Colomb à découvrir un monde nouveau, mais la suite est décevante. Il parcourt la Pologne, le Danemark, la Hollande, la France, l'Allemagne, il évite l'Autriche, et ne se fixe guère qu'à Dantzig. L'Europe se trouve devant les plus grandes convulsions politiques, l'art et la pensée se transforment, on parle de Bacon. Csombor ne pressent rien : il est la tradition personnifiée, Erasme est la limite de son modernisme. A Dantzig, à Paris, des scolastiques, Meurisse, excitent son enthousiasme. Il ne quitte pas des yeux le manuel anthropologique de Barclay, l'« *Icon animorum* » pour en tirer des renseignements de route. Il n'a pas d'individualité. Tout l'étonne, mais il trouve tout naturel, il n'établit pas de rapports et décrit tout avec minutie et naïveté, sans analyser ou discuter. Il sait qu'il est dans la main de la Providence, il n'y a donc pas d'aventure dont il ne puisse se tirer.

En face de lui se dresse Nicolas Bethlen, aristocrate, humaniste, politicien, courtisan, soldat, vivant en public depuis son enfance : confident de princes et de chefs; chacun de ses moments est un moment historique; témoin de toutes les batailles philosophiques. Dans le monde entier, un point fixe : Dieu. Ailleurs, tout tremble. Rien ne va plus de soi. Il faut douter de tout. Bethlen est une personnalité consciente de son autonomie. Sous la conduite d'Apáczai, il fait la connaissance des philosophes modernes, apprend à aimer la science et la lecture. Dans son voyage d'études à l'étranger, il n'évite pas l'Autriche impériale et catholique. Il fréquente Puffendorf, savant juriste, et Grotius, et tout ce qui a un titre à la célébrité. Son mentor est Paul Csernátoni, l'introducteur en Transylvanie, dit-on, de la philosophie cartésienne. L'Angleterre et Londres, et surtout Paris, où il est reçu par le roi, élargissent son horizon.

Il cherche souvent à s'analyser au cours de sa vie mouvementée, et, pour ce faire, emploie tout ce qui peut lui servir à former son jugement. l'espace, le monde

fini et infini, le néant, le corps et l'âme, le libre arbitre, le temps, la mort et l'immortalité. Il parle de lui-même et de ses aventures amoureuses avec une franchise sans pudeur. Il s'analyse, tempérament et mode de vie, avec passion. Vivès, Cardano et les psychologues du XVII^e siècle lui conduisent la main. Il est près de la Renaissance et apprend la discipline des passions chez Descartes. Il a lu Platon, Sénèque et vingt-trois fois la Bible, à laquelle il donne toujours la priorité en cas de dispute. Mais c'est Descartes qui est le plus près de son cœur, il s'identifie avec lui pour le défendre passionnément de l'accusation d'athéisme. Il répudie avec force le sensualisme et d'une manière que Descartes approuverait, déclarant que nous sommes tous des corps, et que l'âme est dans la prison du corps. Il emploie la langue philosophique, nette et claire, que les histoires de la littérature cherchaient en vain dans Apáczai. C'est encore l'influence de Descartes qui pousse Bethlen à s'intéresser à l'homme et au monde plus qu'aux théories. Les descriptions sont rares ou absentes, mais s'il décrit des scènes ou des hommes, il explique et analyse.

Sa religion est profonde, scientifique et sensible. Il se tient entre la mystique de la Plaine Hongroise et le piétisme allemand :

« Je termine. On ne doit haïr aucun homme dans quelque erreur qu'il vive, pas même l'athée, mais le plaindre, l'aimer, et le convertir, non pas par la force, mais par le verbe et la charité; et bien qu'il faille lapider le blasphémateur, on ne doit pas l'injurier, mais le plaindre, le pleurer et prier pour lui. C'est la religion du Christ, c'est celle des Chrétiens... » (*Autobiographie*, p. 52-53).

Peu de Hongrois répondirent avec autant de largeur d'esprit à l'impulsion intellectuelle de l'Europe, avant l'époque de la philosophie éclairée.

(Budapest).

Joseph TURÓCZI-TROSTLER.

LES INSCRIPTIONS DU TRÉSOR DE NAGYSZENTMIKLÓS

II. Les inscriptions runiques.

(suite et fin)

D'après leur sens, les inscriptions se divisent en plusieurs groupes :

1. Nom du propriétaire : *B^oĵla* (cruches 3 et 4).
2. Désignation de l'objet : *baγr^adž* (coupes 15, 16), *s^äγ* (gobelet n° 11).
3. Nom du propriétaire suivi de la désignation de l'objet : *B^oĵla Čab^an čäriz q^aš* 'assiette à dessert de Boĵla Čaban' (coupe n° 8). *Tur^m* (?) *č-aj^aq* 'vase à boire de T'. (cinq fois : sur la corne à boire; sur la coupe n° 9; sur le hanap 22; sur la coupe 10, où, à côté de cette inscription en repoussé, figure encore le mot *tab^aq* 'coupe' légèrement gravé; sur le hanap n° 23 ensemble avec l'inscription *baš.bγln* qui reste à déchiffrer). La cruche n° 5 porte le nom *¹lb^äk* et, au-dessus de ce nom, l'expression *^äγⁱz^ägⁱs* '[vase] à large goulot', c'est-à-dire deux désignations indépendantes l'une de l'autre.

4. Une catégorie particulière est formée par les inscriptions de la belle cruche n° 6, qui porte le nom de *Säv'nüg-bⁱč^ä?* 'princesse Sävinüg', le mot énigmatique *baš.* et enfin le mot *aγγ* 'cadeau'.

Je voudrais encore faire observer que le nom de *Boĵla Čaban*, bien que m'ayant servi de point de départ, ne doit nullement être considéré comme base et pierre de touche de mon interprétation. Si l'on ne possédait pas la notice de l'empereur Constantin sur les tribus petchénergues et leurs princes, ou si l'on n'avait pas songé à chercher le nom de *Bota-ul Čaban* sous la graphie Βουταουλ ζωπαν, on aurait été néanmoins à même de déchiffrer ces inscriptions. Dans ce cas-là, on

eût dû recourir à l'hypothèse évidente qu'il s'agit en l'occurrence, du moins en partie, de noms d'objets de vaisselle. Puis on aurait dû, par exemple à l'aide du dictionnaire de Radloff, dresser la liste de tous les noms de vase susceptibles d'entrer en considération — il n'y en a pas plus d'une centaine — et avec un peu de chance on aurait trouvé les mots *bayr^adž* ('vase à manche') et *tab^aq*. Cette identification s'impose dès qu'on a constaté l'identité assez facile à découvrir de Βουηλα et de >0>1. Enfin on aurait pu trouver le mot *aj^aq* et la valeur du signe de č dans 'č-aj^aq 'vase à boire'. (C'est assurément le pas qui aurait été le plus difficile à franchir, mais le chercheur n'aurait pas manqué de le faire, dès qu'il se serait avisé du mot ič 'boisson, le boire'). L'inscription *ayy* n'aurait pas coûté trop de peine non plus. Pour les signes de *n* et de *s* on aurait été secondé par leur identité avec les caractères turk correspondants, identité qui s'impose involontairement à l'esprit, bien que pour travailler méthodiquement il faille écarter toute identification préconçue. Le reste n'aurait plus guère offert de difficulté. De cette façon on serait enfin inmanquablement parvenu à cette constatation que le second mot de l'inscription 1 est *Ĉaban*, et que le groupe de signes >0>1 >1>1 est identique à Βουηλα ζωαπαν. Le rapport existant entre le nom Βουταουλ ζωαπαν = *Botaul Ĉaban* et les noms de Βατά et de Τζοπόν chez Constantin Porphyrogénète est une question indépendante du problème des inscriptions.

*
**

Les caractères petchénergues qui nous sont connus, sont donc les suivants (on a donné entre parenthèses le chiffre indiquant leur fréquence dans nos textes) :

Signes des voyelles :

>	<i>a, ä</i>	(9)
γ	<i>y, i</i>	(2)
□	<i>u ? , ü</i>	(2)

En ce qui concerne l'omission des signes vocaliques, on peut constater une certaine régularité, qui est pour-

tant loin d'être absolue. Il en est de même dans les écritures runiques turk et hongroise. Dans l'écriture petchénergue le signe de *a*, *ä* est en général noté dans la première syllabe : *Čab^an*, *čäriz*, *aj^aq*, *Sävⁿnüg*, *ayy*, *bayr^adž*; néanmoins *a-ä* est omis dans les mots monosyllabiques *q^aš* et *s^äŋ*, *äŋ* puis dans *z^äg^ts*. Dans la deuxième syllabe *a*, *ä* ne sont en général pas marqués : *Čab^an*, *aj^aq*, *tab^aq*, *bayr^adž*, *l^bä^k*; à la finale : *b^ojla*, mais *bⁱč^ä* (?). Les voyelles *y-i*, *u-ü*, *o-ö* paraissent être notées plus rarement : *b^ojla*; *čäriz*, mais *Sävⁿnüg* et *äŋ^tz^äg^ts*; *Tur^um* (?), *ič* - cf. *l^bä^k*. Mais nous disposons de trop peu de matière pour en tirer des conclusions solides.

Signes des consonnes :

1	<i>b</i>	(7)	∩ N	<i>b</i>	(3)	∅	<i>r</i>	(3)
1 1 1	<i>č</i>	(4)	⌞	<i>k</i>	(1)		<i>s</i>	(3)
B	<i>dž</i>	(1)	∅ ∅ ¹	<i>l</i>	(3)	D	<i>š</i>	(2)
}	<i>g</i>	(2)	†	<i>m?</i>	(1)	ɔ	<i>t</i>	(2)
γ	<i>γ</i>	(3))	<i>n</i>	(3)	⌘	<i>v</i>	(1)
}	<i>j</i>	(2)	8	<i>ŋ</i>	(2)	γ	<i>z</i>	(2)

La valeur phonique du signe ⌘ (2) et les caractères désignant les sons *d* et *p* sont inconnus. Par là se vérifie le soupçon émis par Thomsen, selon lequel ces inscriptions ne contiendraient guère tous les caractères de l'alphabet auquel elles ressortissent².

L'écriture en question est une écriture runique comme l'alphabet turk et l'ancien alphabet hongrois, c'est ce qui est prouvé par la fréquence des traits verticaux et obliques; elle a une prédilection marquée pour les lignes arrondies, qui du reste se rencontrent aussi dans les écritures runiques turk et hongroise, en revanche, on ne trouve que dans un seul caractère des lignes horizontales (□ ü). C'est le trait horizontal que les écritures runiques (cf. les alphabets runiques germaniques, turk et hongrois) évitent surtout. Remarquable est la forme des caractères 8 et ∅, puis celle du caractère ⌘ dans l'inscription 8 (v. la gravure p. 16), puisque dans

(1) Il est probable, sans toutefois être sûr, que ce caractère est identique au signe ∅. Il ne se rencontre que dans le groupe ∅∅118D>1 que je n'ai pas déchiffré.

(2) *Samlaŋh.* III, 335.

ces signes les angles formés aux points de contacts supérieurs et inférieurs des lignes latérales sont caractéristiques pour la technique de l'écriture runique.

Pour déterminer la famille à laquelle appartient l'écriture petchénergue, il faut songer en premier lieu à l'alphabet turk. Les deux systèmes graphiques accusent une certaine affinité dans quelques-uns de leurs traits généraux : ils sont tous les deux runiques ; les caractères ont par leur tracé un air de ressemblance. En ce qui concerne la notation des voyelles, ils suivent des règles analogues. En outre, il est à considérer que selon toute vraisemblance, les Petchénègues ont appartenu à l'empire turk de l'Ouest. Or, dans cet empire, l'écriture turk était en usage, comme l'indiquent les inscriptions de la vallée de Talás en Turkestan. Pourtant, en examinant les deux alphabets de plus près, on parvient à cette constatation surprenante qu'ils ne possèdent en commun que les trois caractères que voici :

<i>turk</i>		<i>petchénergue</i>
N	<i>q</i>	NH
)	<i>n</i>)
	<i>s</i>	

Quels processus historiques se cachent derrière ces identités peu nombreuses, mais absolument exactes ? Je ne saurais le dire. Les analogies étaient-elles jadis plus nombreuses ou bien l'écriture petchénergue est-elle sortie de l'emploi très indépendant de quelque alphabet turk ? Voilà des questions auxquelles l'exiguïté de nos sources nous empêche de donner une réponse. Toutefois, il serait erroné de supposer que ces analogies soient purement fortuites.

Les rapports entre l'écriture petchénergue et l'alphabet runique hongrois sont plus étroits :

<i>hongrois</i>		<i>petchéenègue</i>
Ű	č	Ű Ű Ű
1	i	Ű
↓ (a)k		Ű k N q
Ű Ű ly(<l)		Ű Ű l
)	n)
	s	
Ű	t	Ű
Ű u		Ű ü (u)

Les lignes des caractères représentant *i* et *t* sont arrondies dans l'écriture petchéenègue. J'ai déjà souligné le fait que l'écriture petchéenègue accuse une prédilection pour les lignes arrondies. L'alphabet hongrois élimine les deux barres horizontales du caractère petchéenègue Ű ü, ce qui s'explique naturellement par la technique usuelle de l'écriture runique. Les autres traits identiques se passent d'explication. Il est à noter que les deux signes de l'/ accusent une identité allant jusqu'à des détails infimes.

Les écritures runiques hongroise et petchéenègue dérivent donc toutes les deux de la famille des alphabets turk. Les relations de ces systèmes avec l'écriture turk ne sont pas bien claires, l'histoire de leur évolution l'est encore bien moins. Toutefois la parenté primitive transparait dans les éléments conservés de ces alphabets³.

(3) Dans son ouvrage intitulé « *Inscriptions de l'Orkhon* » (p. 54, note) Thomsen a nié toute parenté entre l'écriture runique hongroise et l'alphabet turk. Dans le *SamlAfsh.* (vol. III, p. 82, note 1) il a un peu modifié son jugement. Il écrit, (plaçant entre les crochets les mots qu'il a ajoutés dans le *SamlAfsh.*) :

« J'ajoute que, [à mon avis], les ressemblances spécieuses de l'alphabet turc et l'alphabet dit hunno-scythique (voir P. Király de Dada, *Babyl. and Oriental Record* VI, n° 10, 1893, p. 227 et suiv., 233) sont trop peu nombreuses et trop imperceptibles pour justifier une parenté [particulière] des deux alphabets ».

Je ne peux pas accepter cette opinion de Thomsen. La tentative de Király ne peut pas être considérée comme sérieuse, mais les re-

La connaissance de l'écriture petché-nègue fournit un nouvel apport à l'histoire de la civilisation turque. Elle fait sortir l'écriture runique hongroise de son isolement dans l'Europe Orientale, en lui enlevant son caractère d'objet de curiosité, et les trois alphabets runiques apparentés, c'est-à-dire le turk, le hongrois et le petché-nègue prouvent que l'art d'écrire faisait partie intégrante des anciennes civilisations turque et hongroise. Récapitulons les raisons qui nous obligent à considérer que le trésor de Nagyszentmiklós comme ressortissant aux Petchénègues.

1. L'inscription en caractères grecs aussi bien que celles en écriture runique accusent des traits phonétiques qui sans erreur possible n'appartiennent qu'au comano-petchénègue : *dügätügi* < *tükätüki*, *taγruγy* < *taqrugy*, *ičigi* < *ički*, *baγradž* < *baqradž*.

2. Le nom de *Bota-ul Čaban* 'fils de Bota [de la tribu de] Čaban' doit être identifié avec Βατζ, nom du prince de la tribu petché-nègue Τζοπόυ = *Čaban*.

3. Gardizî et Al-Bakrî, dans leurs notices sur les Petchénègues, racontent que ces derniers possédaient des vases d'or et d'argent⁵. Une source hongroise relève la richesse des Petchénègues en or, argent et bijoux⁶.

4. Le trésor a été trouvé dans la proximité immédiate d'un territoire où, au temps des Árpád, il y avait des établissements petché-nègues considérables⁷.

Selon Constantin Porphyrogénète le prince *Bata* régnait aux environs de 889, son fils *Bola-ul*, à qui le

cherches ultérieures ont prouvé que, sans compter certaines particularités d'ordre général, communes avec l'écriture turk, l'écriture runique hongroise possède cinq caractères qui correspondent pour leur forme comme pour leur valeur phonique exactement à autant de signes de l'alphabet turk et que l'identité de onze autres caractères peut être considérée comme établie. L'histoire de l'écriture runique hongroise est justement très instructive au point de vue du principe. Elle montre que les rapports historiques entre deux systèmes graphiques sont suffisamment prouvés par l'identité de quelques caractères seulement, sans que l'identité de chacun des signes soit nécessaire pour tirer cette conclusion. Cette écriture hongroise possède plusieurs caractères d'origine grecque et deux d'origine glagolitique. L'hypothèse d'une coïncidence fortuite doit être délibérément écartée.

(4) V. p. 8-9.

(5) V. p. 10.

(6) V. *Népünk és nyelvünk*, VII, 184.

(7) V. la carte de Mlle Margit Szokolay.

trésor ou pour le moins une partie du trésor appartenait, vivait vers 900-920. C'est à cette époque que nous devons placer la date de ces inscriptions. C'est également à cette époque que remonte la forme particulière du B dont on a fait mention plus haut, de sorte qu'on peut supposer que quelques-uns des princes petchénegues se sont convertis vers cette époque au christianisme, fait dont témoigne la coupe baptismale faisant partie du trésor.

Les établissements petchénègues en Hongrie

par Mlle Margit Szokolay.

A l'endroit désigné par une croix (×)
se trouve Nagyszentmiklós.



- Colonies petchénègues mentionnées dans les chartes.
- Localités petchénègues mentionnées dans les chartes.
- △ Localités petchénègues hypothétiques admises par la linguistique.
- Localités petchénègues prouvées par la recherche linguistique.

III. Remarques sur l'histoire des Petchénègues.

On ne sait pas grand'chose sur l'histoire des Petchénègues.

Ils sont mentionnés pour la première fois dans deux sources orientales : chez Gardîzî (1049-53) et chez Al Bakrî (2^e moitié du 11^e siècle). Voilà ce qu'on lit ⁸ :

GARDÎZÎ

En ce qui concerne les Petchénègues, la route va chez eux de Gurgândž jusqu'à la montagne de Khwârizm et plus loin jusqu'aux Petchénègues. On arrive au lac de Khwârizm (lac Aral), on laisse le lac à main droite et l'on continue son chemin. On arrive dans une contrée déserte et privée d'eau et l'on y chemine 9 jours. On touche tous les jours ou un jour sur deux un puits, on s'y laisse descendre par une corde et on y puise de l'eau pour les chevaux. Le dixième jour on atteint des sources et de l'eau et là il y a toutes sortes de gibier, des oiseaux et des gazelles; il y a là peu d'herbe. On y chemine pendant 16 jours. Le 17^e jour on arrive aux premières tentes des Petchénègues. La longueur du pays des Petchénègues est de 30 journées

AL BAKRÎ

En ce qui concerne les Petchénègues, la route va dans leur pays de Džordžânija sur une distance de 12 parasanges jusqu'à la montagne qui est nommée la montagne de Khwârizm. A son sommet il y a une tour; à ses pieds se trouve l'habitat d'un peuple de la Džordžânija qui y possède des champs de labour.

Les Petchénègues sont un peuple nomade qui erre à la recherche d'endroits où il y a du fourrage. La longueur de pays s'étend en longueur à 30 journées de marche, de même sa largeur. Au nord s'étend le pays des Džifdžâkh, qu'on appelle aussi Qifdžâq; au sud le pays des Khazars, à l'est le pays des Slaves.

(8) Pour le texte persan de Gardîzî v. Barthold, *Otčet o počzdkě v srednjuju Aziju* (= MémAcPbg. VIII^e série, Hist. vol. I, n^o 4), 95, traduction russe : p. 119-20; le texte persan est donné avec une traduction en hongrois par le comte Kuun : *A magyar honfoglalás kútfoi* p. 150-51 (inutilisable). Le texte arabe d'Al Bakrî se trouve avec une traduction en russe chez le baron Rosen dans Kunik-Rosen : *Izvěstija Al-Bekri* (= Prilož. k XXXII-mu tomu ZapAkN N^o 2), la traduction russe : p. 58-60; cfr. Deffrémery. JA, 1849, I.

de marche. De chaque côté ils ont pour voisin un peuple : à l'est le pays des Khifcâkh, au sud-ouest les Khazars et à l'ouest les Slaves [= les Bulgares de la Volga⁹]. Tous ces peuples font des incursions. Ils attaquent les Petchénègues, les enlèvent et les vendent.

Les Petchénègues sont riches; ils ont beaucoup de chevaux et de moutons et beaucoup de vases d'or et d'argent. Ils ont aussi beaucoup d'armes et ils portent des ceintures d'argent. Ils ont des drapeaux et des lances qu'ils élèvent bien haut dans la bataille. Ils ont des clairons qui ont la forme d'une tête de bœuf et qu'ils sonnent lors du combat. Les routes des Petchénègues sont mauvaises et inconfortables. Celui qui veut se rendre d'ici dans un autre pays, est obligé d'acheter des chevaux, car, par suite du mauvais état des routes du pays, on ne peut en sortir d'aucun côté autrement qu'à cheval. Les marchands qui viennent ici ne suivent pas des routes, puisque toutes leurs routes sont couvertes de forêts; ils se dirigent d'après les étoiles.

Tous ces peuples sont les voisins des Petchénègues et font des incursions dans leur pays.

Ils sont riches et possèdent des montures, des vases d'or et d'argent, des armes; ils ont des ceintures richement ouvragées,

et des drapeaux,

et des clairons au lieu de tambours.

Tout le pays des Petchénègues est plat, il n'y a point là de montagnes et point de places fortifiées où ils pourraient trouver un refuge. (Suit le récit de la con-

(9) Cfr. *Ibn Fadlân*, chez Jâqût, ed. Wüstenfeld, I, 723.

version des Petchénègues à l'Islam; cf. Marquart, *Streifzüge*, 72-73).

Si l'on compare ces notices avec celle de Constantin Porphyrogénète, que nous allons étudier plus loin, il ressort que l'habitat antérieur des Petchénègues s'étendait aux environs de l'Emba, de l'Oural et de la Volga. Constantin rapporte aussi que les Petchénègues habitaient ces contrées avant 889. On ne sait point quand et d'où ils y étaient venus, mais rien ne s'oppose à l'hypothèse qu'ils y demeuraient depuis longtemps; seulement leur poussée vers l'Europe orientale n'a dû probablement se produire que peu avant 889.

Au point de vue de l'origine et de l'histoire du trésor de Nagyszentmiklós, qui présente des motifs persans, il n'est certes pas sans importance de savoir que les Petchénègues avaient demeuré au nord de la Perse et du Khwârizm. Il est aussi remarquable que ces notices anciennes contiennent la description de la route commerciale qui mène de Khwârizm dans leur pays. Dans cette contrée, ils avaient aussi des rapports immédiats avec le territoire de l'empire turk occidental auquel sans doute ils avaient appartenu pendant quelque temps. Sur le territoire de l'empire turk occidental, dans la vallée de Talas, on a trouvé des inscriptions turk. On peut donc facilement supposer que l'écriture des Petchénègues s'est formée dans leur ancien habitat.

Pour l'explication des motifs byzantins du trésor et de ses inscriptions en caractères grecs, c'est le second habitat des Petchénègues, le territoire compris entre le Don et le Danube qui doit être pris en considération. Les Petchénègues y sont entrés en contact avec la culture byzantine des villes pontiques. L'occupation de ce territoire par les Petchénègues a eu lieu en 889. Voici les données qui s'y rapportent.

Constantin Porphyrogénète écrit dans son ouvrage *De administrando imperio* :

« On doit savoir que les Petchénègues avaient demeuré à l'origine près du fleuve Atil [Ἀτὶλ = Volga] et près du fleuve Jäyq [Γεϋκ = Oural] et qu'ils avaient pour voisins les Ogouz et les Khazars. Il y a 50 ans [l'empereur écrivait vers 950] les

Ogouz en question s'allièrent avec les Khazars et dans une lutte commune contre les Petchénègues vainquirent ces derniers et les chassèrent de leur pays qui est aujourd'hui en la possession des Ogouz. Mis en déroute, les Petchénègues erraient çà et là cherchant un endroit où s'établir. Après qu'ils eurent atteint les pays qu'ils habitent encore, et qu'ils eurent rencontré les Turcs [= Hongrois], ils vainquirent en guerre ces derniers, les chassèrent et dressèrent là leurs tentes, et ils possèdent ce pays comme il vient d'être dit, depuis 50 ans jusqu'aujourd'hui » ¹⁰.

Ces événements se passèrent en 889, puisque on lit dans la *Chronique* de Regino (*Reginonis Abbatis Prumiensis Chronicon*) ce qui suit :

« Anno dominicae incarnationis DCCCLXXXVIII. gens Ungarum ferocissima et omni belua crudelior, retro ante seculis ideo inaudita, quia nec nominata, a Scythicis regnis et a paludibus quas Thanais sua refusione in immensum porrigit, egressa est... Ex supradictis igitur locis gens memorata a finitimis sibi populis, qui Pecenaci vocantur, a propriis sedibus expulsa est... » ¹¹.

Le nouvel habitat des Petchénègues s'étendait du Don d'abord jusqu'au Dniépr, un peu plus tard jusqu'au Danube ¹².

La destinée ultérieure et assez compliquée des Petchénègues, leurs guerres et leurs établissements en Hongrie, en Russie et dans la péninsule balcanique ne nous intéressent pas pour l'instant.

(De l'Université de Budapest).

Jules NÉMETH.

(10) C. 37; Dietrich, *Byzantinische Quellen* (= Quellen u. Forschungen zur Erd- und Kulturkunde, V), 54; *A magyar honfoglalás kútfoi*, 11.

(11) *A magyar honfoglalás kútfoi*, p. 320-21; éd. Kurze, p. 131. Cf. Gombocz : *Nyelvtudományi Közlemények* XLV, 132.

(12) Constantin, *De adm. imp.* 42 : « Sur le Danube inférieur, en face de Distra se trouve le pays des Petchénègues, qui s'étend d'ici jusqu'à Sarkel, la forteresse des Khazars ». Néanmoins d'abord le pays à l'ouest du Dniepr n'appartenait pas aux Petchénègues, puisqu'il était habité par les Hongrois chassés de leur habitat antérieur (l. c. 38).

NOTES ET DOCUMENTS

A PROPOS DE L'EXPRESSION « TOUR D'IVOIRE »

Il y a à peu près un demi-siècle que cette expression apparut pour la première fois dans la langue littéraire hongroise, d'abord en latin (*Turris Eburnea*), puis en français (*Tour d'Ivoire*), enfin et depuis lors couramment en hongrois (*Elefántcsonttorony*). Aujourd'hui, cette expression a droit de cité dans le vocabulaire littéraire hongrois. La dissertation, le discours et la poésie l'empruntent sans cesse. Il y a en elle une certaine beauté, un charme mystérieux. Sous sa forme ramassée, c'est un symbole profond. Elle exprime le fait de s'écarter des autres humains, — noblement, — de se créer une solitude majestueuse, de ne pas suivre les sentiers battus, de s'évader du monde, pour s'intégrer dans sa vie intérieure, plus précieuse.

1° On trouve cette expression, pour la première fois dans la littérature hongroise, en 1895. Árpád Zigány, de son nom d'auteur Jules Zerdahelyi, publie en effet cette année-là un roman intitulé *Turris Eburnea*, qui fit d'ailleurs un certain bruit, l'auteur y étalant, avec assez de détails, la vie intime d'une femme du monde, pour que le public averti puisse reconnaître les personnages de l'intrigue. On dit alors que ce roman avait été dicté par une rancune personnelle, et l'opinion publique scandalisée le qualifia d'attentat à la morale. Les tribunaux finirent par saisir l'édition et aujourd'hui le livre est une rareté bibliographique. — Frédéric Riedl, essayiste délicat, aimait citer cette image, en français, dans les cours qu'il professait à l'Université. Il en parla d'ailleurs, dans ses souvenirs sur son ami Eugène Péterfy, le critique pénétrant, qui avait vécu retiré du monde : « Il a montré son esprit à peu d'entre nous, ses malheurs à personne. Il n'a laissé personne approcher de la *Tour d'Ivoire*, où il s'était enfermé ». Il est à noter que Frédéric Riedl avait séjourné assez longtemps à Paris. Il était disciple de Taine, avait été introduit dans son intimité, et avait étudié avec une intelligente clairvoyance les maîtres de la critique de l'époque, Sainte-Beuve, par exemple. — Les prosateurs et poètes hongrois du XX^e siècle se servent souvent de cette ex-

pression comme symbole. André Ady, maître de la poésie moderne, l'adopte. Michel Babits écrit dans son roman *Les Fils de la Mort* : « Je me suis enseveli, je me suis assis dans cette fameuse Tour d'Ivoire. On aurait pensé que je n'avais plus rien de commun avec la réalité ». Jules Juhász, le poète lyrique, définit l'Art par la même expression traduite en hongrois, dans son poème au titre latin *Turris Eburnea* : « Tour d'Ivoire, Art,/ Moi aussi, je suis ton esclave ravi./ Si la vie me chasse, me déshérite,/ Ton toit blanc rayonne vers moi,/ Tour d'Ivoire, Art »/.

Aujourd'hui les journaux l'utilisent, quand ils veulent caractériser ou critiquer des individus, des classes entières de la société qui veulent vivre en marge de la collectivité.

2° En laissant de côté le premier roman *Turris Eburnea*, dont le titre est pris dans son sens biblique, l'origine de ce symbole dans les lettres hongroises doit être recherchée dans la littérature française. Mais là, nous sommes en face d'un véritable mystère. La plupart des dictionnaires les plus complets ignorent cette expression. Seuls la Grande Encyclopédie Larousse et le Dictionnaire de la langue verte de H. France la mentionnent. Tous les deux en parlent à propos d'Alfred de Vigny, et citent le recueil de Sainte-Beuve, *Les Pensées d'Août*, (1837) :

.....et Vigny, plus secret,

Comme en sa Tour d'Ivoire avant midi rentrait.

Le Larousse ajoute : « Il caractérisait ainsi la réserve discrète du poète ». H. France l'explique ainsi : « Se retirer du monde, vouloir ignorer les choses de la vie, vivre comme certains religieux ou religieuses dans une perpétuelle hallucination séraphique. » Cette « hallucination séraphique » est dans l'histoire littéraire française le qualificatif continué de la poésie transcendante d'Alfred de Vigny. Il n'est pas de biographies, d'études, relatives à Vigny qui ne citent le terme « Tour d'Ivoire », ce qui incite naturellement à croire que ce symbole était sa création. R. Doumic, dans son *Histoire de la Littérature française* le lui attribue en effet : « Affligé de n'être pas mis par ses contemporains à la place qu'il croyait mériter, blessé dans son orgueil qui était très grand, il s'était, suivant son expression, retiré dans « sa tour d'ivoire. » J'ai cherché en vain cette expression dans les œuvres de Vigny. Toutes les traces n'aboutirent qu'à Sainte-Beuve. Ce dernier fut d'abord l'ami enthousiaste du poète, mais plus tard il en parlera avec dédain. Rien non plus dans les lettres accessibles de Vigny, ni dans son journal posthume (*Journal d'un Poète*). Son éditeur Louis Ratisbonne en fait clairement mention dans sa préface : « Mais que faisait-il dans sa retraite ? Pourquoi ne pas

ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire ? » Il est possible que Vigny l'ait dit de vive voix à quelqu'un lorsque, déçu par le monde, il résolut de vivre dans la solitude de son château du « Maine Giraud ». Dans une de ses lettres il écrit : « Je ne peux quitter ma cellule. » — A la fin du XIX^e siècle, le poète Ernest Raynaud publia un recueil de vers lyriques intitulé : *La Tour d'Ivoire*. Toutefois je n'en connais pas le texte.

3° Que ce soit A. de Vigny qui s'est servi de l'expression Tour d'Ivoire, ou que ce soit Sainte-Beuve, où l'auteur l'a-t-il trouvée ? Comment lui a-t-il attribué le sens habituel moderne ?

Il faut remonter dans le passé, il y a cinq siècles, pour retrouver des traces de ce symbole. D'après la légende, les Anges ont transporté en 1295, la maison de Nazareth de la Vierge Marie à Tersatto près de Fiume, puis de là à Loréto, à proximité d'Ancône, où on peut encore la contempler aujourd'hui. Au début du XIV^e siècle est née la litanie de Loreto, *Litania Lauretana*, qui qualifie la Vierge de :

Turris Davidica,

Turris Eburnea..... Ora pro nobis

D'où vient cette appellation ? Les lexiques ecclésiastiques disent que c'est à Loreto que l'on garde le portrait de la Sainte-Vierge peint — ainsi le veut la tradition — par Luc l'évangéliste, et qui est entouré d'un magnifique cadre d'ivoire orné de pierres précieuses. Ils mentionnent en outre, qu'à Loreto, pendant la Semaine Sainte, le corps du Seigneur est exposé dans une sorte de tour d'ivoire sculptée. De là l'appellation symbolique de la Vierge Marie *Turris Eburnea*, parce qu'elle avait porté en son sein le Rédempteur.

4° *Turris eburnea* et *Turris Davidica* sont tirées directement de la Bible. Nous devons encore faire un bond d'au moins 2000 ans pour trouver la source, peut-être la plus ancienne, de notre expression symbolique. Dans *Le Cantique des Cantiques*, le poète hébreu chante ainsi la fiancée : « Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis » /IV.4/ et « Collum tuum sicut turris eburnea ». /VII.4/.

Il est évident que cette litanie, qui a puisé dans la Bible les autres qualificatifs de la Vierge Marie, y a trouvé également les deux autres déjà cités. Mais comment a-t-on pu les appliquer à la Vierge ? Cornelius a Lapide, le savant Jésuite, qui se sert, dans ses volumineux commentaires de la Bible, de toutes les connaissances du Moyen Age et des temps modernes, parle dans son *Commentarius in Canticum Canticorum* (Anvers, 1725) du Cantique des cantiques en ces termes : « Beata Virgo ab Ecclesia in litaniis Lauretania vocatur et invocatur Turris Davidica.... B. Virgo est turris, ad quam in omni periculo confugiunt miseri, Eburnea, ob candorem

castitatis et firmitatis constantiam : et quia ebur est dens elephantis, cui iuge est bellum cum dracone, sicut B. Virgo vetus ab origine mundi bellum serpenti antiquo ex Dei praedestinatione indixit. » Ensuite, il disserte durant deux colonnes, sur la pudeur et la propreté de l'éléphant et sur les excellentes qualités de l'ivoire; mais il ne connaît pas les explications des dictionnaires plus récents. Nous ne devons pas chercher d'autres renseignements. Le Moyen Age dans ses commentaires mystiques de la Bible avait appliqué chaque mot du Vieux Testament au Nouveau, ces mots étant transportés d'un texte à l'autre sans souci de la coordination de pensée qui existait primitivement. C'est ce qui est arrivé pour Turris Eburnea dont l'essence évoquait de belles et nobles images, des pensées mystiques et pouvait être incorporée à la litanie.

Que les commentateurs de la Bible et les connaisseurs des antiquités ecclésiastiques se prononcent. Nous attendons des éclaircissements des savants historiens de la littérature et du style français, car c'est là que cette expression a acquis sa nuance actuelle, différente de la litanie et de la Bible.

Dans la littérature allemande, je l'ai rencontrée une seule fois. Thomas Mann, écrit dans « *Pariser Rechenschaft* » (1926, p. 26) « für Deutschlands Schriftsteller sind die Zeiten des » *Elfenbeinturms* » und der Interessenslosigkeit vorüber » (pour les auteurs allemands les temps de la tour d'ivoire et de l'indifférence sont finis). L'idée fondamentale du chapitre entier explique le sens de cette expression. C'est que la littérature allemande ne peut plus rester écartée du monde et faire de « l'art pour l'art », mais qu'elle doit participer à la vie active du présent. L'écrit entier relatant des événements qui se sont passés dans des milieux français, il est évident que la langue allemande ainsi que le style hongrois ont reçu cette image de la langue française.

Voici une fleur du style qui est née en l'Orient lointain dans un fervent cantique d'amour hébreu et devint plus tard dans le latin médiéval la louange de la Femme la plus pure; puis, changeant de signification, réapparaît d'une manière mystérieuse dans la littérature française moderne et de là — sans intermédiaire — dans la littérature hongroise, comme lorsque la graine d'une fleur, emportée par le vent en terre lointaine, prend racine dans un sol nouveau.

Guillaume TOLNAI,
de l'Académie des Sciences
de Hongrie.

LA FIGURE MORALE D'ANDRÉ DUDITH, HUMANISTE HONGROIS¹

Qui s'est donné pour tâche de retracer la vie de l'humaniste hongrois André Dudith se voit récompensé par la familiarité qu'il acquiert avec un esprit digne d'être placé parmi les plus originaux de son temps. C'est à travers une multitude de données éparses, fragmentaires, confuses, de traditionnelles déformations qu'il faut ressaisir et rassembler les traits de cette figure étonnante; mais aussitôt que les contours se précisent, la sympathie s'éveille. Cet homme, parfois éloigné de nous par l'objet même de ses curiosités, nous le sentons si près par l'élan passionné, la faculté d'adaptation, la mobile inquiétude en présence des problèmes de la vie, qui distinguent ses écrits entre tant d'autres. Parmi tous ceux qu'il a connus au cours d'une carrière exceptionnellement riche et variée, on rencontre des savants honnêtes, des politiques retors, des prélats lettrés, des fanatiques, des mécènes, car Dudith fut en relation avec tout ce qui comptait alors en Europe, dans le domaine des lettres, des sciences, de la religion, et de la diplomatie, de Trente à Londres ou Paris, de Padoue à Cracovie, et des Flandres à Breslau. Mais beaucoup de ces esprits distingués ou supérieurs sont aujourd'hui figures de musée aux couleurs pâlies : limités à leur curiosité spéciale, à la poursuite de leurs rêves, il leur a manqué ces dons de vivante liberté spirituelle qui ont permis de poser et de dépasser à la fois les problèmes du temps à quelques esprits plus rares, Montaigne ou Rabelais, Erasme ou André Dudith; par certains traits de caractère il me paraît aussi préfigurer Diderot. Cette qualité de sympathie humaine qui rayonne autour de son œuvre trop délaissée, lui valut de son temps bien des amitiés et doit lui en gagner encore aujourd'hui. Laissant de côté les détails biographiques et les informations relatives à la pensée et à l'œuvre, qui réclament un exposé d'ensemble, je voudrais justifier ici mon sentiment sur le caractère et les qualités d'esprit d'André

(1) L'auteur du travail, qui doit prochainement paraître, sur *André Dudith, humaniste hongrois (1533-1585), sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs* (Paris, 1934, Editions des Belles Lettres) a effectué, au cours de l'automne de 1933 un voyage d'études en Hongrie, afin de compléter sa documentation et d'entrer en contact personnel avec les savants spécialisés dans les études sur la Renaissance hongroise et pour faire des recherches dans les bibliothèques et archives hongroises. La communication que nous sommes heureux d'insérer ici est le résultat des recherches et des réflexions recueillies au cours de ce voyage.

Dudith en alléguant sa correspondance et de préférence certains textes inédits qui proviennent des archives de Vienne¹.

Un trait qui frappe au premier abord dans cette correspondance, c'est la mobilité d'humeur, allant jusqu'à l'impulsivité. D'une lettre à l'autre, parfois au cours d'une même lettre, Dudith passe de l'abattement à l'enthousiasme, de la modération à l'imprudencence, de la courtoisie à l'invective. L'expression si directe des sentiments révèle tous les contrastes de sa nature, tête lucide, cœur ardent, raison sans préjugés, portée naturellement à l'équitable arbitrage des valeurs, mais dont l'équilibre est constamment modifié par les réactions primesautières de la sensibilité. Une des lettres d'André Dudith à Thomas Jordan, du 22 avril 1583², est à ce point de vue caractéristique. Dudith, qui a eu de sérieux ennuis en raison de ses opinions religieuses, informe son correspondant que, assagi par l'expérience, il veut se consacrer aux études scientifiques, et que rien ne pourrait l'entraîner à nouveau dans l'arène des discussions doctrinales. De fait, il aborde d'autres questions, non sans avoir décoché un trait à Théodore de Bèze, coupable à ses yeux de réclamer le châtement des hérétiques; mais, après avoir mentionné deux ouvrages médicaux qui viennent de paraître, il s'informe de son ami Esröm Rüdinger et des frères Moraves, persécutés, dit-on, par les Jésuites. Que ne viennent-ils à Breslau ? Ils y feraient œuvre utile : il ne se peut concevoir rien de plus superstitieux que ces Luthériens de la Confession d'Augsbourg. Et la discussion commence : Dudith tourne en dérision la Cène des Luthériens, ne ménage pas non plus leurs adversaires, s'emporte finalement et condamne tous ceux qui altèrent, en scélérats qu'ils sont, la nature humaine du Christ, pour en faire un assemblage monstrueux de parties incohérentes. Le ton des dernières lignes est ainsi bien éloigné de répondre au début et Dudith en a conscience : *Sed quo labor ? Imprudens fere illud ego ipse refuto ipso facto quod paullo ante me constituisset affirmabam...* Tel qu'il nous paraît dans cette lettre, tel fut Dudith pendant toute son existence : cela lui valut bien des ennuis, mais le rendit plus apte à comprendre les hommes avec les ressources complémentaires de son esprit et de son cœur.

Cette sensibilité naturelle, soutenue par une forte culture classique, donne à sa correspondance le pittoresque et la vie. Dans ses dépêches diplomatiques ou ses controverses épistolaires de théologie, d'astrologie, de médecine, on est agréablement surpris de rencontrer plus d'un passage qui se distingue

(1) Staatsarchiv, fascicules *Polonica* 7 et 8.

(2) Lettre publiée par F. C. Schlosser, *Leben des Th. de Beza*, Heideberg 1809, p. 333 sq.

par les qualités littéraires. Rien de pédant ni de scolastique dans ce style imagé qui évite les banalités du cicéronianisme, si fréquentes chez les humanistes italiens, et la technicité sans attrait, propre aux savants et philosophes d'Allemagne. Les exemples suivants sont extraits de la correspondance inédite d'André Dudith avec l'Empereur Maximilien II et sa sœur, la reine de Pologne, en 1565-1566. L'époux de celle-ci, le Roi Sigismond-Auguste, en mésintelligence avec elle, l'avait éloignée de sa cour, sans pouvoir se résoudre à la renvoyer en Autriche, comme le réclamait Maximilien après avoir vainement cherché à obtenir une réconciliation. André Dudith, évêque de Pécs (Cinq-Eglises) fut chargé par l'Empereur de cette négociation délicate. Voici en quels termes il dépeignait à Maximilien le 24 juin 1565 la retraite de la malheureuse Princesse dans la petite citadelle de Radomie¹ : *« Elle passe la plus grande partie de son temps dans les larmes ; elle a coutume de se retirer dans sa chambre, où elle s'abandonne des jours entiers au chagrin et aux pleurs. Les causes de son affliction sont nombreuses et graves : l'éloignement, la haine même du roi, la solitude et l'indignité du lieu où on la tient recluse, le mépris de tous, le danger pour sa vie. Radomie, qu'on lui a désignée en quelque sorte comme la prison de sa captivité, est un bourg obscur et sordide, très éloigné de toutes les villes peuplées et importantes ; on n'y compte presque aucun habitant honorable, seulement des rustres habitués aux pires excès. On qualifie ce village de citadelle, simplement, je pense, parce qu'une sorte de muraille enferme quelques masures de bois qui menacent ruine... Mais voici qui est plus pénible : les jeunes filles même qui forment la suite de Sa Majesté, devenues rebelles, lui refusent presque toute marque d'obéissance et de respect. Elles en sont arrivées à ce degré d'impudence qu'elles insultent à la misère de Sa Majesté et s'exhortent mutuellement à ne plus rendre aucun service à une princesse assez disgraciée pour s'être attirée l'aversion du roi et désormais incapable de les établir en mariage. Par suite, en effet, de l'isolement du lieu et du mépris qu'on témoigne à la Reine, leur retraite, disent-elles, n'est fréquentée par aucune personne de condition noble qui pourrait leur faire la cour et prétendre à leur main. »* L'intérêt que porte le jeune évêque diplomate à l'abandon des demoiselles d'honneur prend une valeur savoureuse si l'on se rappelle qu'il allait bientôt épouser une des suivantes de la Reine, la jolie Regina Strass, abandonnant pour elle la religion de ses pères et tous les titres dont l'avait comblé la faveur de Maximilien. Une tradition rapporte que l'héroïne de cette aven-

(1) *Polonica*, fascicule 7, cahier D, folio 70^r sq. Je traduis le texte latin.

ture s'évanouit en reconnaissant dans le jeune prélat introduit auprès de la Reine celui qu'un rêve lui avait promis pour époux. Nul besoin de recourir ici à l'oniromancie ou de rechercher dans les astres la conjonction des destinées, comme les contemporains d'André Dudith, et Dudith lui-même à cette époque, étaient portés à le faire. Ce nouveau document nous éclaire sur les rêves des tristes recluses, dignes d'inspirer Musset. Voici que dans leur solitude parvient une nouvelle inattendue, l'arrivée du légat impérial. On le dit jeune et de belle prestance; on le dit et on n'a pas tort. Il paraît : C'est un évêque ! Il y a bien lieu de s'évanouir, sans compter l'avantage qu'on s'assure par l'opportunité d'une émotion si flatteuse. Mais passons à un autre tableau de cette tragi-comédie politique. Un an plus tard, les négociations n'ont pas encore abouti, le roi Sigismond hésitant entre les sollicitations contraaires de son beau-frère et de sa noblesse. Celle-ci s'oppose au départ de la Reine dont la présence en Pologne garantit l'entente avec l'Empire. De Lublin où se tenait alors la cour polonaise, Dudith écrit à la Reine le 29 juin 1566 pour la renseigner sur l'attitude de la noblesse et du roi¹. Il lui rapporte une scène émouvante. Tous les grands dignitaires ont supplié Sigismond de reprendre la Reine auprès de lui, on a même entendu un Archevêque le rappeler à ses devoirs d'époux chrétien. *« En terminant son exhortation, l'archevêque se jeta aux pieds de Sa Majesté et resta prosterné sur le sol et secoué de tels sanglots que cette scène pathétique aurait brisé un cœur de rocher. Il ne se trouva personne qui put contenir ses sentiments devant un aussi touchant spectacle, mais tous versèrent des larmes... Sauf le roi seul qui restait immobile comme une pierre, les yeux fixés à terre. Tous les assistants se récrièrent qu'on n'avait jamais vu dans ce royaume un archevêque se jeter à terre devant le roi... O Dieu omnipotent ! Quel cœur de fer est celui-là pour ne pas se laisser attendrir, quand, à entendre seulement cette histoire, et maintenant à l'écrire, je ne peux me retenir de pleurer, et j'éprouve une telle affliction que c'est à peine si je suis en état de finir ce récit ! Je ne puis croire que Dieu ne châtie pas ce prince bien sévèrement. »* Il ajoute de curieux détails sur le caractère du roi. *« On m'a dit que le roi possède un esprit enfermé qui lui a été vendu 30.000 écus par un nécromant parti depuis on ne sait d'où, et sans que le roi ait pu bien apprendre l'art de se servir de son achat. Aussi parfois est-il fort importuné par cet esprit, et même fort bien battu, et l'on craint qu'il ne lui rompe un jour le cou. Il cherche une manière de s'en débarrasser et n'en trouve pas. Il y a dans*

(1) *Polonica*, fasc. 7, cahier 1, folio 161^r sq. Je traduis le texte, en italien cette fois.

Cracovie un astrologue appelé Rhetico, on lui a communiqué l'affaire en secret, il a déclaré qu'il voulait et pouvait sauver le roi, mais jusqu'ici ses pratiques sont restées sans effet... Je ne sais qui m'a dit que le roi se complait dans les choses noires au point qu'il ne se vêt jamais d'une autre couleur; toutes ses chambres sont tapissées de velours noir, et rien ne peut l'amener à faire choix d'une autre nuance. » De telles lettres restituent beaucoup mieux que les relations officielles l'atmosphère politique et morale du temps.

D'autres révèlent en leur auteur un maître de l'ironie qui sait en faire usage pour suggérer ses opinions, malmenier ses adversaires ou se tirer d'une situation difficile. Au lendemain de sa rupture avec Rome, les ennemis d'André Dudith l'ont accusé d'avoir dilapidé le trésor de l'évêché et Maximilien lui en a demandé compte. Il avoue dans sa réponse¹ qu'après avoir pris conseil il a bien engagé ou vendu quelques vases ou ornements sacrés, tout cela détérioré, affirme-t-il, et hors d'usage. Mais après tout, que vaut aux yeux de l'église cette accumulation d'objets précieux ? Saint Ambroise n'a-t-il pas dit que l'or est fait pour circuler et pour soulager la détresse ? Et Dudith n'a pas eu à chercher bien loin les bénéficiaires de ce mouvement de charité chrétienne : ses frères, sa mère, lui-même sont dans le dénuement. — A Rome, la confirmation d'André Dudith au siège de Cinq-Eglises avait fait difficulté trois ans plus tôt parce qu'il n'avait pas signé les décrets du Concile de Trente et qu'il prétendait retenir certains bénéfices, son évêché étant occupé par les Turcs. Le Cardinal Commendon, nonce en Pologne, s'en occupa. Le 27 juillet 1565, Dudith, écrivant à son secrétaire Graziano, le remercie, ainsi que leur protecteur commun, le Cardinal². « Pour moi, déclare-t-il, j'étais résolu à vivre au mieux sans donner de soucis à cette Cité Sainte, si dédaigneuse de quelques pauvres ultramontains de bas étage comme je suis ». En raison du conclave prochain, il souhaite la faveur du Ciel au Cardinal : « Que Dieu nous fasse la grâce de pouvoir baiser ses pieds saints... Je m'estimerai si heureux quand j'apprendrai que les astres me favorisent à ce point, que, même si je ne puis me charger d'or, d'argent, d'autres choses précieuses, du moins j'apporterai quelques morceaux de pierre, de bois ou d'étoffe, ou quelque objet de même nature, pour concourir à l'édification d'un aussi précieux tabernacle ». Il plaisante, mais on sent qu'il ne tient plus guère à l'Eglise romaine. Deux ans

(1) *Polonica* 7, cahier 3, folio 37, sq. lettre du 26 juillet 1565. F. Kollányi (*Esztergomi Kanonokok*, Esztergom, 1900, p. 158), donne de cette lettre une analyse sommaire, écartant les motifs que Dudith invoque pour se justifier.

(2) Lettre publiée par J. Koller *Hist. Episc. Quinque-eccles.*, Tome 6, Posony et Pesth, 1806, p. 233. La lettre est en italien.

plus tard, après son mariage, il composa pour l'Empereur Maximilien une peinture satirique des négociations du Concile auxquelles il avait activement participé : c'est une page de pamphlétaire écrite de verve et qui eut un certain succès parmi les réformés ¹.

Même les lettres scientifiques ou théologiques d'André Dudith sont écrites dans ce libre mouvement personnel et passionné. Pas d'argumentation en règle : le sang-froid manque à Dudith quand un sujet lui tient à cœur ; mais sa raison sait où elle va, il conduit la bataille d'idées avec tout son être. Il procède volontiers par questions pressantes ; sa seule méthode, s'il en a une, est celle du doute raisonné, qui démasque les entités trompeuses et pose les problèmes de l'avenir. Sur un point il s'est montré très décidé toute sa vie. Il n'a jamais mis en question la nécessité des études ; dès qu'il disposait de loisirs, il s'y consacrait sans réserve, s'intéressant à tout, principalement aux sciences, avec une exceptionnelle ardeur qui compromettait sa santé. Amis et adversaires s'accordent à lui reconnaître une vaste culture, sa correspondance le montre toujours curieux de nouveaux ouvrages, et disposé à enrichir sa bibliothèque des trésors que lui signalaient ses amis d'Allemagne ou d'Italie.

Ces dispositions d'esprit et de cœur retentissent sur le caractère, mobile et flottant. En ce siècle qui a fait le procès de toute la tradition, Dudith n'est pas le seul chez lequel on constate un certain défaut de fermeté dans l'armature morale. Qu'on pense à l'un de ses maîtres, Philippe Melanchton. Audacieux en esprit, Dudith eut soin d'apporter à l'expression et surtout à la diffusion de ses idées les ménagements nécessaires à un repos que ses tribulations lui avaient rendu plus cher. Le même souci lui a parfois dicté quelques palinodies. On les jugera plus équitablement si l'on se rappelle que son scepticisme avait réduit à peu de chose, dans l'ordre religieux, les convictions qui doivent nous engager. Il admirait les écrits de son compatriote, l'unitaire François Dávid, mais alors que celui-ci mourut en prison pour ses idées, Dudith surprit un jour Fauste Socin en lui confiant qu'il n'avait pas l'étoffe d'un martyr : Montaigne ne l'avait pas davantage. Cependant il faut reconnaître qu'après sa rupture avec Rome Dudith s'est montré jusqu'à sa mort désintéressé et fidèle à ses amis. Il a pris des précautions pour assurer sa tranquillité : il n'a consenti aucune complaisance pour avancer ses intérêts bien que les sollicitations politiques ou religieuses ne lui aient pas fait défaut. Et sa générosité naturelle l'a rendu plus imprudent dès qu'il s'agissait de protéger un homme que pour défendre ses idées. Il s'intéressa aux antitritaires bannis et persécutés, accueillant dans sa maison Alciat

(1) Ce passage se trouve dans la lettre de Dudith à l'Empereur Maximilien du 22 juin 1567, publiée par Q. Reuter, *A. Dud. Orationes*, Offenbach, 1610, p. 42.

et Paléologue, ce qui le mit en danger personnel lors du procès de ce dernier à Rome. De telles qualités de compréhension lui concilièrent les amitiés les plus diverses. Dans le centre humaniste de Breslau on le voit faire figure d'arbitre entre tous ceux que divisaient alors les plus violentes dissensions. Ils étaient sensibles au rayonnement de cette *sympathie*, mot qu'il faut prendre dans son sens le plus fort pour caractériser la nature morale d'André Dudith : sympathie pour les formes et les problèmes de la vie, pour les réactions opposées des hommes devant elle. G. Schwarz appréciait fort bien cette souplesse d'adaptation quand il l'a qualifiée de *mimétisme* ¹.

Une telle nature est exposée à la dispersion. Je veux pourtant signaler un fait méconnu. Malgré les conditions d'une existence cosmopolite que lui imposait d'abord l'envahissement de sa patrie par les Turcs, Dudith n'a jamais perdu le sentiment de son origine hongroise. Dans sa correspondance les lettres en hongrois ne manquent pas. On a déjà mis en lumière son projet de fondation à Wittenberg d'un Collège destiné aux étudiants hongrois fort nombreux à cette université, et auquel il se proposait de léguer sa bibliothèque ². Mais en parcourant ses dépêches inédites à Maximilien, on trouve d'autres preuves d'attachement à son pays natal. Pendant sa retraite à Cracovie alors qu'il sollicitait un emploi, ou qu'il songeait à changer de résidence, c'est vers la Hongrie que se dirigeaient ses vœux ³. D'autres lettres nous le montre préoccupé des nouvelles de la guerre contre les Turcs, abattu quand elles sont désastreuses, tourmenté si elles tardent à lui parvenir ⁴. C'est à juste titre que J. M. Brutus, auquel Dudith avait communiqué des documents pour son histoire de Hongrie, l'appelle *vir cupidus imprimis patriâ illustrandâ* ⁵. Ainsi la Hongrie ne doit pas hésiter à placer André Dudith dans le Panthéon de ses hommes illustres, dont les statues sont rassemblées autour de la nouvelle place de Szeged. Plus d'un trait de sa nature s'explique par son origine ethnique. Il incarne vraiment l'humanisme hongrois de son époque, équilibre heureux entre ceux d'Italie et d'Allemagne, avec l'apport d'une sensibilité riche à la fois d'images vives et des plus fines nuances de la culture.

(Paris.)

PIERRE COSTIL.

(1) Lorand Samuelfy (Pseudonyme de G. Schwarz) *Dissert. Hist. Crit. de Dud. Vita et scr.*, en tête du recueil *A. Dud. Orat. V.*, Halle Magd. 1743, pp. 28-29.

(2) Voir J. Faludi, *A. Dudith et les Humanistes français*, Szeged 1932, p. 55.

(3) *Polonica* 9, cahier D, folio 19, lettre du 22 octobre 1569; *ibid.*, cahier G, fol. 60 sq. lettre du 4 août 1570.

(4) Voir notamment *lettre à Commendon* du 26 septembre 1565, publiée par J. Koller, *Hist. Episc., Quinque-Eccles.*, tome 6, p. 244.

(5) Lettre de Brutus à G. Bekès, 10 kal. Febr. 1578, *J. M. Brutii Opera Varia Selecta*, Bevol. 1698, p. 206.

CHRONIQUES GENERALES

Le comte Teleki et l'avenir de l'esprit européen. —

Des entretiens sur l'*Avenir de l'Esprit européen* ont eu lieu à Paris du 16 au 18 octobre 1933, à l'Institut International de Coopération européenne, sous la présidence de M. Paul Valéry, et ils ont abouti à la constitution d'une *Société d'Etudes européennes* dont la tâche fondamentale devra être, conformément à l'article premier de ses statuts, « d'aider l'Europe à prendre conscience de l'unité de sa culture ». Au cours des délibérations, auxquelles participèrent une trentaine d'« hommes d'élite » représentant douze pays, le comte Teleki eut à plusieurs reprises l'occasion d'intervenir. Il le fit avec une vigueur et une netteté dont M. P. Valéry a souligné l'intérêt, et qui n'ont pas peu contribué à orienter la discussion générale vers certains points particulièrement précis.

C'est ainsi qu'il a insisté sur les diversités qui caractérisent la géographie européenne et qui ne se fondent que dans une opposition commune avec des phénomènes tels que la forêt boréale, la steppe, le désert asiatique et africain.

« Chaque peuple, les caractères spéciaux de chaque groupe régional, ont contribué de leur génie à la synthèse de la pensée européenne. »

L'effacement de cette diversité nuirait à l'Europe :

« N'oublions pas qu'à côté des dangers de cette diversité et de la concurrence que cette diversité comporte, c'est cette complexité qui a ciselé l'esprit européen et qui l'a rendu plus pur et plus investigateur. Ce dynamisme européen, c'est peut-être le caractère de la plus grande valeur que, je crois, l'Europe conserve encore. » (p. 92-93).

« Cette diversité-là, ne l'abolissons pas, et même je voudrais dire qu'il faudrait dans un certain sens l'encourager. » (p. 93).

Les différentes nationalités

« peuvent collaborer dans une société humaine en forme, dans un monde, si ce monde ne tend pas seulement à exagérer les différences, si dans ce monde chacun re-

connaît et accepte dans l'autre ce qu'il aime voir reconnaître en lui-même. » (p. 93-94).

Il y a là « une question d'éducation ». Cette éducation doit être avant tout morale, accentuant plus la qualité que la quantité. Elle doit tenir compte de l'inégalité foncière des individus.

« Qu'ils soient des individualités quelquefois très peu différentes, quelquefois pas très intéressantes, quelquefois plus intéressantes, ce sont toujours des individualités. Ces individualités ne sont pas seules, pas limitées, pas isolées, ni dans l'espace, ni dans le temps, ni dans le moment, ni dans les perspectives des temps. Elles sont liées à leur entourage, à leur milieu, elles sont liées en même temps à leurs traditions biologiques et humaines. Par « tradition », je n'entends pas « le passé », mais la tradition vivante, passée, présente et à venir, en même temps. J'y comprends la vie. Chaque individualité est liée à son milieu, le cercle dans lequel cette individualité est la plus naturelle et dans lequel elle peut le mieux développer ses forces ». (p. 94-95).

Le comte Teleki insiste avec force sur le rôle des groupes humains qu'il oppose expressément aux Etats, aux Nations.

« Je crois... que l'Etat a beaucoup trop pris possession de la Nation, de l'idée nationale. La Nation a été beaucoup trop étatisée en Europe. En géographe, je vois dans la Nation plutôt un élément de la région, avec toutes les différences subtiles que les groupes régionaux comportent, subtilités souvent très intéressantes et qui souvent ont donné beaucoup d'élan au développement. Je crois qu'en encourageant cet esprit régionaliste et cette diversité de l'heure, en reconnaissant la nécessité de cette diversité pour le développement, l'épanouissement et le maintien de la position de l'Europe dont les intérêts deviennent de plus en plus communs, on parviendrait à une entente ou au moins une intercompréhension plus intime entre les différents éléments nationaux et régionaux de l'Europe. Et cela est important, car je crois que pour l'avenir, c'est justement la différence, la complexité des peuples européens qui sera la plus grande force de l'Europe, à côté de sa tradition, de son ancienneté. Je crois que

c'est grâce à cette force que l'Europe a su mieux supporter que des peuples plus jeunes les difficultés que la crise économique d'après-guerre lui rendait pourtant plus malaisée. C'est justement cette tradition européenne, les siècles que nous avons vécus, qui nous donnent une force de résistance, une souplesse en face des difficultés de l'histoire, de la vie. » (p. 95-96).

Le comte Teleki ne pense pas que le fait d'encourager les différences nationales nuirait à l'unité.

« Au contraire... plus on accentue les régions de transit qui en Europe sont la majorité, plus on diminue l'importance des frontières, que la vie politique d'une part, que la vie économique d'autre part, accusent, et accusent surtout en Europe. Si vous essayez de fixer sur la carte de l'Europe tous les éléments de la culture et de la civilisation européenne, vous verrez qu'il y a beaucoup plus de peuples qui pourraient s'allier, de peuples qui sympathisent à droite et à gauche, que de peuples qui pourraient se tourner les uns contre les autres. Si on accentuait l'importance de ces régions et de ces populations « transitaires », je crois que l'on contribuerait par là, non seulement au maintien de la paix, mais à tout l'essor mental ».

L'esprit de notre époque semble favoriser, selon le comte Teleki, ce processus :

« Je pense que nous sommes à un moment assez propice pour renforcer les liens qui lient davantage l'individu à son milieu spécial, qui le sauvent du déracinement et le ramènent à la synthèse naturelle, innée, traditionnelle, de son milieu, de sa souche. En encourageant ces forces, je crois qu'on parviendrait à fortifier le dynamisme européen. »

Reprenant ces idées dans un vigoureux discours, qui fut un des plus remarquables de la séance de clôture, M. le comte Teleki a insisté sur la nécessité de développer par l'éducation le sens de la qualité.

« Nous vivons dans un temps où la quantité domine dans beaucoup de domaines. Eh bien, il faudrait, par la famille, par la littérature, élever les masses à reconnaître l'autorité — ontogénétique et phylogénétique.

que — de la qualité. C'est seulement ainsi que nous arriverons à maintenir la civilisation. Car la niveler, c'est la détruire. Nous devons choisir ceux qui sont aptes à devenir une élite et à diriger. »

Cette primauté de la qualité, Paris l'illustre, aux yeux de l'orateur, par son rôle en Europe :

« Le bassin de Paris est, pour le géographe, le centre de l'Europe. C'est un centre vers lequel conduisent toutes les routes côtières, toutes les routes du pied des montagnes, toutes les routes des steppes du vieux monde. Toutefois, ce n'est pas un centre géométrique. Il n'est pas situé au milieu. Mais c'est un point de culmination. C'est un centre de qualité. Je vois dans ce fait même quelque chose qui peut nous indiquer la voie vers la qualité. C'est la qualité qu'il faut faire reconnaître contre la quantité. C'est là, je crois, que nous trouverons la force nécessaire au développement de l'esprit européen. »

On ne saurait mieux dire ni évoquer de plus nobles pensées et ouvrir des aperçus plus ingénieux. On en retrouvera la substance — et les termes mêmes — dans l'élégante publication où l'Institut international de Coopération intellectuelle a recueilli ces *Entretiens* (306 p. in-8°) et où les interventions du comte Teleki occupent notamment les pages 90-100 et 263-267.

L. V.

Emeric Madách et la « Tragédie de l'homme » dans les Universités françaises. — Le nom d'Emeric Madách n'est pas de ceux qui sont familiers au public français, même cultivé, et il faut bien reconnaître que les traductions données par Bigault de Casanova (1894, 2^e édit. 1896) et par M. Guillaume Vautier (1932), n'ont pas encore réussi à révéler au public français les incomparables beautés d'un poème dramatique dont les Hongrois et bien des critiques étrangers estiment avec raison qu'il appartient à la littérature universelle, au même titre que le *Faust* de Goethe.

Le *Mercur de France* ne disait-il pas, au moment où parut la première traduction française, que l'œuvre de Madách devrait s'inscrire sur la liste bien peu longue « des grands livres de chevet de l'humanité » ? M. Marcel Brion a exprimé la même conviction, à l'occasion de la nouvelle traduction de la *Tragédie*, en la mettant au rang des « grands livres européens, d'une richesse éternelle et d'une universelle signification ».

« *Faust*, écrivait M. Henry Bidou, est une philosophie. *La Tragédie de l'Homme* est un cri de détresse ». Il ne sera plus permis désormais d'ignorer ce nom et cette œuvre qui, cette année, viennent d'être présentés aussi aux Universités françaises.

Signalons d'abord le cours que M. L. Muller-Molnos, chargé de cours à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, a poursuivi pendant l'hiver 1933-1934, sur le Théâtre hongrois dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il a longuement insisté sur Madách et son existence douloureuse, sur les influences qu'il subit, sur la place que tient *la Tragédie de l'Homme* dans la littérature universelle, et sur le haut enseignement « d'action lucide et désintéressée » qu'elle donne à l'humanité.

D'autre part, M. Jean Hankiss, professeur à l'Université de Debrecen, venant de Belgique où il parla devant les maîtres et les étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes de Bruxelles, a donné, dans le deuxième semestre, une série de conférences très appréciées; il a présenté dans tout son éclat « le diamant aux mille facettes » que constitue cette œuvre si complexe. Il en a démêlé la valeur philosophique, sociale et littéraire. Il accompagna sa causerie de projections, et l'on put voir défiler sur l'écran les dessins de Zichy et les récentes réalisations des scènes hongroises et étrangères.

Il poursuivit ses conférences à Lille, où, sous la présidence de M. René Hubert, doyen de la Faculté, il fut présenté par M. Guerlin de Guer. A la Sorbonne, ce fut M. F. Baldensperger, qui, le 23 avril, présida sa conférence : il sut présenter avec autant d'esprit que d'émotion, le conférencier et *La Tragédie de l'Homme*, dont il fit ressortir le haut enseignement philosophique pour l'humanité. A Rennes, M. le Doyen Galletier, fut un « préfacier » charmant et véridique. A Besançon, après une réception donnée à la Cité Universitaire, ce fut sous la présidence de M. Alengry, recteur de l'Université, et après une vibrante allocution de M. Louis Villat, qu'eut lieu, avec un succès particulièrement vif, la dernière de ces causeries dues au distingué professeur de Debrecen.

Un grand ami de la Hongrie : Alexandre Claparède. —

Le docteur Alexandre Claparède, né le 14 avril 1858 à Chaney (canton de Genève), descendait d'une famille protestante réfugiée de Nîmes à Genève après la révocation de l'Edit de Nantes. Ses origines présentent ainsi beaucoup de traits analogues à celles du célèbre historien, Edouard Sayous, grand ami, lui aussi, de la nation hongroise¹.

(1) V. François d'Olay, *Un maître français de l'histoire hongroise*, Edouard Sayous, Budapest, 1933, Fédération Nationale Hongroise.

Après avoir fait de bonnes études aux Universités de Genève, de Dresde, de Manchester, il s'établit à Genève pour s'adonner entièrement à la littérature. Curateur de l'église réformée de Genève, membre du Grand Conseil et de la Société des Arts, il épousa, en 1890, une Hongroise du nom d'Ilonka (Hélène) Papp, femme divorcée du baron Georges Fircks, fonctionnaire à la Légation Impériale de Russie. Née le 28 décembre 1855, elle était la fille d'Alexandre Papp, instituteur à l'école primaire de jeunes filles de Hódmezővásárhely et de Julienne Papp. Son frère aîné, François, fut ingénieur en chef du Trésor, à Arad¹.

Très belle et très instruite, Madame Claparède apporta le bonheur dans ce mariage qui avait pour décor toutes les beautés de la villa Le Mesnil, au Crêt Florissant de Genève (qui appartient aujourd'hui à la famille Grassert). C'est là qu'ils reçurent la visite du pasteur-adjoint Alexandre Tóth², qui, conformément aux traditions des diocèses protestants de Hongrie, avait été envoyé à l'Université de Genève. Très bien accueilli par la famille Claparède, il leur raconta, au mois de janvier 1907, avec beaucoup de détails, le transport en Hongrie, des cendres de Rákóczi, mort à Rodostó. A ce propos, Claparède fit remarquer à son hôte, qu'il possédait les mémoires de Rákóczi, dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, parue à La Haye en 1739; qu'en outre, le tome VI contenait un manuscrit de 56 pages, relié, à la page 92, entre les Mémoires de Rákóczi et ceux du comte Nicolas Bethlen, et qu'il était écrit par César de Saussure, gentilhomme à la cour de Rákóczi³.

Al. Tóth fit connaître sans retard cette découverte à Coloman Thaly, député et président du Comité Historique de l'Académie Hongroise. Etant donné qu'il s'agissait d'un document resté inconnu jusque-là, le célèbre spécialiste de l'époque de Rákóczi fit copier le manuscrit de César de Saussure. Deux mois plus tard, le travail était achevé. Pendant ce temps, Thaly et Claparède avaient échangé plusieurs lettres qui firent connaître au savant hongrois que dans chaque volume il se trouvait la note que voici : « *Acheté à Londres au mois de janvier 1740, coûté 12 shillings. C. de Saussure* ». Selon cette indication, l'ouvrage avait été acheté quelques mois après sa

(1) Je suis redevable de ces données biographiques à M. Charles Körtvélyessy, directeur de l'école primaire supérieure à Hódmezővásárhely.

(2) Aujourd'hui, professeur à l'Université de Lancashire (Pa., U.S.A.).

(3) THALY Kálmán : *De Saussure Czézárnak Törökországi levelei és följegyzései*, Budapest, 1909. Magyar Tudományos Akadémia. (Lettres de Turquie et notices de César de Saussure, gentilhomme de la cour de S. A. S. le Prince François Rákóczi II, Budapest, 1909, Académie Hongroise des Sciences).

publication, par M. de Saussure, qui y avait ajouté ses propres mémoires. Après sa mort, en 1783, c'est son gendre, Samuel Henri de Constant, qui hérita de sa bibliothèque. Un des descendants de celui-ci vendit cet ouvrage à un libraire-antiquaire de Genève, d'où il passa dans la bibliothèque de Claparède; à son tour, celui-ci l'offrit, au mois de septembre 1907, à la Bibliothèque du Musée National de Budapest, suivant, le conseil de Thaly. Il fut remercié de cet acte généreux par le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, qui était alors le Comte Albert Apponyi.

Au cours des recherches qui suivirent la découverte de ce manuscrit, Claparède attira l'attention de Thaly, sur un autre livre édité par la famille van Muyden, descendant en ligne collatérale de la famille de Saussure. C'est ainsi qu'on découvrit un second manuscrit, celui du « Voyage en Turquie »¹ qui fut copié par M. Tóth. Celui-ci jetait des lumières nouvelles sur les dernières années, la mort et les funérailles de Rákóczi.

Collaborateur au *Signal de Genève*, Claparède fit paraître plusieurs études et articles, où, en même temps, il s'occupait de questions sociales et prenait part en faveur de la crémation. Il fut un des premiers à réclamer le droit de vote pour les femmes. Quant aux problèmes hongrois, il n'avait pas au début, une idée bien nette de la situation des minorités de Hongrie, mais peu à peu, il réussit à se libérer de l'influence néfaste de la propagande antimagyare. Plus tard, grâce à ses études approfondies, il devint un ami fervent de notre pays, et il essaya de faire accepter au public genevois des idées plus justes concernant la Hongrie.

Parmi ses travaux relatifs à notre pays, citons *Le Protestantisme en Hongrie* (Genève 1909, Imprimerie Atar, 12 p.), *L'Eglise Réformée Hongroise* (Genève, 1910, 71 p.), *Les Voix Magyares au Jubilé de 1909* (Genève, 1909, 159 p.). Il fonda le « Comité genevois de patronage en faveur des étudiants hongrois de théologie » qui avait pour but de distribuer des bourses en vue de faciliter leur séjour à Genève. L'activité qu'il développa, en 1909, à l'occasion des fêtes jubilaires de Genève, mérite une attention toute particulière. C'était le 400^e anniversaire de la naissance de Calvin, le 350^e de la fondation de l'Académie et de l'Université de Genève. A ce propos, on décida de poser la première pierre d'un monument, pour commémorer cette grande date du protestantisme international. C'est grâce à ses initiatives que 120 Hongrois purent assister à cette fête, où ils furent reçus par un Comité spécial composé de Hongrois. Le 4 juillet 1909, on célébrait dans la Cathédrale Saint-Pierre, une cérémonie religieuse en hongrois,

(1) *Lettres et Voyages de M. César de Saussure*, (Lausanne).

et le 5 juillet, une soirée hongroise était organisée par le même Comité. Par suite de ces contacts de nos compatriotes avec les Genevois, huit Hongrois furent promus docteurs « honoris causa » de l'Université de Genève¹. Pour remercier Claparède de tout ce qu'il avait fait en faveur de notre Nation, l'Assemblée Générale de l'Académie l'élisait, en 1911, au nombre de ses membres étrangers.

Dans ses dernières années, il projeta d'écrire un travail plus considérable, sur les conditions historiques, géographiques et démographiques de l'Alföld; malheureusement il n'eut pas le temps de réaliser ce projet grandiose, si digne de son esprit et de son talent. Il en fut de même de l'annexe de la *Semaine Religieuse* qu'il intitula : *Nouvelles de la Hongrie, Chronique de la Hongrie protestante* dont il ne put faire paraître que trois numéros.

Madame Claparède était décédée à Budapest le 6 août 1912. L'année suivante, Claparède fit trois voyages en Hongrie, où l'attachaient non seulement ses sympathies pour les Hongrois, mais aussi le tombeau de sa femme. Le 23 octobre il fit encore une conférence à la Réunion de la Jeunesse Chrétienne de Budapest, mais le 31, il tomba gravement malade, par suite d'une intoxication alimentaire. Le lendemain il mourut; il fut enterré auprès de celle qui lui avait fait aimer la Hongrie. Le 24 novembre 1913 le Secrétaire général de l'Académie annonça la mort de Claparède à la séance plénière, qui aussitôt décida de conserver une note commémorative sur ce grand ami de la Hongrie. En 1914, sur l'initiative de la Société Calvin, des amis dévoués posèrent au 2^e étage de l'Académie de Théologie réformée, un bas-relief portant la belle inscription hongroise de Baksay, poète et évêque réformé :

« Cette femme est née dans notre pays; cet homme est venu de l'étranger. Ils s'étaient unis dans l'activité pour notre patrie, notre nation et notre Eglise, ainsi que dans la foi, l'espoir et l'amour, et ils ne furent jamais séparés ni sur la terre, ni au sein de la terre, ni au ciel ».

(Université de Szeged).

François d'OLAY.

(1) Rácz Lajos : Claparède Sándor. (Nécrologie). Akadémiai Értesítő, n° 1. 1914.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

LINGUISTIQUE

ACTES du Deuxième Congrès International de Linguistique (Genève, 25-29 août 1931), Librairie américaine et orientale, Adrien Maisonneuve, Paris, 1933, 254 p.

Les *Actes du Congrès de Genève*, qui fourniront à l'histoire de la linguistique plus d'un document précieux sur la crise méthodologique de nos jours, renferment, d'une part, un rapport sur les questions générales mises à l'ordre du jour, et d'autre part, un résumé des principaux travaux des séances de sections. La première partie nous renseigne sur quelques problèmes fort discutés de la linguistique moderne. Entre autres, M. N. Trubetzkoy y a développé ses idées sur les systèmes phonologiques dans un rapport assez détaillé, qui peut être utilement complété par son article paru dans la « Psychologie du Langage » (*La Phonologie actuelle*, Journal de Psychologie 1933, pp. 227-246). Signalons, dans la seconde partie, le rapport de M. V. Brøndal, sur *L'autonomie de la syntaxe* (pp. 153-54), celui de M. Meillet *Sur la chronologie de l'indo-européen* (pp. 203-204), la communication de M. Tullgren sur *les locutions figurées d'une série de langues littéraires*¹, etc. Au point de vue de la linguistique hongroise, citons les remarques de M. A. Sauvageot sur *le problème de la parenté des langues indo-européennes et des langues ouraliennes* (pp. 137-142). Inspiré surtout par l'argumentation du beau livre de Jacobsohn (*Arier und Ugrofinnen*), il se montre très sceptique en ce qui concerne la solution de ce grave problème, étant donné que l'unité des langues ouralo-altaïques n'est pas encore prouvée définitivement, et que l'on commence seulement à entrevoir l'état archaïque de l'indo-européen. Or, c'est précisément le proto-indoeuropéen qui a pu être apparenté à l'ouralien primitif. Par cette méthode, qu'on avait appliquée aussi aux problèmes posés par la parenté des langues turk et des langues finno-ougriennes, M. Sauvageot rejette la parenté de l'ouralien et du proto-indoeuropéen à une époque si lointaine que peut-être elle restera indémontrable pour toujours.

L. G. G.

(1) Cf. son étude sur le même sujet dans les *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsingfors*, IX (1932).

LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

Jolán GEDEON. — *La fortune intellectuelle de Verlaine (France, Allemagne, Autriche, Hongrie)*, Szeged, 1933, in-8, 168 p. (Etudes françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged).

Il est des écrivains — et les classiques français sont du nombre — qui marquent un aboutissement, un couronnement, et en qui se résume et se cristallise tout un passé : on ne saurait mieux les pénétrer qu'en examinant, selon la méthode de Taine, la « race », le « milieu » et le « moment » dans lesquels ils vécurent. Mais il en est d'autres pour lesquels une recherche des sources se révèle incomplète et même inexacte, parce qu'ils furent moins représentatifs qu'influents, moins tournés vers le passé que vers l'avenir : leur prestige et leur influence font partie de leur physionomie. Ainsi pensait dès 1917, M. le professeur Albert Chérel en inaugurant à propos de Fénelon¹ une méthode singulièrement féconde. Ainsi pense aujourd'hui Mlle Jolán Gedeon à propos de Verlaine, génie souvent incompris de ses contemporains, initiateur d'une sensibilité nouvelle dont la France et les pays de l'Europe centrale entendirent tour à tour, et conformément à leur tempérament national, l'étrange musique et la douceur enveloppante.

Le problème est d'ailleurs fort complexe, car derrière Verlaine il y a tout le symbolisme, et Mlle Gedeon n'étudie rien de moins que l'adaptation de la critique et du goût — en France, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, — à la doctrine dont l'*Art poétique* de 1882 avait été le premier manifeste. Elle le fait avec beaucoup de science et de délicate pénétration, ajoutant à la *Bibliographie verlainienne* de Tournoux (1911). — d'ailleurs dédiée à un Hongrois, Eugène Rákosi, adversaire des poètes modernes, — le fruit d'abondantes recherches personnelles dont témoigne une bibliographie copieuse (p. 135-158) fort intelligemment classée suivant l'ordre chronologique et tenue au courant des derniers travaux (jusqu'au Porché de 1933)².

La moitié du volume est consacrée à la France, où l'incompréhension fut d'abord générale jusqu'en 1888 quand Jules Lemaitre découvrit *Sagesse*. La sympathie alors se dessine et les articles se multiplient, distinguant parfois entre l'homme —

(1) *Fénelon au XVIII^e siècle en France* (1715-1820). Paris, Hachette. 1917 (cf. REH, janv.-juin 1933, p. 152).

(2) Signalons à Mlle Gedeon la vivante et précise étude consacrée au *Symbolisme* par M. John Charpentier (en 1927, aux *Œuvres Représentatives*), étude suivie d'un florilège des meilleurs écrivains du symbolisme.

sans volonté, sans jugement moral, un « féminin », — et l'œuvre, qui apparaît de plus en plus comme étant de premier ordre, évoquant François Villon, le « mauvais garçon » qui écrivit les poésies les plus touchantes sur la Vierge Marie. Bientôt la critique universitaire, qui n'a pas pour habitude de devancer l'opinion, consent à l'accueillir (Lanson, 1895) en attendant l'étude — compréhensive et objective — de M. le professeur P. Martino (1924). — Peut-être pourrait-on relever quelque incertitude dans le plan : à distinguer l'homme, l'œuvre, le poète de *Sagesse*, on ne pouvait que tomber en d'inévitables redites (il est question de l'article de Jules Lemaitre p. 21, on en reparlera p. 53 et p. 65).

Le chapitre consacré à la fortune de Verlaine en Allemagne et en Autriche est beaucoup plus court. La critique allemande, écrit M. Gedeon dans une phrase assez sibylline, « donne l'impression d'une érudition plus grande quoiqu'elle répète plutôt des idées clarifiées et vérifiées jusqu'à un certain point. » (? ?). En tout cas elle a revendiqué le poète comme Allemand, parce qu'il était d'origine lorraine, et Stefan Zweig lui-même n'a pas résisté à cette manie annexioniste, tout en reconnaissant (dans une phrase aux images incohérentes citée p. 86) que Verlaine ne possédait pas le tempérament « sauvage et héroïque » des grands poètes allemands. On a emprunté à la critique française les développements sur « l'éternel enfant » et sur le danger moral (dénoncé avec une particulière vigueur par le P. Bessmer), cependant que Richard Dehmel et Stefan George s'attachent à rendre en de remarquables traductions les finesses et la simplicité du style verlainien.

Tout différente est l'histoire de la critique verlainienne en Hongrie. Il ne s'agit pas de savoir si Verlaine a été, ou non, un grand poète, et les controverses ne s'élèvent qu'au moment où Verlaine et avec lui la littérature française moderne commencent à exercer une action sur la vie littéraire hongroise : cette influence étrangère est-elle légitime ? est-elle salutaire ? Tel est le débat qui se joue autour d'André Ady et des poètes de la revue « Nyugat » (Occident) et qui n'est pas encore tranché aujourd'hui. Mais l'œuvre de Verlaine, dont se défiait J. Haraszti, s'est imposée en Hongrie ; le poète y a trouvé des traducteurs dignes de lui et un public fervent et capable de le comprendre. Ce livre même nous en apporte le témoignage le plus net, en même temps qu'il nous prouve la valeur des études françaises poursuivies à l'Université de Szeged¹.

Louis VILLAT.

(1) La langue en est ferme et sûre, et les fautes d'impression sont peu nombreuses. Il faut écrire « Emile Blémont » (et non Blémond) et « Georges Pellissier » (et non George).

JARVENTAUS, Arvi. 1° *Maahantulo* [L'invasion], Porvoo, Werner, Söderström, 1931, 264, 1 carte. — 2° *Savuava maa* [Le pays qui fume], Porvoo-Helsinki, Werner Söderström, 421 p., 2 cartes.

Arvi Järventaust, qui s'était fait connaître comme auteur de romans où il peint la vie des Lapons et surtout comme auteur de plusieurs romans psychologiques, a écrit depuis 1929 deux séries historiques. La dernière, publiée en 1931-1932, est intéressante par le fait que l'action se passe en Hongrie — chose rare dans la littérature finnoise.

1° Elle consiste en deux romans, dont le premier nous présente un Finnois, Iisakki Tarkka, en service chez l'empereur byzantin. Il vient en Hongrie à la suite du légat du pape Léon VII qui sollicite l'aide des Hongrois contre les Bulgares, Les Bulgares vaincus, les Hongrois apprennent que l'empereur n'a pas tenu ses promesses, le légat est tué, Tarkka reste chez les Hongrois, se marie avec une Hongroise, change son nom en Tárkány, enfin devient hongrois et ancêtre de la famille Tárkány.

Autour de ces événements, l'auteur a su développer des scènes de la vie agitée des Magyars nomades. Les mœurs sont décrites avec exactitude et dans ce cadre historique on nous présente de nombreuses chansons populaires hongroises.

Le héros du roman est peint d'une façon qui ne donne pas toute satisfaction. C'est un bon guerrier, mais d'un caractère cruel et brutal. Il est vantard, fantaisiste, il rêve un moment du trône de l'empire byzantin. Sa cruauté est presque invraisemblable, il marche ayant aux lèvres les mots : *fili okve* (filioque) de la confession catholique et sans pitié il tue tous ceux qui ne sont pas orthodoxes et qui osent déclarer que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Dans l'ensemble son portrait reste maigre et faible, le lecteur ne saisit pas très bien son image et l'auteur fait de vains efforts pour lui conquérir les sympathies du lecteur.

Au début du roman, lors du premier contact de Tarkka avec les Hongrois, l'auteur nous montre comment ces parents éloignés se reconnaissent : ils comparent les récits des ancêtres et les rares mots communs du hongrois et du finnois et ils en concluent facilement qu'ils doivent être issus des mêmes ancêtres. Ce passage a son intérêt surtout en Finlande où l'on connaît moins bien ces quelques mots et où dans les écoles l'enseignement du hongrois est presque nul. En tout cas, on ne peut pas nier que malgré ce point de vue, il y a ici, pour une œuvre littéraire, quelque chose de trop artificiel.

2° Le deuxième roman de la série n'est que d'une certaine façon la continuation du premier. Ici aussi il s'agit d'une

invasion, celle des Turcs. On a sauté quelques siècles et l'auteur raconte un épisode de la vie d'un certain András Tarkány, et plus d'une fois il fait comprendre qu'il s'agit d'un descendant du héros de son premier livre.

En 1526 les troupes du sultan Soliman le Grand ont envahi une partie de la Hongrie. Le pays est en désordre. Les nobles n'obéissent pas au roi, le faible et impuissant Lajos II. Au milieu de cette confusion, le jeune András Tarkány retourne à son pays de Wittenberg, où il a fait ses études et où il s'est converti au protestantisme. Arrivé à Buda, il apprend qu'un de ses frères, Imre, lutte contre les musulmans dans les troupes de Tomory et que l'autre, János, pour éviter la haine de István Báthori, s'est enfui en Turquie et fait la guerre dans l'armée de Soliman contre sa propre patrie.

András se joint aux troupes du roi et retrouve son frère Imre. L'armée hongroise est battue à Mohács. Le roi meurt, András est fait prisonnier. Un de ses camarades pénètre sous un déguisement dans le camp des Turcs et le sauve.

Le portrait de András est bien tracé. Malgré son caractère religieux, il se montre un vaillant guerrier; c'est un luthérien fervent, mais il a toujours de l'indulgence envers les catholiques, il n'oublie jamais qu'ils ont tous le même Dieu et la même patrie.

Très franc de nature, il a horreur du mensonge; mais, ayant pris le nom de Párkány au lieu de Tarkány à cause de son frère János, il est obligé d'inventer mensonges sur mensonges pour éviter qu'on le découvre, ce qui l'humilie et l'abat. Et ce sont l'inquiétude et le désespoir qui caractérisent le mieux son personnage. Continuellement, même dans les plus beaux moments de l'enthousiasme patriotique, il sent que tout va mal finir. Il voit qu'une bataille dirigée par des chefs en désaccord ne peut avoir qu'une seule issue : la défaite, si vaillants que soient les soldats. Et quand elle arrive, il constate simplement qu'elle aussi peut n'être qu'une phase dans le chemin tracé par le sort divin.

Dans ce roman aussi, c'est le décor historique qui joue le rôle capital, portant moins que dans « L'invasion ». L'auteur déjà installé dans le milieu hongrois, paraît être plus à son aise, tout est moins recherché. Il a plus rarement recours aux moyens par lesquels il a donné au texte finnois une empreinte hongroise : l'inversion d'ordre de mots, les chansons, les jurons hongrois.

En Finlande ces romans ont eu un grand succès. Il n'est pas exagéré de dire qu'ils y ont bien plaidé la cause de la Hongrie mutilée. Et même en Hongrie, où la couleur locale n'ajoute pas grand chose au récit et où le fond historique doit

être mieux connu, ces romans, composés avec une grande minutie historique, devraient trouver des lecteurs favorables.

EERO K. NEUVONEN.

Mélanges de Philologie, d'Histoire et de Littérature offerts à Henri Hauvette, Paris, Les Presses françaises, 1934, in-8, xxxix-845 pages.

M. le professeur Henri Hauvette, directeur de l'Institut des Etudes italiennes à la Sorbonne, a été récemment élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, en même temps qu'il atteignait sa quarantième année d'enseignement universitaire. A cette occasion, ses collègues, ses disciples et ses amis lui ont offert dans une cérémonie intime un remarquable volume de *Mélanges* — 85 articles — où nous relevons un certain nombre de pages qui, de près ou de loin, intéressent les études hongroises.

P. 13-19. Pierre SKOK (de Zagreb). — « *Roma* » et « *Venezia* » chez les Slaves. Etudie les formes hongroises *Velence* et *Venence*, d'après Simonyi, *Die ungarische Sprache*.

P. 61-67. Edouard JORDAN. — *Les prétendus droits des Angevins de Hongrie au trône de Naples*. Complète les arguments donnés par E. Léonard (*La jeunesse de Jeanne I^{re}, reine de Naples, comtesse de Provence*, 1932) en étudiant l'acte d'investiture donné par le pape Clément IV en 1265 et en le rapprochant de l'acte par lequel Boniface VIII en 1297 inféoda à Jacques II d'Aragon le royaume de Corse-Sardaigne.

P. 139-148. Emile LÉONARD. — *Nicolas Acciaiuoli, victime de Boccace*. Cet ambitieux, qui n'avait rien de vulgaire, ne mérite pas les attaques dont Boccace s'est plu à l'accabler. On dit qu'il dut ses premiers succès à la faveur de l'« impératrice » Catherine de Courtenay et qu'il trempa dans le meurtre du jeune André de Hongrie, le premier mari de la reine Jeanne. Mais on le voit rétablir sur le trône de Sicile les souverains angevins chassés par le roi de Hongrie, il songe à aller en Hongrie pour le compte du prince de Tarente. Il eut en somme des qualités remarquables et joua un rôle historique de premier plan.

LOUIS VILLAT.

HISTOIRE

Joseph CALMETTE. — *Le monde féodal*. Paris, Presses Universitaires 1934, in-16, 490 pages (« *Clio* », Introduction aux Etudes historiques, 4).

Sous le signe de Clio et en affirmant seulement le modeste dessein d'apporter une « introduction aux études historiques, une nouvelle collection, destinée à l'enseignement supérieur, » a commencé de paraître aux Presses Universitaires. Le tome IV, qui est prêt avant les autres, nous donne, à propos du Monde féodal et sous la plume M. J. Calmette, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, un excellent exemple de l'esprit qui inspire cette collection. Il s'agit essentiellement de guider les étudiants et les chercheurs à travers les chemins, souvent rudes et malaisés, de l'érudition historique, de présenter sur chaque question le résultat des recherches effectuées et le tableau aussi complet que possible de ce qui n'a pas été abordé et de ce qui reste à faire. Aussi chaque chapitre est-il suivi d'une série de « notes » où est le suc même de l'ouvrage et sa « substantifique moëlle » : on y trouvera l'indication des sources, la liste des ouvrages qui font autorité et l'état actuel des questions ». Sans doute est-ce la partie qui a dû demander le plus de mal et qui rendra le plus de services. Ainsi que le dit M. le recteur S. Charléty dans son lumineux avant-propos, de tels manuels « enseigneront aux apprentis l'existence et le maniement de leurs outils ». Ils leur apprendront surtout que la science n'est jamais achevée. « Quand le lecteur aura suivi la route tracée sur le livre, c'est le livre qui lui montrera où cesse la route, qui l'invitera à visiter les maîtres qui ont scruté et peu à peu pénétré l'ombre ». On ne saurait mieux dire et telle est bien la méthode, précise et féconde, que l'on trouvera ici appliquée au cours de sept chapitres qui couvrent la période des invasions à l'aurore du XIV^e siècle où commence « l'élaboration du monde moderne ». Ils s'encadrent entre une précieuse « Bibliographie générale » de plus de cinquante pages, et un index des noms propres (personnages ou auteurs du Moyen Age, noms géographiques et titres d'ouvrages, noms d'érudits) qui achève de rendre fort maniable ce volume extrêmement dense et de lui donner la plus séduisante clarté.

Les questions hongroises sont traitées, à leur place chronologique, avec un grand souci d'objectivité et une connaissance à laquelle la plupart des historiens français ne nous avaient pas habitués, des études parues en Hongrie. On sera particulièrement reconnaissant à M. J. Calmette d'avoir signalé la solide étude que M. Alexandre Eckhardt a publiée dès 1927 dans cette Revue et d'avoir insisté sur la valeur de ses conclusions : « Il faut, écrit-il p. 54, renoncer à rattacher aux Hongrois la légende des *Ogres*. » L'installation des Magyars dans le bassin danubien au IX^e siècle, les raids du X^e siècle et la conversion de Geiza au christianisme sont rappelés p. 34 et accompagnés d'une bibliographie fort intéressante p. 54 (l. 13, lire : *Geschichte Ungarns*).

On trouvera p. 122 et 125 ce qui concerne la fin des invasions hongroises et la journée « terrible et décisive » du Lechfeld (cf. p. 151-152 jour des questions). Peut-être n'aperçoit-on pas avec une suffisante netteté le développement des institutions hongroises, sous les Arpadiens et les Angevins, l'importance de la Bulle d'or (1222) et le rôle des Hongrois dans la lutte contre l'Islam, mais il est probable que ces questions seront reprises dans le tome suivant où l'on retrouvera avec plaisir et profit toute la science et la haute conscience de M. le professeur J. Calmette.

Louis VILLAT.

Maurice PALÉOLOGUE. — *Un grand tournant de la politique mondiale* (1904-1906). Paris, Plon, 1934, in-8, 455 pages (avec un portrait hors texte et 7 cartes dans le texte) Prix : 30 francs.

En 1904 M. Maurice Paléologue était ministre plénipotentiaire, sous-directeur adjoint des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, où il avait spécialement pour attribution « les affaires réservées ». Collaborateur de Delcassé, aux négociations les plus secrètes, très répandu dans la société parisienne, il nous apporte sur les différents épisodes d'une période entre toutes décisive un témoignage de tout premier ordre dans ces notes prises au jour le jour et qui vont du 1^{er} janvier 1904 au 29 novembre 1906. A vrai dire la continuité quotidienne s'arrête avec le chapitre XV à la date du 8 juillet 1905; le reste n'est qu'un « épilogue » où M. Paléologue s'est contenté de quelques notes, réparties sur l'espace de dix huit mois, pour faire apparaître ce qu'il appelle lui-même (p.383) « la conclusion historique ». Peut-être même cet épilogue ne contient-il pas uniquement des réflexions contemporaines des événements : c'est ainsi qu'à la p. 392, sous la date du 28 juillet 1905, il est question de la correspondance « épistolaire » (*sic*) entre Guillaume II et Nicolas II — le « cher Willy » et le « cher Nicky » — qui a été publiée par les bolchevistes. Partout ailleurs ce sont les notes écrites au moment même, complétées par des renvois aux publications ultérieures telles que les Mémoires du chancelier de Bülow.

Ces notes permettent de suivre de près la pensée et l'action de ce grand ministre que fut M. Delcassé. Le voyage de M. Loubet à Rome, dont les détails ont été réglés par ses soins, prépare une alliance avec l'Italie qui « vaut bien, déclare-t-il les risques d'une rupture avec le Vatican. » Surtout Delcassé réalise, d'accord avec Edouard VII, l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 qui devait être le fondement de l'Entente cordiale. L'opinion publique allemande s'énervé et le chancelier de Bülow se met

aussitôt au travail pour faire obstacle à ce rapprochement. Il est encouragé par les défaites de la Russie en Extrême Orient et par l'attitude de M. Rouvier, président du Conseil français, qui accule Delcassé à donner sa démission (6 juin 1905). Mais loin d'apaiser l'Allemagne, les concessions françaises la rendent au contraire plus intransigeante, au point d'amener Rouvier à continuer exactement la politique de Delcassé et d'inquiéter l'Europe qui, à la conférence d'Algésiras, reconnaît le bien fondé des arguments français. Et tandis que s'affirme l'alliance franco-anglaise, on voit s'esquisser une collaboration de la Russie et de l'Angleterre en Europe « l'alliance de l'Ours et de la baleine ».

Tels sont les faits, d'une importance singulière, dont les notes de M. Paléologue nous font mieux apprécier les détails et la portée. Comment se préparait l'alliance franco-russe au moment où les troupes du tsar reculaient devant les Japonais victorieux ? quelles étaient les intentions de l'Allemagne en intervenant dans les affaires marocaines et qui, de Guillaume, du chancelier de Bülow ou du baron de Holstein (l'Eminence grise), eut les initiatives les plus caractéristiques ? comment le plan de concentration adopté dès cette époque par l'Etat-major allemand fut-il amené à envisager l'invasion de la Belgique ? Sur toutes ces questions ce livre apporte des précisions dont on devine l'intérêt.

Mais on lira avec une attention particulière les pages consacrées à la Hongrie. M. Paléologue semble avoir été frappé par « la lutte acharnée que le parti de l'indépendance magyare soutient, depuis des mois, contre les prérogatives de la Couronne » (p. 103) ; quand le Storthing de Christiania proclame en 1905 la rupture définitive et radicale des liens constitutionnels qui, depuis 1814, unissaient la Norvège à la Suède, de graves incidents se passent à la Chambre de Budapest : « les apostrophes au ministère Fejérváry, ce déchaînement tumultueux de colères et d'injures, ces cris répétés de : Vive la Norvège !... tout cela me prouve que la monarchie dualiste est mûre pour la dislocation » (p. 376-377). L'archiduc François Ferdinand songe précisément à un bouleversement où il pourra donner libre cours à sa « haine implacable des Hongrois, des Italiens et des Serbes » (p. 187) et dès 1906 les projets offensifs de l'Etat-major austro-hongrois dans la péninsule balkanique passent par la Serbie (p. 431-433).

— Peut-être relèvera-t-on comment Delcassé envisage « la révision » — car le mot y est — du traité de Francfort. Il ne la demande pas officiellement, mais il se refuse au moindre geste qui équivaldrait à sanctionner la perte de l'Alsace-Lorraine. « Tant que le traité de Francfort n'aura pas été révisé,

aucune collaboration intime n'est possible entre la France et l'Allemagne. » (p. 163). En dehors même de toute éventualité de guerre, la mort de François-Joseph peut entraîner la dislocation de la monarchie, d'où sortiront des remaniements de territoires, des rectifications de frontières, des échanges de colonies. « Est-il déraisonnable de penser qu'en de pareilles conjonctures l'Allemagne, ayant besoin de notre aide ou de notre neutralité, ne croira pas nous payer trop cher par la révision du traité de Francfort ? » (p. 196). Il ne s'agit pas de savoir si Delcassé raisonnait bien ou mal, il s'agit de constater qu'un grand Français pouvait songer à la révision d'un traité qui mutilait son pays, sans pour cela mériter d'être accusé de mettre le feu à l'Europe. *Et nunc erudimini.*

Louis VILLAT.

1° Josef DEÉR. — *Heidnisches und Christliches in der altungarischen Monarchie*, Szeged, Acta Litterarum ac Scientiarum Regiae Universitatis Hungaricae Francisco-Josephinae, 123 p.

2° Péter VÁCZY. — *A szimbolikus államszemlélet kora Magyarországon*. [L'époque hongroise de la doctrine d'Etat dite symbolique], Budapest, Minerva-Bibliothèque XL, 1932, 91 p.

1° Les recherches scientifiques sur les civilisations turque, byzantine et haut-asiatique ont pris un nouvel essor; nombre de faits inconnus jusqu'alors ont été définitivement acquis et les savants hongrois — linguistes, historiens et archéologues — qui étudient le passé lointain des Hongrois, aboutissent à des résultats de plus en plus nets. Après le brillant effort réalisé par le célèbre professeur J. Németh, de l'Université de Budapest : *L'organisation nationale des conquérants hongrois*, c'est un ouvrage plein d'idées nouvelles et de suggestions de valeur que nous offre aujourd'hui M. J. Deér, chargé de cours à l'Université de Szeged.

M. Deér s'est fixé pour tâche de rechercher, par la méthode comparative, ce qui, dans notre doctrine d'Etat du X^e au XIII^e siècle, provient du monde romano-germanique d'une part, et du monde turc de l'autre, son but étant de saisir ce fond irréductible qui demeure indiscutablement le produit original du génie magyar. Il semble avoir pleinement réussi et les résultats auxquels il est arrivé sont à plusieurs égards très significatifs. Il constate entre autres choses que l'idée d'Etat se manifeste tout d'abord, à cette époque, par un ordre de succession au trône spécifiquement hongrois, ensuite par une synthèse originale des représentations turque et chrétienne. Cet ensemble d'idées, cette nouvelle conception de l'architecture de l'Etat, à l'extérieur purement chrétien, constitue en fait une chose très particulière, — et qu'on peut qualifier d'essen-

tiellement hongroise. Voilà ce qui autorise l'auteur à parier, au moins à cet égard, d'une évolution hongroise autonome (115 sqq.), même si on replace l'Histoire de la Hongrie dans son cadre naturel, c'est-à-dire dans l'Histoire générale de l'Europe Orientale chrétienne. Ces conclusions une fois établies, il est bien naturel que l'auteur repousse avec vigueur l'affirmation hâtive de certains historiens qui tendent à ne considérer la civilisation hongroise que comme une « *blosse westliche Uebernahme* ».

Sans vouloir en rien diminuer la valeur authentique de ce travail sérieux, qui atteste une érudition solide, nous nous permettons de signaler que, selon nous, il aurait été peut-être plus exact de donner comme titre à ce livre *Türkisches und Christliches...* au lieu de *Heidnisches und Christliches*. Quoique peu usité, ce terme désignerait plus convenablement cette civilisation à laquelle les Hongrois appartenaient pendant de longs siècles et dont l'élément essentiel était précisément le turc; *Heidnisches* implique, en effet, et par définition, un certain parti pris, dont un Professeur comme M. Deér demeure, à coup sûr, très éloigné.

2° C'est à dessein que nous avons examiné d'abord l'étude de M. Deér, dont la méthode n'est en somme qu'une forme plus élucidée, mieux adaptée aux circonstances hongroises, ou en un mot plus assise de celle de M. Váczy. Le mérite d'avoir introduit ce nouveau processus mental dans l'arsenal des sciences historiques hongroises, revient pourtant tout entier à l'excellent archiviste-paléographe qu'est le Docteur Váczy. Il est en effet le premier à avoir tenté à maintes reprises et par la méthode comparative, de démêler à travers des textes souvent contradictoires la teneur hongroise véritable de toutes ces formules juridiques et sociales si mécaniquement répétées par nos chartes médiévales.

C'est à la suite d'une large comparaison entre l'état social de l'Europe Orientale chrétienne et celui de l'Occident romano-germanique que M. Váczy prouve dans son livre le plus récent et d'une façon convaincante que dans toute l'ancienne « Marche » de l'Occident européen, et plus particulièrement en Hongrie, les institutions occidentales s'étaient de bonne heure profondément enracinées, supplantant partout les idées chrétiennes, quoique sans compromettre l'essence même de la structure sociale primitive. Il y avait bien une « féodalité » chez nous, dit-il, mais non au sens occidental du mot, la teneur hongroise de la *fidelititas* étant plutôt un rapport dérivé du droit commun que du droit privé. D'une façon générale on pourrait affirmer que c'est seulement notre vocabulaire qui était féodal au plein sens du mot, tandis qu'à ce vocabulaire correspondait une structure sociale tout à fait différente.

Il est donc prouvé une fois de plus que la Hongrie et, par extension, l'Europe Orientale tout entière, est incapable de ne pas subir l'influence de l'esprit occidental mais, par suite de sa structure spéciale, refuse de se laisser complètement enrôler par lui. « Occident » reste ainsi quelque peu une notion théorique et il subsiste une Europe Orientale qui, tout en subissant l'influence occidentale, évolue selon son rythme propre.

Et, tenant compte des autres publications hongroises de même nature qui appartiennent au domaine de l'histoire sociale, économique et littéraire, force nous est d'en tirer cette conclusion : En dépit de toute apparence, l'histoire de Hongrie ne doit donc pas être envisagée de l'Occident, ni même — pour exclure en même temps cette idée hasardeuse — de l'Orient. *L'évolution hongroise est une évolution foncièrement hongroise, dont le cadre naturel résulte de l'unité de rythme existant entre les différents pays dont s'est formée l'Europe Orientale chrétienne* et qui sont, outre la Hongrie, la Pologne et la Bohême.

Cette conception de l'histoire hongroise explique certainement mieux que toute autre le rôle prépondérant joué par la Hongrie, surtout au Moyen Age, dans toute la vallée du Danube et dans tous les Balkans.

M. Deér et M. Váczy, avec d'autres jeunes historiens de chez nous, sont les premiers pionniers de cette conception nouvelle.

T. BARÁTH.

(Paris).

Henri de MONTFORT. — *L'Evolution du Polonisme en Prusse orientale*. Paris, Gebethner et Wolff, 1933, in-8, 154 pages, avec deux cartes.

M. Henri de Montfort étudie d'abord, d'une façon extrêmement solide, en s'appuyant sur une documentation originale et sur la connaissance personnelle des pays et des choses dont il parle, l'histoire des territoires qui, dans l'actuelle province de Prusse orientale, appartinrent jadis à l'Etat polonais, et celle des populations d'origine polonaise qui s'y fixèrent. Il constate que le développement du polonisme est dû au seul attrait de sa valeur pacifique et civilisatrice. « Jamais dans la Prusse polonaise pendant qu'elle leur a appartenu, jamais dans la Prusse teutonique pendant qu'elle a été leur vassale, les Polonais n'ont maltraité leurs sujets allemands et poursuivi une polonisation systématique ». En revanche, l'Etat prussien, devenu libre de ses mouvements par la disparition de l'Etat polonais, a multiplié ses efforts — par l'école, par la presse, par l'action religieuse, — en faveur de la germanisation. Mais la poésie populaire, dont M. H. de Montfort nous cite (p. 49-56)

des fragments tout à fait caractéristiques, atteste l'attachement persistant de la Mazourie, par exemple, à ses traditions nationales. Et l'Allemagne en prend prétexte pour dénoncer les ambitions annexionnistes des Polonais, que le pacte récent germano-polonais semble cependant annihiler pour longtemps.

La seconde partie de l'ouvrage (p. 91-130) reproduit, en l'encadrant entre deux brèves allocutions de M. Ch. Dupuis, une conférence sur « l'aspect européen de la question de Prusse orientale » donnée, le 19 mai 1932, par M. H. de Montfort à la Bibliothèque polonaise de Paris.

On lira sans doute avec un intérêt particulier les passages — qu'on souhaiterait plus nombreux — où se trouve évoqué quelque épisode de l'histoire hongroise. Il est question p. 17 des négociations entamées par Sigismond, roi de Hongrie, avec les adversaires de Ladislas Jagellon au moment de la bataille de Grünewald (1410) et l'on aimerait que son attitude eût été précisée à l'aide des renseignements donnés par la chronique du religieux de St-Denis (dont un fragment décisif a d'ailleurs été cité en annexe p. 139). D'autre part on sait que le cardinal André Báthory, qui occupa le siège épiscopal de Warmie de 1584 à 1599 et qui éleva à Wartenburg (voir p. 31, 32, 141) son propre tombeau (un des plus beaux monuments funéraires de la Prusse orientale), est le neveu du roi Etienne Batory, dont la Pologne et la Hongrie ont célébré en 1933 le quatrième centenaire.

Louis VILLAT.

J. B. MORTON. — *Sobieski, roi de Pologne, 1629-1696*, Paris, Payot, 1933, in-8, 298 pages (Bibliothèque Historique). Prix : 20 fr.

Il y a 250 ans, le 12 septembre 1683, le roi de Pologne Jean Sobieski sauvait l'Europe chrétienne en anéantissant sous les murs de Vienne l'immense armée des Turcs. Exploit splendide et presque légendaire qui ne doit pas faire rejeter dans l'ombre tant d'épisodes — « aussi simples et merveilleux que ceux des anciens récits héroïques de bataille et d'amour » — d'une vie consacrée tout entière à lutter aux frontières et au delà. Dans un récit alerte et vivant, nourri de faits et puisé aux meilleures sources¹, sans aucun appareil d'érudition et en réduisant les notes à quelques indications indispensables, M. Morton suit son héros depuis sa naissance au château d'Olesko et ses premiers combats au service de la Suède; il nous dit les

(1) La bibliographie donnée à la fin du volume (p. 294-296) pourrait être plus précise (lieu et date des ouvrages indiqués) et comporter une brève appréciation sur la valeur des documents signalés.

vicissitudes de la Pologne, toujours divisée et toujours envahie par les Cosaques, les Moscovites et les Turcs, et se szuvant péniblement avec traités d'Oliva (1660), Andrussowo (1667), Buczacz (1672). Enfin Sobieski est élu roi (1674) dans une diète où s'était manifestée l'influence de l'envoyé français Forbin-Janson, évêque de Marseille. Le 2 février 1676, il était couronné dans la cathédrale de Cracovie et jurait « de protéger et de défendre la sainte Eglise contre tous les incroyants ». Bientôt commençait l'avance turque contre laquelle Sobieski prêchait aussitôt une croisade; mais il se heurte aux projets de Louis XIV qui favorisait les Turcs contre les Habsbourg et qui essayait d'obtenir la neutralité du roi de Pologne en même temps qu'il encourageait la rébellion hongroise de Thököly. Et c'est dans ces conditions que Vienne fut assiégée (juillet-août 1683) puis délivrée. Sobieski pousse sa marche en avant, reconquiert Esztergom (28 octobre) et délivre la Hongrie du joug des Turcs. Toujours insoucieux des intrigues politiques, et uniquement préoccupé de conserver l'unité de son pays morcelé et de tenir l'Islam en respect, il mourra le 17 juin 1696.

On aimerait pouvoir compléter cette minutieuse et docte étude par le rappel des gravures où les exploits du héros polonais ont été burinés par les meilleurs artistes de la chrétienté. Car des Français, des Allemands, des Italiens, des Flamands, des Anglais, des Hollandais (au premier rang desquels Romynde Hooghe manifeste une puissance, une fougue et un don de la vie qui sont de la plus rare qualité) se sont attachés à reproduire les traits du sauveur de Vienne ou à commémorer ses victoires sur les Turcs et sur les Tartares. Et rien ne marque mieux quel retentissement eurent en Europe les hauts faits de Jean Sobieski et de quelle angoisse ils ont délivré toute l'Europe en forçant les ennemis du christianisme à la retraite. La sensation vivante en fut donnée à ceux qui purent visiter l'exposition iconographique organisée en décembre 1933 à la Bibliothèque polonaise de Paris, 6; Quai d'Orléans, pour l'anniversaire de la délivrance de Vienne par Jean Sobieski, et on la retrouvera devant les spécimens reproduits au cours d'un brillant article de M. Albert Depréaux dans la *Pologne littéraire* du 15 janvier 1934.

Louis VILLAT.

Colonel LAMOUCHE. — *Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1934, in-8°, 427 pages. (préface de René Pinon), avec cinq cartes dans le texte. Prix : 30 francs.

L'histoire de la question d'Orient a été souvent étudiée en France, notamment dans les ouvrages, aujourd'hui classiques,

d'Edouard Driault (1898) et de Jacques Ancel (1925). Mais on hésitait à aborder l'histoire particulière de chacun des Etats dont les rapports réciproques et les crises intérieures formaient les éléments de cette « question » plus générale. On manquait notamment d'un bon guide à l'endroit de l'Empire Ottoman, sur lequel on ne disposait que des ouvrages anciens de J. de Hammer, de Juchereau de St-Denis et du vicomte de la Jonquière. Cette lacune vient d'être comblée de façon fort pertinente, avec clarté et précision, par le colonel Lamouche qui a eu l'occasion d'étudier de près la vie turque, l'administration, les mœurs, et qui, étant un linguiste distingué, a pu lire les documents dans leur texte. Une abondante bibliographie, d'une vingtaine de pages, nous apporte, dans un ordre méthodique, la liste impressionnante des ouvrages généraux, des travaux consacrés à la période ancienne (jusqu'à la prise de Constantinople), moderne (jusqu'à la fin du XIX^e siècle) et contemporaine, des documents juridiques ou diplomatiques, etc. Les 23 chapitres de ce volume sont donc nourris d'une solide substance.

Longtemps les armées des sultans furent un danger permanent pour les puissances chrétiennes voisines. Contre leurs incursions la Hongrie eut maintes fois à combattre pour défendre, avec son propre sol, la cause même de la civilisation occidentale. Et le colonel Lamouche rappelle les efforts héroïques de Sigismond, qui obtint le concours d'un grand nombre de nobles français mais qui fut vaincu près de Nicopolis le 22 septembre 1396, et les brillants exploits de Jean de Hunyad, dont le génie militaire, suppléant aux divisions intestines et au découragement qui suivit le désastre de Varna, où Vladislav trouva la mort (10 nov. 1444), ont préservé la Hongrie des insultes turques, passer à l'attaque (Kossovo, 1448), arrêter les ennemis devant Belgrade (1456). Il apparaît cependant que les sources hongroises ont été peu consultées et sans doute le colonel Lamouche eût-il pu trouver des suggestions de détail et des précisions intéressantes en feuilletant la collection de la *Revue des Etudes hongroises*. C'est ainsi qu'à propos de Mohács et de la campagne décisive de 1526, — « la plus brillante qu'enregistre l'histoire ottomane », — il en est resté aux renseignements fournis par Hammer et Louis Léger.

On suivra avec un intérêt particulier les différentes étapes du mouvement réformiste : l'ère du Tanzimat, la révolution jeune-turque de 1908 (qui aboutit à un régime plus intolérant que la monarchie d'Abd-ul-Hamid), le réveil auquel s'est attaché avec une énergie étonnante et un merveilleux esprit de suite ce Mustapha Kemal sur lequel l'histoire n'a pas encore prononcé un jugement définitif. Et la Turquie nouvelle, « repliée sur elle-même dans ses limites nationales », semble avoir gagné

en cohésion, en vitalité, en force réelle, ce qu'elle a perdu en étendue et en puissance apparente. L'avenir dépendra pour elle de son libéralisme même et de ses rapports pacifiques avec des voisins qui furent si longtemps des sujets et des opprimés.

Louis VILLAT.

RELIGION. ARTS

Mgr. Tihamér TÓTH. — *Les Dix Commandements de Dieu*. Sermons traduits par M. l'abbé Delagneau. Préface de Pierre l'Ermite. Mulhouse; Salvator; Paris Casterman. 1933. Deux volumes in. 8°. 392-446 pages.

On doit se féliciter de l'apparition en France des sermons de Mgr. Tóth. Outre l'intérêt de ce résultat, au point de vue religieux on est heureux de voir se nouer de nouveaux liens entre la Hongrie et la France. Remercions-en M. l'abbé Delagneau et les éditions Salvator de Mulhouse, qui remplissent ainsi fort bien la tâche extrêmement importante qui incombe aux maisons d'édition alsaciennes et lorraines : rendre plus faciles et plus fructueuses les relations intellectuelles et spirituelles entre la France et les pays de l'Europe Centrale.

Le choix des sujets et la manière de les traiter manifestent le souci qu'a l'auteur de faire entrer l'Evangile dans la vie de ses auditeurs. Il n'est pas de question morale se posant de nos jours à la conscience chrétienne ou simplement humaine qui ne soit ici traitée. Et même les plus délicates. Surtout celles-ci, pourrait-on dire. D'autre part, la façon dont elles sont traitées et telle que nul auditeur ne peut se croire étranger à ce qui est dit. Mgr Tóth ne raconte pas d'histoires du IV^e siècle ou d'anecdotes du XVII^e. Il se place en 1933, à la sortie des ateliers ou des maisons de plaisir, dans le métro, dans l'autobus; et là il écoute, il observe. Quand il parle d'un sujet, il apporte en surabondance des exemples concrets. Mgr. Tóth replace le christianisme au centre de notre vie, il lui redonne les leviers de commande de notre être. C'est là ce qui fait la force de sa parole.

La traduction française est bonne, quelquefois un peu lourde. Mais traduire du hongrois en français n'est pas chose aisée. Imprimé en Belgique l'ouvrage conserve cependant certains vocables germaniques tout-à-fait inutiles. Pourquoi par exemple dire *Theiss* et non pas *Tisza*? Ce sont là de petites critiques et qui laissent intact le très grand mérite de ces deux volumes.

(Institut Catholique. Paris).

Robert BOURGEOIS.

Mgr. Tihamér TóTH. — *La Chasteté. Lettres à mes étudiants*, ibid., Mulhouse et Paris, 1933.

L'auteur, qui ne redoute pas de s'attaquer aux problèmes les plus graves et les plus délicats, traite ici de la chasteté au point de vue moral, psychologique, historique et esthétique. Les observations fines et les conseils profitables abondent pour le plus grand profit de l'individu et de la race.

P. H.

Mgr. Tihamér TóTH. — *Le Christ et les problèmes de notre temps*, sermons et conférences traduits par l'abbé M. Grandclandon, Paris et Mulhouse, 1933, in-8, 343, p. 18.

Voici encore des aperçus concrets, vivants et vibrants, familiers et suggestifs sur tous les problèmes que pose la vie moderne avec l'exubérance de ses plaisirs, la légèreté de ses costumes et la fragilité des mariages.

A. L.

François LEHEL. — *Morphologie comparée des Arts* (édition Style, Paris, 1932), 208 pp., 200 ill.

Cette esquisse présente un système selon lequel, les styles auraient dû et devraient évoluer.

La plupart des historiens reconnaissent l'existence de deux types de style : le classique et le baroque. D'autres, et parmi eux notre auteur, en distinguent trois. Selon M. Lehel, il y a un type préalable, particulier, indépendant, qui d'ailleurs est aussi connu sous le nom primitif. Les groupes ci-dessous énumèrent les caractéristiques des trois formes principales sous les aspects de l'ordre, de la structure, du volume, du coloris, de l'extension, enfin, du groupement. Nous y voyons que la forme classique est plus complexe que la primitive et la baroque plus complexe encore que la classique. Cela signifie progression de la complexité.

Catégorie	primitif	classique	baroque
ordre	égalité	variété	combinaison
structure	simplicité	construction	entrelacement
volume	continuité	surcoupe	alternance
coloris	unité	gradation	croisement
extension	de 2 dimensions	de 3 dimensions	de 4 dimensions
groupement	juxtaposition	interposition	compénétration

Appliquant ces données à l'évolution historique M. Lehel dresse toute une série de tableaux qui n'ont peut-être qu'un défaut, c'est de ne pas s'adapter exactement à la réalité multiple et nuancée.

Ce système évolutif expliquerait, d'après M. Lehel, le caractère mixte des œuvres d'art.

Il est difficile de se prononcer sur la valeur réelle de cette synthèse qui nous paraît un peu trop formaliste. Mais, si juste que puisse être la partie affirmative de sa morphologie, il se trompe dans la partie négative lorsqu'il rejette les caractéristiques « littéraires », « philosophiques » des œuvres d'art. *Ars una*, affirme-t-il. Soit, mais la littérature n'est-elle pas de l'art ? Ne devrait-il pas plutôt dire *Vita una* et constater que même les formes de la philosophie sont identiques à celles de l'art, c'est-à-dire qu'elles ont des caractéristiques communes. Nous pensons que l'auteur devrait étudier les caractéristiques des formes « philosophiques » de l'art, en les corrigeant.

(Paris).

J. G.

REVUE DES LIVRES HONGROIS

LITTÉRATURE

BIBÓ Lajos. — *A halott szerető* (La mort de l'amante). Budapest, Athenaeum, s. d.

Une jeune femme très belle meurt. Son mari, un brave bourgeois cosu, est inconsolable de sa perte.

Par les soins d'une amie de la morte, il reçoit toute une correspondance qui lui révèle que l'épouse chérie et respectée a eu une existence en partie double. Elle s'est donnée à des amants, trois au moins dont les noms sont indiqués.

Sous l'empire d'une obsession toute freudienne, le veuf bafoué se met à la recherche des amants de sa femme pour arriver à savoir d'eux comment et pourquoi la morte l'avait trompé.

Cette recherche est le prétexte d'une étude de mœurs très âpre où l'auteur fait le procès de l'amour du gros bourgeois et par la même occasion la critique impitoyable des mœurs sentimentales et amoureuses de tout le milieu où le prudhomme que personnage est situé socialement et moralement.

Le dénouement lui-même, sous ses apparences heureuses, est comme une sanglante apostrophe que Louis Bibó jette à la figure de son héros.

Cette caricature est écrite avec une verve peu commune. Les personnages vivent d'une vie hallucinatoire. La langue est très souple, très expressive.

Le livre de M. Bibó est un beau livre, émouvant et instructif à la fois. Il se lit d'un trait, car l'intrigue est menée avec un art qui n'est pas du tout commun chez les conteurs hongrois habitués à donner au récit un cours ample et volontiers un peu lent.

Celui qui s'intéresse à l'étude des mœurs de l'Europe contemporaine lira avec fruit ce nouveau document d'une grande valeur.

Du point de vue littéraire, le livre n'est pas moins intéressant. Il marque un changement d'orientation dans le roman hongrois contemporain.

Jusqu'à ces derniers temps, un roman était conçu comme un récit épique traitant d'une période plus ou moins longue de la biographie de l'individu ou de la vie d'un milieu humain. L'ordre chronologique dominait. C'est ce qu'on voit encore par exemple dans « L'Aventure à Budapest » de M. Fran-

çois Kőrmendi ou dans la « Guitte » de Lily Bródy, pour ne citer que des jeunes.

Dans « la Mort de l'amante », le roman est conçu comme une intrigue autour d'un problème psycho-physiologique. L'ordre chronologique est bouleversé par des retours en arrière. On se trouve en présence d'une formule qui rappelle celle de nos meilleurs romanciers.

Aurélien SAUVAGEOT.

HISTOIRE. GEOGRAPHIE

BERZEVICZY Albert. — *Az abszolútizmus kora Magyarországon (L'époque de l'absolutisme en Hongrie)*, 1849-1865, Budapest, Franklin Társulat, t. I, 1849-1853 (1922, 456 p.); t. II, 1853-1859 (1926, 566 p.); t. III, 1860-1862 (1932, 443 p.).

Le magistral ouvrage que M. Albert Berzeviczy a consacré à l'époque de l'absolutisme avance vers sa conclusion avec la même abondance dans la documentation, la même sûreté dans la méthode, la même pénétration dans le jugement qui avaient frappé les historiens dès l'apparition du premier volume en 1922. Nous pouvons aujourd'hui, sans attendre le tome IV où seront étudiées les trois dernières années de la période envisagée, jeter un coup d'œil sur cet imposant ensemble qui fait le plus grand honneur à l'éminent président de l'Académie des Sciences. Aussi bien cet ouvrage marque-t-il une date dans l'historiographie hongroise, car les archives impériales et royales postérieures à 1848 étaient encore fermées aux chercheurs lorsque M. Berzeviczy obtint, en juin 1915, en pleine période de guerre, l'autorisation de consulter des dossiers jusqu'alors inaccessibles et d'utiliser les documents afférents à l'époque de l'absolutisme. Les travaux antérieurs manquaient de solides assises, s'attachant surtout à présenter, dans un dessein de polémique, pour la justification d'un homme ou d'un régime, des considérations plus ou moins ingénieuses et des hypothèses plus ou moins vagues, tandis que M. Berzeviczy a entendu écrire, sur des événements récents dont tous les témoins n'avaient pas disparu et dont les conséquences se prolongeaient dans la période contemporaine, un véritable livre d'histoire au-dessus de la mêlée des partis. Aussi bien ne s'est-il pas borné au seul exposé d'une évolution politique particulièrement complexe et délicat, il a su mettre en relief — et ce n'est pas son moindre mérite — les données essentielles de la vie économique, sociale et intellectuelle de la Hongrie au cours de ces années si pleines et, de toutes façons, décisives.

On sait comment François-Joseph, attaché au maintien des idées autoritaires, n'admettait certaines concessions nationales que dans la mesure où elles ne compromettaient pas sa politique générale. Le but suprême de son gouvernement n'était-il pas de créer un grand Empire unifié avec la langue allemande comme langue officielle et avec le catholicisme comme religion d'Etat ? Tel fut en particulier le sens du fameux édit du 9 septembre 1857 qui aboutissait à la suppression presque totale de l'autonomie hongroise, et telle fut la raison pour laquelle le clergé hongrois lui-même se rallia, par réaction contre cette politique de germanisation effrénée, à toutes les idées de l'opposition nationale. Malheureusement cette opposition resta longtemps sans chef et sans organisation véritable, jusqu'au jour où se manifesta, vers 1862, l'influence du baron Sigismond Kemény et de François Deák, soutenue par l'action quotidienne du *Pesti Napló*.

C'est dans ces conditions que Bach et Buol multiplient les maladresses dans le domaine de la politique extérieure, proposant à la veille de la guerre de Crimée une diminution du contingent militaire, et conduisant, par l'occupation des pays danubiens, à une crise financière extrêmement grave. La Hongrie veut son indépendance, mais que peuvent six millions d'hommes, même lorsqu'ils sont animés d'une volonté ardente, dans un Empire de 70 millions d'âmes ? Rien autre chose que de montrer à la face de l'Europe que la question hongroise est bien le point épineux de l'Empire et constitue sa faiblesse chronique. La guerre d'Italie allait achever de le révéler à l'Occident, en même temps que les émigrés (et entre tous Kossuth à Londres) travaillaient dans l'enthousiasme pour éclairer l'opinion européenne. Et tous ces faits enchevêtrés, qui réagissent les uns sur les autres, contribuent à développer les idées qui aboutiront au compromis de 1867. L'absolutisme disparaissait, ainsi que M. A. Berzeviczy le dit avec force, non seulement parce que ses procédés furent erronés, mais parce qu'il reposait sur des fondements précaires et qu'il n'avait, tant du point de vue hongrois que par rapport aux intérêts généraux de la monarchie, aucune base juridique indiscutable. « L'absolutisme, en fin de compte, ne nous a transmis qu'une leçon négative, qui fut de préciser ce qu'il ne faut pas faire avec la Hongrie et ce que l'on ne peut pas faire avec elle. »

Les événements économiques et sociaux n'ont pas peu contribué à cette évolution. M. Berzeviczy signale fort exactement comment des récoltes insuffisantes, une mauvaise politique des transports, une organisation défectueuse des impôts et des crédits, l'absence d'un équipement moderne provoquèrent la ruine de l'ancienne classe des propriétaires. A peine peut-on relever quelques réformes dans les postes et dans les chemins

de fer; mais d'une façon générale toute initiative hongroise paraît trop suspecte pour être suivie de réalisation. D'autre part la politique sociale, fondée sur les aspirations des nationalités étrangères à la Hongrie, diminue le rôle de la classe dirigeante. Et tout cela provoque d'imposantes manifestations de l'esprit proprement hongrois, qui s'affirme également dans la vie littéraire et artistique et déterminera une véritable renaissance nationale, dans ce domaine comme dans tous les autres, au lendemain du « Compromis » de 1867.

On voit toute l'ampleur des questions abordées par M. A. Berzeviczy, mais ce n'est qu'en lisant ces volumes, dont on ne se détachera pas facilement, et en étant conquis par le puissant intérêt qui s'en dégage, qu'on appréciera complètement le grand talent de M. A. Berzeviczy comme historien et comme écrivain.

Louis VILLAT.

JÓZSEF FÖHERCEG. — *A világháború, amilyennek én láttam.* [La grande guerre telle que je l'ai vue], par l'Archiduc Joseph, général en chef, composé d'après son journal et d'autres documents officiels. Documentation recueillie et rédigée par Désiré Rubinthy, lieutenant-général. 14 volumes édités à Budapest par l'Académie des sciences de Hongrie, 1926-1934.

Dans ce volumineux ouvrage, où l'illustre auteur a relaté ses expériences personnelles sur le cataclysme mondial, apparaît toute la richesse de ses connaissances techniques, réunies sous une forme facilement accessible au grand public cultivé. Avec impartialité il dénonce ouvertement les fautes et les erreurs, il n'épargne rien ni personne, et l'on s'en rendra compte dès le début du livre (t I p. 68) : « Quand des dissidences et des désaccords, dit-il, se produisent sans cesse entre les chefs d'armée, quand l'armée subit des pertes inutiles par suite des ordres contradictoires donnés par les chefs, on ne peut plus compter sur une coopération effective et sur le succès. C'est ce que démontra l'échec de l'entreprise de Serbie ».

Il est difficile de présenter un compte-rendu sommaire sur un ouvrage d'histoire militaire qui contient plus de 5.500 pages réparties en sept gros volumes, et qui est muni d'une quantité de plans, d'esquisses, de dessins et d'autres suppléments.

Au surplus, les chefs d'une nation vaincue dans la guerre — même les meilleurs — se heurtent à bien des difficultés s'ils veulent représenter leur activité sur le champ de bataille, sans aucun embellissement, conformément à la vérité historique et sous une forme qui soit propre à soutenir l'intérêt du public. Mais il suffit à l'archiduc Joseph d'être sincère pour donner l'impression du devoir noblement accompli et forcer le respect

et l'admiration de ses adversaires eux-mêmes. Et l'on appréciera ces phrases chaleureuses, que nous détachons de l'ordre du jour pris par le colonel-général Boroevics à l'occasion de son départ pour le front oriental :

« Par la décision qui oblige Votre Altesse à quitter le V^e corps d'armée, je perds mon général le plus courageux et le plus fidèle qui, en qualité de chef de la VII^e division, donna toujours l'exemple de toutes les vertus militaires. Quand, au sud, un ennemi nouveau surgissait contre nous, je n'hésitais pas à envoyer Votre Altesse là où le combat était le plus ardent et le danger le plus menaçant. Elle sut toujours transmettre à ses soldats son propre désir de victoire et ses sentiments de vaillance et d'intrépidité. » De fait, dans ces combats surhumains, « la VII^e division a perdu, aux mois d'août et de septembre 1916, 28.000 de ses 30.000 combattants, qui n'ont été remplacés que par un contingent de 14.000 hommes » (t. III, p. 623).

L'archiduc passa ensuite au front oriental de Transylvanie, où il réussit à défendre les frontières du pays contre les forces supérieures des armées russo-roumaines. Lors des négociations pour l'armistice, en 1916, il trouva l'occasion de s'occuper, avec le comte Etienne Tisza, des grandes questions de la politique extérieure. Le tome IV fait voir nettement l'attitude de ces deux éminents hommes d'Etat, qui se déclarèrent toujours opposés à l'union de la Roumanie à la monarchie austro-hongroise, ainsi qu'à l'annexion totale ou partielle de la Roumanie.

Le chapitre 7 du tome V traite de l'offensive de Broussilov. Le chap. 8 est le récit de la reprise de la Bukovine et de Czernovitz, qui est suivi, au chapitre suivant, par l'histoire de la bataille d'Ojtoz (Oïtouz), où l'archiduc combattit aux côtés du général allemand Mackensen. Plus tard, il eut l'occasion de défendre, devant le roi Charles IV, la cause de l'armée hongroise indépendante. Quelques détails sur la rencontre de l'archiduc avec l'empereur Guillaume à Brassó, le 24 septembre 1917, sont curieux à citer. A cette occasion l'empereur témoigna, une fois de plus, d'une confiance exagérée dans la force de ses armées. Il semble bien qu'il ne prenait pas ses ennemis au sérieux, les croyant fatigués et presque anéantis par la longue guerre, et qu'il comptait encore, ainsi qu'au commencement de la guerre, sur une paix prochaine et favorable pour lui et pour ses alliés.

Comme, par suite des négociations pour l'armistice, le front oriental avait beaucoup perdu de son importance, l'archiduc Joseph fut renvoyé sur le front italien. C'est à cette époque qu'eut lieu la célèbre assemblée du Conseil de la couronne

(suprême Conseil d'Etat) où l'idée d'une armée hongroise indépendante fut rejetée par 8 voix contre 2.

On ne lira pas sans émotion les paroles mélancoliques de l'archiduc quittant le front de Transylvanie : « Je veux partir en silence, ainsi que je suis venu, après avoir passé 14 mois qui resteront pleins de souvenirs sanglants. Ma chère Transylvanie n'oublie pas de me faire témoignage de sa reconnaissance pour l'avoir défendue contre les armées russo-roumaines. Je partirai sans être remarqué, car on m'a transféré, sans un mot de gratitude, comme si l'on avait voulu me punir. Adieu, mes braves camarades, adieu, belle Transylvanie. »

La partie qui traite du front italien et de la grande bataille du Piave, renferme beaucoup de détails instructifs sur la stratégie de ce temps. Etant donné qu'à Baden on avait préféré, aux projets de Boroevics et de l'archiduc Joseph, la proposition de Conrad de Hötzenndorf, l'offensive commencée par des forces trop amincies et trop disséminées le long du front entier, devait nécessairement finir par le désastre que l'on connaît.

Le dernier volume résume, dans une série de tableaux saisissants, la défense du Tyrol, la fin de la guerre et la débâcle qui s'ensuivit. Les limites de ce compte rendu ne nous permettent pas d'entrer dans le détail. Nous nous bornons à signaler une entrevue dramatique de Charles IV et de l'Archiduc, à Trente, où celui-ci demanda au roi d'intervenir auprès de Guillaume II, pour faire la paix le plus tôt possible. Charles IV était, lui aussi, d'avis de faire cesser des sacrifices inutiles qui donnaient seulement satisfaction à la soif de conquête des Allemands. Signalons encore le passage où l'illustre auteur parle de la misère de ses troupes héroïques. Après beaucoup de démarches inutiles, il réussit à obtenir pour elles, 700 wagons d'aliments qui, malgré ses demandes réitérées, furent expédiés, non pas sur le front italien, mais à Prague et en Bohême. « On distribua, là où il n'y eut que lâcheté, révolte et bassesse, cette quantité d'aliments destinés à mes troupes, en pensant que, le cas échéant, les mitrailleuses et la discipline de fer suffiraient à maintenir l'ordre ». Il serait intéressant de citer des pages entières de ce récit émouvant dont l'argumentation est toujours sincère, convaincante, et même fortifiante.

Cette œuvre grandiose laisse largement entrevoir le noble caractère, le cœur sensible d'un chef qui se plaisait à soulager la vie difficile de ses subordonnés. Et c'est pourquoi tous l'aimaient, quelle que fût leur nationalité. Chacun accomplissait avec joie ses ordres et ses désirs. Mais les soldats hongrois, fidèles et intrépides, étaient de sa part l'objet d'atten-

tions particulières et ceux-ci gardent encore le souvenir du « bon père Joseph ».

Ces volumes révèlent également de grandes qualités littéraires et l'on ne saurait évoquer avec une poésie plus intense l'idée de patrie, la grandeur héroïque et les souffrances de ses soldats. Nous sommes en présence d'un des membres les plus distingués des Sociétés Petőfi et Kisfaludy et de l'Académie hongroise des Sciences.

Ajoutons que l'archiduc Joseph a souvent critiqué la tactique vieillie et peu pratique de ses supérieurs et qu'il ne cessa de lutter contre les sacrifices inutiles et la surcharge exagérée imposée aux soldats. Au commencement, ses conseils furent fort peu suivis; plus tard on commença à prêter attention à ses énergiques appels, inspirés de l'humanité la plus sincère. Si l'on avait suivi plus exactement ses conseils, qui témoignaient de tant de sens pratique dans les affaires militaires et de tant de perspicacité dans les questions politiques, peut-être aurait-on pu diminuer sensiblement les maux que la grande guerre entraînait avec elle, et qui, hélas, n'ont jamais cessé de faire sentir, même jusqu'à nos jours, leurs funestes effets.

Lt-Général CHARLES GERBERT.

SÓLYOM Jenő. — *A magyar vámügy fejlődése 1519-ig* [L'évolution du régime douanier hongrois jusqu'en 1519], Budapest, M. Kir. Vámszaki Tisztviselők Otthona, 1933, 216 p.

KAZAL, Zsigmond. — *A magyar mezőgazdaság története a honfoglalás előtti időktől az újabb korig*. [L'Histoire de l'agriculture hongroise jusqu'à l'époque contemporaine], préface de J. Czettler, Budapest, Studium, 1927, 215 p.

Bien qu'ils n'émanent pas d'historiens professionnels, ces deux volumes méritent l'attention de nos lecteurs. Ils sont en effet la meilleure expression de la conscience du Hongrois moyen. En France tous les intérêts intellectuels se portent généralement vers la politique ou la sociologie : un médecin par exemple, chargé de mission dans la lointaine Asie, continuera, dans sa solitude même, à rêver d'avenir et note ses réflexions au jour le jour; le Hongrois moyen, par contre, laissant le soin de ces études passionnantes aux gens de métier, satisfera sa curiosité intellectuelle en se tournant vers le passé... et fera de l'histoire, s'attachant à celle qui lui semble être la plus intéressante.

Tels furent sans doute les motifs qui incitèrent un haut fonctionnaire de notre administration douanière à se tourner vers notre ancien régime des douanes, et notre savant économiste de

Zichyfalva à s'intéresser au passé de l'agriculture hongroise. Ces deux volumes sont l'aboutissement de recherches prolongées et assidues. Evidemment leur valeur historique ne dépasse pas celle d'une encyclopédie plus ou moins éclectique, composée surtout à l'aide des notions contemporaines; ils rendent néanmoins certains services aux historiens qui sauraient en tirer les éléments précieux. M. Sólyom publie par exemple un ancien tarif douanier difficilement accessible jusqu'alors.

T. BARÁTH.

(Paris).

PUBLICATIONS DE LA COMMISSION DE GÉOGRAPHIE RÉGIONALE DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE COMTE ETIENNE TISZA A DEBRECEN, fondée et dirigée par le professeur R. MILLEKER, directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Debrecen, (4 fascicules par an).

Le XIX^e siècle, dans la vie intellectuelle aussi bien que dans la politique économique hongroise, semble avoir été surtout favorable à Budapest aux dépens de quelques villes de province, si importantes autrefois. Dès l'après-guerre, on est en présence d'une décentralisation générale; les anciens foyers de civilisation regagnent peu à peu leur rôle prépondérant. Cette décentralisation se manifeste particulièrement dans l'activité de plus en plus intense des trois Universités de province. Parmi elles, la nouvelle Université de Debrecen, héritière d'anciennes écoles supérieures renommées, a véritablement réorganisé la vie scientifique dans la Hongrie orientale. Les instituts de cette Université ont entrepris des recherches spéciales concernant surtout les questions intéressant les habitants de l'Alföld. Pour atteindre ce but, ils collaborent avec les commissions de la *Société Scientifique Comte Etienne Tisza*, qui a été créée sous le patronage de l'Université. Et pour rendre cette collaboration plus étroite le directeur de l'Institut de Géographie, le professeur R. Milleker, est en même temps président de la *Commission de Géographie régionale*. A ce titre il a fondé et rédigé toute une série de publications, dont le 32^e fascicule vient de paraître.

C'est surtout à l'étude de l'Alföld et des régions limitrophes que la Commission a consacré son activité. Mais elle ne se cantonne pas exclusivement dans le domaine de la géographie proprement dite. On trouve ici des fascicules qui contiennent des résultats fournis par les sciences voisines et non moins importants pour connaître et faire connaître le sol et le peuple de ce pays. Chaque ouvrage comporte un fascicule, parfois même plusieurs, et le nombre des pages, qui jamais n'est inférieur à 30, dépasse souvent 200. C'est grâce à cette ampleur

que, malgré l'abondance des données inédites et des constatations nouvelles, il ne s'agit pas de travaux isolés sur des questions secondaires, mais d'œuvres complètes, dont les résultats sont mis en relation avec des faits essentiels, généralement connus.

Il serait impossible de rendre compte ici de tous les ouvrages en détail et nous nous contenterons d'un groupement méthodique.

L'introduction expose non seulement les directives suivies dans ces publications, mais aussi les principes généraux d'une science du pays natal, plus ample que la géographie (vol. I).

Le travail de J. Noszky sur la *Montagne Mátra* (vol. III, fasc. 8-10) et celui de A. Hoffer sur la *Montagne de Tokaj* (vol. II, fasc. 1.) exposent les résultats obtenus par des efforts de longues années et constituent une complète synthèse géologique de ces deux régions volcaniques. Une carte géologique en couleurs de la Mátra et de nombreuses coupes complètent le texte.

Une analyse *géomorphologique* et *pétrographique* consciencieuse est consacrée au mont isolé de Tokaj, par G. Simkó et E. Lengyel (vol. II, fasc. 4.).

On doit à O. Bogdánffy un résumé très dense de l'*Hydrologie de l'Alföld* et un autre sur les *travaux de régularisation et d'endiguement des fleuves dans l'Alföld* (vol. I). J. Siegler publie les résultats de ses recherches chimiques et hygiéniques sur les *eaux de puits dans les environs de Debrecen* (vol. VII, fasc. 27).

Plusieurs travaux sont consacrés aux sciences biologiques, ou *biogéographiques*. On trouve parmi eux la *carte de la flore et de la végétation de la Hongrie*, selon les données les plus récentes par R. Soó, et accompagnée d'un texte où entre autres se trouve définitivement éclaircie la question de la *Puszta* (vol. VIII, fasc. 30). Deux œuvres fort érudites, de R. Rapaics (vol. I.) et de Á. Boros (vol. VII, fasc. 25-23), traitent de la *flore et de la végétation de la Nyírség*, région sablonneuse du N. E. de l'Alföld. C'est aussi Á. Boros qui est l'auteur d'une étude sur les *tourbières dans la Hongrie centrale et occidentale* (vol. II, fasc. 5). *L'étude de la flore du Szebehsely*, de P. Greguss (vol. VI, fasc. 21), *l'étude sur la végétation de la montagne Hargita*, de R. Soó (vol. VI, fasc. 23) et la *monographie géobotanique des environs de Kolozsvár* de R. Soó (vol. IV; fasc. 15-16), sont des monographies remarquables.

Sur la *faune de l'Alföld*, il y a deux publications : l'une de Z. Szilády sur la faune récente (vol. I); l'autre, vraiment fondamentale, de B. Hankó sur la faune ancienne; (vol. VIII, fasc. 29).

T. Mendöl présente la *monographie géographique de Szarvás*, type des villages géants de l'Alföld, où il s'occupe aussi du rôle

anthropogéographique de l'hydrographie ancienne et des origines de l'habitat dispersé (tanya). (Vol. III, fasc. 12).

La géographie humaine et les sciences économiques, ethnographiques et sociologiques jurent un rôle considérable dans cette série de publications.

Sur la vie économique de la région de Nyírség, on trouve deux travaux très documentés de B. Márton. L'une est un *Dictionnaire économique des communes de la Nyírség* (vol. V, fasc. 17-18), l'autre un abrégé, d'ailleurs fort compact, *sur la vie agricole de la Nyírség* avec 40 cartes économiques originales. (vol. VIII, fasc. 31-32).

La *monographie historique d'un ancien bourg : Gönc* de B. Iványi (vol. II, fasc. 2-3) est intéressante surtout pour l'histoire économique.

Le bel ouvrage de I. Györffy sur les *constructions des pasteurs dans l'Alföld* (vol. IV, fasc. 13-14) avec de nombreuses illustrations, rassemble les restes épars d'un genre de vie qui va s'éteindre.

Dans sa monographie *sur la région de Rétköz*, L. Kiss expose comment l'agriculture a pris possession de cette contrée, autrefois marécageuse (vol. V, fasc. 20).

Dans les villes de l'Alföld il existait un grand nombre de métiers qui se trouvent maintenant en voie d'extinction. Trois études de premier ordre sont consacrées à la technique et à l'histoire de ces anciens métiers : *sur la pelletterie dans la ville de Hódmezővásárhely* (vol. III, fasc. 11), *sur la pelletterie de Nyíregyháza* (vol. V, fasc. 19); par L. Kiss et *sur la peignerie dans la ville de Debrecen*, (vol. VI, fasc. 22), par K. Bartha. De nombreuses illustrations, dont plusieurs en couleur, montrent la riche et originale ornementation des articles de ces métiers populaires.

Mlle E. Császár s'occupe de *l'histoire sociale des hajdu*, classe militaire privilégiée d'autrefois, établie dans les environs de Debrecen. (vol. VII, fasc. 28).

Mentionnons enfin l'étude de K. Szalánczi, où l'auteur expose en s'appuyant sur de nombreuses statistiques, *la vie matérielle de quelques types de familles paysannes*. (vol. VI, fasc. 24).

Aucun de ceux qui veulent connaître l'Alföld et la Hongrie, qu'il soit géologue, géographe, botaniste, zoologiste, sociologue, ethnographe ou historien, ne devrait ignorer ces publications.

L'Alföld, et un peu la Hongrie entière, jouent encore aujourd'hui pour l'Europe occidentale, le rôle d'une « terra incognita », sur laquelle on ne craint pas de parler ou d'écrire, en confondant le passé avec le présent, sans aucune responsabilité. En consultant ces fascicules on peut se faire une idée de ce qu'étaient les anciens marécages, la pusztá, la vie pastorale,

mais on peut aussi mieux apprécier tout ce qui concerne l'état actuel de cette région.

Bien que le texte original de ces études soit écrit en hongrois, cependant la plupart d'entre elles sont, non seulement accompagnés d'un résumé allemand, mais souvent traduits en entier dans cette langue. Pour être plus accessible à tous les intéressés, la série se vend aussi par fascicule, mais les institutions scientifiques peuvent l'acquérir également par voie d'échange.

T. M.

CHRONIQUE DES REVUES

QUESTIONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Marcel BRION. — EMERIC MADÁCH ET LA TRAGÉDIE DE L'HOMME. *Marseille-Midi*.

Sous ce titre, M. Marcel Brion, le critique littéraire bien connu, a publié récemment, dans *Marseille-Midi*, un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Parmi les grands livres européens, d'une richesse éternelle et d'une universelle signification, il en est un, malheureusement trop ignoré en France, qui, à la faveur d'une traduction nouvelle, trouvera, nous l'espérons, l'audience la plus vaste et la plus sympathique : je veux dire « La Tragédie de l'Homme », du poète hongrois Emeric Madách¹. Je connais peu d'œuvres aussi saisissantes et atteignant avec une égale puissance essentiel des grands problèmes humains; j'en connais peu, aussi, qui participent autant de l'actualité et de l'éternité. « La Tragédie de l'Homme » est née d'une crise dont souffrait la nation hongroise, et, malgré cela, ce drame appartient à tous les temps et à tous les pays. N'oublions pas que la « Divine Comédie » trouve en partie son origine dans l'exil de Dante : nous aurions fréquemment l'occasion de faire ces rapprochements si un parallèle trop étroit entre le poète italien et Madách ne dépassait le cadre de cette esquisse. »

Comparant « La Tragédie de l'Homme » à « Faust », M. Brion poursuit ainsi : « Elle possède ce grand caractère d'une expérience humaine totale, dans les domaines les plus vastes de l'intelligence et du sentiment. Il est animé des mêmes inquiétudes que le héros gothéen, cet Adam qui, à travers les siècles, connaît les vicissitudes de la race humaine, ses conquêtes et ses erreurs, ses joies et ses objections, et qui assiste et participe, tout à la fois acteur et spectateur, à ce formidable drame qui est vraiment, comme l'a voulu l'auteur, la tragédie de l'homme. »

« Passionnantes et douloureuses pérégrinations, élans d'enthousiasme, envols de l'idéalisme, marche incessante sur la

(1) Emeric Madách, *La Tragédie de l'Homme*, poème dramatique hongrois, traduction de G. Vautier, Librairie Française, Budapest, Librairie Picard, Paris.

route du devenir que tantôt l'espoir illumine et tantôt la déception assombrit, porteur de toute la douloureuse destinée humaine, Adam suit au hasard les voies de Dieu et les chemins de Lucifer. Ballotté entre le bien et le mal, il contemple, dans ce rapide défilé des siècles, tout ce que l'esprit humain amasse de noblesse et de cruauté, de génie et de bassesse. La confiance qu'il a dans l'idéal souvent meurtri et obscurci, mais jamais éteint, le défend contre le désespoir. Dans cette œuvre d'un pessimisme sombre, l'Idéal brille comme la seule lumière capable de guider l'homme et de le sauver.

« Telle est la signification de ce drame d'une extraordinaire beauté, plein de fulgurances visionnaires et d'éclairs de génie, qui suffit à immortaliser la mémoire d'Emeric Madách. Ce poète naquit aux jours sombres où la Hongrie, stimulée par la flamme poétique de Petöfi et par l'ardeur patriotique de Kossuth, se brisait en tentatives d'affranchissement vite écrasées. Madách partagea l'enthousiasme et les souffrances des nationalistes hongrois. Il vit son foyer détruit, ses frères tués. Jeté en prison, il faillit perdre la raison. C'est alors que, dans la solitude, la douleur et le dénuement, son talent, qui n'avait produit jusque-là que des œuvres mineures, s'épanouit soudain. La terrible expérience de la souffrance lui montra, comme dans une vision, la lente et pénible marche de l'humanité. Toutes les aspirations de l'homme, toutes ses faiblesses, son désir de bien, sa lâcheté devant le mal, ses inquiétudes mêmes et son inaptitude au bonheur : il a vu tout cela. Il mesura l'admirable et tragique signification de la vie, non plus d'un individu isolé, mais d'un homme symbolique, Adam, qui résume et représente toute l'humanité.

« Elle est contraire à la notion habituelle du progrès, cette répétition des erreurs semblables et des mêmes crimes, d'un siècle à l'autre, mais elle exprime magnifiquement la fatalité qui conduit l'homme et le contraint. Dieu et Lucifer demeurent les forces invisibles contre lesquelles la volonté de l'homme se brise. Malgré tout, il doit agir quand même, poussé par l'Idéal qui est sa force et sa raison d'être, sa noblesse et son arme efficace.

« Homme, je te l'ai dit : lutte et aie confiance ». Sur ces paroles d'une sereine beauté s'achève « La Tragédie de l'Homme ». Adam a résisté au poison de la raison pure que lui tendait Lucifer, et, conscient désormais de l'admirable vocation qui lui est concédée, il accepte avec une résignation héroïque la lourde tâche qu'il doit accomplir.

« La leçon que nous donne Emeric Madách est d'une sagesse toute stoïcienne. Elle est contenue dans le dernier chœur des Anges :

« Pouvoir opter librement pour le bien et le mal et sentir

sur soi la protection de Dieu : quelle grâce infinie ! Agis donc, homme, avec courage ; n'aie jamais d'autre but que l'estime de toi-même, et que l'ingratitude de la foule ne te rebute pas ; que la honte du mal t'empêche de le commettre, que la conscience t'incite à de nobles exploits. Ne te laisse pas non plus éblouir par la gloire et ne crois pas que, pour réaliser ses desseins, Dieu ait besoin de ton concours. C'est une grâce qu'il te fait en te permettant d'agir à sa place. »

Pour terminer, M. Marcel Brion estime que l'auteur de ce poème, mort à quarante-deux ans, laissait derrière lui « un livre immortel qui est un des plus nobles enseignements d'action lucide et désintéressée que l'humanité ait jamais reçus. »

Jules BISZTRAY. — MADÁCH AU THÉÂTRE (Madách a szinpadon). *Magyar Szemle*, novembre 1933, p. 251-260.

Il a fallu vingt ans pour que ce chef-d'œuvre incontesté, originairement destiné à la lecture, passât sur une scène hongroise. Par la suite, il conquiert rapidement l'opinion publique hongroise, et étrangère (en particulier les Tchèques). A l'occasion du cinquantenaire prochain de *la Tragédie de l'Homme*, le Théâtre National de Budapest, célébrera le grand poète dont l'œuvre sera représentée pour la cinq-centième fois sur ce théâtre.

Aladár SCHÖPFLIN. — *L'ombre de Jean Arany* (Arany János árnyéka). *Nyugat*, 16 décembre 1933, p. 583-586.

A propos de la thèse de Mlle M. Sós sur les adversaires de notre plus grand poète épique, l'éminent critique du *Nyugat* donne quelques précisions sur la vie littéraire de Hongrie à la fin du XIX^e siècle. Il constate que les critiques adressés contre Arany et son école ne furent qu'une réaction naturelle contre les idées esthétiques et l'intransigeance de Paul Gyulai, célèbre théoricien du classicisme hongrois. Etant donné que Gyulai n'admettait comme idéal littéraire que la perfection d'un Arany et d'un Petöfi, tous ceux qui ne se sentaient pas assez doués pour atteindre cette norme se virent obligés de se frayer un chemin nouveau. Ces tendances réactionnaires ne tardèrent pas à donner naissance à la poésie dite « cosmopolite ». M. Schöpflin considère les adversaires d'Arany comme les précurseurs d'un mouvement littéraire plein de promesses d'où résulteront plus tard la révolution d'Ady et le renouveau de la littérature hongroise.

Jules ILLYÉS. — POÉSIE CATHOLIQUE (*Katolikus költészet*), *Nyugat*, 1 avril 1933, p. 422-431.

Dans cette étude consacrée au rôle de la poésie catholique dans l'évolution de la littérature hongroise, M. Illyés, un de nos meilleurs poètes contemporains, semble s'attaquer aux poètes

— et notamment à M. Ladislas Mécs, poète catholique de grand talent, — qui, dans leurs œuvres, cherchent à manifester et à représenter quelque programme fixe et préconçu. M. Illyés préfère, à la stabilité peu naturelle des prétendus préjugés, empêchant le vrai talent de se développer, la liberté d'opinion et d'orientation du poète. Grâce à cette liberté il pourra, selon l'auteur, mieux exprimer les sentiments profondément humains. Il faut signaler que M. Illyés n'a pas réussi à faire un parallèle entièrement juste entre l'inspiration catholique de la littérature hongroise et celle de la littérature française (p. 426-7) ¹ et qu'il lui manque également une compréhension plus pénétrante des traditions catholiques de notre ancienne littérature. Il serait plus prudent de se ranger du côté de M. Babits qui, dans ses réflexions profondes sur le même sujet, arrive à constater que le problème et la raison d'être de la poésie catholique, c'est avant tout une question de foi, de morale et de conviction. Il exige une sincérité absolue et une intransigeance parfaite de la part des représentants littéraires de ce point de vue religieux. (Nyugat, 1 mai, 1933, p. 546).

THÉODOR RÉDEY. — Y A-T-IL UNE LITTÉRATURE DE « DROITE » ET UNE LITTÉRATURE DE « GAUCHE » ? (*Van-e jobboldali és baloldali irodalom?*). *Nyugat*, 1-16 juillet 1933, p. 1-5.

M. Rédey cherche à établir les rapports qui existent entre les idées politiques et la littérature; sans admettre l'idée de Gautier sur la « tour d'ivoire » des poètes, il se prononce pour l'indépendance de l'écrivain qui, par son art, doit s'élever au-dessus des courants d'idées passagers. L'article de M. Rédey a donné à MM. Illyés et Schöpflin l'occasion de développer, eux aussi, leurs idées sur la politique et la littérature (*Nyugat*, 1-16 août 1933, p. 93-100).

Désiré KOSZTOLÁNYI. — CONFESSION (*Önmagamról*), *Nyugat*, 1^{er} janvier 1933, p. 4-7.

Il est incontestable que la carrière poétique de Désiré Kosztolányi est caractérisée par une qualité d'âme très sympathique : la sincérité. Cependant — comme lui-même le remarque au début de cette confession — il faut distinguer la sincérité humaine d'avec la sincérité artistique. Cette fois, il essaie de se révéler à ses lecteurs tel qu'il est ou plutôt tel qu'il s' imagine soi-même. Tout en admettant que la poésie est, la plupart du temps, le produit d'un travail de caractère plutôt intuitif qu'intellectuel, il ne voudrait nullement préférer l'intuition à l'intelligence, car c'est par celle-ci que le poète

(1) Cf. Albert GYERGYAI, *Nyugat*, 16 mai-1^{er} juin 1933, pp. 640-646.

est mis en contact avec le monde extérieur. Il apprécie la réalité comme une source constante d'inspiration¹. Ensuite, il se déclare pour la théorie tant débattue de l'« art pour l'art », pour conclure, à la manière de Spranger, à une esquisse parfaitement tracée du caractère de l'« homo aestheticus ».

MICHEL BABITS. — REVUE DES LIVRES (*Könyvről könyvre*). *Nyugat*, 16 janvier, 1 novembre 1933

Parmi les articles littéraires du « *Nyugat* », les comptes rendus de M. Babits méritent d'être signalés. Ils ont toujours une valeur documentaire tout à fait exceptionnelle pour les futurs historiens de cette époque de la littérature hongroise. En même temps, ces notes plutôt impressionnistes formeront, une fois réunies en volume, un véritable « bréviaire » et une source inépuisable pour la connaissance de l'évolution intellectuelle d'un de nos plus grands poètes contemporains. Quant aux sujets traités, nous nous bornerons à signaler ici quelques notes essentielles sur Bergson (p. 360-364, et p. 417-422), sur Galsworthy (p. 307-308), sur la liberté de la critique (p. 546-7), sur Karinthy et l'analyse critique du style (p. 373-375), etc. On peut dire sans exagérer que les notes de Babits, qui sont autant de confessions intimes, embrassent tous les domaines importants de notre civilisation.

Etienne WEISS. — LES ROMANS SOCIAUX (*Közisagzatási regények*). *Magyar Szemle*, avril 1933, 398-404.

Avant la guerre les romans n'étudiaient guère que le mariage et les problèmes de l'amour. Aujourd'hui, ils traitent volontiers soit de sujets historiques (4 de nos plus grands romans nous reportent à l'époque qui suivit la défaite de Mohács), soit de questions contemporaines (des impressions de guerre après 1920, puis de nos jours des descriptions de la société et de la vie publique). Parmi ces derniers l'auteur signale tout particulièrement le soulèvement au delà de la Tisza, de Georges Oláh, et les *Parents* de Sigismond Móricz, qui parurent en 1932.

Jean GYÖRY. — NOUVELLES REVUES HONGROISES. (*Új magyar folyóiratok*). *Magyar Szemle*, septembre 1933, p. 47-54.

Une vingtaine de revues nouvelles traduisent les aspirations des jeunes vers une vie sociale plus unie.

(1) En effet, dans ses derniers volumes, « *Ember és világ* » [L'homme et le monde], « *Zsivajgó természet* » [Le chaos de la nature] il s'est révélé comme un observateur d'une finesse extraordinaire.

Eugène KATONA. — UN NOUVEAU ESPRIT POPULAIRE ? (Új népiesseg). *Magyar Szemle*, février 1933, p. 166-172.

Quels sont les caractères de la plus récente poésie hongroise ? M. Katona les examine d'après l'anthologie, récemment publiée, de la génération d'après guerre et il y démêle l'élan, adapté aux traditions nationales, vers un contact étroit avec les sentiments européens.

Emeric WALDAPFEL. — HUMANISME ET LITTÉRATURE NATIONALE. (*Humanizmus és nemzeti irodalom*). *Irodalomtörténet*, 1933, p. 15-49.

L'auteur s'est fixé pour but de réintégrer la littérature latine de Hongrie dans l'unité intellectuelle de la littérature hongroise. Il a essayé de prouver que la renaissance littéraire du XVI^e siècle, qui a si peu puisé dans les trésors de la littérature médiévale, est étroitement liée aux mouvements humanistes de l'époque. Après avoir examiné les relations qui existent entre l'humanisme et l'introduction de la « langue vulgaire » dans la littérature, — à ce propos il ne manque pas d'insister sur l'influence d'Erasme en Hongrie¹, — il analyse les survivances humanistes dans la culture baroque de notre pays. Il constate que la conservation de ces traditions humanistes est due avant tout aux Jésuites, véritables animateurs de l'art baroque. Par leur intermédiaire ainsi que par l'activité de François Faludi, ces traditions furent transmises aux membres de l'école dite latiniste (« deákos iskola ») qui aboutira, au début du XIX^e siècle à la poésie sublime d'un Berzsenyi. Pour illustrer cette thèse démontrant la vitalité de la littérature latine de Hongrie pendant plus de trois siècles (XVI^e-XIX^e siècles), il cite une ode de Berzsenyi, imitée d'après une poésie de Petrus Crinitus, poète humaniste de la cour de Laurent de Médicis. La synthèse magistrale de M. Waldapfel résume très bien un des traits caractéristiques de notre littérature. Probablement elle fournira l'occasion d'études plus détaillées qui permettront de tirer au clair tous les problèmes de l'humanisme en Hongrie.

Frédéric BRISITS. — *Vörösmarty et les Mille et une Nuits* (Vörösmarty és az Ezeregyéjszaka). *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1933, N^o 1-2, p. 59-74.

La traduction hongroise des Mille et une Nuits attribuée à Vörösmarty appartient à son œuvre de *littérateur*, ce qui embrasse, selon la conception de son époque, un programme littéraire encyclopédiste ayant pour but de développer la langue.

(1) Il suppose même que les idées de la Pléiade aient contribué à former le programme littéraire de Pierre Bornemisza, premier traducteur hongrois d'« Electre » de Sophocle (p. 26-27).

Les deux premiers volumes de la traduction ont paru en 1829 sous les initiales du nom de Vörösmarty, d'après l'édition allemande de 1825 publiée par M. Habicht, F. Hagen et C. Schall. Les volumes III-XVIII suivirent jusqu'à 1835. La traduction qui représente la prose réformée, mais encore lourde et incertaine du début du XIX^e siècle, n'a pas réussi à rendre la naïveté et la simplicité narrative des contes originaux. Les traducteurs des volumes XII-XVIII sont nommément connus. Mais quel fut le traducteur des premiers volumes ? M. Brisits estime qu'ils ne peuvent guère être attribués à Vörösmarty; vraisemblablement il n'a traduit que les deux premiers et il n'a fait que corriger les autres, en n'y ajoutant que la traduction de quelques passages peu nombreux. Quelques indications et certaines caractéristiques qui laissent entrevoir deux styles différents, permettent d'affirmer que le collaborateur de Vörösmarty devait être Georges Zádor, à qui Vörösmarty, trop occupé par d'autres travaux, avait transmis la charge de la traduction. Quant à l'influence des contes arabes sur l'œuvre de Vörösmarty, il ne s'agit que de motifs d'actions et d'éléments décoratifs (dans *La Ruine* et dans *Csongor et Tünde*). Une certaine sensibilité pour les couleurs (dans le « Magyarvár ») qui se manifeste dans sa poésie lyrique aussi, peut également s'expliquer par la lecture et la connaissance profonde de ces contes orientaux. Par là Vörösmarty se rattache au courant d'idées de l'orientalisme qui a joué un rôle considérable dans le romantisme hongrois¹.

OSCAR ELEK. -- SHAKESPEARE DANS L'OPINION PUBLIQUE LITTÉRAIRE HONGROISE. (Shakespeare a magyar irodalmi köztudatban). *Irodalomtörténet*, 1933, N° 3-4, p. 88-93.

M. A. Hevesi, le dévoué traducteur hongrois de Shakespeare, vient de rendre compte de la profonde impression que le culte hongrois de Shakespeare avait exercée sur Sir J. Gollanez, président de la Société Anglaise de Shakespeare. En effet, aucune littérature européenne n'offre un culte aussi large et aussi enthousiaste de Shakespeare que celui qu'on rencontre dans la littérature hongroise. L'auteur, en énumérant une longue série d'auteurs et de périodiques hongrois, démontre que presque tous les écrivains hongrois du XIX^e siècle ont été de grands admirateurs de Shakespeare et qu'il fut considéré par tous comme l'idéal de la poésie dramatique. L'auteur cite notamment des textes de Széchenyi qui le choisit pour son mentor spirituel, de A. Fáy, de Jósika, etc. Ils ont subi l'influence de Shakespeare surtout en deux points : il a été considéré comme idéal et comme norme; et les écrivains hongrois, ravis d'une

(1) Cf. Géza Staud, *Az orientálizmus a magyar romantikában*, Budapest, 1932.

inspiration romantique ont admiré en lui un incomparable créateur de caractères et de passions.

OSCAR ELEK. — LE CULTE D'OSSIAN EN HONGRIE. (Ossian-Kultusz Magyarországon). *Egyetemes Philológiai Közlöny*, mars-avril 1933, p. 66-76.

Dans cet essai d'histoire littéraire M. Elek établit d'abord que « les poèmes épiques, pleins de lyrisme » du barde gaélique, aussi bien que les célèbres « *Nuits* » de Young, ont été importés en Hongrie par le courant d'idées du sentimentalisme allemand. On trouve des remarques enthousiastes sur cette poésie mélancolique dès la seconde moitié du XVIII^e siècle. Des poètes de caractère aussi divers que Bacsányi, Csokonai, Kisfaludy et Kazinczy, s'unissent dans le culte d'Ossian. Les traditions de cet ossianisme en formation continuent jusqu'à l'épanouissement de la poésie classique hongroise où Arany, malgré ses doutes concernant l'authenticité des textes publiés par Macpherson, considère Ossian comme une révélation puissante du génie poétique. Il aurait été encore utile d'examiner une belle poésie de Petőfi, intitulée « Homér és Osszián », où le poète oppose à la sérénité homérique le clair-obscur mystique de ces mythes lointains.

BÉLA ZOLNAI. — LA PROPAGATION EUROPÉENNE DU JANSÉNISME (A *janzenizmus európai útja*). *Minerva*, 1933, p. 178-218).

Historien infatigable des rapports franco-hongrois, M. Zolnai, professeur de français à l'Université de Szeged, essaie de déterminer dans cet article la propagation des idées jansénistes à travers l'Europe. Il constate que tous les grands courants d'idée occidentaux sont venus en Hongrie par l'intermédiaire de Vienne qui, à son tour, n'a fait que réunir les deux voies importantes de l'infiltration : l'une traversait la Belgique, la Hollande et l'Allemagne; l'autre, l'Italie. Même après l'ouvrage fondamental de Deinhardt, M. Zolnai apporte des contributions précieuses au rôle du jansénisme italien sur la vie intellectuelle de Vienne. L'étude se termine par quelques indications bibliographiques sur les ouvrages jansénistes de Vienne qui complèteront utilement les travaux de Vera Oravetz¹ et de Marguerite Jezernický².

GÉZA BIRKÁS. — MISTRAL ET LES HONGROIS (*Mistral és a magyarok*). *Minerva*, 1933, n° 6-10, p. 246-278.

Dans une étude très approfondie et riche de documents inédits, M. Birkás, professeur de français à l'Université de Pécs,

(1) VÉRA ORAVETZ, *Les impressions françaises de Vienne* (1567-1850), Szeged, 1930 (cf. *Revue des Etudes Hongroises*, 1933, p. 143-4).

(2) MARGUERITE JEZERNICKY, *Széphalom*, 1932.

qui vient de consacrer un de ses cours à Mistral et à la poésie provençale, passe en revue l'activité de tous ceux qui s'enthousiasmaient chez nous pour les beautés de « Mireille » et qui s'essayèrent à les faire connaître en Hongrie. C'est à M. Birkás que revient le mérite d'avoir esquissé à ce propos la vie de quelques savants et littérateurs hongrois oubliés, comme Louis Podhorszky, Victor Vajda, Maurice Hernádi et d'autres. Dans la seconde partie de l'étude il fait quelques remarques critiques sur les traductions hongroises de « Mireille ».

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Jules MORAVCSIK. — LES PROBLÈMES DE LA PHILOLOGIE CLASSIQUE EN HONGRIE (A görög és latin filológia magyar feladatai). *Egyetemes Philologiai Közlöny*, janvier-février 1933, p. 8-24.

Dans cette conférence faite au *Congrès de Philologie classique* de Budapest, M. Moravcsik a essayé de résumer les problèmes les plus urgents de la philologie classique du point de vue de l'histoire de Hongrie. Quant à la philologie grecque, il indique la nécessité de faire, aussitôt que possible, une édition critique des sources byzantines de l'histoire de Hongrie. Pour les études latines, il demande aux spécialistes de consacrer une attention toute particulière aux questions qui touchent l'histoire de la Pannonie et de la Dacie, la latinité de la Hongrie, l'histoire des rapports byzantino-hongrois ainsi qu'au rôle des traditions antiques dans l'évolution de la vie intellectuelle hongroise. Pour chacun de ces problèmes M. Moravcsik montre ce qui a déjà été fait et ce qui reste encore à faire. En résumé, il espère que les études philologiques compléteront sur plus d'un point les recherches purement littéraires et que la collaboration des philologues jettera des lumières nouvelles sur les origines de notre culture nationale.

LINGUISTIQUE

L'ACADÉMIE DE HONGRIE ET LA DÉFENSE DE LA LANGUE HONGROISE. *Akadémiai Értesítő*, 1933, XLIII, fasc. 453, p. 8-20.

Voici bientôt deux ans que l'Académie de Hongrie a commencé sa campagne pour la défense de la langue hongroise. A cet effet, elle a fondé une revue trimestrielle : *Magyarosan* (A la Hongroise) dont nous avons rendu compte à plusieurs reprises, soit ici même, soit dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.

En outre, elle s'est adressée aux écrivains et à la presse, conviant toutes les bonnes volontés à s'unir dans une même œuvre de redressement linguistique.

L'*Annuaire de l'Académie de Hongrie* reproduit le procès-verbal de la réunion qui a eu lieu le 13 décembre 1932 et qui rassemblait, outre la sous-commission formée dans son sein, des représentants de la presse et de la littérature (parmi ces derniers notre ami Désiré Kosztolányi).

Ce procès-verbal est instructif. L'Académie s'émue de constater que la langue hongroise s'altère par suite de l'emploi abusif de mots étrangers et, ce qui est plus grave, de calques de tournures et de constructions étrangères.

Ainsi, on a pris l'habitude de dire *Wien* pour *Bécs* « Vienne », *Leipzig* au lieu de *Lipcse*, etc. D'autre part on emploie inutilement *dominál* « dominer » au lieu de *uralkodik*, *generáció* au lieu de *nemzedék*, etc. Toutefois, l'Académie ne prétend pas s'élever contre l'emploi de mots comme *politika*, *esztétika*, *opera*, *szimfónia*, etc. pour lesquels il n'existe pas d'équivalent hongrois.

Ce qui est plus grave, c'est le calque grammatical. Ici c'est surtout l'allemand dont on imite les constructions. Ainsi il ne faut pas dire *a gyermek nevelésénél az a főszempont* où l'emploi du suffixe *-nél* traduit la préposition allemande *bei* mais *a gyermek nevelésében* qui répond à l'usage traditionnel hongrois. De même, il est incorrect de dire *törekvés dicsőség után*, calquant l'allemand *nach* au lieu de *törekvés dicsősége*.

Ainsi, l'Académie signale 14 points où elle recommande au public éclairé de réagir contre l'influence étrangère, c'est-à-dire contre l'influence de l'allemand.

La crise qui menace le hongrois provient du fait que la langue est maniée en partie par une élite qui a appris à penser dans une autre langue, généralement en allemand. Un ingénieur, un commerçant, un journaliste s'alimentent presque uniquement de renseignements dans des livres allemands, dans des journaux allemands. Même s'ils ne parlent pas très couramment cette langue, la perpétuelle nécessité où ils sont de recourir à une bibliographie allemande les amènent inéluctablement à penser en hongrois selon un patron allemand. Il en résulte un danger très grave pour l'indépendance de la pensée hongroise et l'originalité de la langue. L'Académie a donc été bien inspirée de sonner l'alarme et d'engager la lutte contre l'intrusion des éléments étrangers. Il semble que le public lettré ait entendu cet appel et se soit empressé d'apporter sa collaboration. Il est encore trop tôt pour apprécier les conséquences que ce mouvement pourra comporter.

A. SAUVAGEOT.

Guillaume LUZSÉNSZKY. — GRAMMAIRE DES INSCRIPTIONS LATINES DE PANNONIE (*A pannóniai latin feliratok nyelvtana*) *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1933, p. 95-100, 228-231.

Il faut signaler à l'attention des romanistes, et aux spécialistes du latin vulgaire en particulier, la belle esquisse de M. Luzsénszky, qui, bien qu'elle ne soit qu'un fragment de son étude restée inachevée, est le premier travail sérieux sur les inscriptions de Pannonie. Les données qu'il a recueillies et groupées selon la méthode des autres grammaires du latin populaire (Schuchardt, Pirson, Carnoy, Vieillard, etc...) semblent refléter les traces d'un parler roman en formation. Comme M. Tremblé l'a démontré dans une conférence faite à la Société Linguistique de Hongrie, la latinité de la Pannonie a dû faire partie ou de la latinité orientale (comme le suppose M. Draganu) mais du fond latin des langues romanes occidentales. Tandis que en roumain les voyelles latines *o* et *ũ* ne se sont pas confondues dans un seul et même son (*puteu-put*, mais *it.pozzo*), en Pannonie *ũ* figure souvent sous la forme d'un *o* (ex. *Astur (um) Astor*). Quelques formes comme *Celer-Ceiler*, pourraient s'expliquer par une diphtongaison analogue à celle des autres langues romanes.

Joseph BAJZA. — LES CROATES DANS LA HONGRIE OCCIDENTALE. (*A nyugatmagyarországi horvátok*). *Magyar Szemle*, 1933, décembre, p. 317-327.

Après avoir établi le nombre approximatif des Croates habitant la Hongrie Occidentale et la province de Burgenland, M. Bajza donne quelques précisions sur l'histoire de cette population. Il constate que tous ces Croates parlent le dialecte čakavien ce qui prouve qu'ils sont venus du littoral de l'Adriatique. A ce propos il ne manque pas d'énumérer un bon nombre de mots d'emprunt hongrois entrés dans ces parlers croates. Ensuite l'auteur résume l'évolution de leur vie littéraire qui s'est développé sous l'influence de la littérature hongroise. Tout cela prouve d'une façon incontestable que l'histoire des Croates, qui s'étaient établis, il y a 400 ans, dans la Hongrie Occidentale, aux confins de l'Autriche, a été toujours étroitement liée au développement de la Hongrie et de sa civilisation.

CARL O. KOCH. — CHANGEMENTS DE SIGNIFICATION DES MOTS FRANÇAIS EMPRUNTÉS PAR LE SUÉDOIS. *Studien i Modern Språkvetenskap*, t. XI, p. 235-248.

Bien que les problèmes des mots d'emprunt français en suédois aient déjà été l'objet des excellentes études de M. Nord-

féli¹, et d'autres, l'auteur de cet article a porté son attention sur un aspect nouveau des gallicismes qui n'est pas dénué d'intérêt au point de vue du linguiste hongrois. Il a eu l'idée heureuse d'étudier, en donnant des exemples curieux, les changements de signification subis par les mots français qui ont passé en suédois aux XVII^e et XVIII^e siècles. Dans la plupart des cas, il est de l'avis que le changement du sens des mots français a eu lieu non en allemand considéré comme langue intermédiaire, mais après le passage en suédois des mots respectifs. Il semble bien qu'il s'est laissé tromper par les dictionnaires : « Pour beaucoup des mots français on peut constater à l'aide des grands dictionnaires que le sens détourné qu'on trouve en suédois, n'existe pas en allemand² ».

Cependant il est incontestable que l'évolution sémantique d'un certain nombre de mots français présentent des analogies frappantes en hongrois³ et en suédois et que ces coïncidences, loin d'être fortuites, s'expliquent très bien par l'expansion de la culture et du vocabulaire franco-allemands. En dehors des cas tels que hongrois *goblen* (*gobelin*) ~ suédois *gobelång* qui désignent tous les deux non seulement « les tapisseries provenant des Manufactures des Gobélins » mais encore « toute sorte de tapisserie faites de la même façon ou imitant les vrais gobelins », on en trouve d'autres qui font nécessairement supposer une origine commune. Le sens de *bulletin* s'est spécialisé de la même façon qu'en hongrois, étant donné que ce mot en suédois ne s'emploie que dans l'acception de « rapport officiel de l'état de santé d'une personne éminente » ou de « bulletin météorologique » (p. 241). De même, *jalousi* (~ hongrois *zsalu*, voire même *zsalugáter*) s'emploie toujours dans le sens de « persienne ». Dans les deux langues les mots *mätress* ~ hongrois *metressz* et *cocotte* ~ hongrois *kokott* ne s'appliquent qu'aux femmes légères (v. p. 244). Les dérivés de « branche » ne s'y trouvent qu'avec le sens abstrait de « spécialité, genre » (suéd. *bransch* ~ h. *brans* ou *brancs*, ep. all. « Mensch »). *Kampanj* (cp. h. *sajtó-kampány*) ne désigne, la plupart du temps, qu'une sorte d'expédition de propagande » (définition de M. Koch, p. 244)⁴. Il serait utile de faire une étude comparée sur ces deux domaines si éloignés des gallicismes ce qui contribuerait à la connaissance de la répartition

(1) A. NORDFELT, Om franska lanord i svenskan, Stud. i Mod. Sprakvetenskap, t. IX-X. Annie EDELFELT, Mém. Soc. Néoph. à Helsingfors, 1893. AKERLUND, Moderna Sprak, 1923.

(2) P. 239.

(3) Cp. Zoltán MAGYAR, Le français de Hongrie, Debrecen, 1932, v. R E H. 1933, p. 149.

(4) Remarquons qu'en hongrois *kampány* veut dire aussi, comme en français, une « saison propre à certains travaux » (ex. *cukor-*

des « mots voyageurs » français dans les langues européennes.

L. G. G.

Albert DAUZAT. — *Le Problème hongrois. La Volonté*, 31 août 1933.

Résumé intelligent et sympathique de ce que les derniers livres consacrés à la Hongrie permettent de penser sur les revendications contre le traité de Trianon (« il est hors de doute qu'il a donné à la Hongrie des frontières artificielles », il a été « mal conçu » et sur l'intérêt d'une coopération économique préalable des Etats danubiens (« là est l'avenir, et le salut »).

Mais, si M. Dauzat a raison de noter la valeur des études de MM. de Martonne, Meillet et Lémonon, il semble faire trop de cas du livre personnel, à coup sûr, mais violemment passionné de M. Gobron. Et peut-être en revanche ne fait-il pas assez de cas des remarques exactes et minutieuses accumulées depuis quelques années par M. Fr. de Olay. Celui-ci, après avoir donné une excellente monographie sur *Ed. Sayous, maître français de l'histoire hongroise* et publié une série d'études fort documentées sur la diffusion de la pensée française en Hongrie, a pris à tâche de relever les erreurs qui abondent dans les manuels scolaires français et dans les ouvrages de plus grande portée scientifique, quand ils traitent de la Hongrie. C'est un fait que les Hongrois n'appartiennent pas à la race jaune; c'est un fait que la population de la Transylvanie n'est pas roumaine (et les statistiques roumaines en font foi); c'est un fait que certains livres, qui notent le nombre des allogènes contenus dans les frontières hongroises avant 1914, passent sous silence les Hongrois et les Ruthènes qui ont été transférés à la Tchécoslovaquie; c'est un fait que les Tchèques n'ont pas été seuls à protester en 1871 contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne; c'est un fait que la plupart des Français ont longtemps employé en géographie une terminologie abusivement germanique (Theiss, au lieu de Tisza; Presbourg, au lieu de Pozsony, etc.). En s'attachant à relever tous ces faits, M. de Olay n'a pas seulement voulu rendre service à son pays, il a servi la cause de la vérité et de la science.

L. V.

Louis TREML. — SUR LE NOM NATIONAL DES ROUMAINS (Az oláhok nemzeti nevééről). *Egyetemes Philologiai Közöny*, mars-avril 1933, p. 49-58.

gyári kampány » saison de travail dans les sucreries, après la récolte des betteraves). Il serait curieux d'établir la voie de filiation de ce mot très récent en hongrois. (cp. français « campagne sucrière »).

Après avoir constaté que les formes dérivées du latin « Romanus » n'ont pas survécu dans tous les dialectes roumains (les Istro-roumains se nomment « vlăș », adj. « vlășki », et disent, au lieu de *rumărește, « po našom », c'est-à-dire « en notre langue »; le nom « rumân » est également inconnu chez les Mèglénites), l'auteur examine l'histoire du nom « rumân » ~ « român » chez les Daco-Roumains. Il établit que la forme régulière, au point de vue de l'évolution phonétique, doit être certainement « rumân » avec le changement de o en u, cf. portâmus, purtâm, etc.) et que cette forme n'a été remplacée par « român » (forme plus proche de l'original latin) que vers 1840¹. Cette forme-ci doit son origine aux tendances de latinisation qui s'étaient manifestées dans la vie intellectuelle roumaine au début du XIX^e siècle. L'existence du nom *valah, *vlah n'étant pas prouvé chez les Daco-roumains, M. Treml est amené à constater qu'en hongrois le nom « oláh » (roumain) est certainement d'origine slave et que pour des raisons historiques, il doit être préféré au nom « román » qui pourrait donner lieu à beaucoup de malentendus (román nyelv : langue roumaine, román művészet : art roman).

HISTOIRE. GEOGRAPHIE

E. DÉKÁNY. — ESTIMATION ET RÉESTIMATION DES VALEURS HISTORIQUES, (Történelmi értékelés és átértékelés), *Századok* [Siècles], IV-VI, 1933.

Quelques remarques originales concernant la psychologie de l'historien. En soulignant l'opposition flagrante entre l'attitude scientifique et l'attitude psychologique de la Raison, l'auteur arrive à la conclusion que la réestimation des valeurs historiques est un procédé entièrement motivé, voire même *forcé*, par lequel s'exprime l'harmonie entre le présent et le passé.

E. LEDERER. — LES PROBLÈMES DE LA PLUS RÉCENTE LITTÉRATURE DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE. (A legújabb gazdaságtörténeti irodalom problémái, *Századok* [Siècles], I-III, 1933.

Après un bref aperçu sur l'ensemble des problèmes théoriques de l'histoire économique d'après-guerre, l'auteur développe les tendances récentes imprégnées des conceptions de MM. Weber, Sombart et Spann. Une fois le bilan fait, elle constate l'influence, défavorable à l'histoire économique, des recherches faites sous l'égide de la *Geistesgeschichte*.

(1) Cf. Th. Gartner, *Über den Volksnamen der Rumänen*, Tirage à part des « Bukowiner Nachrichten », Czernowitz, 1893.

L. SZILÁGYI. — LA FORMATION DE L'HISTOIRE MODERNE DE L'ADMINISTRATION CENTRALE. (A modern kormányzattörténet kialakulása), *Századok* [Siècles], VII-VIII, 1933.

Cette étude s'étend surtout sur les ouvrages provenant des pays de civilisation allemande.

S. ŠUSTA. — HISTOIRE DE TCHÉCOSLOVAQUIE. Bulletin publié dans les numéros 342 (janvier-février) et 345 (juillet-août) de la *Revue Historique* sur l'historiographie tchèque et slovaque des années 1925-1932.

L'article contient beaucoup d'allusions à l'histoire de Hongrie dont la Slovaquie fut partie intégrante pendant dix siècles.

Jean KALMÁR. — LES SOUVENIRS DE NOTRE HISTOIRE MILITAIRE A L'ÉTRANGER (Hadtörténeti emlékeink idegenben). *Magyar Szemle*, janvier, 1933, p. 66-71.

A l'occasion du retour à la Hongrie de 19 volumes de la célèbre collection Corvina, conservés avant la guerre dans la capitale de la Double Monarchie, M. Kalmár dresse la liste des documents d'origine hongroise relatifs à notre histoire militaire et dispersés dans les dépôts étrangers (notamment à Vienne).

N. IORGA. — LES ÉTUDES D'HISTOIRE EN ROUMANIE PENDANT LE XIX^e SIÈCLE. *Revue Historique du Sud-Est européen*, fasc. IV-VI, 1933.

M. N. Iorga esquisse, dans les cadres d'une conférence faite à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, l'évolution de la pensée historique roumaine au cours du XIX^e siècle. C'est une conférence élégante destinée au grand public, mais qui donne aussi de judicieuses appréciations sur l'état d'esprit de la Roumanie. Le XIX^e siècle roumain est caractérisé, selon M. Iorga, par deux écoles historiques, notamment par l'école romantique ou nationaliste, « capable de transformer la vérité historique », et par l'autre plus soucieuse de l'objectivité scientifique. Cette dernière école attire notre attention — écrit M. Iorga — « par une méthode très sévère et très stricte, par le désir d'avoir une information ample, par une critique qui s'arrête longuement sur le témoignage des documents et par une interprétation qui pourrait ne signifier pas nécessairement quelque chose à côté du document ou contre le document ». M. Iorga a lui-même débuté au temps de l'ancienne école romantique, qu'il a cependant quittée de bonne heure grâce à l'influence de travaux poursuivis à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes. — Notons encore la différence existant entre historiens roumains de Transylvanie (alors Hongrie) et historiens de l'ancien royaume :

« Pour les Transylvains — dit M. Iorga — il y a des vérités immuables, que nous respectons, mais qu'il nous est difficile de partager de la même façon. Nous ne sommes pas au même diapason. S'il est question de constitution, s'il est question de politique, s'il est question d'histoire, ils sont dans l'absolu, alors que nous louvoyons dans un relatif qui, suivant mon opinion, doit toujours être maintenu lorsqu'il s'agit de pensées et d'actions humaines » (p. 109). Nous aurions été heureux de lire quelques lignes consacrées à l'influence de cette école transylvaine sur les historiens de Régat.

E. SCHWARTZ. — LE NOM DE PATRON D'ÉGLISE ET LA TOPONYMIE AU SERVICE DE L'HISTOIRE DU PEUPLEMENT. (A patrociniüm és a helynévfajtás a telepítéstörténet szolgálatában), Századok [Siècles], IV-VI, 1933.

L'auteur démontre l'importance de cette nouvelle méthode pour l'histoire de Hongrie à l'aide des exemples empruntés à la Hongrie occidentale, occupée par des Allemands suivant les stipulations du traité de Trianon. Dans ces contrées, le peuple autochtone est le peuple hongrois qui s'y était fixé avant 1157.

A. DOMANOVSKY. — L'ANONYME ET LES GESTA HUNGARORUM DE L'ÉPOQUE DE GEYSA II. (Anonymus és a II. Géza korabeli G. H. Századok (Siècles), I-III, et IV-VI, 1933.

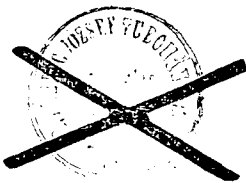
L'auteur démontre l'impossibilité de la théorie récente émise par un jeune savant allemand (*K. Heilig*) selon laquelle la personnalité du notaire anonyme serait le chanoine Barnabas de Alba.

F. PALL. — LES RELATIONS ENTRE LA HONGRIE ET SCANDERBERG A L'ÉPOQUE DE JEAN HUNYADY ET SOUS LE RÉGNE DU ROI MATHIAS. *Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. IV-VI, 1933.

Article richement documenté.

Jean DABROWSKI. — LE RÉGNE D'ÉTIENNE BÁTHORY. Université de Varsovie.

Ce monarque, d'origine hongroise, qui occupa le trône polonais à une époque particulièrement dure (1576-1586), fut le premier à entrevoir la seule manière possible d'expulser les Turcs de l'Europe centrale. Selon ce grand roi, ce sont les puissances de l'Europe centrale et orientale — et non pas celles de l'Occident — qui sont qualifiées pour réaliser cet acte d'une signification européenne. Son idéal était une Pologne forte avec, comme voisine, une Hongrie également forte, indépendantes toutes deux des grandes puissances avoisinantes (alors la Turquie et la Russie).



RAPPORTS HONGROIS PRÉSENTÉS AU VII^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES (Varsovie, 1933).

La plupart de ces rapports, concernant l'histoire des sciences mathématiques, physiques, astronomiques, météorologiques et médicales, dûs à différents auteurs, ont été imprimés dans la partie II, volume V (Numéro 19) du *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, 1933. Les communications hongroises présentées au même Congrès sont résumées dans les deux volumes édités par le Congrès de Varsovie : « Résumés des communications présentées au Congrès de Varsovie 1933. »

Marie Kastarska SERGESCU. — L'EXPÉDITION DE SOBIESKI EN MOLDAVIE EN 1686. (*Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. 1-3, 1933).

A propos du travail du jeune historien polonais, M. Czeslaw Chowaniecz, l'auteur donne un bref aperçu sur l'expédition de Sobieski en Moldavie en 1686, expédition qui ne constitue qu'un épisode de la grande entreprise destinée à expulser les Turcs de l'Europe centrale et balkanique. Selon M. Chowaniecz, — remarque le rapporteur, — « la cause de l'insuccès (de cette partie de l'entreprise) consiste premièrement dans l'ignorance du pays et du terrain de campagne, ensuite dans la mauvaise exécution des plans royaux et enfin dans l'abatement moral qui s'empara alors de l'âme de Sobieski ». (p. 28).

— Le fait que les guides aient été des Moldaves (p. 26) et que « ces deux peuples, les mieux faits pour se comprendre, ayant les mêmes intérêts, les mêmes ennemis, les mêmes buts », n'aient pu parvenir à s'entendre (p. 18), met en pleine lumière les divergences existant entre la mentalité polonaise chrétienne, d'une part, et celles des Roumains, de l'autre, qui, par suite de l'influence orientale étaient incapables d'interpréter de même façon les intérêts communs. Cette partielle divergence de vues, derrière laquelle se cache une toute autre vision de l'univers, a découragé le grand héros polonais.

N. IORGA. — SOBIESKI ET LES ROUMAINS, 1683-1696. *Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. VII-IX, 1933.

M. N. Iorga fait l'apologie de la politique du prince de Moldavie à propos de la grande campagne de Sobieski (1683-1696) contre les Turcs et soutient une thèse suivant laquelle les deux principautés roumaines, de Valachie et de Moldavie, auraient gardé pendant toute l'époque turque leur « autonomie absolue » (Conférence donnée à la Bibliothèque Polonaise de Paris, 1933).

Árpád MARKÓ. — HEISTER ET PÁLFFY DANS LA CAMPAGNE DE RÁKÓCZI. (Heister és Pálffy II. Rákóczi Ferenc hadjáratában). *Magyar Szemle*, juillet 1933, 287-296.

L'auteur examine ce qu'on a pensé dans les milieux gouvernementaux allemands de Vienne, de la guerre d'indépendance qui se rattache au nom de François Rákóczi. On s'aperçoit que la double Monarchie traita cette affaire de nature intérieure uniquement comme une affaire militaire, et qu'elle confia la solution de cette question nationale et dynastique à des soldats venus de l'étranger et complètement inexperts dans les affaires intérieures. Tous ces soldats allemands, les Heister, Schlick, Herberstein, Stahremberg, Glöcktsberg, Löffelholz, Sickingen, Hochberg, etc., au lieu de résoudre la question, ont approfondi le fossé. L'ambassadeur anglais à Vienne lui-même, porte un jugement écrasant sur Heister qui fut pendant plus de sept ans le généralissime des affaires hongroises, lorsqu'il dit : « *He is not capable of such a command* » (Il est incapable d'exercer ce commandement). Après d'interminables combats, le commandement parvint enfin entre les mains d'un général hongrois partisan de l'empereur qui, reconnaissant la nature politique de la question, y mit rapidement fin.

C. J. KARADJA. — UN TÉMOIGNAGE AUTRICHIEN DES SOUFRANCES DES ROUMAINS DU BANAT A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE. *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 1933, fasc. I-III.

C'est un passage tiré du livre de Johann Friedel (Fünzig Briefe aus Wien verschiedenen Inhalts an einen Freund in Berlin) relatif à la situation générale de la population de la Hongrie méridionale peuplée en partie par des Roumains. M. Karadja y voit un document de grande valeur susceptible d'expliquer la révolte paysanne de 1783 connue sous le nom de « révolte de Hóra et de Kloska ».

D. ANGYAL. — LE PROCÈS DE HAUTE TRAHISON INTENTÉ CONTRE LE COMTE L. BATTHYÁNY. (Gróf Batthyány Lajos főbenjárópöre), *Századok* [Siècles], I-III, 1933.

L'auteur donne le compte rendu détaillé des deux gros volumes de M. A. Károlyi¹. Il met en relief les conclusions essentielles des recherches de celui-ci, notamment la droiture et la légitimité de la conduite de Batthyány en tant que président de conseil hongrois et la malveillance du tribunal militaire autrichien inspiré par l'idée de vengeance.

DIE DONAU, IHRE WIRTSCHAFTLICHE UND KULTURELLE MISSION IN MITTEL- UND OST-EUROPA, édité par la Commission Internationale du Danube et les Etats riverains.

(1) Voir notre C. R., dans la R E H, 1-2, 1933, par M. P. Török.

Beaucoup d'illustrations permettent de se former une idée juste de l'importance de ce fleuve pour la Hongrie.

Paul ELISCHER. — LA ROUTE INTERCONTINENTALE (Az interkontinentális út). *Magyar Szemle*, septembre, 1933, p. 31-37.

Importance des grandes lignes de communication internationales et données historiques sur la route Londres-Budapest-Damas-Calcutta et Londres-Budapest-Damas-Le Cap. La construction de la section Londres-Budapest-Stamboul se poursuit selon les décisions de la conférence internationale réunie à Copenhague en 1932. Sur 3117 km., 392 passent en territoire hongrois. Le gouvernement hongrois a déjà construit la plus grande partie de cette route, et l'ouvrira toute entière à la circulation au commencement de 1935. Les parties de la route déjà mises en service ont donné un essor considérable au tourisme en Hongrie.

Pierre KAFFKA. — TABÁN, LE CENTRE DE BUDE. (A Tabán, — Buda centruma). *Magyar Szemle*, Décembre 1933, p. 365-372.

De même que toutes les grandes villes, Budapest doit résoudre des problèmes d'urbanisme qui occupent beaucoup les experts.

Etude d'urbanisme où se trouvent opposées la rive gauche, où grandit Pest, la « cité », centre du commerce et de l'industrie, — et la rive droite accidentée, où les eaux thermales jaillissent au pied de la colline St-Gérard; Buda aux grands parcs, aux places splendides, aux palais historiques.

DISCUSSION

Wilhelm von HEVESY. — *Finnisch-Ugrisches aus Indien*. Es gibt keine austrische Sprachenfamilie. Das vorarische Indien teilweise finnisch-ugrisch. Wien. Manzsche Verlags- und Universitätsbuchhandlung 1932, in-8°, 382 p.

Nous recevons de l'auteur, avec la prière d'insérer, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

La critique parue sous la plume de M. Göbl-Gáldi dans votre numéro de juillet-décembre 1933 contient, entre autres, trop d'inexactitudes pour pouvoir les passer sous silence.

1° « Le mot *betia* n'existe pas en hongrois (p. 338) ». Le critique le retrouvera à la p. 385 du Dictionnaire Etymologique Hongrois de MM. Gombóc et Melich.

2° « Que doit-on dire de la forme verbale *-lak* (p. ex. *lállak* « je te vois ») que M. Hevesy compare aux formes exclusives et inclusives du duel et du pluriel en munda (p. 14) ? » — De « pluriel » ou de « formes exclusives » pas de trace dans mon texte. Etant donné le fréquent changement *-ng ~ -k*, c'est à *-lang*, à « moi et toi », soit à l'*inclusive du duel* que j'ai comparé *-lak*, le munda en faisant exactement le même usage pour les verbes, que le hongrois. M. Göbl-Gáldi a-t-il au moins une autre explication à donner pour magyare *-lak* ?

3° « L'auteur oublie », écrit, en parlant des voyelles de liaison, M. Göbl-Gáldi, p. 335, « qu'à côté de *vasak* on rencontre *szamarak* (des ânes), *lovak* (des chevaux), qui malgré la voyelle de liaison *a* sont des êtres animés ». C'est bien le critique qui oublie l'existence des formes archaïques. Il y verra ces mots avec la voyelle de liaison *o*. Pour les ânes, par exemple, il en trouvera six dans le Dictionnaire historique de la langue hongroise de MM. Szarvas-Simonyi¹.

4° « Pourquoi supposer », demande le critique, « **teiz* comme forme primitive de *tiz* (dix)... ? » Cette supposition a été faite par l'éminent Budenz², et je devrais être d'autant plus excusable aux yeux de M. Göbl-Gáldi de m'être appuyé sur une autorité, que précisément les autorités sont intangibles pour lui.

Ainsi, parce que M. Munkácsi, dans son *Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* (Eléments aryens et caucasiens dans les langues finno-magyares) reconduit le nom générique des Ostiaques et des Vogoules, un nom qui en même temps celui des peuplades non-aryennes des Indes, notamment des Santals, le mot *mañši*, au radical de sanscrit *manuša*, il y a là immédiatement un *Roma locuta, causa finita* pour M. Göbl-Gáldi.

Je suis sans doute le dernier à vouloir contester les mérites exceptionnels de l'ouvrage de M. Munkácsi. N'empêche que *mañsi* et *manuša* n'ont rien à voir l'un avec l'autre. J'en ai donné les raisons dans mon livre (p. 238); aujourd'hui j'ajouterai une de plus. Le mot munda *mañši*, mot dont le sens principal est « chef », « personnage assez noble, assez distingué pour devenir un chef », est passé des langues munda dans les langues aryennes de l'Inde. Nous le retrouvons en hindi (*mañjhi* « chef d'un navire »)³, en bengali (*maji*), en assami (*mazi*), en Orya (*majhi*) avec un sens semblable; en sindhi (*majhi*) avec celui de (?) « héros ». Or

(1) Magyar Nyelvtörténeti Szótár, Budapest, 1883.

(2) Budenz József. Magyar-ugor összehasonlító szótár. (Dictionnaire comparatif hongrois-ougrien). Budapest, 1873, p. 220.

(3) John T. Platts. A Dictionary of Urdu, classical Hindi and English. London, 1884.

le sanscrit *manuṣa* se retrouve également dans ces langues; c'est-à-dire sous la forme de hindi *manus*, bengali *manu*, assami *manuh*, orya *minisa*, sindhi *manehu*¹.

Tout aussi « sacrosaint » est pour M. Göbl-Gáldi une explication, dès qu'elle figure dans le Dictionnaire Etymologique de MM. Gombocz et Melich. Ce n'est pas moi qui contesterai là encore, ce que cet œuvre a de magistral. Mais cela n'empêche pas à n'être en quelques cas pas d'accord avec les auteurs. Ainsi, par exemple, si je puis noter des mots hongrois comme *ankó*, *bandó*, *bamba*, *bohó* (*baha*), *bóka*, *boso*, *bucsak*, *dundi*, mots ayant tous le même sens « stolidus », et si je les retrouve ensuite tous, avec ce sens également, dans les langues munda ou aryennes de l'Inde (*ankha*, *bondo*, *bombo* et *bembha*, *baha* dans *olkobaha*, *boka*, *bhoco*, *bhucuk*, *dundi*), et uniquement là-bas : il m'est difficile de voir, tels MM. Gombocz et Melich, dans les mots hongrois uniquement que des mots du langage enfantin ou des onomatopées. De même il m'est pénible, (bien que d'après M. Göbl-Gáldi aucune de mes objections « ne peut être prise au sérieux »), à ne voir que des onomatopées par exemple dans *babrál*, *babrász* faire un travail futile, *bicsakol*, *bicsaklik* se donner une entorse, *bugyog* jaillir, *cammog*, *cámog* marcher à pas lourds, paresseux, *csücsül*, *csücsünget* s'asseoir bas (p. e. sur les talons), *döcög*, *döcsög* succutior, jactor (charrette), *didereg*, *dudorog* trembler de froid, *didergős* frigutiens, et maintes autres, quand je trouve dans le santali, (souvent aussi emprunté par lui au hindi) des mots comme *babra*, *bicakna*, *bujur*, *samak*, *cucungut*, *dacak-ducuk*, *dudurguc*, ayant exactement le même sens. D'une façon générale, l'origine de beaucoup de mots que le dictionnaire de MM. Gombocz et Melich indique comme « inconnue », pourra être trouvée dans l'Inde.

Mais passons à d'autres erreurs, plus importantes, de M. Göbl-Gáldi.

« M. Hevesy... s'est assignée la tâche », dit-il p. 334, « de démontrer... que les langues munda... sont en relation avec le 'sabar', langue de cette prétendue race finno-ougrienne primitive ». Il n'en a jamais été question. Ce que je propose (p. 313), c'est de désigner la langue finno-ougrienne primitive, dont plus tard les différents parlers munda sont issues, comme « vieux-sabar », étant donné que *Sabar n'est non seulement une désignation ancienne des Ostiaques et des Hongrois, mais également une des peuples munda*, ce qui est évidemment différent. (Je note que cette dernière et importante constatation est passée par M. Göbl-Gáldi sous silence. Par contre, il estime nécessaire de me rappeler que M. Németh a donné une étymologie pour le mot *Sabar*, alors qu'il aurait pu voir, p. 361 de

(1) Turner. Dictionary of the Nepali language. London, 1931.

mon livre que celle-ci non seulement m'était connue, mais que je propose même une étymologie différente). Le critique dit ensuite que mon hypothèse de l'existence de langues finno-ougriennes non encore connues, « modifierait tout d'un coup et même très sensiblement tous les faits acquis par la linguistique finno-ougrienne ». Ce n'est, en tous cas, pas l'avis de tout le monde. Ainsi le grand savant, le Professeur Shirokogoroff m'écrit : « L'idée qu'il y avait des groupes ethniques parlant une langue finno-ougrienne même dans l'Inde, n'est pas du tout en conflit avec mes conceptions ethnologiques » ; et le docteur Flohr, de l'Institut Ethnologique de l'Université de Vienne me dit : « Auch mir scheint (au sujet de ma démonstration du finno-ougrien dans l'Inde) hier vieles sehr plausibel zu sein, vor allem wird aber durch ihre Arbeit der allgemeine kulturgeschichtliche Eindruck bestätigt. Ähnliches hatte ich ja rein vom Hirtenproblem her gesehen für Indien vermutet ».

Passons à une autre assertion de M. Göbl-Gáldi (p. 336). « ...tout ce qui est dit sur les suffixes composés est inadmissible. Si d'une part le finno-ougrien **-nk ~ *-ng* répond au *santali -g...* ». Mais, je n'ai jamais écrit cela. C'est du *magyare -g* dont je parle (p. 47) dans mon livre; c'est à lui que correspond l'ancien finno-ougrien **-nk ~ *-ng*. Les exemples que j'ajoute ne laissent au surplus aucun doute à ce sujet, puisque entre les mots *santali* que je cite il n'en figure *pas un seul* avec la terminaison *-g* !

Plus extraordinaire encore est le passage suivant du critique (p. 336). « Il est curieux de constater que M. Hevesy cherche à expliquer par le *santali* le formatif finno-ougrien de l'ablatif **-da ~ *-ta* ». Or je dis (p. 98) *textuellement le contraire*. « Im Ur-Finnisch-Ugrischen soll es ein mit **-da*, (**-ta*) gebildetes... Ablatifsuffix... gegeben haben. Auch *Santali* kennt dieses Suffix ». Il est tout à fait inconcevable que M. Göbl-Gáldi n'ait pas remarqué que je m'applique à démontrer, comme du reste je le fais au cours de tout mon livre, que les suffixes du *santali* trouvent leur origine dans le finno-ougrien ancien, et non à prouver le contraire !

Mais il y a dans sa critique plus grave encore. J'ai nettement défini les vues avec lesquels j'avais entrepris mon livre. J'ai dit (p. 8) que je me suis décidé à publier mes recherches uniquement, parce que « alors même que les résultats de mes comparaisons seraient bien souvent sujets à objections (recht oft nicht einwandfrei), ils pourraient amener néanmoins, que la finno-ougriistique s'adonne à l'avenir aux études des langues munda, langues dont beaucoup sont déjà en voie d'extinction ». De plus, l'ouvrage porte sur deux constatations scientifiques importantes : la non-existence de la famille austrique des langues et l'immigration finno-ougrienne dans l'Inde. Or, malgré cet état de choses M. Göbl-Gáldi passe sous le silence le plus

absolu tout ce qui dans le livre pourrait donner matière à réflexion, et notamment montrer que des études futures restent indiquées. Pas un seul mot de ce qui est de nature à appuyer mes thèses, pas une seule des très nombreuses preuves morphologiques que j'apporte, pas de mention de cette légende de la création vogoule qui jusque dans ses détails est identique à la légende munda (les premiers hommes naissant de cygnes, etc.). Si entre les 1113 groupes de comparaisons de mots que je publie il en attaque beaucoup, il tait par contre qu'il y en a qui sont d'autant moins objectionnables, qu'elles présentent chaque fois les trois mêmes consonnes dans le même ordre. Pour des mots semblables, en tant qu'ils désignent des concepts simples, et de là ne sont pas suspects à être des emprunts, il y existe une probabilité de près de 100 %, qu'ils proviennent de la même source.

Une critique comme celle de M. Göbl-Gáldi ne peut donc être qualifiée autrement que de tendancieuse. Je crois que je l'ai surabondamment démontré. Qu'il me soit toutefois permis d'ajouter à cette démonstration un exemple de plus.

J'écris, p. 142 : « *Bhaṣa* language, parole, conversation, (hindi *bhaṣa*), hongrois *beszéd*, *besze* sermo, logos, lexis, fabula, dictio » et j'ajoute que les mots hongrois « sont reconduits (Dictionnaire Etymologique) » à slave *beseda*, *besada*, mais que néanmoins « nous avons mentionné le mot santali (hindi), parce que 1° il n'est pas avéré comment le *a* du slave *beseda* a été perdu; 2° parce que le hongrois possède aussi la forme *besze*; 3° et avant tout autre, parce qu'il existe en hongrois une forme verbale *beszél*-, alors qu'une forme verbale *beszèdl*- y est inconnue ».

Que dit à présent M. Göbl-Gáldi ? « M. Hevesy a tort de vouloir rejeter l'étymologie slave de *beszéd* ». Il cite ensuite en guise d'argument le 1^{er} de mon texte et tait le reste.

Je ne veux pas rechercher les raisons qui ont amené M. Göbl-Gáldi à faire une critique aussi tendancieuse que celle dont il est l'auteur. Je puis m'en dispenser, au surplus, autant plus aisément que l'intérêt de mes recherches, intérêt qu'il conteste jusqu'en essayant de les ridiculiser (p. 334), a été reconnu par un forum aussi compétent que le III^e Congrès International des Linguistes, de septembre dernier, à Rome; congrès où personne ne s'est opposée à ma thèse de la non-existence d'une famille austrique, et où, pour les nouvelles langues finno-ougriennes que j'ai découvertes, il a été décidé qu'on mettrait la discussion du problème à l'ordre du jour du prochain Congrès.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Guillaume HEVESY.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE (1)

1933 (2)

I. — Généralités.

- ASZTALOS, Nicolas, *La biologie du peuple hongrois*. NRH, octobre.
- BALLA, Ignace, *Un ouvrage d'ensemble italien sur la Hongrie*. [Compte rendu du livre d'Elío Migliorini, Ungheria. Ed. Omnia, Paolo Cremonese, Roma, 1933]. NRH, décembre.
- KRISZTICS Alexandre, *Bibliographie des sciences sociales*. Volume IV. Institut hongrois de sociographie, 1 volume, gr. in-8°×4. — 1269. Marcel Giard, éditeur.
- N... *La Mutualité [hongroise] à Paris*. NRH, janvier.
- N... *Bibliographie Géographique Internationale 1931* (XLI Bibliographie annuelle); Libr. A. Colin, Paris, 1933.
- N... *Annuaire sanitaire international 1930* (Vol. VI); Libr. J. Gamber, Paris, 1933.
- SAVADJIAN, L., *Bibliographie Balkanique, 1931-1932*. Revue des Balkans, Paris, 1933.
- SAVADJIAN, L., *Bibliographie Balkanique, 1933*.
- SZ., « *Ungheria* ». [Compte rendu du livre de Vanda Calabrò : Ungheria. Gaetani Tine, editore, 1932] NRH, mars.

II. — Philosophie, Religion.

- BRISITS, R. P. Frédéric, *Quinze ans de vie catholique*. NRH, décembre.
- DELATTRE, R. P. Pierre, *Le comte Apponyi, catholique*. NRH, mai.
- DELATTRE, Pierre, *L'Organisation de la charité en Hongrie*. Etudes. 5 mai.
- DELATTRE, Pierre, *La piété envers Marie en Hongrie*. Notre-Dame, mai-juin 1933.
- ECKHARDT, Alexandre, *L'Université catholique d'Esztergom*. NRH, octobre.
- HALASY-NAGY, Joseph, *Ákos Pauler*, Chroniques, NRH., décembre 1933.
- LE GRELLE, Comte M., *L'Enseignement catholique à l'étranger*, in-8, 44 p., br. 2 fr. Desclée de Brouwer et Cie, Paris, 1933.
- [Notes sur — en Hongrie].

(1) Cette bibliographie, publiée annuellement dans la Revue des Etudes Hongroises, fait suite à la « *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910) », Paris, E. Leroux, 1913, XVI + 323 p. dressée par Ignace KONT. Elle n'énumère cependant pas les articles publiés dans la Revue.

(2) Rédigée par M. L. MULLER-MOLNOS avec la collaboration de Mlle J. RÉGNIER, MM. T. BARÁTH, L. GÁLDI, Z. KÁRPÁTI, J. MARTONYI, Fr. PAPP, P. RÓNAI, Edm. TAKÁCS et Edm. WILDNER.

Nous avons employé les abréviations suivantes : NRH : *Nouvelle Revue de Hongrie*, GH : *Gazette de Hongrie*.

MATHÉ, Alexis, *La jeunesse protestante. Les mouvements et l'organisation*. NRH, juillet.

MIHELICS, Vid, *Jeunes forces dans le catholicisme hongrois*. NRH, juillet.

III. — Droit, Sciences sociales.

ACSAY, Ladislav, *Que faire pour les jeunes intellectuels sans emploi ?* NRH, juillet.

AJTAY, József, *La Paix en danger*. Compte rendu dans France et Roumanie, 4 juin.

ANTONIN, Paul, *L'Italie arme la Hongrie avec la complicité de l'Autriche*. L'Homme Libre, 12.1.1933.

ANTONUCCI, A., *La liquidation financière de la guerre et la reconstruction de l'Europe Centrale*. Un vol. de 463 pages in-8°, Paris, Marcel Giard, 1933.

APPONYI, Le comte Albert, cf. OTTLIK, Georges; HERRIOT, Edouard; LONDONDERRY, Marquis de; WEINGARTNER, Félix; DELATTRE, S. J., Pierre; VILLAT, Louis.

AUER, Pál, *L'opinion danubienne réclame une solution au problème territorial*. Notre Temps, 24 octobre 1933.

AVEROFF, Evang. An., *Union Douanière Balkanique*; 277 p. br. 35 fr. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.

A., — Georges Desbons : *Les erreurs de la paix. La Hongrie après le traité de Trianon*. [Compte rendu], GH, 12 août 1933.

A. D., *L'Europe et la Hongrie*. [Compte rendu du livre d'Elemér Szudy : *Európa és a magyar kérdés*. (L'Europe et le problème hongrois)]. Budapest, éd. Pallas, 1933.

A. K. É., *La vie hongroise à Prague*. [Compte rendu de l'Annuaire du Cercle des Etudiants Hongrois de l'Université de Prague. Rédacteur Ladislav Orbán. Kassa, 1931.] NRH, février.

A. K. É., *Six années de vie économique hongroise*. [Compte rendu de la brochure d'Ale-

xandre Sipos : *Données de statistique économique de Hongrie 1926-1932*. Supplément de la Revue Hongroise de Statistique. Budapest, 1932. NRH, février.

A. M., *La civilisation hongroise vue en coupe transversale*. [Compte rendu du livre Magyar Minerva, vol. VI, 1930-31, publié par le Bureau Central des Bibliothèques Publiques. Budapest, 1932. Aux presses universitaires. IX, 2] NRH, octobre.

BAJZA, Joseph, *La Yougoslavie en péril; L'Europe centrale et orientale*; NRH., décembre 1933.

BALLERO, E., *La jeunesse hongroise et la France*. GH., 25 novembre.

—, *L'Orientation de la Hongrie*. Correspondance Universelle, 3 avril.

—, *L'activité de la Hongrie*. Correspondance Universelle, (litogr.), 24 mai.

BALOGH, Joseph, *L'indépendance morale de la Hongrie*. NRH, juin.

BARDOUX, Jacques, *L'Ile et L'Europe. La Politique anglaise (1930-1932)*. Bibliothèque d'Histoire et de Politique. Delagrave, Paris, 1933.

BARISKA, Michel, *Amitié franco-hongroise*. NRH, juin.

BARTEL, Paul, *Le projet d'entente économique des pays Danubiens*. Revue Hebdomadaire, 29.VII.1933.

BAUMGARTEN, Alexandre, *La mode hongroise sous l'ancien régime*. NRH, novembre.

BÁNFFY, Comte Nicolas, *Les discours du comte Bethlen*. NRH, juin.

BEAU DE LOMÉNIE, E., *Les problèmes Franco-Roumains et la révision des traités*. La

- Revue Hebdomadaire, 19 août 1933.
- BENEDEK et ERNSZT, *Talleyrand et les Archives de Vienne*. Revue de Paris, 15 déc. 1933.
- BÉNÈS, Edouard, *La France et la Nouvelle Europe*; Nouvelle Revue Française, Paris, 1933.
- BENOIST, Charles, *Souvenirs T. II. A travers l'Europe (1894-1902)*, 464 p., 525 gr. Br. 36 fr., Plon, Paris, 1933.
- BERARD, Carol, *Un concert que la France aurait dû relayer*. Comœdia, 27 octobre 1933.
- BETHLEN, Comte Etienne, *La Hongrie et ses minorités*. NRH, juin.
- BEUVE-MÉRY, Hubert, *La Hongrie se tournerait volontiers vers la France et l'Italie réconciliées*. Petit Journal, 11 juillet.
- BIDOU, Henry, *A la recherche de l'Europe centrale*. Série d'articles parus dans Excelsior, 25-31 juillet 1933. I. *En passant par Berlin : ce que pensent les grandes puissances* 25 juillet; II. *Les idées de M. Bénès*, 26 juillet; III. *A Vienne : le Chancelier Dolfuss défend l'indépendance de son pays contre Berlin*, 27 juillet; IV. *Un entretien avec l'ancien chancelier M. Buresch*, 29 juillet; V. *Les revendications de la Hongrie*, 30 juillet; [Après avoir examiné les aspirations des Hongrois révisionnistes, l'auteur se déclare pour « une formule plus modérée, plus pratique aussi, de révision », (p. 3)]; VI. *Des témoignages recueillis de pays à pays quelle conclusion tirer ?* 31 juillet. « La Hongrie représente... un élément non fixé, en lutte contre l'état de choses actuel » (p. 3). « Ce que j'ai entendu de Prague à Budapest, c'est un appel à la prudence ». « Pour le moment, on souhaite le meilleur arrangement pour vivre, un pansement, un appui, un secours. Tous ces malades demandent la paix » (ibid.).
- BIENAIMÉ, Georges, *Bruits d'union et de restauration*. Vic-toire, 26 juin.
- BLANCHOT, Maurice, *Que signifie pour la France l'union de l'Autriche et de la Hongrie*. Le Rempart, 23.VI.1933.
- BRILLAT, Louis, *Les relations commerciales franco-hongroises*. GH, 13 mai.
- BRUCK, O., *Les sanctions en droit international public*, 288 p., br. 40 fr. A. Pedone, Paris, 1933.
- BRULLER, J., *La Foire de Paris et l'amitié franco-hongroise*. GH, 13 mai.
- BUDAY, Georges, *Le « settlement » de Szeged. Un mouvement de la jeunesse universitaire*. NRH, juillet.
- BURÉ, Emile, *Marque de faiblesse : doux à nos ennemis, dur pour nos amis*. L'Ordre, 11.I.1933.
- CHELARD, *Le nouveau ministre hongrois des Affaires Etrangères et la révision des Traités*. L'Europe Centrale, 14. janvier.
- , *Invitation à la reconnaissance*. L'Europe C., 11 février.
- , *Coup d'œil rétrospectif sans commentaires*. 25 février.
- , *Les débats budgétaires en Hongrie*. 13 mai.
- , *A propos du dernier discours de M. Gömbös*. 27 mai.
- CHAMBON, Henri de, *La crise économique des pays danubiens*. Revue Parlementaire, 15 juillet.
- CHANDAN, K. S., *Les Nouveaux aspects de la politique internationale des Etats européens*. Coll. Le Danubien, 144 p., 145 gr.) br. 10 fr. Le Danubien, Paris, 1933.
- , *Les Balkans, La Petite Entente et le Pacte à Quatre*. br. 5 fr. Public, Le Danubien, Paris, 1933.
- CHAPPEY, Joseph, *La crise de la monnaie et la restauration des Pays Danubiens*. Giard, Paris, 1933.
- CODRESCO, F., *La Petite Entente*. (2 vol. in-8°, car 670 p.

- 400 gr.) br. 60 fr. P. Bossuet, Paris, 1933.
- CSETENYI, Joseph, cf. MORAVEK, E.
- DAMI, Aldo, cf. DUPUIS, René.
- DAUZAT, Albert. *Le problème hongrois. La Volonté*, 31 août 1933.
- DELACOUR, André, *Création de l'Europe*. Européen, 26 mai.
- DELEBECQUE, *Les espoirs de la Hongrie*. Action Française, 1^{er} juillet.
- DEMORGNY, G., *Danube et Adriatique*, in-8° raisin; br. 50 fr. Edit. Dormat-Montchrestien, Paris, 1933.
- DESBONS, Georges, *Les erreurs de Trianon*. NRH, mai.
- DESBONS, Georges, cf. — A —.
- DESBONS, Georges, *La révision des traités vue de Budapest*. Revue Economique Française, sept.-oct.
- DL —, Zoltán Szende : *La catastrophe hongroise de 1918-19*. [Compte rendu]. GH, 25 novembre.
- DELATTRE, Pierre, *Un auto-dafé en Hongrie au XX^e siècle*. Le Christ-roi, mai-juin 1933.
- DELFORGE, M., *Hongrie, terre mutilée*. [Série d'articles]. 1. *Autres horizons*. 27 sept.; 2. *La mutilation*. 29 sept.; 3. *Sous « Les princes de la Paix »*. 2 oct.; 4. *Arguments et arguties*. 4 oct.; 5. *Un peu d'histoire*. 6 oct.; 6. *La Kermesse de Pazmand falu*. 9 oct.; 7. *Le procès de la France*. 15 oct.; 8. *Otto de Habsbourg règnera-t-il ?* 13 oct.; 9. *Sous le signe de la Croix*. 16 oct.; 10. *A bâtons rompus*. 10 oct.; 11. *Une abbaye millénaire*. 21-22 oct. Vers l'Avenir. Namur, 10-12, bd. Mélot.
- DHAS, Georges-Philippe, *Cri d'alarme*. Revue mondiale, 15. VIII.1933.
- DOMINIQUE, Pierre, *Nouvelle image de l'Autriche-Hongrie*. Pamphlet, 24.III.1933.
- DUBARD, Pierre, *J'ai découvert la Hongrie*. Intrans., 3 janvier.
- , *Un programme des revendications sculptées dans la pierre*. Intrans., 4 janvier.
- DUPUIS, René, *La jeunesse hongroise*. La Revue des Jeunes, février.
- DUPUIS, René, *La Hongrie de demain*. [Compte rendu du livre d'Aldo Dami, La Hongrie de demain. Ou : Paix et Révision. Les Œuvres Représentatives, Paris, 1933]. NRH, octobre.
- DUVEAU, Georges, *La jeunesse française et la Hongrie*. NRH, décembre.
- EGYED, István, *La constitution hongroise après la guerre*. NRH, mai.
- ELISCHER, Paul, *Les routes hongroises*. NRH, juin.
- ESCAICH, *La Banque des règlements internationaux et l'économie internationale*. 220 p., br. 30 fr. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.
- EYLAN, Claude, *Suite hongroise*. Revue des Deux Mondes, 15 août.
- EYLAN, Claude, *La situation économique et financière de la Hongrie*. (D'après le rapport de M. Tyler). Européen, 10 novembre.
- E. B., *Des Intérêts Economiques du Tourisme et la Hongrie*. Correspondance Universelle, 20.I.1933.
- E. B., *Un jugement à réviser*. Correspondance Universelle, 24.VIII.1933.
- , *L'orientation de la Hongrie*. Correspondance Universelle, 5.IV.1933.
- , *Le Problème de la Hongrie*. Correspondance Universelle, 13 sept. 1933.
- FALAIZE, Louis, *Un revirement se manifesté dans la politique hongroise*. Aube, mai.
- FENYÖ, Maximilien, *L'industrie manufacturière en Hongrie*. NHR, janvier.
- FESTETICH, Comtesse, *L'enfant hongrois* (poème). Revue Mondiale, 15 août.
- FORGUE, Jean, *La Hongrie à la croisée des Chemins. Les deux souffrances de Buda-*

- pest, *Le Petit Journal*, 12, I, 1933.
- FREY, André, *La jeunesse hongroise devant les problèmes politiques*. NRH, juillet.
- GACHOT, François, *Pour une défense de l'esprit français*. [En Hongrie et en Autriche]. NRH, novembre.
- GALEOTTI, M., *Politique et littérature en Hongrie*. L'Europe Centrale, 12 août.
- GAUDER, André, *Futures relations franco-hongroises entre les étudiants*. GH, 25 février.
- GERMAIN, José, *Repli sur l'Europe Volonté*, 22 juillet.
- GOBRON, G. *La Hongrie mystérieuse*; 312 p., 20 illustr. h. t., br. 25 fr. M. Rivière, Paris, 1933.
- GOGOLÁK, Louis, *La jeunesse hongroise de Tchécoslovaquie*. NRH, juillet.
- POLLNER, Adadár, *La Hongrie reconnaît-elle les Soviets ?* Lu, 17 novembre.
- GÖMBÖS, Jules, *Un exemple pour tous les Hongrois*. Discours prononcé aux obsèques d'Albert Apponyi. GH, 18 février.
- GRATZ, Gustave, *La Hongrie et l'Europe*. NHR, février.
- , *Le légitimisme hongrois*. NRH, novembre.
- , *La Hongrie et ses voisins*. NRH, avril.
- GUICHEN, E. de, *La Hongrie et l'Allemagne*, Figaro, 18, IV, 1933.
- GYÖRFFY, Etienne, *La « tanya »*. NRH, mars.
- , *Vers le relèvement national*. NRH, février.
- HANTOS, Elemér, *« Affaires étrangères »*, 10 novembre.
- HÉDERVÁRY, Claire, *Deux hommes d'Etat du XX^e siècle (de Budapest)*. Le Lorrain (Metz), 28 octobre.
- HEGEDÜS, Laurent, *L'or est innocent*. NRH, octobre 1933.
- HERRIOT, Edouard, *Hommage au comte Apponyi*. NHR, mai.
- HERVÉ, Gustave, *Cette pauvre Autriche*. La Victoire, 23.VI. 1923.
- HONTI, François, cf. N...
- HONTI François, *« Que demande la Hongrie »*; déc. 15. Europa Una, 1933.
- IHRIG, Charles, *Le problème agricole en Hongrie*, NRH., juin.
- IORGA, N., *Réponse aux articles de M. Tremblant intitulés : « Sur l'unité fondamentale de la nation roumaine » et « L'âme roumaine et la Transylvanie »*, NRH, juin.
- JEZIORANSKI, Konstanty, *Le Problème minoritaire en Europe*; 40 p., 50 gr., br. 1 fr. Gebethner et Wolff, 1933.
- JUHÁSZ, Eugène, *La gentry hongroise*. NRH, décembre.
- JULIER, François, cf. MORICZ, Kalman.
- J. F. K., *L'Europe Centrale et Orientale; La lutte de la Roumanie contre la crise économique*. NRH, octobre 1933.
- KÁNYA, Kálmán, *La Hongrie devant la situation internationale*. Le Journal du Commerce, 14 sept. 1933.
- , *La politique de la Hongrie*. Agence Economique et Financière, 28 sept. 1933.
- KAYSER, Jacques, *Une opinion française*. NRH, octobre.
- KELECSÉNYI, F. de, *Le succès de la Hongrie à la Foire de Paris*. GH, 3 juin.
- KERÉK, Michel, *La question de la colonisation agraire en Hongrie*, NRH, novembre.
- KLEBELSBERG, cf. Zolnay, Béla.
- KORNFELD, le baron Maurice, *Les deux routes*. NRH, décembre.
- , *Une réponse hongroise*. [A l'article de Jacques Kayser, et à celui de Polson-Newman E.], NRH, octobre.
- KOVRIK, Béla, *La situation de la classe ouvrière en Hongrie*. NRH, avril.
- , *Le mouvement ouvrier en Hongrie*. NRH, janvier.
- KRESZ, Charles, *Vers un avenir meilleur*. GH, 16 décembre.
- LAUTIER, Eugène, *Les armements de l'Europe centrale. Italie, Hongrie, Autriche*. L'Homme libre 24.I.1933.

- *L'Italie continue d'armer la Hongrie. A quand la guerre?* L'Homme libre; 11. I.1933.
- , « Eau trouble, pêche claire ». Après les entrevues italiennes la situation de l'Europe centrale est plus obscure que jamais. L'Homme libre, 13.sept.1933.
- LAVERGNE, HUBERT, VERMEIL, *L'année Politique française et étrangère*, (8^e année), Gamber, Paris, 1933.
- LIBER, André, *La participation de la Hongrie à la Foire de Paris*. GH, 13 mai.
- LONDONDERRY, Marquis de, *Le comte Albert Apponyi*. NRH, mai.
- LUCAIN, Marcel, [Reportage sur l'Europe Centrale. Paris Midi, 6-7-9-10 juin.
- , *Ombres et lueurs sur le Danube*. [Vue d'ensemble avant de conclure : le rôle de la France entre Vienne, Rome et Berlin]. Paris Midi, 9.VI.1933.
- LYAUTEY Pierre, *La plainte des Hongrois*. [Ils ne peuvent pas vendre leur blé à 30 fr. le quintal.] Le Matin, 8 sept. 1933.
- LYPACEWICZ, Waclaw, *La Révision des Traités du point de vue juridique et politique*; 30 p., 35 gr., Br. 1 fr. Gebethner et Wolff, 1933.
- MANUEL, *L'Union Européenne*, 289 p., br. 40 fr. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.
- MARCHAND René, *L'Italie et la Hongrie devant le pangermanisme*. Correspondance Universelle, 27 février.
- , *Possibilités Européennes*. Correspondance Universelle, 28.VI.1933.
- MARCHAND René, *La Hongrie et la politique de la collaboration Européenne*. La Correspondance Universelle, 9. III.1933.
- MAROT, Georges, *La Hongrie entre l'Italie et l'Allemagne*. Le Temps, 21.III.1933.
- MARTIN-CHAUFFIER, L., *La restauration des Habsbourg est-elle possible?* Les Annales, 5 mai.
- MASIREVICH, Georges, *L'Europe et la jeunesse hongroise*. NRH, juillet.
- MATOLCSY, Mathias, *Le chômage agricole*. NRH, janvier.
- MATTICH, M., *L'Union danubienne*; in-8 raisin, 250 p., 250 gr., br., 30 fr. P. Bossuet, Paris, 1933.
- MIRKINE-GUETZEVITCH, B., *Droit constitutionnel international*; 1733 p., 2300 gr., br. les 3 vol. : 180 fr. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.
- MISTLER, Jean, *Europe centrale*. L'Ere Nouvelle, 13.IV. 1933.
- MORAVEK, André, *L'Europe Centrale et Orientale; La Tchécoslovaquie et l'Anschluss*. NRH, décembre 1933.
- , *La solution du problème hongrois*. [Compte rendu du livre de Joseph Csetényi : A magyar kibontakozás. Budapest, 1932. Chez l'auteur.] NRH, février.
- MÓRICZ, Kálmán, *La guerre mondiale vue par un Hongrois*. [Compte rendu du livre de François Julier : « 1914-1918 ». Histoire de la Guerre Mondiale. Société pour la Magyar Szemle 1933]. NRH, juin.
- , *La politique de la main-d'œuvre*. NRH, décembre.
- NAGY, Iván, *L'association des anciens boursiers hongrois de Paris*. GH, 18 novembre.
- NELLER, Mathias, *Deux grands pèlerinages nationaux*. NRH, novembre.
- NELLER, Mathias, *Le procès de la Hongrie*. Compte rendu du livre du Baron J. de Szilassy. Le procès de la Hongrie. Paris, Félix Alcan, 1932. NRH, juin.
- N... *Investissements dans le domaine des communications*. NRH, février.
- N... *Appels contre certains jugements du tribunal arbitral mixte Hungaro-Tchécoslovaque*, [texte anglais et français] 10 p., br. 9,50;

- Berger-Levrault, Paris, 1933.
 N... *La Hongrie dans les livres scolaires étrangers*. [Compte rendu du livre de François d'Olay. Ed. Fédération Nationale Hongroise, Budapest.] GH, 27 mai.
- N... *François Honti, Que demande la Hongrie ?* [Compte rendu]. GH, 16 septembre.
- N... *La belle exposition de la Hongrie à la foire de Paris*. Excelsior, 28 mai 1933.
- N... *La Belgique et la Hongrie*. NRH, octobre.
- N... *La Hongrie et ses amis*. NRH, novembre.
- N... *Le comte Etienne Tisza et la guerre*. NRH, avril.
- N... « *Le procès de la Hongrie* ». [Compte rendu du livre de baron J. de Szilassy, Librairie Félix Alcan, Paris]. GH, 1^{er} avril.
- N... *Les Hongrois et les prisonniers français en 1870-71*. GH, 1^{er} avril.
- N... *Les Quatre et l'Europe Centrale*. L'Européen, 11.VIII. 1933.
- N... *Le réveil du légitimisme en Hongrie et le glas de l'Anschluss*. La Croix, 25 mars.
- N... *Pour une défense internationale des humanités*. — Chroniques, NRH, octobre 1933.
- N... *La collaboration économique de la Hongrie avec les Etats voisins*. Européen, 10 mars.
- N... *Le beau geste des garde-frontières hongrois*. La Victoire, 9 mai.
- N... *La Belgique et la Hongrie*. (la politique). NRH, octobre 1933.
- OLAY, François d', *Données sur les relations franco-hongroises de l'an 1300 à la Révolution*. GH, 11 et 18 février.
- OLAY, François d', *Les sympathies françaises pour la Hongrie après la guerre franco-allemande*. GH, 7 septembre.
- OLAY, François d', *Quelques grands amis français de la Hongrie au XIX^e siècle*. GH, 28 octobre, 4 novembre.
- OLAY, François d', *Relations franco-hongroises de 1789 à 1871*. GH, 13 mai.
- OLAY, François d', *Relations hungaro-françaises au temps des Arpadiens*. GH, 14 janvier.
- OLAY, François d', cf. N...
- OTTLIK, Georges, *Le comte Albert Apponyi*. In *Memoriam*. NRH, mars.
- O —, *L'enseignement français à l'étranger* [en particulier en Hongrie]. GH, 21 janvier.
- PALKOVIČ, I, *Quelques précisions sur les rapports franco-magyars dans le passé*. L'Europe Centrale, 27 mai.
- PATIN, Edg., *Le Commerce des Céréales dans le bassin du Bas-Danube*; 422 p., 650 gr., Br. 60 fr. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.
- PAUMES, E., *Arpád blessé ou La Hongrie Nouvelle*. Coll. Les Problèmes Contemporains; M. d'Hartoy, Paris, 1933.
- PALÓCZI, Edgar, *Au berceau du pacifisme*. GH, 4 novembre.
- PALÓCZI, Edgar, *Le quinze mars*. GH, 11 mars.
- PERNOT, Maurice, *Enquête aux pays du Danube*. II. *Présent et avenir de la Hongrie*. Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1933.
- PERNOT, Maurice, *Enquête aux pays du Danube*. III. *Quelques aspects du problème danubien*. Revue des Deux Mondes, 1 oct. 1933.
- , *Autriche et Hongrie*. Le Capital, 20 juillet.
- , *Grandes puissances et Etats danubiens*. Europe Nouvelle, 1. VII.
- POLSON-NEWMAN, E., *La Hongrie et l'Opinion Britannique*; NRH, octobre 1933.
- POLSON-NEWMAN, E., *La Hongrie et l'opinion britannique*, NRH, octobre.
- POTTECHER, Frédéric, *Misère et splendeur de la Hongrie*, 2 sept.

- PFEIFFER, Edouard, *Tandis que la Hongrie réarme*. La République 13. I. 1933.
- P. A., *L'Italie arme la Hongrie avec la complicité de l'Autriche*. L'Homme Libre, 13.I. 1933.
- QUIVIELLE, Pierre de, *Le traité de Trianon et la propagande hongroise*. Feuilleton du Journal des Débats, 28.III.1933.
- RADOVANOVITCH, V. M., *Le Danube maritime et le règlement du différend relatif aux compétences de la commission européenne sur le secteur Galatz-Braila*; édit. Pedone, Paris, 1933.
- RALLI, *Essai sur le problème de l'Entente Européenne*; Libr., A. Pedone, Paris, 1933.
- RECOULY, Raymond, *Portrait du président Gömbös*; Gringoire, 4 août.
- REVÉSZ, Eméric, *La Hongrie et les réfugiés huguenots*, NRH, février.
- RICHTER, Stéphane, *Mariage hongrois*. Hebdo. 25 août 1933.
- ROCHE, Emile, *Les surprises de la révolution*. La République, 9 mai.
- ROMAINS, Jules, *Problèmes européens*; in-18°, 252 p., 195 gr. br. 12 fr. Flammarion, Paris, 1933.
- ROSENFELD, O., *Les armements secrets de la Hongrie*. Le Populaire, 13.I.1933.
- ROUX, Georges, *La Démocratie et la Paix*; NRH, octobre 1933.
- RUDINSKY, J., *La Révision du Traité de Trianon. L'article 19 du pacte de la Société des Nations*. Libr. du Recueil Sirey, Paris, 1933.
- SANS-AVOIR, Gautier, Gabriel Emme, *Notre reportage hongrois*. La Tribune Sociale, 5 octobre et 2 novembre.
- SANVOISIN, Gaétan, *Les Journalistes français en Hongrie*, Figaro I-1.
- SAUERWEIN, Jules, *Le Magyar pense à ses frontières*; Paris-Soir, 4 et 6 novembre.
- SCHILLER, Otto, *L'industrie textile en Hongrie*, NRH, mars.
- SCHNEIDER, Louis, *Dans un campement de tziganes*. Le petit Parisien, 17.VIII.1933.
- SIK, Alexandre, *Le boy-scoutisme et les adultes*. NRH, juillet.
- SIMONTSITS fils, Elemér, *Le budget de M. Imrédy*, NRH, juin.
- , *Revue économique*, NRH, novembre.
- SIPOS, Alexandre, 1932 : *La crise économique en Hongrie*. NRH, avril.
- SIPOS, Alexandre, cf. A. K. É.
- SOKOL, Commandant H., *La Marine Austro-Hongroise dans la Guerre Mondiale*, Coll. Mémoires et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale; Payot, Paris, 1933.
- SOUCHON Lucien, *Leçons des Rives Danubiennes*. Le Figaro, 6.I.1933.
- , *Se connaître pour s'entendre*. Le Figaro, 3.I.1933.
- SZENDE, Zoltán, cf. DL.
- SZILASSY, Baron J. de, cf. NEL-
LER, Mathias.
- SZILÁGYI, Ladislás, *La production agricole*. NRH, mars.
- TAVERNIER, E.-Edouard, *Les Jeunesses étrangères*, XXI. — *La Jeunesse hongroise*. Le Temps, 10 oct. 1933.
- TESSAN, François de, *Reconstruction Danubienne*; Concorde, VI-30 1933.
- TESSAN, François de, *Revertait-on les Habsbourgs ?* La Dépêche de Toulouse, 12.VI.1933.
- T..., *L'activité magyare en Angleterre et en France*. L'Echo de Bégirade, 26.VII.1933.
- TORDAY, Emile, cf. HALÁSZ, Jules.
- VALRAN, Gaston, *Le Problème Hongrois*. Le Sémaphore (Marseille), 27 juillet 1933.
- VALRAN, Gaston, *Le problème hongrois*. Le Sémaphore [de Marseille], 4 août.
- VALRAN, Gaston, *La Hongrie cliente des marchés nationaux*. GH, 14 janvier.
- VIDA, Paul, *L'industrie minière en Hongrie*. NRH, avril.

- WALTER, Gérard, *La grande révolte des Paysans hongrois*. Monde, 7 juillet.
 ZATHURECZKY, Jules Albert, *La jeunesse hongroise de Transylvanie*. NRH, juillet.
 ZARA, Philippe de, *Visages de Budapest*;
 —, *Au Fil de l'Eau*;
 —, *La couronne symbolique*; Dépêche Algérienne, IV, 23; IV, 24; IV, 25.

- ZEELAND, P., *Regards sur l'Europe 1932*; in-16, 256 p. Br. 15 fr. Office de Publicité, Paris, 1933.
 ZINPORELLI, Italo, *Les Pactes secrets de la Petite Entente et les plans d'invasion de la Hongrie et de l'Autriche*. Lu, 17.III.1933. La Stampa, Turin.
 ZOLNAI, Béla, Klebelsberg, (1873-1932). (Portrait). NRH, janvier.

IV. — Linguistique.

- N..., *Actes du 2^e congrès international de Linguistes à Genève du 25 au 29 août 1931*; 254 p. 500 gr. br. 135 fr.

- Adrien-Maisonnette, Paris, 1933.
 SOMOGYI, Joseph, *Les grands orientalistes hongrois*. NRH, octobre.

V. — Littérature et Histoire littéraire.

- ARANY, Jean, *Trois poèmes*. [Trad. par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, février.
 —, Cf. EMBER, Jules.
 BABAY, Jean, *Mon père sourit*. [Nouvelle traduite par Paul Rónai]. NRH, mars.
 BABITS, traducteur d'hymnes latines, cf. GYERGYAI, Albert.
 BARKER, Vernon Duckworth, *La vie des Tziganes*. [Compte rendu du livre de Raggle-Taggle: Adventures with a fiddle in Hungary and Rumania. By Walter Starkie, Litt. D. London. John Murray]. NRH, décembre.
 BARKER, Vernon Duckworth, *Poèmes anglais sur la Hongrie*. [Compte rendu du livre English poems about Hungary. Union of Social Organisations]. NRH, décembre.
 —, *The Tragedy of Man*. [Compte rendu de la traduction anglaise de l'œuvre de Emeric Madách].
 BISZTRAY, Jules, *Emeric Madách*. [Portrait]. NRH, décembre.
 BÓKAY, Jean, *Zizette*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, novembre.
 BRION, Marcel, *Madách, La Tra-*

- gédie de l'Homme*, Marseille-Matin, 25 octobre 1933.
 BRÓDY, Alexandre, *Ombres*. [Essai dramatique. Traduit par Lucy Rózsaffy]. GH, 6 et 14 janvier.
 CHOLNOKY, Ladislav, *Dans la nuit*. [Nouvelle traduite par Henri Ancel]. GH, 7 septembre.
 CHOLNOKY, Victor, *L'Île des zéros*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, avril.
 —, Cf. SCHÖPFLIN, Aladár.
 ECKHARDT, Alexandre, *Chronique scientifique*. [Le congrès de philologie classique. Les œuvres de l'abbé français des Cisterciens hongrois. La Bulle d'Or et le royaume de Jérusalem]. NRH, mars.
 EMBER, Jules, *Jean Arany*. NRH, février.
 ERDELYI, Joseph, *Sans armes, Spectre, Étoile solitaire*. [Poèmes traduits par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, juillet.
 FOELDI, Mihály, *Lettre ouverte d'un écrivain hongrois à un écrivain français*. Lu, 4 août 1933.
 FÖLDI, Michel, *Le soldat inconnu*. Lu, 4 août.

- GACHOT, F., *Árpád Blessé*. [Compte rendu du livre d'Eugène Paumès : Árpád Blessé. Préface de M. W. d'Ormesson. Editions Maurice d'Hartoy. Paris, 1933]. NRH, février.
- , *Lettres hongroises. La nouvelle poésie hongroise*. Mercure de France, 1^{er} avril 1933.
- GALEOTTI, M., *Jean de Kodolányi*. L'Europe Centrale, 15 avril.
- GÁLOS, Magda, cf. H. A.
- GELLÉRI, André, *Un sou*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, décembre.
- GYERGYAI, Albert, « *Amor sanctus* ». [Compte rendu du volume Hymnes latines du moyen âge, traduites par Michel Babits.. Aux Editions de la Société pour la Magyar Szemle, 1933]. NRH, mars.
- GYERGYAI, Albert, « *Le paysan du Danube* ». [Compte rendu du livre de Denis de Rougemont, *Le paysan du Danube*, Payot, 1932]. NRH, décembre.
- GYOMAI, Imre, *Michel Földi*. Nouvelles Littéraires, 21 octobre.
- HARSÁNYI, Zsolt, *Kálmán Mikszáth*. [Portrait]. NRH, mai.
- HEGEDUS FILS, Alexandre, *Au nom de l'Amour*. [Trad. par G. M. Assaudy]. GH, 1^{er} avril.
- , *Lisette*. [Nouvelle traduite par D. de Lengyel]. GH, 23 septembre.
- HEGEDUS, Roland, *Le conte du cœur nu*. [Trad. par E. de Bessenvei]. NRH, février.
- HERCZEG, François, *Pierrot*. [Nouvelle traduite par D. de Lengyel]. GH, 30 septembre.
- HYMNES latines du moyen âge. Cf. GYERGYAI, Albert.
- H. A., Magda Gálos : *Sigismond Justh et Paris*. [Compte rendu]. GH, 24 juin.
- JUSTH, Sigismond, cf. H. A.
- KASSÁK, Louis, cf. SZ.
- KASZTRINER, Dr Ivan, *Les femmes et les sports*. [Feuilleton]. GH, 11 février.
- KATONA, Eugène, *Joseph Nyirő*. [Portrait]. NRH, octobre.
- , *La jeunesse hongroise dans la littérature contemporaine*. NRH, juillet.
- KELECSÉNYI, François de, *Visions de Noël*. [Feuilleton]. GH, 23 décembre.
- KIRÁLY, Ilona, *Saint-Martin de Tours, « roi de Hongrie »*. *Les rapports légendaires entre la France et la Hongrie*. NRH, avril.
- KIRKCONNEL, Watson, cf. SZ.
- KISFALUDY, Alexandre, cf. OLAY, François d'.
- KODOLÁNYI, Jean, *Mort de pauvres*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, janvier.
- KOMJÁTI, Benoit, cf. PALÓCZI, Edgar.
- KOSZTOLÁNYI, Désiré, *Le varech*. [Nouvelle traduite par Paul Rónai et Emile Tosi]. GH, 11 et 18 mars.
- , *Monologue*. [Poème traduit par Paul Rónai et François Gachot]. NRH, mai.
- KRUDY, Jules, *Sérénade*. [Traduite par Paul Rónai et François Gachot]. NRH, juin.
- KRUDY, Jules, cf. SCHÖPFLIN, Aladár.
- LAIGNEL, Marcel, *Souvenir de Hongrie*. GH, 8 avril.
- LENGYEL, Désiré, *La bague au brillant*. [Nouvelle]. GH, 18 février.
- MACHARD, Alfred, cf. SZ.
- MADÁCH, Emeric, cf. BISZTRAY, Jules.
- MARSCHALKÓ, Lia, *Cécile Torray*. [Portrait]. NRH, mars.
- MIKSZÁTH, Kálmán, *Kozsibrowsky, homme d'affaires*. [Nouvelle traduite par Paul Rónai et J. François-Primo]. GH, 15, 22, 29 avril; 6, 20, 27 mai; 3, 10, 17 et 24 juin.
- , *Le forgeron et la catastrophe*. [Nouvelle traduite par Henri Ancel et Paul Rónai]. NRH, mai.
- MIKSZÁTH, Kálmán, cf. HARSÁNYI, Zsolt.
- MÓRA, François, cf. OLÁH, Liliane.

- N..., *Littérature et journal'sme en Hongrie. L'Europe Centrale*, 22 juillet.
- N..., *Hommages de poètes français à la Hongrie. Aux voyageurs Hongrois*. [Poésie de Henri de Bornier, déclamée par Mlle Audley à la représentation de gala donnée le 15 juillet 1883 au Théâtre Français en l'honneur de la « Société des Ecrivains et Artistes hongrois. A Petöfi ! par François Coppée (Budapest, 1885). Une mission catholique française en Hongrie]. *Gazette de Hongrie*, 16 sept. 1933.
- N..., *Revue des Revues Hongroises*. NRH, janvier, février, mars, mai, juin, octobre, novembre, décembre.
- NYIRÖ, Joseph, *Le retour*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, octobre.
- NYIRÖ, Joseph, cf. KATONA, Eugène.
- OLÁH, Liliane, « *L'amendier est en fleurs* ». [Compte rendu du roman de Jules Somogyváry]. GH, 30 décembre.
- OLÁH, Liliane, *Cercueil d'or*. [Compte rendu du livre de François Móra : Aranykoporsó (Cercueil d'Or) roman en deux volumes. Edition Genius]. NRH, octobre.
- OLÁH, Liliane, *L'escroc*. [Nouvelle]. GH, 11 novembre.
- , *Telle une gerbe défaite*. [Compte rendu du roman de Georges Sárközi : « Mint oldott kéve » Telle une gerbe défaite) en trois volumes. Editions Panthéon], NRH, mars.
- OLAY, François d', *Alexandre Kisfaludy, prisonnier de guerre en France*. GH, 4 mars.
- , *Les relations littéraires franco-hongroises au XVIII^e siècle*. *Mosaïque*. GH, 25 mars.
- , *Saint-René Taillandier*. GH, 15 juillet.
- PALÓCZI, Edgar, *Anno Domini MDXXXIII*. [Ecrit à l'occasion d'un jubilé oublié, de celui de Benoît Komjáti, premier traducteur hongrois de la Bible]. GH, 29 avril.
- , *La Chanson de Roland en hongrois*. [Compte rendu de la traduction de Valentin Varga]. GH, 6 janvier.
- , « *Le Hongrois dans le monde* ». *Compte rendu du livre de Ladistas Takács, Der Ungar in der Welt*], GH, 8 décembre.
- PAUMES, Eugène, cf. GACHOT, F.
- PUKÁNSZKY-KÁDAR, Jolantha, cf., SZÖLLÖSY, Claire.
- RÁCZ, Louis, *Voltaire et le vin de Tokai*. GH, 27 mai.
- RAGGLE-TAGGLE, cf., BARKER, Vernon Duckworth.
- ROLAND, *La Chanson de*, cf. RÓNAI, Paul, et PALÓCZI, Edgar.
- RÓNAI, Paul, *La Chanson de Roland en hongrois*. [Compte rendu de la traduction de Valentin Varga, Les Presses Universitaires, Budapest, 1932.]
- ROUGEMONT, Denis de, cf., GYERGYAI, Albert.
- SAVITZKY, Ludmila, *Le livre français à Budapest*. [Extrait d'un article de « Toute l'Edition », journal hebdomadaire de Paris.] GH, 18 mars.
- SÁRKÖZI, Georges, cf. OLÁH, Liliane.
- SCHOELL, Frank L., *Les chasses hongroises de Weyssenhoff*. NRH, janvier.
- SCHÖPFLIN, Aladár, *Jules Krudy (1878-1933)*. [Portrait]. NRH, juin.
- , *Victor Cholnoky*. [Portrait]. NRH, avril.
- SOMOGYVARY, Jules, cf., OLÁH, Liliane.
- SURÁNYI, Nicolas, *Le guérisseur*. [Nouvelle traduite par Henri Ancel]. GH, 8 avril.
- Sz., *The Magyar Muse*. [Compte rendu du livre de Watson Kirkconnel : The Magyar Muse. An anthology of Hungarian poetry (1400-1932). Kanadai Magyar Ujság Press, 1933.] NRH, octobre.
- Sz., *Une autobiographie* [Compte rendu du livre de Louis

- Kassák : La vie d'un homme. II^e partie. Budapest, Dante, 1932.] NRH, février.
- Sz., *Un roman français sur la Hongrie*. [Compte rendu du livre d'Alfred Machard, L'Amant Blanc, éd. Flammarion, Paris, 1932.] NRH, juin.
- SZABÓ, Laurent, *Tout pour rien, Parmi les fleurs, Contemporains*. [Poèmes traduits par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, juillet.
- SZITNYAI, Zoltán, *Les sept mineurs de Selmec*. [Nouvelle traduite par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, décembre.
- SZOMORI, Désiré, *Seul avec Mme Barta*. [Fragment de roman, traduit par Lucy Rózsaffy]. GH, 21 janvier.
- SZÖLLÖSY, Claire, *Histoire du théâtre allemand en Hongrie*. [Compte rendu du livre de Jolantha Pukánszky - Kádár, Geschichte des deutschen Theaters in Ungarn. Erster Band. Schriften der deutschen Akademie in München, Bd. 14. Ed. Ernst Reinhard, Munich, 1933.] NRH, octobre.
- TAKÁCS, Ladislás, cf. PALÓCZI, Edgar.
- TORMAY, Cécile, *La mort de Jean Hubert*. [Extrait du roman : La vieille maison, traduit par François Gachot et Paul Rónai]. NRH, mars.
- , cf. MARSCHALKÓ, Lia.
- , *Scènes de la Révolution en Hongrie*. Plon édit. [Edition à bon marché de « Livre Priserit. »]
- TÖRÖK, Jules, *Une bonne blague, vraiment !* [Conte traduit par Maxime Pihá et Paul Rónai]. NRH, février.
- TRONCHON, Henri, *Die Gæthe-Feier der ungarischen Akademie der Wissenschaften*, Revue Universitaire, Paris, A. Colin, octobre 1933).
- VARGA, Valentin, traducteur de la Chanson de Roland, cf. RÓNAY, Paul et PALÓCZI, Edgar.

VI. — Arts.

- ARKAY père et fils, cf. BIERBAUER, Virgile.
- BIERBAUER, Virgile, *Deux architectes hongrois : Arkay père et fils*. NRH, octobre.
- BIRKAS, G., *Le monument français de Pécs*. [A propos du 25^e anniversaire de son inauguration solennelle.] GH, 10 juin.
- DIETL, Fédor, *Marcel Journet (+) les arts*, NRH, octobre 1933.
- DIETL, Fedor, *Chronique musicale*. [Le Concours International Liszt. « Le Voilier Blanc » à l'Opéra de Budapest]. NRH, juin.
- DIETL, Fedor, *Le quatre-vingtième anniversaire de la Société Philharmonique de Budapest*. NRH, décembre.
- EGRY, Joseph, cf., KERESZTURY, Désiré.
- FARKAS, Zoltán, *Béla Iványi-Grünwald*. [Portrait]. NRH, janvier.
- GACHOT, François, *La peinture hongroise et l'Ecole de Paris*. NRH, octobre.
- , *Une exposition de dessins français au Musée des Beaux-Arts de Budapest*. NRH, juin.
- GENTHON, Etienne, *Le nouvel art hongrois*. NRH, juillet.
- GEREVICH, T., *Réponse* [à l'article de GACHOT, F., La peinture hongroise et l'Ecole de Paris]. NRH, octobre.
- , *Une exposition nationale des Beaux-Arts*. NRH, juin.
- HARASZTI, Emile, *La Musique Hongroise*. Libr. H. Laurens, Paris, 1933.
- , *Cosima Wagner et la marche de Rákóczi*. NRH, mai.
- , *Liszt et la comtesse d'Agoult. Leur correspondance*. NRH, décembre.
- , *Zoltán Kodály*. [Portrait]. NRH, février.
- , cf. -L-.

- HERWECH, Marcel, *Au soir des Dieux. Des derniers reflets wagnériens à la mort de Liszt* (1847-1883-1886) Br. 15 fr. Peyronnet, Paris, 1933.
- IVANYI-GRÜNWARD, Béla, cf. FARKAS, Zoltán.
- KÉ, *La soirée hongroise de la Société La Fontaine*. GH, 13 mai.
- KÁLLAY, Nicolas, *Jules Rudnay* [Portrait]. NRH, mars.
- KERESZTURY, Désiré, *Joseph Egrý*. [Portrait]. NRH, novembre.
- KODÁLY, Zoltán, cf. HARASZTI Emile.
- KODOLÁNYI, Jean, *Ame et art tziganes*. NRH, mai.
- LÁZÁR, Béla, *Ladislás de Paál*. [Portrait]. NRH, février.
- LISZT, *Correspondance avec Mme d'Agoult. 1833-1840*. [publ. par D. OLLIVIER]. B. Grasset, Paris, 1933.
- LISZT, François, cf. HARASZTI, Emile.
- LISZT, François, cf. OLLIVIER, Daniel, POURTALES, Guy de, et HARASZTI, Emile.
- LOTZ, Charles, cf. YBL, Ervin.
— L —, *Le prix François Liszt*. GH, 20 mai.
— L —, *Emile Haraszi, La musique hongroise*. [Compte rendu]. GH, 11 février.
- MASSON, Paul-Marie, *La musique hongroise*. NRH, mai.
- OLAY, François d', *Le sort des monuments commémoratifs français en Hongrie depuis 1914*. GH, 30 septembre.
- OLAY, François d', *L'église de Zsámbék et la France*. GH, 8 décembre.
- OLAY, François d', *Relations artistiques et scientifiques hungaro-françaises depuis le milieu du siècle dernier*. GH, 17 juin.
- OLLIVIER, Daniel, *Liszt père de famille*. NRH, mai.
- PAÁL, Ladislás, cf. LÁZÁR, Béla.
- POURTALES, Guy de, *Liszt, Wagner et nous*. NRH, mai.
- RÓZSAFFY, Didier, *Dessins français du XV^e au XX^e siècle au Musée des Beaux-Arts*. GH, 3 juin.
- RUDNAY, Jules, cf. KÁLLAY, Nicolas.
- TROCSÁNYI, Zoltán, *Rencontre avec la vielle*. NRH, janvier.
- TRONCHON, Henri, *Emile Haraszi, La Musique hongroise*, Revue Universitaire, A. Colin, octobre 1933.
- VASS, B., *L'exposition du Balaton au Salon National*. GH, 13 mai.
- VÉGH, Jules, *L'orfèvrerie hongroise*. NRH, avril.
- VISKI, Charles, *L'ornementation hongroise*. NRH, janvier.
- VUILLERMOZ, *En écoutant un tzigane*. Le Temps, 11 août 1933.
- WEINGARTNER, Félix, *Albert Apponyi et le monde musical*. NRH, mai.
- YBL, Ervin, Charles Lotz. [Portrait]. NRH, décembre.

VII. — Histoire, Archéologie.

- ASZTALOS, Nicolas, *Esz Anjou en Hongrie*. NRH, novembre.
- A —, *François d'Olay, Un maître français de l'histoire hongroise : Edouard Sayous*. [Compte rendu]. GH, 11 février.
- BAC, André, *Vienne au temps de Napoléon d'après des témoignages contemporains*. Hachette, 15 frs.
- BARRÈS, M., *Chronique de la Grande guerre*; T. VI, 384 p. 290 gr. br. 15 fr. Libr. Plon, Paris, 1933.
- BAUMONT, M., *L'affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale en Europe*. (Coll. Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'étude de la guerre mondiale), 288 p. 360 gr. Br. 20 fr. Payot, Paris, 1933.
- BIRNIE, A., *Histoire économique de l'Europe, 1760-1932* par —, Professeur à l'Univer-

- sité d'Edimbourg. Edition française par Pierre COSTE; attaché au Service des Etudes économique de la Banque de France. Préface de Roger PICARD, professeur à la Faculté de Droit de Paris, Paris, 1932. Payot. Un vol. in-8° de la Bibliothèque Historique.
- CARON-STEIN, *Répertoire bibliographique de l'histoire de France. Tome IV, années 1926-1927.* Ed. Rieder. 100 frs.
- CARTIER, Edmond, *L'Esprit capitaliste.* Col. Occident, Ed. Attinger, 15 frs.
- CHANDAN, K. S., *Les Balkans. La Petite Entente et le Pacte à Quatre.* Public. contemporaines « Le Danubien », n. 6 frs.
- DAMI, Aldo, *Une thèse contestable.* NRH, novembre.
- ECK, Alexandre, *Le Moyen Age russe.* (Organisation de la Russie souzdalo-moscovite aux XIII^e-XVI^e ss. Préface de H. Pirenne, Maison du Livre Etranger, 60 frs.
- FETTICH, Ferdinand, *Cimetières avars en Hongrie.* NRH, juin.
- FUGGER, Princesse, *Dans l'intimité de François-Joseph,* Revue de Paris, 15 nov. 1933.
- GALTIER-BOISSIERE, J., *Histoire de la guerre,* 400 p. rel. pl. toile : 80 fr. Le Crapouillot, Paris, 1933.
- GERIN, René, *Comment fut provoquée la guerre de 1914,* 2^e édition; 224 p. br. 16 fr. M. Rivière, Paris, 1933.
- HARSIN, *Comment on écrit l'histoire,* E. Droz, 15 frs.
- HAYWARD, Fernan d', *Garibaldi.* Ed. du Siècle. 15 frs.
- KEREKES, Joseph, *Qui Napoléon voulait-il placer sur le trône de Hongrie ?* GH, 14 octobre.
- LAMOUCHE, Colonel Léon, *Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours,* Préface de R. Pinon. Payot, in-8°, 30 frs.
- LIDDEILHART, Capitaine B. H., *Les Guerres décisives de l'Histoire;* (Coll. Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale), 272 p., 360 gr. br. 20 fr. Payot, Paris, 1933.
- LOUSSE, Emile, *La formation des Etats dans la Société européenne du moyen-âge et l'Apparition des Assemblées d'Etats.* (Presses Universitaires de France), 6 frs.
- LUDWIG, Emil, *Bismarck fondateur de l'Empire;* Coll. Hier et Aujourd'hui. E. Flammarion, 3,75 f.
- MANGIN, Robert, *Europe 19...;* in-8 cour. 200 p. br., 12 fr., E. Figuière, Paris, 1933.
- MITSITICH, L., *Après Sarajevo.* Expédition punitive. Aux Arènes de Lutèce, 10 frs.
- N..., *Mélanges Nicolas Iorga.* [Recueil de 57 articles et mémoires]. Libr. J. Gamber, Paris, 1933.
- N..., *Documents diplomatiques français relatifs aux origines de la Guerre de 1914 en plusieurs vol.* A. Costes.
- OLAY, F., Cf. TRONCHON, Henri, et — A —.
- ORMESSON, Wladimir d', *La Grande Crise Mondiale de 1859 par —,* Collection « Les Problèmes Contemporains » (éd. Maurice d'Hartoy, 63, rue de Verdun, Paris-Suresnes). Un vol. in-16. Prix : 5 fr.
- PETHÖ, Alexandre, *L'histoire du XIX^e siècle hongrois.* NRH, mai.
- RADANOVITCH, V. M., *La Petite Entente.* Etude historique et juridique. A. Pedonne, 12 frs.
- RIVIERE, P. Louis, *L'après-guerre (1918-1932);* édit. Charles-Lavauzelle, Paris, 1933.
- ROBERT, André, *L'idée Nationale autrichienne et les guerres de Napoléon.* Bibliothèque d'Histoire contemporaine; 604 p. br. 80 fr. F. Alcan, Paris, 1933.
- ROISSART, E.-H. de, *Rodostó.* [Feuilleton]. GH, 18 novembre.
- SAYOUS, Edouard, cf. TRONCHON, Henri, et — A —.
- SOKOL, Commandant H., *La Marine Austro-Hongroise dans*

- la Guerre Mondiale*. Coll. Mémoires et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale; Payot, Paris, 1933.
- SPINDLER, Arno, *La Guerre navale 1914-18*; Payot, 25 frs.
- STEFANESCU, I.-D., *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*. P. Geuthner, 600 frs les 2 vol.
- SZEPS-ZUCKERKANDL, Berthe, *Lettres inédites de l'Archiduc Rodolphe*. Les Annales, 14 et 22 déc. 1933.
- THARAUD, J. et J., *La fin des Habsbourg*. Edit. Flammarion.
- TORMAY, Cécile de, *Scènes de la Révolution Communiste en Hongrie*; Coll. Figures et Souvenirs. N° 14, 256 p., 210 gr. cart. 5,75; Libr. Plon, Paris, 1933.
- TRONCHON, Henri, F. Olay, *Un Maître français de l'Histoire hongroise*, Edouard Sayous.
- Revue Universitaire, Paris, A. Colin, octobre 1933.
- , *Edouard Sayous et la Hongrie*. [Compte rendu du livre de F. Olay, Un maître français de l'histoire hongroise, Edouard Sayous. Budapest, 1933, éd. de la Fédération Nat.]. NRH, juin.
- TSCHUPPIK, Karl, *François-Joseph, l'Effondrement d'un Empire* [trad. par A. Vaillant et J. Kuckenburg. Coll. Ames et Visages]; Libr. A. Colin. Paris. 1933.
- , *François-Joseph et Madame Schratt*; (Coll. Histor.), 208 p., 16 gr. h. t. br. 18 fr. Payot, Paris, 1933.
- , *Elisabeth Impératrice d'Autriche*; traduit par G. Godet; Libr. Plon, Paris, 1933.
- WEIL, Fritz, *Edouard Benès ou la renaissance d'un peuple*. Trad. du tchèque, Masson et Cie, 18 frs.

VIII. — Géographie, Voyages.

- ADIX, Comte de, *La Hongrie, paradis des chasseurs*. Intransigeant, 9 septembre 1933.
- A., *Josette Durand, Budapest, Reine du Danube*. [Compte rendu]. GH, 10 juin.
- BOISSART, E. H., [alias Emile HORN], *Rodosto*. La Croix, 12 novembre 1933.
- BOURDON, Georges, *Heures de Budapest*. Le Temps, 27 août 1933.
- CALABRÒ, Vanda, cf. SZ.
- CHABANNES, Jacques, *Les idées et les livres*. Européen, 10 novembre 1933.
- DELACOUR, André, *Souvenirs de Budapest*. L'Européen, 25 août 1933.
- DELAGE, *Jamboree de Gödöllő*. Illustration, 12 août.
- ROCHES, Jacques des, *Budapest fête son premier roi*. Miroir du Monde, 2 septembre 1933.
- , *Les Français à Budapest*. Le Miroir du Monde, 30 sept. 1933.
- DOMBAY, François de, cf. PALÓCZI, Edgar.
- DUBORD, Pierre, *J'ai découvert la Hongrie*. [Impressions d'un voyage à Budapest]. L'Intransigeant, 3.I.1933.
- DUPEYRAT, Bertrand, *En longeant le Danube II : Chez l'Amiral Horthy, régent de Hongrie; III : En buvant du tokay dans les caves épiscopales; IV : La thèse révisionniste exposée au Parlement hongrois; V : Au bord du lac Balaton avec le ministre de l'Agriculture hongrois*. République, 25, 26, 28, 30 avril 1933.
- DURAND, Josette, cf. — A. —
- DUTEIL, Henri-Jean, *Lettre de Hongrie. A la croisée des Chemins*. Je suis Partout, 29 juillet 1933.
- EYLAN, Claude, *Suite hongroise (Débarquement au Corse)*. Revue des Deux Mondes, 15 août 1933.
- FAVRE LE BRET, R., *Tourisme en Hongrie*. Le Temps, 5.I. 1933.
- FORQUE, Jean, *La Hongrie à la*

- croisée des chemins. *L'âme millénaire de Buda-Pest*. Le Petit Journal, 7.I.1933.
- , *La Hongrie à la croisée des chemins*. Le Petit Journal, 4.I.1933.
- GANDREY-RETY, Jean, *Aspects de la Hongrie*, 1933. Budapest, Souvenirs, Réalités. Chantecler, 15.VII.1933.
- HALÁSZ, Jules, *Un explorateur hongrois en Afrique : Emile Torday*. NRH, avril.
- HÉDERVÁRY, Claire de, *Une japonaise en Hongrie*. Le Bien Public, Dijon, 14.VI.1933.
- HORN, Emile, *Lettre de Hongrie*. La Croix, 7.VI.1933.
- HORN, Emile, *Lettre de Hongrie*. La Croix, 8 août, 5 octobre, 21 novembre.
- LUCAIN, Marcel, *Ombres et lueurs sur le Danube*. I : *La scène de Budapest et le drame hongrois*; II : *Les Mille et une nuit de Budapest*; III : *Le mirage dans la plaine*, Paris-Midi, 6, 7 et 10 juin 1933.
- MASSON, Georges-Armand, *Images de Hongrie*. Femmes de France, 22 octobre 1933.
- N. de B., *Splendeurs et misères des colonies étrangères de Paris. Le rêve du Hongrois*. Liberté, 25 oct. 1933.
- N..., *Compte rendu du congrès International de géographie*; Paris, 1931, T. II, 1^{er} fasc. Travaux de la section II; 728 p. br. 100 fr. Libr. A. Colin, Paris.
- N..., *Guides illustrés Budapest, Reine du Danube*. Guide en langue française; br. 20 fr. Messageries Hachette, Paris, 1933.
- OLAY, François d', *La Hongrie vue par un géographe français* [Elisée Reclus]. GH, 21 janvier.
- PALÓCZI, Edgar, *François de Domban, l'explorateur du Maroc*. [Portrait]. GH, 8 avril.
- QUIRIELLE, Pierre de, *De Vienne à Budapest*. Journal des Débats, 1^{er} juillet 1933.
- RECLUS, Elisée, cf. OLAY, François d'.
- RITZ, Ch., *Sur les routes d'Europe centrale*. Le Lorrain [Metz], 4 septembre 1933.
- , *La plainte des Hongrois*, Ibidem, 21 septembre.
- , *La Hongrie pour l'Alsace-Lorraine*, Ibidem, 22 septembre.
- , *Budapest et la campagne hongroise*, Ibidem, 24 sept.
- , *Un groupe franco-danubien à la Chambre*, Ibidem, 19 octobre.

IX. — Sciences, Sciences appliquées.

- GRAEF, Tibor, *L'inventeur hongrois de la dynamo : Anyos Jedlik (1800-1895)*. NRH, novembre.
- GROSZ Emile de, *Discours prononcé par... à l'assemblée des délégués de l'organisation internationale de la lutte contre le trachome*. Le 18 avril 1933.
- JEDLIK, Anyos, (Cf. GRAEF, Tibor).
- MULLER, C. Robert, *La production hongroise en combustible minéraux et en énergie*. Revue Economique Française, sept.-oct.
- WARLAM Arpád, *Le centenaire de l'Ecole Polytechnique*. NRH, février.

Le Gérant : F. SCHNEIDER.

Passez vos vacances en Hongrie

Vous avez besoin de changer de milieu... A 24 heures de Paris une ville vous attend qui, bien que parfaitement européenne, ne pourra manquer de vous ravir grâce à son étrange et romantique beauté. Vous ne vous y sentirez pas dépaycé, car on y parle couramment votre langue et vous y trouverez des hôtels confortables et de grand style, une cuisine et des vins que vous saurez apprécier puisque vous êtes Français... Et pourtant vous vous trouverez dans une toute autre atmosphère et vous éprouverez un plaisir nouveau en prenant contact avec cette vie faite de mouvement et de couleurs aux confins de l'Orient et de l'Occident.



Cette ville est Budapest.
Venez-y et vous serez bien reçu.

*Pour tous les conseils et renseignements adressez-vous à
votre Agence de voyages.*

LA « TRAGÉDIE DE L'HOMME » ET LES PRÉVISIONS POSITIVISTES

Par l'effet d'un impérieux prestige ou, plus simplement, d'une hantise presque passive, le *Faust* de Goethe s'est imposé, dirait-on, comme mesure de la *Tragédie de l'Homme*. Il semble que, dans la foule des écrits suscités par l'œuvre de Madách les années dernières, l'article de M. Eug. Bencze dans la *Revue de Littérature comparée* (n° de janvier 1934) fasse une rare exception par sa résistance à cette association aussi facile que flatteuse — moins flatteuse cependant qu'un affranchissement à l'égard de ce grand précédent.

Ne convient-il pas d'avancer d'un pas encore dans cette voie divergente et de signaler, de l'angle européen, un refus manifeste de se laisser entraîner par l'idéologie optimiste du XIX^e siècle ? Pessimisme conditionnel, bien plus clairvoyant et salubre, dès que sont envisagées les questions collectives, que le *salut*, simplement élargi de l'âme d'élite à toute une humanité schématisée, comme il semble que le *Second Faust* l'offre à la collectivité de l'*Homme historique*. Ni le classicisme français, ni le calvinisme ou le jansénisme, ni Champfort, Vigny ou Thomas Hardy ne rendaient de mauvais services à leurs partisans ou à leurs lecteurs, en rappelant que la moyenne humaine ou la vie telle quelle ne sont pas génératrices de progrès, et qu'ainsi il est bon de faire le plus grand cas des tutelles qui aident l'homme à n'être pas trop *relaps* dans la voie glissante qui devrait l'élever au-dessus de sa condition.

Comment en effet, si une marche uniformément ascendante caractérisait le mouvement humain, la pauvre caravane serait-elle en péril sur les parois de de la montagne ? Si chaque marche creusée dans le roc garantissait un point de départ assuré à la reprise du lendemain, comment les cimes seraient-elles encore aussi loin ? Quels glissements ne faut-il point

supposer, et quelles dégringolades parfois, dans la suite des efforts, allégués chaque jour comme des avances et repérés le surlendemain comme des reculs ? Que des personnalités privilégiées bénéficient de la « libération » annoncée par les Esprits du *Second Faust*, cela empêche-t-il la collectivité de se sentir médiocrement en progrès sur les moyennes d'autres âges ?

*
**

Qu'il ait ou non connu le *Système de Philosophie positive*, Madách est trop le contemporain des grands déboires d'après 1849 pour ne point traduire à sa façon les objections du positivisme à l'égard des solutions goethéennes vues de cet angle. On connaît les réserves d'Auguste Comte (*Système I*, 342) au sujet de « Goethe et surtout Byron » n'aboutissant « qu'à des types insurrectionnels, conformes à leur office révolutionnaire », l'espèce de maussaderie avec laquelle le *Calendrier positiviste*, en avril 1849, acceptait Goethe au 6^e jour du 10^e mois; celui du *Drame moderne*; et surtout la condamnation expresse sur laquelle un héritier de Comte comme P. Laffitte, une héritière passionnée du maître telle que Clotilde de Vaux sont en somme d'accord, puisqu'il est « indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent ». *Faust* est une « tentative remarquable, mais avortée, d'un poème sociologique, c'est-à-dire d'une construction esthétique destinée à représenter non seulement un individu et un événement, mais surtout une partie de l'ensemble du passé humain, le tout terminé par une conception idéale de l'état normal ».

Ce n'est pas le lieu d'examiner dans quelle mesure le *Second Faust*, par son symbolisme, traduit des phases du développement collectif en même temps que les apparences d'une destinée individuelle, mais typique. En 1847, par un Allemand réfugié à Paris, Auguste Comte avait pu comprendre que la scène du papier-monnaie, dans l'œuvre de Goethe, avait une portée et une application bien supérieure à la jonglerie médiévale qui l'enrobait. Il n'est pas sûr que, malgré ses tendances nouvelles de la fin, l'auteur du *Système* se

soit posé le problème — et peut-être aurait-il opposé la complexité des ensembles humains à l'unité malgré tout des individualités comme le personnage faustien.

Ses vues, en tout cas, sont nettes. Il ne fait confiance ni à la France — sans doute entachée d'idéologie rationnelle — ni à l'Allemagne — plus attirée par les solutions métaphysiques — ni à l'Angleterre, ni aux pays slaves, éloignés par des « mystiques » diverses des clartés positives, pour l'œuvre qu'il réclame, qu'il appelle de ses vœux. Le souvenir de la *Divine Comédie* milite en faveur de l'Italie : vue intéressante, à condition que les soucis de l'unité nationale à créer et à maintenir n'écartent pas trop longtemps l'inspiration péninsulaire de plus larges horizons. Écoutons le *Système* (t. IV, ch. V, p. 481) :

...Il réserve à l'Italie un rôle prépondérant dans l'élaboration esthétique normale. Il concevait, du reste, que l'italien devait devenir la langue sacrée nouvelle, et il pensait que c'était dans cette langue qu'un poète italien devait fournir un pendant à la *Divine Comédie* en constituant le *Poème de l'humanité*. C'est donc à un poète italien que doit appartenir, d'après la conception de Comte, l'épopée qui idéaliserait toute l'évolution du passé.

Cette participation résultera surtout d'une épopée sans exemple, qui caractérisera l'issue de la révolution occidentale, comme l'incomparable composition de Dante en institue le début...

Idéalisant la philosophie de l'histoire, le *Poème de l'humanité* caractérisera toutes les phases de la vie préparatoire, prolongée jusqu'à l'avènement de l'état final...

**

Surtout pour un « positiviste », il est périlleux de prophétiser. *Tragédie de l'Homme* au lieu de *Poème de l'humanité* ; réalisation hongroise, c'est-à-dire condamnée à un médiocre retentissement à cause de l'idiome difficile, à la place de l'expansion facile dévolue à l'italien : ce sont deux circonstances manquées dans les hauts aperçus d'Auguste Comte. Les couleurs vert-blanc-rouge qui devaient battre pavillon au-dessus du « Surfaust » annoncé n'allaient pas être blasonnées de Savoie, et une amertume décidément « tragique » devait laisser son acrimonie au déroulement des glis-

sades succédant aux élans de l'humanité. Même la foi positiviste, en somme, devait payer sa rançon à cette loi douloureuse : l'accomplissement d'un bien créant presque aussitôt un mal, et la tâche humaine recommençant, à chaque étape, à la suite d'une « péjoration » immédiate des meilleures choses.

Madách rejoignait ainsi, nous l'avons dit, les salubres pessimistes occidentaux : non point ceux qui recommandent l'inertie à cause de la nécessité de recommencer l'effort, ni ceux qui préparent les reculades en décrivant les résultats obtenus, mais les vrais constructeurs de la conscience occidentale, de cet *audax Japheti genus* qui ne disparaîtrait point sans laisser son étincelle à ses héritiers. Pourquoi se corrompent les aristocraties ? Pourquoi toute sécurité chèrement achetée est-elle génératrice de laisser-aller, et tout verbe héroïque de foi et de concorde créateur d'exclusion et de haine ? Pourquoi les paroles de paix aboutissent-elles au bâcher ? Pourquoi une croyance prépare-t-elle un fétichisme, et une noblesse une prétention ? Pourquoi les belles concentrations nationales sont-elles un terrain d'absurdités chauvines, et le libéralisme mercantile la plateforme du machinisme monstrueux et dévorant ? Pourquoi cette contamination de tout idéal et ce fuligineux obscurcissement de toute flamme ? Pourquoi en particulier les vérités qui pénètrent dans des masses non préparées — christianisme, libre pensée, idéal scientifique — sont-elles mal comprises par une barbarie sous-jacente, et dangereusement travesties pour l'application ? Y a-t-il là un phénomène analogue à l'oxydation et à la rouille, ou à la désintégration de la matière et à la déperdition de l'énergie ?

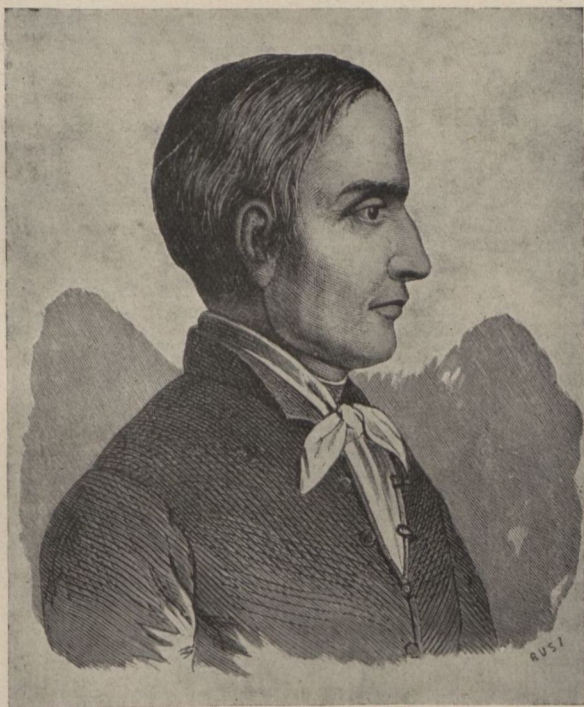
O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !

Sans doute ne fallait-il pas moins qu'un isolé, dans un recueillement de lendemain de défaite, pour tenter de dérouler les tableaux successifs — *vus par le côté douloureusement, diaboliquement péjoratif* — des étapes reprises et manquées d'un interminable cheminement.

FERNAND BALDENSPERGER.

ALEXANDRE CSOMA DE KÖRÖS¹

Alexandre Csoma de Körös est un magnifique modèle de l'idéalisme des savants hongrois, qualité inhérente à leur caractère national. Lui, le pauvre étudiant, se sentit poussé vers l'Orient par un instinct prodi-



ALEXANDRE CSOMA DE KÖRÖS.

1784-1837

Photographie du BRITISH MUSEUM.

(1) Discours d'ouverture prononcé par M. Albert de Berzeviczy à la séance commémorative de l'Académie des Sciences de Hongrie, célébrant le 150^e anniversaire de la naissance d'Alexandre Csoma de Körös, illustre orientaliste hongrois. [N. d. l. R.]

gieux, pour retrouver l'habitat primitif de ses ancêtres. Il semblait incarner par son désir ardent de vérités nouvelles, désir qui réapparaît d'ailleurs de génération en génération, les paroles de Vörösmarty :

« Le Hongrois, branche détachée
De la souche de sa race, regarde en arrière, vers l'Orient. »

ESSAY TOWARDS

A

**DICTIONARY,
TIBETAN AND ENGLISH.**

PREPARED,
WITH THE ASSISTANCE

OF

BANDÉ SANGS-RCVAS PHUNT-SHOCS,

A LEARNED LAMA OF SANGGAS,

BY

ALEXANDER CSOMA DE KÖRÖS.

HICULO-MUNGBELAN OF TRANSYLVANIA.

DURING A RESIDENCE AT KANAM, IN THE HIMALAYA MOUNTAINS, ON THE CONFINES
OF INDIA AND TIBET.

1827-1830.

Calcutta :

PRINTED AT THE BAPTIST MISSION PRESS, CIRCULAR ROAD,

1834.

Le premier exemplaire
de l'*Essai de dictionnaire tibétain-anglais*, au BRITISH MUSEUM.

Le sentiment de cet isolement inhumain l'incitait à la recherche de ses frères lointains. — De même que ses prédécesseurs, et ses successeurs, il ne réussit à les retrouver malgré ses efforts réduits à une stérilité inévitable créant une atmosphère de désir et d'enthou-

siasme où le sacrifice de la vie passe même pour une récompense.

Car, du point de vue de ses propres intentions, la vie de Csoma de Körös n'était qu'un sacrifice inutile. Pourtant la Providence ne permit pas que tant de zèle, tant de dévouement et de travail, restassent sans résultat.

GRAMMAR

OF

THE TIBETAN LANGUAGE,

IN

ENGLISH.

PREPARED,

UNDER THE PATRONAGE OF THE GOVERNMENT AND THE AUSPICES OF THE ASIATIC
SOCIETY OF BENGAL.

BY

ALEXANDER CSOMA DE KÖRÖS,

NICULO-HUNGARIAN OF TRANSYLVANIA.

Calcutta:

PRINTED AT THE BAPTIST MISSION PRESS, CIRCULAR ROAD.

1834.

Le premier exemplaire
de la *Grammaire de la langue tibétaine*, au BRITISH MUSEUM.

Comme, jadis, Christophe Colomb, partant à la recherche d'une route entre l'Europe et les Indes, découvrit l'Amérique, notre savant, sans avoir précisé l'origine des Hongrois, révéla à la science moderne, les trésors du tibétain, langue jusqu'alors inconnue, et par

là, il s'assura une illustre place dans le Panthéon des Etudes Orientales.

Cette place est d'autant plus remarquable qu'il devait accomplir sa tâche dans la misère et dans la terrible solitude des jours d'angoisse. Travaillant dans une chambre froide, il renonça, en fier Hongrois, à toutes les commodités de la vie. Il avait une conception si haute de sa mission, qu'il considérait toute récompense pour une humiliation. Il sacrifia tout pour l'amour de la science, et son noble exemple pourrait, à lui-seul, suffire à réfuter l'opinion de ceux qui voudraient à tort réduire à peu de chose la contribution du peuple hongrois à la culture européenne.

Notre Académie est fière d'avoir pu compter parmi ses membres Alexandre Csoma de Kőrös, qui lui appartint pendant les neuf dernières années de sa vie, et en même temps elle ne cesse de témoigner sa gratitude à l'égard de la nation anglaise qui l'a si généreusement protégé dans son travail, soigné pendant sa maladie, entouré d'amis sur son lit de mort, édité ses travaux, vénérant pieusement sa mémoire jusqu'à nos jours.

Nous aussi, nous ne cessons d'allumer sur notre autel la flamme du souvenir en son honneur, et de contribuer, par notre travail, aux résultats de son œuvre grandiose.

ALBERT DE BERZEVICZY,
*Président de l'Académie des Sciences
de Hongrie.*

LES PÉRÉGRINATIONS DE CSOMA DE KÖRÖS ET LE PAYS DES YUGAR

On sait qu'Alexandre Csoma de Körös entreprit le voyage d'Asie dans le but de rechercher les premiers lieux d'habitation des Hongrois, de recueillir des documents historiques concernant leurs faits et gestes et d'étudier la ressemblance qui existe entre le hongrois et plusieurs langues orientales. C'est ce qu'il a lui-même exposé dans le rapport qu'il adressa en latin, le 30 janvier 1832, au baron Neumann, secrétaire de l'ambassade d'Autriche à Londres¹. La nécessité où il se vit, au cours de son voyage, de s'adonner à l'étude de la langue et de la littérature tibétaines ne le fit pas renoncer à ce projet. Il continua ces mêmes recherches dans la littérature tibétaine où il ne tarda pas à découvrir le nom d'un peuple appelé « Yugar ». A partir de ce moment, il amassa infatigablement les plus menues informations sur ce peuple. Enfin il sentit que, pour atteindre son but, il ne lui restait plus qu'à aller lui-même « au pays des Yugar ». Il exposa maintes fois son plan à ses protecteurs. Tout d'abord dans un rapport envoyé de Sabathou, le 5 mai 1825, au capitaine C. P. Kennedy : il revient même à trois reprises sur la question en lui communiquant ce qu'il a trouvé sur les Yugar en langue tibétaine.

(1) Cf. la lettre qu'Alexandre Csoma de Körös écrivit de Calcutta en latin, le 30 avril 1832, au baron Philippe NEUMANN, secrétaire de l'Ambassade imp. et roy. d'Autriche à Londres : *Tudományos Gyűjtemény*, 1833, I. 95-8. Cette lettre que l'on avait perdue de vue quelque temps fut retrouvée et publiée de nouveau par Joseph THURY : *Études sur la langue turque d'Asie centrale* (en hongrois), parues dans *Conférences en souvenir de Csoma de Körös*, III. (Bp., 1906), p. 36.

‘Dix-huit pages environ du Stas-Gyur contiennent un passeport destiné à de pieuses gens qui désirent visiter la ville de Kalapsa située en Shambhala. Comme il est fait ici mention d’un voyage de vingt jours à travers le grand désert et une région blanche, sablonneuse, qui s’étend le long du fleuve Sita, c’est-à-dire de l’Iaxartes, il est très vraisemblable que la Jérusalem des Bouddhistes — c’est ainsi que je la nomme — était jadis située au delà de l’Iaxartes et, selon toute probabilité, précisément dans le pays des Yugar.’ (Cf. *Duka*¹, p. 63).

‘Voici ce qu’écrivait, il y a huit cents ans, Kun-ga Nying-po qui composa ses ouvrages dans le couvent situé à l’Ouest et à deux jours de distance de Teshi Lunpo (ce couvent de Sa-skya est célèbre par ses manuscrits) : « De l’Orient, de la Chine, nous reçûmes la médecine, l’astronomie, l’astrologie; du Sud, de l’Inde, la vraie religion; de l’Occident, de Népal et de Sokyul, des marchandises et des produits alimentaires; du Nord, des pays des Hor et des Yugar, la législation et l’industrie.’ (Cf. *Duka*, p. 63).

‘Dans les livres tibétains, on appelle les Yugar parfois Yugur et leur pays Yugera. Jusqu’à maintenant, je n’ai pu apprendre sur les Yugar qu’une chose intéressante, à savoir que l’index de Stan-Gyur mentionne une courte dissertation traduite de la langue des Yugar, dissertation qui raconte brièvement les pérégrinations d’une statue de Sakya à travers ces pays. Cette statue est maintenant conservée à Lhassa où elle fut apportée de Chine par Kongcho, la femme du roi Srongtsan Gambo.’ (Cf. *Duka*, pp. 63-64).

Ainsi que nous le voyons, Csoma n’avait alors que quelques brèves informations sur les Yugar qu’il cherchait au bord de l’Iaxartes. De ses lettres et de ses conversations ultérieures, nous pouvons conclure que plus tard, il avait obtenu des renseignements plus précis et plus détaillés qui le décidèrent définitivement à faire un voyage dans le pays des Yugars.

Campbell, dans le rapport envoyé à son gouvernement à propos de la mort du tibétisant hongrois, écrivit

(1) TH. DUKA, *Life and Works of Alexander Csoma de Kőrös*. London, 1885.

entre autres choses qu'il n'avait pas bien saisi les explications savantes de Csoma, mais qu'il ressortait de leurs conversations que ses pénibles recherches avaient un but unique sur lequel reposait tout son espoir : découvrir le pays des Yugar qui, selon lui, est situé à la frontière occidentale de la Chine, au Nord-Est de Lhassa et de la province de Kham. C'est là qu'il désirait se rendre pour trouver enfin le peuple qu'il avait jusque là vainement cherché¹.

Dans le compte-rendu que le baron Neumann adressa le 21 juillet 1842 au gouvernement autrichien, il se prononce dans le même sens².

Qui sont donc ces Yugar dont Csoma trouva le nom dans des livres tibétains et qui, croyait-il, devaient avoir un certain rapport avec les Hongrois ? Où se trouve ce « pays des Yugar » qu'il considérait comme la Terre Promise et où il ne parvint jamais ?

1° Le « passeport » de šambhala constitue, comme nous l'avons dit, la première donnée de Csoma. Nous connaissons plusieurs « passeports » *lam-yig* de ce genre. L'un d'eux est intitulé en tibétain *Ka-lā-par 'jug pa*, ou encore *dPal ldan Ka-lā-par 'jug pa žes bya ba yul rnam kyī mchog tu gyur pa šam-bha-lar 'gro chul gyi lam yig*³. Cet ouvrage est inséré dans le Tanjur; l'auteur en est Amoghānkuša, d'après le colophon, la traduction est l'œuvre de Tāranātha, d'après l'index, elle est celle de Kun-dga' sniñ-po de Jo-nañ. L'auteur d'un autre

(1) DUKA, op. cit. p. 150.

(2) « Das Ziel, welches dem sehr betrauten Csoma de Körös unaufhörlich vor Augen schwebte und dem er in der letzten Zeit sein ganzes Streben und Studium widmete, war das Abkunftsland der Ungarn zu erforschen und er war von dem Vorgefühle innigst durchdrungen, es nordöstlich von Chatta, wo der Stamm der Yoogur wohnt, aufzufinden, eine Meinung, in welcher er nebst vielen gelehrten Gründen sich auch durch die wahrscheinliche Entstehung des Wortes Ungar, aus Yoogur, Yungar, bestärkt sah. » KÁRFFY Ö, *Levéltári kutatások Körösi Csoma Sándor életéhez* dans *Akad. Értesítő* (« Comptes rendus de l'Académie »), XXV, p. 439). Von HÜGEL s'exprime de la même façon sur les projets de Csoma en 1842 dans le numéro 233 de l'*Allgemeine Zeitung*. La partie essentielle de cet article fut publiée par I. J. SCHMIDT, *Jahs-blun*, oder *Der Weise und der Thor*, St-Petersbourg 1843, t. I, pp. XIV et XV.

(3) Dans l'index du Tanjur de CSOMA, t. *mDo* 133; cf. *Asiatic Researches*, t. XX, p. 584 et *Annales du Musée Guimet*, t. II, p. 376, enfin SCHIEFFNER, *Mélanges Asiatiques* I, p. 405 ainsi que P. CORDIER, *Catalogue du Fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale*, III^e partie, 1915, p. 515 : *mDo 'grel* 133 : 12.

« passeport » (*Šam-bha-la'i lam yig*), d'après Sarat Chandra Das, (*Tibetan English Dictionary*, p. 1231) est Pan-chen rin-po-che blo-bzan dPal-ldan Ye-šes dpañ-po, originaire de bKra-šis-lhun-po, qui vécut de 1739 à 1779. Ces dates concordent avec celles de Huth¹, mais il faut les diminuer d'une année pour avoir les dates exactes qui seront ainsi 1740 et 1780². M. Laufer traduisit en allemand la partie de ce dernier passeport de Šam-bhala³. Selon M. Laufer, le fleuve Sita n'est ni Iaxartes, ni l'Oxus, mais le Tarim. Au lieu de Kalapsa, nous lisons dans le texte de M. Laufer, Ka-la-lha, mais l'un comme l'autre sont des fausses graphies; la leçon correcte doit être Ka-lā-pa. Sans entrer dans l'analyse de la question de Šambhala qui nous entraînerait trop loin, nous faisons remarquer que la supposition de Csoma, selon laquelle il faudrait chercher Šambhala dans le pays de Yugar n'est nullement justifiée par les *lam-yig* de Šambhala.

2° Le second ouvrage qui, d'après Csoma, parle des Yugar est le Gyel-raps-gsal-vahi Mélong (sic) dont l'auteur est Kunga Nyingpo. Le Hor čhos byuñ connaît bien Kun-dga' sñiñ-po et le fait vivre entre 1092 et 1158⁴, mais il ne mentionne pas son ouvrage : le Rgyal-raps-gsal-ba'i me-loñ. Au demeurant, ce titre « Miroir splendide des généalogies royales » est assez courant

(1) *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, mit einer Einleitung : Politische Geschichte der Mongolen. Aus dem Tibetischen herausgegeben, übersetzt und erläutert von G. HUTH. I-II, Strassburg, 1893-1896; cf. t. II, p. 299.*

(2) L'interprétation de la chronologie tibétaine fut faite jusqu'à ces derniers temps d'après divers systèmes faux qui, en fin de compte, se ramènent à une erreur de Csoma. M. Pelliot a été le premier à s'apercevoir de cette erreur initiale et, dans son étude, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, il détermina le point de départ exact de l'adaptation (*Journal Asiatique* 1913. I, 633-667). La correction de M. PELLIOU fut tout de suite adoptée. Cf. B. LAUFER, *The Application of the Tibetan Sexagenary Cycle* dans *T'oung Pao* 1913 XIV. Les corrections doivent toujours être faites sur l'original tibétain.

(3) *T'oung Pao* 1907. VIII, 404-7. GRÜNWEDEL a publié également un *lam-yig* de Šambhala mais que je n'ai malheureusement pas vu.

(4) Conformément à la computation de HUTH, op. cit. II, 107 : 1091-1157. F. W. K. MÜLLER, *Ein uigurisch-lamaistisches Zauberritual aus den Turfanfunden* dans SPAW, 1928 : 8, d'après Jaeschke, place l'année de naissance en 1090. Toutes les deux dates sont évidemment erronées.

parmi les ouvrages historiques¹. Un autre ouvrage de titre identique a pour auteur un moine nommé Sa-skyapa bsod-nams rgyal-mchan, qui l'écrivit en 1327 (plus précisément en 1328) dans le célèbre cloître de Sam-yas². On admet généralement que le *Nom yarqui todorqai toli* — ou, sous un autre titre, *Gegen toli* — est la version mongole de ce dernier ouvrage. I. J. Schmidt en a connu une traduction kalmoucke sous le titre *Bodhi mör* et il en a traduit des fragments assez considérables dans les commentaires qu'il ajouta à son édition de Sanang Sečen. Ne pensons pas cependant que *Bodhi mör* soit plus significatif que le titre tibétain ci-dessus mentionné, car nombre d'ouvrages portant ce titre sont répandus non seulement parmi les lamas mongols, mais jusqu'à Pékin où l'on peut facilement se les procurer. Néanmoins, tous ces ouvrages diffèrent considérablement du *Bodhi mör* de I. J. Schmidt et souvent ils ne traitent même pas de sujet historique.

Malheureusement, les ouvrages tibétains de sujet historique ne passent de main en main que sous forme de manuscrits, ils sont par conséquent assez rares. Les comptes-rendus européens ne remédient que faiblement aux difficultés qu'entraîne l'absence de publication intégrale des deux manuscrits historiques presque inaccessibles. Surtout Sarat Chandra Das et Laufer ont fait connaître le Rgyal-rabs gsal-ba'i me-lon de 1328. Il apparut ainsi que l'auteur avait puisé non seulement aux sources tibétaines, mais encore à nombre d'autres, même au *T'ang-chou*. Pourtant l'ouvrage lui-même n'a

(1) E. SCHLAGINTWEIT : *Die Königen von Tibet von der Entstehung königlicher Macht in Järlung bis zum Erlöschen in Ladakh*. München, 1866. *Abhandl. d. k. bayer. Akad. d. W. I. Cl.* Bd. X, Ab. III. A l'origine, son manuscrit ne portait pas de titre, mais suivant les indications du rgyal-po de Ladakh, il reçut le même titre. Comme son manuscrit diffère considérablement du Rgyal-rabs gsal-ba'i me-lon de la Bibliothèque Universitaire de Léningrad et de celui du Musée Asiatique (cf. pp. 811 et 819), pour les distinguer, Schlagintweit cite ces derniers sous le nom de *Rgyal-rabs de Pétrograd*. Mais nous pouvons aller plus loin et constater que les manuscrits de Pétrograd contiennent manifestement un ouvrage différent. Cf. encore A. H. FRANKE, *Antiquities of Indian Tibet*. Part. II. *The Chronicles of Ladakh and Minor Chronicles. Texts and Translations with Notes and Maps*. Edited by F. W. Thomas 1926. Dans la série *Arch. Surv. Ind.*

(2) B. LAUFER, *Skizze der mongolischen Literatur* dans *Keleti Szemle*, VIII, p. 213.

pas été publié jusqu'à aujourd'hui. Kun-dga' sñiñ-po étant une figure éminente du lamaïsme, nous rencontrons au cours des temps ultérieurs nombre de ses réincarnations, dont la plus remarquable fut Ānandagarbha ou Tāranātha que l'on mentionne aussi simplement sous le nom de Kun-dga' sñiñ-po. Ce dernier, qui naquit en 1574, est l'auteur d'un ouvrage bien connu (*Rgya gar čhos byun*) sur l'histoire du bouddhisme dans l'Inde, que Schiefner publia d'abord en tibétain, puis en allemand¹. Mais cet ouvrage n'a rien à voir avec l'ancien Rgyal-rabs gsal-ba'i me-loñ, œuvre de son ancêtre spirituel du XI^e siècle. Ce qui est d'autant plus regrettable que nous connaissons l'ouvrage du premier, du vrai Kun-dga' sñiñ-po, exclusivement par ce qu'en a dit Csoma. En sorte que, par cette voie-là non plus, nous ne pouvons pas contrôler les informations de Csoma.

3° La troisième donnée de Csoma nous permet d'aller plus loin. Ce texte qui est incorporé au Tanjur et que Csoma cite d'après l'Index existe en effet. Il a pour titre : Can dan gyi sku rgya nag na bžugs pa'i byon chul, c'est-à-dire : « Comment arriva la statue de santal qui se trouve en Chine ? »² et il raconte les pérégrinations d'une statue de Bouddha en santal, comment cette statue miraculeuse parvint en Chine après avoir traversé de lointains pays. Est-ce cette statue en santal de Bouddha ou une autre qui se trouve réellement à Lhasa, comme l'a écrit Csoma en se fondant certainement sur des informations verbales ? C'est une question que je ne saurais résoudre. Mais durant des siècles, les temples de Pékin ont tiré vanité de posséder une statue de Bouddha, remarquable chef-d'œuvre. Sur l'ordre de l'empereur K'ang-hi, on la transporta de la lamaserie Pai t'a sseu, dans un temple qu'on venait de construire, le Hong jen sseu, appelé aussi le Temple du Bouddha de santal. Ce temple fut brûlé lors de la rébellion des Boxeurs en 1900 et la célèbre statue fut anéantie. Plusieurs sūtra évoquent le fameux voyage du Bouddha de

(1) *Tāranātha's Geschichte des Buddhismus in Indien. Aus dem Tibetischen übersetzt von A. SCHIEFNER*. St. Pbg. 1869. Cf. encore l'édition de Tāranātha de Grünwedel dans le tome XVIII de la *Bibliotheca Buddhica*.

(2) *Rgya 'grel* 85 (ru) : 60; Cf. CORDIER, *op. cit.* III, pp. 246-7.

santal, qui est resté un sujet très populaire. L'empereur K'ang-hi écrivit lui-même en chinois un ouvrage qui raconte l'histoire de la statue miraculeuse. La maison d'éditions Mongyol biëig ün qoriya à Pékin a publié également, il y a peu de temps, un petit ouvrage chinois lithographié sur l'histoire du Bouddha de santal.

A la fin du texte tibétain consigné au Tanjur, que nous venons de mentionner, se lit un colophon relatant que l'ouvrage a été rédigé primitivement en chinois, et du chinois il a été traduit non pas directement en tibétain, mais d'abord en yugur, puis du yugur en tibétain. C'est Am chan qui l'a traduit du chinois en yugur et Danasi du yugur en tibétain. Dans le texte, on trouvera plusieurs points de repère chronologiques. Ainsi, par exemple, il est fait mention de Da'i Thin (Ta ting), de la dynastie des Joutchen (Béur či) qui régna entre 1161 et 1189, ainsi que de Gengis khan, appelé de son nom chinois posthume Da'i cha'u (T'ai tsou). La version yugur elle-même n'est pas antérieure au XIV^e siècle. Outre les versions yugur et tibétaine, nous pouvons aussi en indiquer une mongole, où le texte est suivi du texte tibétain et qui ne compte pas plus de cinq pages xylographiées. Selon le colophon, c'est Blo-bzañ bstan-pa'i ñi-ma, pour répondre au désir de dge-sloñ Blo-bzañ bsam-'grub de la tribu tchakhar, qui l'a écrit dans le Temple du Buddha de santal à Pékin. La copie fut faite par gSol-dpon dge-chul Blo-bzañ stobs-ldan. Mais quant à la version yugur, elle ne nous est pas parvenu.

4^o Le Kanjur mentionne encore une autre version yugur qui date pareillement du XIV^e siècle. C'est le sūtra des « Sept Etoiles de la Grande Ourse », dont la rédaction la plus ancienne que l'on puisse atteindre est le Fo chouo pei teou ts'i sing yen ming king, traduit du sanscrit. Cette rédaction chinoise n'existe que dans le Tripiṭaka chinois de Tōkyō, qui contient aussi des versions non canoniques, sans pourtant qu'il soit mentionné dans le catalogue du Tripiṭaka de Nanjiō³.

(1) Juliet BREDON, *Peking, a Historical and Intimate Description of its Chief Places of Interest*. 1922, p. 199.

(2) *Yo-gur skad-du*, selon une variante *yu-gur skad-du*.

(3) Sylvain LÉVI, *L'original chinois du sūtra tibétain sur la Grande Ourse* : dans *T'oung Pao* 1908. IX, p. 453-4.

Et ce n'est que dans les Kanjur plus récents, d'origine chinoise, que l'on peut trouver la version tibétaine, car la rédaction tibétaine était déjà terminée au IX^e-X^e siècles. Elle ne figure donc ni dans les index du Kanjur de Csoma-Feer, ni dans celui de Schilling von Canstadt, connu d'habitude sous le nom de I. J. Schmidt. Elle est déjà incorporée dans l'édition du palais de Pékin, imprimée à l'encre rouge. Comme on le sait, le Kanjur tibétain de Berlin décrit par H. Beck¹ est la copie d'une édition de Pékin. Dans son compte rendu publié à propos de l'ouvrage de Beck, M. Pelliot signala qu'un des exemplaires du Kanjur de la Bibliothèque Nationale de Paris provient aussi du palais de Pékin, par conséquent, le sûtra s'y trouve également². Il figure bien entendu dans le Kanjur tibétain de la Bibliothèque Otani³ qui est pareillement une édition de Pékin. Enfin, il existe aussi dans le *mDo-man*⁴.

Plusieurs exemplaires du « Sûtra des sept étoiles de la Grande Ourse » sont entrés isolément en circulation. C'est d'après trois exemplaires d'une telle édition indépendante, dérivés d'un même texte, que M. Laufer publia le colophon de la version tibétaine lequel contient des renseignements très précieux sur l'histoire de cette traduction⁵. Il est assez déconcertant que celui-là est formé de la combinaison de deux colophons indépendants, assez différents même dans les détails, dont l'un est écrit en vers et l'autre en prose. M. Laufer désigna l'un par A, l'autre par B. Ces deux colophons, annexés l'un à l'autre, nous apprennent que le « Sûtra de la Grande Ourse » fut apporté de l'Inde en Chine par le célèbre Hiuan Tsang. En Chine, on le traduisit d'abord en chinois, et beaucoup plus tard, sur

(1) H. BECK, *Verzeichnis der tibetischen Handschriften, Erste Abteilung*. Berlin, 1914, p. 70.

(2) P. PELLIOU, *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur dans Journal Asiatique*, 1914, II, pp. 145-6. Cf. encore L. Ligeti, *La collection mongole Schilling von Canstadt à la Bibliothèque de l'Institut dans T'oung Pao* 1930, pp. 67-8.

(3) *A Comparative Analytical Catalogue of the Kanjur Division of the Tibetan Tripitaka*. Kyôto, 1932, pp. 397-398.

(4) Marcelle LALOU, *Catalogue du Fonds tibétain de la bibliothèque Nationale, IV^e partie*. Paris 1931 (paru dans les *Buddhica* de M. PRZYLUCKI : II^e série, t. IV.), N^o 143, p. 55.

(5) B. LAUFER, *Zur buddhistischen Literatur der Uiguren*, dans *T'oung Pao* 1907. VIII, pp. 391-409.

le désir exprimé par l'empereur sino-mongol Tuy temür¹, peu avant son avènement sur le trône, en 1328, on le traduisit du chinois, en mongol et en *yugur*. La version mongole fut exécutée par un lettré yugur, Pradira siri, la version *yugur* est l'œuvre de Alin temür tai-si-du. On a tiré deux mille exemplaires de la version mongole et mille de la *yugur* pour les distribuer ensuite dans le pays. La version tibétaine ne fut faite que bien plus tard, en 1337, par Mahāphala et par Śrīānandavajra dans le célèbre lamaserie de Gunthan. La version tibétaine nous est évidemment bien connue : c'est le texte qui a été inséré dans le Kanjur tibétain. La version mongole, qui constituerait non seulement un des plus anciens textes mongols imprimés, mais encore un document important de l'ancienne langue mongole, n'a pas été retrouvée jusqu'à aujourd'hui. Nous possédons quelques versions mongoles ultérieures, qui toutes ont été faites sur le tibétain. Citons par exemple, dans la collection mongole Schilling von Canstadt à la Bibliothèque de l'Institut de France une collection de sūtra et de dhāraṇī en deux volumes, (N^{os} 3588, 3589) intitulée *Sungdui* (tib. gZuns bsdus). Le chapitre LXXX du premier volume, sous le titre *Dolujan ebügen ner-e-lü odun-u sudur*, contient le sūtra de la Grande Ourse, mais le colophon manque. Dans la même collection, sous le numéro 3590, il existe un recueil d'ouvrages semblables, le *Tarnis-un quriyangyui kemegdekü (orusibai)* que nous connaissons sous le nom de *Qutuy-lu tarnis-un quriyangyui sungdui kemegdekü yeke kölgen sudur*. Au sūtra qui se trouve pp. 431 r^o-434 v^o se rattache déjà un court colophon formé de quelques lignes, empruntées au colophon de Laufer².

(1) Le nom de cet empereur mongolo-chinois se lisait *Tub temür*. Dans un article intitulé « Les noms mongols de Wen-tsong des Yuan » (*T'oung Pao* 1930, pp. 57-61), j'ai tâché de démontrer que cette prononciation était inexacte et qu'il fallait plutôt lire *Tuytemür*. Là-même je me suis occupé de la chronologie erronée de M. LAUFER. Cf. encore L. LIGETI : *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie chinoise, 1928-1931*. Budapest 1933, p. 29.

(2) *T'oung Pao* 1930, p. 171. Cf. encore KOWALEWSKI, *Dictionnaire* t. I, p. XI, ainsi que le *Katalog knigam rukopisjam i kartam na kitajskom, man'čžurskom, mongolskom, i sanskritskom jazykakh na khodjaščijsja v biblioteke Aziatskogo departamenta*. St. Pbg., 1843. (1844), N^o 475.

Nous retrouvons encore notre sūtra dans le Kanjur mongol imprimé. On peut le lire avec le colophon complet p. e. dans l'exemplaire de Paris. (Fonds mongol n° 92) pp. 378 v° et suivantes du tome XXXIII du mDo. Nous répétons que cette version a été faite aussi sur le tibétain. Vladimircov indiqua encore le sūtra dans le Kanjur mongol manuscrit de Léninegrad¹.

Il est intéressant de lire attentivement le colophon de la version mongole du sūtra; non seulement parce que l'original tibétain est obscur à plus d'un point de vue mais encore parce que nous avons ici l'explication du mot *yugur*.

Dans les deux parties du colophon, nous rencontrons quatre fois le mot *yugur*, une fois dans la partie A et trois fois dans la partie B. Les quatre cas sont les suivants : auparavant notre texte était écrit seulement avec des lettres *yugur*² [le sūtra fut traduit par le maître *yugur*, Pradira-siri (Prajñāsī), mot à mot : « Maître de la doctrine »³] on l'a divulgué parmi les vrais Mongols et les *Yugur*⁴, [Alin temür tai-si-dü l'a traduit en langue *yūgur*⁴]. Dans les trois premiers cas, le mot tibétain « *ygur* » est traduit nettement en mongol, de sorte qu'on ne peut pas s'y méprendre : *uyiγur*. Dans le dernier cas, après les deux noms propres et après les trois syllabes du titre chinois, le traducteur n'a pas reconnu le mot *yugur*, mais il l'a transcrit comme si c'était un mot étranger. C'est ainsi que l'on a traduit de façon bien curieuse cette phrase en mongol : *alin ti murti sidu yu gur-un kelen-e orčiγulju*. Non seulement on a inexactement séparé des mots qui font un ensemble, mais on en a uni d'autres qui n'ont rien à voir les uns avec les autres; enfin, au lieu du γ vélaire du mot *yugur*, également coupé en deux, nous

(1) Y. VLADIMIROV, *Mongolskij sbornik razkazov iz Pañcatantra* paru dans *Sbornik Muzeja Antropologii i Etnografii imeni Petra Velikago pri Akademii Nauk SSSR*. 1922. IV, p. 446. Dans *Eldeb* (c'est le nom mongol du mDo) il se trouve dans le t. XXXI, pp. 152-62.

(2) En mongol : *ene nom-dur uyiγur üsüg-iyer bisitel törüg-güügēi*, etc.

(3) En tibétain : *yu-gur-yi bstan-pa'i bdag-po*; en mongol : *uyiγ ur-un saγ-in-u ejen*.

(4) En tibétain : *hor dañ yu-gur-la rgyas-par byas-šin*; en mongol : *oor mongγol kiged uyiγr-tur delgereγül-un ütleddüged*.

trouvons un *g* palatal qui n'est usité que dans la transcription des mots étrangers.

Il est donc évident que la langue *yugur* veut dire la langue *ouïgoure* et que le pays des *Yugar* est celui des *Ouïgours*. Ainsi, selon le Rgyal rabs gsal-ba'i me-loñ, les Tibétains reçurent leur législation et leur industrie des Mongols et des *Ouïgours*; c'est de la langue ouïgoure qu'ils traduisirent en tibétain le sūtra des pérégrinations du Buddha de santal; enfin le sūtra des Sept Etoiles de la Grande Ourse fut traduit simultanément en mongol et en *ouïgour*.

Il n'est pas douteux que les mots *yugur*¹ et *uyiŷur* ne font qu'un, bien qu'à première vue, leur rapport phonétique n'apparaisse pas clairement². Quant au mot *yugar*, nous devons constater que, même selon Csoma de Körös, sa forme traditionnelle tibétaine est *yugur* et ce n'est que pour certaines raisons, peut-être à cause de sa ressemblance avec Yugria, qu'il fut incité à le lire généralement *yugar*. Il suffit d'oublier le signe diacritique *u* qui se trouve au-dessous de la lettre *ga*, le résultat sera le même. Pareilles erreurs, nous le savons bien, sont fréquentes chez les copistes tibétains. La leçon *Yugera* (Sarat Chandra Das a suivi l'exemple de Csoma) est le résultat d'une erreur purement graphique. Pourtant, nous faisons remarquer que la forme *yugur* était connue en dehors de la littérature tibétaine. C'est ainsi que Rubrouck parle des *Ouïgours* comme des *Iugures*, que Hethoum en parle comme des *Yogurs*, Chardin comme des *Yegury*, il se peut même que les variantes d'*Igur* de Bar Hebraeus et de Abulfaraj tendent vers la même direction. Les Chinois nomment en général les Ouïgours *Houei-hou*; il est incontestable que le *quiyiŷur* du mongol classique ainsi que les *Huires* de Plano Carpini ont également trait aux Ouïgours. (Kow., *Dict.* II, p. 854 b.).

(1) En tibétain : 'A-lin thi-mur t'ai-si-du-s yu-gur-gyi skad-du bsqgur-te; en mongol : Alin timur tai-si-du yu-gur-un kelen-e orciŷulyu. Dans cette dernière phrase, nous avons épilé les mots correctement.

(2) On vient de voir que *yugur* a une variante *yogur*. Voir encore le nom *yogur* dans le *Bon gyi byun* (ch. 4) de Sarat Chandra Dās.

(3) ZSIRAI M., *Jugria*. (Noms de peuples finno-ougriens, I), p. 122. Extrait des Nvelvtudományi Közlemények (Bulletin de linguistique), t. XLVII et XLVIII.

Cependant si, à l'époque d'Alexandre Csoma de Kőrös, on avait su à coup sûr que *yugur* était identique à *uyiŷur*, cela n'eût pas constitué un résultat satisfaisant et définitif, mais eût encore augmenté la confusion autour des noms *yogur*, *yugur* et *uyiŷur*. C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'on a appris qu'en langue zyriène *jeŷra* signifie 'Vogoul-Ostiak'. Cette appellation existait non seulement en *zyriène*, mais également en russe, où l'habitat des Vogoul et des Ostiak s'appelle *Yugra*. Dans son ouvrage *Sibirische Geschichte* (1768), J. E. Fischer considérait les *Jeŷra*, c'est-à-dire les Finno-Ougriens de *Yugra*, comme une branche des Ouïgours émigrés vers l'Ouest (*Uiguren oder Jugri*). Selon ses explications, ensuite, les anciens habitants de la Yugria auraient été les ancêtres des Hongrois. Schloezer (*Allgemeine Nordische Geschichte* 1771) et jusqu'à un certain point Castren lui-même, professaient la même opinion. Et il est certain que Csoma de Kőrös n'était pas moins influencé par cette théorie Ouïgour-Yugra-Hongrois dès le début et que plus tard, chez lui cette identité devint une véritable obsession. Les finno-ougriens se préoccupèrent pendant longtemps d'expliquer la forme *yugra*. Dans l'état actuel des recherches, le plus probable est qu'à l'origine de tous ces noms se trouve le nom turc *onogur* qui désigna d'abord un peuple turc, puis les Hongrois qui s'établirent à la place des Onogur. C'est de là que vint au IX^e siècle la forme slave *ongr*; il y a également un rapport entre ce dernier et le nom hongrois (*hungarus*). Enfin, dans la seconde moitié du X^e siècle, le même onogour > ongr devint en russe *Yugra*, ce qui désignait la terre d'*Onoguria* située dans la région de l'Oural.

Mais à cette époque ce n'est pas seulement aux Finno-Ougriens qu'on a apparenté les Ouïgours. Voyons par exemple les discussions acharnées entre Klaproth et I. J. Schmidt. Pour prouver le caractère turc de la langue ouïgoure, Klaproth avait beau s'en référer au dictionnaire sino-ouïgoure des Ming ainsi qu'à quelques autres documents ouïgours qui apparurent à cette époque-là, I. J. Schmidt affirmait sans en démordre

que la langue ouïgoure n'avait rien de commun avec les langues turques, mais qu'elle était celle des Tangoutains. Il voulut en donner la preuve. Il tira d'un manuscrit mongol le plus fort de ses arguments. La préface de ce manuscrit qui traitait de l'histoire de l'écriture mongole fut publiée par lui en traduction¹. En ce qui concerne l'ouvrage mongol lui-même, il se borna à faire remarquer qu'il était composé d'après le *Jirüken-ü tolta* (L'Artère du Cœur), œuvre de Čhos-kyi 'Od-zer. C'est dans cet ouvrage de quelques pages que se trouve cette phrase : *tere čay-tour tangyud ulus-i uyiur kemegsen bolai*, c'est-à-dire : « Dans ce temps-là, on appelait ouïgour le peuple, le pays tangoutain ». Cela suffisait à I. J. Schmidt pour considérer la discussion comme close.

C'est à partir de ce moment-là que l'on commença à prêter attention à la grammaire mongole de Čhos-kyi 'Od-zer. Popov et Kowalewski publièrent dans leurs chrestomathies des fragments du *Jirüken-ü tolta* et Pozdneev publia plus tard l'ouvrage entier dans sa chrestomathie. Laufer lui-même s'est prononcé, bien qu'avec réserve, dans ce sens et a pensé que l'ouvrage ci-dessus mentionné et ses fragments étaient l'œuvre de Čhos-kyi 'Od-zer². Pourtant, il suffit de jeter un coup d'œil dans le *Jirüken-ü tolta-yin tayilburi* publié par Pozdneev et d'y rencontrer le nom de K'ang-hi (*Engke amuyulang degedü qayan*), l'čan-skya qutuγ-tu (Kouan ting p'ou chan kouang ts'ö ta kouo), et d'y lire sur le Kanjur mongol de Kun-dga' 'Od-zer, pour ne pas douter un instant qu'il s'agit ici, dans l'hypothèse la plus favorable, d'un ouvrage apocryphe du même titre, mais de date bien ultérieure. Après un examen plus approfondi de l'ensemble, on sera convaincu que le *Jirüken-ü tolta-yin tayilburi*, comme le fait soupçonner le titre lui-même, n'est que le commentaire de l'ou-

(1) I. J. SCHMIDT, *Einwürfen gegen die Uiguren des Herrn Klaproth* (paru dans le *Fundgruben*), réédité dans les *Forschungen im Gebiete... der Völker Mittelasiens*. St. Pbg., 1824, pp. 127-9. Cf. encore les commentaires au *Sanang Sečen*, p. 398. I. J. Schmidt défend encore son opinion dans *Der Weise und der Thor*, t. I, pp. X-XII.

(2) B. LAUFER, *Skizze der mongolischen Literatur* dans Keleti. Szemle, t. VIII, pp. 214. Par le même : *Očerok mongolskoj literatury*. Leningrad, 1925, p. 49 suiv.

vrage de Čhos-kyi 'od-zer. Nous pouvons même aller plus loin et affirmer que les fragments de Popov et de Kowalewski, ainsi que le texte entier de Pozdneev, sont identiques au petit ouvrage que I. J. Schmidt fut le premier à utiliser et que l'on considéra pourtant jusqu'à ces derniers temps comme tout à fait distincts. M. Pelliot était aussi du même avis¹. Mais ce Jirüken-ü tolta est du XVIII^e siècle.

Mais il nous est resté — bien que sous la forme d'une copie faite ultérieurement — une des traductions de Čhos-kyi 'Od-zer, les Pañcarakṣā, « Cinq protections », qui contiennent cinq textes tantriques. A la fin du livre se trouve un long colophon qui relate les événements remarquables de l'histoire du bouddhisme en Mongolie. Il est plus ou moins identique à l'introduction du Jirüken-ü tolta-yin tayilburi de Pozdneev où, comme nous l'avons dit, est narrée l'histoire de l'écriture mongole et où son développement est expliqué en rapport avec l'expansion du lamaïsme. La ressemblance entre les deux textes est frappante; lorsqu'ils parlent de Qayisan Küllüg khan, tous deux rappellent qu'on ne lisait auparavant les livres sacrés bouddhiques qu'en ouïgour. C'est après cette phrase que nous lisons dans le texte de Pozdneev : « A cette époque-là, on appelait ouïgour le peuple tangoutain ». Le colophon du Pañcarakṣā n'en dit pas un mot, ce qui est d'autant plus significatif qu'il nous transmette une tradition plus ancienne². Cette phrase qui en son temps fit couler tant d'encre doit donc être considérée comme une interpolation ultérieure.

Entre 1032 et 1227, il existait au sud et à l'ouest de la frontière occidentale de Kan-sou un empire considérable des Tangoutains (en chinois *Si-hia*). Le peuple qui l'habitait possédait une écriture spéciale dont on fait remonter l'origine à l'écriture chinoise, en se fondant sur le même principe que pour les écritures des Khitan et des Joutchen. Les Tangoutains possédaient, avec cette écriture, une riche littérature, les versions des classiques chinois, des dictionnaires, et de plus,

(1) P. PELLIOU, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, dans *Asia Major*, t. II, 285.

(2) T'oung Pao, 1930, pp. 130-2.

ils avaient entrepris la traduction du Tripitaka, le volumineux canon bouddhique. Mais sur l'ordre de l'empereur Khoubilai, ils furent obligés d'abandonner ce travail. Au cours de leurs guerres, les belliqueux Mongols mirent fin à ce florissant empire tangoutain. Peu après, leur écriture trop compliquée tomba dans l'oubli, et la langue et le peuple tangoutains disparurent lentement presque sans laisser de traces. Mais au cours de fouilles heureuses qui furent faites pendant ces dernières décades, on retrouva toute une série de documents, de manuscrits, de livres xylographiés, en langue et en écriture tangoutaines, que l'on ne connaissait déjà plus. Aujourd'hui, on conserve de belles collections de ces documents dans les bibliothèques de Paris, de Londres, de Léninegrad, de Berlin et, depuis deux ou trois ans, même dans la Bibliothèque Nationale de Pékin. Malgré les efforts que l'on a déployés, on n'est pas parvenu à déchiffrer complètement cette écriture. Les quelques documents tangoutains qui nous sont parvenus en écritures chinoise et tibétaine, nous permettent de constater que la langue tangoutaine est apparentée non pas directement à la langue tibétaine, mais plutôt au *mosso*, une autre branche, malheureusement peu connue, de la famille tibéto-birmane¹.

Le nom tangoutain ne disparut pourtant pas en même temps que le peuple tangoutain. On continua à l'employer pour désigner les tribus nomades, tibétaines pour la plupart, qui avaient pris la place des anciens Tangoutains. Il y a trois siècles que les ouvrages chinois et mongols emploient le mot *tangout* comme synonyme de *tibétain*.

Peut-être cette petite digression n'était-elle pas tout à fait inutile, car elle nous a permis de voir que le nom ouïgour n'a jamais désigné d'autres peuples qui ne fussent pas turcs.

On sait que les Ouïgours vivaient jadis aux bords de l'Orkhon et du Selenga, qu'ils étaient alliés aux

(1) Le compte rendu de P. M. PELLISOT, paru dans *T'oung Pao*, 1923, t. XXII, p. 332 est un excellent résumé de l'histoire des recherches sur la langue tangoutaine ou *si-hia*.

Turks ou tout au moins vivaient en paix avec eux. Aux environs de 745, ils renversèrent l'empire turk pour le remplacer par un empire ouïgour qui vécut à peine cent ans. En 840, les Kirghiz conquièrent la capitale des Ouïgours et mirent fin à leur puissance. Ce fut alors que commença la désorganisation de leur empire. Les documents chinois nous apprennent qu'ils émigrèrent dans deux directions : une partie s'établit dans la région de Tourfan et de Quça, l'autre se dirigea sur la province du Kan-sou, en Chine, aux environs de la ville de Kan-tcheou. Quelques-uns restèrent bien entendu sur leur ancien territoire. C'est la colonie de Kan-tcheou qui offre ici pour nous un intérêt particulier; nous pouvons en suivre l'histoire presque jusqu'à nos jours, sans interruption.

Mais auparavant, nous voudrions savoir comment les Ouïgours et les Mongols entrèrent en relations les uns avec les autres et combien ces relations furent intimes. Sans répondre à ces questions, nous ne voyons pas nettement pourquoi le Rgyal-rabs gsal-ba'i me-loñ mentionne ensemble les Mongols et les Ouïgours, pourquoi la version ouïgoure des deux sūtra bouddhiques fut exécutée au XIV^e siècle, c'est-à-dire à l'époque mongole, comment on put faire une traduction mongole sur un texte ouïgour, pourquoi le maître ouïgour Prajñāsrī collabora à une traduction mongole.

Le premier fait important est l'origine ouïgoure de l'écriture mongole. Nous savons qu'au commencement les Mongols s'approprièrent cette écriture sans y apporter aucune modification. Des textes chinois nous apprennent que déjà Gengis khan confia à un de ses ministres, d'origine turque, Ta-ta tonga, le soin de propager l'écriture ouïgoure. Cet événement historique est confirmé par le fait que les plus anciens documents mongols sont écrits en lettres ouïgoures. Il suffit de rappeler les plus connus : la pierre de Gengis khan, le plus ancien monument connu de la langue mongole; les lettres des ilkhans persans et plusieurs documents de plus ou moins grande étendue, encore inédits². A

(1) E. CHAVANNES et P. PELLIER, *Journ. As.*, 1913, I, p. 303.

(2) Voir l'énumération détaillée : Vladimirtzov, *Sravnitel'naja grammatika mongol'skogo pismennago jazyka i khalkhaskogo narečija*. Leningrad 1929, p. 34 et suiv.

l'écriture ouïgoure succéda l'écriture carrée appelée aussi, d'après un lama tibétain, écriture 'Phags-pa. Celui-ci, partant de l'écriture tibétaine, détermina le système des voyelles sous l'influence de l'écriture *brahmi*, mais il substitua à la ligne originellement horizontale de l'écriture tibétaine la ligne verticale inspirée de l'écriture ouïgoure. Enfin l'alphabet de Čhos-kyi 'Od-zer, troisième phase de l'écriture mongole, signifie un retour à l'écriture ouïgoure originale dont il ne constitue qu'une variante, au moyen de l'adjonction de quelques signes¹. C'est cette même écriture que les Mongols emploient encore aujourd'hui. Un colophon inconnu du Kanjur mongol imprimé affirme que ce Čhos-kyi 'Od-zer était également d'origine ouïgoure et qu'avec l'aide de nombreux lamas qui parlaient le ouïgour et le mongol, il traduisit en langue mongole toute une série de livres sacrés².

Les personnes qui enseignèrent et propagèrent l'écriture ouïgoure étaient des moines bouddhistes. Ces bouddhistes ouïgours furent les fondateurs du bouddhisme mongol et les auteurs des premières traductions. D'après le colophon de Pañcarakṣā et le Jirūken-ü tolta-yin tayilburi de Pozdneev, les Mongols écoutaient, au début, les livres sacrés bouddhiques en ouïgour. Nous avons dit que les premières traductions furent faites par des moines ouïgours. On comprend donc que la terminologie bouddhique mongole soit pleine d'éléments ouïgours. Les éléments tokhares et sogdiens du vocabulaire bouddhique parvinrent dans la langue mongole de même par l'intermédiaire du ouïgour³.

Les moines ouïgours continuèrent à exercer leur in-

(1) P. PELLIER dans *Asia Major*, II, pp. 284-9 et *Journal Asiatique*, 1927 I, p. 372.

(2) *Ügür-un Čhos-ki 'Od-zer paṇḍita terigüten qoyar kelen-i ḡgülegčid-ün erketü nöküd ber sudur dandris-un qamur nom-ud-i mongol-un kelen-dür orčiγuluγad*, sur le f. 20 r° de la VII^e partie d'une pagination indépendante ajoutée au t. XVI du Vinaya.

(3) B. J. VLADIMIRTSOV, *Tureckie elementy v mongol'skom jazyke*. St. Pbg. 1911, cf. en particulier, pp. 162-9. Il fournit de nouvelles données dans ses *Mongolica I*, paru dans *Zapiski Kollegii Vostokovedov pri Aziatskom Muzei Rossijskoj Akademii Nauk*, 1925. I, p. 304 et suiv. Voir ensuite N. POPPE, *Beiträge zur Kenntnis der altmongolischen Schriftsprache* dans *Asia Major* I, p. 674.

fluence par leur travaux de traduction. Entre 1285 et 1287, sur l'ordre de l'empereur Khoubilaï, ils établirent une concordance entre les Canons bouddhiques chinois et tibétains. Les noms des traducteurs ouïgours qui participèrent à ce travail sont bien connus¹. Le colophon d'un manuscrit mongol que Maïov avait apporté de Kan-sou est resté en langue ouïgoure sans être traduit².

C'est spécialement à l'époque de Khoubilaï que les Ouïgours et les Tibétains du Kan-sou jouirent d'un prestige considérable. Les deux frères de Khoubilaï, Dorta et Godan, ayant reçu des propriétés héréditaires dans le Kan-sou, non loin de Leang-tcheou, entrèrent en relations avec des bouddhistes ouïgours et tibétains; ils devinrent eux-mêmes de fervents bouddhistes et se consacrèrent à la propagation du bouddhisme et de la civilisation ouïgouro-tibétaine. C'est ce territoire qui devint le berceau de la littérature mongole. C'est là que vécurent Sa-skya paṇḍita, le lama 'Phags-pa et d'autres lamas très influents. C'est de là que, grâce aux membres de la famille princière mongole habitant cette région, non seulement des Tibétains, mais un grand nombre de lamas ouïgours, se rendirent à la cour de l'empereur sino-mongol où, au bout de peu de temps, ils se trouvèrent fort bien. Les historiens tibétains appelaient Külüg khan *yu gur rgyal-po*, « roi ouïgour », en raison de l'amitié excessive qu'il témoignait aux Ouïgours³. Ce sont des Ouïgours qui fomentèrent la conspiration qui éclata sous Jiyayatu khan pour la succession au trône⁴.

Sous la dynastie mongole en Chine, les Ouïgours pouvaient accéder à toutes les charges aussi aisément que les Mongols eux-mêmes. Leur langue faisait l'objet d'une considération toute spéciale. Le ouïgour est l'une

(1) En premier lieu, Stanislas JULIEN, *Journal Asiatique*, 1849, p. 366. Après-lui, F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II, 90-1. Cf. encore P. PELLIOU, *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur*, p. 122.

(2) W. KOTWICZ, *Quelques données nouvelles sur les relations entre les Mongols et les Ouïgours dans Rocznik Orientalistyczny* 1919-1924. t. II, pp. 241-245.

(3) B. LAUFER, *Ueber ein Geschichtswerk der Bonpo* dans *T'oung Pao* 1911.

(4) Cf. p. e. H. CORDIER, *Histoire générale de la Chine*, II, p. 348.

des six langues dans lesquelles est gravée l'inscription sur la porte de *Kiu yong kouan*. En Asie Centrale et en Europe Occidentale, les divers peuples turcs qui représentaient la puissance mongole (seule la classe dominante était mongole, mais celle-ci aussi s'est turcisée rapidement) avaient pour langue officielle le ouïgour. Par les relations commerciales avec les Vénitiens et les Gênois, la *lingua ugarisca* parvint jusqu'aux bords de la Mer Noire; elle ne fut remplacée par le coman que peu à peu. En Perse, pays qui avait en effet très peu à faire avec les Ouïgours, on trouve sur les monnaies des ilkhans des inscriptions en écriture ouïgoure. Durant la domination mongole, le ouïgour faisait partie des langues officielles usitées à la cour persane. Muhammad Ba ši, un de ceux qui, à l'époque mongole, copièrent l'œuvre historique de Rašīd'u-Dīn, s'amusa à écrire sur une page restée blanche des poèmes arabes, persans, mongols et ouïgours.

En 1368, lorsque la domination mongole prit fin en Chine, en grande partie par suite de la haine que suscita le favoritisme des lamas, les Mongols furent littéralement balayés de la Chine. Retirés sur leurs pâturages, ils oublièrent le lamaïsme et l'écriture ouïgoure et retombèrent dans le chamanisme d'autrefois. L'effort des lamas ouïgours et tibétains fut subitement anéanti.

Deux cents ans environ s'écoulèrent ainsi jusqu'au moment où un descendant de la famille de Gengis khan, Altan khan, le prince des Tumet, fonda un puissant empire autour du territoire de Koukou khoto nommé aujourd'hui Kouei houa tch'eng, dans la boucle supérieure du Houang ho. Il sut tenir en échec l'empereur de Chine, en même temps il dirigea vers l'Occident plusieurs guerres victorieuses. Dans une de ces guerres, en rentrant de Amdo dans le Kan-sou occidental, il ramena parmi ses prisonniers plusieurs lamas ouïgours. Ces lamas ouïgours, — les noms de trois d'entre eux furent notés par Sanang Sečen, — s'étant frayé un chemin jusqu'à Altan khan, le convertirent à la secte des lamas jaunes, secte fondée au XV^e siècle par bCoñ-kha-pa pour réformer la religion

corrompue par des sectes dépravées. Altan khan fut un adepte et un propagateur fervent de la nouvelle religion et c'est par suite de son action que les représentants des anciennes sectes qui subsistaient encore durent quitter la Mongolie et furent remplacés partout par la secte jaune.

bCoñ-kha-pa, le réformateur du lamaïsme, était lui-même originaire de la région d'Amdo; parmi ses premiers disciples, ses apôtres les plus fanatiques se trouvaient dès le début les Ouïgours du Kan-sou chez qui le bouddhisme était une vieille tradition.

Sous la dynastie mandchoue qui suivit, le succès du lamaïsme, loin de décroître, ne fit qu'augmenter. C'est de cette époque que date la version ouïgoure du *Suvarṇa-prabhāsa*, important manuscrit bouddhique que Malov apporta de Kan-sou et qu'il publia en collaboration avec Radlov¹. Cette traduction fut exécutée en 1665-1666, sous le règne de l'empereur chinois K'ang-hi.

Il n'est donc pas étonnant que des explorateurs modernes, tels que Potanin, Mannerheim, puis Malov, aient trouvé au Kan-sou, près de Kan-tcheou et de Sou-tcheou, un peuple qui s'appelle *Yögur*, que les Chinois du voisinage connaissent sous le nom de *houang fan tseu*, « barbares jaunes »². Leur langue est une langue turque archaïque où l'on retrouve de nos jours l'ancien système de calculer des Turks et des Ouïgours (*prigerma* = *bir yigirmi* '11' etc.). Plusieurs titres dignitaires, par exemple le *yaqlaqr*, y subsistent jusqu'à aujourd'hui, alors qu'ils ont disparu partout ailleurs. A côté de cette peuplade, vit une autre tribu mongole qui parle une langue mongole archaïque et qu'on appelle également *Yögur*. Cette tribu mongole s'établit là dès

(1) Paru dans la *Bibliotheca Buddhica*, t. XVII. St Pbg. 1913-1917.

(2) G. N. POTANIN, *Tangutsko-tibetskaia okraina Kitaja i centralnaia Mongoliza*. St. Pbg., 1893. C. G. E. MANNERHEIM, *A Visit to the Sarō and Shera Yögurs* dans *Journal de la Société Finno-ougrienne*, XXVII. 2. S. E. Malov, *Živuja starina* 1912, pp. 61-74. Nous rappelons ici que le *Tarikhi Rashidi* (du XVI^e siècle) traite amplement des *Sariyuiyur* du Kansou. Cf. *The Tarikhi Rashidi*, éd. ELIAS and E. D. Ross; p. ex. le chapitre 60 : « The Khan's Holy War against Sārigh Uigur and the reason for his turning back ». (*op. cit.*, p. 348-9). Dans cette même traduction, à propos des *Sariyuiyur*, on mentionne les villes chinoises « *Kanju et Sakju* ». Kanjou est bien entendu Kan-tcheou et Sakjou doit être lu *Šūkju*, nom dont les Salars et les Yögurs appellent encore de nos jours Sou tcheou, *op. cit.*, p. 406.

l'époque mongole, ce qui est bien expliqué par l'histoire contemporaine des princes mongols Dorta et Godan. Les colons mongols reçurent le nom de Yögur par suite de leur voisinage avec les Yögurs de langue turque.

Tels sont donc les *Yugars* dont le pays se trouve « à la frontière occidentale de la Chine, au Nord-Est de Lhassa et de la province de Kham », vers lequel Alexandre Csoma de Körös se sentit attiré jusqu'au terme de sa vie. Le sort contraire ne lui permit point d'y parvenir. Et nous ne saurions assez le regretter. Sans doute n'y eut-il pas trouvé le peuple apparenté aux Hongrois qu'il avait cherché, mais il aurait enrichi nos connaissances sur l'Asie Centrale par des renseignements détaillés et précis sur le peuple yögur, renseignements qui nous font défaut encore aujourd'hui. Lui qui a découvert tant de choses nouvelles dans les pauvres couvents tibétains, que de choses n'eût-il pas trouvées dans cette province de Kan-sou, si riche en monuments du passé !

LOUIS LIGETI.

QUELQUES ASPECTS DE LA PENSÉE HONGROISE :

LA POÉSIE. LA MUSIQUE. LE THÉÂTRE.

LA LITTÉRATURE. LA PRESSE ¹.

La Poésie.

Le Hongrois pense poétiquement. Il semble qu'une pensée ne puisse acquérir de prestige sur lui que si elle est exprimée selon le rythme solennel du mètre poétique.

Les deux éléments qui constituent l'essentiel du phonétisme de la langue hongroise expliquent assez ce qui se passe. Le hongrois est un idiome où la succession des sons obéit à deux ordonnances : celle de l'accent dynamique et celle de la quantité des voyelles et des consonnes. Parler hongrois, c'est faire alterner des syllabes brèves et des syllabes longues dans la langue. C'est aussi appuyer plus ou moins fortement sur certaines syllabes de préférence à certaines autres.

Former un vers hongrois, c'est substituer un ordre nouveau dans l'alternance des accents et des quantités à l'ordre habituel observé par l'usage ordinaire de la langue. Or cet ordre n'est pas choisi arbitrairement. C'est un mètre qui est caractérisé par un rythme précis plus ou moins fixe.

Pour satisfaire aux exigences du nombre, il faut plier non seulement la succession des syllabes et des mots à un ordre différent de celui de la prose, mais il faut bri-

(1) Ces pages sont tirées d'un ouvrage encore inédit de M. Aurélien Sauvageot. Dans une étude synoptique embrassant tous les aspects qu'il a pu connaître de la vie hongroise, il essaie d'analyser pour ses compatriotes ce qu'est actuellement la civilisation hongroise et toutes les valeurs humaines, passagères ou éternelles, qu'elle représente. Nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs la primeur de cet ouvrage susceptible de contribuer à mieux faire connaître la Hongrie en France (N. d. l. R.).

ser, par là même, les images linguistiques accoutumées et qui n'expriment plus que des idées toutes faites. L'idée neuve surgit dans le vers sous la forme d'une construction insolite qu'impose le rythme. Les images défraîchies sont brisées pour faire place à des visions nouvelles révélées par un agencement nouveau des formes du langage.

La pensée neuve ainsi formulée ne dit pas seulement ce que voulait exprimer son auteur, le poète; elle dit en plus ce que révèle le sens total de la nouvelle construction verbale qu'il a fallu imaginer pour l'exprimer.

Elle oblige celui qui l'écoute ou la lit de repenser son contenu en pensant sa forme. C'est que tout doit être perçu comme pour la première fois. Les mots n'ont pas le rythme quantitatif qu'ils ont dans la prose. Ils ne sont pas à la place où on les attend d'habitude. Ils portent un autre accent.

Réciter un poème, c'est aussi parler une langue différente de celle de tous les jours et de tout le monde. C'est articuler quelque chose qui est entre le parler et le chant. La scansion des temps forts du vers, la marque de la quantité métrique, tout cela fait d'un poème hongrois une sorte de mélopée où la voix se tient tout près du plain-chant.

Les récitals d'œuvres poétiques sont très fréquents et le public y accourt en foule. Pressé dans une salle de théâtre ou de concert, il écoute durant deux ou trois heures des récitateurs (professionnels ou amateurs, mais ce ne sont pas en général des comédiens) qui disent des poèmes récents ou anciens.

Tandis que le réciteur déclame sur la scène (mais le mot déclamer ne décrit pas ce qui se passe), le public, assis dans la salle, pense. Il forme ses méditations au gré des images, des phrases rythmiques qui lui parviennent et dont le dynamisme réveille au-dedans de chacun une multitude d'images assoupies, d'idées informulées, de sentiments qui ne s'étaient pas encore reconnus. Il suffit de regarder un instant les fronts de tous ces auditeurs silencieux et immobiles pour comprendre que leur pensée s'anime et palpite sous l'appel du poète.

Aussi la poésie joue-t-elle dans la vie hongroise un rôle primordial. Elle est l'expression du discours soutenu, de la pensée ordonnée.

Mais d'une pensée qui subit la règle de la métrique, qui est emprisonnée par le rythme, qui est exposée à dire non seulement ce qu'elle a l'intention de dire, mais aussi bien d'autres choses encore qui sont comme ses harmoniques et dont les vibrations accessoires viennent parfois estomper le son principal. La poésie hongroise ne rend pas les services que rend la prose française : elle est incapable d'exprimer comme celle-ci la pensée coûte que coûte. Elle exprimera la pensée plus quelque chose qui découle sans doute d'elle mais qui est tout de même autre chose.

J'en veux pour exemple certains poèmes d'Ady composés en 1908 et en 1913 et qui se trouvent exprimer aujourd'hui tout l'irrédentisme hongrois. Ils l'exprimaient sans doute en puissance à l'époque où ils furent conçus, mais parce qu'à cette même époque ils contenaient, de par leur forme même, plus que le poète n'avait voulu dire ou même plus qu'il n'avait pu penser.

Et pourtant cet exemple d'Ady est d'autant plus éloquent qu'il s'agit du poète hongrois qui a su le mieux s'émanciper des mètres traditionnels et qu'il était parvenu à se créer, pour ainsi dire, une versification à lui, dont les lois mystérieuses n'ont pas encore été révélées à ses successeurs.

La poésie ainsi conçue ne peut donc exprimer qu'une pensée symbolique.

Une pensée de ce genre est la moins personnelle de toutes. Elle emprunte une grande partie de sa force à la tradition métrique, à l'étymologie de la langue, en bref, à tout ce qui est l'œuvre de la collectivité. Quand le poète hongrois parle, il ne parvient jamais à dégager ce qu'il veut dire lui tout seul. Sa voix parlera avec l'accent qui est commun à tous les poètes hongrois. Même s'il semble avoir rompu, comme c'était le cas d'Ady, avec toutes les traditions de ses prédécesseurs, il ne pourra tout de même pas créer une pensée entièrement nouvelle. Il ne pourra que révéler ce qui existait jusque-là à l'état inconscient. Voilà pourquoi le novateur Ady, honni par

la littérature traditionaliste, se révèle le plus hongrois des poètes modernes, celui qui a, au suprême degré, exprimé la pensée collective du Hongrois en face des derniers événements qui ont bouleversé son destin.

Il n'est pas difficile de constater qu'à chaque étape du destin hongrois, le poète est venu fournir à la pensée de tous une expression comprise et acceptée de tous et qui par la suite a alimenté la méditation collective.

La lutte contre le Turc a trouvé son expression dans les vers de Zrinyi comme celle contre les Habsbourg a été perpétuée dans les poésies souvent anonymes des Kuruc, les insurgents de Rákóczi.

Au XIX^e siècle, la lutte pour l'indépendance nationale s'incarne dans Vörösmarty et surtout dans Petőfi, la lutte pour la civilisation occidentale dans l'œuvre de Madách, celle en faveur de la résurrection du passé national dans les vers d'Arany.

Il n'est pas jusqu'aux poèmes les plus récents d'un Babits, d'un Kassák, d'un Mécs, qui ne trahissent qu'ils sont issus d'une même grande méditation sur le sort de la nation hongroise.

L'histoire de la poésie reflète donc l'histoire de la civilisation hongroise. De même que celle-ci s'est faite d'une adaptation perpétuelle à la civilisation occidentale, de même les poètes hongrois ont toujours consciemment cherché à s'inspirer des littératures occidentales. Zrinyi était un esprit d'une prodigieuse érudition. Il avait lu tout ce qu'on pouvait lire de son temps. Général illustre (il fut le grand vainqueur de la campagne contre les Turcs en 1664), il allait puiser ses inspirations poétiques chez le Tasse ou dans Virgile. Il a composé la première épopée hongroise, mais sur le modèle de l'épopée classique. Balassa, le premier grand poète lyrique de la Hongrie, avait choisi pour modèles des anacréontiques latins du moyen-âge ainsi que des poètes italiens.

Au seuil de sa carrière prodigieuse, Ady a cru devoir commencer par venir faire un pèlerinage à Paris, où il savait retrouver la trace de Baudelaire et de Verlaine. Quand M. Paul Valéry compose un poème dans son cabinet de travail, il ne se doute vraisemblablement pas que ses vers retentiront à deux mille kilomètres de dis-

tance sur la lyre si extraordinairement sensible d'un Babi's; par exemple. Non qu'il sera imité; mais il aidera son confrère hongrois à prendre davantage conscience de lui-même pour s'orienter plus sûrement dans le monde moderne.

Ainsi la poésie hongroise, par l'effort ininterrompu de ses poètes, sera toujours au même niveau que dans le reste de l'Europe. Grâce à sa vigilance, la nation ne se laissera pas distancer par l'Occident. On suivra du même pas, on marchera vers le même progrès, vers le même avenir. La mission historique de la poésie hongroise s'accomplira, qui consiste à doter la nation d'une pensée solennelle où s'exprimer toute, dans la multiplicité des aspects de son génie.

La Musique.

Si la poésie n'apporte un moyen d'expression qu'à une élite, si nombreux que soient les amateurs de poèmes, on peut dire que la musique est le moyen d'expression universel de la pensée collective des Hongrois. Il n'existe peut-être pas un seul Hongrois pour qui la musique soit sans signification, chez qui elle ne joue aucun rôle, ne remplit aucune fonction.

La musique hongroise est une musique populaire dans l'acception la plus large. Même quand elle est composée par les artistes les plus raffinés, même si elle est jouée par les virtuoses les plus célèbres dans les salons ou dans les salles de concert les plus sélects, elle reste indissociablement attachée au peuple.

Elle occupe une place importante dans la vie de chaque jour. Une soirée ne s'achève guère sans musique. Le plus humble prolétaire s'arrêtera pour écouter le tzigane qui joue au fond d'un bistrot. Ou bien, penché sur son appareil à galène, il restera de longs moments à l'écoute sous le casque.

Ce n'est pas n'importe quelle musique que l'on chantera en chœur ou même tout seul, avec ou sans accompagnement, en public ou chez-soi. La vraie musique, celle que l'on préfère, celle qui exprime une pensée, celle qui n'est pas un art étranger et lointain, mais un

langage familier dont on a besoin presque à chaque instant, c'est la musique nationale hongroise, celle qui chante dans la gorge des paysans, celle que le tsigane colporte par le monde.

Elle est essentiellement chorale. Elle anime des chants qui évoquent le passé, qui disent l'amour, la joie, la tristesse, la résignation.

Sous son aspect le plus original, qui n'est plus guère conservé que dans certaines régions rurales, elle est une mélodie mariée à un rythme qui est presque toujours le même. La mélodie varie; son mouvement aussi, mais le schéma rythmique demeure et constitue l'accord fondamental, celui qui porte l'expression la plus instinctive du tempérament national lui-même.

Il arrive que la mélodie, surtout quand elle rappelle encore la gamme pentatonique des ancêtres, évoque certains chants turk d'Asie centrale. Mais ce qui marque la distinction d'avec la mélodie turk, c'est le rythme tout différent.

Ce rythme, lent ou saccadé, selon l'allure du chant, est comme l'appel du sabot d'un cheval. Il bat régulièrement, coupant sa mesure d'une sorte de retour sur lui-même en fin de phrase, comme pour se ramasser sur quatre pattes et bondir à nouveau. On pense à une chevauchée dans la steppe infinie. La cadence se ralentit ou se précipite; c'est toujours le même battement vivant, avec le même arrêt.

Les tsiganes se sont emparés de ces chants. Ils les ont façonnés à leur manière. Ils les ont fourrés de mélodies ramassées un peu partout. Les influences savantes sont intervenues. On a emprunté à l'Italie et à Vienne, et aussi aux Osmanlis, durant la conquête.

Toutefois, le tsigane a dû respecter le rythme comme il a dû laisser aux chants populaires leur caractère chorégraphique. C'est que beaucoup de chants primitifs étaient exécutés et dansés en même temps. Danses et chants étaient et restent souvent encore aujourd'hui indivisibles.

Ce que le tsigane a apporté, c'est surtout une technique à lui. S'il s'empare d'une mélodie, il la distend, la raccourcit, la dilate ou la rétrécit selon son humeur. Le

rythme seul résiste à ce jeu et demeure intangible, permettant au Hongrois de retrouver sa musique à lui sous toutes les fioritures du violon ou du *cimbalom*.

Les cuivres sont absents de la musique hongroise. Un orchestre de tsiganes se compose essentiellement d'instruments à cordes dont deux surtout sont indispensables : le violon et la contre-basse. Le *cimbalom* n'intervient que comme une sorte de superposition, il sert à accentuer le rythme en se posant sur ses temps forts.

Le seul instrument à vent qui joue un rôle dans la musique nationale, c'est le *tárogató*, sorte de basson qui rend un son étrange et caverneux. C'était le clairon des soldats de Rákóczi. Il lance des appels majestueux et lents qui se perdent dans une sorte de sanglot. Ou bien il jette des cris de guerre rauques, à la cadence d'une ronde de guerriers barbares.

Passé et présent de la nation s'expriment par les accents de cette musique. Depuis la révolte des Kuruc jusqu'à celle du Hongrois de nos jours en deuil de sa patrie que la défaite laisse meurtrie.

Il est émouvant de traverser un samedi soir les rues de la ville. Du plus luxueux des restaurants à la mode comme du plus sordide bouge où se réfugient les débardeurs, une même mélodie s'élève vers le ciel nocturne. Des voix viriles la portent sur leurs vibrations profondes et clament la même complainte. On dirait une voix immense qui lance vers les nues un appel désespéré. La musique hongroise semble se fondre en un hymne unique où toutes les voix répètent les mêmes accords, intonnés sur le même rythme.

Tous ces musiciens, tous ces chanteurs, tous ceux qui les écoutent communient sous les espèces de la mélodie et du rythme dans une même pensée nationale.

Le Hongrois chante quand il est triste. Il passe sa peine à l'exhaler dans son chant, c'est-à-dire à la fondre dans la grande complainte commune où son peuple entier a exprimé sa révolte ou son espoir depuis plus de mille ans.

Les mélodies qui chantaient la tristesse du Kuruc disent aujourd'hui, sur les mêmes paroles, dans la gorge du citadin du vingtième siècle comme du paysan, la

même douleur. Les causes de la tristesse ont varié. Dans la musique se conserve la continuité du tempérament national. Et, en réalité, ce n'est pas son affliction d'avoir été vaincu par l'Allemand, par le Turc, par l'Europe coalisée de 1918 qui s'exprime dans le chant hérité des ancêtres. C'est une peine plus profonde, celle d'être Hongrois. D'avoir été le Hongrois de Mohács, celui de Világos comme celui de Trianon. D'avoir été vainqueur du Turc, vainqueur de l'Allemand ou du Slave, et vaincu par l'Europe ingrate, de s'être fait une patrie, et de rester quand même un sans-patrie dans une Europe hostile où il est abandonné par sa race, par ses parents, par ses anciens alliés, d'être à la fois sédentaire et errant, de vouloir la paix et d'être harcelé par la guerre, de vouloir vivre et d'être menacé de mort.

La musique rappelle au Hongrois ce qu'il est. Elle lui fait revivre sa grandeur et sa misère. Elle est la forme symbolique où se manifeste le plus authentiquement la Hongrie.

Le public occidental ne connaît guère de la musique hongroise que quelques fragments qu'il ne sait pas toujours relier entre eux. En dehors de quelques exhibitions de tsiganes, il n'a qu'à de rares occasions le moyen d'entendre des récitals ou des concerts de compositeurs comme Kodály, Bartók, Dohnányi, Hubay, etc... Les œuvres qui lui sont présentées sont surtout des compositions savantes, en partie inspirées par la technique des grands musiciens européens. Si grand que soit le mérite de ces œuvres, elles ne donnent aucune idée de ce qu'est la musique du Hongrois moyen.

Mais ici encore il convient de remarquer que les compositeurs hongrois, même les plus européanisés, ont toujours été dominés par la préoccupation de produire des œuvres s'inspirant des motifs ou des éléments de la musique nationale et plus particulièrement de la vieille musique paysanne. Leur mission a été d'exprimer en langage musical moderne la musique chantée par le paysan ou le soldat. De Liszt à Bartók, aucun n'y a failli. La production musicale hongroise est ainsi marquée d'une succession d'œuvres, comme la *Rhapsodie hongroise* ou le *Psalmus Hungaricus*, sans parler des

danses, des opéras, et toutes ces autres œuvres où la musique occidentale s'allie à la complainte du Kuruc ou à la romance du berger de l'Alföld.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le public hongrois, avec la culture musicale qui le caractérise, sait apprécier aussi les grands chefs-d'œuvre de la musique étrangère. Wagner a été joué à Budapest avant d'avoir obtenu de figurer régulièrement sur le répertoire allemand. Berlioz, qui a emprunté à la musique nationale hongroise la fameuse marche des cavaliers de Rákóczi, a été fêté en Hongrie alors qu'on l'ignorait en France. Aujourd'hui, nos virtuoses et nos compositeurs reçoivent là-bas un accueil enthousiaste. Moi-même, je me rappelle les folles ovations décernées par une salle délirante à notre vieux maître Vincent d'Indy.

Mais le public des salles de concert ou d'opéra est, en Hongrie comme en France, une élite privilégiée. Son goût peut être des plus sûrs, il ne préjuge en rien de l'attitude du reste de la nation envers la musique. Ce qu'on vient de lire plus haut montre qu'en Hongrie, la musique, devenue une institution nationale, est la forme d'expression la plus universelle et la plus authentique de la grande pensée de tout le peuple.

Le Théâtre.

Pour être populaire, le théâtre n'est pas en Hongrie une forme d'art aussi expressive du sentiment national que la musique ou la poésie, tant s'en faut.

Malgré les efforts de ceux, innombrables, qui ont voulu l'acclimater sur le sol hongrois, le théâtre se ressent encore aujourd'hui de son origine étrangère. Il reste, dans la plupart des cas, un objet d'importation.

Il est édifant à cet égard de lire les affiches des différentes salles de spectacles de Budapest. Les pièces étrangères sont nombreuses et tiennent l'affiche longtemps. Ce sont pour la plupart des comédies anglo-américaines ou françaises, plus rarement des productions austro-allemandes. Celles-ci se donnent d'ailleurs de préférence dans la langue originale et sont jouées par des artistes venus de Vienne ou du Reich.

Naturellement, le Théâtre National remet périodiquement à la scène les chefs-d'œuvre classiques de la littérature de tous les temps : Shakespeare, Molière, Ibsen, Strindberg, etc...

Le répertoire purement hongrois est mince. Dans le genre classique, la *Tragédie de l'homme* s'élève au-dessus du reste. C'est un grand drame un peu à la façon d'un mystère médiéval. Il nous développe l'histoire de l'humanité, depuis la Création et le Paradis terrestre, jusqu'à la scène finale où le Seigneur, réapparu dans toute sa gloire, donne à l'homme, sous forme d'une sentence énigmatique, la moralité de toute cette tragédie. Adam, le héros qui incarne l'humanité, est présenté de tableau en tableau sous les aspects des héros dans lesquels Madách voit les incarnations les plus symboliques du génie humain : Miltiade, un débauché de la Rome décadente, Tancrède devant Constantinople, Képler à Prague, Danton sous la guillotine, etc... Cette tragédie du destin humain est présentée sous des couleurs sombres. Jusques et y compris la scène finale, chaque vers de cette langue rude et violente du poète dénonce la vanité du progrès, la servitude matérielle et morale de l'homme que sa volonté n'arrive pas à libérer d'un déterminisme dont il ne peut même pas deviner l'orientation. Dans chaque tableau, nous assistons à une révolte de l'esprit contre les contingences qui l'enchaînent, et chaque fois cette révolte se termine par l'écrasement de l'individu. Mais cet événement n'a pas de signification symbolique comme dans le *Faust* de Goethe, que Madách a connu et aimé. Pour le dramaturge hongrois, la vie n'a en réalité aucun sens. Les épisodes qui la marquent ne nous fournissent aucun éclaircissement sur la destination vraie de la race humaine. La seule chose que l'on puisse constater, c'est notre limite. Mais nous avons beau vivre, notre histoire ne nous renseigne pas sur notre destinée, sur le pourquoi de notre existence. Ce refus héroïque de voir dans le cours du monde le résultat d'une finalité quelconque suffit pour opposer Madách à Goethe. Aussi, tandis que le second *Faust* se termine sur un tableau, sinon optimiste, du moins empreint d'une résignation sereine, l'Homme de Madách, arraché mal-

gré lui à la négation suprême qui le conduisait au suicide, ne se résigne qu'en se refusant désormais à penser davantage à son destin.

Le public lettré vient voir et écouter ce mystère avec piété. Son pessimisme s'accorde avec l'amertume qui empoisonne bien des âmes hongroises d'aujourd'hui. Lutter, continuer à vivre dans un monde sans finalité en se fiant à l'instinct vital plus fort que la raison pour conserver les nations en péril, telle est la leçon que les spectateurs viennent puiser dans ce chef-d'œuvre du théâtre hongrois.

Quand au contraire le spectateur recherche non plus une leçon de vie mais un divertissement à ses soucis, il écoute de préférence des comédies étrangères. L'Amérique, la France, l'Angleterre, ces pays de cocagne, sont le lieu idéal où situer les contes heureux d'un monde meilleur. Les dénouements optimistes y sont encore possibles. A se transporter là-bas, dans cet Occident béni, on se sent revivre, ne fût-ce qu'en imagination, au cours d'un rêve qui ne dure qu'une soirée.

Qu'il soit austère ou qu'il soit gai, le théâtre ne parle pas le langage de la vie. Il s'exprime dans un style particulier, avec des accents différents de ceux du discours quotidien. Il connaît des formes que la langue habituelle ignore ou emploie dans une autre acception. La diction des acteurs elle-même a quelque chose de conventionnel, de compassé même parfois, qui tranche avec la réalité de tous les jours. La scène n'est donc pas, linguistiquement, une reproduction acoustique de la vie courante. Les intonations de l'artiste ne sont pas celles de l'homme ou de la femme que l'on rencontre dans le monde. Le monde représenté sur la scène avec ses décors et derrière ses fards est donc autre chose que le monde dans la salle.

Cette différence apparaît surtout frappante quand il s'agit de représenter des pièces d'auteurs modernes hongrois ou étrangers. Alors que des écrivains comme Louis Zilahy, Móricz, la comtesse Bethlen, Lili Hatvany essaient manifestement de porter sur la scène le parler familier de leurs personnages, les acteurs défigurent le texte en l'intonant selon les règles habituelles de la dic-

tion théâtrale. C'est particulièrement flagrant dans le cas d'une pièce française empruntée à un théâtre parisien des boulevards. Le Français qui s'est glissé parmi le public hongrois n'y reconnaît plus du tout le ton de l'original.

D'ailleurs, beaucoup d'auteurs du cru continuent à écrire eux-mêmes dans le style spécial au théâtre. Je mets au défi un Hongrois de la bonne société de pouvoir s'exprimer dans la vie courante en faisant siennes les phrases que M. Molnár ou M. Herczeg mettent dans la bouche de leurs personnages. Elles détonneraient.

Le style « théâtre » s'accorde avec le jeu habituel des acteurs.

Les Hongrois sont fiers de leurs acteurs et surtout de leurs actrices. Ils les prônent volontiers à l'étranger de passage. Ils aiment les faire admirer.

Aux yeux du spectateur français, les artistes hongrois paraîtront manquer de naturel. Certains gestes seront outrés, les voix auront des inflexions trop conventionnelles, même dans les scènes les plus intimes. Le comportement physique des acteurs semblera manquer de souplesse. En bref, on aura le sentiment de se trouver en présence non du jeu de la vie, mais d'une sorte de stylisation de la matière vivante. Par là sans doute le théâtre acquiert une expressivité presque symbolique : il dit, il enseigne quelque chose.

Cette conception, la scène hongroise la doit à l'influence des Allemands et notamment des dernières écoles allemandes, en particulier celle de Reinhardt. Il est curieux de noter au passage que les Russes n'ont guère été imités sur les scènes de Hongrie.

A la différence de la poésie et surtout de la musique, le théâtre n'est pas l'expression de la vie nationale, il est au contraire comme une initiation à la vie étrangère, à la civilisation occidentale. A cet égard, il accomplit une mission éducatrice qui lui donne aux yeux du public un prestige remarquable.

La scène est une école où l'on apprend à reconnaître, non pas tellement quelles sont les mœurs des contemporains que l'on coudoie tous les jours, mais la façon dont vivent des gens aussi étranges que des Américains, des Anglais, des Français.

Le cinéma vient compléter cette documentation. A ce titre on peut affirmer que tout film est un documentaire pour le public hongrois. Les films du cru sont peu nombreux. Ceux qui passent tous les jours sur l'écran sont d'origine étrangère, ils peignent des tableaux de la vie à l'étranger, ils traitent les problèmes qui préoccupent une autre société.

Ce caractère « allogène » du film s'est encore accentué depuis le triomphe du film sonore, et surtout du parlant. Les spectateurs sont conviés à voir des images commentées dans une langue étrangère, le plus souvent en allemand. Les sous-titres ont beau être en hongrois, le seul fait que les acteurs articulent des paroles étrangères suffit à reléguer le spectacle sur un plan plus lointain, situé dans un monde différent, avec lequel le spectateur n'a plus de lien direct.

Cela ne veut pas dire que théâtre et cinéma ne jouent qu'un rôle secondaire. Au contraire. Par leur truchement, le public hongrois a un contact constant avec le monde extérieur, avec les hommes des autres pays, de ceux précisément où s'élabore chaque jour la civilisation actuelle. Par ce moyen, le Hongrois suit le mouvement avec très peu de décalage. Il demeure dans la ligne de la civilisation occidentale et continue de progresser avec elle.

Aller au théâtre ou au cinéma répond donc à un besoin de l'esprit. Toute personne qui se cultive va prendre sa part des derniers films comme des dernières créations théâtrales. On les pense, on les assimile, on les discute passionnément, de même qu'on s'enthousiasme pour les performances des interprètes.

Ceux-ci, de par la technique de la scène hongroise, visent surtout à représenter plastiquement les personnages qu'ils incarnent. L'influence du film et de sa technique, très marquée chez certains artistes, contribue à accentuer encore la tendance à styliser les gestes comme les attitudes et même la voix.

Il en résulte que les spectacles auront une harmonie singulière, une unité que nous connaissons rarement, mais ils feront moins « vivant ».

Les actrices, très belles, très élégantes, auront trop

souvent l'allure « mannequin » de mode. Celles qui ont de la fougue tombent facilement dans l'exaltation; les autres, à vouloir être inquiétantes ou troublantes, se rendent tout simplement énigmatiques.

Aux Français, tout au moins les hommes paraîtront moins heureux. Trop tirés à quatre épingles, même quand le rôle ne le demande pas, trop raides, trop préoccupés d'idéaliser leur personnage dans le mal comme dans le bien, ils gardent une fâcheuse tendance à rivaliser avec nos tragédiens sans toutefois les égaler dans l'emphase et le faux pathétique.

Tel qu'il est, le théâtre hongrois se situe comme à mi-chemin entre nos scènes si vivantes du boulevard et le théâtre purement rhétorique qui a pour mission de perpétuer le répertoire classique. C'est ce qui explique que les scènes hongroises, même nationales, joueront du très moderne en même temps que du tout à fait ancien.

Mais quel que soit son caractère technique, la scène est en Hongrie une institution qui répond à un besoin profondément ressenti par le public. Elle a pour mission d'alimenter sa pensée, d'élargir sa culture, de lui découvrir les civilisations à imiter ou à rattraper. Elle n'est pas dispensatrice de purs divertissements esthétiques; aussi se maintient-elle au milieu de la crise terrible qui sévit en Hongrie. C'est qu'elle est un organe dont la société hongroise ne saurait se priver sans mettre en danger son avenir de collectivité civilisée.

La Littérature.

Les lettres sont en honneur en Hongrie, mais on y cultive les littératures étrangères plus que la littérature nationale.

Le critère de la culture, c'est de lire dans l'original les grands livres qui paraissent en Occident. Le bon ton et même le snobisme veulent que l'on ait pris connaissance du roman à la mode qui fait palpiter tous les cœurs à Londres, aux Etats-Unis ou à Paris.

En réalité, c'est surtout les romans ou les nouvelles

d'Allemagne et de France, que l'on lit. L'anglais, du moins jusqu'à ces dernières années, n'était manié que par une élite fort réduite. L'italien n'est pas su de la plupart des lettrés. Restent le français et l'allemand.

La lecture du dernier prix Goncourt appartient de rigueur au bagage des gens cultivés. Cela ne veut pas dire qu'on ait connaissance du texte. L'analyse publiée par les *Nouvelles Littéraires*, par *Candide*, *Marianne* ou *Gringoire* suffit dans beaucoup de cas. Sans parler des comptes rendus parus dans la presse hongroise, toujours désireuse d'informer ses lecteurs de ce qui se passe dans la littérature des grands pays, à l'égard desquels le public est rempli d'une inlassable curiosité.

Reçu dans un salon où fréquentent tant soi peu les gens cultivés, vous entendrez commenter le dernier né de Mauriac, de Maurois ou de Gide, quand ce ne sera pas le dernier Farrère ou le dernier Romain Rolland. Avec un peu de perspicacité, il sera aisé de découvrir que le choix des lectures de vos interlocuteurs est dicté par des conseils généreux et littérairement désintéressés des revues et périodiques littéraires français. Notons tout de suite que la *NRF* domine, faisant triompher son équipe. Les *Nouvelles Littéraires* viennent ensuite.

Les personnes d'un certain âge restent fidèles à Anatole France ou à Gyp, selon les goûts et les aptitudes. Maupassant garde quelques lecteurs.

Pour le public incapable de manier avec assez de facilité le français ou l'allemand, ou surtout l'anglais, des traductions sont publiées. Elles suivent de peu la parution de l'original quand il s'agit naturellement d'un livre à succès ou de la production d'un écrivain célèbre. Romain Rolland a été traduit par mon ami Marcel Benedek sur les bonnes feuilles de l'original, et la traduction hongroise a paru sous forme de livre en même temps que le texte français.

Le choix des livres traduits est très éclectique. Il dépend des traducteurs, quand ce ne sont pas des considérations d'ordre matériel qui induisent un éditeur à lancer sur le marché une œuvre qui a fait de l'argent dans les autres pays.

Il est important de constater que l'auteur hongrois le plus célèbre a bien du mal à dépasser un chiffre de vente qu'atteint assez aisément une œuvre étrangère médiocre. Un « succès » de librairie s'arrête à 4 ou 5.000 exemplaires de tirage. Encore convient-il d'ajouter qu'un succès de cet ordre est rare, même pour un écrivain de grande célébrité.

Je me suis souvent demandé à quoi pouvait bien tenir cette désaffection du public pour les auteurs du cru.

Il semble qu'elle ne tienne pas seulement à des raisons de mode ou de snobisme.

La littérature hongroise a surtout excellé jusqu'à ces derniers temps dans le lyrisme. Ses plus grands noms sont ceux de poètes comme Petőfi, Arany, Ady, pour ne parler que des morts. La prose est plus récente. Elle ne s'est pas formée spontanément sur le terroir national. Elle s'est développée à l'imitation des prosateurs étrangers, pour véhiculer les notions de la civilisation moderne d'importation occidentale.

La prose est demeurée longtemps lourde, encombrante à manier, infiniment moins suggestive que la poésie et hors d'état d'animer la pensée collective comme le faisait cette dernière, si intimement associée au passé de la langue et à la musique populaire.

Un Hongrois moyen a de la peine à lire aujourd'hui un prosateur d'il y a seulement quatre-vingts ans. Non seulement le style s'est assoupli, le vocabulaire s'est enrichi, mais la langue écrite s'est débarrassée de certaines formes de conjugaison désuètes. Le lecteur hongrois est comparable au Romain du temps de Virgile qui était rebuté par la lourdeur et la rudesse des vers d'un Ennius.

C'est que l'avènement de la démocratie, en même temps que l'assimilation complète de la civilisation occidentale par les masses profondes de la nation, ont provoqué une révolution totale de la langue et de ses moyens d'expression.

L'écrivain, qui a été l'artisan principal de ce progrès, n'a pas seulement modernisé la forme de sa pensée, il en a aussi renouvelé le contenu. Tout en décrivant la

vie hongroise, il applique à sa description les procédés de la littérature européenne. En d'autres termes, il suit les mêmes tendances esthétiques, il s'inspire des mêmes méthodes, des mêmes procédés; quand ceux-ci varient en Occident, ils ne tardent pas à varier en Hongrie. Réalisme, symbolisme, expressionnisme, futurisme, surnaturalisme, etc., ont marqué les progrès de la littérature hongroise tout comme autrefois le romantisme et le néo-classicisme parnassien.

Il s'en suit que, du point de vue esthétique, la littérature accuse un retard plus ou moins considérable sur les littératures étrangères.

Or, la vie est pressante. L'intellectuel hongrois ne peut attendre pour s'assimiler la pensée nouvelle venue du dehors. Il va la puiser tout de suite dans les livres que lui apporte son courrier et que lui traduit en hâte le premier éditeur venu.

Quand ensuite l'écrivain hongrois lui présente l'œuvre où il a intégré les tendances nouvelles, cette œuvre ne le passionne plus. Elle semble ne lui apporter que du déjà vu.

Le romancier ou le nouvelliste ne peuvent passionner le public que s'ils traitent dans leurs ouvrages les problèmes autochtones, ceux qui touchent la terre hongroise, la société hongroise, en un mot la collectivité nationale. C'est là le secret du succès remporté par un Désiré Szabó, un Sigismond Móricz, un Mózes Székely, une Lily Bródy.

Il est interdit à l'écrivain de traiter de l'homme en général. A moins de réaliser un chef-d'œuvre, il risque d'avoir été précédé auprès de son public par l'auteur étranger qui aura traité le même sujet. De très beaux livres, très émouvants, restent ainsi inconnus, au profit de productions qui ne les valent pas, mais qui ont l'avantage de les avoir précédés et d'émaner d'une plume occidentale.

Les lettres hongroises sont victimes d'une sorte de fatalité. Elles sont condamnées à rester enfermées dans les limites de leur terroir si elles veulent gagner leur public national. Mais en s'absorbant dans les problèmes locaux, elles risquent de se laisser distancer par la

pensée mondiale. En outre, elles se spécialisent dans une production d'un genre trop particulier pour espérer émouvoir le public international. Pour échapper à ce danger, il faut s'élever à une hauteur où l'art concilie l'expression du national avec l'expression de l'humain. Seuls de très grands écrivains peuvent y atteindre.

Pour réussir, il ne suffit donc pas au poète ou au romancier hongrois de disposer d'un talent moyen. Il lui faut de toute force être un grand talent, condition inhumaine qui rend si dramatique la carrière de l'écrivain hongrois.

Et même si son talent dépasse la mesure ordinaire, même si sa maîtrise s'affirme sans défaillance, l'écrivain hongrois devra affronter une vie précaire. Sa plume ne le nourrira pas. Pour vivre, il sera obligé de s'adonner à toutes sortes de besognes subalternes. Je connais de grands écrivains qui sont de véritables forçats de l'art. Souvent ils seront contraints, pour gagner quelques pengós, de traduire des auteurs étrangers qui ne les valent pas; ils leur prêteront généreusement les couleurs étincelantes de leur style. A l'inverse du geai qui s'empare des plumes du paon, ils parleront noblement de leurs plus beaux ornements les livres qui ne sont pas d'eux.

Mais, miracle de la civilisation hongroise, ces artistes passionnés continuent en dépit de tout. Chaque jour ils perfectionnent la langue nationale, la rendent plus apte à exprimer la pensée nouvelle. Par un effort qui ne se dément pas un seul instant, ils assurent à leur peuple la continuité de la pensée, en même temps qu'ils le haussent au niveau des peuples de grande civilisation. C'est à eux que la démocratie hongroise doit d'être l'égale de celle d'Occident.

Si l'on médite leurs œuvres, on s'aperçoit qu'elles sont le creuset où se fondent perpétuellement, à la flamme sacrée de l'art, la pensée nationale et la pensée étrangère, pour fournir le métal dans lequel sera forgée la civilisation hongroise de demain.

La littérature accomplit donc une mission essentielle, et cela dans des conditions matérielles inhumaines. Seule une petite élite l'accompagne dans son œuvre de sa sympathie et la soutient de son aide matérielle.

En dehors de ce milieu d'intellectuels épris de littérature, les écrivains hongrois ne rencontrent guère de faveur. La classe dirigeante les ignore. Les snobs ne lisent que de la littérature étrangère. S'il leur arrive de connaître par hasard le nom d'un romancier célèbre, on ne tarde pas à acquérir la certitude qu'ils ne l'ont jamais lu. La bourgeoisie moyenne, qui sait moins complètement les langues étrangères, goûte davantage les produits de la littérature nationale, mais elle leur préfère aussi trop souvent les traductions, et quelles traductions, parfois !

Et pourtant, les lettres hongroises n'ont rien à envier aux autres. Elles sont riches de romans et de récits de toutes sortes qui valent la production actuelle de pays comme la France ou l'Angleterre, et certainement celle de l'Allemagne. Peut-être les œuvres sont-elles moins nombreuses. On ne se trouve pas en présence de ce foisonnement exubérant qui menace presque d'étouffer les littératures occidentales et qui noie le marché du livre sous une production si abondante qu'il est difficile de faire la part du bon et du mauvais. Les talents moyens ne sont pas innombrables, mais les grands écrivains sont aussi nombreux qu'ailleurs, et leurs œuvres sont d'une qualité qui ne craint aucune comparaison. En particulier, la littérature contemporaine offre une belle floraison de talents très variés, depuis les analystes de la psychologie jusqu'aux conteurs à la grande verve épique. Les uns comme les autres représentent la « nuance » hongroise de la pensée littéraire moderne qui embrasse les survivances du romantisme et du réalisme aussi bien que les esthétiques les plus révolutionnaires.

Il n'y a pas meilleure expression de la Hongrie telle qu'elle est, telle qu'elle se pense elle-même, telle qu'elle se veut ou se cherche.

La Presse.

Comme dans tous les pays modernes, la presse est en Hongrie le moyen d'expression le plus puissant, et de la pensée des individus, et de celle des groupements qu'ils constituent.

Nous n'avons pas dit qu'elle est l'expression intégrale de l'opinion publique. Cela serait aussi faux que pour ce qui est de la presse française par exemple, quoique pour d'autres raisons.

Les journaux hongrois ressemblent par leur présentation extérieure aux autres journaux de l'Europe Centrale. Ils s'impriment sur le même papier gris sale, dans le même format, plus réduit que celui de nos grands quotidiens. Ils comprennent d'ordinaire un nombre beaucoup plus considérable de pages.

La disposition typographique est celle des journaux allemands. Peu de photographies et surtout presque jamais en première page. Des caractères de différentes grandeurs et souvent très petits. Peu de gros titres et des rubriques dispersées en désordre à travers une dizaine ou une douzaine de pages au texte très serré.

Au début, on a l'impression d'étouffer au milieu de ces pages qui manquent d'air. On est parfois presque écrasé par l'abondance de la matière imprimée, quand un numéro de Noël ou de Pâques vous apporte un demi-kilo de papier, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingts ou cent pages, sans compter un supplément illustré, très richement présenté.

Ajoutons que les grands quotidiens renferment, en-carté dans leurs plis, un supplément qui varie selon les jours : supplément de la femme, supplément médical, scientifique, juridique, radiophonique, etc...

On voit par cette énumération que le lecteur a de quoi s'occuper s'il prétend absorber toute la matière qui lui est offerte.

Le journal hongrois fait moins sensationnel, plus discret que le journal français. Il se fait moins pressant pour les yeux ; il ne vous jette pas en pleine vue un titre étourdissant. Il ménage pour ainsi dire les nerfs de son lecteur. On ne se sent pas brusqué. L'opinion n'est pas violentée par des affirmations péremptives en caractères outrés. Pour tout dire, le « bourrage de crâne » se dissimule sous des aspects moins indécents.

Le contenu des journaux hongrois est très différent de celui des nôtres.

Un éditorial dispute sur la première page une partie de la place consacrée à l'actualité du jour. Il moralise le plus souvent. Il arrive qu'il vitupère ou qu'il loue selon les cas. Son rédacteur n'est pas nécessairement le rédacteur en chef. L'éditorial est au contraire très souvent signé d'un nom de politicien connu, d'écrivain célèbre, personnalités qui n'apportent au journal qu'une collaboration plus ou moins régulière, et ne font pas partie de son état-major proprement dit. Les autres pages offrent, alternant, des informations du dehors et de l'intérieur, officielles, officieuses ou privées.

La part faite aux nouvelles internationales est très grande. Les débats parlementaires sont suivis avec un grand luxe de détails, même quand il s'agit de séances à peu près dénuées de tout intérêt.

Les mondanités encombrant un nombre respectable de colonnes. Mille petites informations diverses, échos, nouvelles brèves, remplissent des pages entières, précédant les pages d'annonces qui terminent la publication, interrompues par des dessins comiques avec leurs légendes plus ou moins humoristiques et aussi par des contes, généralement traduits du français et empruntés à un journal de Paris.

Théâtres, cinémas, modes, etc., etc. ont leur rubrique permanente. L'actualité sportive dispose d'une grande page ainsi que la vie économique. La littérature et la science ont un rôle plus effacé. L'actualité automobile brille par son absence.

Ce qui fait le principal charme d'un journal hongrois, c'est la verve épique avec laquelle il raconte les scandales de mœurs, les faits et gestes des personnalités vedettes ou encore les reportages qu'il publie sur les sujets les plus divers. Il y a là une variété extraordinaire d'informations d'une qualité humaine incomparable. Cela fait pardonner la sécheresse de l'information politique, le ton un peu compassé et généralement terne de l'information générale, le manque d'agressivité ou de véhémence dans la critique des événements et des hommes. Un grand quotidien d'information, de Budapest ressemble un peu à un journal comme le *Temps* ou les *Débats*. Heureusement, l'abon-

dance et la variété des reportages vécus ou des contributions littéraires viennent tempérer l'austérité du reste.

Il est impossible de s'imaginer la vie du bourgeois hongrois privé, non de son journal, mais de ses journaux.

En général, chacun est abonné au quotidien de sa préférence. Le grand public se partage entre le *Pesti Hirlap* et le *Pesti Napló* que seuls des détails de rédaction séparent. La bourgeoisie libérale lit le *Magyar Hirlap* ou le *Ujság*. Les catholiques ont la *Nemzeti Ujság*; les nationalistes se groupent autour du *Magyar-ság* et *Új Magyar-ság*; les gouvernementaux lisent le *Budapesti Hirlap*. Ajoutons que les socialistes de la 2^e Internationale ont le *Népszava* (La voix du peuple), etc...

Outre le journal auquel on est abonné, on lit les journaux que l'on trouve au café ou au restaurant. On achète en rentrant du travail un ou deux journaux du soir : *Az Est*, *Magyarország*, *Esti Kurir*, *Nyolc Órai Ujság*.

Tout citoyen qui se respecte dévore plusieurs journaux tous les jours et bien davantage les jours de fête. Sans parler des journaux étrangers que l'on peut se procurer assez aisément dans les kiosques du centre de la ville, et que l'on trouve également dans les principaux cafés.

N'oublions pas le foisonnement des périodiques illustrés, consacrés surtout à l'actualité théâtrale ou au cinéma, et qui propagent les photographies des actrices en déshabillé ou des girls exhibées sous toutes les coutures, si l'on peut dire.

En revanche, peu de revues comparables à celles que nous possédons. Pas de magazine non plus. Les efforts faits pour en lancer n'ont pas réussi jusqu'à présent.

La littérature se groupe autour de deux pôles d'attraction contraires, qui sont la revue Occident (*Nyugat*) et la revue Levant (*Napkelet*).

La première, fondée avant la guerre, a longtemps passé pour l'organe officiel de l'école du poète Ady. Elle a introduit la Révolution dans la littérature hongroise et les novateurs se sont ralliés sous son enseigne. La contre-révolution de 1920, a provoqué la fondation de

la revue « Levant » destinée dans la pensée de ses fondateurs à contrebalancer l'influence pernicieuse des « occidentalistes ». Son programme consistait à reprendre la tradition classique et, à l'inverse de l'Occident, elle devait diriger la pensée hongroise vers l'Orient.

Pratiquement, les deux revues ne se distinguent que par leur personnel. L'histoire de la Hongrie est tout entière orientée vers l'Occident. Ce n'est pas l'initiative de quelques esthètes qui peut apporter un pareil bouleversement dans la marche de la nation hongroise vers la civilisation.

L'académisme littéraire s'exprime par l'organe de la *Budapesti Szemle*, plus mince et plus spécialisée dans l'histoire littéraire que notre *Revue des Deux-Mondes*. Il serait fastidieux d'énumérer les revues qui s'occupent des différentes branches de la science ou de l'érudition. Notons pour finir la *Magyar Szemle* (Revue Hongroise) qui est de date récente et qui renseigne sur la politique internationale et intérieure ainsi que sur tout ce qui intéresse la sociologie, au sens large du mot. Très luxueusement présentée, elle rappelle certaines revues anglaises de réputation universelle.

Aux yeux du Hongrois, la presse quotidienne ou périodique est l'évocation vivante du milieu hongrois. Si d'aventure il séjourne à l'étranger, sa principale privation sera de ne plus pouvoir lire ses journaux. Il fera des folies pour se les procurer. Il en a besoin comme de pain. Sans ses journaux, il étouffe comme le poisson tiré hors de l'eau. Dans leurs plis à la forte odeur d'encre et de papier cellulosique, il respire comme le souffle vivifiant de la patrie. La presse hongroise est donc l'une des institutions qui expriment au suprême degré la totalité de la vie pensante de Hongrie.

Non que l'individu y trouve une tribune pour s'exprimer librement. La presse hongroise est serve comme toutes les autres presses. Elle ne peut s'exprimer qu'avec précaution au sujet des actes du pouvoir. Elle ne peut s'attaquer aux institutions établies. Une boutade imprudente peut valoir à un gérant ou à un rédacteur des démêlés désagréables avec la justice. Le

gouvernement peut suspendre ou interdire un journal comme bon lui semble. Les lois sur la presse punissent sévèrement le délit de diffamation. Des règlements de police rendent difficile la création de nouveaux journaux.

Mais toutes ces restrictions n'exercent, pour ainsi dire, qu'une contrainte morale sur le journalisme. L'Etat ne s'asservit pas les rédactions par des subsides secrets. Il entretient au grand jour ceux des organes de presse qu'il a chargés d'exprimer sa pensée; c'est franc et cela ne trompe personne. D'autre part, les grands journaux dits d'informations ne sont pas les instruments sournois de congrégations économiques ou de collectivités plus ou moins occultes. Ils sont entre les mains de quelques riches potentats qui aiment leur imprimer un cachet à eux. Et ces potentats ne se mêlent pas d'insurger l'opinion publique contre les pouvoirs ou contre le régime. La plus timide tentative dans ce sens serait vite et impitoyablement réprimée.

Aussi le journal n'ameute-t-il jamais l'opinion publique, même dans les circonstances les plus délicates. Il est obligé de mettre une sourdine à sa critique et malheur à lui si les affirmations qu'il avance ne sont pas solidement appuyées sur des preuves.

Les colonnes de la presse ne ressemblent donc pas à la foire sur la place où les bourreurs de crânes de toute espèce remplissent l'air de leurs vociférations. La lecture des journaux ne produit pas ce sentiment d'écœurement qui saisit à la gorge celui qui s'embourbe trop avant dans les plis des journaux d'autres pays.

Cela n'exclut pas que la presse hongroise ne soit quelquefois tendancieuse et d'autres fois mal renseignée, notamment sur notre pays. Mais les erreurs qu'elle peut commettre à notre endroit, nous devrions être les derniers à les lui reprocher. Que n'écrit-on pas chez nous sur la malheureuse Hongrie !

On comprend donc que le Hongrois aime ses journaux. Ils sont un des exploits qu'il a su réaliser au cours du siècle dernier. Il est fier de sa presse comme il est fier de sa capitale, de la belle civilisation toute

neuve qu'il a pu créer malgré les désastres du passé, et qu'il sauvegarde aujourd'hui malgré les désastres du présent.

En ce qui concerne cependant la diffusion de la pensée, la presse hongroise est comparable à un poste récepteur de T. S. F. Elle reçoit assez fidèlement la pensée venue du dehors, émise par la presse des grands pays d'Occident. Ses lecteurs sont tenus constamment au courant de ce qui se passe dans le vaste monde. Elle met à la portée du public les éléments essentiels dont il a besoin pour s'approvisionner en culture et suivre pas à pas les progrès de l'humanité moderne. Grâce à ses bons offices, l'esprit hongrois peut profiter à tout instant des expériences qui se poursuivent à l'extérieur. Ce « ravitaillement » embrasse beaucoup de choses, depuis le dernier modèle de bonichon que la Parisienne a arboré au pesage de Longchamp le dimanche précédent jusqu'à la recette immanquable qui perpétue la beauté de la grande vedette de Hollywood, en passant par les innovations de la politique, les découvertes de la science ou les inventions dernières de l'industrie. Ainsi importe-t-on, à quelques heures d'intervalle, la mode du yo-yo comme la plus neuve profession de foi littéraire ou le dispositif le plus perfectionné de bétonnage des chaussées. Tout cela fournit un aliment que le travail hongrois élabore à son tour pour en tirer un nouveau progrès humain, une nouvelle contribution qu'il apporte pour sa part à la civilisation universelle.

En revanche, dès qu'il s'agit de diffuser la pensée du dedans au dehors, la presse hongroise s'avère insuffisante. La langue qu'elle écrit n'a pas de rayonnement en dehors des territoires peuplés de Hongrois. Elle est contrainte de se déguiser, de se vêtir en allemand, en français, en anglais ou en italien. C'est ainsi que l'un des principaux organes de la presse gouvernementale est le *Pester Lloyd* qui paraît en allemand. De même le *Pesti Hirlap*, pour assurer une plus grande diffusion à sa campagne en faveur de la révision, a cru devoir éditer un petit bulletin en français. Des revues en langue étrangère sont publiées sous les auspices du

gouvernement pour répandre à l'extérieur la pensée et la science hongroises.

La presse reflète dans le microcosme national le macrocosme ambiant. Réceptrice des appels du dehors comme du discours intérieur, elle satisfait à une tout autre fonction qu'une presse comme la nôtre. Mais pour être différente, cette fonction est néanmoins essentielle. Les journaux visent moins à diriger l'opinion qu'à la documenter. Ils essaient de répondre à ses besoins d'information, à satisfaire sa curiosité et ses goûts. Jamais ils ne tentent d'imposer brutalement leurs vues ou de se livrer auprès du lecteur à une publicité plus ou moins éhontée en faveur de telle ou telle fructueuse opération capitaliste.

Et surtout, en ce qui concerne la politique extérieure, la presse, consciente de ne pas être lue par le public étranger, ne s'arroge pas le droit de substituer sa politique à celle du gouvernement. Elle ne vient pas troubler par ses algarades ou ses écarts de langage les démarches entreprises par la diplomatie.

Comme on le voit, la presse assume en Hongrie un rôle qui, pour être capital, ne la rend pas maîtresse de la direction des affaires du pays. D'ailleurs, le citoyen conscient n'est jamais l'instrument de son journal, car jamais il ne se borne à la lecture exclusive d'une seule feuille. Un pareil état de choses impose de la retenue et de la circonspection au journaliste. Il se trouve obligé de s'acquitter de son métier d'informateur avec plus d'exactitude et moins de désinvolture à l'égard du bon public. Le ton général des journaux y gagne; leur valeur aussi. Il en résulte que le lecteur hongrois est l'un des mieux informés. Cette information serait même parfaite si elle n'était faussée, comme partout ailleurs, par les préjugés sociaux, les luttes d'intérêts et de classe. Mais ce sont là des défauts qui tiennent à la structure même de la société où nous vivons.

AURÉLIEN SAUVAGEOT.

ETUDES

SUR FRANÇOIS II RÁKÓCZI, PRINCE DE TRANSYLVANIE, PENDANT SON SÉJOUR EN FRANCE

II. — LE JEU A L'HOTEL DE TRANSYLVANIE

Quel lecteur de cet adorable roman : *Manon Lescaut* ne se souvient du passage où le jeune chevalier des Grieux, amant de Manon, sans argent, « le cœur troublé et la conscience vacillante », propose au garde du corps Lescaut de demander au jeu les ressources nécessaires...

« Je lui parlai du jeu comme le moyen le plus facile et le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu, à la vérité, étoit une ressource, mais que cela demandoit d'être expliqué; qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de prétendre exercer seul, et sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la Fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troisième voie, qui étoit celle de l'association; mais que ma jeunesse lui faisoit craindre que messieurs les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux...

« Il me répéta que si je voulois tenter le hazard du jeu, il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de bonne grâce une centaine de francs pour traiter ses associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie.

« ...On prétendit qu'il y avoit beaucoup à espérer de moi parce que, ayant quelque chose dans la physionomie qui sentoit l'honnête homme, personne ne se défendrait de mes artifices... L'on chargea un des chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires.

« Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transylvanie, où il y avoit une table de pharaon dans une salle, et divers autres jeux de cartes et de dez dans la galerie. Cette académie se tenoit au profit de M. le prince de R., qui demouroit alors à Clagny, et la plupart de ses officiers étoient de notre société.

« ...Je profitai en peu de temps des leçons de mon maître. J'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, et, m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotais assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je par tageois de bonne foi avec mes associés. »

L'hôtel de Transylvanie... le Prince de R.... On a cru, pendant plus d'un siècle et demi, que ce n'étaient là qu'inventions romanesques nées de l'imagination de l'abbé Prévost, et il a fallu attendre 1905 pour que les découvertes d'un heureux érudit, M. Léo Mouton, apportent les preuves de leur réalité historique : le Prince R... ? Il ne fut autre que François II Rákóczi. L'hôtel de Transylvanie ? Il dresse aujourd'hui encore, à l'angle du quai Malaquais et de la rue Bonaparte, sa façade de briques roses, d'un agréable style Louis XIII... Et les officiers, complices d'une bande de « grecs », ce sont bien ceux, hélas !, français autant que hongrois, qui, venus en France à la suite de Rákóczi, s'installèrent à l'hôtel du Perron, en janvier 1713...

*
**

L'hôtel du Perron, à la vérité, n'était pas une demeure particulière, que Rákóczi pût prendre à bail en entier, pour lui seul. C'était un hôtel garni, tenu par les sieurs Michel et Rossignol, et le Prince se contenta d'y louer des appartements pour sa suite. Lui-même n'y résida certainement jamais ¹, — la qualité seule d'« hô-

(1) « Sa maison étoit à Paris uniquement pour son domestique ». Saint-Simon, Mémoires, Hachette, Tome 23, 1713, p. 261. — « Ne demeurant pas à Paris ». Lettre de Pontchartrain à Torcy, 26 avril 1713, cf. infra.

tel garni » suffirait à nous en assurer —, et il ne dut qu'au jeu qu'y tinrent ses gens de lui laisser son nom.

Les tenanciers habitaient l'hôtel : Nicolas Michel était « exempt de la prévosté générale des monnoyes » ; quant à Louis Rossignol, âgé de 22 ans, il faisait métier de garçon tapissier et avait installé son atelier sous une remise dans la cour. Un autre locataire était un certain chevalier Gabriel de Blotefierre, seigneur marquis de Villancour.

La paix ne régnait pas toujours entre les anciens habitants et la suite, un peu encombrante, de Rákóczi. Nous avons retrouvé dans des archives de police le pittoresque procès-verbal² d'une bataille héroï-comique entre le tenancier Michel et un nommé Champagne, laquais d'un des officiers de Rákóczi, un matin que Champagne était descendu cueillir pour son maître des bouquets dans le jardin de l'hôtel :

« L'an mil sept cent treize, le vendredy seizième jour de
« juin sur l'heure de midy, en l'hôtel de nous, Charles Bizoton
« conseiller du Roy, commissaire au Châtelet de Paris, ont
« comparu Nicolas Michel Exempt de la Prévôté Générale des
« Monnoyes, demeurant quay Malaquay à l'hôtel de Transil-
« vanye (sic), lequel nous a fait plainte et dit qu'heure pré-
« sente estant dans sa chambre au rez-de-chaussée de la cour,
« il a entendu le nommé Champagne, laquais du sieur Péan,
« qui disoit à la femme du plaignant que le jardin estoit à
« son maistre et qu'il y viendrait ravager et casser tout ce qui
« estoit dans ledit jardin si c'est que son maistre lui com-
« manderait. Le plaignant seroit sorty de sa chambre et dit
« audit Champagne qu'il se trompoit et que son maistre n'avoit
« rien dans le jardin. Ledit Champagne auroit traité le plai-
« gnant de foutre gueux, de mareau (sic), de jean foutre.
« Le plaignant luy a fait response qu'il estoit un insolent de
« le traiter de la sorte. Ledit Champagne s'est avancé vers
« le plaignant en luy sautant au collet, l'a frappé de plusieurs
« coups de poing sur la teste et sur le visage, luy a déchiré le
« col de sa veste et son justaucorps à la manche. Luy a
« porté la main au visage dont il l'a blessé en plusieurs en-
« droits, en jurant le saint nom de Dieu et ce en la présence
« de son maistre et de sa maîtresse qui estoient à la fenestre

(2) Archives Nationales. Rapports du Commissaire Bizoton. Série Y Carton 13.199.

« de leur chambre, qui au lieu de faire cesser les mauvais
 « traitements dudit Champagne l'ont excité de le maltraiter
 « en disant que le plaignant estoit un foutre mareau qu'il
 « falloit mettre dans un cul de basse fosse et a eu toutes les
 « peines de s'échapper des violences et mauvais traitements
 « dudit Champagne à l'ayde du sieur Marquis de Villancour
 « et du Suisse de M. le prince Ragokski (*sic*) qui sont venus
 « au secours du plaignant sans quoy ledit Champagne l'auroit
 « étranglé, et un instant après le nommé Baulieu, laquais
 « dudit sieur de Péan est venu faire insulte au plaignant le
 « traitant de gueux et qu'il luy f... sur les oreilles et qu'il sui-
 « veront les ordres de son maistre, et comme le plaignant
 « (*ici un mot illisible*) d'avoir la réparation de telles violences
 « qui selon toute apparence luy sont faites de l'ordre dudit
 « sieur de Péan, pourquoy il se trouve obligé de nous rendre
 « la présente plainte de laquelle il nous requiert acte désirant
 « qu'il en soit informé en la juridiction de M. le procureur du
 « Roy... »

*
**

C'est peu de temps après leur installation qu'en dépit des ordonnances royales, les officiers de Rákóczi ouvrirent dans l'hôtel, de connivence avec les tenanciers, un jeu public de lansquenet. Nous verrons plus loin les nécessités pécuniaires qui furent à l'origine de ce désordre.

Ce jeu, — la description de Des Grieux en témoigne, — devint bientôt un abominable tripot, lieu d'élection des aigrefins et des chevaliers d'industrie. Des Grieux lui-même, pourtant peu farouche, s'en éloigna assez vite :

« La force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de Transylvanie, je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées... »

La police !... Tant de joueurs sans méfiance durent se faire « plumer » dans ce mauvais lieu, qu'un beau soir, enfin, elle intervint. Le procès-verbal qui fut dressé après cette « descente » nous a transmis le plus fidèle tableau du célèbre jeu :

Du 7 avril 1713³.

« L'an mil sept cent treize le vendredy septième jour d'avril, sur les huit heures du soir, nous Charles Bizoton, Conseiller du Roy, Commissaire enquêteur ext. au Châtelet de Paris, ayant eu advis qu'au préjudice des arrêts, ordonnances, réglemens de police, plusieurs particuliers s'ingéroient de donner à jouer, au Jeu de Lansquenet, deffendus par iceux, et notamment dans une maison garnie appelée l'hostel Duperron, quay Malaquay faisant l'un des coings de la rue des petits augustins, sommes à l'instant transportés, assité d'Edme Moussé sergent à verge, au dit hôtel Dupéron, où nous avons trouvé en devant de la porte cochère, le long dudit quay, vingt carosses arresté soubz la porte et dans la cour dix-huit ou vingt chaises portatives, et plusieurs porteurs et gens de livrée à côté, la porte et l'escalier éclairés de plusieurs lumières, et un suisse en ladite porte. Qu'estant monté en un appartement ayant vue sur le quay nous avons (vu) dans une grande chambre, trois tables, et douze ou quinze joueurs alentour, assis, jouans au Jeu de Lansquenet, la plus part ayant des paniers devant eux, remplis de pièces d'or et argent, et plus de soixante personnes, gens d'épée, allant et venant dans ladite chambre, les uns regardant, les autres pariant, audit Jeu de Lansquenet, à la réjouissance et autres coups dudit Jeu, que l'on nous a dit estre tenu par les sieurs Dapsac et Péan, occupant ledit premier appartement, et recevant de chaque coupeur un escu de ronde, que le jeu d'ordinaire est de deux écus sur la carte, et que c'est les nommés Rossignol et Michel, tenant ledit hôtel garni qui leur ont loué les appartemens, souffrent ledit jeu public, ou en moing d'un quart d'heure nous y avons vu entrer et sortir plus de cinquante personnes gens d'épée et officiers.

Pourquoy nous avons à l'instant déllivré notre ordonnance à Monsieur Moussé, pour faire assigner, à lundy prochain, lesdits Rossignol et Michel, et lesdits srs. Dampsac et Péan, en l'hôtel de Monsieur le lieutenant général de Police, pour répondre su le contenu du présent procès-verbal et ordonné ce qu'il appartiendra et a ledit sieur Moussé signé avec nous commissaire. »

Moussé.

Bizoton.

« Et le lundy dixième jour dudit mois d'avril 1713 dix heures du matin nous estant transporté en l'hôtel par devant Monsieur le lieutenant général de police auquel ayant fait rapport du contenu du présent procès-verbal Monsieur le lieutenant général de police après avoir entendu le nommé Rossignol principal locataire de ladite maison et que les srs Péan, dan-

(3) Arch. Nat. Ibid.

besac et michel, ne sont comparus, il a contre eux donné défense et pour le prescrire a ordonné que le présent procès-verbal sera communiqué à Monsieur le Procureur du Roy, pour sur ses conclusions être ordonné ce qu'il appartiendra, et la présente ordonnance exécutée nonobstant oppositions ou appellations quelconques, sans préjudice d'icelles a Monsieur le Lieutenant Général de police signé

Voyer d'Argenson. »

Le Procureur du Roi ayant requis les poursuites, les délinquants comparurent à nouveau, deux jours plus tard, devant d'Argenson.

« Et le mercredi douzième jour dudit mois d'avril dudit an 1713 dix heures du matin sommes transportés en l'hôtel par-devant Monsieur le Lieutenant Gnal. de Police auquel ayant fait rapport du contenu du présent procès-verbal, et réputé les assignations données en exécution de son ordonnance audits srs. Dabzac, Péan et aux dits Rossignol, Michel, tenant ledit hôtel du Péron.

Monsieur le Lieutenant Général de Police après avoir entendu le Sr. Péan et Rossignol dans leurs defenses, que lesdits Sr. Danbzac et Rossignol ne sont comparus, Il a contre eux donné deffense, et pour le profit attendu les revenus des fêtes qui ne permet pas de renvoyer la cause et l'ordonnance de police et la notoriété publique du Jeu deffendu dont ledit Péan est demeuré d'accord, Il a condamné lesdits sieurs Danbsac et Péan, sollidairement en trois mil livres d'amanche, et lesdits Michel et Rossignol, principaux locataires de ladite maison en six cens livres d'amanche, deffences a eux de récidiver, ordonne que l'appartement où le jeu public se tient dans ledit hôtel sera fermé. Permet d'informer et emprisonner les contrevenans, enjoint aux officiers du guet de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance qui sera exécutée nonobstant oppositions ou appellations quelconques, sans préjudice d'icelles,

a Monsieur le Lieutenant Général de Police signé

Voyer d'Argenson. »

La condamnation était sévère : à la prière de Rákóczi, — par le canal de son ministre-factotum, l'abbé Brenner, — Louis XIV daigna en suspendre l'exécution. Pontchartrain, chancelier de France, chargé de semoncer les coupables, reçut de Péan la promesse que le jeu ne serait pas repris. Mais une semaine ne

s'était pas, passée que le tripot avait rouvert ses portes... Et comme le commissaire Bizoton, alerté, en faisait des remontrances à Péan, il s'entendit répondre d'un air assuré que le Roi avait donné permission; interloqué, il en référa aussitôt à Pontchartrain :

18 avril 1713 ⁴

Je dois vous avertir que nonobstant les parolles que le sr. Pean vous avoit données de faire cesser le jeu public de lansquenet pendant les festes qui se tenoit à l'hostel du Peron il a recommencé hier avec un plus grand appareil disant que M. de Pontchartrain avoit dit au Prince Ragotsky qu'il pouvoit faire jouer dans ses appartemens et qu'il vous écrivoit pour le tollerer comme j'ignore si ces faits sont véritables j'ay cru estre obligé de vous en rendre compte pour que vous me fassiez savoir vos ordres.

Mais Péan était un imposteur et Pontchartrain écrivit à l'abbé Brenner une lettre d'avertissement, courtoise mais ferme :

20 avril 1713 ⁵.

Le Roi a bien voulu, Monsieur, suspendre l'exécution de la condamnation prononcée par M. d'Argenson contre les sieurs Péan et d'Abzak, quoique français, Sa Majesté ayant sçeu qu'ils sont attachés à M. le Prince de Transylvanie, et que l'hôtel où se tient le jeu dont il s'agit est effectivement occupé par ce prince; mais Sa Majesté est persuadée que, quand il sera mieux instruit de la sévérité avec laquelle les ordonnances sont exécutées, non seulement contre les jeux défendus tels que le Pharaon et la Bassette, mais aussi contre tous les jeux publics en général et ce qu'on appelle à Paris académies, et que Sa Majesté verrait avec peine la continuation de celui qui se tient à l'hôtel du Peron, loin de l'autoriser, il sera le premier à le défendre et à le faire cesser absolument.

Vous n'avez pas oublié, Monsieur, tout ce que vous avez eû agréable de me dire en dernier lieu à cet égard, et j'en ay rendu un fidelle compte à Sa Majesté qui a reçu avec plaisir les parolles précises que vous avez bien voulu me donner. Je ne puis cependant m'empêcher de vous faire part de cette lettre que je reçois du Commissaire Bizoton qui m'assure que

(4) Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Fonds Hongrie et Transylvanie. Tome XVII, folio 48.

(5) Aff. Etr. Ibid. Fol. 49.

le jeu a recommencé avec plus d'appareil que jamais ce qui seroit bien contraire à toutes vos promesses. Je n'ay point voulu en parler au Roy qui en auroit été très peiné, jusques à ce que j'aye sçeu de vous mesme si le fait est vray, et supposé qu'il le soit, ce que Mr. le Prince de Transylvanie souhaite que j'aye l'honneur de dire à Sa Majesté à qui je ne pourrois en ce cas me dispenser de rendre compte.

Je suis...

Pontchartrain.

La réponse qui vint, sans tarder, ne fut pas précisément celle qu'attendait le Chancelier : l'abbé Brenner déclarait tout net que le Prince son maître avait permis le jeu à ses officiers, et entendait le soutenir.

23 avril 1713 ⁶.

Monsieur,

La résolution du Prince de Ragotski touchant le jeu estant telle que j'ay eu l'honneur de vous dire, j'ay celui de vous assurer de nouveau que ce Prince très éloigné de vouloir déplaire au Roy, a pourtant permis et permet à ses gentilhommes françois et autres le jeu dont il s'agit, dans la confiance qu'il a que sa maté, voudra bien qu'il ayé des françois à son service, comme il en a depuis plusieurs années, et qu'il permet aux uns et aux autres les moyens de subsister auquel son état présent l'oblige d'avoir recours par raport à eux, sans vouloir pourtant souffrir aucun scandale ou désordre. Tout ce qui se fait à cet égard est de son consentement c'est par son ordre que j'ay l'honneur de vous escrire ses sentimens et je n'y ajoute des miens que ceux de veneration et de respect.

L'affaire était grave : Pontchartrain en référa aussitôt au Marquis de Torcy, Ministre des Affaires étrangères :

A Versailles, le 26^e avril 1713 ⁷.

J'ay l'honneur, Monsieur, de vous faire part d'une lettre que j'ay escrite à Mr. l'abbé Brenner, et de sa réponse par laquelle vous verrez que malgré les paroles positives de faire [cesser] le jeu de l'Hostel du Peron, Mr. le Prince Ragotsky est dans la résolution de le soutenir, et vous pourrez voir aussy par l'extrait cy joint d'une lettre du commissaire Bizoton que ce jeu continue avec plus d'affluence et de concours que jamais. Le Roy

(6) Aff. Etr. Ibid. Fol. 52.

(7) Aff. Etr. Ibid. Fol. 58.

à qui je n'ay pû me dispenser d'en rendre compte, en a paru très peiné et souhaite que vous ayiez agréable de prendre sur cela ses ordres. Il paroît d'autant plus extraordinaire que Mr. le Prince Ragotsky veuille soutenir ce jeu qu'estant icy incognito, il n'est point censé avoir de caractère pour l'autoriser, que les françois qu'il a à son service sont toujours également sujets du Roy, et par conséquent obligés de se soumettre aux Loix et ordonnances du Royaume, et qu'enfin il convient peu à un Prince de recourir à un tel expédient pour faire subsister ses Domestiques, surtout luy ne demeurant pas à Paris et ne jouant pas. Je vous supplie de vouloir bien me mander ce que le Roy aura jugé à propos de décider, et d'ordonner à cet égard affin que je puisse en donner avis à Mr. d'Argenson et luy prescrire ce qu'il aura à faire pour s'y conformer. Je suis toujours très parfaitement Monsieur votre tres humble et très obéissant serviteur.

Pontchartrain.

à Mr. le Marquis de Torcy.

Mais huit jours plus tard, Pontchartrain n'avait encore reçu aucune réponse. Comme, pendant ce temps, le jeu continuait avec plus de désordre que jamais, il écrivit derechef à Torcy :

à Versailles le 3^e May 1713⁸.

Permettez-moi s'il vous plaist Monsieur de vous faire souvenir qu'il est nécessaire que vous me fassiez l'honneur de me communiquer les derniers ordres que vous devés avoir reçeus du Roy au sujet du jeu qui se tient à l'hôtel du Peron sous le nom de Mr. le Prince de Ragotsky, parce qu'il faut que Mr. Dargenson soit instruit par moi de ces ordres pour s'y conformer et que les condamnations qu'il a prononcées demeurent jusques là en suspens, et que le jeu continue avec le même désordre.

Je suis toujours très parfaitement Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Pontchartrain.

à Mr. le Marquis de Torcy.

Cette seconde lettre n'obtint pas plus de réponse que la première... Le dossier même où nous avons recueilli les lettres reproduites ci-dessus ne contient aucun autre document relatif à cette affaire : le scandale avait été étouffé.

(8) Aff. Etr. Ibid. Fol. 69.

*
**

Mieux encore, le Roi dut accorder à Rákóczi une permission tacite : deux documents en donnent la preuve indiscutable⁹.

Le premier est un placet de la main de Brenner, adressé en 1716 par Rákóczi au Régent Philippe d'Orléans, et contenant entre autres prières :

« Demande que la *permission* exclusive de donner à jouer aux dez soit *continué* à ses gentilhommes qui n'ont aucune autre ressource. »¹⁰.

Le second est une lettre, encore inédite, adressée le 3 juillet 1740, par le Prince Georges Rákóczi, fils de François II, au Cardinal de Fleury :¹¹

« Monseigneur,

« Permettez que je vous expose la situation dans laquelle je
« me trouve par rapport aux anciennes reste hongrois que la
« mort du Prince mon père et celle de mon frère obligent
« d'avoir recour à moi comme à leur dernier esperence.
« J'implore les bontés du roi, je prie votre Eminence de vou-
« loir bien me les procurer par la juste confiance que Sa Ma-
« jesté a en vous pour quelle tolère mon projet de *lever un*
« *jeu dans mon hôtel* étant dans le même cas où *le prince mon*
« *père obtint cet soulagement du feu Roi*. Mon espérance est en
« votre justice etc... »

A cette étonnante tolérance de Louis XIV, si sévère d'ordinaire contre les jeux clandestins, il y eut de sérieuses raisons; nous le verrons plus loin.

*
**

Jusqu'à quelle date précise continua le jeu ? Les liasses du commissaire Bizoton que nous avons dé-

(9) Cf. aussi Journal de voyage de J. C. Nemeitz, conseiller du Prince de Waldeck, publié par Alfred FRANKLIN : La vie de Paris sous la Régence, Plon 1897. Chapitre 16. « De mon temps, on jouait chez l'ambassadeur de Gènes, et aussi à l'hôtel du Prince Ragotzki, dans le faubourg Saint-Germain. Ces personnages étaient autorisés par la Cour à tenir table pour les jeux de hasard. »

(10) Aff. Etr., Ibid. Fol. 226.

(11) Aff. Etr. Fonds Hongrie et Transylvanie, Tome XVIII. Fol. 442.

pouillées avec soin ne contiennent plus, après 1713, aucun document susceptible de nous l'apprendre.

Mais une lettre de Rákóczi au Régent¹², le 27 mars 1716 exprimant :

« ...la nécessité où il se trouve actuellement de vider incessamment la maison appelée l'hôtel de Transylvanie et de loger ailleurs un nombre de personnes qui ont rendu service à la cause commune : ce qu'il a résolu de faire, tant pour la convenance qu'à cause que *le jeu ci-devant établi dans ladite maison lui devient trop à charge...* »

nous permet de fixer au milieu de 1716 la cessation de ce jeu; si, bien entendu, nous admettons comme probable qu'il ne dut pas survivre au départ des Hongrois.

*
**

Voici donc prouvé que Rákóczi, non seulement eut connaissance du jeu, mais encore l'autorisa expressément : la lettre de son propre ministre ne permet sur ce point aucune discussion.

Mais certains écrivains, jugeant comme Pontchartrain qu'il « convient peu à un Prince de recourir à un tel expédient pour faire subsister ses domestiques » lui ont reproché cette permission comme une complicité infâmante... C'est bien mal connaître à la fois la situation personnelle de Rákóczi à cette date, et les mœurs générales de l'époque.

La situation de Rákóczi ? Elle était financièrement déplorable ! Nous croyons qu'aucune étude complète n'a encore été faite de ce point particulier, et nous allons reproduire ci-dessous quelques documents d'une éloquente précision.

En quittant le sol de la Hongrie, le 18 février 1711, François II Rákóczi avait, de ce fait, renoncé à tous ses biens : cent vingt lieues carrées de domaines, comprenant des centaines de villages. Ruiné, il ne devait plus compter désormais que sur la générosité de son allié, le Roi de France. Louis XIV, qui avait déjà payé de grandes sommes pour les besoins de la guerre de Hongrie, accepta de continuer à verser des subsides au

(12) Aff. Etr. Fonds Hongrie et Transylvanie. Tome XVII. Fol. 192.

prince malheureux et aux fidèles qui le suivaient dans son exil.

Mais dans le même temps, le Trésor du royaume, épuisé par cinquante années d'un règne dispendieux, était vide. Déjà, sur les subsides de guerre, des échéances nombreuses n'avaient pas été couvertes. En juin 1711, Rákóczi, alors installé en Pologne, avait encore à recevoir 3 mois de 1708, 11 mois de 1709, 12 mois de 1710 et 10 mois de 1711, soit en tout 3 ans qui, à 50.000 livres par mois, représentaient une créance totale impayée de un million huit cent mille livres ou six cent mille écus espèces !

Un an plus tard, le 20 avril 1712, Rákóczi écrivait de Dantzic à Louis XIV :

« Je manque non seulement de fonds, mais encore de crédit, et ceux qui m'ont accompagné dans mon exil, sont réduits à un état dont la peinture toucherait certainement Votre Majesté de compassion en leur faveur. Ayant quitté à mon exemple leurs Biens et leurs Maisons, etc...

Ne permettez pas, Sire, que je sois plus longtemps dans une situation qui ne me laisse aucun moyen de les aider, et me met dans l'impossibilité de subsister moi-même. *Je ne demande à cet effet que le paiement exact des sommes que vous avez eu la bonté de me destiner*¹³ ».

Puis quand, fin 1712, Rákóczi avait décidé de se rendre en France, le Baron de Besenval, ambassadeur de Louis XIV, lui avait promis de la part du Roi, vingt mille livres par mois. Vaines promesses... Quand, au début de 1713, le Prince, arrivé à Paris, demanda le paiement de sa pension, on lui proposa six mille livres par mois, plus la constitution d'un capital de six cent mille livres en rentes sur l'Hôtel de Ville. Assez habilement, l'abbé Brenner, simulant la candeur, écrivit à M. de Ligny¹⁴ pour lui demander si ces sommes venaient s'ajouter aux vingt mille livres promises...

« Ayant rendu compte de ce que V. E. me fit l'honneur de

(13) Aff. Etr. Fonds Hongrie et Transylvanie. Tome XVI.

(14) M. de Ligny était « Conseiller du Roy en ses Conseils, Premier commis de Monsieur le Marquis de Torcy, Ministre et Secrétaire d'Etat. »

me dire, j'ay trouvé M. le Prince de Transylvanie pénétré de reconnoissance de la grâce que le Roy luy a fait de résoudre les m/600 L. sur l'hôtel de ville et les 6.000 L. par mois; mais je n'ay pas pu luy donner l'éclaircissement qu'il m'a demandé, à sçavoir si cette déclaration ne portoit aucun préjudice à celle que Sa Majesté luy fit faire l'an passé à Dantzic de luy donner m/20 L. par mois pour sa subsistance : de sorte que la manière dont je hésitois à luy répondre a donné occasion à S. A. S. de me dire qu'elle ne pouvoit aucunement se persuader que le Roy, dont elle auroit plutôt espéré quelque augmentation de grace, eust ordonné que ses subsides fussent diminués, et réduits à une somme qui non seulement ne suffiroit pas pour secourir la Princesse son Epouse et plusieurs hongrois qui se trouvent en Pologne aussy fidèles que misérables, mais ne luy donneroit même pas le moyen de subsister avec ceux qu'il a icy auprès de sa personne, étant par là réduit à une condition inférieure à celle d'un simple particulier qui n'auroit que le soin de sa propre personne, au lieu que S. A. S. se trouveroit en même temps dans l'impossibilité de congédier et d'abandonner des personnes de mérites qu'elle a auprès d'elle et dans celle de les faire subsister des grâces du Roy; puisqu'ayant compté sur ces subsides à raison de m/20 dont ce Prince avoit été assuré par Mr. de Pösenval, il a pris ses mesures là dessus tant par rapport à la Princesse son Epouse qu'au nombre des personnes qu'il a conservé auprès de sa personne.

Tout cecy me paroissant digne de considération, je supplie V. E. d'en informer le Roy et de m'instruire des résolutions de Sa Majesté, à la prochaine audience. Elle me feroit une grace particulière si elle vouloit m'envoyer la lettre de recommandation que Mr. d'Absak attend pour partir...¹⁵.

Le lendemain, 31 mars, Rákóczi écrivait à Besenval devenu son correspondant et son ami¹⁶.

« ...J'estois consolé ces jours passés parce que le ministre m'a fait dire que le Roy songeoit à fixer un fonds pour mes subsides et qu'il souhaitoit de sçavoir ce que je désirois. J'ai redit là dessus le dernilr passage du compliment¹⁷ que j'ai

(15) Lettre écrite de Passy, le 30 mars 1713. Aff. Etr. Fonds Hongrie et Transylvanie. Tome XVII. Fol. 39.

(16) Aff. Etr. Ibid. Fol. 41.

(17) Aff. Etr. Ibid. Fol. 68.

Discours tenu au Roy en avril 1713.

« Je crois, Sire, d'avoir terminé tous mes malheurs lorsque je me vois auprès de Votre Majesté. Vos vertus royales vous ont acquis, Sire, l'admiration et la vénération de toute la terre; les bienfaits

fait au Roy mais je fus bien surpris hier que l'on mettoit pour moy un fonds de 2.000 escus sur la maison de ville et outre cela on me donneroit encore du Trésor Royal 2.000 escus par mois. Comme ce compte est bien éloigné de la déclaration que vous me fites il y a deux ans, et depuis l'on me doit encore 8 mois à raison de m/20, et tout à fait insuffisant à fournir à toutes mes dépenses, je crois que je serai obligé d'en parler moi-mesme au Roy. » Et il ajoute, désabusé : « Jugez à cette heure si mes prévisions n'estoient pas justes. »

Un mémoire nous apprend que le contrat de rentes sur l'Hôtel de Ville fut établi le 4 avril 1713¹⁸ :

« Le Roy ayant décidé qu'il seroit fait un contract de rentes sur l'hôtel de ville de Paris de la somme de 600.000 L. au nom du Pce. Ragotzy, et que pour cet effet on consommeroît jusqu'à la concurrence de cette somme des ordonnances expédiées pour les subsides de ce Prince. Pour faire cette somme de 600.000 L. M. de Torcy remet à M. Desmaretz : 39 assignations sur la finance qui doit provenir des comptes des traittans et autres commis au recouvrement des affaires ordinaires suivant l'arrest du Conseil du 26 mars 1709; lesquelles assignations montent ensemble à 159.000 L. » On y joignait, pour compléter la somme, seize ordonnances au porteur échelonnées de février à novembre 1709.

Quant aux six mille livres sur le Trésor Royal, Rákó-

et les bontés que Votre Majesté a toujours eues pour mes ancêtres et pour moy, ont produit cette reconnoissance qui m'a attaché à vos intérêts par des liens indissolubles. Je paroïs donc devant Votre Majesté plein de zèle et de confiance; et quoy que par le cours de la guerre que j'ay commencée pour la liberté de ma patrie opprimée, et continuée sous les auspices de Votre Majesté, je ne vous ay pas rendu, Sire, autant de services que j'aurois souhaité, je n'ay été que trop récompensé par les assurances qu'il a plu à Votre Majesté de me donner par ses lettres, qu'elle n'abandonnera pas mes intérêts ni ma personne. Votre Majesté a continué ses générosités envers moy, depuis même que la force des armes m'a obligé de quitter mes Etats, aussi gracieusement que j'ay lieu d'attendre tout de sa magnanimité, dont tant de Princes et Rois même ont goûté la douceur.

Disposez de mon sort. Sire, je me remets entre les mains de Votre Majesté aussy bien que celuy de mes Etats, et de ceux qui ont suivi ma fortune. Vous connaissez la justice de ma cause; Votre Majesté voit la grandeur de notre malheur, et enfin vous savez ce qui est digne de vous : pour moy je ne pourrai jamais être ni plus heureux ni plus content que lorsque je seray redevable de tout à Votre Majesté, entre les bras de laquelle je me jette et m'abandonne entièrement. »

(16) Aff. Etr. Ibid. Fol. 43.

(18) Aff. Etr. Ibid. Fol. 43.

czy allait encore attendre trois mois leur ordonnance-ment.

A Besenval qui, sans doute, l'informait que les gentilshommes restés en Pologne, sans argent, s'agitaient, il écrivait le 10 avril :

« La manière dont vous me parlez de mettre la paix dans ma maison seroit bonne si je pouvois fixer; mais puisqu'au lieu d'augmenter on m'a retranché ces jours passés la moitié et plus de ce qu'on m'avoit promis par vostre canal, il m'est impossible de venir là... » ¹⁹.

Le 27 avril, — le jour même que Pontchartrain mandait à Torcy les résolutions de Rákóczi touchant le jeu —, le Prince écrivait à Louis XIV cette lettre émouvante et digne ²⁰ :

« Sire,

« Votre Majesté verroit cette lettre couverte des larmes que la triste situation de mes affaires me feroit verser, si les principes de la Religion et les divers évènements de ma vie ne m'avoient appris à adorer la Divine Providence dont les voyes sont impénétrables...

Plust à Dieu, Sire, que je fusse en état de suivre mon attachement inviolable aux intérêts de Votre Majesté sans luy estre aucunement à charge, mais je suis persuadé qu'elle ne trouvera pas mauvais que je la supplie très-humblement et très-instamment de faire agir efficacement à la paix générale en faveur des pauvres exilés pour lesquels ma conscience m'oblige de m'intéresser, et de me continuer en même temps sur des fonds assurés les subsides que M. Bosenval son Envoyé Extraordinaire m'a promis de sa part, car leur indigence et la mienne étant un puissant motif à la pitié de Votre Majesté, j'ay lieu de croire qu'elle voudra bien m'honorer d'une subsistance stable et assurée qui puisse me garantir d'une honteuse indigence et de la risée de mes ennemis, et me mettre en estat de secourir ceux qui ont été constamment attachés à la cause.

.....
Mon intention, Sire, n'est pas de me plaindre dans cette lettre, que je prends la liberté d'écrire à Votre Majesté. Si je n'ay pas réussi dans plusieurs de mes très-humbles instances, j'en accuse le temps et la situation des affaires. Je suis pénétré de reconnaissance des grâces que Votre Majesté m'a faites mais les

(19) Aff. Etr. Ibid. Fol. 46.

(20) Aff. Etr. Ibid. Fol. 61.

difficultés insurmontables que je trouve dans le dernier projet qu'on a fait touchant ma subsistance sans faire mention de mes arrérages, les mesures que j'ay prises sur la promesse qui me fut faite à Dantsik à l'égard des subsides réduits à m/20 par mois depuis la cessation de la guerre de Hongrie, et la sureté que mon état présent m'oblige à désirer, me font prendre la liberté de Lui demander la grâce qui me puisse garantir d'un changement encore plus funeste et d'une situation tout à fait déplorable... »

Non content de ne pas lui verser la pension promise, on contesta même à Rákóczi que la promesse lui en eût été faite ! Le Prince écrivit alors, à Besenval pour lui demander une attestation écrite des assurances qu'il lui avait données :

« Ecrivez moy, je vous en prie, une lettre en marquant le temps que vous aviez reçu les ordres de m'assurer du paiement de m/20 par mois si vous ne trouvez pas à propos de m'envoyer un extrait de vostre ordre; c'est une affaire de conséquence pour moy puisqu'on prétend que c'était pour la continuation de la guerre qu'on me les avoit promis, et on veut les réduire à m/6. ...J'ai esté obligé d'crire une lettre au Roy et de la faire présenter dans une audience particulière par mon Ministre... » ²¹.

Le 25 mai, il écrivait encore :

« Je vous ai mandé, il me semble, dans ma précédente, que j'ai fait présenter une lettre, la plus touchante et la plus énergique que j'ai su, où j'ai déduit le passé, représenté le présent, et j'ai prié pour l'avenir; on l'a trouvée bien écrite et fort sans choquer, mais la réponse estoit positive que l'on ne m'a jamais promis ce que l'on a fait par vostre canal, qu'en espérance de recommencemens de la guerre, et n'ayant plus les mesmes envies, on croit que je m'en dois contenter de la dernière déclaration. ces changemens m'ayant fait insister sur la sûreté de ces nouvelles promesses on a répondu que le compliment n'estoit pas beau à faire au Roy et que je me dois contenter de la parole ».

Et Rákóczi terminait par cette phrase de résignation :

« On m'avoit accoutumé en mon enfance mesme de baiser les verges dont on me fouettoit; je me suis rappelé cette maxime et ce n'est que de Dieu que j'espère un heureux avenir... » ²².

(21) Aff. Etr. Ibid. Fol. 65. 5 mai 1713.

(22) Aff. Etr. Ibid. Fol. 70.

Démarches et placets restèrent sans effet : la pension qui fut accordée par brevet du 22 juin 1713 s'en tint au chiffre de six mille livres par mois, et pour solde de tout compte antérieur.

« Aujourd'hui, le Roy estant à Versailles, ayant égard au zèle et à l'attachement que le Prince François Ragotzy prince de Transylvanie, et ses ancêtres ont fait paraître en toutes occasions pour le bien du service de Sa Majesté, Elle a bien voulu accorder annuellement à ce Prince la somme de *Soixante et douze mille livres*, pour ayder à sa subsistance, laquelle luy sera payée à raison de 6.000 L. le 1^{er} de chaque mois à commencer du 1^{er} janvier de cette présente année, par ordonnances au porteur etc... » ²³.

Frustré de ses arrérages impayés ²⁴, en déficit de plus des deux tiers de la somme qui lui était nécessaire : telle était la situation de Rákóczi en ce premier semestre de 1713.

Si lui-même, au témoignage de Saint-Simon, « était sans faste et savait se passer de tout », sa maison était « fort grosse » et coûteuse. En dehors même de sa suite, ceux qui avaient combattu à ses côtés, restés en Pologne ou réfugiés en France, ne cessaient de demander des secours. Le dossier « Hongrie », aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères, est plein de ces suppliques. C'est le baron de Rattky, colonel d'un régiment de husards, qui réclame sa pension de 4.620 livres... C'est le baron de Vettes qui demande aide pour apaiser les poursuites et les menaces de ses créanciers... C'est Lemaire qui sollicite dans son placet le paiement de 400 ducats, 950 écus, 1000 florins d'Allemagne...

« Hier, je fus voir le Prince Rákóczi à Chaillot », écrit Lemaire le 24 février 1713,

« il me donno 1.000 livres, et me promit que de mois en mois il me feroit toucher jusqu'à entière satisfaction ».

« En secret », nous dit Saint-Simon,
« il donnoit beaucoup aux pauvres. »

(23) Aff. Etr. Ibid. Fol. 89.

(24) Exactement 1.099.333 livres, 6 sols, 8 deniers.

Les marchands eux-mêmes rôdaient autour du seigneur étranger, ami du Roi, et, par ses gens, s'introduisaient auprès de lui. Tel jour, c'est une marchande à la toilette que Péan amène au Prince, et celui-ci lui achète pour *neuf cent livres* de dentelles, garnitures en réseau d'Angleterre et de Malines²⁵, peut-être pas indispensables, il faut l'avouer...

Comment les six mille livres mensuelles eussent-elles suffi à tant de charges ?

Rákóczi essaya bien de trouver ailleurs d'autres subsides; en septembre, il envoya en mission à Madrid un de ses gentilshommes, le Comte d'Abzac, le même que d'Argenson avait inculpé dans l'affaire du jeu. Appuyé par plusieurs lettres de Madame de Maintenon à la Princesse des Ursins, d'Abzac revint avec, en poche, des lettres de Phillippe V et de la Reine, et surtout un brevet de pension de 10.000 écus²⁶. Furent-ils payés régulièrement ? Je l'ignore...

A Versailles, de son côté, Rákóczi ne cessait de demander une augmentation de sa pension. De fait, le 20 juin 1714, le Roi remplaça l'ancien brevet de 72.000 livres par un nouveau de 100.000, payables à raison de 25.000 par quartier²⁷. Mais alors que les 6.000 livres mensuelles avaient été régulièrement payées pendant toute l'année 1713, la nouvelle pension ne fut servie que pendant les trois premiers quartiers de 1714. A la fin de juin 1715, Rákóczi n'avait pas encore touché un sol des trois dernières échéances, soit 75.000 livres !

L'amélioration tant espérée se traduisait en catastrophe.

Une fois de plus, il adressa un mémoire au Roi²⁸ :

« Le délai du payment de cette somme l'a obligé à contracter des dettes pour pouvoir subsister, et à payer un gros intérêt pour les sommes qu'il a empruntées, ce qui nnn seulement en a fort dérangé les affaires, mais l'a mis même dans un état à ne pouvoir plus subsister faute de crédit si par un prompt payment il ne satisfait les créanciers les plus pressés ».

(25) Arch. Nat. Ibid.

(26) Recueil Bossange, Tome 2.

(27) Aff. Etr. Ibid.

(28) Aff. Etr. Ibid. Fol. 169.

Quand, en 1717, Rákóczi quittera la France, des milliers de livres lui seront encore dues...

Quoi d'étonnant que dans une pareille extrémité le Prince ait laissé recourir à des expédients, la suite qu'il ne pouvait plus nourrir ?

*
**

Et cependant, si désespérée que fût sa situation, sans doute n'eut-il jamais autorisé le jeu, si, au même moment, la France entière ne lui eût offert, du haut en bas, l'image d'un immense tripot.

Depuis que l'Italien Mazarin, lui-même joueur plus que suspect, avait introduit le jeu à la Cour de France, en 1648, la redoutable contagion avait envahi le pays tout entier.

Longtemps, le jeu resta limité à la Cour : on eut le Jeu du Roi, le Jeu de la Reine...

« La Reine », écrit la Palatine, « aimait extraordinairement le jeu ». « On a joué un très gros jeu au hocca à Saint-Cloud », lit-on ailleurs²⁹. « Mme de Montespan y a fait une perte considérable, dit-on, de plus de 50.000 écus. Le Roi l'a trouvée très mauvais, et s'en est fort fâché contre elle... »

A la faveur de ces jeux, s'infiltraient parmi les Princes des éléments douteux, ce que Regnard, dans son « *Joueur* », appelait

Un marquis de hasard fait par le lansquenet,
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Était valet, de chambre avant d'être marquis.

« Voici ce que j'ai vu un jour à Versailles, dans l'appartement de Madame la Duchesse de Berry »,

notera plus tard dans son journal de voyage J. C. Neimetz, conseiller du Prince de Waldeck³⁰ :

« Tandis que tous les princes et princesses de sang royal, ainsi que d'autres illustres courtisans, tous assis à une grande table ronde, jouaient à l'hombre devant un lit de parade sur lequel la duchesse était couchée, j'ai vu des gens de médiocre

(29) Lettres Historiques et anecdotiques, 4 mai 1682. Bibliothèque Nationale. Mss. F° 10.625.

(30) Loc. Cit.

condition, debout derrière tous ces nobles personnages, jeter à leur tour des louis d'or sur la table. Mais combien d'exemples n'a-t-on pas de gens qui, en dépit de leur basse extraction, se sont introduits par le jeu auprès des princes et des grands seigneurs, et ont ainsi fait leur fortune ! ».

Telle promiscuité n'allait pas sans périls : on trichait souvent à la Cour. Il est vrai que maint grand seigneur ne dédaignait pas d'aider parfois un peu la chance : « Il en coûtait plus cher d'être soupçonné de jansénisme que d'être convaincu de filer la carte ou de piper le dé »³¹. Et certains Princes du sang eux-mêmes...

« Le Duc de Bourgogne »,

note Saint-Simon,

« aimait le jeu où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême »...

Ces dérèglements princiers allèrent si loin, que plus tard, un édit de 1723 sera obligé de dire en toutes lettres : « Défense à toute personne de quelque qualité, dignité et condition qu'elle soit de tenir aucune académie ou assemblée de jeu, dans quelques hôtels ou *maisons royales* que ce puisse être... »

Tel maître, tel valet : de la Cour, le jeu passa à la Ville. Chez les grands d'abord ; on joua chez le Duc d'Orléans, la Comtesse de Poitiers, la Maréchale d'Estrades, le Duc de Ventadour.

« Ici, en France » écrit la Palatine, « aussitôt qu'on est réuni, on ne fait que jouer au lansquenet ; les jeunes gens ne veulent plus danser... On joue ici des sommes effrayantes, et les joueurs sont comme des insensés. L'un hurle, l'autre frappe si fort la table de son poing que toute la salle en retentit ; le troisième blasphème d'une façon qui fait dresser les cheveux : tous paraissent hors d'eux-mêmes et son effrayants à voir. »

Aimable tableau !

D'aucuns même en vécurent :

« Le Prince d'Harcourt, grand escroc avec effronterie, se

(31) M. DE LESCURE. Préface à l'édition de *Manon Lescaut*, par QUANTIN, p. 26.

fixa à Lyon avec un jeu pour soutenir sa dépense et vivre aux dépens des dupes, des sots et des fils de gros marchands qu'il attirait dans ces filets. Quant à la princesse sa femme »,

ajoute Saint-Simon,

« sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable... ».

Tout simplement.

« Vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres »,
clame Bossuet ³².

Primi Visconti estime qu'« il y a à Paris plus de *vingt mille gentilshommes* qui n'ont pas un sou et qui subsistent pourtant par le jeu et les femmes... ».

Car, de simple passe-temps, le jeu était devenu une industrie ³³ : passé de la Cour aux grands, il tombait maintenant dans la canaille.

Les « Académies » étaient nées, où des particuliers donnaient à jouer moyennant un prélèvement sur les enjeux; des pots à feu accrochés aux portes signalaient le lieu aux passants; parfois même des lampions éclairaient toute la facade du logis. On distribuait par la ville et dans les cafés nombre de billets d'invitation. De multiples précautions protégeaient les salons contre les descentes inopinées de police : gens postés en différents endroits avec des sifflets, sonnettes d'alarme...

Les neuf dixième de ces académies étaient d'affreux coupe-gorges; des faux et cartes préparées attendaient l'imprudent qui s'y aventurerait. Regnard écrivait

Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage,
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

Contre pareil désordre, le Roi multipliait les édits. « Sa Majesté » écrit Pontchartrain à la Reynie, « veut, plus que jamais, empêcher les jeux publics, et il n'y aura *aucune personne* ni lieux qui en soient exceptés ».

(32) Sermon sur la possibilité d'accomplir les commandements, 1660.

(33) « Un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire. »

(Regnard, Le Joueur).

Belle résolution. Mais dans le même temps que d'une main Louis XIV agite ses foudres, de l'autre il en protège certains privilégiés... « *Il faut commencer par ceux qui méritent le moins de considération* » ose écrire Pontchartrain à d'Argenson, et plus loin : « *Le Roi veut bien tolérer, en quelque manière, le jeu de Mme de Finarcon, par rapport à Mme la Duchesse d'Albe, comme celui des femmes de qualité...* » Quelle condamnation d'un régime que de telles lignes !

De leur côté, nous dit Nemeitz, les ambassadeurs et princes étrangers avaient permission de jouer ³⁴. Si Rákóczi aura maille à partir avec la police pour le jeu de Transylvanie, c'est « qu'estant icy *incognito*, il n'est point censé avoir de caractère pour l'autoriser ».

Tandis qu'on ménage les gens de « qualité », on s'acharne sur le menu fretin. Selon la pittoresque expression de d'Argenson lui-même, « *on grêle sur le persil...* ». Mais le spectacle de scandaleuses impunités encourage les délinquants, rend vains les efforts de la police.

*
**

Telle est donc la situation en ces dernières années du règne de Louis XIV : le Roi joue, la noblesse joue, le peuple joue. Moutt en vivent. Et la Régence, agioteuse et frivole, ne fera qu'accroître cette fureur.

Comment, dès lors, Rákóczi eût-il pu concevoir, lui le soldat habitué à la rude vie des camps, où les cartes sont le seul passe-temps entre deux batailles, que ce qu'il voyait pratiquer à la Cour et à la Ville fût chose si défendue ?

Voilà pourquoi, quand d'Argenson, Pontchartrain, Torcy, le menacent des foudres royales, il répond tout uniment qu'il entend « soutenir » le jeu de ses officiers.

D'ailleurs, disons-le aussi à sa décharge, le jeu qu'il entend permettre, c'est un jeu « *sans désordre ni scan-*

(34) Tolérance et non privilège, si l'on s'en rapporte à une lettre du Comte de Pontchartrain à d'Argenson, le 12 mai 1706. « Le Roy a fait parler aux ministres étrangers, chez lesquels on joue à la bassette et au pharaon et ils ont promis de s'en abstenir. »

dale ». Il tenait sa maison, nous dit Saint-Simon, « pour les mœurs, la dépense et l'exactitude du paiement, *dans la dernière règle* ». « Sa maison étoit *très-réglée* » dit-il encore. Et si le jeu de Transylvanie devint le tripot à voleurs que nous savons, c'est que parmi ses officiers, un peu coureurs d'aventures, il y eut sans doute quelques éléments troubles. L'abbé Brenner lui-même, prodigue en protestations de loyalisme et d'honnêteté, finira ses jours à la Bastille pour avoir volé son maître...

*
**

Le jeu, — nous espérons que cette étude l'aura *définitivement* prouvé, — ne fut donc toléré par Rákóczi que comme un moyen désespéré de faire vivre les gens dont il avait la charge : il ne l'eût, certes, jamais permis s'il eût été payé des sommes qui lui étaient dues. Et n'oublions pas que ce moyen, qui nous étonne aujourd'hui par son immoralité, les plus grands du royaume ne se faisaient pas scrupule, alors, d'y avoir recours.

Le Roi lui-même le comprit bien, le Roi, mauvais payeur et joueur, qui faisait le premier ce qu'il prétendait défendre aux autres : non seulement il fit cesser les poursuites contre le jeu de Transylvanie, mais il donna autorisation tacite à Rákóczi, dont il savait l'absolue probité personnelle.

Que Rákóczi, honnête homme, droit et pieux, n'ait tiré aucun profit du jeu de ses officiers, nous ne ferons pas à sa mémoire l'injure d'en discuter un seul instant : si l'on en croit une de ses lettres au Régent, en 1716, ce jeu finit même par lui être à charge.

Seul, peut-être, de son temps, il ne jouait pas, et sa retraite solitaire aux Camaldules, dans la prière et l'humilité, fut presque celle d'un saint.

*
**

Les Hongrois peuvent vénérer en François II Rákóczi leur héros national : il a les mains nettes !

ÉMILE PILLIAS.

“ LA TRAGÉDIE DE L'HOMME ”

SUR LES SCÈNES

HONGROISES ET ÉTRANGERES

1° LA PREMIERE ADAPTATION SCENIQUE EN 1883

En écrivant son grand poème dramatique, tout pénétré d'idéal et de philosophie, Madách n'avait probablement jamais pensé à le faire représenter sur la scène. Mais la question ne tarda pas à se poser et, après plusieurs essais infructueux, Ede Paulay, l'illustre directeur du Théâtre National de Budapest, entreprit la lourde tâche de monter la *Tragédie* sur la scène la plus importante de la Hongrie. Naturellement il rencontra toute une série d'obstacles, provenant de l'œuvre même, qui n'avait pas été conçue comme une œuvre scénique, mais il finit par triompher du scepticisme de ses contemporains. Il fit composer la musique d'accompagnement par Jules Erkel, le célèbre compositeur hongrois, et il se chargea lui-même de l'adaptation en supprimant quelques scènes et quelques passages inadaptables. Sous cette forme, la *Tragédie* fut réduite à quelque 2.500 vers, ce qui ne dépassait guère l'étendue d'*Othello* ou de *Hamlet*.

La première représentation eut lieu le 21 septembre 1883, près de vingt-cinq ans après la création de l'œuvre. Elle réunit les plus célèbres acteurs hongrois de l'époque et obtint un succès retentissant auprès d'un public d'élite. Après l'ouverture, par l'orchestre, les deux rideaux, — le deuxième représentant un paysage marin, couvert de nuages, — se levèrent et le ciel lumineux apparut avec des anges disposés en forme d'amphithéâtre, et avec Lucifer, vêtu de noir. Les deux

premières scènes, qui se passaient au Paradis et à côté du Paradis, constituaient une sorte de prélude. Le premier acte comprenait les épisodes d'Égypte et d'Athènes; le deuxième acte, les scènes romaine et byzantine; le troisième, les tableaux de Prague, avec Kepler, et de la Révolution française. C'est aux quatrième et cinquième actes qu'apparaissent les scènes les plus difficiles à faire accepter sur un théâtre. On fut obligé de modifier sensiblement l'acte de Londres; et au cinquième acte, la scène du vide, au delà de la Terre, fut complètement supprimée. Malgré les longues tirades remplaçant les scènes supprimées, l'attention du public ne se fatigua pas pendant les scènes du phalanstère et de la région polaire couverte de neige et, à la fin de la représentation, qui avait duré quatre heures, les applaudissements furent très vifs.

A partir de ce moment, la *Tragédie* réapparut fréquemment sur la scène au cours des années qui suivirent. Ce succès suffit à démontrer que la mise en scène de Paulay, sans être tout à fait parfaite, pouvait être acceptée par le public. Et c'est cette adaptation qui continua de servir de modèle pendant quarante ans sur les scènes hongroises.

2° LES PREMIERES REPRESENTATIONS A L'ETRANGER : HAMBOURG, VIENNE, PRAGUE, BERLIN

Ces succès ne tardèrent pas à éveiller l'intérêt de l'étranger.

D'abord ce fut le *Théâtre du Duché de Meiningen* qui forma le projet de représenter la *Tragédie*. Mais, comme ce théâtre était le plus fidèle représentant de l'école du réalisme historique, ce projet échoua devant la difficulté de mettre sur la scène ce rêve magnifique, plein de symboles.

Ce fut donc sur la scène du *Théâtre Municipal de Hambourg*, en 1892, que la *Tragédie* fut représentée pour la première fois en langue étrangère, dans la traduction de Louis Dóczy. Un mécène hongrois, le comte Nicolas Esterházy, se chargea des décors, tandis que la mise en scène était confiée à Robert Buchholz.

Le public et la presse réservèrent également un accueil très chaleureux à la pièce, et après la scène de la Révolution française, l'émotion devint presque orageuse.

Dans la même année, la troupe du Théâtre de Hambourg fit une tournée à Vienne, à l'occasion de l'Exposition universelle de Théâtre. Associés avec le *Karltheater de Vienne*, les Hambourgeois représentèrent l'œuvre de Madách, en allemand, au *Théâtre de l'Exposition* qui avait été construit dans le Prater. Ils remportèrent un tel succès que la *Tragédie* resta au programme pendant seize jours sans discontinuer. A côté de Buchholz, le metteur en scène hambourgeois, Pollini et Jaunier, les directeurs des deux théâtres indiqués, s'étaient occupés de la nouvelle mise en scène. De nouveaux décors furent construits aux frais du comte Esterházy, d'après les illustrations de Michel Zichy, le célèbre peintre hongrois. La troupe des artistes hambourgeois fut complétée par des artistes viennois. Malgré d'importantes mutilations, la représentation remporta un grand succès. Ce fut surtout la splendeur des décors et de la mise en scène, qui enchantait le public. La première scène, où les anges chantaient les louanges de Dieu, parmi les nuages qui passaient; les décors du Paradis; les pyramides et les sphynx égyptiens qui s'écroulaient tout d'un coup à la fin de la scène; les tableaux de rêve qui se perdaient l'un après l'autre dans les ténèbres; l'apparition de la croix lumineuse et des hordes germaniques qui descendaient des montagnes à la fin de la scène romaine; l'émotion suscitée par la scène révolutionnaire; le phalanstère gigantesque avec ses machines et ses voûtes en fer : toutes ces richesses techniques et artistiques impressionnèrent beaucoup le public. Malheureusement, cette somptuosité extérieure, qui contribua d'ailleurs au succès, faussait un peu le sens philosophique de la pièce, et elle la rapprochait de la revue historique.

En tous cas, le succès était indiscutable, de sorte que la représentation en langue hongroise, donnée par la troupe du *Théâtre National de Budapest*, qui avait été également invitée à l'Exposition Théâtrale de Vienne,

fut accueillie avec la même chaleur par la presse viennoise. Deux ans après, en 1894, la *Tragédie de l'Homme* en était à sa centième représentation au Théâtre National de Budapest. Mais, après la mort de Paulay, la même année, les principes qu'il avait mis en œuvre tombaient peu à peu dans l'oubli, et, en 1897, la pièce fut représentée avec une nouvelle mise en scène. Malgré les grandes dépenses engagées, cette reprise n'apporta guère de satisfaction au nouveau directeur du théâtre.

Les succès viennois attiraient de plus en plus l'attention d'autres théâtres sur le chef-d'œuvre de Madách. Schubert, le directeur du *Théâtre National de Prague*, qui avait assisté aux représentations viennoises, acquit le droit de représenter la pièce. Il fit transporter les décors de Vienne à Prague, où la première représentation de la *Tragédie* eut lieu la même année, d'après la traduction tchèque de Brábek, professeur de littérature hongroise à l'Université de Prague, et de Vrchlický, le célèbre poète tchèque. La *Tragédie* fut représentée trente-et-une fois en trois mois, mais elle fut interdite par la police, à cause des manifestations du public à la suite de la « scène révolutionnaire ». Cependant, douze ans après, elle réapparaissait avec beaucoup de succès sur la scène de Prague.

En 1893, Oskar Blumenthal, directeur du *Lessing-Theater*, fit représenter la *Tragédie* à Berlin, avec plusieurs coupures. Les scènes athénienne et byzantine, la seconde scène de Prague et le tableau de Londres manquaient en effet dans son adaptation, et la représentation elle-même laissa beaucoup à désirer. En outre, la traduction allemande par Dóczy, conçue trop sensiblement dans les termes de Goethe, égara un peu les critiques allemands qui se mirent à protester contre la comparaison faite entre la *Tragédie de l'Homme* et le *Faust* de Goethe. Ainsi atteinte et mutilée, la pièce ne put obtenir le succès durable qu'elle avait mérité. Le public berlinois entrevit l'incompatibilité entre la profondeur de la poésie philosophique et la somptuosité extérieure à grand spectacle, dans laquelle le *Lessing-Theater* l'avait représentée, et la tentative échoua.

2° NOUVELLES MISES EN SCÈNE HONGROISES, REPRESENTATIONS A AGRAM-ZAGREB ET A BRATISLAVA-POZSONY

En Hongrie, la *Tragédie* continuait de remporter les plus vifs succès. Une nouvelle adaptation eut lieu au *Théâtre National de Budapest*, en 1905, sous la direction d'Emeric Tóth. En 1908, ce fut le *Théâtre Populaire de Budapest* qui inscrivit dans son répertoire la *Tragédie*, ayant confié la scène à M. Alexandre Hevesi, qui devint plus tard le Directeur du Théâtre National. On essaya de faire valoir en quelque sorte, pour la première fois, l'unité de la construction de l'œuvre : les trois premiers tableaux furent considérés comme une sorte de prélude, tandis que les scènes de rêve succédaient aux époques historiques. Le premier acte contenait les trois tableaux de l'antiquité, — les scènes égyptienne, grecque et romaine —; le deuxième acte embrassait le Moyen Age et l'Age Moderne, — c'est-à-dire les tableaux de l'Empire byzantin, de Prague et de la Révolution, — et enfin, le troisième acte représentait le présent et l'avenir, dans les scènes de Londres, du phalanstère et de la zone glaciaire, auxquelles s'ajoutait, comme une sorte d'épilogue, la scène finale près du Paradis. Cette nouvelle mise en scène de Hevesi devait être d'une grande importance pour la future carrière de la *Tragédie* sur les scènes hongroises.

Avant la guerre encore, en 1914, la *Tragédie* fut représentée à Agram-Zagreb en langue croate au *Théâtre National*, et eut un remarquable succès.

Après une époque de décadence dans les représentations de la pièce, causée par la guerre et par les troubles qui suivirent en Hongrie, la *Tragédie* reprit sa fortune de plus en plus glorieuse. Le centenaire de la naissance de Madách, en 1923, fournit à M. Hevesi, alors à la tête du Théâtre National de Budapest, l'occasion de la mettre à la scène, dans une nouvelle conception symbolique. Le but essentiel consistait pour lui à mettre en valeur le caractère de vision; la voûte de feuillage symbolique du Paradis resta sur la scène, même pendant les tableaux de rêve, de sorte qu'elle servit comme d'un cadre destiné à faire sen-

tir l'unité profonde des tableaux qui se succédaient. Le rôle des grandes masses prit également une importance plus accentuée. En tous cas, cette mise au point révéla une conception homogène du metteur en scène et ne manqua pas d'avantages.

En 1926, après les soixante représentations qui eurent lieu suivant cette conception, Hevesi réalisa une troisième mise en scène tout à fait nouvelle. Cette fois, il fit passer la *Tragédie* pour un mystère dramatique et fit construire une scène monumentale et immuable sur laquelle variaient les différents décors créés par l'excellent artiste décorateur Gustave Oláh. Ce fut avec cette mise en scène que la *Tragédie de l'Homme* atteignit sa cinq-centième représentation au *Théâtre National de Budapest*, en décembre 1933, d'après l'adaptation de Géza Voinovich, directeur actuel et auteur d'un ouvrage sur la vie et l'œuvre de Madách, et avec la mise en scène d'Árpád Horváth.

En 1926, la *Tragédie* fut montée également au *Théâtre Municipal de Budapest*, sous la direction de Ládislav Bánóczy, avec les décors impressionnistes de Benoît Baja qui tendaient à élever la *Tragédie* au-dessus de la réalité. En 1933, un intéressant projet se réalisa à Szeged (Hongrie) : la *Tragédie* fut jouée en plein air devant la cathédrale qui formait le plus magnifique arrière-plan, avec la mise en scène de François Hont et les décors originaux de Georges Buday. Les possibilités de la mise en scène de cette œuvre magistrale restent inépuisables et toute une série de projets nouveaux attendent leur réalisation.

Dans ces dernières années, l'intérêt reprit à l'étranger en faveur de la *Tragédie*. En 1926 le *Théâtre National Slovaque de Bratislava-Pozsony* lui a préparé une mise en scène intéressante, sous la direction de Jirikovsky, avec traduction par le poète Országh Hviezdoslav et accompagnement de musique d'Ákos Buttykay, compositeur hongrois. C'est la lutte du bien et du mal que Jirikovsky a voulu mettre en relief dans le drame de Madách; et pour donner toute leur valeur aux deux symboles de la pièce, les arbres de la science et de la vie éternelle restent sur la scène d'un bout à

l'autre. Cet essai remporte un beau succès. A cette occasion les journaux de Bratislava firent allusion à l'opinion de Claude Farrère, d'après laquelle la *Tragédie* était considérée, à certains points de vue, comme supérieure au *Faust* de Goethe.

4° LA « TRAGÉDIE » DEVANT LE MICROPHONE; PROJETS DE REPRESENTATIONS NON REALISES

La *Tragédie* ne manqua pas de faire la conquête de la T. S. F. Elle fut radiodiffusée pour la première fois en 1929 par le poste radiophonique de *Budapest*, sous la direction artistique d'Árpád Odry, le célèbre acteur du Théâtre National. Cette première diffusion fut suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles il faut citer la représentation partielle en anglais, d'après la traduction de Henry Meltzer. En 1930, le poste de *Vienne* offrit la première représentation radiophonique à l'étranger dans l'excellente adaptation du Prof. Hans Nüchtern et d'après la nouvelle traduction allemande d'Eugène Moháczí. Les principaux rôles furent distribués à des artistes célèbres comme Raoul Áslan, dans le rôle d'Adam, Franz Herterich (Lucifer) et Léopoldine Konstantin (Eve). Nüchtern mit toute la richesse technique et les effets spéciaux de la T. S. F. au service de cette représentation qui obtint un succès unanime, de sorte qu'elle fut bientôt répétée au microphone de Munich. Ici comme à Vienne, la représentation fut un véritable événement littéraire. Ces succès avaient poussé le Dr. Milos Kares, directeur littéraire du *Radio-Journal Tchécoslovaque*, à faire diffuser la *Tragédie* par le poste de *Prague* également. Cette diffusion eut lieu en 1931, avec adaptation de M. Kares lui-même, et fut interprétée par d'excellents artistes tchèques avec accompagnement musical approprié.

Il est intéressant de mentionner encore quelques projets sur la représentation de la *Tragédie de l'Homme* à l'étranger, qui, malheureusement, n'aboutirent pas. Il convient d'autant plus d'en tenir compte, que l'on pourrait à juste titre s'étonner que la mise en scène de la *Tragédie* n'ait pas encore suscité l'ambition de directeurs et de metteurs en scène français et

anglais. Or, nous savons que, dès 1892 (cf. une information parue dans *Figaro*), Porel, directeur du *Théâtre de la Porte-Saint-Martin*, encouragé par le succès remporté à Vienne, se décida à obtenir le droit de représentation. Mais ces projets ne se réalisèrent pas. A *Londres* également, le projet de Tree Beerbroom de jouer la *Tragédie*, au *Théâtre Her Majesty*, échoua en 1899. Actuellement, on parle de représentations en *Amérique*, puis à *Bucarest*, d'après la traduction de Goga Octavian, à *Copenhague*, dans la traduction du poète danois Karl von Dummreicher, et à *Stockholm*, où Olov Lundrgren, le poète suédois, vient de traduire le chef-d'œuvre de Madách.

Jusqu'ici, seul le *Burgtheater*, de Vienne, a réalisé le projet de monter la *Tragédie* au début de cette année.

5° LA PREMIERE REPRESENTATION DE LA TRAGEDIE AU BURGTHEATER DE VIENNE

C'est l'illustre directeur du *Burgtheater*, M. Hermann Röbbling, qui a eu le mérite de donner une représentation digne des excellentes qualités de l'œuvre. La conception et la réalisation de la mise en scène sont également de lui. Il les a traitées d'une main hardie au point de vue du drame, de même qu'au point de vue scénique. Il a supprimé près de quinze cents lignes de la grande poésie dramatique, ce qui ne dépassait guère les coupures de Paulay; mais il a fait encore d'autres suppressions. Le but essentiel de l'adaptation de M. Röbbling a été de supprimer, autant que possible, toutes les affinités de la *Tragédie* avec *Faust* pour que rien ne rappelle au public l'œuvre de Goethe. Il n'a changé nulle part l'ordre des scènes; les textes abrégés se suivent dans l'ordre original; quant à la mise en scène, elle a fait valoir trois principes dans la représentation :

l'accentuation du caractère de rêve, dans les tableaux IV-XIV, c'est-à-dire la séparation scénique des trois premières et de la dernière scène par rapport aux autres, et la mise en relief scénique de cette division de la construction;

l'accentuation de la couleur réelle et vivante des

scènes par l'arrangement artistique du jeu des individus et des masses;

le renforcement du sens dramatique de la tragédie constamment renaissante de l'homme éternel.

Dans la représentation du Burgtheater, le drame était donc accentué vers la « poésie dramatique ». La somptuosité théâtrale ne devait pas faire disparaître les valeurs littéraires et philosophiques. A cette occasion, M. Röbbling renonça délibérément à étaler toute l'impressionnante richesse technique de la scène du Burgtheater.

Une excellente troupe avait collaboré avec le directeur du Burgtheater, pour réaliser ses aspirations artistiques. Il faut tout d'abord citer M. Willy Bahner, qui avait préparé les projets de tableaux scéniques. A chaque scène nous reparlerons de ses décors évocateurs qui, malgré leurs moyens modestes, ne manquèrent pas d'impressionner le public. La représentation était accompagnée de la musique très suggestive et délicatement appropriée de M. Franz Salmhofer, tandis que la chorégraphie des danseurs et des masses avait été arrangée par M. Fritz Klingenberg, jeune chorégraphe.

C'est avec un soin particulier que le Burgtheater prépara la représentation. Il mobilisa presque tout son personnel artistique, et même les rôles d'une importance secondaire furent distribués à d'excellents artistes. Les trois rôles principaux furent tenus par M. Paul Hartmann, Mme Maria Eis et M. Otto Tressler.

M. Paul Hartmann est sans doute l'acteur dramatique le plus distingué de la scène allemande contemporaine. La noblesse de sa diction, son tempérament ardent, son art vif et expressif, prédestinaient cet excellent artiste au rôle d'Adam. Et M. Hartmann, tout en mettant dans un relief approfondi les détails, arrive à réaliser l'unité grandiose des Adam successifs. Le trait essentiel qui caractérise cette réalisation d'Adam, c'est le fait que le drame reste profondément humain d'un bout à l'autre. Plein d'une chaleur et d'un art humainement simples et dramatiques, il ressuscite les beaux vers de Madách.

L'Adam de M. Hartmann n'est pas l'ancêtre des amoureux héroïques. A côté de la suggestion de sa mission historique, la mise en valeur du sentiment amoureux d'Adam n'a qu'une importance secondaire pour lui. Par une conception semblable de son rôle, il réussit, dans un certain sens, à s'élever au-dessus du personnage créé, de sorte qu'il parvient à faire vivre la pièce entière, plutôt que son propre rôle.

Mme Maria Eis, cette actrice grande et svelte, aux lignes souples, qui semble si fragile, a créé une Eve tout à fait nouvelle avec son admirable force dramatique, sa richesse féminine et ses beaux gestes lyriques qui effleuraient déjà les limites de la danse. Néanmoins, il y manquait le pathétique; un doux lyrisme résigné sonnait dans ses paroles. Un critique essaya de caractériser sa création dans les termes expressifs suivants : « Elle se laisse tomber quelquefois dans un sourd silence, elle est résignée, elle mime la fatigue; une attente délicieuse précède chacun de ses élans; puis elle ouvre ses ailes, elle vibre, cette femme fragile, elle est froide et fervente, sa voix s'élance et parfois s'alourdit à son gré, comme si elle exprimait le jugement de milliers de femmes. Elle est pleine à la fois d'équilibre et de dissonance, de lyrisme et de prosaïsme, un véritable Lucifer féminin et une vierge en prière ». A l'opposé de l'Adam créé par M. Hartmann, qui s'exalte par la conscience de sa mission historique, elle est tout d'abord une femme amoureuse; non pas une compagne de vie combattant auprès de l'homme, mais seulement une femme, l'éternelle femme vigoureuse et sensuelle.

M. Otto Tressler, le célèbre acteur toujours jeune du Burgtheater, a créé le rôle de Lucifer avec une force et une activité infatigables qui semblaient démentir son âge avancé. Il représente un Lucifer passionné qui combat avec ardeur pour sa propre vérité. Il n'est pas l'incarnation de la Raison supérieure sans foi, mais l'animateur de toute la machine dramatique. Le sens profond du texte apparut parfaitement dans sa diction vigoureuse, qui ne tomba jamais dans la pure déclamation. Mais quoique sa

diction un peu maniérée différât de la diction « objective » des deux autres acteurs principaux, elle n'amena pas le moindre mélange de styles, puisqu'elle ne faisait que mettre en relief l'être surnaturel de Lucifer.

Ce fut la mise en scène et le jeu cohérent des trois principaux acteurs, des personnages épisodiques et des masses qui assurèrent la victoire de la *Tragédie de l'Homme* dans la représentation viennoise du 23 janvier 1934 et qui emportent encore de nos jours, de semaine en semaine, un grand succès moral et matériel au Burgtheater. L'attention particulière avec laquelle le Burgtheater avait monté la pièce et le succès remarquable qu'elle vient de remporter méritent, nous semble-t-il, que nous nous arrêtions un peu plus longuement à cette représentation.

LES TROIS PREMIÈRES SCÈNES. — La lumière éteinte, le rideau antérieur se lève et des nuages sombres apparaissent sur le voile tendu derrière le rideau et occupant toute la scène. Derrière les nuages projetés, le deuxième rideau qui cachait la scène se lève. Dans les ténèbres, un point lumineux commence à se former. Le rayonnement se renforce de plus en plus, des rayons émanent du point lumineux, dans une forme qui rappelle la croix, puis les figures ailées de trois archanges se laissent voir, en haut, au-dessus d'eux : c'est le chœur des anges. Sur l'immense ciel bleu foncé, des étoiles, bleu clair et jaunes, miroitent. Derrière les anges éclatent les couleurs d'un double arc-en-ciel. Tout cela est intéressant comme effet d'optique, mais reste ici fort discutable.

La musique accompagne la scène d'un bout à l'autre, coupée, par moments, de chœurs. La voix du Seigneur s'élève du milieu d'un cratère lumineux comme une sorte de récitatif, ce qui distingue sa diction des vers des anges ; mais on aurait pu développer cette voix surnaturelle jusqu'au chant pur. Lucifer est debout à l'avant-scène, vêtu d'un manteau gris foncé et richement plissé, coiffé d'une chevelure rouge et flamboyante, muni d'ailes noires ; mais la lumière ne tombe sur lui qu'au moment où il se met à parler. La scène sublime

crée tout de suite une atmosphère solennelle, et le public est intérieurement préparé pour le tableau suivant, quand le ciel se perd de nouveau parmi les ténèbres, derrière les nuages projetés sur le voile qui retombe.

Donc, la réalisation viennoise du ciel de la Tragédie est *statique*, comme il était d'usage de le faire dans les représentations célèbres depuis cinquante ans. Mais les riches effets de lumière moderne de la représentation viennoise nous acheminent vers une mise en scène *dynamique*, grâce à un ciel flottant et immatériel, idéal d'une conception scénique qui tend à reproduire par des images les scènes de la Tragédie.

Toutes les scènes qui suivent se dessinent de la même façon, derrière les nuages, et à la fin chacune se fond de la même manière dans les ténèbres. Ces grandes visions scéniques se suivent sans discontinuer dans une parfaite unité d'atmosphère, jusqu'à la fin du neuvième tableau; l'entr'acte n'a donc lieu qu'après la scène de la Révolution Française.

La scène du Paradis se passe dans un paysage fleuri, devant les deux arbres interdits. Les arbres de la science et de la vie éternelle sont construits dans un style ornemental, comme s'ils sortaient des fables, et brillent d'une lumière intérieure. Ce sont eux qu'on aperçoit d'abord : « ils apparaissent d'un bleu de ciel lointain, volant sur des rayons », écrit un critique enthousiaste. Sur un champ doux et couvert de fleurs, le premier couple est allongé. Les chants des oiseaux et des chœurs de femmes font vibrer l'air; au-dessus d'eux, c'est le ciel pur et infini qui s'assombrit au moment où Lucifer entre en scène, et de tristes nuages glissent. L'Eve réalisée par Mme Eis est pleine d'un charme admirable, et l'Adam de M. Hartmann, qui semble de bronze, est pur comme un enfant, le premier homme rêveur et enthousiaste qui est assoiffé du savoir. « C'est ainsi que jadis, on avait rêvé l'homme primitif, noble, non encore corrompu par la civilisation », écrit l'un des critiques de M. Hartmann, à propos de cette scène. Non seulement le jeu saisissant des acteurs mais les effets scéniques, font aussi une belle impression; citons, par exemple, l'apparition de l'ange qui chasse le couple avec un glaive de feu.

La scène descend en pente vers la rampe. Ce décor ne change qu'aux tableaux du rêve et réapparaît à la fin de la pièce en soulignant la construction divisée de la « Tragédie ». Les deux scènes qui se passent en dehors du Paradis sont : la tonnelle, décorée par Eve, et une hutte primitive, en bois. Des appareils des plus modernes de Zeiss, projettent des sommets vastes, couverts de neige, sur l'immense horizon.

Cette scène a subi des coupures considérables : on a supprimé l'apparition des énergies invisibles de la nature et de l'esprit de la Terre, de sorte que les tableaux de rêve ne sont précédés que du dialogue dramatiquement simplifié entre Adam, Eve et Lucifer.

LE RÊVE D'ADAM : SCÈNES IV-IX. — Adam et Eve endormis, les grandes visions prises dans l'histoire universelle se développent sans heurt, sorties des nuages projetés. On est immédiatement saisi par la scène égyptienne. D'abord, c'est une grande tête de sphynx qui se dessine sur le ciel assombri, puis Lucifer devient visible quand il se met à parler. Tout à coup, une chaude lumière rouge tombe sur un groupe de jeunes danseuses, et alors seulement nous apercevons, éclairé par un rayon jaunâtre, l'Adam-Pharaon, qui, peu à peu, arrive à la conscience de son rêve. Au fond, une foule d'esclaves travaillent, tirant des cordes, dans le clair-obscur brunâtre, au rythme de la musique. La scène se passe sous une tente immense qui, malgré sa large ouverture, renferme symboliquement l'épisode lyrique du Pharaon égoïste, tandis que la scène athénienne qui suit et qui est d'un genre plutôt dramatique avec ses masses mouvementées, se déroule à ciel ouvert.

Le terrain des « scènes de rêve » diffère de la scène inclinée des tableaux précédents. Ici il y a une construction asymétrique des gradins et sur ce fond immuable les décors changent.

Dans la scène athénienne, il existe, d'une part, une antithèse profonde entre le haut temple grec, à façade pure, et l'Eve qui offre des sacrifices devant ce temple; d'autre part, la canaille corruptible, qui, elle, s'exprime d'une façon saisissante par l'opposition des acteurs placés des deux côtés les plus élevés de la scène.

La rentrée de l'Adam-Miltiade qui apparaît au fond, à la tête de son armée, blessé et soutenu par deux soldats, et le jeu de l'Eve qui défend son mari, comptent parmi les scènes les plus dramatiques et les plus efficaces. « Cette femme flambe dans son ample peplum comme un bûcher blanc qui brûle... », écrit un critique à propos de cette scène. A la fin, quand le clair-obscur s'étend déjà vers la deuxième déception d'Adam, la voix de la foule s'étouffe aussi, et des milliers de mains aux doigts courbés s'élèvent vers Miltiade, comme un poulpe prenant dans ses bras sa victime pour un embrassement de mort.

L'orgie romaine offre un tableau coloré, mouvementé et hardi. Sur les marches de la scène, des couples s'enlacent çà et là. La scène est « dispersée et désordonnée comme une table après un banquet ». Le jeu des danseuses n'est pas de la « pantomime moderne », mais la copie adoucie des anciens mimes. Les chansons qui s'y trouvaient insérées et qui, en effet, évoquaient un peu l'opérette, ont été supprimées après la première représentation. L'apôtre Pierre, vêtu d'une robe blanche et bleue, n'est pas un rhéteur onctueux, mais un missionnaire exalté. M. Onno, s'il ne réussit pas à rendre parfaitement un effet expressif par sa voix, a du moins donné une création originale de l'apôtre. L'apothéose scénique de la chrétienté enferma la même force. Cette partie révélait une solennité tranquille et une dignité religieuse qu'on ne pouvait goûter sans émotion.

Une simplicité pleine de noblesse caractérise les décors de la scène suivante : un simple mur de cloître, une porte et deux fenêtres à droite ; à gauche, au fond, les coupoles de Byzance. On ne peut pas oublier la rencontre et les adieux de Tancrede et d'Isidore. Un lyrisme sincère et sans emphase pénètre les paroles de M. Hartmann, et les gestes poétiques de Mme Eis. Mlle Maria Mayen ajoute à cette scène tout le charme qu'elle a su mettre dans son excellente création de la coquette Hélène.

La mélancolie de l'échec d'Adam se reflète dans le Képler de M. Hartmann qui est d'ailleurs très impulsif. Son

observatoire se trouve placé à gauche, très haut sur le balcon d'une tour. C'est ce balcon qui va se transformer en estrade oratoire destinée à Danton. Dans le fond, se projettent les tours de Hradžin, et les toits de Prague. Ce n'est pas dans un jardin que la scène se passe, mais sur une terrasse entourée des murs du palais royal. Une fête de Cour doit avoir lieu dans le palais : au crépuscule on entend les sons d'une douce musique. L'empereur Rodolphe, svelte, décadent, maniaque, tel que l'a créé M. Herterich, n'a besoin que d'apparaître au milieu des courtisans flatteurs, vêtus à l'espagnole, pour créer l'atmosphère de la scène, dans laquelle Adam, qui au fond de son cœur aspire à la liberté, se sent étouffé. On n'a rien gardé de la scène de Képler. Le 14^e tableau a été complètement supprimé et ce n'est pas dans le rêve de Képler que la Révolution Française surgit devant nos yeux. M. Hartmann ne s'assoupit pas après avoir bu, mais, l'âme déjà excitée par toute une série de visions, il fait pressentir déjà la figure du Danton révolutionnaire dans le monologue vigoureux qui termine la scène.

Et de fait son Danton a réussi merveilleusement auprès du public. La force expressive de sa diction allume partout des flammes. Les scènes de masses sont également imposantes. Le décor : une place parisienne morne et étroite, et au fond, des maisons brunes et noires : un chaudron sale, dans lequel des passions démesurées bouillonnent en rougissant le ciel de vapeurs ensanglantées au-dessus des toits noirs. La guillotine se dresse à l'avant-scène près du trou du souffleur et c'est en s'appuyant sur elle que Danton avoue son amour à la marquise. Tous les détails soulignent avec art les mouvements de cette scène fiévreuse. Le suicide du jeune officier, l'entraînement des deux aristocrates sur la scène, l'assassinat de la marquise : autant de détails expressifs.

Le Danton créé par M. Hartmann comporte deux moments saisissants à la fin de la scène. Il accueille les accusations de Saint-Just en riant aux éclats. Mais, quand le peuple s'élève contre lui, il est frappé d'une immense déception. Il prononce les derniers mots avec

une sorte de résignation lassée; il ne menace point, il se borne à constater, lui, l'homme éternel ayant déjà subi la tragédie d'un Miltiade :

Doch höre : in drei Monden sollst
Du folgen mir auf diesem Weg.

Sans illusion et sans amertume, il monte *seul* les marches de l'échafaud pour se détacher de la vie. C'est la lassitude de l'Adam des scènes suivantes qui envahit déjà son âme. Quand il monte à l'échafaud et qu'il aperçoit le bourreau Lucifer, il reste immobile pendant quelques instants : ce n'est qu'à ce moment qu'il reconnaît son compagnon démoniaque à son rire ironique, et il lui jette à la figure ces mots :

Henker, geschickt : ein Riese fällt.

Le rideau tombe. La première partie des visions, qui a duré deux heures et demie, touche à sa fin.

APRÈS L'ENTR'ACTE : XI-XV^e SCÈNE. — L'introduction d'un entr'acte placé à cet instant de la « Tragédie » permet de réaliser les coupures essentielles, car on ne peut donner les visions dramatiques de Madách, qui exigent plusieurs heures, sans interruption, dans un unique et puissant élan, et c'est ici que s'intercale le mieux le repos nécessaire, aux bornes du présent et du passé, après la scène la plus passionnante.

Jusqu'ici le succès est parfaitement assuré; mais il existe encore quatre tableaux, et précisément les moins scéniques de la Tragédie. Personne encore depuis Paulay, n'est arrivé à renforcer l'effet après la scène de Paris; l'intérêt faiblit toujours aux tableaux de Londres, du phalanstère, des sphères et de la région polaire. Cependant, pendant la scène londonienne, nos craintes s'atténuent. La scène est vive, mouvementée, les raccourcissements du texte très habiles. L'églisé et la statue de la Vierge se trouvent à droite de la scène, la taverne vis-à-vis d'elles, à gauche. Entre les deux, au fond, le mur de Tower, devant lequel va passer le cortège de pendaison sur des estrades, à l'arrière-fond. C'est le vent de notre époque qui frappe les spectateurs. Le charme de l'actualité ne fait que se développer dans la scène du phalanstère. C'est une excel-

lente idée du metteur en scène et du décorateur, qu'au lieu des machines peintes, ils aient simplement fait descendre du théâtre même les appareils d'éclairage. Ces assemblages de câbles électriques et d'appareils en acier ne cessent de se mouvoir lentement dans l'arrière-fond. L'effet de « cette sèche poésie en acier » est presque fantomatique. Et voici que le public s'associe de plus en plus étroitement à l'émotion du poète. Quand, dans la scène du phalanstère, Mme Maria Eis, surpassant sa création initiale, même celle d'Eve, se voit arracher son enfant, les yeux se mouillent. M. Hartmann arrive même à faire sortir Adam de sa passivité désintéressée. A la fin de la scène on éprouve le vertige à voir toute la scène s'effondrer sous nos yeux dans l'abîme.

Dans le vide, au delà de l'éther, deux figurines glissent dans l'espace, remplaçant les acteurs. C'est le jet de lumière du projecteur qui donne l'impression du vol dans le ciel sombre. Le globe projeté sur le voile s'amoindrit de plus en plus, puis il augmente de nouveau pour permettre à Adam et à Lucifer de redescendre sur lui. MM. Hartmann et Tressler parlent de côté. Il semble que cette scène, par excellence livresque, soit insoluble au point de vue scénique. Plus l'illusion du vol dans le vide réussit, moins l'on fait attention au sens profond du texte. Par contre, si l'on supprimait les décors, le public finirait par se désintéresser de ce qui est passionnant à la lecture. Le Burgtheater a supprimé plus tard toute cette scène.

La scène des Esquimaux ne reste pas sans effet. Il y a une phrase qui impressionne très vivement le public, une phrase qui devint en Hongrie une sentence :

Bist du Gott, so mach,
Ich fleh, es gäbe wenigen Menschen
Und Robben mehr.

La machinerie de ces dernières scènes est identique à celle des deuxième et troisième scènes : une estrade en pente qui monte vers l'arrière-fond.

Quand Lucifer réveille Adam de ses cauchemars, M. Tressler déclame admirablement les vers de Madách. A la fin du dernier tableau, le ciel s'ouvre, et nous

voyons de nouveau le Paradis de la première scène. Les paroles du Seigneur retentissent majestueusement, et le premier couple adore, prosterné sous le ciel infini. Pour la dernière fois, l'image superbe se perd dans les ténèbres. C'est dans une atmosphère presque religieuse que le public s'en va après une représentation qui a duré près de quatre heures.

La représentation du Burgtheater a réussi à mettre *La Tragédie de l'Homme* à la portée du public de nos jours, non pas avec des moyens arbitraires, mais par le développement des moyens scéniques sans nuire à la couleur originale et aux pensées essentielles de Madách. De là, le succès unanime remporté dans la presse viennoise par la traduction de M. Eugène Mohácsi.

Peut-être, ne nous trompons-nous pas en estimant que la représentation donnée par le Burgtheater n'est que le prélude d'une nouvelle série de succès qui attend la *Tragédie* sur les scènes étrangères.

(Budapest.)

ANTOINE NÉMETH.

BIBLIOGRAPHIE

1° Ouvrages et articles importants :

- NÉMETH ANTAL, *Az Ember Tragédiája a szinpadon*. [La Tragédie de l'Homme sur la scène]. Budapest, 1933. Budapest Székesfőváros kiad. 169 pp. avec un résumé en allemand, anglais et français, et avec 19 illustrations, (plans de décors). — NÉMETH ANTAL, *Madách drámai költeményének bemutatója ötven évvel ezelőtt*. [La première représentation de la poésie dramatique de Madách]. Napkelet, sept. 1933. — HORVÁTH ÁRPÁD, *Madách a szinpadon*. [Madách sur la scène]. Nyugat, 16 janvier 1934. NÉMETH ANTAL, *A Burgtheater Tragédia-előadása*. [La représentation de la Tragédie au Burgtheater]. Napkelet, mars 1934. — JULES BISZTRAY, *50 ans, 500 représentations*. Nouvelle Revue de Hongrie, avril 1934.
- 2° PRINCIPAUX ARTICLES PARUS DANS LA PRESSE VIENNOISE A L'OCCASION DE LA REPRÉSENTATION DE LA « TRAGÉDIE » AU BURGTHEATER : NEUES WIENER JOURNAL (4-1-1934); *Das ganze Burgtheater spielt Tragödie*. — DIE STUNDE (5-1-1934), *Der ungarische « Faust » im Burgtheater*. — NEUE FREIE PRESSE

(6-1-1934), *Madách und seine Tragödie*. — NEUE FREIE PRESSE (10-1-1934), *Adams Traum im Burgtheater*. — WIENER ALLG. ZEITUNG (10-1-1934), *E. Madách u. die deutsche Bühne*. — WIENER ALLG. ZEITUNG (11-1-1934), *Dir. Röbbeling und die Tragödie*. — DER WR. TAG (12-1-1934), *Die verbotene Tragödie des Menschen*. — NEUES WR. JOURNAL (13-1-1934), *Ganz Ungarn kommt zur Tragödie*. — DIE STUNDE (13-1-1934), *Röbbeling: Regisseur der Tragödie*. — NEUE FREIE PRESSE (Abd. Ausg. (16-1-1934), *Die Traumbilder i. d. Tragödie*. — NEUE FREIE PRESSE (Abd. Ausg. 16-1), *Die Traumbilder i. d. Tragödie*. — WR. ALLG. ZEITUNG (17-1-1934), *Erzsi Cseruti-Paulay b. d. Madách Premiere*. — NEUE FREIE PRESSE (Abd. Ausg.) (17-1-1934), *Die Wr. Erstaufführung d. Trag. d. Menschen*. — NEUE FREIE PRESSE (Abd. Ausg.) (17-1-1934), *Die Wr. Erstaufführung d. Trag. d. Menschen*. — DIE STUNDE (18-1-1934), *Emmerich Madach (portrait)*. — NEUES WR. TAGBLATT (18-1-1934), *Das « Paradies » auf Reisen*. — DER WR. TAG (19-1-1934), *Burgtheaterprobe im Radio*. — NEUES WR. JOURNAL (21-1-1934), *Budap. Jubiläum d. Trag. d. Menschen*. — DIE STUNDE (21-1-1934), *Maria als Eva (portrait)*. — NEUE FREIE PRESSE (22-1-1934), *Der Budap. Intendant bei d. Premiers d. Trag.*. — NEUE FREIE PRESSE (23-1-1934), *Die Entdeckung der Tragödie*. — DER WR. TAG (23-1-1934), *Schlusszene der Tragödie (ill.)*. — WR. ALLGEM. ZEITUNG (23-1-1934), *Tragödie d. Menschen (illustrations)*. — NEUE FREIE PRESSE (23-1-1934), *Tragödie d. Menschen (par W. ZIEGLER)*. — NEUE FREIE PRESSE (24-1-1934), *Tragödie d. Menschen (par Félix SALTEN)*. — NEUE FREIE PRESSE (24-1-1934), *Tragödie d. Menschen (par Félix SALTEN)*. — NEUES WR. JOURNAL (24-1-1934), *Tragödie d. Menschen (SASSMANN)*. — NEUES WR. TAGBLATT (24-1-1934), *Der ung. « Faust » im Burgtheater. Die Madach-Premiers*. — REICHSPOST (24-1-1934), *Theaterzettel d. Tragödie-Premier*. — REICHSPOST (24-1-1934), *Tragödie d. Menschen (Compte rendu critique)*. — ARBEITER ZEITUNG (24-1-1934), *Die Tragödie der Idee*. — WR. NEUESTE NACHRICHTEN (24-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (compte rendu critique)*. — DER WR. TAG (24-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (c. r. cr.)*. — DER WR. TAG (24-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (c. r. cr.)*. — KLEINES VOLKSBLATT (24-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (c. r. cr.)*. — WR. ZEITUNG (24-1-1934), *Festabend ung. Dichtung*. — NEUE FREIE PRESSE (25-1-1934), *Die ung. Presse über die Tragödie*. — NEUES WR. TAGBLATT (25-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (ill.)*. — REICHSPOST (25-1-1934), *Das Echo der Madach-Premier*. — NEUGIGKEITS WELTBLATT (25-1-1934), *Die Tragödie des Menschen (c. r. cr.)*. — WR. ALLG. ZEITUNG (25-1-1934), *Der Madach-*

aben des Burgtheaters. — ÖSTERR. BEOBACHTER (25-1-1934), *Ung. Würdigung d. Wiener Burgtheaters.* — NEUESTE POST (25-1-1934), *Ung. Monumentalwerk in Wien aufgeführt.* — NEUES WR. TAGBLATT (26-1-1934), *Das ungarische Drama* (par J. Sebestyén). — DIE STUNDE (26-1-1934), *Röbbling nach schen* (c. r. cr.). — WR. ALLG. ZEITUNG (25-1-1934), *Der Madachabend des Burgtheaters.* — ÖSTERR. BEOBACHTER (25-1-1934), *Die Tragödie eines ung. Menschen.* — WR. ALLGEM. ZEITUNG (20-1-1934), *Imre Madachs Tragödie des Menschen.*

L'HISTOIRE D'UNE AMITIÉ : FR. LISZT ET H. DE BALZAC

APPENDICE

Le tome premier d'une monumentale publication qui intéresse toute l'histoire du Romantisme : *La Correspondance générale de Sainte-Beuve*, publiée par Jean Bonnerot, vient de paraître. Il confirme ce que j'avais essayé d'établir dans mon dernier article¹ et projette un jour nouveau sur le caractère d'inaltérable fidélité de Liszt en amitié. La tendresse que Liszt avait vouée à Balzac et qui avait résisté à tous les heurts se montre tout aussi persévérante avec Sainte-Beuve. Sans vouloir m'étendre sur un sujet déjà effleuré² et sur lequel je reviendrai dans une étude d'ensemble sur *Liszt et les Ecrivains français*, je suis heureuse de pouvoir donner la primeur de quelques fragments de lettres assez curieux et qui montrent à l'évidence ce que j'avais sur cette affection mal payée de retour de Liszt pour Sainte-Beuve. Je les dois à la grande complaisance de M. Jean Bonnerot qui a rassemblé depuis dix ans avec une patience de bénédictin plusieurs milliers de lettres de Sainte-Beuve dont plus de quinze cents sont inédites³.

Si l'on compare le 1^{er} tome de la *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult* et le 1^{er} tome des *Lettres de Sainte-Beuve*, une première constatation s'impose : du mois de septembre 1833 à juillet 1834, les lettres de Liszt à Marie ne contiennent pas moins de quinze mentions de Sainte-Beuve et presque toutes d'importance. Liszt apprécie tout particulièrement le talent si sobre et si justé de Sainte-Beuve : « Vous n'aimez pas les descriptions minutieuses de Sainte-Beuve; peut-être est-ce un tort. Voyons vrai, autant que possible »⁴. Il

(1) Cf. *Revue des Études Hongroises*, Janv.-Juin 1934, pp. 36-68.

(2) Id., pp. 49-51.

(3) Ces fragments sont extraits de lettres qui paraîtront dans le tome II de la *Corresp. générale*.

(4) *Corr. Liszt-d'Ag.*, I, p. 41.

apprécie plus encore l'ami au jugement sûr et désire tant sa venue qu'il devine ses visites¹. Liszt est au début de sa plus forte crise sentimentale, Sainte-Beuve touche à la fin². Peut-il trouver un cœur plus compréhensif et plus capable de l'éclairer ? Du moins, il le croit et se confie à demi-mots. Ces longues promenades de trois heures parfois³ font-elles autant d'impression à Sainte-Beuve qu'à Liszt ? Il est permis d'en douter. « L'aimable Liszt, » n'apparaît que le 7 juillet 1834 dans la Correspondance de Sainte-Beuve qui ne s'appesantit guère sur leurs entretiens. A la veille du pèlerinage de la Chesnaie, Liszt est tout au plus l'occasion d'une lettre à Lamennais⁴. Mais dès le 18 novembre, il est aisé de démêler un sourire ironique quand Sainte-Beuve parle de son ami à J. Jacques Ampère. « Liszt, qui était allé chez l'Abbé de Lamennais accompagner de son piano les méditations philosophiques du prêtre poète, en est revenu avec des lettres aimables pour nous tous⁵. » Une lettre de décembre 1834 rend heureusement un son d'amitié plus franche. Il est assez difficile de dire si elle est postérieure ou antérieure au billet de Liszt publié par la Mara⁶. Le destinataire est inconnu, la lettre porte :

Lundi soir [décembre 1834].

Je suis retenu à dîner pour demain, mais je tâcherai bien que la journée ne se passe pas sans que j'aie serré la main au cher Liszt; faites-lui mes plus tendres amitiés et recevez mes compliments du cœur.

A vous. Ste-Beuve⁷.

(1) *Id.*, p. 75.

(2) MICHAUT. *Le livre d'amour de Sainte-Beuve*, pp. 169 et suivantes.

(3) *Cor. Liszt-d'Agoult*, I, p. 106.

(4) *Cor. Sainte-Beuve*, I, p. 457-458.

(5) *Id.*, p. 478-479.

(6) *Fr. Liszt's Briefe*, t. VIII, p. 6.

Mon Cher Sainte-Beuve,

Je n'ai plus que huit jours à rester ici. Lundi ou mardi au plus tard je courrai les grands chemins. De grâce ne manquez pas notre rendez-vous au Café de Foy jeudi. Vous me rendriez trop maussade pour nos partiers et il me serait pénible de partir sans vous revoir.

Tout à vous de cœur.

(7) *Corres. Sainte-Beuve*, I, p. 480.

Désormais, jusqu'en 1839, le nom de Sainte-Beuve disparaît de la Correspondance de Liszt. D'ailleurs si des mots un peu vifs ont été échangés entre eux ¹, l'attachement de Liszt pour Sainte-Beuve reste aussi entier en 1836, où il le revoit à Paris, qu'en 1839, où il le retrouve à Rome. Il le lui conservera malgré l'assiduité inopportune de Sainte-Beuve auprès de Marie d'Agoult pendant les années 1839-1842. A côté de réflexions comme celle-ci : « Quelle diable d'idée il prend à Sainte-Beuve ! Je n'y comprends rien... » ², ou bien : « Que dire de Sainte-Beuve sinon qu'il atteint l'incroyable de l'inimaginable, les bras m'en tombent » ³, on est tout surpris de trouver d'autres jugements entachés d'aussi peu de ressentiment que celui-ci : « Je crois toujours, écrit-il à Marie le 29 décembre 1840, que littérairement, il vous va et vous vaut mieux que tout autre. Je ne sais où diantre j'ai pêché une considération aussi distinguée pour lui, le fait est que je lui garde un très grand faible » ⁴. En 1844, il reproche à Marie de n'avoir pas appuyé la candidature de Sainte-Beuve à l'Académie et, le 29 septembre 1848, apprenant son départ pour la Belgique, il a ce joli mot : « Sainte-Beuve qui est un des nobles cœurs et des plus charmants et profonds esprits que je connaisse, a toujours eu de l'effarouchement pour le Midi des idées et des choses. Il a donc été tout naturellement chercher son ombre à Liège. » ⁵ Dans la suite, rien ne le rebutera, ni le refus de Sainte-Beuve, en 1850, de relire les épreuves de son livre sur Chopin, ni les phrases assez dures qu'il trouvera dans les *Cahiers*, en 1879 et qu'il a la bonté de trouver plutôt « bien que malveillantes » ⁶ :

« Liszt, enfant de talent, mais affecté, a une manière d'agir avec les hommes qui m'a donné le secret de sa manière de jouer du piano : c'est d'être à la fois au même moment sur les touches les plus extrêmes, les plus éloignées par une célérité presque impossible, à la fois à M. de Lamennais, à la princesse

(1) Cf. plus loin, p.

(2) *Cor. Liszt-d'Agoult*, II, p. 89.

(3) *Id.* II, p. 111.

(4) *Id.* II, p. 89.

(5) *Cor. Liszt-d'Agoult*, II, p. 400.

(6) *Fr. Liszt's Br.* t. VII, pp. 239-240, 19 janv. 1879.

Belgiojoso, à M. Ballanche et à Mme Sand, etc.; mais il réussit moins à tirer de l'accord de ces personnages que de l'instrument. On y voit le tour de force et la grimace : ce sont les défauts de son jeu.

Mais il a la nature noble, élevée, et de la générosité, et de l'enthousiasme, chose toujours rare, que ce soit au cœur ou au front ! » ¹.

L'auteur des *Lundis* n'avait pas tort de le classer au nombre des « jeunes gens enthousiastes à tout prix et en avant quand même » ². Mais pouvait-il, avec sa précision, sa mesure, sa lucidité, son horreur de toute vulgarité et de tout ridicule, pénétrer et aimer cette nature si opposée à la sienne et qui possédait en surabondance tout ce qu'il convoitait ? Et je ne parle pas du génie musical que Saint-Beuve estimait modérément, mais d'autres facultés humaines. « Je suis un hypocrite, j'ai l'air de n'y pas toucher et je ne pense qu'à la gloire... » « Je le sais trop, je manque de toute grandeur, je suis incapable d'aimer et de croire... » « Je suis peut-être l'homme qui a été le plus refusé en amour et qui a refusé le plus d'amitiés », disent les Cahiers intimes ³.

La gloire, l'Amour, c'étaient, pour Sainte-Beuve, les joies défendues et le destin même de Liszt. Qu'une passion impossible, comme celle de 1834 ait pu emporter tous les obstacles, voilà de quoi faire éprouver quelque dépit à l'ancien amant d'Adèle Hugo ! De là une secrète aigreur, que le bruit fait autour du nom de Liszt exaspère encore. « Vous avez bien raison d'être affecté comme vous l'êtes de cet amalgame des beaux *Everard*, avec les Liszt, les Puzzi et le *grand Lamennais*, écrit-il, le 26 septembre 1835, à son ami Victor Pavie. C'est insensé, et il faut qu'on soit aussi blasé qu'on l'est sur le drôle et l'extraordinaire pour ne pas rire et railler. » Voilà le poison délayé. Ouvrons des pages plus secrètes, nous aurons le poison à l'état pur : « La coterie George Sand, Lamennais, Liszt, Didier, etc. (Lamennais, le naïf, à part) est un amas d'affectations, de vanités, de prétentions, d'emphase et de ta-

(1) *Cahiers de Sainte-Beuve*, 1876, pp. 6-7.

(2) SAINT-BEUVE. *Causeries du Lundi*, 3^e éd. t. XI, p. 453.

(3) SAINT-BEUVE, *Mes Poisons*, p. 5; p. 13.

pages de toute sorte, un véritable fléau enfin, eu égard à l'importance des talents »¹.

Quelques mois plus tard, dans une lettre au même, vraisemblablement du 23 avril 1836, nouvelle et fielleuse insinuation qui est bien près de donner, par surcroît, l'explication de cette douloureuse agonie que fut, sept à huit années durant, la liaison de Liszt et de Marie : « Liszt est à Genève où il reste toujours. *Je ne sais si vous savez qu'il est là avec Mme d'Agoult dont il est surtout aimé; il doit souffrir.* Thalberg commence à le remplacer et a déjà le *grido*, comme il est dit chez Dante à propos de tous les peintres qui se détrônent : la gloire humaine est comme l'herbe, comme le son que la distance efface² ! ». Mais que Liszt paraisse, il écrase Thalberg et dissipe la calomnie. La personnalité de l'homme, avec ses travers, ses excès, ses ridicules, ses fautes de goût est si forte, si généreuse, qu'elle balaie aussitôt toutes les rancœurs et toutes les petites-tes. « J'ai vu hier soir Liszt, écrit Sainte-Beuve à Guttinguer, dans la dernière semaine d'octobre 1836, qui m'a longuement parlé de vous. J'ai eu avec lui une petite explication sur des mots dits et redits qui m'avaient chiffonné et lui aussi. Nous sommes sortis de cette épreuve tous les deux fort bons amis. Il m'a parlé de vous à merveille et m'a témoigné un vrai désir de vous voir. Il demeure ici rue Neuve des Mathurins, N[uméro] 1. Je vous dirai les heures et jours où on le trouve à coup sûr. En passant chez lui, vous pourrez y voir des personnes que vous aimerez à connaître au moins de visage. Enfin il m'a paru très cordial et comme, malgré quelques défauts de surface, c'est incontestablement une noble nature et un enfant de l'art, il ne faut pas lui boudier. Déchirez-donc mon dernier billet où je vous disais je ne sais quoi d'inexact sur lui; déchirez-le. Hélas, de nos jours, la Muse a peu d'en-

(1) SAINTE-BEUVE, *Mes Poisons*, p. 106.

(2) Les mots en italique avaient été supprimés dans la lettre de Sainte-Beuve à Pavie, publiée par Th. Pavie (Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires. Angers, 1887, p. 178); la date, établie grâce au contexte, accroît encore leur extrême intérêt. S'agit-il d'une observation personnelle ou d'une confession qu'il faudrait faire remonter dès 1835, avant le départ pour la Suisse, car il semble assez impossible qu'elle ait fait l'objet d'une lettre ?

fants; l'enthousiasme est rare. Ceux qui ont le goût et le culte des choses élevées sont encore les meilleurs, à défaut des Saints qui ne sont plus. » Et Guttinguer répondait quelques jours plus tard, le 4 novembre 1836 : « Je serai heureux de voir Liszt. Que son enthousiasme soit au front ou au cœur, c'est une belle chose et à rechercher¹. Je voudrais qu'il eût conservé les vers que je lui ai adressés et que nous les vissions dans quelque recueil de l'année. Il faudrait les lui voler pour cela. »

Ces deux lettres inédites, les plus précieuses pour Liszt, qu'il m'a été donné de lire dans la partie de la Correspondance de Sainte-Beuve que j'ai eue entre les mains, c'est la revanche éclatante de l'artiste, la déroute des facultés critiques devant une force plus pure, plus rare : la Foi.

Que vont nous apporter les lettres des années postérieures ? C'est à M. J. Bonnerot de nous le dire. Souhaitons qu'il puisse faire vite.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Nous profitons de ces quelques pages ajoutées à notre article paru dans le n° de janvier-juin pour indiquer à nos lecteurs quelques fautes survenues au cours du tirage et dont nous lui énumérons ci-dessous les plus importantes.

Page 36, ligne 17, ni lettres à Balzac, ni lettres de Balzac, *lire* : que deux lettres à Balzac, aucune de Balzac.

Page 38, ligne 5, essaierons, *lire* : tenterons.

Page 39, lignes 28-29, beau sujet d'étude pour l'auteur de la Comédie humaine, *lire* : quel beau sujet d'étude, en vérité, pour l'auteur de la Comédie humaine !

Page 42, ligne 30, note 2, *lire* : note 3.

Page 44, ligne 40, après : coassocié, *intercaler* : à.

Page 46, ligne 25 : contre, *lire* : pour.

ligne 36, *intercaler après la ligne 36* : s'opposent trait pour trait aux qualités manifestes de.

Page 48, ligne 21, 3, *lire* : 2.

Page 53, ligne 4, parenthèse, *lire* : ligne.

ligne 22, après : imagination, *remplacer le point par un point d'exclamation*.

(1) Cf. p. 326. Sainte-Beuve a transporté l'expression dans ses Cahiers.

Page 56, note 4, ligne 2, *supprimer* : et.

Page 57, ligne 2, *après* : écoutant, *supprimer le point*; *après* : douloureuse, *intercaler un point*.

Page 58, note 3, inédite, *lire* : publiée sur l'original.

note 4, et, *lire* : inédite.

note 5, inédite, *lire* : publiée sur l'original.

Page 60, note 2, dernière ligne : inédite, *lire* : publiée sur l'original.

Page 62, note 1, inédite, *lire* : publiée sur l'original.

note 3, *supprimer ligne 2*.

Page 63, ligne 12 : c'est ce qui ressort de, *lire* : comme le prouve.

note 1, inédite, *lire* : publiée sur l'original.

THÉRÈSE MARIX.

NOTES ET DOCUMENTS

LE CENTENAIRE D'UN GRAND ECRIVAIN FINNOIS, ALEXIS KIVI (1834-1872).

On peut distinguer deux grandes catégories d'écrivains : les uns sont grands parce que, tout en développant de manière heureuse les tendances de leur époque, ils ont enrichi le trésor poétique de leur peuple par des nuances esthétiques personnelles et par la perfection de la forme; les autres, dans une indépendance apparente des tendances de leur époque, s'élèvent à des hauteurs surprenantes et la puissance de leur génie hausse la poésie de leur pays à un niveau inconnu et ouvre des aperçus imprévisibles sur l'existence. En Finlande, c'est à ce dernier groupe qu'appartient Alexis Kivi (1834-72). Avant lui, on ne peut guère citer que deux grands noms dans les lettres finnoises : Mikael Agricola († 1557) et Elias Lönnrot (1802-84); le premier qui étudiait à Wittenberg sous les auspices de Luther et de Melanchton, est le fondateur de la langue littéraire finnoise et le traducteur génial du Nouveau Testament, l'autre, élevé par le courant romantique, est le réformateur de la langue écrite et l'habile rassembleur du *Kalevala*.

Le développement de la littérature nationale fut retardé par la prépondérance du suédois, qui fut la seule langue officielle et scolaire pendant tout le régime de la Suède (1155-1809) et jusqu'à la dernière moitié du XIX^e siècle. Les idées romantiques eurent alors un retentissement profond en Finlande. Le sentiment national s'éveilla. Des universitaires et des littérateurs formèrent des sociétés pour donner un élan à la langue et la littérature finnoise. Ce n'est que dans la poésie populaire, dans le *Kalevala* et dans *Kanteletar*, que l'on trouvait une manière de sentir proprement finnoise, cultivée durant des siècles, sous une forme abondante et haute en couleurs, bien que naïve. Mais cette riche poésie populaire et le peu de poésie artistique personnelle, de littérature narrative et dramatique qui existait avant les années 1860 en langue finnoise, si on les considère historiquement du point de vue de notre époque, restent entièrement dans l'ombre, comme une plaine basse derrière la puissante montagne que forme la meilleure partie de la production de Kivi.

Par ses ancêtres paternels et maternels, Alexis Kivi descend de vieilles familles paysannes finnoises. Le père de l'écri-

vain, Eerik Juhana Stenvall, né à Helsinki où il fréquenta un peu l'école, s'établit peu après 1820 comme tailleur de village dans la vieille ferme de sa famille à Nurmijärvi. Le ménage était pauvre. Le tailleur avait 5 enfants : quatre garçons — Alexis était le cadet — et une fille qui mourut à l'âge de 14 ans. Le père était taciturne et adonné à l'alcool, mais semble avoir eu de l'humour; sa femme était douce et active et savait habilement tenir le ménage; appartenant à la secte piétiste, elle éleva ses enfants dans la discipline et dans la crainte du Seigneur. Tout enfant, Alexis était déjà un phénomène exceptionnel dans le roide milieu paysan : gai, vif et intelligent, on lui prédisait une carrière spéciale. C'est pourquoi, malgré la pauvreté du ménage, on le dirigea sur le chemin de l'étude. Luttant contre la pauvreté, la faim et le surmenage causé par les efforts, Kivi réussit à passer son baccalauréat en 1857. Pendant cette époque, il dut recourir à la bienveillance et à l'aide des écrivains et professeurs, dans ses difficultés économiques et dans ses plans d'avenir. Pour se recommander à eux, il écrivit une petite comédie qu'il développa et refondit plus tard sous le nom de « Les cordonniers du village ». Dès 1859, Kivi étudia quelques années à l'Université, suivant les cours de Cygnaeus sur l'esthétique et l'histoire dramatique, de Lönnrot sur *Kalevala* et sur la langue finnoise, et de Frosterus sur l'histoire. Mais il ne passa aucun examen universitaire. Les intérêts littéraires et les soucis économiques le détournaient de la science. Il lut en suédois, outre les écrivains indigènes Runeberg, Topelius et Cygnaeus, surtout les drames de Shakespeare, le *Don Quichotte* de Cervantès, la *Divine Comédie* de Dante, des romans de Walter Scott, les hymnes d'Ossian et Stagnelius, voire Homère, Aristophane et Virgile, qu'il ne pouvait lire dans le texte original. Il semble avoir lu en danois entre autres Holberg et Hertz. Grâce au Théâtre Suédois de Helsinki, il put faire un peu connaissance avec Molière (p. ex. *Le Malade Imaginaire*) et Schiller (*Les Brigands*), dont la critique croit déceler une modeste influence dans ses œuvres. En littérature finnoise, ce qui lui était le plus familier, c'était *Kalevala* et *Kanteletar*, ainsi que la Bible. C'est ainsi que, par la lecture de bons livres et de bons écrivains, Kivi put « élargir le domaine de son imagination » ; en développant son goût par des études esthétiques et littéraires, il réussit à dépasser le niveau littéraire étroit et unilatéral qui resta celui de nombreux écrivains finnois de son époque. C'est surtout la connaissance des grands génies de la Renaissance qui le libéra des préjugés et des conventions littéraires alors dominantes. Cervantès semble avoir dégagé en lui l'humour et lui avoir enseigné avec Homère l'ampleur calme et organisée du récit. Shakespeare l'initia aux secrets de l'action dramatique, de la peinture des caractères

et du dialogue. C'est ainsi que Cygnaeus a dit avec raison et finesse : « Shakespeare a délié la langue de la muse de Kivi, bien qu'on ne puisse cependant pas prétendre que le géant britannique lui ait appris à parler ». Pour le reste, la croissance et le développement littéraire de Kivi s'accomplit au début surtout sous le signe du romantisme national et scandinave. Mais ses convictions intimes l'attiraient décidément vers le réalisme : il ne faut pas oublier les expériences et les visions réalistes qui s'étaient fixées dans son esprit dès l'enfance, provenant de son entourage paysan, de la nature intacte des campagnes et du monde humain primitif.

Comme pendant son enfance et son temps d'école, Kivi séjourna aussi beaucoup à la campagne durant ses années d'Université. Dès 1864, il s'installe de façon plus durable dans le Uusimaa suédois, à Siuntio, chez Mademoiselle Charlotte Lönnqvist, jusqu'en 1871. Il s'était retiré en province, en partie à cause de ses travaux littéraires, mais surtout parce qu'il n'avait pas les moyens de vivre en ville. Il put ainsi rester en contact avec la population paysanne, et il conserva aussi ses habitudes de vie en plein air. Il aimait beaucoup la chasse, à laquelle il se livrait avec ardeur, surtout en automne. En été, pendant qu'il étudiait, il faisait de grandes promenades, nageait et pêchait, lorsqu'il en avait l'occasion. Pendant les dix ans de son séjour dans la solitude des campagnes, il produisit toutes ses œuvres, quelques-unes avec une hâte presque fébrile, pour se procurer de l'argent. Le spleen provoqué par la solitude et les accès de maladie troublaient parfois ses travaux. Et son inquiétude intérieure le poussait de temps en temps, pour quelques jours, voire pour des semaines ou des mois, vers la ville, pour y chercher un peu de changement auprès de camarades ou de la consolation, même de l'oubli, dans la dive bouteille. Ces escapades furent fatales à l'écrivain : il y contracta une maladie qui brisa sa santé et finit par le conduire à la folie. Son état empira en 1869. A la fin de l'année suivante, on constata chez lui des signes d'aliénation. Les soins médicaux furent inutiles; Kivi passa ses dernières années dans la cabane de son frère à Tuusula, comme incurable hospitalisé par la commune. C'est là qu'il mourut dans la nuit du 1^{er} janvier 1872. Ses dernières paroles furent : « Je vis ». Il n'avait cessé de lutter contre la pauvreté et la misère, et ensuite contre la maladie. Mais dans les jours de sa force il s'éleva au-dessus de son destin et il proclama la victoire de l'esprit sur la matière.

Après avoir passé son baccalauréat, Kivi utilisa uniquement le finnois dans ses œuvres. Au semestre du printemps 1859, il reçut un encouragement de l'Université pour une petite nouvelle, qui semble s'inspirer de la mort inattendue de sa sœur.

L'année suivante, il élabora un drame, *Kullervo*, qui lui valut un prix de 600 marcs de la Société de Littérature finnoise; il remania cette ébauche et la publia en 1864. Le motif en est tiré de *Kalevala*. Kullervo y est présenté, selon les indications données par Cygnaeus, comme un héros tragique que la nature a créé pour la liberté, le bonheur et les actions d'éclat, mais que les conditions ravalent au rang d'esclave et que sa nature fière et passionnée pousse à la vengeance, aux souffrances qui en découlent et enfin au suicide. Kivi a brossé ce caractère avec une ampleur romantique et l'a éclairé à l'aide d'anti-thèses, si bien qu'il se dresse au-dessus de son entourage et domine tout le drame. Selon l'exemple, de Shakespeare, l'auteur a inséré dans cette sombre tragédie des personnages comiques et des scènes de beuverie ou de plaisanterie qui n'en haussent guère la valeur, mais qui révèlent les dons comiques de l'auteur. La structure de la pièce est faible, avec de nombreuses scènes de genre épique et des descriptions lyriques. Pourtant, avec tous ses défauts, elle est la première tragédie finnoise originale et capable d'être représentée. La richesse de son fond sentimental, l'imagination débordante et l'ampleur du milieu humain donnaient de belles promesses d'avenir.

Les Cordonniers du village, qui parut en 1864 aussi, marque l'accomplissement d'une de ces promesses. Kivi pénètre dans son domaine propre : la peinture humoriste et réaliste du peuple de son pays natal. La comédie a un caractère local évident. Bien des détails ont été vus ou entendus, bien que l'imagination les ait colorés, renforcés et modifiés. Certains personnages attestent l'influence des comédies de Holberg, surtout *Jeppé paa Bjerget* et *Erasmus Montanus*, et aussi quelques scènes et en général le plan de l'intrigue. Mais l'ensemble est bien de Kivi, un produit de son imagination, de son cœur et de son intelligence. Son humanité lumineuse se reflète dans l'esprit doux et allègre qui entoure les personnages et les scènes et qui, dans le dénouement, ramène la concorde et la paix. C'est l'auteur lui-même qui a inventé la trame joyeuse nouée de deux fils différents : les mésaventures du prétendant Esko et l'aventureux voyage de Iivari en ville. Bien personnelle aussi est la description des caractères, vive et savoureuse dans son réalisme, et dont le fini ne laisse rien à désirer, en tout cas en ce qui concerne les personnages principaux. Au premier plan nous avons le cordonnier Esko, fiancé lent, sérieux et têtue, dont les gens plus doués et plus roublards savent facilement utiliser la simplicité, mais chez qui la conscience de la justice est absolue et dont les éclats de fureur sont terribles par leur emportement déchainé. Il est peint sous tous ses aspects, d'une manière vivante et logique.

On peut dire de lui ce qu'on a dit du Jeppe de Holberg : quand nous avons suivi ses paroles et ses actes pendant cinq actes, nous savons de lui tout ce que nous désirons savoir lorsque nous voulons connaître à fond une personne, et beaucoup plus que ce que nous savons habituellement de nos connaissances de chaque jour. Le frère et les parents sont présentés de manière moins détaillée, mais pourtant avec vérité et profondeur. Le jovial chantre Sepeteus, l'excellent maître de Karri, le susceptible violoneux Teemu et de nombreux autres personnages complètent le tableau amusant et coloré de l'ancienne vie campagnarde que nous présente cette pièce. L'effet comique n'est pas atteint par des moyens conventionnels (le déguisement du marin Mikko est la seule trace de ce genre) ni par des plaisanteries d'occasion. La bonne humeur est provoquée par la présentation de ces êtres extrêmement frustes, bornés et sympathiques qui parlent et s'agitent de manière souvent comique dans leur propre milieu, selon leur nature propre. On ne sent pas du tout la main de l'auteur dans cette pièce si objective et si naturelle qui est la comédie la plus robuste de la littérature finnoise et la première grande victoire du réalisme de Kivi. Parmi les contemporains, c'est Cygnaeus qui souligna le plus clairement la nouveauté géniale, la richesse et la force de la conception poétique qui se révélèrent dans cette comédie. En 1865, il publia une de ses critiques les plus compréhensives et les plus brillantes sur cette pièce à laquelle il fit attribuer le prix de l'Etat (2.500 marcs), la plus grande et la plus efficace marque de reconnaissance que Kivi ait reçue durant sa vie. Mis à l'abri du besoin et encouragé par le succès, il put alors songer à consacrer entièrement ses meilleures années au travail littéraire.

A côté de l'humour libre et profond des *Cordonniers du village* et de la peinture originale et hardie des personnages, les drames *Karkurit* (Les déserteurs) et *Canzio* font une impression bien mince et livresque, malgré leur style lyrique et leur tendance idéaliste. Les deux actions se déroulent dans la noblesse, celle du premier dans la province finnoise, celle du second en Italie, au bord de l'Arno.

L'imagination du poète trouva un meilleur terrain, dans ses courses romantiques, avec la pièce intitulée *Lea*, qui parut en 1869. Par le lyrisme exalté de son style, elle rappelle souvent les œuvres antérieures de Kivi, surtout *Canzio*. Mais ce drame est issu des impressions laissées dans l'esprit du poète par les récits pieux de sa mère et par la lecture de la Bible dans son enfance. La couleur historique lui a été fournie par la « Vie de Jésus » de Renan, et le « Marchand de Venise » de Shakespeare a donné quelques motifs dramatiques. Dans ce drame

idyllique, le réalisme et l'idéalisme se fondent harmonieusement. Le coloris poétique de la nature orientale y est bien rendu. Les paysages imaginaires de la Palestine brillent dans un éclairage superbe, et sur la pente de la montagne chemine un homme calme, dont le visage respire la pureté et la sainteté. Nous voyons comment la force sacrée qui émane du Christ lui attire tous les cœurs ouverts dans la petite famille juive où le poète nous introduit, comment elle remplit les esprits du souffle de la concorde et répand le bonheur et la bénédiction. La voix ardente de Lea retentit parfois comme un écho du pays qu'aucun œil n'a vu. Les phrases de Kivi ont eu rarement autant de chaleur lyrique et de portée que dans la bouche de Lea. Mais cette pièce ne satisfait pas au goût académique, bien que le public l'eût accueillie avec transport. *Lea* touchait aux sentiments religieux et était en outre une œuvre d'art. C'est la première de cette pièce, le 10 mai 1869, qui est maintenant considérée comme la naissance du théâtre finnois. Le public théâtral de la capitale reconnut dès lors en Kivi son poète et vit incarné dans son œuvre un des idéaux que l'on considérait comme « nationaux » : la religiosité.

Selon les propres paroles de Kivi, l'année 1866 fut la plus fertile de sa production. C'est alors qu'il acheva plusieurs pièces nouvelles et une petite collection de poèmes, et son grand roman avançait aussi. *Les Fiançailles*, comédie en un acte, sont de cette année. C'est un petit épisode tiré du village où se passe la large action des *Cordonniers du village*. L'intrigue est simple et habilement conduite, le motif est l'échec de la tentative matrimoniale d'un vieux garçon.

Kivi a écrit une cinquantaine de poésies, dont la plupart sont narratives ou descriptives, les autres étant purement lyriques. En 1866, une petite collection parut dans la « *Revue littéraire* » et une autre en volume, sous le titre de *Kanervala*. Les contemporains les accueillirent froidement, à cause de la lourdeur de leur forme et de l'absence de rimes. Bergbom les appela excellentement « des morceaux d'or invendables », et Kivi lui-même reconnut que ce recueil était une œuvre bâclée en deux semaines. Mais il présente pourtant les mêmes qualités poétiques que les autres ouvrages de Kivi : la fraîcheur primitive de la vision et l'inspiration du sentiment. C'est avant tout une poésie de plein air, avec des collines romantiques, un ciel élevé et des forêts profondes, un jeu étrange de lumières et d'ombres. Elle dispose d'une gamme très vaste : du plus grand bonheur et de l'allégresse ensoleillée au désespoir le plus profond et au désir de mourir.

En 1870 parut le roman intitulé *Les Sept Frères*. Le motif s'en était élaboré et mûri lentement pendant près de 9 ans. On sait

que Kivi l'a récrit trois fois au moins. Il le polissait et le repolissait, sentant que ce serait son chef d'œuvre. Au printemps de 1869, lorsqu'il présenta son manuscrit à la Société de Littérature finnoise pour qu'elle l'imprimât, et comme l'avis de la Commission de lecture se faisait attendre, il écrivit à son ami Bergbom : « Il semble que vous allez repousser mon ouvrage. Faites comme vous le jugerez bon; quant à moi, je ne renierai jamais les confrères, même si vous estimiez que ce livre est tout à fait insignifiant. Je n'en supprimerai pas un seul mot, au cas où, avec le temps, j'arriverais à l'édition moi-même ». Dans ce roman, il avait trouvé un cadre assez large pour contenir toute la richesse de ses expériences réelles et de son imagination. Il pouvait y insérer une ample description épique, des conflits dramatiques et des sentiments lyriques, la rudesse variée de la réalité, et des légendes. L'unité est assurée par une intrigue imaginée et conduite avec un vrai sens de l'humour, et dont le *Don Quichotte* a probablement été le modèle en bien des endroits. *Les Sept Frères* sont un grandiose roman d'évolution et d'aventure dans les forêts de la Finlande. Ce fut une idée de génie que de répartir les tâches du héros principal entre une bande de sept frères, de les conduire de leur maison natale dans les forêts désertes, loin de la civilisation et des hommes, de les mener d'aventure en aventure, de les faire lutter contre la nature extérieure, les fauves, le gel et la faim, et aussi contre la sauvagerie de leur nature, contre leurs passions et leurs erreurs, jusqu'au jour où ils en ont assez de la liberté et du bonheur dans les forêts et où ils retournent, au bout de dix ans, entièrement changés, parmi les hommes, pour s'adapter à une vie paisible avec leurs voisins et devenir de bons membres de la communauté régulière. Les motifs de roman d'aventure sont l'incendie de leur cabane dans les bois et la fuite des frères, la nuit de Noël, sous la menace du gel et des loups, la partie de chasse et le siège de trois jours par un troupeau de bœufs. La fantaisie romantique de l'écrivain s'est ébattue avec plaisir dans les immenses forêts giboyeuses, et elle a embelli le roman par des contes et des légendes populaires. Mais ce que le roman illustre, c'est la façon dont l'aspiration héréditaire à la liberté et la crainte de la civilisation livresque, bases du romantisme forestier des frères, parvient au terme de sa course historique et doit céder devant la civilisation moderne. Il s'accomplit dans les frères une grande évolution vers la culture spirituelle moderne et vers la civilisation. En tâtonnant et en errant, ils passent de leur orgueil enfantin à une virilité sûre d'elle-même; de leur haine envers l'Eglise et l'école, les pasteurs et les chantres, à l'art de la lecture et à la culture des lettres; de l'ivrognerie et de la paresse, à la sobriété et au tra-

vail; de l'entêtement, de la violence et du désir de solitude, à la concorde, à la paix et à la vie en commun. La description vraisemblable de cette évolution fait qu'on peut rapprocher ce livre des romans psychologiques et sociaux. Mais il en diffère toutefois par son essence intime qui est humoriste, « réjouissante », comme disait Kivi. Ce mot signifie que la peinture des personnages ne tend pas à s'en tenir strictement à la mesure psychologique, mais qu'elle considère l'homme avec un peu plus de liberté et plus largement et qu'elle envisage les mouvements de sa vie psychique — au moins par instants — avec plus d'allégresse et d'ampleur que d'habitude; que le cours du récit ne sert pas des tendances évolutionnistes au sens étroit du terme, mais qu'il ouvre à l'imagination du lecteur de nouveaux aperçus en montrant avec humour que les résultats de l'évolution sont encore bien restreints. Un tel livre était nouveau dans la littérature finnoise. La description psychologique pénétrait dans les recoins sombres ou clairs, romantiques ou réalistes, de la nature populaire plus profondément qu'aucun livre antérieur en Finlande; et l'humour de ce roman embrassait les contrastes de la vie avec une amplitude et une chaleur qu'on ne retrouve chez aucun écrivain scandinave avant Kivi. Comme l'esprit de ce livre faisait éclater tous les cadres littéraires traditionnels — surtout ceux des œuvres inspirées par Runeberg et Topelius —, les *Sept Frères* reçurent un accueil fort réservé. Il fallut la culture esthétique et l'absence de préjugés d'un Cygnaeus pour sauver cette œuvre. Mais ce sauvetage ne fut opéré qu'après la mort de Kivi.

La dernière œuvre de Kivi, *Margareta*, petite pièce à sujet à demi historique, de 1871, semble un rêve fragile et flottant, comme un mélancolique adieu à la vie et à la muse. Kivi en avait reçu le sujet d'un ami, mais il y coula ses idées et ses répliques. Les personnages ne sont pas très vivants, et les répliques volètent et s'affaissent comme des oiseaux fatigués. « L'aigle vole vers le soleil, mais une de ses ailes est blessée », dit Bergbom au sujet de cette pièce.

On a parfois comparé l'imagination de Kivi à cet oiseau du Kalevala, « dont une aile traînait sur les flots, et l'autre balayait le ciel ». En effet, elle touche d'une part aux hauteurs vertigineuses de l'esprit romantique, et de l'autre aux formes réalistes sur la surface du sol. Dans ces deux directions, Kivi est allé plus loin que tous ses contemporains en Finlande. Et souvent un humour délicat a jeté un pont entre les contrastes apparents. D'autre part, l'inégalité de sa production est manifeste, et on constate que ses forces étaient limitées, car ses tentatives de peindre d'autres milieux que ceux de sa campagne natale ont échoué. De plus, les déféctuosités stylistiques

de ses œuvres en vers montrent que son sens de la forme était aussi limité. Mais comme prosateur, Kivi est le premier grand styliste finnois, un profond peintre des hommes et des paysages. De la langue finnoise encore fruste, il a su tirer une diction souple et bien adaptée aux besoins les plus différents, et sa phrase est une caresse pour l'oreille. Entre ses mains, la langue acquiert des qualités épiques et dramatiques. Le styliste Kivi est un des profonds réformateurs de la langue finnoise, un génial successeur d'Agricola et de Lönnrot. Dès 1880, sa réputation n'a cessé de grandir. Le peuple finnois a appris à voir en lui son premier grand écrivain et à reconnaître les traces ineffaçables que son talent a laissées dans maint domaine. Le drame finnois, dont il fut le vrai pionnier, le roman et en général la littérature narrative plongent dans son œuvre quelques-unes de leurs racines indigènes les plus profondes. C'est ce qui lui assure dans l'histoire de la littérature finnoise une place éminente et durable. Mais, à cause de ses dons poétiques vraiment originaux et rares, Kivi mérite aussi de figurer parmi les maîtres de la littérature mondiale, en tant que peintre général de la race finnoise et en qualité de plus grand humoriste des pays scandinaves.

TRADUCTIONS : *Die Heidenschuster*, trad. du Prof. Gustav Schmidt, 1922, Minden, Dresde et Leipzig; en hongrois : *Pusztai vargák* trad. de Somkuti, Budapest, 1928 et en espéranto : *La botistoj*, trad. de Hilma Hall, 1920, Otava, Helsinki. — *Lea*, trad. italienne du Prof. P. E. Pavolini, Palermo, 1922 (*Rassegna moderna*, Anno 10, Fasc. VIII); en hongrois de I. Halász et M. Szilasi, Budapest 1876 et en espéranto : Otava, Helsinki, 1920. — *The Betrothal*, trad. du Prof. Cowl, 1926; en espéranto : *La fiancigo*, trad. de Hilma Hall, 1920, Otava, Helsinki. — *Die Sieben Brüder*, trad. du Prof. G. Schmidt, 1921, Minden, Dresde et Leipzig; *Les Sept Frères*, trad. de J.-L. Perret, 1926, Stock, Paris; *The Seven Brothers*, trad. de A. Mattson, 1929, Coward-Mc Cann, New-York.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES : Eliel Aspelin-Haapkylä, *Alexis Kiven elämäkerta* (Kivi : « Valitut teokset » Préface 1877); Fredrik Cygnaeus, *Om Alexis Kivis komedi* « Nummisuutarit » Helsingfors Tidningar, 1865; O. A. Kallio, *Undempi suomalainen kirjallisuus I*, 2^e éd., 1928; J. V. Lehtonen, *Alexis Kivi taiteilijana*, 1922, Runon kartanossa, 1928; Arvid Mörne, *Alexis Kivi och hans roman « Seitsemän veljestä »*, 1911; E. A. Saarimaa, *Kielen ja tyylin alalta*, 1925; V. Tarkainen, *Alexis Kiven « Seitsemän veljestä »*, 1910, *Alexis Kiven muisto*, 1919, *Alexis Kivi, Elämä ja teokset*, 4^e éd., 1923; « *Alexis Kiven satavuotismuisto* » (Kirjallisuudentutkijain Seuran vuosikirja III), 1934.

(Université de Helsinki).

Viljo TARKIAINEN,

(Traduit du finnois. Jean-Louis Perret).

INTRODUCTION A LA PHONOLOGIE¹

Dans la première partie de mon étude, je me suis proposé d'esquisser l'histoire de la formation de la phonologie comme discipline linguistique, de passer en revue les notions phonologiques (les phonèmes et leurs variantes), les corrélations qui existent entre les phonèmes, la division de la phonologie et aussi son application aux différents domaines de la linguistique. Traitant de l'histoire de la phonologie, j'étudie, dans une analyse assez détaillée, l'ancienne psychophonétique aussi bien que le développement de la phonologie moderne. On y trouve les trois étapes d'évolution de l'époque psychophonétique : la période de Kazan (à ce propos j'essaie de mettre en relief l'influence de Kruševskij sur la formation des idées du maître), l'*Essai (Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen)* de Baudouin de Courtenay, et finalement, la reprise par Ščerba de la théorie baudouinienne. Peut-être devrait-on y ajouter encore que Baudouin de Courtenay reconnut dès 1870 la nécessité de distinguer les études phonétiques d'avec les études psychophonétiques². Les événements historiques de la phonologie moderne, depuis le Congrès International de la Haye jusqu'au Congrès de Prague (1930), figurent également dans cette esquisse; je cite en même temps les remarques éparses de quelques linguistes occidentaux (Sweet, Passy, Jespersen), qui concernent la nécessité de faire une distinction entre son et phonème. Quant à ces témoignages si difficiles à recueillir, il convient de reconnaître l'existence de certaines lacunes. Ce n'est qu'après la publication de mon étude que le prince Trubetzkoy a montré l'importance de Winteler comme précurseur des idées phonologiques³.

En résumé, on peut constater que la théorie phonologique remonte à une idée ancienne de Baudouin de Courtenay, rendue actuelle par Saussure (comparez sa distinction de langue-parole). C'est à cette conclusion que j'ai abouti dans l'esquisse historique de la phonologie.

Quant aux diverses définitions du phonème, j'énumère, après

(1) M. J. Laziczius, l'auteur de cette étude, a récemment publié sur ses études de phonologie, un long article très substantiel dans la revue hongroise *Nyelvtudományi Közlemények* [Communications linguistiques, t. XLVIII]. Sur notre demande, il a bien voulu accepter de donner lui-même un résumé de cet article. Nous sommes d'autant plus heureux de le publier que nous sommes persuadés qu'il pourrait susciter une discussion très fructueuse, sur une discipline nouvelle qui présente un intérêt tout particulier pour la linguistique générale.

(2) R. JAKOBSON, *Jan Baudouin de Courtenay*, Slav. Rundschau, I, p. 810.

(3) TRUBETZKOY, *La phonologie actuelle*. Journal de Psychologie, XXX, 227.

les définitions déjà vieilles de Kruševskij et de Baudouin de Courtenay lui-même, les définitions récentes qui, d'après les points de vue très différents de leurs auteurs, mettent en relief le caractère psychologique, social et fonctionnel du phonème.

Parmi les définitions récentes, j'aurais dû citer celle de la Terminologie Phonologique Standardisée (*Travaux du Cercle Lingu. de Prague* IV, 311)¹ quoiqu'elle soit assez vague en elle-même. Il faudrait encore traiter des principes de la délimitation des phonèmes, ce qui, au point de vue méthodique, est un problème d'importance capitale. Dans mon étude, je n'ai fait qu'indiquer ce problème, en réfutant la théorie de Benni.

Les rapports des phonèmes et les espèces de variantes sont traités, en bonne partie, suivant la conception manifestée par la Terminologie Standardisée. Parmi les variantes je traite de deux catégories qui ne figurent pas dans cette Terminologie. Je fais mention des variantes combinatoires équipollentes² — je crois utile de les retenir pour des raisons d'ordre théorique — et les variantes facultatives³, dont la distinction me paraît justifiée par certains faits linguistiques des dialectes hongrois.

Quant à l'application et la division du domaine de la phonologie, je me suis borné à résumer les données des études phonologiques récentes, en ajoutant aux exemples tirés de langues étrangères les exemples hongrois correspondants.

En passant, dans la deuxième partie de l'étude, à l'examen des faits phonologiques de la langue hongroise, j'analyse les phonèmes vocaliques (v. plus bas) et leurs variantes, les phonèmes consonantiques (l, r, m, n, ŋ, f, v, p, b, t, d, k, g, ʃ, d', dz, dž, h, j, répandus partout, en outre s, š, z, ž, ts, tš, qui existent dans tous les parlers hongrois à l'exception de ceux de Slavonie et de Moldavie [« csángó »], où ces phonèmes présentent des formes altérées; l', conservé par la langue littéraire et par un ou deux patois) et leurs variantes. Quant aux rapports qui relient les phonèmes les uns aux autres, j'ai pu établir pour le hongrois cinq corrélations phonologiques :

- 1) voyelle longue — v. brève
- 2) voyelle palatale — v. non palatale
- 3) voyelle labiale — v. illabiale
- 4) consonne longue — c. brève
- 5) consonne sonore — c. sourde.

A cette constatation il faut encore ajouter qu'en hongrois il n'existe aucune corrélation entre les consonnes dures et

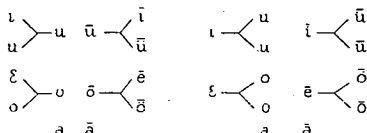
(1) « Unité phonologique non susceptible d'être dissociée en unités phonologiques plus petites et plus simples ».

(2) Cf. JAKOBSON, *Travaux* II, 11.

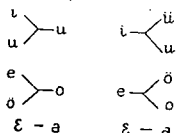
(3) Cf. POLIVANOV, *Vvedenije*, 217.

molles, étant donnée que l' : l, n : n, t' : t, d' : d sont des phénomènes disjoints.

Par suite des corrélations du type « palatale — non palatale » et « labiale — illabiale », on peut distinguer en hongrois les faisceaux de corrélation (Korrelationsbündel) suivants :

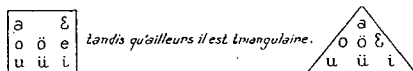


Il me semble que ces groupes corrélatifs sont chargés d'importantes fonctions morphologiques et c'est pourquoi il aurait mieux valu esquisser aussi — du moins pour certains dialectes — les groupes suivants pour les voyelles brèves :



Dans le chapitre consacré à l'étude des systèmes vocaliques, j'ai constaté que les voyelles du hongrois sont caractérisées par l'intensité, le timbre et le degré d'ouverture.

Comme l'intensité se révèle par des différences quantitatives, on est obligé de faire une distinction, dans la langue écrite aussi bien que dans la langue parlée, entre le système des voyelles brèves et celui des voyelles longues. L'analyse des données dialectales nous amène à admettre que les deux systèmes présentent encore d'autres variantes notables. Dans certains parlars le système du vocalisme bref est quadrangulaire



De même, le système du vocalisme long peut revêtir une forme quadrangulaire :



Les combinaisons possibles des deux systèmes du vocalisme bref et du vocalisme long peuvent être réduites aux types suivants, qui sont en même temps les formes typiques possibles des dialectes hongrois :

I	<input type="checkbox"/>	système du voc. bref	+	<input type="checkbox"/>	système du voc. long
II	<input type="checkbox"/>	_____	+	<input type="checkbox"/>	_____
III	<input type="checkbox"/>	_____	+	<input type="checkbox"/>	_____
IV	<input type="checkbox"/>	_____	+	<input type="checkbox"/>	_____

Dans les patois où, soit le système du vocalisme bref, soit celui du vocalisme long est triangulaire, on découvre encore d'autres possibilités de différenciation. Quant aux systèmes du vocalisme bref, le caractère phonologique des dialectes « en ε » diffère sensiblement de celui des dialectes « en \ddot{o} » ; en ce qui concerne les systèmes du vocalisme long, il y a des différences fondamentales entre les patois « en \acute{e} » et ceux « en \acute{i} », l'emploi de \acute{e} ou de \acute{i} qui comporte des différences phonologiques (un couple corrélatif sémantique tel que *hegyes*, « pointu » ~ *hegyes* « montagneux » est connu au domaine des parlers « en \ddot{o} » sous la forme *hőgyös*~*hőgyes*, tandis que dans les parlers qui font usage du phonème ε , on aboutit à une homonymie : *hεgyes*, « pointu » et « montagneux ». De même le couple εg « coelum » $\acute{e}g$ « ardet » devient $\acute{e}g$ - $\acute{i}g$ dans les dialectes « en \acute{i} », tandis que dans les parlers « en \acute{e} » on dit « $\acute{e}g$ » dans les deux sens de « coelum » et de « ardet »). En considération de la répartition de ces quatre types de systèmes vocaliques, on peut diviser la langue hongroise dans les dialectes suivants :

I	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
II a)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
b)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
III a)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
b)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
IV a)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
b)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
c)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>
d)	<input type="checkbox"/>	+	<input type="checkbox"/>

Chacun de ces types est représenté dans les divers parlers hongrois.

L'examen des systèmes vocaliques nous a donc amenés à la classification des patois hongrois. Les différences lexicales, syntaxiques et morphologiques des dialectes hongrois ne

sont pas assez considérables pour qu'on puisse fonder sur elles une classification quelconque. Même en ce qui concerne les différences phoniques, la diversité des systèmes consonantiques ne fournit pas de principes assez nets pour la classification, sauf le fait que dans le dialecte dit « palóc » l' s'est conservé, tandis qu'ailleurs il a été remplacé soit par *l*, soit par *j* (j). Reste encore à considérer le vocalisme comme principe de division. Même là, l'examen se réduit à deux questions essentielles, à savoir si un dialecte distingue, à côté de *ε* bref, l'*e* bref comme phonème indépendant (en d'autres termes, si le système du vocalisme bref est quadrangulaire ou triangulaire), et si l'*ε* long ouvert figure, à côté de *ē*, parmi les phonèmes longs (c'est-à-dire, si le système est quadrangulaire ou triangulaire). Ce sont les seuls faits notables que l'on puisse relever pour classer les dialectes du hongrois.

En projetant sur la carte cette division appuyée sur des faits linguistiques, pour mieux voir la répartition géographique des dialectes hongrois selon les quatre types phonologiques établis ci-dessus, on constate que le domaine du hongrois se compose d'une ceinture périphérique et d'un noyau central. La partie périphérique est formée surtout par les parlers des types I-III, le noyau central exclusivement par des dialectes du type IV. Cette distinction, curieuse et significative à la fois, est en relation avec le fait que le vocalisme de la langue écrite aussi bien que celui de la langue courante des villes ressortissent au type IV, le hongrois littéraire et la *Könyv* hongroise sont étroitement liés au domaine des dialectes du centre. En analysant les liens intimes de ces rapports, on arrive à constater que le vocalisme de la langue littéraire et de la langue courante des villes, n'est pas un simple reflet du vocalisme des parlers centraux, mais qu'il s'agit plutôt d'un compromis compensateur. La langue populaire du centre se partage en deux parlers principaux, à savoir le dialecte de la région du cours sup. de la Tisza (*felsőtiszai*) et celui de l'*Alföld* (*alföldi*). Le vocalisme, propre aussi bien à la langue littéraire qu'à la langue commune des villages, réunit le vocalisme *bref* du « *felsőtiszai* » au vocalisme *long* de l'« *alföldi* ».

$$\triangle_{\hat{e}} + \triangle_{\hat{i}} \quad | \quad \triangle_{\hat{o}} + \triangle_{\hat{e}}$$

$$\text{littéraire } \triangle_{\hat{e}} + \triangle_{\hat{e}}$$

Dans cette partie je passe sous silence l'importance historique de cette constatation.

Dans la linguistique hongroise, cette classification n'est nouvelle que par son résultat, étant donné qu'en principe Simonyi

(cf. A magyar nyelv. Budapest, 1889) a opté pour un groupement analogue des dialectes hongrois. Il avait pris pour principe de division les mêmes différences capitales du vocalisme, sans considérer pourtant, dans la délimitation des groupes divers, certaines distinctions fort importantes¹; et sans appliquer le principe de division avec une conséquence rigoureuse. Plus tard il a renoncé lui-même à cet essai de classification, en admettant celle de Balassa qui fut d'ailleurs généralement admis. Néanmoins la classification faite par Balassa est loin d'être indiscutable. En opposition avec la théorie de Simonyi, Balassa était d'avis que, pour la classification des patois, il fallait tenir compte non seulement de leurs particularités d'ordre phonique, quoique fondamentales, mais de *toutes les différences* qui existent entr'eux. En principe, cette hypothèse pourrait passer pour juste, mais en pratique, il est impossible de faire une classification appuyée sur tous les *critères possibles*, vu qu'il n'y a pas deux phénomènes linguistiques dont les isoglosses se couvrent entièrement. Le principe de tous les critères sert à caractériser les dialectes et non à les classer. Balassa a confondu ces deux notions et comme ses principes n'avaient pu donner des unités dialectales pour résultat, il s'est vu obligé de prendre pour point de départ des unités géographiques, dans les cadres desquelles il a pu étudier les particularités distinctives de chaque région.

Ma classification s'appuie uniquement sur des faits de langue et semble justifier les espérances que Trubetzkoy a attachées aux classifications phonologiques des patois (Travaux IV, 231). Les dialectes, en hongrois comme ailleurs, peuvent se servir, selon les régions, des répertoires phonologiques différents. Néanmoins, on peut partout établir les particularités de ce répertoire et par conséquent on peut opérer des distinctions très nettes et définitives. Les classifications phonologiques n'ont jamais des limites effacées; il n'y a pas de zones de transition, et les flottements qu'on peut établir se réduisent à peu de chose. Ainsi, dans un village situé à la limite du domaine des deux répertoires différents, les deux systèmes phonologiques peuvent coexister.

En soumettant cet essai de groupement aux critiques, je me permets de dire que, quant à son principe de division, il me semble être définitif. La critique devrait, à mon avis, se borner au classement des dialectes dans les cadres définitivement établis. A cet égard, il faut s'attendre aux recherches futures et notamment à un cadastre nouveau des dialectes hongrois.

Dans la troisième et dernière partie, je traite de questions

(1) P. e. « e » n'est pas toujours et partout un phonème, mais, bien entendu, Simonyi était encore loin de toute théorie phonologique.

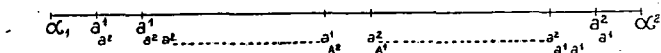
diachroniques. C'est surtout dans les recherches historiques que nous pouvons apprécier la valeur de l'interprétation phonologique des faits phoniques. En se bornant, comme on a fait jusqu'ici, à l'interprétation phonétique des changements de sons, on arrivait facilement à ranger dans la même catégorie des faits totalement différents. Au point de vue phonétique, le changement du vieux-hongrois « *romt* » en « *ront* » est un fait d'assimilation analogue à la prononciation « *szimpad* » du mot « *szinpad* ». Au point de vue phonologique, il s'agit de deux traitements différents. Le cas de *romt* > *ront* est en effet un changement phonologique, le phonème *m* ayant été substitué par le phonème *n*. Dans le cas de *szinpad* il ne peut être question d'une mutation phonologique, étant donné que le *m* prononcé sous l'influence du *p* qui suit, est une réalisation occasionnelle, une variante extraphonologique combinatoire du phonème *n*. Comme il ne s'agit pas du changement d'un phonème, on ne peut pas considérer ce cas comme un changement de son, au point de vue de la langue.

En même temps l'interprétation phonologique jette des lumières nouvelles sur le processus des changements de sons. Les néogrammairiens distinguaient les changements *graduels* d'avec les changements *par saut*. Les derniers ne se rencontrent que sporadiquement, les changements dits « réguliers » étant toujours graduels, c'est-à-dire s'effectuant à travers les degrés consécutifs des sons intermédiaires (cf. Sievers : *Uebergangslaute*). Au point de vue phonologique tout changement phonique est un changement « phonémique », et par conséquent, il se fait nécessairement par saut, puisque dans le langage il n'y a pas de phonèmes intermédiaires. A cet égard, il ne s'agit pas d'une division insignifiante d'opinions; on ne doit pas dire que les changements de sons considérés « phonétiquement » sont graduels tandis que, « phonologiquement » ils ne sont pas graduels. On ne doit même pas considérer « phonétiquement » les changements de sons, car ce qui peut être juste en théorie ou pour une expérience de laboratoire, ne doit jamais être rapporté aux faits et aux changements d'une langue vivante.

Supposons que, dans une langue donnée, un son du type α^1 est devenu α^2 , son rapproché de α^1 . La doctrine sur les déplacements graduels prenait pour point de départ le fait que chaque type phonique est lié aux types voisins par des sons intermédiaires. Grâce aux gammes des sons intermédiaires, le passage d'un type phonique à l'autre était presque imperceptible. Voulant passer de α^1 à α^2 , on n'avait qu'à déplacer et à modifier le point et le mode d'articulation de α^1 , en approchant graduellement de α^2 . Le déplacement et la modification de l'articulation peuvent donner naissance à une série de sons inter-

médianes dans lesquels le caractère de α^1 allait s'affaiblissant, cédant sa place, d'une manière toujours graduée, au caractère de α^2 . C'est ainsi qu'on atteint l'étape de α^2 , sans que le passage fût aperçu ou marqué par une mutation brusque d'un son à l'autre.

Ce processus peut être illustré par le schéma graphique que voici :



Les signes $a^1_{a^2}$, $a^1_{a^2a^2}$,..... symbolisent des sons intermédiaires, marquant l'éloignement graduel de α^1 comme point de départ, les index mis en bas indiquent l'affermissement de l'élément α^2 qui marque le but et la direction du changement. L'étape $a^1_{A^2}$ est le point où le son, tout en gardant encore physiquement le caractère de α^1 , accuse déjà les traits bien marqués du caractère de α^2 . Peu après, au point $a^2_{A^1}$, c'est le caractère α^2 qui prédomine, quoique le caractère α^1 soit encore assez prononcé. Aux degrés suivants des sons intermédiaires (... $a^2_{a^1a^1}$ $a^2_{a^1}$) le caractère α^1 va s'affaiblissant jusqu'à ce que le point α^2 atteint, il disparaisse définitivement. En imaginant les distances réelles entre les sons intermédiaires comme le plus possible petites, personne ne pourrait penser à une mutation brusque. Comme d'ailleurs entre les points critiques $a^1_{A^2}$ et $a^2_{A^1}$ la distance est également minime, on a toute les conditions d'un changement graduel.

Mais seulement au point de vue théorique, jamais dans la réalité linguistique. Le système phonique de la langue est formé par des entités fonctionnelles, appelées « phonèmes ». Dans les cadres de chaque communauté linguistique, les phonèmes ont des possibilités de réalisation. On peut donc concevoir les sons $a^1_{a^2}$ $a^1_{a^2a^2}$,..... comme les diverses matérialisations du phonème α^1 oscillant entre les limites des possibilités de réalisation. Le point extrême y est marqué par $a^1_{A^2}$ qui, malgré la divergence qu'il présente, doit être encore identifié avec le phonème α^1 . Par contre les sons $a^2_{a^1}$ $a^2_{a^1a^1}$ ne sont que les réalisations du phonème α^2 , le point extrême étant marqué par le son $a^2_{A^1}$, qui s'identifie encore avec le phonème α^2 . Pendant que les réalisations continuent à osciller jusqu'au $a^1_{A^2}$, il n'est pas question de changement puisque nous avons toujours affaire aux réalisations du phonème α^1 . Dès que l'oscillation — « déplacement d'articulation » selon la terminologie des néogrammairiens — dépasse le maximum, c'est un changement brusque qui a lieu, car, au point de vue de la langue, il est indifférent si le déplacement ou l'oscillation ne tend à passer qu'au point $a^2_{A^1}$ ou bien s'il passe directement

à α^2 : les deux points impliquent également l'identification avec le phonème α^2 .

Il se peut que dans un cas concret, un sujet parlant, tout en ayant l'intention d'articuler un *u* (= ou), arrive à prononcer, à réaliser une voyelle moyenne entre *o* et *u*. Si l'interlocuteur identifie le son entendu avec son propre phonème *u*, le changement ne se produit pas; si, par contre, il l'identifie avec *o*, le changement *u* > *o* s'est accompli brusquement, sans aucune transition. Le changement a lieu même alors quand quelqu'un identifie une réalisation plus rapprochée de *u* que de *o* avec le phonème *o* et il n'a pas lieu quand on identifie encore avec l'intention d'articuler un *u* une réalisation physiquement plus rapprochée de *o* que de *u*.

Il ne peut être question de la continuité des changements phoniques graduels que dans le sens que, pendant la disparition complète de l'état antérieur et l'adoption de l'état nouveau, il est d'habitude une période de transition où les deux états peuvent coexister.

C'est ainsi que l'on commence à entrevoir les tâches futures de la phonologie historique. Au lieu de projeter sur un seul et même plan tous les changements de son qui se sont accomplis au cours de l'histoire, la phonologie historique a pour but d'analyser avant tout les changements phonémiques. L'histoire des phonèmes présente deux problèmes d'importance capitale, à savoir ceux de la naissance et de la disparition des phonèmes.

Les phonèmes proviennent ordinairement de la phonologisation de différences phoniques extragrammaticales. En finno-ougrien primitif le *k* initial avait deux réalisations suivant la nature et le timbre des voyelles qui le suivaient (*k* devant voyelle palatale, cf. finnois *kivi*-hongrois *kő*; *ḳ* devant voyelle vélaire, cf. finnois *kuusi*-hongrois *hat*). Là il s'agissait d'une variation extragrammaticale et par conséquent extraphonologique, conservée jusqu'à nos jours dans les langues finnoises et dans les ougriennes, du moins tout au début de l'époque de l'unité ougrienne. Plus tard, après la décomposition de l'ougrien en plusieurs idiomes avoisinants, les variantes sont devenues phonèmes : au sud elles ont abouti à *k* et *q* (= *ḳ*), au Nord à *k* et *χ*. Cet état des choses s'est conservé dans l'ougrien primitif de la région de l'Ob et persiste encore dans les dialectes ostiak. En vogoul la différence *k* : *q* a perdu dans quelques dialectes (de Pelim, de Vagilsk) sa valeur phonologique et par conséquent a réintégré *k* et *ḳ* en qualité de variantes extraphonologiques. En hongrois les formes correspondantes (cf. *kéz* et *három*) témoignent de la correspondance *k* : *χ* de l'ougrien septentrional. On a quelques traces même de la correspondance méridionale *k* : *q* — hongrois

kéz et *kap*, — mais en ce cas il est question d'un fait de déphonologisation, analogue à celle du vogoul de Pelim et de Vagilsk. Il est probable qu'en hongrois il y avait jadis aussi un phonème *q*, disparu encore à l'époque préhistorique de la langue.

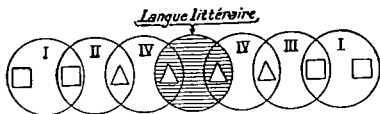
En dehors des problèmes posés par la naissance et la perte des phonèmes, les recherches phonologiques ont pour objet aussi les tendances téléologiques qu'on peut observer dans l'évolution phonique. Bien que les changements isolés, nous puissent intéresser en eux-mêmes, il faut toujours chercher à découvrir leurs rapports intimes et à analyser les liens qui expliquent leurs tendances communes. Au cours de son histoire, chaque langue a à résoudre ses problèmes internes. Parfois un seul changement phonémique suffit à résoudre le problème en question. Parfois on a besoin de toute une série de changements pour le même but. C'est alors qu'on parle de tendance évolutive.

Le moyen-hongrois est caractérisé par 4 changements qui se déroulent tous dans les patois. Ce sont les faits connus dans les patois sous les noms de « *özés* », « *ezés* », « *izés* », « *ézés* ».

Par suite de ces changements, (et notamment par suite de l'extension des parlers « en *ö* » et « en *ε* ») les systèmes quadrangulaires du vocalisme bref se sont transformés en systèmes triangulaires, tandis que par suite de l'extension des parlers « en *é* » et « en *i* » les systèmes quadrangulaires du vocalisme long sont devenus également triangulaires.

En projetant sur le même plan toutes ces évolutions on voit aussitôt en quoi consistait le problème interne dont la solution était le but des changements partiels. C'est la *simplification des systèmes vocaliques quadrangulaires* qui a dirigé l'évolution des voyelles en moyen-hongrois. Les dialectes ont participé à cette évolution générale en mesures très diverses, le moins, les dialectes périphériques, et le mieux, les dialectes du centre, puisque dans ceux-ci tous les deux systèmes partiels se sont absolument simplifiés.

La tendance évolutive du moyen-hongrois fut décisive pour la formation des deux systèmes phonologiques de la langue littéraire, étant donné que la langue littéraire a subi la simplification la plus radicale, appuyant ses systèmes phonologiques sur les systèmes déjà simplifiés des patois centraux. En égalant dans les cadres de sa propre évolution les différences systématiques des dialectes centraux, elle occupe une place moyenne idéale parmi les systèmes vocaliques dialectaux :



Voilà en résumé les conclusions de la troisième partie de mon étude. Comme je crois qu'elles sont susceptibles d'intéresser des savants étrangers, j'en ai dû rendre compte ici un peu plus longuement.

Jules LAZICZIUS.

(Université de Budapest).

A PROPOS DES MOTS D'EMPRUNT FRANÇAIS EN HONGROIS

Depuis que M. Jean Melich a fait paraître, en 1914, son article fondamental sur les mots d'emprunt français en hongrois¹, tous les linguistes hongrois sont d'accord pour admettre que les mots *botos* (<v. fr. botes), *Lajos* (<Lois <v. fr. Lois), *Páris* (v. fr. Paris) représentent par leur *s* final une phase de transition [*s'* ou *š*] de *s* final français en voie de disparaître. On a également admis que, grâce à leur finale caractéristique, ces trois mots permettraient de tirer certaines conclusions quant aux phases intermédiaires par lesquelles l'*s* final tendait à s'amuir en ancien français. Il est curieux d'observer que même M. Géza Bárczi, qui cherche avec tant de perspicacité à approfondir les problèmes phonétiques et sémantiques de nos mots d'emprunt français², ne s'est guère occupé que du problème posé par l'*š* des mots *mèster* et *mustár*³. Sans reprendre ce problème voisin du nôtre, nous nous bornerons pour le moment à appliquer aux trois cas en question ce que les romanistes ont établi pour les étapes de l'amuisement de l'*s* final.

Il nous paraît incontestable qu'en ancien français, au moment où les faits de la phonétique syntaxique étaient venu troubler la prononciation uniforme de l'*s* final, l'état des choses devint semblable à ce qui se passe sous nos yeux en portugais moderne. Chaque *s* final, tout en conservant son unité phonologique, aboutit à trois réalisations différentes selon sa position phonétique dans la phrase. En finale absolue, il continuait à être prononcé comme auparavant (*s* sourd), devant une voyelle il se sonorisait, tandis que devant une consonne il s'est amui, selon les règles d'autres combinaisons consonantiques à l'intérieur du mot⁴. La langue actuelle nous présente

(1) *A magyar nyelv ófrancia jövevényszavai*, Magyar Nyelv, X.

(2) *Ófrancia jövevényszavaink problémái*, ibid., XXVI, pp. 109, 172.

(3) Op. c., p. 182 et aussi Magyar Nyelv, XXV, p. 184.

(4) Cf. Köritz, *Ueber das S vor Konsonant im Französischen*, Thèse de Strasbourg, 1885.

encore ce phénomène curieux, c'est-à-dire l'alternance régulière des trois réalisations dans les seuls mots *six, dix, plus, tous*⁵. Par conséquent, ces quatre mots peuvent être considérés comme les dernières survivances authentiques de l's final prononcé. Aucun d'eux ne présente, à travers l'histoire entière de la phonétique du français d'autre finale que *s* sourd ou *z* sonore. Aucune trace de *š*, ni d'une sifflante palatalisée (*s'*)⁶. On a essayé parfois de comparer la consonne finale de *botos* et des autres à l'*sh* de quelques mots d'emprunt français en moyen anglais (*dish, finish, punish*). En consultant la thèse excellente de John Manning Booker sur le suffixe inchoatif *-iss* en moyen-anglais⁷, on arrive à constater que l'*sh* final des mots d'emprunt français y correspond toujours à un groupe palatal primitif⁸, notamment à *sk, st* etc. ayant des formes palatalisées en *s'k, s't* dans les patois normands et picards. Pour les cas tels que *verniss > varnish* — qui seraient seuls comparables à l'évolution représentée par les mots passés en hongrois, — Booker préfère admettre la possibilité d'une déformation analogique.

Si l'on envisage le problème de l'amuïssement de l's final d'un point de vue plus général, on constate que la phase intermédiaire entre *s* et *zéro* est plutôt *h* que *š*, c'est-à-dire plutôt une spirante obtenue par l'élargissement de la brèche formée par la langue que le passage d'une spirante à une chuintante nettement articulée⁹. Outre le cas bien connu du *visarga* en sanscrit (*devás > deváh, agnis > agnih*), le latin présente probablement des cas tout à fait semblables¹⁰. En français aussi, « un *s* placée devant consonne est devenue *h* au moyen-âge, puis s'est amuïe »¹¹, ce qui se rapporte aussi bien aux consonnes en position finale¹².

En résumé, rien ne nous oblige à admettre des formes en *š*

(5) Nyrop, *Gramm. hist.*, § 465.

(6) Cf. la grammaire historique de M. Bárczi même, *Ófrancia hang és alakján*, Pécs, Budapest, 1933, p. 70.

(7) John Manning Booker, *The French « Inchoative » Suffix -iss and the french -ir conjugation in Middle English*, Heidelberg, 1912.

(8) « *The origin of the š sound... is to be sought for ultimately in the palatal of their Latin originals* », p. 68.

(9) « Am gewöhnlichsten ist aber bei stimmlosen spiranten die Reduktion durch die Erweiterung der Enge ». Sievers, *Grundz. d. Phon.*, 1893, p. 175.

(10) L. Havet, *L's latin caduc*, Etudes Romanes dédiées à G. Paris, 1891, p. 305. Cf. C. Proskauer, *Das auslautende s auf den lateinischen Inschriften*, Fribourg, 1909.

(11) A. Meillet, *Traitement de s suivi de consonne*, Mém. Société de Linguistique, XXII, pp. 211-14.

(12) En hongrois on a peut-être un cas analogue dans le développement de l'article *az* en *a'*, *a*, cf. Gombocz-Melich, *Etym. Szótár, « az »*.

pour les mots d'emprunt français passés en hongrois. Tout récemment, M. Bárczi lui-même vient de ranger dans la même catégorie le mot *márc* (hydromel), dérivé du nom **mars* de vfr. *marc*¹³. Peut-être ne s'est-il pas rendu compte du fait que par cette hypothèse il s'opposait involontairement à l'opinion émise par M. Melich, pour la finale de *botos*. Si une fois, *mars* > *márc* présente le même développement de *s* en *c* que nous trouvons exceptionnellement dans quelques éléments latins (*arbos*, *árboc*, *pardus* > *párduc*, *gadus* > *gadóc*), il est certain que dans la langue des Français immigrés en Hongrie l'*s* final était encore prononcé comme *s* et non comme *ś*. C'est pourquoi nous préférons admettre que les mots *botos*, *Lajos*, *Páris* dérivent de formes françaises à finale inaltérée. Cependant une forme telle que *botész* n'aurait pu s'adapter au système phonétique et morphologique du moyen-hongrois, étant donné que le suffixe *-ész* est de date assez récente¹⁴.

Pour expliquer l'*ś* final de nos trois mots, nous proposons d'y voir trois cas de *fausse latinisation* [cp. : *ornamens*, *annuités*, etc.]. Selon toute probabilité, ici comme ailleurs, on a traité les terminaisons françaises à la manière des terminaisons latines. Comme on dira plus tard *bugyelláris*, *kalamáris*, *fiskális*, *armális*, on a dit déjà à cette époque-là *botiś* pour *botesz*. C'est à l'époque des premiers emprunts français que les Hongrois ont commencé à latiniser les mots étrangers, difficiles à adapter autrement au système phonétique de la langue¹⁵. Cette tendance qui a survécu jusqu'à nos jours¹⁶, s'est manifestée, à notre avis, aussi dans le développement du nom du lieu *Tállya* (< v. fr. taillé).

Ces considérations que nous venons d'exposer, nous obligeront à plus de précaution dans les conclusions que l'on pourrait tirer de l'étude de nos mots d'emprunt français quant à l'histoire et l'évolution de la langue française.

L. GÁLDI.

(Paris).

(13) Bárczi, *Márc*, Magyar Nyelv, XXVI, pp. 389-90.

(14) J. Juhász, *Az — ész képzőről*, ibid., XXVIII, p. 221.

(15) J. Gyalmos, *Latin eredetű képzőink*, Magyar Nyelv, XXIX, p. 223.

(16) En Transylvanie les Hongrois disent couramment *polícia* (< roum. poliție), *primária* (< primărie), *prefektus* (< prefect), etc. qui sont tous des cas de fausse latinisation.

CHRONIQUES GENERALES

LES RELATIONS DE LA HONGRIE ET DE GENEVE

Genève, vieille cité de la Suisse française et capitale moderne tout à la fois, est liée à la Hongrie par de nombreux souvenirs qu'il nous est agréable de faire revivre en présentant dans un tableau d'ensemble les relations traditionnelles et pleines de sympathie qui existent entre les deux pays.

Dès les temps anciens, de nombreux écoliers hongrois étudiaient dans les universités de Lausanne et de Genève. Nous en trouvons inscrits à l'Académie de la ville de Genève au XVI^e siècle et le Grand Conseil décida qu'à partir de 1731 un étudiant, puis plus tard plusieurs, vivraient au frais de la ville. Lorsqu'il fut question de supprimer ce soutien tiré des caisses publiques, la Corporation des Pasteurs en demanda le maintien au profit de deux étudiants hongrois. De 1685 à 1794, 63 jeunes gens hongrois firent leurs études à Genève¹. L'un d'entre eux fut *Joseph Pétzeli* (1750-1792), écrivain et pasteur de Komárom, qui est un des représentants les plus qualifiés de la renaissance de l'école française en Hongrie. Il était arrivé à Genève en 1779, termina ses études en 1781, et *Horace Benedict de Saussure* le retint un an comme précepteur de son fils. Il s'était si bien rendu maître de la langue qu'on lui demanda de prêcher à *Genthod*. Il fut encore sous-bibliothécaire à Genève. Rentré en Hongrie, il traduisait Voltaire, fit connaître des œuvres françaises et des sermons de prédicateurs français. Ses contes se ressentent beaucoup de l'influence de La Fontaine².

En 1835-36, habitait à Genève le grand compositeur et pianiste hongrois, *François Liszt* (1811-1886). Sa passion pour la comtesse *Marie d'Agoult* explique ce séjour de près de deux années dans cette ville. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois en 1833. C'est de leur passion commune pour la musique qu'était née une tendresse plus intime. Par suite de son amour, la comtesse se décida à quitter son mari. Pour éviter le scandale, Liszt demanda l'intervention de Lamennais qui alla se

(1) KÁLMÁN SZÉL : *A genfi akadémián tanult magyarok névsora*. (Liste des Hongrois ayant fait leurs études à l'Académie de Genève). Communications de Sárospatak, 1862, p. 928-929.

(2) ZOLTÁN BARANYAI : *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII. század*. (La langue et la culture française en Hongrie au XVIII^e siècle. Budapest, 1920, p. 101-117.

(3) Marie-Catherine-Sophie de Flavigny (1805-1876). Connue sous le nom de lettres Daniel Stern.

jeter à ses pieds, en la suppliant de renoncer à ce projet. Cependant « le parti pris de l'amante était irrévocable ». Lamennais n'obtint qu'un « *non* catégorique et froid »¹.

Madame d'Agoult arriva à Bâle avec sa mère en 1835. Liszt s'y rendit et, dans une lettre datée du 2 juillet, la comtesse lui demanda où il logeait. Liszt lui répondit qu'il occupait au premier étage de l'Hôtel Cigogne la chambre 20. La comtesse se rendit chez lui au mépris des préjugés et ils partirent ensemble. Le 21 août, ils arrivaient à Genève où ils prirent un appartement à l'angle de la rue Tabazan (n° 1) et rue des Belles-Filles, aujourd'hui n° 32, rue Etienne Dumont. On a posé sur la maison qu'ils occupèrent une plaque qui rappelle le souvenir de Liszt sans faire mention de sa nationalité hongroise dont il était si fier. Cet oubli devrait être réparé, ne fut-ce que par souci de vérité historique. Pendant l'automne de 1835, ils firent plusieurs excursions en Suisse avec *Hermann Cohen*, *Adolphe Pictet*, *George Sand* et ses enfants. Le 18 décembre 1835, la comtesse d'Agoult mit au monde une fille, Blandine, qui fut la préférée de Liszt et qui devint plus tard la femme du ministre français *Emile Ollivier*.

Liszt se rendit à Lyon en avril 1836 pour y donner un concert, puis à Paris. Il revint à Genève en juin et il était à Lausanne et à Dijon en juillet pour y moissonner des lauriers. A Genève il consacrait tout le temps que lui laissait la musique aux études les plus variées. Il enseignait gratuitement au Conservatoire de musique où il obtint le titre de professeur honoraire et reçut une montre en or comme souvenir. Parmi les étudiants, il y avait *Hermann Cohen* (1820-1871), qui devint trappiste; son premier élève, *Pierre-Etienne Wolff*, *Hermine de Musset*; la sœur du poète, la comtesse *Marie Potocka* et la comtesse de *Miremont*, *Madame Montgolfier*, etc. Le fait le plus saillant de sa carrière musicale à Genève fut le concert donné au profit des réfugiés italiens le 3 octobre 1835, chez le prince de Belgiojoso. La presse, en particulier le *Fédéral*, lui prodigua mille louanges. Une grande amitié le liait au botaniste *Pyrame Candolle*, à l'écrivain *Simon Sismondi*, à l'écrivain et philosophe *Adolphe Pictet*, à *Alphonse Denis*, géologue, archéologue et orientaliste, au célèbre politicien genevois *James Fazy* (1796-1878), à *Bartholini*, fondateur du conservatoire de Genève, au prince de *Belgiojoso*, etc.

Pour célébrer la naissance de Blandine, Liszt composa à Genève « *Les cloches de G...* » et son premier air chanté qui portait le titre d'un poème de César Bocelli : « *Angiolin dal*

(1) S. ROCHEBLAVE : *Liszt et Madame d'Agoult*. Nouvelle Revue de Hongrie, novembre 1934.

biondo crin ». L'artiste Nancy Mérienne dessina le portrait de Liszt qui est au Conservatoire de Genève¹.

Quelques années plus tard naissait, dans la rue des Chanoines, proche de la cathédrale et de la maison natale de Rousseau, au numéro 113 (aujourd'hui rue Calvin, 10) *Edouard Sayous* (1842-1892), savant historien français, professeur à l'Université de Besançon, et membre de l'Académie Hongroise des Sciences et de la Société Kisfaludy. La famille de ce méridional devenu Genevois, puis qui reprit la nationalité française avait de nombreuses attaches avec les Dufour, les Besson, les Bouvier. Il apprit le hongrois, visita plusieurs fois la Hongrie et fut un des propagateurs les plus distingués de l'histoire hongroise à l'étranger. Il mit pleinement en valeur dans ses œuvres traitant de la Hongrie (environ 25) le rôle historique des Hongrois depuis un millénaire et leur mission dans l'avenir, que la Grande Guerre a si cruellement entravée.

Il mit en lumière le grand service que la Hongrie avait rendu aux Etats occidentaux en se jetant à corps perdu dans la lutte contre les Barbares, puis un peu plus tard, en combattant si farouchement pour son indépendance. Ses œuvres attirèrent sur notre pays l'attention des Français et des lecteurs parlant français qui le connaissaient si peu².

Après la guerre pour l'indépendance de 1848-1849, un grand nombre de chefs que les Autrichiens recherchaient pour les mettre à mort se réfugièrent à Genève. Dans ces jours pénibles de l'exil, ils y trouvèrent refuge et sympathie, et quelques uns d'entre eux réussirent même à s'y faire une situation.

Le président du Gouvernement hongrois, régent de Hongrie, *Louis Kossuth* (1802-1894) lui-même y résida quelque temps³, et il resta en correspondance avec le grand Genevois *Gustave Révilliod*. *Edgar Quinet* (1803-1875), poète, philosophe, écrivain, ardent défenseur de la libre pensée et de la démocratie, qui vivait en exil à *Veytaux* (Suisse) sous l'Empire, se lia avec un

(1) DANIEL OLLIVIER (petit-fils de Marie d'Agoult) : *Lettres de Liszt à Marie d'Agoult*. Lettre de Liszt, datée de Lyon, le 23 avril 1836, 1^{er} vol., p. 135-140, Paris, 1933, Grasset.

Sur Liszt voir : *Andor Sommsich le jeune : Liszt Ferenc élete* (La vie de François Liszt), Budapest, 1925, p. 60-98. GUY DE POURTALÈS : *La vie de François Liszt*, Paris 1925; Gallimard, 47^e édition, p. 169. MARIE D'AGOULT : *Meine Freundschaft mit Franz Liszt*. Dresden, 1930. C. Reissner. LINA REMANN : *Liszt Biographie*, 1881, I, II vol. MARCEL HERWEGH : *Au printemps des dieux*, 1929. M. HERWEGH : *Au soir des dieux*, 1933. ROBERT BORY : *Une retraite romantique*, Genève 1933. ROBERT BOVY : *Franz Liszt und Marie d'Agoult in der Schweiz*. Mémoires de Mme d'Agoult, Paris, 1927, Calmann-Lévy.

(2) FRANÇOIS D'OLAY : *Un maître français de l'histoire des Hongrois : Edouard Sayous*. Budapest, 1933. Fédération Nationale Hongroise.

(3) *Revue des Etudes Hongroises*. Paris, 1929, p. 117, numéros 1-3.

grand nombre de proscrits hongrois. Il fit connaissance avec le colonel *Gustave Frigyesi*, au cours d'une réunion internationale où Garibaldi se montra. Ils s'écrivirent, se rendirent visite ¹. Le général *Georges Klapka* (1820-1892) vivait rue des Pâquis, 28. Klapka était un général de la guerre d'indépendance et l'héroïque défenseur de la forteresse de Komárom, (aujourd'hui en territoire tchèque) ². Il devint citoyen genevois en 1855. Membre du Grand Conseil, il fut commandant de la milice genevoise pendant les troubles qui éclatèrent entre Genève et Neuchâtel. Il fonda la « Banque Générale Suisse » et la « Banque Ottomane », et était ami de *James Fazy*. La maison qu'il habitait fut ornée d'une tablette commémorative le 10 juillet 1908 par les soins de l'Association des Etudiants Hongrois « Hungaria ». Au centre, elle porte le buste de Klapka, revêtu de son uniforme de général hongrois. La plaque porte un texte en hongrois et en français. Voici la traduction du texte hongrois : « Dans cette maison a habité Georges Klapka, général de 1848-1849, l'héroïque défenseur de Komárom, membre de la chambre des représentants genevois, 1856-1857. L'Association des Etudiants Hongrois Hungaria a élevé cette plaque à sa mémoire par souscription publique en 1906 ». L'inauguration fut célébrée avec enthousiasme en présence du fils de Klapka et de celui de Fazy.

Mihály Horváth (1809-1878), historien, évêque de Csanád, et ministre de l'instruction publique en 1849, était devenu prêtre en 1832, correspondant en 1839 de l'Académie des Sciences de Hongrie. Le roi Ferdinand le nomma évêque de Csanád le 25 juillet 1848. Comme membre de la Chambre haute, il vota la chute des Habsbourg et la déclaration d'indépendance. Kossuth le nomma ministre de l'Instruction publique et il le resta jusqu'à la défaite. Il dut s'enfuir le 11 août et finit par échouer à Genève. Il n'avait pas interrompu ses travaux d'historien. Arrivé près de Klapka et de Fazy, il acheta à Eaux-Vives une propriété de 20.000 francs. Après un séjour à Bruxelles et une tentative infructueuse pour rentrer en Hongrie, il revint à Genève, où il logea au 39 de la rue de Lausanne. En 1884, se considérant comme relevé de ses vœux et n'exerçant plus son sacerdoce, il épousa *Marie Michelle Vignoux*, de Ferney, dont il eut 5 enfants. Partisan de l'entente avec l'Autriche, il fit remettre en 1864 à la reine Elisabeth, par l'intermédiaire de *Ferenc Toldy*, une demande pour qu'on lui permit de rentrer

(1) BÉLA TÓTH : *Edgar Quinet és a magyarok* (Edgar Quinet et les Hongrois). Debreceni Szemle, mai 1928.

(2) GEORGES KLAPKA défendit héroïquement la forteresse de Komárom plusieurs semaines après la capitulation de l'armée hongroise le 13 août 1849 et les Autrichiens ne réussirent pas à s'en emparer. Il ne se rendit avec ses troupes que le 27 septembre, sous condition qu'ils pourraient se retirer librement et sans être molestés.

d'exil. Ce n'était pas la première. Il arriva à Budapest le 19 janvier 1867. La reine lui fit plusieurs fois expliquer en secret son œuvre proscrite *Histoire de la Guerre de l'Indépendance*. L'ouvrage était sorti à Genève en 1865 des presses de Puky¹.

Genève avait étendu sa bienveillante hospitalité à *Nicolas Puky de Bizák* (1806-1887), l'un des plus célèbres parmi les émigrés hongrois. Sous-préfet du comitat de Heves, représentant à la Chambre, il fut nommé le 29 janvier 1849 gouverneur du comitat et de la forteresse de Komárom. Il fut brûlé en effigie par la tyrannie autrichienne le 22 janvier 1850. Il avait dû s'enfuir. Il finit par arriver à Genève après être passé de Constantinople à Londres. Avec l'aide d'un Prussien nommé Pfeffer, il fonda une imprimerie qui publia de nombreux ouvrages hongrois, parmi lesquels *Mihály Horváth : 25 ans de l'histoire de la Hongrie* (Genève, 1864) et *Histoire de la guerre de l'Indépendance hongroise*. Genève, 1865². Il devint ami du comte *László Teleki*, ancien ministre hongrois à Paris, devenu représentant de l'émigration hongroise. Il put rentrer en Hongrie en 1867, au moment de la conciliation.

L'imprimerie Pfeffer et Puky se trouvait 3, rue du Mont Blanc, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la pâtisserie « La Bergerie ». L'immeuble était indépendant au moment de la fondation de l'imprimerie en 1856. C'était la plus grande maison d'impression de Genève. « La Feuille d'avis officielle de Genève » et d'autres Feuilles d'Avis Officielles y étaient imprimées. Pfeffer et Puky étaient tous deux des partisans de *James Fazy*, président du Grand Conseil genevois au nom duquel toute l'histoire du développement de Genève se trouve liée. Pfeffer mourut vers 1890, son fils lui succéda et s'associa plus tard à un nommé *Zollner*. Puis l'imprimerie ferma et le matériel passa à La Sonor S. A. C'est le gendre de Pfeffer qui nous a fourni ces détails. Il se souvient bien de Puky qui était un homme très sévère.

Le comte *László Teleki de Szék* (1811-1861), ministre de Hongrie à Paris en 1848, ne put rentrer en Hongrie après la guerre et séjourna plusieurs fois à Genève à partir de 1851. Les *Károly*, les *Batthyányi*, les *Almásy*, de nombreux Hongrois, se réunissaient dans la belle propriété de Madame de Batthyányi à Chêne. Il s'y rendit, revint à Genève et il y eut un duel avec *Klapka* au cours duquel il fut blessé à l'épaule.

Charles Kertbeny (1824-1882) n'était pas un émigré. En 1842, il était employé dans la célèbre imprimerie de Heckenast à Pest, lorsqu'il partit pour l'Allemagne. A son retour, il fit la connaissance d'Alexandre Petöfi, et en 1846 repartit en voyage

(1) MÁRKI SÁNDOR : *Horváth Mihály (1809-1878)*. Budapest, 1917.

JOSEPH PUKY : *Nicolas Puky (1806-1887)*. Vasárnapi Ujság, N° 11 de 1899.

à travers l'Europe. Il était en Allemagne quand éclata la guerre pour l'indépendance et il servit son pays par la plume. Il fut à Genève de 1860 à 1862. Il écrivit près de 1.000 articles, travaillant pour 102 journaux allemands, 27 autrichiens, 6 anglais, 8 français et 2 italiens. En 1850, il traduisit Petöfi et les romans de Jókai en allemand. Il écrivit à Genève : *Genf und Genfer seit zwei Jahrtausenden* (Genf, 1862, Pfeffer und Puky), puis *Gedichte von Johann Arany, Versuch einer Meisterübersetzung*. (Genf, 1861). Puis parut une traduction par Révilliod de son livre : *La Hongrie, son développement intellectuel et politique. Notices sur le comte Széchenyi*. Genève, 1860), *Erinnerungen an Graf Stefan Széchenyi*. (Genf, 1860, 2 éd.). Il correspondait avec divers journaux allemands. Il écrivit sur Genève : *Genf und James Fazy. Aufklärungen und Enthüllungen. In Fragmenten. Aus der Feder eines mehrjährigen fremden Beobachters*. Leipzig, 1864. Il devint « membre d'honneur de l'Institut National genevois »¹.

Gustave Révilliod (1817-1890), une des célébrités de la société savante de Genève. Il appartenait à une des plus anciennes et des plus riches familles genevoises et fit ses études chez Rudolph Töpffer. Après avoir terminé ses études de droit et avoir voyagé en Europe, il s'intéresse à l'édition et, devenu associé de l'imprimerie I. G. Fick, il publia de superbes éditions d'anciens ouvrages historiques, destinées aux bibliophiles. Il fonda dans son domaine de *Varembe* un musée célèbre, l'Ariana. Il écrivait des vers et traduisit entre autres *La fille d'airain, épisode de la guerre de Hongrie*² de Jókai, dont il fut un des premiers traducteurs. Il correspondait avec Kossuth à qui il envoya plusieurs de ses belles éditions, en particulier *les Chroniques de Genève, de François Bonnivard* (Genève, 1867, vol. I et II). Il était aussi l'ami de Georges Klapka et, comme lui, membre du Grand Conseil³. Nous trouvons aussi la preuve des fréquentes relations de Révilliod avec les Hongrois dans le fait que Saint-René Taillandier le chargea de faire parvenir à Charles Kerthény une lettre datée de Montpellier, du 29 mars 1871⁴.

Alexandre Claparède (1858-1913), historien et curateur de

(1) Revue des Etudes Hongroises, 1929, N° 1-3, p. 119. ERNEST THOMAS : *Faits nouveaux concernant les écrits secrets de László Telenki*, Pesti Hirlap, le 5 février 1933.

(2) Bibliothèque Universelle et Revue suisse, 1^{er} janvie. 1927, p. 29-52. (Probablement d'après la traduction allemande de Wiegand des « Tableaux de bataille »).

(3) Voir la lettre de Georges Klapka à Révilliod, le 5 juillet 1880, au Musée Ariana. Corr. part. N° 57.

(4) Musée Ariana. Corr. Part., N° 91 (Revue des Etudes Hongroises, 1929, N° 1-3, p. 119-121. — FRANÇOIS D'OLAY : *Saint-René Taillandier*. (Gazette de Hongrie, 15 juillet 1933), p. 6.

l'église réformée de Genève, fut l'auteur de recherches sur les lettres de Turquie de *César de Saussure* (1730-1739) sur la cour de François Rákóczi II, Prince de Hongrie et de Transylvanie.

Il était en possession de « L'histoire des révolutions de Hongrie », parue à La Haye en 1739, qui traitait des mémoires de François Rákóczi II. Claparède montra cet ouvrage au pasteur *Alexandre Tóth* (actuellement professeur au Collège de Lancaster, U. S. A.). Saussure qui l'avait acheté à Londres en 1740, y introduisit ses propres mémoires, comme suite à la chronique de Rákóczi. Alexandre Tóth s'empessa d'en parler à *Kálmán Thaly*, historien de l'époque de Rákóczi, qui se mit en rapport avec Claparède. Celui-ci fit présent de sa trouvaille au Musée National Hongrois¹. Ce fut le comte Albert Apponyi qui le remercia, le même qui plus tard devait gagner à Genève pour lui et pour son pays l'estime du monde entier.

A l'occasion des fêtes genevoises du jubilé de Caloin, Claparède fit paraître en 1909 deux études, dans l'une desquelles il écrivait l'histoire du protestantisme hongrois², et dans l'autre, les souvenirs des protestants hongrois à propos du jubilé³. Il fut élu membre de Hongrie, correspondant de l'Académie.

La sympathie de Claparède pour la Hongrie s'explique en partie par le fait que sa femme était la fille, douée d'une grande beauté, d'un instituteur protestant de Hódmezővásárhely, Ilka Papp. Ils furent heureux jusqu'à la mort de Madame Claparède, et Claparède lui-même mourut subitement à Budapest, le jour anniversaire de la mort de sa femme. Ils sont enterrés à Budapest. Leur mémoire fut évoquée à la séance d'inauguration de l'Association Calvin, où on posa une plaque commémorative dans l'Académie de Théologie Protestante. La légende en est la suivante : « La femme était née dans notre pays, son époux dans un pays lointain. Ils furent unis dans leur œuvre se rapportant à notre pays, notre race et notre religion. Ils furent unis dans la foi, dans l'espoir et dans l'amour, et ils ne furent séparés ni sur cette terre, ni sous la terre, ni dans le ciel. » La Conférence internationale de « l'Alliance mondiale Presbytérienne Universelle » tint une réunion en leur mémoire le 5 septembre 1927.

(1) KÁLMÁN THALY : *De Saussure Cézárnak törökországi leveli és feljegyzései*. Budapest, 1909. Ed. de l'Académie des Sciences Hongroises. (Lettres de Turquie (1730-39) et notices (1740) de César de Saussure).

(2) ALEXANDRE CLAPARÈDE : *Le Protestantisme en Hongrie*, Genève, 1909. Imp. Atar. (Extrait du 1^{er} fascicule des Jubilés de Genève en 1909, mai 1909).

(3) ALEXANDRE CLAPARÈDE : *Les voix magyares au jubilé de Calvin*.

(4) Communiqués par M. Charles Körtvélyessy, directeur de l'Ecole dite bourgeoise de Hódmezővásárhely.

À l'occasion du 4^e centenaire de la naissance de Calvin, un monument à la Réforme fut élevé sur la Promenade des Bâtons. L'une des parties de ce monument représente *Etienne Bocskay*, (1557-1606), prince de Transylvanie, dans le costume de cérémonie des Hongrois. C'est l'œuvre de Paul Landowski. Un bas-relief, œuvre de Henri Bouchard, représente une scène de la diète de Kassa de 1606, au moment où les nobles hongrois, le sabre levé, saluent avec enthousiasme Bocskay qui vient de prononcer son discours pour la défense de la liberté de conscience. Le bas-relief porte ces mots : « L'indépendance de notre foi, notre liberté de conscience et nos anciens lois ont pour nous plus de valeur que l'or. » Au-dessous : « Victorieux, Etienne Bocskay, prince de Transylvanie, apporte à la Diète Hongroise, le 13 décembre 1606, la paix de Vienne, garantie fondamentale de la liberté religieuse dans le royaume. » En latin, au-dessus du bas-relief représentant la réception de Bocskay : « *Sacra Caesarea regisque maiestas omnes et singulos status et ordines in sua religione et confessione nusquam et nunquam, turbabit nec per alios turbari et impediri sinet verum omnibus, praedictis statibus et ordinibus liber religionis ipsorum usus et exercitium permittetur... Hungariam per hungaros natos possidebit. Officia regni hungaria et nationibus et annexis idoneis nullo interposito religionis discrimine conferet. Ex articulis pacificationis viennensis.* » (Sa Majesté Impériale et Royale ne troublera ni ne permettra de troubler dans sa religion ou sa confession aucun des ordres du royaume. Elle garantit à tous le libre exercice de leur culte. La Hongrie sera gouvernée en son nom par des Hongrois de naissance. Les fonctions publiques du royaume seront conférées à ceux qui en seront dignes, en Hongrie et dans les nations annexées, sans distinction de confession religieuse). C'est donc à Kassa, vieille ville hongroise, aujourd'hui sous la domination tchèque, que le grand défenseur de la liberté de conscience et de culte rendit son nom et celui de son pays célèbres dans toute l'Europe et leur donna la prépondérance dans ces questions au milieu de l'opposition générale à cette époque.

La Hongrie joua un rôle de premier plan aux fêtes du 4^e centenaire de Calvin et du trois cent cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie et de l'Université de Genève, célébrées par la pose de la première pierre du mémorial international de la Réforme. Dès 1908, Claparède était allé en Hongrie inviter les chefs de l'église réformée de Hongrie à y prendre part. Une délégation de 120 personnes, conduite par le comte Joseph Degenfeld et deux évêques, s'y rendit. La Hongrie avait offert une cotisation de 50.000 couronnes-or pour l'érection du monument. Le 4 juillet, un service entièrement en hongrois fut célébré dans la cathédrale de Saint-Pierre,

avec un sermon prêché par l'évêque Gabriel Antal. Le lendemain, une cérémonie hongroise eut lieu à l'université. Huit personnalités protestantes hongroises, cinq évêques et trois autres personnes reçurent le titre de docteur honoris causa.

Au cours de ces cérémonies où les Hongrois avaient toujours occupé une place d'honneur, la curiosité des étrangers s'éveilla pour notre pays, et l'effet en fut sensible après la guerre lorsqu'il fut si cruellement mutilé. Les réformés de l'étranger manifestèrent cet intérêt pour la Hongrie dès la fin de 1918. *Emile Doumergue*, doyen de l'Académie de Montauban, le biographe de Calvin, avait séjourné en Hongrie en 1910 et écrivit *La Hongrie Calviniste*, (Toulouse, 1912). En 1910, puis en 1911, 35 membres de l'Alliance Presbytérienne Universelle firent en Hongrie un voyage circulaire¹. Cette Association fut la première organisation étrangère qui, en 1918, défendit la cause des minorités hongroises détachées de la Patrie et dans un mémoire prit position contre les conditions de paix².

Le Quai Mont Blanc, qui se trouve en face de l'Hôtel de la Paix, est un triste lieu de pèlerinage pour les Hongrois. C'est là qu'en 1898, le 10 septembre, la reine *Elisabeth*, qui s'apprêtait à monter en bateau pour se rendre à Territet, son séjour favori, fut poignardé par *Luigi Luccheni*, anarchiste italien, qui se suicida dans sa prison le 19 octobre 1910. Voici comment eut lieu l'attentat. La reine Elisabeth, qui habitait l'Hôtel Beau-Rivage depuis la veille, partit à une heure pour se rendre à l'embarcadère, avec sa dame d'honneur, la comtesse Irma Sztáray. Soudain, à quelques pas de l'embarcadère, un inconnu bondit sur la reine qui tomba sous le coup. On crut qu'il avait voulu lui voler sa montre. La reine se releva, monta à bord, mais à peine le bateau avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'elle perdit connaissance et, revenant au port, on dut la transporter à son hôtel sur un brancard. Les docteurs Galex et Mayer, puis un pasteur, accoururent à son chevet, mais elle mourut à une heure et demie. L'assassin avait voulu s'enfuir; deux cochers, Victor Vuillemin et Louis Chamartin, réussirent à l'arrêter et à le remettre au matelot Albert Siaux et à l'agent de police Kaiser. Sa conduite fut des plus cyniques, il chantonna, et se contenta de dire qu'il croyait qu'il l'avait bien touchée, qu'elle en mourrait. La nouvelle arriva à Vienne à 4 heures et l'empereur François-Joseph fut prévenu par les soins du comte Edouard Paar et du ministre des Affaires Etran-

(1) LOUIS RÁCZ : *Alexandre Claparède* (Nécrologie). Akadémiai Értesítő (Bulletin de l'Académie des Sciences), 1914, N° 1.

(2) D^r FRANÇOIS D'OLAY : *A magyar művelődés helyzete az elszakított területeken 1918-1930*. (Situation de la culture hongroise dans les territoires détachés 1918-1930). Budapest, 1930. Ed. de Fédération Nationale Hongroise, 2^e éd.

gères, comte Agenor Goluchowski. A Budapest, la nouvelle de l'attentat produisit une consternation profonde, car la reine était aimée de tous les Hongrois, et cette affection est encore sensible aujourd'hui.

De nos jours le fait le plus saillant des rapports entre Genève et la Hongrie fut la mort du comte Apponyi (1846-1933), le 7 février 1933, en arrivant à la Conférence du Désarmement à l'Hôtel Résidence ¹.

Le comte Albert Apponyi fut un des grands hommes de notre temps, non seulement au point de vue hongrois, mais aussi au point de vue international. C'était un politicien de grande culture; un grand homme d'Etat et un des meilleurs orateurs de son temps ². Les quinze dernières années de sa vie, longue et remplie d'honneurs, laissèrent dans l'histoire hongroise une empreinte qui ne s'effacera jamais. Lorsque commencèrent en 1920, après la défaite, les conférences de la paix qui nous courba sous les conditions de paix les plus injustes que l'histoire ait jamais enregistrées, Apponyi entreprit de défendre sa patrie contre les ennemis qui lui dictaient ces conditions, soutenu par toute sa foi en la justice et son énergie toujours jeune. Bien que les adversaires de la délégation hongroise la tinssent à l'écart et que le 16 janvier 1920 ³, à la Conférence de Paris, Apponyi ne réussit pas à faire écouter son énergique protestation et son appel pour une paix digne et juste, la grandeur de l'homme se fit sentir à ses collègues de la conférence aux yeux desquels il apparut comme le fidèle défenseur de son pays et comme un apôtre zélé de la coopération pacifique. Il parut ensuite à toutes les sessions de la Société des Nations et des autres conférences internationales comme défenseur de la Hongrie, de la paix européenne et du véritable esprit de la Société ⁴.

C'est en janvier 1921 qu'il se rendit pour la première fois à Genève à l'occasion d'une conférence faite le 24 janvier sur le problème hongrois ⁵.

Il y arriva officiellement comme délégué de la Hongrie en septembre. Il avait pour mission de présenter à l'Assemblée la

(1) S. A. le Régent de Hongrie décerna à cette occasion la Grande médaille de la Croix Rouge au chanoine *Joseph Ducret*, curé de l'église Saint-Joseph, à *Alice Charrière*, infirmière de Lausanne, à *Henri Gratwohl* et *Valeria Fisch*, employés de l'Hôtel Résidence. (Pesti Hirlap, 17 nov. 1933).

(2) D^r ELEMÉR HALMAY : *Emlékezés Apponyi Albeiről*. (Souvenirs sur le comte Apponyi), Budapest, 1933.

(3) *Exposé verbal du comte Albert Apponyi, le 16 janvier 1920 à Paris*. Budapest 1933. Magyar Nemzeti Szövetség.

(4) ALEXANDRE PETHÖ : *Le comte Albert Apponyi*, Paris, 1931. Les œuvres représentatives.

(5) Revue de Genève, mai 1921.

demande d'admission de la Hongrie. La question du Burgenland était alors discutée et Apponyi retira l'exposition qu'il en faisait pour obtenir l'unanimité. Il fit son premier discours à l'Assemblée en 1924. Il prononça des discours remarquables en 1925, 27, 28, 29 et 30 à propos des minorités et de la révision des Traités ¹.

La mort le surprit sur ce champ de bataille, comme il s'apprêtait à appuyer de tout le poids de son autorité la question du Désarmement. Les condoléances unanimes qui furent exprimées et les magnifiques funérailles qui lui furent faites à Genève sont des preuves de l'estime et de l'admiration où on l'y tenait. Il avait prononcé son dernier discours le 28 janvier 1933, à Vienne, devant l'association autrichienne pour la Société des Nations. Le sujet en était : « La crise de la Société des Nations ». Il disait : « Je crois en la Société des Nations, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle sera » ².

A la XIV^e session de l'Assemblée de la Société des Nations, ce fut M. Motta, ancien président de la Confédération suisse et président de la Délégation suisse qui prononça le discours d'adieu au Comte Albert Apponyi, montrant combien l'amour de sa patrie et l'amour de l'humanité se fondaient harmonieusement en lui et comment il était mort à Genève où il avait donné le meilleur de son action. Sa mort était une perte irremplaçable pour la Société des Nations ³.

Le général Gabriel Tanczos remercia le président Motta en ces termes : « Monsieur le Président, Messieurs, Les paroles de Monsieur le Président Motta nous sont allées au cœur. Le grand mort dont le président vient d'évoquer le souvenir était un grand patriote et un grand Hongrois, qui fut aussi l'ouvrier infatigable de la Société des Nations et l'apôtre de la paix mondiale. Il nous laissa en souvenir sa foi et sa confiance irréductibles, et nous les conserverons comme un cher héritage. Au nom de la délégation hongroise, je présente à Monsieur le Président l'expression de nos remerciements pour le chaud hommage qu'il a rendu à sa mémoire. » Puis tous les membres de la Société se levèrent et, debout, honorèrent la mémoire du comte Albert Apponyi ⁴.

Le 12 octobre 1933, la délégation hongroise remettait au Conseil de la Société des Nations le portrait du comte Ap-

(1) ZOLTÁN BARANYAI : id., p. 232.

(2) COMTE ALBERT APPONYI : *La crise de la Société des Nations*, Budapest, 1933. Société de la Nouvelle Revue de Hongrie.

(3) C'est avec regret que nous constatons que la Société des Nations n'a pas élu comme président cette grande personnalité de la vie internationale élu à sa place, pour la deuxième fois, M. Titulesco, délégué de la Roumanie, à quelques voix seulement de majorité.

(4) Budapesti Hirlap, 26 sept. 1933.

ponyi, œuvre du grand peintre hongrois de Londres, Philippe László, dont S. A. le Régent de Hongrie faisait présent à l'Assemblée. Le Général Tanczos, chef de la délégation, prononça un discours dans lequel il exprima l'espoir que l'activité déployée par le comte Apponyi contribuerait à faire triompher les principes dont la Société des Nations est le haut dépositaire et qui peuvent se résumer en deux mots : Paix et Justice. Le Président du Conseil de la Société des Nations exprima les remerciements du Conseil et fit l'éloge du Comte Apponyi « aussi grand comme patriote que comme représentant de l'humanité. Il était le plus riche parmi nous d'expérience politique et pour la bravoure et la foi, nul ne le dépassait »¹.

Le monde entier prit part à ces hommages au comte Apponyi. Entre autres, Louis Villat, professeur à l'Université de Besançon, écrivait² : « Lorsque le comte Apponyi mourut à Genève le 7 février 1933, ce fut à travers la Hongrie une émotion unanime devant laquelle s'inclina sans arrière-pensée le respect du monde entier... Il était le *great old man* qui avait incarné les déceptions et les espoirs de sa patrie douloureuse, il était devenu une des figures caractéristiques de la politique internationale... Il fut choisi (décembre 1919) comme chef de la délégation hongroise à la Conférence de la Paix. Tâche terrible et infiniment douloureuse dont le comte Apponyi s'occupa avec toute son âme, discutant pied à pied, rédigeant ou inspirant notes, mémoires, exposés, députations, multipliant les démarches..... C'est une page d'histoire, disait Pierre de Quirielle, qui n'est pas encore écrite... Si tel est le sentiment qu'éprouvent ses adversaires, comment ne pas s'associer à l'hommage de ses concitoyens... Plus de dix années lui étaient encore réservées, au cours desquelles il va être, à la Société des Nations, à la Conférence du Désarmement, à l'Académie diplomatique internationale, comme il l'avait été avant la guerre à l'Union interparlementaire, l'incomparable ambassadeur de l'esprit hongrois... Ni l'âge ni les épreuves n'avaient courbé sa haute stature, ni terni l'éclat de son regard gris d'acier. Sa distinction, des qualités de race, ses manières simples, affables, imposaient à tous ceux qui l'approchaient la considération et la sympathie; l'élégance de sa parole, la puissance de sa dialectique, l'art de plaire et d'émouvoir lui avaient acquis l'audience la plus prestigieuse et la plus attentive. Avocat persévérant et infatigable de toutes les revendications hongroises, il s'occupa de la fameuse affaire des op-

(1) Société des Nations : 7^e session du Conseil, 2^e séance, le 12 octobre 1933.

(2) LOUIS VILLAT : *Le comte Albert Apponyi*. Larousse Mensuel, Paris, août 1933, N° 318, p. 466-67.

tants qui l'opposa à Titulesco, des rapports des minorités avec les Etats successeurs, de tout ce qui pouvait intéresser la réhabilitation morale et le relèvement matériel de sa patrie. Dans une forme toujours mesurée, il parlait des traités « injustes », de l'arbitrage et du désarmement, et de l'organisation de la paix; il demandait la disparition de la mentalité de guerre et il affirmait sa confiance dans l'œuvre d'une Société des Nations adaptée à l'évolution constante des esprits, grâce à une collaboration « calme, consciente et courageuse » de tous les hommes de devoir, de tous les peuples de bonne volonté... ». Et M. Villat conclut ainsi : « Ce fut un grand Hongrois, un grand Européen et un grand chrétien. Il gardait à la Hongrie la foi des anciens jours, et ce n'est pas seulement parce qu'il avait acquis la sérénité de celui qui a beaucoup vécu, voyant autour de lui les révolutions se succéder, la carte du monde se modifier et le droit demeurer. « Je suis un très vieil homme, disait-il, et j'ai vu changer beaucoup de choses. J'ai vu se créer l'empire de Napoléon III et je l'ai vu disparaître. J'ai vu se fonder l'empire allemand et je l'ai vu, lui aussi, s'écrouler... Rien ici-bas n'est éternel, pas même l'injustice. »

Il nous faut encore faire mention, parmi les manifestations hungaro-suisse, de l'Association Hungaria des étudiants hongrois à Genève, dont le but est de maintenir des relations étroites d'amitié avec la population de Genève. L'idée directrice en est *qu'à Genève, depuis le Moyen-Age, comme nous l'avons vu, il y a eu de nombreux étudiants hongrois*, qui rapportèrent dans leur pays d'origine l'idée de la liberté et de réforme qu'ils y répandirent ensuite.

L'association Hungaria fut fondée en avril 1907 par *André Maday*, privat-docent à l'Université de Genève, et se composait alors de sept membres. Elle eut pour premier président *Aladár Huszár*, ancien maire de Budapest, et pour premier membre honoraire, *Bernard Bouvier*, recteur de l'Université, aujourd'hui en retraite, qui eut toujours beaucoup de sympathie pour les Hongrois. L'Association fit preuve d'activité en de nombreuses occasions, comme nous l'avons vu, et en 1910 elle comptait déjà 27 membres. La déclaration de guerre mit fin à son activité; les étudiants hongrois se dispersèrent et ne purent revenir. Dix ans passèrent. Pendant l'été de l'année scolaire 1925-26, elle se réunit de nouveau et poursuivit son œuvre à Genève. Le 15 mars 1932, le comte Apponyi, ami de la jeunesse, assista à la fête nationale célébrée à la Hungaria. Il fit aussi une conférence à l'Union Internationale des Etudiants à Genève sur le problème hongrois, puis une autre, en avril 1922, qui avait pour titre : « Que peut-on attendre de la Société des Nations ? » A cette occasion il dit ces paroles : « C'est celle (l'opinion) d'un croyant en l'idée de la S. D. N. et en la

possibilité, autant qu'en la nécessité d'une évolution de l'institution telle qu'elle existe, vers la réalisation toujours plus complète de cette idée¹ ».

Dans le Livre d'Or de l'Association, il écrit : « Ils y remplissent la double tâche de s'enrichir des trésors culturels que cette ville possède et de conquérir pour la jeunesse hongroise la sympathie de ce grand centre intellectuel et moral. Car c'est d'après sa jeunesse qu'on juge une nation et qu'on établit le pronostic de son avenir. Il y a là une double responsabilité qui repose sur les étudiants hongrois de Genève, mais aussi une double vocation, dont le caractère idéal est bien fait pour inspirer des cœurs généreux. »².

François d'OLAY.

(1) ZOLTÁN BARANYAI : *Le comte Apponyi et Genève*. Nouvelle Revue de Hongrie, mars 1934.

(2) La « Hungaria » de Genève, Genève, 1930.

REVUE DES LIVRES HONGROIS

PHILOSOPHIE

Jules KORNIS. — *Az államférji. A politikai lélek vizsgálata.* [L'Homme d'Etat. Analyse de l'esprit politique]. En grand 8°, t. I, 306 p.; t. II, 381 p., 1933.

Voici un nouveau sujet dans le domaine de la psychologie. Jusqu'ici, personne n'avait essayé d'analyser la structure psychique de l'homme d'Etat, ce qui s'explique par le fait que peu de psychologues avaient fait une carrière politique et que par conséquent, peu de savants avaient des expériences personnelles, si nécessaires pour traiter un sujet de ce genre. D'autre part, ceux d'entre eux qui avaient pu être amenés à faire de la politique n'avaient pas assez de talent pour étudier cette faculté d'âme et ce type psychique. Or, M. Kornis réunit en lui les qualités du psychologue et de l'homme d'Etat, étant donné qu'il est professeur à l'Université de Budapest, sous-secrétaire d'Etat et député, en même temps qu'un des représentants les plus éminents de la psychologie hongroise contemporaine. En dehors de ces conditions d'ordre individuel, les difficultés de caractère méthodologique sont également très graves. Il est bien connu que les catégories générales de la psychologie d'aujourd'hui sont loin de suffire à classer toutes les manifestations de la vie psychique de plus en plus différenciée. En vain avait-on recours à ces théories générales, abstraites et peu caractéristiques, pour décrire une structure aussi compliquée que celle de l'homme d'Etat. On avait à peine commencé à utiliser, au point de vue psychologique, les matériaux des sciences historiques (correspondances, mémoires, etc...). Pourtant, on ne saurait traiter un homme d'Etat et son milieu qu'en évoquant l'atmosphère historique de l'époque où il a vécu et agi. C'est pourquoi il est d'une importance capitale que M. Kornis soit aussi un excellent historien, spécialiste de l'histoire de la pédagogie. Grâce à cette variété de son talent et de ses connaissances, il a adopté une méthode de caractère biographique, mise au service de l'analyse psychologique. Voilà en quoi consiste la méthodologie de ces deux gros volumes qui font prévoir dans quelle mesure l'analyse des documents historiques

contribuera à élargir et à enrichir le domaine de la psychologie.

L'auteur s'est donné pour tâche de décrire le type général de l'homme d'Etat, et de fixer les traits caractéristiques de sa structure psychique en vue d'un tableau d'ensemble de caractère presque « normatif ». Il commence par constater que le *vrai* homme d'Etat doit toujours être conscient de sa vocation et de sa mission. Il est d'avis qu'il faut traiter cette prédisposition considérée comme point de départ, au point de vue téléologique. Tous les autres traits de caractère ne sont que les conséquences logiques de l'idée de vocation de l'homme d'Etat (par rapport à cette conception téléologique, l'auteur a donné à la première partie le titre d'« ethos » de l'homme d'Etat, v. pp. 37-304). En examinant les différences entre vocation et occupation, on arrive à constater que le type idéal d'homme politique est conditionné par l'idée de vocation conçue par antinomie et donnant un aspect d'unité à toute sa carrière. Ce diapason intérieur se fait sentir, dans le domaine de l'action extérieure, par la foi, la confiance en soi et la force de volonté. C'est à ce point qu'apparaît l'importance des journaux et des mémoires absolument sincères du comte Széchenyi et de Kossuth, représentants de « l'ère des réformes » en Hongrie. Même dans l'œuvre d'un homme d'Etat-écrivain comme Disraëli, l'analyse psychologique pourrait révéler des richesses inexplorées. L'idée de vocation se manifeste sous deux aspects divers chez le missionnaire et l'homme d'Etat : celui-ci est optimiste et réaliste ; celui-là s'élève, grâce à son idéalisme, loin au-dessus de la réalité. L'homme politique croit avoir une mission et être, pour l'accomplir, doué des facultés nécessaires, d'où une attitude de rudesse et d'« égocentrisme », opposée à un certain manque d'énergie éthique. Le sentiment de vocation se trouve enfoncé en des régions métaphysiques, sources d'énergie dynamique et de force suggestive. Grâce à cette structure d'ordre supérieur, le vrai homme d'Etat se distingue nettement du fonctionnaire routinier, qui ne fait que manier les instruments de la politique.

La conscience de la vocation, en tant qu'élément formel, est doublé de contenus d'ordres divers ; certains idéals commencent à se cristalliser dans la mentalité de l'homme politique (liberté, conceptions idéales d'ordre religieux, national, impérialiste, économique, social et humanitaire), de même que des fictions politiques aptes à satisfaire aux tendances idéalistes de la foule. C'est l'« eros » politique qui prête une certaine force dynamique à ces formes idéales mettant en action les qualités de l'homme d'Etat. L'idéal ne se manifeste pas sous la forme d'« amour sentimental », mais au contraire, le vrai politicien trouve son plaisir dans les possibilités de lutter et

de souffrir, comme l'avait dit Platon; selon lui, ce type est « philopolis », subissant tour à tour des épreuves de délice et de douleur.

La force et la ténacité de la volonté, l'amour du travail (sans aucune tendance à l'hyperactivité), la concentration intérieure, ainsi que la hardiesse laissent peu de tranquillité à l'homme d'Etat. « Le calme n'est pas l'attitude des hommes libres », dit Clémenceau. D'autre part, le politique militaire n'a pas de souplesse dans ses actes et dans sa volonté; incapable de résoudre les problèmes, il préfère les trancher tout d'un coup, et c'est pourquoi il précipite parfois sa décision. Un des chapitres les plus nuancés de M. Kornis, traite des formes supérieures de la *responsabilité*, ainsi que des *qualités suggestives* de l'homme d'Etat. Celui qui est pénétré de l'intérêt de la nation entière sait toucher avec une force égale la raison et le cœur, laissant rayonner presque involontairement sa foi intérieure. « La foi seule est capable de déplacer des montagnes... la raison n'est qu'un moyen qui ne pourrait jamais être le vrai moteur des foules » (Mussolini). Pour terminer, M. Kornis examine encore deux facultés de caractère réaliste, à savoir : le *sens de l'homme politique pour la réalité* et la *connaissance des hommes*. Bien entendu, ce schéma ne peut donner une idée de la richesse inouïe de cette partie théorique. Pour la mieux connaître, il faudrait naturellement la lire en original.

Dans le second tome (La structure psychique de l'homme d'Etat), l'auteur ne se borne plus à révéler les éléments généraux de ce type psychologique, mais au contraire il se met à décrire des types individuels qui, par leurs données, pourront servir à établir les cadres généraux de ce type psychique (hommes d'Etat objectifs et subjectifs, types statiques et dynamiques, classés selon l'âge et les couches sociales). Il analyse, sous l'angle de la psychologie politique, le rôle de l'*intellect* (initiation politique, imagination, connaissances spéciales, rôle des sciences philosophiques, politiques et économiques), du *sentiment* (ambition, vanité, orgueil, jalousie, agressivité, maîtrise de soi-même), et de la *volonté* (respect et maintien des principes, opportunisme, etc...), en donnant une série de petits essais magistraux, qui contribuent tous à enrichir de couleurs et de nuances l'unité de cette conception grandiose.

Bien que M. Kornis s'appuie plutôt sur les principes de la psychologie individuelle que sur ceux de la psychologie collective, son ouvrage ne devient jamais trop unilatéral. Le lecteur goûtera avec un plaisir particulier l'abondance des notes biographiques qui, aussi bien que les citations, servent à illustrer les constatations théoriques. Ajoutez le style vif et plastique de l'auteur qui témoigne toujours de la réalité vivante

de ses expériences. Il se plaît à évoquer, non seulement les figures des grands politiciens européens, de Pévilès à Cecil Rhodes, Clémenceau et Disraëli, en consacrant des pages entières à Cavour, Bismarck, Lincoln et Mussolini, mais encore celles de l'Extrême-Orient (comme le prince Ito, etc...). C'est ainsi que les théories, si riches d'exemples, réussissent à refléter la multiplicité de la vie même. A notre avis, la profonde compréhension des problèmes de l'époque contemporaine, ainsi que la caractéristique du vrai homme d'Etat, — juste à l'heure où l'on tend à une sélection démocratique des hommes politiques, contribueront à donner à cet ouvrage une importance dépassant de loin les cadres des ouvrages d'un intérêt purement psychologique.

Etienne DÉKÁNY.

LINGUISTIQUE

Zoltán GOMBOCZ et Jean MELICH. — MAGYAR ETYMOLOGIAI SZÓTÁR [Dictionnaire étymologique de la langue hongroise], fasc. XI, *erdő-faristár*, Budapest, 1934, col. 160.

Voici un nouveau fascicule de cette synthèse tant attendue de la linguistique hongroise. Nos deux éminents linguistes préparent lentement mais avec d'autant plus de prudence et de sûreté cet ouvrage fondamental qui, certainement, ne manquera pas de jeter des lumières nouvelles non seulement sur l'histoire de notre langue, mais aussi sur la préhistoire hongroise. Les mots comme *erkölcs* (d'origine mongole), *ezer* (d'origine iranienne) ainsi que tous les mots d'origine finno-ougrienne nous ramènent à des époques plus ou moins obscures pour lesquelles toutes les recherches s'appuient, faute d'autres documents, sur la linguistique et l'archéologie. En dehors de ces relations lointaines, les auteurs consacrent une attention particulière aux mots d'origine slave (lisez, à titre d'exemple, leur article magistral sur le nom de la ville *Esztergom*) et néolatine. Signalons l'étymologie du mot *ereklye* (reliques), qui remonte soit à une forme supposée du latin vulgaire (**ariquilia*), soit à une forme italienne dialectale (*arlique*, etc.) Il serait peut-être plus difficile de le faire dériver du vieux français *ariquile*, bien que cette hypothèse soit aussi proposée par les savants auteurs. En tout cas, nous avons ici à faire à une métathèse assez compliquée, semblable à l'évolution du mot *kagyló* (conque, de l'it. *cochiglia*). Comme M. Tamás vient de le remarquer (*Magyar Nyelv*, 1934, p. 243), le mot roumain *ev* (latinisme récent, employé surtout dans « *evul*

mediu » le Moyen Age) n'a rien à voir avec le mot *év* « année ». De même, il faudra probablement séparer le mot dialectal *fanti* (« 1. homme d'un air gauche; 2. idiot » cf. *fandi* « valet de chiens ») du roum. *fante* qui est non seulement un mot d'emprunt assez récent mais qui, en outre, a des significations tout à fait différentes (1. valet (dans le jeu des cartes), 2. homme tiré à quatre épingles). Remarquons encore que le mot populaire *espiáskodik* (guetter, explorer, de l'it. *spia* « espion »), doublet de *spionkodik*, est un de ces mots d'origine italienne qui, par suite des relations historiques entre les deux pays, ont pris racine dans la langue vulgaire de Hongrie (cf. *donna, doncella*, etc.). Quant au mot *exergasia*, que le dictionnaire indique comme étant d'origine inconnu (p. 108), il remonte certainement au grec « ἐξεργασία », élaboration, travail, exécution » (Vlachos, Δεξ. Ἑλληνολογία, p. 334). Bien qu'il ne se trouve pas dans Bartal (Dict. de la latinité de Hongrie, il a dû exister dans le langage latinisé et hellénisé des étudiants au XVIII^e et au XIX^e siècles, et c'est pourquoi il se rencontre aussi chez Jókai. Pour le sens populaire¹, il est à comparer au mot *ergata*, dérivé de la même racine (ἐργον) qui a été recueilli dans le sens de « emelő rúd » (vectis ligneus, v. Du Cange) aussi par le dictionnaire de Bartal. Cette racine grecque paraît avoir eu quelque vitalité en Hongrie au début du XIX^e siècle, de même qu'en Roumanie, à l'Epoque Phanariote (cf. roum. *ergalie* « œuvre, travail »). Pour terminer la liste de ces modestes contributions, ajoutons que le mot dialectal (székely) *falángat* « faire des reproches », que les auteurs rattachent au verbe *falaz* (même sens), sans tirer des conclusions pour l'étymologie, pourrait peut-être être ramené à la racine *fal* (« vorare, fressen »). Dans ce cas, l'évolution sémantique serait analogue à celle qu'on peut observer dans l'expression également dialectale *rágton-rág* (et aussi *rágton-rágás*, « répandre des médisances, des potins sur quelqu'un », cf. le diction français : Qui *mange* du pape, en meurt).

L. GÁLDI.

Emmanuel KERTÉSZ. — SZÁLLOK AZ ÚRNAK. AZ UDVARIAS MAGYAR BESZÉD TÖRTÉNETE. [Je suis à votre service². Histoire des termes de politesse en hongrois], Budapest, Révai, s. d. 214 p.

Dans l'histoire d'une langue, l'évolution des expressions de politesse et des titres honorifiques sont des phénomènes très caractéristiques, qui, depuis longtemps, auraient dû exciter la

(1) V. Magyar Tájszótár, v. I.

(2) Formule équivalente en hongrois au français : « A votre santé ».

curiosité des linguistes. Sans se laisser influencer par les idées de Vossler sur les relations de la langue et de la civilisation à une époque donnée, M. Kertész, spécialiste des expressions idiomatiques du hongrois, s'est proposé de retracer, dès l'origine, l'histoire des termes de politesse de notre langue. Faute d'une documentation plus précise pour l'époque des Árpád, ainsi que pour les XIV^e et XV^e siècles, le vrai domaine de ses recherches s'étend du début du XVI^e siècle (époque des grands recueils de textes ecclésiastiques, dits « kódex ») jusqu'à nos jours. Il commence par constater que le phénomène qui semble caractériser toute l'évolution, consiste dans un abaissement continu des titres honorifiques. Aux premiers siècles de la christianisation de notre peuple, le titre *Uram* convenait régulièrement au prince héritier (de même que « Monsieur » en français, encore au XVII^e siècle). Le mot *asszony*, qui aujourd'hui veut dire « femme (mariée) », était à cette époque le titre de la reine, fait qui est aussi justifié par l'étymologie du mot en question (il est emprunté à l'ossète *arsin* « gebieterin », v. Et. Sz). De même, le mot *kisasszony*, rapporté à la Sainte Vierge dans *Kisasszony-napja* (la nativité), a beaucoup perdu de sa valeur stylistique, de sorte qu'aujourd'hui il s'applique presque exclusivement aux modistes et aux gouvernantes (p. 25).

A ce propos, il aurait été utile de dire que la langue hongroise n'a pas actuellement de correspondant au français « Mademoiselle » (demoiselle), et que, même pour adresser une lettre à une jeune fille, on avait recours à un autre mot (*úrleány*) qui est resté un terme de la langue écrite. Un des grands mérites de M. Kertész est d'avoir mis en rapport nos termes de politesse avec ceux des autres langues européennes. A cet égard la question mériterait d'être reprise avec plus d'ampleur. Signalons que, pour le moment, parmi les titres honorifiques répartis entre les diverses classes sociales, *tekintetes* remonte au latin *spectabilis*, *nagyságos*, provient de l'épithète *magnificus*, *nemzetes* répond aux expressions du type « gentil-homme-gentil'uomo » (en italien on écrit encore « Gentilissimo Signore ! »), tandis que *kegyelmes* semble être la traduction de l'allemand « gnädig » (appliqué non seulement à une « gnädige Frau », mais aussi aux princes régnants : « gnädiger Herr », p. 40). M. Kertész ne trouve pas de correspondant exact pour expliquer le titre *Méltóságos* qui, surtout en Transylvanie, resta longtemps inférieur au *nagyságos*. Il nous semble que cette expression (dérivée de *méltóság* « dignité ») est en relation avec le verbe *méltóztassék* (calque du latin « dignetur », cp. fr. daigner). A propos de ces « verbes de politesse », ajoutons que le hongrois *kegyeskedjék* (« veuillez », dérivé de *kegy* « faveur ») peut être comparé à l'italien *favorisca*

(« favorire » de « favore »), d'autant plus que c'est précisément le mot *kegy* qui avait remplacé en hongrois, à une époque donnée (v. p. 68) le mot d'emprunt latin *favor*.

L'auteur consacre un chapitre entier à l'étude de l'usage des formes verbales dans la conversation. Pour donner plus de relief à l'évolution hongroise, il aurait valu la peine d'entrer davantage dans les détails de l'évolution européenne et de préciser, par exemple, pourquoi la 2^e personne du pluriel s'est généralisée en français, tandis qu'elle est devenue vulgaire en italien. Il aurait été également intéressant de montrer que le pronom italien « Lei » (3^e pers. sing. féminin) correspond au titre « Vostra Signoria » exactement de la même façon que le pronom « eadem » à « Magnificētia Vestra » dans les documents latins de Hongrie. Les conclusions qu'on pourrait tirer de cette comparaison feraient comprendre, à coup sûr, la genèse de nos deux « pronoms de politesse » *ön* et *maga*. M. Kertész ne développe pas assez cette partie de son argumentation. Il se contente de constater que l'usage de ce pronom « eadem » se reflète peut-être dans les expressions telles que *az ő tisztessége* (« sa dignité ») appliquées non seulement à la troisième personne, mais aussi à l'interlocuteur même. Or, si l'on examine la fonction réelle du pronom réfléchi (*ön*) *maga* on voit qu'elle correspond au latin *ipse* aussi bien qu'à *idem-eadem*. Par conséquent il nous paraît probable que c'est l'influence de ces pronoms latins qui a donné naissance à la correspondance *maga-Kegyelmed* qui est analogue, même au point de vue historique, à la relation « Lei-Vostra Signoria ». Quant aux formules de salutation, il est à remarquer que l'expression « Van szerencsém », si répandue il y a peu de temps en Hongrie, est probablement un calque approximatif de l'allemand « (Ich) habe die Ehre » qui, à son tour, remonte au français « j'ai l'honneur ». Ce rapprochement s'appuie aussi sur le fait que dans la correspondance commerciale cette expression s'emploie de la même façon que « j'ai l'honneur » (nous avons-) en français¹.

Les recherches ultérieures pourraient avoir pour but de suivre les traces de la politesse hongroise aussi chez les peuples environnants. Ainsi le roumain *Măria sa* et *Măria Ta* (dérivé de *mare*, « grand ») a l'air d'être calqué non pas directement sur « Magnificētia Vestra » ou sur quelque forme slave, mais sur le hongrois « Nagyságod ». Comme on disait « Nagyságos

(1) M. Kertész consacre une partie spéciale aux expressions dues à l'étiquette espagnole de la cour de Vienne. Remarquons que tout récemment le regretté Nyrop avait raison de mettre en relief l'importance de l'expression *beso la mano* qui correspond parfaitement au hongrois *búzsalamán* (baise-main), v. Linguistique et histoire des mœurs, 1934, p.

Fejedelem » aux princes hongrois de Transylvanie roumains, on appliquait de même le titre « Mária Ta » aux princes de Moldavie. Etant donné l'importance de l'influence hongroise sur la formation des principautés roumaines, cette question mériterait d'être examinée de plus près. Remarquons encore que le maintien du tutoiement chez les « Csángós » (Hongrois de Moldavie) est due en grande partie à l'influence du milieu roumain où le tutoiement est encore généralement répandu.

Ces quelques remarques ne pourront, bien entendu, faire comprendre toute la portée de l'excellent livre de M. Kertész, né d'une union intime de la linguistique et de la sociologie.

L. G.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Alexandre VEÉGH. — PETŐFI CHEZ LES ROUMAINS (Petőfi a románoknál), Mercurea-Ciuc-Csikszereda, Imprimerie Vákár, 70 p.

Suivant les indications de M. Georges Kristóf, professeur de langue et littérature hongroises à l'Université de Cluj-Kolozsvár, M. Veégh, jeune professeur au lycée catholique de Mercurea-Ciuc-Csikszereda, s'est donné la peine de dresser la liste des traductions roumaines de Petőfi. Malgré ses efforts pour fournir une thèse complète, celle-ci, précieuse avant tout, par sa riche documentation, est loin d'être un tableau fidèle de la pénétration chez les Roumains de notre plus grand poète lyrique. Bien que les traductions soient relativement assez nombreuses (198 sur 826 poésies originales), la plupart d'entre elles, excepté celles de Iosif, Goga, etc..., ont été, même au moment de leur parution, absolument illisibles, sinon inintelligibles, pour les lettrés roumains. Quel lettré de l'Ancien Royaume aurait pu goûter le réalisme touchant de « l'Encrier » (A tintás üveg) dans une traduction aussi plate, aussi farcie de provincialismes éphémères que « leaga cela de tintă » (parue dans la Revue « Ungaria », v. p. 18-19) ? Il est facile de voir que de telles traductions n'avaient pu nullement contribuer à faire connaître aux Roumains le talent du poète hongrois, d'autant moins que les Roumains de Transylvanie n'en avaient pas besoin, car ils lisaient les œuvres de Petőfi en original. Pour ne citer qu'un exemple, le poète Iosif, (fils d'un directeur de lycée à Brasov-Brassó), a toujours cherché à s'inspirer sur le modèle de Petőfi. Il est certain que Goga aussi, s'il puisa dans Petőfi la ferveur de ses poésies nationalistes, s'est laissé influencer non pas par ces imitations roumaines très médiocres, mais plutôt par l'élan et le rythme du texte original. C'est

pourquoi M. Veégh, tout en se bornant pour le moment à l'étude des traductions, aurait dû essayer de montrer leur importance au point de vue de la littérature roumaine ou du moins, les mettre en relation avec le goût et les courants d'idées qui leur avaient donné naissance. Au lieu de juger une traduction latinisante de 1872 au point de vue de la linguistique historique (!) et d'expliquer, à propos du latinisme « *de nu me mai ami*. » (si tu ne m'aimes plus), les causes de la disparition du verbe « *amo* » en roumain, il aurait mieux valu montrer dans quelle mesure une expression comme *fatia mea palinda* (Búshalovány arczom) reflète les particularités stylistiques de l'époque. En général il aurait fallu approfondir l'étude du style si indispensable à l'analyse esthétique des traductions. M. Veégh a tort de louer (p. 25) un passage de Jósif où « *Szerelem istenaszszonya* » (déesse de l'Amour) est rendu par « *femeie-Dumnezeu* » (littéralement « femme-Dieu »). Dans les cas où nous avons deux ou plusieurs variantes d'une seule et même traduction, il aurait été intéressant d'entrer un peu dans les détails, tout comme on avait fait pour les traductions allemandes de « *Egy gondolat bánt engemet* ». Malheureusement le style lourd et parfois trop livresque de l'auteur (exemple : « *az elavult izű sorokban igyekezetesség (?)*, az eredetihez való ragaszkodás tapasztalható », p. 10) ne lui a pas permis de faire mieux valoir le côté esthétique de sa thèse qui, malgré ses défauts, est une contribution précieuse à l'histoire si peu connue des relations littéraires hungaro-roumaines.

L. G.

LITTERATURE

LE ROMAN HONGROIS AU COURS DE CES DERNIERES ANNEES

Au cours de ces dernières années, la production littéraire en Hongrie a été riche et variée, surtout en matière de romans.

La tendance dominante est une tendance sociale : la moitié des romans parus depuis 1930 traitent de problèmes sociaux ou bien c'est la situation sociale qui joue un rôle décisif dans la destinée des personnages. La crise que subit l'humanité moderne, les bouleversements auxquels nous assistons ont profondément influencé l'esprit hongrois. D'ailleurs, le roman social qui donne une image de la vie de la nation a toujours été chez nous un genre traditionnel depuis *Bélteky-Ház* jusqu'à *Elsodort Falu*.

M. Désiré Szabó¹, le créateur du grand roman-épopée, représentation synthétique et dynamique de la vie nationale, a publié deux nouveaux romans et quelques nouvelles. L'un de ces romans est un fragment que l'auteur avait déjà publié dans une revue il y a douze ans et où il traçait le tableau de l'époque de la révolution de 1918. En réalité, ce fragment est une série de portraits dessinés avec beaucoup de verve satirique; les personnages sont des héros bien connus: on les retrouve toujours chez l'auteur qui a du monde une vision essentiellement subjective. L'autre roman est une peinture de la société moderne faite dans les couleurs les plus sombres. Il retrace la destinée tragique d'un poète de génie que la misère réduit au suicide. La famine sévit dans les campagnes hongroises. Dans les villes, les hommes de talent sont méconnus et persécutés, les hypocrites et les arrivistes font fortune, l'administration regorge de « souabes » prétentieux et cupides qui préparent la mort lente et sûre de la vraie race hongroise. L'ouvrage abonde en scènes pathétiques; on y trouve à profusion des expressions vigoureuses, des mots savoureux. Il serait facile d'en montrer les défauts, mais admirons plutôt le dynamisme puissant de M. Szabó, sa verve satirique et son incomparable humour. Son petit pamphlet *Résurrection à Makucska* est une invective mordante et spirituelle contre les parlementaires actuels et contre les poètes gonflés d'un patriotisme « pompier ».

M. Sigismond Móricz² nous a donné deux romans et deux recueils de nouvelles. Dans l'excellent roman *Rokonok*, l'auteur nous montre comment l'attachement exagéré d'un fonctionnaire public pour ses parents, lorsque ce sentiment l'emporte sur le devoir public et patriotique, devient une force destructrice. A l'occasion de ce problème psychologique, l'auteur nous donne une vaste peinture de la société, en sorte que le roman devient un véritable tableau synthétique de la vie sociale, administrative et politique dans les campagnes hongroises. Tous les efforts tentés par le procureur Kopjáss en vue de purifier les mœurs, échouent en raison des agissements d'une administration politique pourrie que dirigent des fraudeurs unis par des liens de parenté. C'est un roman politique et satirique, tout comme le *Falu Jegyzője* (Le

(1) Désiré Szabó, *Megered az eső* (Il commence à pleuvoir). Bartha Miklós Társaság, 1931, in-8, 272 p.; Karácsony Kolozsvárt (Noël à Kolozsvár). Káldor, 1932, in-8, 174 p.; *Feltámadás Makucsán* (Résurrection à Makucska). Saturnus, in-8, 128 p.

(2) Sigismond Móricz, *Rokonok* (Parenté). Athenaeum, 1933, in-8, 323 p.; *Esőleső társaság* (Société des guetteurs de pluie). Athenaeum, 1930, in-8, 247 p.; *Barbárok* (Les Barbares). Athenaeum, 1932, in-8, 94 p.

Notaire du Village) d'Eötvös dont il rappelle le sujet et la tendance. Et pourtant, la différence entre eux est essentielle : le héros d'Eötvös est un homme sans défauts, toute vertu et toute honnêteté, alors que le procureur Kopjáss, création d'un écrivain naturaliste, se permet, en dépit de sa probité foncière, de commettre des actions peu honnêtes dans l'intérêt de ses parents. Ce conflit moral conduit à un dénouement tragique. Par contre, du point de vue des idées, l'œuvre d'Eötvös est plus large, plus synthétique et plus profonde. Le roman de Móricz nous montre la crise telle qu'elle sévit dans les campagnes hongroises. L'auteur met en relief les causes de tous ces bouleversements : d'une part, la corruption qu'il peint de couleurs si sombres; d'autre part, la mévente des produits agricoles et, par conséquent naturelle, la difficulté d'écouler : l'impossibilité pour les fermiers de payer leurs dettes.

A chaque page, l'art de Móricz se révèle admirable : son naturel est inimitable; il a le don de réunir les éléments les plus divers dans un ensemble spontané et vivant; son style simple, expressif, est non moins harmonieux dans *Rokonok* que dans ses romans antérieurs. Les nouvelles qui composent le recueil *Esőleső Társaság* (Société des Guetteurs de Pluie) révèlent également les plaies des campagnes hongroises. M. Móricz y dénonce les crimes des administrateurs publics et la crise qui ruine les petits fermiers, mais cette fois, il le fait avec humour et bienveillance, même envers les responsables et les coupables. Les *Barbárok* (Les Barbares) sont un ensemble de petits contes de la vie paysanne. Le sujet en est tantôt un événement tragique narré dans des dialogues, tantôt l'analyse d'un caractère en quelques lignes expressives, tantôt enfin une petite scène de la vie paysanne. Móricz excelle dans ce genre; sa simplicité a de profondes résonances et les contes sont solidement et dramatiquement construits.

A côté du roman naturaliste, le genre de Mikszáth et de Herczeg a également trouvé des continuateurs. La mentalité de la classe campagnarde moyenne trouve ici son miroir fidèle. La bonne bourgeoisie des petites villes et des villages a conservé son optimisme loyal; l'esprit moderne n'a changé que les circonstances; le fond, chez elle, est resté le même qu'avant la guerre. C'est ainsi que M. Babay nous représente la vie de la société hongroise dans son nouveau roman dont le titre même est significatif : *Istenem ! Igy Élünk* (Mon Dieu, c'est ainsi que nous vivons !)³. Dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'amour d'un ingénieur qui, ne pouvant pas trouver une situation en rapport avec ses compétences et son talent, de-

(3) *Joseph Babay, Istenem, így élünk !* (Mon Dieu, c'est ainsi que nous vivons !). Singer és Wolfner, 1932, in-8, 240 p.

vient petit fonctionnaire et finit par épouser une jeune fille de province. Les caractères des personnages témoignent également de l'optimisme de M. Babay : ses jeunes filles sont angéliques, sans manquer de sens pratique; ses artisans et ses ouvriers sont des gens braves et honnêtes; ses mères ont des cœurs débordants de charité, ce qui ne les empêche pas d'avoir un esprit très réaliste. C'est bien notre petite bourgeoisie campagnarde dont rien, même pas la crise, ne peut bouleverser l'âme, ni troubler la bonne humeur. On pare aux difficultés croissantes de la vie en réduisant les besoins et les dépenses, on conserve sa gaieté et son entrain, on boit du vin bon marché, on écoute un peu de musique et, si les choses tournent mal, on s'exclame : « Mon Dieu ! c'est ainsi que l'on vit ! ». M. Babay est un artiste très doué, son style est spontané et décelé une sensibilité profonde.

Le souci de rendre exactement la réalité et la nature changeante de l'âme humaine caractérise les deux nouveaux romans de M. Körmendi et de Madame Lily Bródy qui nous content des histoires de Budapest. Ces dernières années, on a vu apparaître dans toutes les grandes villes un nouveau type, celui du jeune homme peu consciencieux qui rôde à travers les rues, court après les femmes et les affaires, déteste l'uniformité de son bureau ou de sa boutique, rêve de faire fortune et de devenir un riche capitaliste. Le goût des voyages, le désir de s'enrichir, de mener une vie plus large, quels que soient les moyens auxquels on recourt pour se la procurer, tels sont les motifs qui meuvent le jeune Kelemen, petit employé de bureau et personnage principal du roman de M. Körmendi, intitulé *Budapesti kaland* (Aventure de Budapest) ⁴.

C'est aussi la vie sociale de Budapest, la « Hernád ucca » que nous dépeint Madame Lily Bródy. Son roman *A Margot* (La Margot) est celui d'une jeune fille moderne, légère, mais qui à l'aide des études arrive à se créer une vie supérieure ⁵.

Le roman ouvrier est représenté dans notre littérature par un talent vigoureux, celui de M. Kassák. L'ouvrage récemment paru, *Munkanélküliek* (Chômeurs) ⁶, nous donne l'analyse du chômage envisagé comme phénomène moral. Aux yeux de l'auteur, le chômage est une maladie terrible qui détruit lentement sa victime, affaiblit son corps, ébranle ses nerfs, lui fait perdre l'équilibre moral, l'avilit progressive-

(4) *François Körmendi*, *Budapesti kaland* (Aventure de Budapest). Pantheon, 1932, in-8, 543 p., v. C. R. dans la *Revue*, t. XI (1933), p. 114-19.

(5) *Lily Bródy*, *A Margot*. Athenaeum, 1932, in-8, 231 p., v. ib., p. 114-7.

(6) *Louis Kassák*, *Munkanélküliek* (Chômeurs). Nyugat, 1933, 2 vol. in-8, 191 et 205 p.

ment, éveille ses instincts les plus vils, les plus laids et la conduit fatalement à sa perte. L'auteur commence par nous montrer les effets de cette terrible maladie sur la destinée de deux ouvriers amis, puis il élargit de plus en plus le cadre de son roman en y introduisant de nouveaux personnages que le manque de travail rend égoïstes, chez lesquels il tue le bon sens et tout sentiment de solidarité. L'ouvrage émeut parce que l'auteur n'a pas exagéré et parce qu'il a abandonné tout parti-pris politique au profit de l'art. Le style est très personnel, c'est un peu le style de la « nouvelle objectivité » à la mode, si bien que Kassák laisse souvent sans les approfondir même les scènes les plus tragiques. Les personnages ouvriers sont très bien et très expressivement caractérisés, mais les représentants de la bourgeoisie ne sont pas différents des types bien connus de la littérature socialiste.

Les nouvelles de Gelléri⁷ nous introduisent également dans la vie ouvrière, mais quelle différence entre les deux écrivains ! Chez le premier, tout est simple, clair, objectif, tandis que Gelléri s'essaie à l'analyse profonde du sentiment, à la rêverie, il considère même la nature avec un certain mysticisme. Chez lui la tendance psychologique et lyrique l'emporte sur la tendance sociale.

Le passé semble intéresser de nouveau les écrivains, mais hâtons-nous d'ajouter qu'il les intéresse seulement dans la mesure où il ressemble au présent et en ce qu'il a d'éternellement humain. Ainsi s'explique que la grande tradition du roman historique ait de nombreux continuateurs.

Tout d'abord, l'œuvre monumentale de Madame Gulácsy : *Pax vobis*⁸. Nous sommes au début du XVIII^e siècle, à l'époque des guerres de Rákóczi, époque dont l'esprit héroïque a toujours inspiré nos poètes et à laquelle ce roman prête un intérêt nouveau : la découverte de l'époque « baroque », du XVIII^e siècle, par les historiens de l'après-guerre, et notamment par MM. Szekfü et Heckler. L'héroïne de *Pax vobis* est Marie, la fille du comte de Pálffy, général de l'armée royale. Elle aime un jeune soldat ennemi, un fidèle de Rakóczi. Par la suite, Marie devient dame d'honneur à la cour et l'empereur s'éprend de ses charmes. Elle décide de se servir de cette influence pour ramener la paix dans son pays. Elle est poussée à cette décision aussi bien par son patriotisme que par son amour, car elle espère qu'après la cessation des hostilités, la

(7) *André Gelléri*, Szomjas inasok (Apprentis assoiffés). Nyugat. 1933, in-8. 163 p.

(8) *Irène Gulácsy*, Pax vobis ! Singer és Wolfner, 1931, in-8, 3 vol. 321, 358, 316 p., v. C. R. dans la *Revue*, t. XI (1933), p. 380.

filles du général de Pálffy pourra épouser son fiancé, un homme dévoué à Rákóczi. L'auteur fait apparaître, comme dans une grande galerie de portraits, tous les personnages célèbres de l'époque. D'un côté, la cour de Vienne, avec ses intrigants, peinte avec un romantisme exagéré, un peu à la manière de Jókai : le roi, monarque passionné, inconstant, tour à tour idéaliste et voluptueux; la reine, épouse vieillie et jalouse; la reine-mère qu'une dévotion excessive rend aveugle, et enfin le comte de Pálffy, type du Hongrois « occidental », raisonnable, traditionaliste, fidèle à la dynastie. La romancière nous introduit ensuite dans le camp adverse, celui des insurgés appelés « Kuruc ». Leur chef, le prince Rákóczi, idéaliste qui se sacrifie pour la liberté de sa patrie, mais qui considère les événements d'une manière un peu fantaisiste; le comte de Bercsényi, pessimiste inguérissable; les généraux « Kuruc », prêts à tout instant à verser leur sang, mais non à observer la discipline militaire; le comte de Károlyi, indécis, raisonneur, scrupuleux; enfin Gabriel de Haller, le fiancé de Marie, jeune héros vaillant et noble, mais incapable de comprendre qu'il existe dans la vie des complications plus subtiles que l'on ne résout pas en tirant une épée : voilà les héros de cette lutte pour l'indépendance, tels que Madame Gulácsy nous les montre avec un art vraiment admirable. Ajoutons que la peinture des passions collectives et des misères du peuple est également fort belle. C'est la jeune héroïne, Marie de Pálffy, qui, grâce à son instinct féminin, juge les événements avec le plus de clarté. Mais le jeu qu'elle joue avec l'amour du roi finit tragiquement pour elle : au moment décisif il ne lui reste qu'un seul moyen de sauver son fiancé de la mort et sa patrie de l'oppression : se donner au roi. Ce « crime qui couronne » qui lui fait sacrifier son honneur de femme, lui ravit le bonheur terrestre, car son amant ne peut le lui pardonner; par contre, il lui vaut une récompense supérieure : la conscience d'avoir rendu la paix à sa patrie. Les yeux tournés vers l'immense plaine hongroise, comme si les cris de joie d'un peuple délivré parvenaient jusqu'à elle, Marie s'exclame : *Pax vobis*, la paix soit avec vous ! Ce roman est la véritable épopée du patriotisme éclairé et pacificateur.

Deux romans plus courts nous ramènent à l'époque de la décadence romaine : *A Nap Fia* (Le Fils du Soleil) de M. Ferenc Herczeg et *Aranykoporsó* (Le Cercueil d'Or) de M. Ferenc Móra⁹. On peut faire remarquer que c'est l'analogie qui existe entre notre époque et celle de la décadence antique qui a déter-

(9) *François Herczeg*, *A Nap fia* (Le fils du Soleil). Singer és Wolfrner. 1931, in-8, 176 p. — *François Móra*, *Aranykoporsó* (Cercueil d'or). Genius, 1933, 2 vol. in-8, 278 et 345 p.

miné les auteurs à choisir ces sujets. La même idée dominante inspire les deux romanciers, à savoir l'opposition du christianisme et du paganisme. Dans le roman de Herczeg, il y a beaucoup de romanesque, les personnages sont extraordinaires et mystérieux. Quant au *Cercueil d'or*, il symbolise les valeurs païennes que l'on veut sauver pour l'ère chrétienne. C'est un roman archéologique; on y sent l'effort du savant pour donner un tableau précis et minutieux des coutumes antiques.

C'est surtout le goût des biographies romancées qui semble s'être considérablement développé chez nous. Pour satisfaire à ce goût, voici deux livres de M. Zsolt Harsányi : « *Az Ustökös*, qui est une biographie de Petöfi et *Ember, küzdj'*, une biographie de Madách¹⁰. La première veut retracer, non seulement la vie du poète, mais encore la vie littéraire de son époque. L'auteur a mieux atteint le second de ces buts. Certes, les amours de Petöfi sont bien analysés, mais, tel que nous le représente M. Harsányi, Petöfi ressemble plutôt à un grand enfant qu'à un poète romantique. La révolte profonde n'est plus que la rancune; le biographe insiste trop sur l'entêtement de son héros sans en comprendre les raisons véritables. L'œuvre n'est pas solidement construite et l'ensemble garde l'aspect d'une série de nouvelles juxtaposées. Le biographe de Madách a beaucoup mieux rempli sa tâche. La vie de Széchenyi a inspiré à M. Lóránd Hegedűs une biographie romancée¹¹ : l'écrivain considère le grand homme d'Etat sous de nouveaux aspects et parvient ainsi à résoudre certains problèmes restés jusqu'alors inexplicables.

Le roman de M. Pap, *Megszabadítottál a haláltól*¹², narre également les événements du passé avec une couleur locale assez forte. Le romancier nous fait participer à la vie de la Palestine ancienne à l'époque du Christ. Mais chez M. Pap, l'action est complètement subordonnée aux idées. C'est une sorte de roman philosophique dont le problème central est la délivrance de l'humanité. Le personnage principal, Michaël, représente en quelque sorte le Christ. Il sauve les hommes de la mort ou plus exactement de la peur de la mort. Cette mystérieuse délivrance est un peu obscure et équivoque. L'histoire

(10) Zsolt Harsányi, *Ember, küzdj'* ! (Homme, lutte !). Singer és Wolfner, 1932, 3 vol. in-8, 280, 238, 251 p. — Zsolt Harsányi, *Az Ustökös* (La comète). Singer és Wolfner, 1932, 2 vol. in-8. 248 et 236 p.

(11) Laurent Hegedűs, Gróf Széchenyi István regénye és éjszakája (Le roman tragique du comte Etienne Széchenyi). Athenaeum, 1932, in-8, 324 p.

(12) Charles Pap, *Megszabadítottál a haláltól* (Tu m'as sauvé de la mort). Nyugat, 1932, 2 vol. in-8, 160 et 100 p. v. C. R. dans la Revue, t. XI (1933), p.

entre Tekijahu et Abimel est plus claire. Par la mission de Michaël, on voit l'idée transcendante de la paternité fondement de la société juive, se transformer en une paternité spirituelle. Par la liberté de l'esprit, Abimel parvient à secouer les chaînes du sang. Comme tous les vrais prophètes, Michaël épouse la cause du pauvre et va partager sa misère et ses souffrances. Le style de M. Pap a de la vigueur, son vocabulaire est riche, son naturalisme est vraiment biblique. Une chaude atmosphère, celle de la souffrance, du fanatisme et du sacrifice, enveloppe le roman. Il y a lieu de déplorer pourtant certains défauts de construction : le roman a deux commencements; il y a au début deux naissances miraculeuses, qui n'ont entre elles aucun rapport.

Le nouveau livre de Kosztolányi, *Esti Kornél*, est aussi une sorte de roman philosophique¹³. Kornél est un personnage symbolique qui incarne un des « moi » de Kosztolányi. le moi révolté à qui il doit aussi bien ses défauts que ses richesses sentimentales. Le romancier présente ce personnage comme un de ses amis, un ami aimé et détesté à la fois, avec qui, lui, — le « moi » raisonnable, discipliné, — s'associe pour composer un roman avec les riches expériences d'Esti. Or cet ouvrage est moins un roman qu'une série de nouvelles qui révèlent le scepticisme élégant et artistique de l'auteur. Kornél Esti parvient à comprendre qu'une action excellente peut nous conduire à l'ingratitude la plus cruelle. Un jeune homme sauve Kornél Esti au moment où il va se noyer dans le Danube. Esti lui est tellement reconnaissant que le jeune homme devient de plus en plus imprudent si bien qu'il ne reste plus à Esti qu'un seul moyen de se débarrasser de lui : le jeter cordialement dans le Danube. Nous trouvons dans ce livre quelques pages satiriques sur les Allemands; l'auteur raille leur trop grande précision et leur entêtement. Esti narre le cas d'un baron allemand qui réussit à mettre d'accord les éléments antagonistes de l'Association qu'il préside et cela par le simple fait qu'il dort aux séances. L'auteur loue la sagesse de ce baron et nous sommes enclins à en faire autant. Kosztolányi développe ces paradoxes avec une gaminerie fort originale; son style est spirituel et artistique.

Le livre de M. Jenő Heltai, *Álmokháza* (Maison des Rêves)¹⁴ est un roman analytique auquel la critique a réservé le meilleur accueil. C'est un récit de guerre : l'histoire d'un ingénieur pilote qui revient blessé et l'esprit quelque peu dé-

(13) *Désiré Kosztolányi*, Esti Kornél (Kornél Esti). Genius, in-8, 256 p.

(14) *Eugène Heltai*, Álmokháza (Maison des rêves). Athenaeum. 1930, in-8, 352 p.

rangé. Ses pressentiments, ses sensations obscures, ses remords, ses désirs remplissent le roman, c'est la vie d'une conscience malade. Avant cette catastrophe, le héros était un homme robuste qui avait remporté de nombreux succès et qui ne se faisait jamais de scrupules. Il veut maintenant réparer ses torts, recommencer sa vie à partir du moment où il croit l'avoir manquée. Lorsqu'il était enfant et qu'il fréquentait le lycée, il voyait souvent une petite fille sortir d'une maison qu'il trouvait mystérieuse, la maison des rêves. Il la retrouve jeune fille. Celle-ci, en dépit de la vie passionnée, tourmentée qu'elle a menée, se souvient de son admirateur d'antan et elle a conservé la nostalgie de ce muet amour d'enfance comme la nostalgie de sa pureté première. Ils se rencontrent, mais ne peuvent plus se retrouver. Trop de choses se sont passées qui les séparent irrémédiablement. Le jeune blessé en proie à la fièvre voit s'approcher un fantôme qui l'avertit qu'il va mourir. L'analyse des doutes obscurs, des états subconscients et maladifs constitue la partie principale du roman.

Le charmant petit roman de Madame Renée Erdős, *Hajnali Hegedűszó*¹⁵ est l'histoire d'une jeune fille innocente d'un Parsifal féminin qui incarne la pureté, la tendresse, la modestie. Elle aime d'amour le jeune pianiste Ariel qui l'épouse à la fin. C'est un roman lyrique. Art, nature, beauté, innocence, tout concourt à rendre heureux ces jeunes gens exquis. Les épanchements de la pure passion, la chaude atmosphère de la jeunesse remplissent le roman.

Jusqu'à présent le roman de bêtes, si populaire dans les littératures étrangères, nous manquait complètement ou du moins n'avait de place que dans la littérature enfantine. Mais voici que le chien Csutora inspire à M. Márai son nouveau roman¹⁶. M. Márai se garde bien de faire une sorte d'histoire naturelle ou de développer des raisonnements philosophiques. Grâce à son chien, il découvre à nouveau le monde qui l'environne, sans pourtant que le roman devienne un nouveau « voyage autour de ma chambre ». Il observe les instincts de son chien et trouve des analogies frappantes entre la psychologie de Csutora et celle des humains, analogies qui lui permettent de comprendre certaines raisons instinctives de nos fictions. L'auteur se moque un peu de la psychanalyse; il fait prononcer par une dame freudienne des discours prétentieux sur les complexes du pauvre chien. Il y a dans ce roman un peu de satire, un peu d'analyse, de la réflexion, des observa-

(15) *Renée Erdős*, *Hajnali hegedűszó* (Concert de violon à l'aube). Athenaeum, 1933, 226 p.

(16) *Alexandre Márai*, *Csutora*. Pantheon, 1932, in-8, 247 p.

tions exactes, mais surtout de la mesure et de l'harmonie. Le style en est très soigné.

Il nous reste encore à rendre compte de deux romans qui ont eu un grand succès : *Isten Országa felé* et *Meztelen ember* de M. Mihály Földi qui, au dire de l'auteur, constituent les deux premières parties d'une trilogie. Le premier roman ¹⁷ raconte une histoire impressionnante et met en œuvre les éléments les plus divers : tout d'abord quatre grands peuples danubiens, les Hongrois, les Autrichiens, les Serbes et les Tchèques, qui ne parviennent jamais à se mettre d'accord, puis des êtres surnaturels qui mènent toute l'action : Dieu et le diable. Le diable prépare les esprits à la guerre. Il cherche à s'emparer d'une jeune fille dont il voudrait devenir amoureux, mais il est incapable d'éprouver l'amour terrestre. M. Földi n'a rien à faire avec ce dualisme qui considère la vie comme une lutte engagée entre Dieu et le diable. Aux yeux de l'écrivain, ce dernier personnage est un être très inférieur à Dieu, il n'est au fond qu'un élément dans les projets divins. Le diable est bien las du métier qu'il fait, il envie le bonheur et les souffrances des hommes, il déplore de n'avoir point de corps et par conséquent de ne pouvoir mourir. Sa passion de destruction l'oblige à tenter les hommes, mais il le fait à regret et déborde de joie si un être lui résiste, ce qui d'ailleurs arrive assez rarement. Selon le projet de l'auteur, la trilogie paraît avoir pour sujet : la délivrance de l'humanité par la résistance d'un être angélique aux suggestions du démon. Le second volume a pour titre *Meztelen Ember*. Le fiancé de la jeune Clotilde, François Juhász, de qui le diable s'était emparé, cherche à se libérer de l'esprit malin et part à la recherche de Dieu. Il se met en route tout nu, c'est-à-dire dépouillé de toutes connaissances terrestres. Il doit délivrer sa fiancée qui est perdue parce qu'il l'a flétrie par un mariage diabolique. L'action est fort embrouillée; l'auteur choisit ses personnages parmi les types représentatifs de l'humanité. Le monde transcendant est en relations avec le monde terrestre par le moyen de l'occultisme. Il paraît qu'à la fin du second volume, François Juhász est sauvé parce qu'il a réussi à anéantir le diable. Il a triomphé des penchants naturels, tué en lui l'amour charnel, en somme il a sacrifié la chair à l'esprit. Il serait curieux de savoir ce que sera le troisième volume. Le roman est étrange. Le problème est sublime, les procédés tantôt obscurs, tantôt banals, (le diable revêt par exemple diverses formes humaines pour exciter les hommes d'Etat à la

(17) *Michel Földi, Isten országa felé* (Vers le royaume de Dieu). Athenaeum, 1932, in-8, 417 p.; *Michel Földi, A meztelen ember* (L'homme nu). Athenaeum, in-8, 1933, 439 p.

guerre) et l'ouvrage ressemble à un roman feuilleton. Certaines parties écrites avec un art incontestable témoignent d'une psychologie très fine, mais dans son ensemble le roman nous paraît obscur, non parce que l'auteur y a introduit des puissances transcendantes ou des forces occultes, mais parce qu'il a insisté sur l'action aux dépens des idées. Il est curieux de constater que, dans ces dernières années, certains de nos romanciers ne cherchent pas à exprimer leurs idées avec clarté et s'attachent plutôt aux détails. La raison en est peut-être qu'ils ne veulent pas avoir l'air d'avoir des partis-pris politiques ou philosophiques.

Enfin, nous ne saurions passer sous silence le soixante-dixième anniversaire de l'illustre romancier, M. François Herczeg, que toute la société hongroise a fêté cette année. Grâce à une activité littéraire exceptionnelle qui ne s'est pas démentie pendant cinquante ans, M. Herczeg a réussi à conquérir les faveurs du public hongrois et étranger et, malgré son âge avancé, il continue à publier de remarquables ouvrages.

Ch. HORVÁTH.

HISTOIRE

RÉVAY József. — GÖMBÖS GYULA ÉLETE ÉS POLITIKÁJA. [Jules Gömbös. Sa vie et sa politique]. Budapest, Franklin Tarsulat, 1934.

La littérature biographique a toujours été très goûtée du public. La plus grande faveur va aux biographies des personnes vivantes; et cette curiosité se laisse facilement expliquer. A examiner de près, nous croyons pouvoir lui découvrir des sources de nature psychologique : d'une part l'intérêt naturel d'un esprit pour un autre esprit, d'autre part le caractère d'un certain groupe d'hommes, surnommés par les psychanalistes « les contemporains ». Ce sont ceux qui, en voulant conférer quelque intérêt à leur existence d'ailleurs très simple, s'efforcent de la replacer dans l'histoire contemporaine; ils savent tout, ils connaissent tout et sont heureux de pouvoir s'écrier à la lecture d'une page : « c'est vrai, je l'ai vu ».

Ce double intérêt psychologique a réussi à créer une riche littérature biographique. Cependant, on a très rarement la chance d'y découvrir une œuvre remarquable par son sujet, par l'intérêt du personnage vivant qu'il traite. C'est ainsi que nous avons eu dans ces dernières années des œuvres racontant la vie de presque tous les hommes d'Etat européens, auxquelles vient s'ajouter un ouvrage sur Jules Gömbös.

L'ouvrage est destiné — dans une certaine mesure — à satisfaire la curiosité du public, dont la soif psychologique sera calmée ici par le contact direct avec une âme attachante; mais sachons gré à l'auteur d'avoir su s'élever au-dessus des désirs des « contemporains », car il n'y a rien dans ce livre qui aurait pour but de flatter le goût de cette partie du public. Bien au contraire, l'étude psychologique du caractère du « Premier » hongrois ne compose qu'une partie secondaire, bien que très soigneusement élaborée, de l'ouvrage. L'auteur subordonne sa curiosité psychologique incontestable à d'autres buts plus essentiels. L'apparition du livre n'est pas motivée seulement par ce que nous venons d'expliquer. Cette biographie est un précieux document historique, le compte-rendu des dernières vingt-cinq années écoulées. Celui surtout des dix dernières constitue peut-être le chapitre le plus intéressant de l'histoire européenne, vu à travers le personnage d'un homme d'Etat-soldat qui représente le point de vue de sa nation. Ainsi pris et ainsi compris, ce livre revêt un caractère d'intérêt général et devient digne de l'attention du grand public lettré d'Europe. Et par là, il se range à côté des biographies des chefs d'Etat actuels d'Europe et donne bien à des comparaisons très justes avec MM. Mussolini, Hitler, Kemal et feu le chancelier Dolfuss. De plus, ce livre comble une grande lacune dans notre littérature historique : le tableau de la Hongrie moderne, esquissé dans les biographies du régent Horthy, du premier ministre M. le comte de Bethlen et du défunt leader du parti agraire, Nagyatádi szabó, n'est complet que si l'on y ajoute cette nouvelle étude sur l'ami et collaborateur de ces trois personnages éminents de notre pays.

L'ouvrage distingue très nettement trois phases dans la vie de Gömbös : l'enfance, l'école militaire et le service, ensuite la carrière politique. L'auteur réussit à bien saisir dès la jeunesse les traits de caractère principaux. Il y découvre en germe ce sentiment d'indépendance, ce besoin de s'élever au-dessus des autres, un penchant irrésistible aux initiatives et une sûreté de jugement qui le prédisposent à devenir chef. Le fils de l'instituteur de Murga, comme s'il sentait déjà sa mission, veut se débarrasser des liens de la famille, de l'école civile et entre à l'école militaire, plus conforme à son caractère. Dans la milice, un autre sentiment, celui du patriotisme, s'éveille en lui et une vie active commence dès lors. Le jeune cadet ferme et résolu entrevoit déjà l'avenir, se cultive, étudie et devient l'un des meilleurs soldats de l'armée commune. C'est la fin tragique de la guerre qui le pousse vers la carrière politique. Dans les troubles de la révolution il rend d'inoubliables services à sa nation et sera l'organisateur de la contre-révolution. Après le rétablissement de l'ordre, M. Gömbös, déjà connu par-

tout en Hongrie, commence une lutte politique qui le mène, à travers les événements Budaörs, des chutes, des relèvements, vers le ministère, et peu après, à la présidence du Conseil.

Il est tout à fait naturel que l'auteur, en écrivant son ouvrage, se soit laissé emporter par l'élan prodigieux de cette vie, et, que, là où les documents lui manquaient, il se soit confié à son inspiration. Mais il ne se laisse jamais entraîner vers la diatribe : c'est l'œuvre d'un homme qui admire sincèrement son héros. Il ne perd jamais de vue que la première tâche du biographe, c'est « la recherche de la vérité »¹, mais il sait très bien que cette recherche historique a besoin — à côté d'arguments positifs — d'un don d'intuition, d'une faculté de faire revivre le passé. Il raconte tout, et fidèlement : « le biographe qui croit embellir le travail de la nature, en corrigeant le ridicule des grands hommes,... en niant un changement de front ou de doctrine, ce biographe mutilé, enlaidit, et, en dernière analyse diminue son héros² ». Rien ne serait d'ailleurs plus intéressant, ayant le beau travail de M. Kornis sur les hommes d'Etat, que d'appliquer sa théorie à cette vie racontée par M. Révay et l'utiliser comme exemple vivant pour appuyer la thèse.

Pour parler une fois de plus de la psychologie, notons que l'auteur a réussi à saisir le caractère de M. Gömbös dans son évolution, lente ou rapide, telle qu'il s'est formé dans le contact avec les êtres et les événements historiques. A coup sûr, puisqu'il s'agit là d'une évolution loin d'être achevée, ce livre ne peut nous donner qu'une idée bien incomplète de M. Gömbös. Mais, n'oublions pas les paroles de M. Walt Whitman : « Tout homme est plus grand que son portrait ».

Ladislav Pöböör.

Arpád MARKÓ. — *II. Rákóczi Ferenc a hadvezér.* [François II Rákóczi le stratège], Budapest, M. T. A., 1934, in-8°, 448 p.).

La guerre d'indépendance entreprise par les Hongrois sous le commandement du Prince de Rákóczi (1703-1711) avait pour but de mettre un terme à l'influence germanique dans le bassin des Carpathes. Contemporaine de la guerre de succession d'Espagne, — elle aussi dirigée contre les Habsbourg, — il est très naturel que des relations se soient établies entre les différents adversaires. Ce fut ainsi que le prince Rákóczi entra en rapports étroits, tour à tour avec Louis XIV, Charles XII, Frédéric Guillaume, les Polonais et les Russes.

(1) MAUROIS, Aspect de la Biographie moderne, p. 58.

(2) Ibid., p. 32.

(3) Repr. par MAUROIS, ouvr. cit., p. 30.

La personnalité de ce grand chef hongrois était jusqu'alors demeurée insuffisamment éclairée. Quant à son aspect militaire, il nous échappait presque totalement. Les travaux du colonel Markó viennent de remédier à cette lacune. La personnalité de Rákóczi soldat, — moins idéaliste peut-être, mais à coup sûr plus vivante que sous son aspect légendaire, — est désormais fixée.

De nature strictement militaire, la tâche qui incombait à ce jeune Prince lorsqu'il prit la tête du mouvement insurrectionnel, était des plus ardues. Mettre sur pied en quelques mois une armée, l'équiper, pourvoir à son ravitaillement, la mettre en état, enfin, de supporter le choc des troupes régulières, était une chose d'autant moins aisée que le Prince de Rákóczi manquait d'expérience. Mais c'est avec un zèle et une endurance que soutenait seule la foi ardente qu'il avait de sa mission, que Rákóczi surmonta les premières difficultés. Mais, abandonné par ses alliés, après 8 ans de gloire, il ne céda que devant l'écrasante supériorité ennemie. L'indépendance subit alors un échec total, mais la tentative de Rákóczi ne demeura pas sans résultats. Les mouvements nationaux ultérieurs profitèrent de l'expérience acquise, surtout en matière d'organisation militaire. Cette expérience servit la France elle-même. En effet, c'est aux soldats de Rákóczi qu'elle doit de posséder une cavalerie légère et un maréchal aussi célèbre que le fut Ladislas Berchényi.

T. BARÁTH.

Kálmán BUDAY. — *Báthory István erdélyi fejedelemsége* [La principauté transylvaine d'Etienne Báthory], 1571-76. Szeged, *Városi Nyomda*, 1932, in-8°, 236 p.

Avant d'être roi de Pologne, Etienne Báthory fut pendant six ans souverain d'une principauté puissante où les Hongrois, par suite de l'avance des Turcs, se virent forcés de créer une souveraineté nouvelle : celle de Transylvanie. Il importe, si nous voulons apprécier à sa juste valeur l'œuvre polonaise de ce grand monarque, de connaître ce fait ainsi que l'histoire de ces six années de règne. Etienne Báthory a en effet transplanté en Pologne la pratique et le personnel gouvernemental hongrois. L'influence prépondérante exercée, sous son règne, par la civilisation hongroise, devient alors très compréhensible. Cette influence s'exerça même si fortement qu'elle a laissé des traces jusque dans la langue polonaise.

Composée en forme d'encyclopédie pratique, la présente étude — une thèse soutenue à l'Université de Szeged, — a l'avantage de faciliter et d'orienter nos recherches futures.

T. BARÁTH.

REVUE BLEUE

Politique et littéraire.

Directeur : P. GAULTIER.

Rédacteur en chef : L. MAURY. *Secrétaire général* : P. MOREL.

Publication bi-mensuelle. — Prix du numéro : France, 5 fr.; Etranger, 5 fr.

3, rue Clément-Marot, PARIS (VIII^e).

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

Rédacteur en chef : P. VAGO

Directeur : -A. BLOC

Secrétaire général : M. E. CAHEN

Pour toute correspondance : 5, rue Bartholdi, Boulogne (Seine);

tél. : MOLITOR 22-76

ABONNEMENT :

France et Colonies : 120 frs

Etranger : 200 frs

PRIX DU NUMÉRO :

France : 18 frs

Etranger : 25 frs

REVUE SCIENTIFIQUE

Revue rose illustrée

Directeur : P. GAULTIER.

Rédacteur en chef : J. BAILLAUD

Secrétaire général : L. FRANCHET.

Publication bi-mensuelle. — Prix du numéro : France, 5 fr.; Etranger, 6 fr.

3, rue Clément-Marot, PARIS VIII^e.

TABLE DES MATIERES

1934

Articles de fond

BALDENSBERGER (F.). — La « Tragédie de l'Homme » et les prévisions positivistes	225
BERZEVICZY (A.). — Alexandre Csoma de Körös	229
BIDOU (H.). — Un cri de détresse : « La Tragédie de l'Homme »	5
BISZTRAY (J.). — Emeric Madách et « La Tragédie de l'Homme »	12
LIGETI (L.). — Les pérégrinations de Csoma de Körös et le pays des Yougar	233
MARIX (Th.). — Histoire d'une amitié : François Liszt et H. de Balsac	36, 323
NÉMETH (A.). — « La Tragédie de l'Homme » sur les scènes hongroises et étrangères	303
NÉMETH (J.). — Les inscriptions du Trésor de Nagyszentmiklós II	126
PILLIAS (E.). — Etudes sur François II Rákóczi, prince de Transylvanie, pendant son séjour en France	280
SAUVAGEOT (A.). — Quelques aspects de la pensée hongroise.	254
TRONCHON (H.). — Les œuvres posthumes de Jean Fekete de Galántha, voltairien de Hongrie	69
TURÓCZI-TROSZTLER (J.). — Les Cartésiens hongrois	100

Notes et documents

COSTIL (P.). — La figure morale d'André Dudith, humaniste hongrois	141
GÁLDI (L.). — A propos des mots d'emprunt français en hongrois	349
TOLNAI (G.). — A propos de l'expression « Tour d'Ivoire ».	137
LAZICZIUS (J.). — Introduction à la phonologie	339
TARIAINEN (V.). — Le centenaire d'un grand écrivain finlandais Alexis Kivi (1834-1872)	330

Chronique générale

OLAY (F. D'). — Les relations de la Hongrie et de Genève.	352
OLAY (F. D'). — Un grand ami de la Hongrie : Alexandre Claparède	152

V. (L.). — Le comte Teleki et l'avenir de l'esprit européen.	148
— Emeric Madách et la « Tragédie de l'Homme » dans les universités françaises	151

Comptes rendus

BERZEVICZY (A.). — L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1856 (L. VILLAT)	175
BIBÓ (L.). — La mort de l'amante (A. SAUVAGEOT)	174
BUDAY (C.). — La principauté transylvaine d'Etienne Bá- thory, 1571-1576 (T. BARÁTH)	387
CALMETTE (J.). — Le monde féodal (L. VILLAT)	161
DEÉR (J.). — Heidnisches und Christliches in der altun- garischen Monarchie (T. BARÁTH)	165
GEDEON (J.). — La fortune intellectuelle de Verlaine (L. VILLAT)	157
GOMBOCZ (Z.), MELICH (J.). — Dictionnaire étymologique de la langue hongroise (L. GÁLDI)	369
JARVENTAUS (A.). — L'Invasion (E. K. NEUVONEN)	159
JARVENTAUS (A.). — Le pays qui fume (E. K. NEUVONEN). JÓZSEF (Archiduc). — La grande Guerre telle que je l'ai vue (CH. GERBERT)	159 177
KAZAL (S.). — L'histoire de l'agriculture hongroise jusqu'à l'époque contemporaine (T. BARÁTH)	180
KERTÉSZ (É.). — Je suis à votre service. Histoire des termes de politesse en hongrois (L. GÁLDI)	370
KORNIS (J.). — L'homme d'Etat (Ét. DÉKÁNY)	366
LAMOUCHE (Colonel). — Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours (L. VILLAT)	169
LEHEL (Fr.). — Morphologie comparée des arts (J. G.) ..	172
MARKÓ (A.). — François II Rákóczi le stratège (T. BARÁTH). MELICH (J.). — v. GOMBOCZ (Z.).	386
MONTFORT (H. de). — L'évolution du polonisme en Prusse orientale (L. VILLAT)	167
MORTON (J. B.). — Sobieski, roi de Pologne (L. VILLAT). PALÉOLOGUE (M.). — Un grand tournant de la politique mondiale, 1904-1906 (L. VILLAT)	168 163
RÉVAY (J.). — Jules Gömbös. Sa vie et sa politique (L. PÖDÖR)	384
SÓLYOM (J.). — L'évolution du régime douanier hongrois jusqu'en 1519 (T. BARÁTH)	189
TÓTH (T.). — Les dix commandements de Dieu (R. BOUR- GEOIS)	171
TÓTH (T.). — Le Christ et les problèmes de notre temps (A. L.)	172
TÓTH (T.). — La chasteté. Lettres à mes étudiants (P. H.). VÁCZY (P.). — L'époque hongroise de la doctrine d'Etat dite symbolique (T. BARÁTH)	172 165
VEÉGH (A.). — Petőfi chez les Roumains (L. GÁLDI)	373

Comptes rendus collectifs

ACTES du II Congrès international de Linguistique (L. G. G.)	156
MÉLANGES de philologie, l'histoire et de littérature offerts à Henri Hauvette (L. VILLAT)	161
PUBLICATIONS de la Commission de Géographie régionale de la Société scientifique Comte Etienne Tisza à Debrecen (T. MENDÖL)	181
LE ROMAN HONGROIS au cours de ces dernières années (CH. HORVÁTH)	374

Chronique des Revues

ACADÉMIE (L') — de Hongrie et la défense de la langue hongroise (A. SAUVAGEOT; <i>Akadémiai Ertesítő</i> 1933).	193
ANGYAL (D.). — Le procès de haute trahison intenté contre le comte L. Batthyány (<i>Századok</i> , 1933)	202
BABITS (M.). — Revue des livres (<i>Nyugat</i> , 1933)	189
BAJZA (J.). — Les Croates dans la Hongrie occidentale (<i>Magyar Szemle</i> , 1933)	195
BIRKÁS (G.). — Mistral et les Hongrois (<i>Minerva</i> , 1933).	192
BISZTRAY (J.). — Madách au théâtre (<i>Magyar Szemle</i> , 1933)	187
BRION (M.). — Emeric Madách et la Tragédie de l'Homme (<i>Marseille-Midi</i> , 1933)	185
BRISTITS (Fr.). — Vörösmarty et les Mille et une Nuits (<i>Irodalomtörténeti Közlemények</i> , 1933)	190
DAUZAT (A.). — Le problème hongrois (<i>La Volonté</i> , 31 août 1933)	197
DÉKÁNY (Et.). — Estimation et réestimation des valeurs historiques (<i>Századok</i> , 1933)	198
DABROWSKI (J.). — Le règne d'Etienne Báthory (<i>Conférence faite à Budapest</i>)	200
DOMANOVSKY (A.). — L'Anonymie et les Gesta Hungarorum de l'époque de Geysa II (<i>Századok</i> , 1933)	200
DONAU (Die) — Ihre wirtschaftliche und kulturelle Mission in Mittel und Osteuropa	202
ELEK (O.). — Shakespeare dans l'opinion publique littéraire hongroise (<i>Irodalomtörténet</i> , 1933)	191
ELEK (O.). — Le culte d'Ossian en Hongrie (<i>Egyet. Phil. Közlöny</i> , 1933)	192
ELISCHER (P.). — La route intercontinentale (<i>Magyar Szemle</i> , 1933)	203
GYÖRY (J.). — Nouvelles revues hongroises (<i>Magyar Szemle</i> , 1933)	189
IORGA (N.). — Les études d'histoire en Roumanie pendant le XIX ^e siècle. (<i>Revue historique du Sud-Est européen</i> , 1933)	199
IORGA (N.). — Sobieski et les Roumains, 1683-1696 (<i>Revue historique du Sud-Est européen</i> , 1933)	201
ILLYÉS (J.). — Poésie catholique (<i>Nyugat</i> , 1933)	187
KAFFKA (P.). — Tabán, le centre de Bude (<i>Magyar Szemle</i> , 1933)	203



REVUE

DES

30 JUIN 1938

HONORC1836

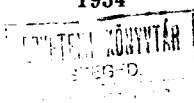
PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

SOMMAIRE

	Pages
Henry BIDOU. — Un cri de détresse : « La Tragédie de l'Homme »	5
Jules BISZTRAY. — Eméric Madách et « La Tragédie de l'Homme »	12
Thérèse MARIX. — Histoire d'une amitié : Fr. Liszt et H. de Balzac	36
Henri TRONCHON. — Les œuvres posthumes de Jean Fekete de Galántha, Voltairien de Hongrie	69
Joseph TURÓCZI-TROSTLER. — Les Cartésiens hongrois.	100
Jules NÉMETH. — Les inscriptions du Trésor de Nagyszentmiklós (suite et fin)	126
NOTES ET DOCUMENTS : A propos de l'expression « Tour d'ivoire » (G. Tolnai). — La figure morale d'André Dudith, humaniste hongrois (P. Costil)	137
CHRONIQUES GENERALES : Le Comte Teleki et l'Avenir de l'Esprit Européen. (L. V.). — Madách aux Universités Françaises. — Un grand ami de la Hongrie : Alexandre Claparède (Fr. de Olay)	148
COMPTES RENDUS CRITIQUES d'ouvrages français et étrangers relatifs à la Hongrie	156
REVUE DES LIVRES HONGROIS	174
CHRONIQUE DES REVUES	185
DISCUSSION	203
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE (1933)	208

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, (6^e).

1934



REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

fondée en 1923, par M. Z. Baranyai

paraît, provisoirement, deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : M. Z. GOMBOCZ, de l'Académie des Sciences de Hongrie.

MM.

Z. BARANYAI, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

G. BIRKÁS, Professeur à l'Université de Pécs.

AL. ECKHARDT, Professeur à l'Université de Budapest.

J. HANKISS, Professeur à l'Université de Debrecen.

E. HARASZTI, chargé de cours à l'Université de Budapest.

E. LAJTI, Agrégé et Docteur ès Lettres de l'Université de Budapest.

E. NEUVONEN, Agrégé de l'Université de Helsinki.

A. SAUVAGEOT, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes.

H. TRONCHON, Professeur à l'Université de Strasbourg.

L. VILLAT, Professeur à l'Université de Besançon.

B. ZOLNAI, Professeur à l'Université de Szeged.

DIRECTEURS :

L. MULLER-MOLNOS, chargé de cours à l'Université, Directeur du Centre d'Etudes Hongroises en France.

G. BÁRCZI, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

PRIX de l'ABONNEMENT : France, 40 fr. ; Etranger, 50 fr. ; Hongrie, 10 pengós

Le fascicule : 20 francs, 5 pengós en Hongrie

On s'abonne à la Revue à la Librairie E. LEROUX, 28, rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

Compte de chèques postaux : PARIS 1024-92.

Ou chez l'éditeur et le dépositaire général pour la Hongrie :

Királyi Magyar Egyetemi Nyomda

(Imprimerie de l'Université), Múzeum-körút 6, Budapest (VIII^e).

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'un des Directeurs :

M. L. Muller-Molnos, 8, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris V^e;

M. G. Bárczi, Csillaghegy, Fő-utca 26, Hongrie.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS CE NUMÉRO :

I. — COMPTES RENDUS CRITIQUES D'OUVRAGES RELATIFS A LA HONGRIE :

	Pages
LINGUISTIQUE. — Actes du deuxième Congrès international de Linguistique. (L. G. G.)	156
LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Jolán GÉDÉON : La fortune intellectuelle de Verlaine [France, Allemagne, Autriche, Hongrie]. (L. VILLAT). — Arvi JARVENTAUS : Maahantulo (E. K. NEUVONEN). — Arvi JARVENTAUS : Savuava maa (E. K. NEUVONEN). Mélanges de Philologie, d'Histoire et de Littérature offerts à Henri Hauvette (L. VILLAT).	157

(voir au verso de la couverture).

- HISTOIRE. — Joseph CALMETTE : Le monde féodal (L. VILLAT). — Maurice PALÉOLOGUE : Un grand tournant de la politique mondiale. 1904-1906 (L. VILLAT). — Joseph DEÉR : Heidnisches und Cristliches in der altungarischen Monarchie (T. BARÁTH). — Péter VÁCZY : L'époque hongroise de la doctrine d'Etat dite symbolique (T. BARÁTH). — Henri de MONTFORT : L'évolution du Polonisme en Prusse orientale (L. VILLAT). — J. B. MORTON : Sobieski, roi de Pologne, 1929-1996 (L. VILLAT). — Colonel LAMOUCHE : Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours (L. VILLAT). . 161
- RELIGION. ARTS. — Tihamér TÓTH : Les Dix Commandements de Dieu (R. BOURGEOIS). — Tihamér TÓTH : La Chasteté. Lettres à mes étudiants (P. H.). — Tihamér TÓTH : Le Christ et les problèmes de notre temps (A. L.). — François LEHEL : Morphologie comparée des Arts (J. G.). 171

II. — REVUE DES LIVRES HONGROIS :

- LITTÉRATURE. — Louis Bibó : La mort de l'amante (A. SAUVAGEOT) 174
- HISTOIRE. GÉOGRAPHIE. — Albert BERZEVICZY : L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1865 (L. VILLAT). — L'Archiduc Joseph de HABSBOURG : La grande guerre telle que je l'ai vue (Lieutenant Général Ch. GERBERT). — Jenő SÓLYOM : L'évolution du régime douanier hongrois jusqu'en 1519 (T. BARÁTH). — Zsigmond KAZAL : L'histoire de l'agriculture hongroise jusqu'à l'époque contemporaine (T. BARÁTH). — PUBLICATIONS de la Commission de Géographie régionale de la Société scientifique Comte Etienne Tisza à Debrecen (T. M.) 175

LU

LE PREMIER
JOURNAL
D'INFORMATION
UNIVERSELLE

lit pour vous les
journaux du monde entier. Il en
reproduit tout l'essentiel
SANS COMMENTAIRES :
opinions, documents et faits.

Il donne chaque semaine, par ses pages illustrées de nombreux dessins humoristiques et satiriques, un panorama complet, vivant, objectif, contrasté, amusant, de l'actualité mondiale dans tous les domaines.

"LU" n'a pas de tendance ni de parti pris, il vous apporte les moyens de vous faire une opinion.

Envoi gratuit d'un N° spécimen

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

Secrétaire Général :
Madame M. E. CAHEN

Rédacteur en Chef :
M. PIERRE VAGO

ANDRE BLOC, DIRECTEUR

Adresser toute correspondance :
5, Rue Bartholdi, Boulogne (Seine)
Tél. : Molitor 22-76

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES : 120 frs
ETRANGER : 200 frs

Prix du Numéro : France : 18 frs
Etranger : 25 frs

Compte Chèques Postaux : Paris 1519 97

INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY OF HISTORICAL SCIENCES

**PUBLISHED FOR THE
INTERNATIONAL COMMITTEE OF HISTORICAL SCIENCES**

**Internationale Bibliographie der Geschichtswissenschaften
Bibliografia internacional de Ciencias históricas
Bibliographie internationale des Sciences historiques
Bibliografia internazionale delle Scienze storiche**

FIRST YEAR (1926), LXVIII-366 p.	75 fr.
SECOND YEAR (1927) LXXX-432 p.	125 fr.
THIRD YEAR (1928) CVIII-464 p.	150 fr.
FOURTH YEAR (1929) CVIII-500 p.	150 fr.
SEVENTH YEAR (1932) Ready, May, 1932	150 fr.

**LIBRAIRIE ARMAND COLIN
PARIS**

**WALTER DE GRUYTER
BERLIN**

**LIBRERIA PROF. P. MAGLIONE
ROMA**

**OXFORD UNIVERSITY PRESS
LONDON**

**THE H. W. WILSON CO
NEW YORK**

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

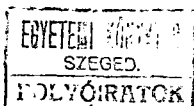
PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

SOMMAIRE

	Pages
Fernand BALDENSBERGER. — « La Tragédie de l'Homme » et les prévisions positivistes.	225
Albert de BERZEVICZY. — Alexandre Csoma de Kőrös. . .	229
Louis LIGETI. — Les pérégrinations de Csoma de Kőrös et le pays des Yugar	233
Aurélien SAUVAGEOT. — Quelques aspects de la pensée hongroise. La poésie, la musique, le théâtre, la littérature, la presse)	254
Emile PILLIAS. — Études sur François II Rákóczi, prince de Transylvanie, pendant son séjour en France (suite) . .	280
Antoine NÉMETH. — « La Tragédie de l'Homme » sur les scènes hongroises et étrangères	303
Thérèse MARIX. — L'histoire d'une amitié : Fr. Liszt et H. de Balzac (Appendice)	323
NOTES ET DOCUMENTS : Le centenaire d'un grand écrivain finnois, Alexis Kivi, 1834-1872 (Viljo Tarkkainen). — Introduction à la phonologie (Jules Laziczius). — A propos des mots d'emprunt français en hongrois (L. Gáldi)	330
CHRONIQUES GENERALES : Les relations de la Hongrie et de Genève (François d'Olay)	352
REVUE DES LIVRES HONGROIS (pour le détail voir au verso) .	366

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, (6°).

1934



REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

fondée en 1923, par M. Z. Baranyai

paraît, provisoirement, deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : M. Z. GOMBOCZ, de l'Académie des Sciences de Hongrie.

MM.

Z. BARANYAI, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

G. BIRKÁS, Professeur à l'Université de Pécs.
AL. ECKHARDT, Professeur à l'Université de Budapest.

FR. ECKHARDT, Professeur à l'Université de Budapest.

J. HANKISS, Professeur à l'Université de Debrecen.

E. HABASZTI, chargé de cours à l'Université de Budapest.

E. LAJTI, Agrégé et Docteur ès Lettres de l'Université de Budapest.

E. NEUVONEN, Agrégé de l'Université de Helsinki.

A. SAUVAGEOT, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes.

H. TRONCHON, Professeur à l'Université de Strasbourg.

L. VILLAT, Professeur à l'Université de Besançon.

B. ZOLNAI, Professeur à l'Université de Szeged.

DIRECTEURS :

L. MULLER-MOLNOS, chargé de cours à l'Université, Directeur du Centre d'Etudes Hongroises en France.

G. BÁRCZI, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

PRIX de l'ABONNEMENT : France, 40 fr. ; Etranger, 50 fr. ; Hongrie, 10 pengös

Le fascicule : 20 francs, 5 pengös en Hongrie

On s'abonne à la Revue au **CENTRE D'ÉTUDES HONGROISES**, 13, place du Panthéon, PARIS (V°)

Ou chez le *dépositaire général pour la Hongrie* :

Királyi Magyar Egyetemi Nyomda

(Imprimerie de l'Université), Múzeum-körút 6, Budapest (VIII°).

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'un des Directeurs :

M. L. Muller-Molnos, 13, place du Panthéon, Paris V°;

M. G. Bárczi, Csillaghegy, Fő-utca 26, Hongrie.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS CE NUMÉRO :

	Pages
PHILOSOPHIE. — Jules KORNIS : L'Homme d'Etat. Analyse de l'esprit politique (Et. DÉKÁNY)	366
LINGUISTIQUE. — Zoltán GOMBOCZ et Jean MELICH : Dictionnaire étymologique de la langue hongroise (L. GÁLDI). — Emmanuel KERTÉSZ : Je suis à votre service. Histoire des termes de politesse en hongrois (L. GÁLDI)	369
HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Alexandre VEÉGH : Petőfi chez les Roumains (L. GÁLDI)	373
LITTÉRATURE. — Le roman hongrois au cours de ces dernières années (Charles HORVÁTH)	374

(voir au verso de la couverture).

LA DOCUMENTATION INTERNATIONALE

POLITIQUE, JURIDIQUE ET ÉCONOMIQUE

Directeur : Louis LE FUR

PROFESSEUR DE DROIT INTERNATIONAL A L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MEMBRE DE L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL

Rédacteur en chef : André BALASKO

DOCTEUR EN DROIT

Rédaction et Administration :

2, rue Cournot, PARIS (XV^e)

PRIX DU NUMÉRO : 6 FRANCS

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnements pour un an.

France et Colonies

Etranger (accordant 50 % de réd.)

Ed. ordinaire Ed. au recto.

55 fr.

80 fr.

65 fr.

90 fr.

La Documentation Internationale nécessaire à tous ceux qui s'intéressent à la vie internationale des Etats, publie in extenso les documents s'y rapportant. Paraissant le 15 de chaque mois, elle les présente dans toute leur actualité, groupés systématiquement et accompagnés des notes indispensables.

INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY OF HISTORICAL SCIENCES

published for the International Committee of Historical Sciences

First year (1926), LXVIII-366 p. 75 fr.; Second year (1927), LXXX-432 p. 125 fr.;

Third year (1928), CVIII-464 p. 150 fr.; Fourth year (1929), CVIII-500 p. 150 fr.;

Seventh year (1932), 000—000p. 150 fr.

Librairie Armand Colin

PARIS

Walter de Gruyter

BERLIN

Libreria Prof. P. Maglione

ROMA

Oxford University Press

LONDON

The H. W. Wilson Co.

NEW-YORK

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

Quelques Opinions

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES. — Signalons, en particulier, la reprise des comptes rendus critiques d'ouvrages relatifs à la Hongrie, de la revue des livres hongrois, si utile pour donner au public intellectuel français une idée des ouvrages qui lui sont difficilement accessibles dans leur propre langue, et enfin de la bibliographie française de la Hongrie.

Revue de Littérature Comparée (1933).

« Nous... signalons à nos lecteurs le numéro de juillet-décembre 1933 de la REVUE DES ETUDES HONGROISES... Ce fascicule est particulièrement intéressant, en raison des travaux d'histoire qu'il renferme. »

Revue Historique (1933).

« Dans le même numéro — outre la large part faite à la critique (littérature, beaux-arts, sociologie, etc...) — une abondance de « Notes et Documents » d'intérêt inégal, mais qui n'en constituent pas moins, pour ce seul fascicule, une mine de renseignements sur les questions les plus diverses en connexion plus ou moins étroite avec les choses de la vie hongroise. »

Revue Bleue (1934).

« Tous ceux qu'intéresse la Hongrie et le mouvement intellectuel hongrois trouveront dans la REVUE DES ETUDES HONGROISES d'amples et précieux documents. »

Nouvelles Littéraires (1934).

« La REVUE DES ETUDES HONGROISES... vient de publier pour le premier semestre de l'année 1934 un très important numéro... Des chroniques, des notes complètent ce numéro très copieux et remarquablement composé. »

Le Jour (1934).

« Tous ceux qui veulent avoir une idée complète sur la situation intellectuelle de l'Europe entière ne peuvent s'abstenir de lire la REVUE DES ETUDES HONGROISES, pour le simple motif qu'elle renseigne le public de façon complète sur la culture et l'histoire de la Hongrie, un des grands pays de l'Europe Centrale. »

Le Carillon (1934).

« REVUE DES ETUDES HONGROISES. — Das neueste Doppelheft dieser... Zeitschrift bringt eine Reihe von wissenschaftlichen Aufsätzen, die vor allem durch die reiche Fülle neuen oder wenig gekannten Materials ausgezeichnet sind. ...Ausserordentlich vielseitig ist der kritische Teil der Zeitschrift, die auch diesmal ihrer wissenschaftlichen, kulturpropagandistischen Aufgabe im vollstem Masse gerecht wird. »

Pester Lloyd (1934).

Tot betere vertrouwdheid met Hongarije's kunst en letterkunde zou de « REVUE DES ETUDES HONGROISES » ten minste in de vier Belgische Universiteiten en in enkele groote stadsbibliotheeken moeten ter inzage en ter studie liggen. Dit tijdschrift beperkt zich tot geen enkelen tak van het menselijk weten, maar geeft een volledig beeld van de uitingen van den Hongaarschen geest.

Groei (1934).

« Je n'ignore pas l'œuvre du CENTRE D'ETUDES FRANCO-HONGROISES de Paris qui a réussi à rallier aux travaux des chercheurs hongrois tout un groupe des plus éminents représentants de l'université française. »

Nouvelle Revue de Hongrie (1934).